This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A92192

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

A92192

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

COLLECTION

DE

PROSATEURS FRANÇAIS,

FORMAT IN-OCTAVO

Auteurs qui composent cette collection.

[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Trente volumes de cette Collection ont été publiés; l'accueil favorable qu'ils ont reçu du public garantit le succès de cette entreprise.

On peut se procurer les œuvres d'un seul ou de plusieurs Auteurs de la Collection, sans qu'il soit nécessaire de la prendre entière, parce que les œuvres de chacun d'eux forment des volumes distinctes; et ne font collection que parce qu'elles sont imprimées avec des caractères semblables et sur des papiers de la même fabrique.

Les œuvres de chaque auteur sont précédées d'une Notice biographique et littéraire, et terminées par une Table générale des matières.

PARIS. { A. [illegible], rue des Mathurins St-Jacques, n° 14.
[illegible], rue de [illegible], n° [illegible].
[illegible], rue de [illegible], n° [illegible].

LONDRES, [illegible], 1[illegible], [illegible] Merlin [illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

D'ALEMBERT.

TOME CINQUIÈME.

Ire. PARTIE.

CONTENANT

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE. — CORRESPONDANCE AVEC VOLTAIRE.

A LONDRES,

Chez MARTIN BOSSANGE et C°., 14 Great Marlborough street.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins S.-J., n°. 14.

ŒUVRES

DE

D'ALEMBERT.

TOME CINQUIÈME.

Ire. PARTIE.

PARIS.

A. BELIN, RUE DES MATHURINS S.-J., N°. 14.
BOSSANGE PÈRE ET FILS, RUE DE TOURNON, N°. 6.
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N°. 12.

1822.

844.5
A361b
v. 5

CORRESPONDANCE.

CORRESPONDANCE
PARTICULIÈRE.

A M. DE CONDORCET,

SUR MADAME GEOFFRIN.

Quis desiderio sit pudor, aut modus,
Tam cari capitis!
HORAT. lib. I, od. 20.

Tous ceux qui comme vous, mon cher ami, sont touchés des honneurs qu'on rend à la vertu, viennent de lire avec la plus vive sensibilité deux portraits intéressans de madame Geoffrin, tracés par deux philosophes vertueux [1] qui s'honoraient de son amitié, et dont l'amitié m'honore. Ils m'ont prévenu, heureusement pour sa mémoire, dans l'hommage que mon tendre sentiment pour elle voulait consacrer à sa cendre : le tableau si vrai et si touchant qu'ils ont fait de cette femme respectable, la rendra chère à ceux même qui ne l'ont pas connue, et à tous les hommes de bien qui lui survivront ; que pourrais-je faire de plus pour elle ? Mais, comblé si long-temps de son amitié et de ses bontés, puis-je me refuser la triste consolation de verser aussi quelques pleurs et de tracer quelques mots sur cette tombe, déjà couverte d'éloges et de larmes ? dois-je craindre ce que diront sans doute ces cœurs sans vertu, que l'éloge de la vertu fatigue : *Encore madame Geoffrin !* Oui, encore elle ! Ames sèches et frivoles, ce n'est pas pour vous que j'écris : âmes tendres et sensibles, lisez-moi, et pardonnez-moi.

Je suis pourtant arrêté, en prenant la plume, par une réflexion douloureuse. La perte de cette digne femme est toute récente ; le souvenir de ses vertus vit encore dans la mémoire même des indifférens : mais une cruelle expérience ne m'a que trop appris avec quelle promptitude affligeante la vertu même est oubliée quand elle n'est plus ; mon âme se flétrit et se resserre, en envisageant avec douleur cet affreux abîme de l'oubli, où tout va si rapidement se précipiter et s'engloutir. Hélas ! me suis-je dit, madame Geoffrin aura bientôt le même sort ; bientôt

[1] MM. Thomas et Morellet.

elle n'existera plus que dans le souvenir de quelques amis. Pour prolonger, autant qu'il est en moi, sa vie dans la mémoire des autres où elle ne devrait jamais finir, ne ferais-je pas bien de remettre à quelques mois ce faible tribut de mon cœur ?... Mais ce cœur qui a besoin de se répandre, souffrirait trop à différer; et si dans quelques mois il ne doit plus parler qu'à moi, je suis bien sûr au moins qu'il me parlera toujours.

L'esprit de madame Geoffrin a été si bien saisi, apprécié, analysé par ses deux amis et les miens, que je n'ai garde de repasser sur cette peinture quelques traits informes qui ne feraient que l'affaiblir et l'altérer. Mais la peinture de son âme est inépuisable; et c'est de son âme que je veux parler encore, parce que je voudrais qu'on en parlât sans cesse. D'ailleurs, mon cher ami, dans le peu que je vais vous dire, je parlerai beaucoup moins qu'elle, je ne ferai guères que la répéter; et en faisant parler son âme, je peindrai encore son esprit, même sans le vouloir : car la sensibilité vive et profonde a un genre d'esprit qui n'appartient qu'à elle, et qui ne lui manque jamais.

On a dit à quel point la bonté de madame Geoffrin était agissante, inquiète, opiniâtre; mais on n'a peut-être pas assez dit ce qui ajoute infiniment à son éloge, c'est qu'en avançant en âge, sa bonté augmentait de jour en jour. Pour le malheur de la société humaine, l'âge et l'expérience ne produisent que trop souvent l'effet contraire, même dans les personnes vertueuses, si la vertu n'est pas en elles d'une trempe forte et peu commune. Plus elles ont d'abord senti de bienveillance pour leurs semblables, plus, en éprouvant chaque jour leur ingratitude, elles se repentent de les avoir servis et s'affligent de les avoir aimés. Une étude des hommes plus réfléchie, plus éclairée par la raison et par la justice, avait appris à madame Geoffrin qu'ils sont encore plus faibles et plus vains que méchans; qu'il faut compatir à leur faiblesse, et souffrir leur vanité, afin qu'ils souffrent la nôtre. *Je sens avec plaisir*, me disait-elle, *qu'en vieillissant je deviens* plus bonne; *car je n'ose pas dire* meilleure, *parce que ma bonté tient peut-être à la faiblesse, comme la méchanceté de bien d'autres. J'ai fait mon profit de ce que me disait souvent le bon abbé de Saint-Pierre, que la charité d'un homme de bien ne devait pas se borner à soulager ceux qui souffrent, qu'elle devait s'étendre aussi jusqu'à l'indulgence dont leurs fautes ont si souvent besoin; et j'ai pris, comme lui, pour devise ces deux mots :* donner et pardonner.

La passion de *donner*, qui fut le besoin de toute sa vie, était née avec elle, et la tourmenta, pour ainsi dire, dès ses pre-

mières années. Étant encore enfant (l'humanité pardonnera ce détail), si elle voyait de sa fenêtre quelques malheureux demander l'aumône, elle leur jetait tout ce qui se trouvait sous sa main, son pain, son linge, et jusqu'à ses habits. On la grondait de cette *intempérance de charité*, si je puis parler de la sorte; on l'en punissait quelquefois : et elle recommençait toujours.

Comme elle ne respirait que pour faire le bien, elle aurait voulu que tout le monde lui ressemblât; mais sa bienfaisance se gardait bien d'importuner celle des autres. *Quand je raconte*, disait-elle, *la situation de quelque infortuné à qui je voudrais procurer des secours, je n'enfonce point la porte; je me place seulement tout auprès, et j'attends qu'on veuille bien m'ouvrir.* Son illustre ami Fontenelle était le seul avec qui elle en usât autrement. Ce philosophe, si célèbre par son esprit, et si recherché pour ses agrémens, sans vices et presque sans défauts, parce qu'il était sans chaleur et sans passion, n'avait aussi que les vertus d'une âme froide, des vertus molles et peu actives, qui pour s'exercer avaient besoin d'être averties, mais qui n'avaient besoin que de l'être. Madame Geoffrin allait chez son ami, et lui peignait avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle voulait soulager. *Ils sont bien à plaindre*, disait le philosophe; et il ajoutait quelques mots sur le malheur de la condition humaine; et puis il parlait d'autre chose. Madame Geoffrin le laissait aller; et quand elle le quittait : *donnez-moi*, lui disait-elle, *cinquante louis pour ces pauvres gens.* Vous avez raison, disait Fontenelle; et il allait chercher les cinquante louis, les lui donnait et ne lui en reparlait jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertît encore. On trouvera peut-être un peu sèche la bienfaisance du philosophe; mais du moins on ne lui reprochera pas l'ostentation. Que le ciel donne à tous les hommes la bienfaisance, même avec autant de sécheresse, mais surtout avec autant de simplicité; et que le genre humain bénisse la vertu active, qui sait, comme la digne amie de Fontenelle, mettre ce sentiment en action dans les cœurs où il repose et attend qu'on le réveille.

Madame Geoffrin avait tous les goûts d'une âme sensible et douce : elle aimait les enfans avec passion; elle n'en voyait pas un seul sans attendrissement; elle s'intéressait à l'innocence et à la faiblesse de cet âge; elle aimait à observer en eux la nature, qui, grâce à nos mœurs, ne se laisse plus voir que dans l'enfance; elle se plaisait à causer avec eux, à leur faire des questions, et ne souffrait pas que les gouvernantes leur suggérassent la réponse. *J'aime bien mieux*, leur disait-elle, *les sot-*

tises qu'il me dira, que celles que vous lui dicterez..... Je voudrais, ajoutait-elle, *qu'on fît une question à tous les malheureux qui vont subir la mort pour leurs crimes :* avez-vous aimé les enfans ? *je suis sûre qu'ils répondraient que non.*

On peut juger par-là qu'elle regardait la paternité comme le plaisir le plus doux de la nature. Mais plus ce plaisir était sacré pour elle, plus elle voulait qu'il fût pur et sans trouble. C'est pour cela qu'elle priait ceux de ses amis qui étaient sans fortune, de ne pas se marier. *Que deviendront*, leur disait-elle, *vos pauvres enfans, s'ils vous perdent de bonne heure ? pensez à l'horreur de vos derniers momens, quand vous laisserez malheureux après vous ce que vous aurez eu de plus cher !* Quelques-uns de ceux à qui elle parlait ainsi se mariaient malgré ses remontrances ; ils lui amenaient leurs petits enfans ; elle pleurait, les embrassait, et devenait leur mère.

Elle aurait voulu, non-seulement prolonger sa bienfaisance jusqu'après sa mort, mais la prolonger par les mains de ses amis : *On les bénirait*, disait-elle, *et ils béniraient ma mémoire.* Elle mit douze cents livres sur sa tête et sur celle d'un ami qui avait peu de fortune. *Si vous devenez plus riche*, lui dit-elle, *donnez cet argent pour l'amour de moi quand je ne pourrai plus le donner.*

Toujours occupée de ceux qu'elle aimait, toujours inquiète pour eux, elle allait même au devant de ce qui pouvait troubler leur bonheur. Un jeune homme à qui elle s'intéressait, jusqu'alors uniquement livré à l'étude, fut saisi et frappé, comme subitement, d'une passion malheureuse qui lui rendait et l'étude et la vie même insupportables : elle vint à bout de le guérir. Quelque temps après elle s'aperçut que ce jeune homme lui parlait avec intérêt d'une femme aimable qu'il voyait depuis peu de jours. Madame Geoffrin, qui connaissait cette femme, l'alla trouver : *Je viens*, lui dit-elle, *vous demander une grâce ; ne témoignez pas à *** trop d'amitié ni d'envie de le voir, il deviendrait amoureux de vous, il serait malheureux, je le serais de le voir souffrir, et vous souffririez vous-même de lui avoir fait tant de mal.* Cette femme, vraiment honnête, lui promit ce qu'elle demandait, et lui tint parole.

Comme elle rassemblait chez elle les personnes les plus distinguées par le rang et la naissance, qu'elle paraissait même les rechercher quelquefois, on s'imaginait qu'elle était très-flattée de les voir. On la jugeait mal ; elle n'était en aucun genre la dupe des préjugés, mais elle les ménageait pour être utile à ses amis. *Vous croyez*, disait-elle à un des hommes qu'elle aimait le plus, *que c'est pour moi que je vois des grands et des minis-*

tres, détrompez-vous ; je les vois pour vous et pour vos semblables, qui pouvez en avoir besoin : si tous ceux que j'aime étaient heureux et sages, ma porte serait tous les jours fermée à neuf heures, excepté pour eux.

Son indulgence pour les autres se montrait surtout dans la conversation. Elle supportait jusqu'aux bavards, si insupportables à la bonté même, quand elle n'est pas à toute épreuve. *En vérité*, disait-elle, *je m'en accommode assez, pourvu que ce soient de ces bavards* tout court, *qui ne veulent que parler, et qui ne demandent pas qu'on leur réponde. Mon ami Fontenelle, qui leur pardonnait comme moi, disait* qu'ils reposaient sa poitrine : *ils me font encore un autre bien ; leur bourdonnement insignifiant est pour moi comme le bruit des cloches, qui n'empêche point de penser, et qui souvent y invite.* Les bavards à prétention, qui se croient faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étaient les seuls qu'elle souffrît avec peine : encore avait-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. *Je voudrais*, disait-elle de l'un deux, *que lorsqu'il me parle, Dieu me fît la grâce d'être sourde sans qu'il le sût ; il parlerait et croirait que je l'écoute, et nous serions contens tous deux.*

Avec tant de vertus, de bonté, de bienfaisance, croirait-on que madame Geoffrin eût des ennemis? eh ! qu'y faire? Fénélon en avait bien : il faut se soumettre à cette cruelle loi de la nature, et pleurer sur l'espèce humaine. Il est vrai que madame Geoffrin n'avait guères d'ennemis que parmi les femmes, et j'en suis bien fâché pour elles ; encore dois-je avouer, à leur honneur, que ces ennemies étaient en bien petit nombre, et que toutes les femmes dont elle était vraiment connue, la chérissaient et la respectaient. Quand elle se voyait l'objet de la haine, le sentiment qu'elle lui inspirait était celui de la pitié, non pas de cette pitié qui méprise et qui humilie, mais de celle qui plaint et qui pardonne. *Si vous trouvez*, disait-elle à ses amis, *des gens qui me haïssent, gardez-vous de leur dire le peu de bien que vous pensez de moi ; ils m'en haïraient davantage ; ils en seraient plus tourmentés, et je voudrais bien qu'ils ne le fussent pas.*

Telle était, mon cher ami, celle que la vertu, la société, l'humanité enfin, dans tous les sens possibles de ce mot, ont eu le malheur de perdre, et que j'ai perdue plus que personne : elle m'aimait comme son fils ; ma confiance en elle était sans bornes. Hélas ! j'ai vu périr dans l'espace d'une année les deux personnes qui m'étaient les plus chères, et j'étais assez heureux pour que ces deux personnes s'aimassent tendrement. Elles

étaient bien dignes l'une de l'autre, et bien dignes de s'aimer, quoique très-différentes par leur caractère ; car les âmes honnêtes et bienfaisantes ont, comme les pierres d'aimant, si je puis employer cette expression, un *pôle ami*, par où elles s'attirent et s'unissent fortement l'une à l'autre : que me reste-t-il dans la solitude où mon cœur se trouve, que de penser à elles et de les pleurer ? La nature, qui nous a fait naître pour la douleur et pour les larmes, nous a fait, dans notre malheur, deux tristes présens, dont la plupart des hommes ne se doutent guères : la mort pour voir finir les maux qui nous tourmentent, et la mélancolie pour nous aider à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout plein de la première perte que je venais de faire, j'allais voir tous les jours madame Geoffrin, et m'affliger auprès d'elle et avec elle ; son amitié m'écoutait et me soulageait : ce bien qui m'était si nécessaire et si cher, m'a été enlevé peu de temps après ; et au milieu de ces sociétés, qui ne sont que le remplissage de la vie, je ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je passais toutes mes soirées chez l'amie que j'avais perdue, et toutes mes matinées avec celle qui me restait encore ; je ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.

J'ai vu madame Geoffrin pendant les premiers jours de sa maladie, sur ce lit de douleur et de mort, où elle a langui plus d'une année. *Pourquoi faut-il*, me disais-je, *qu'elle disparaisse de la terre, elle qui va manquer à tant d'amis, à tant de malheureux, et que j'y reste encore, moi qui ne manquerai plus à personne !*

Des circonstances cruelles m'ont privé même du plaisir douloureux de la voir jusqu'à la fin de sa vie, et d'adoucir, par les marques de ma tendresse, sa mort lente et prolongée. Son cœur m'appelait, et sa bouche n'osait obéir à son cœur ; j'étais condamné à la perdre un an plus tôt que les amis qui ont fermé ses yeux. Qu'il me soit au moins permis d'adresser à son ombre, si elle peut m'entendre, ces mots touchans que Tacite adressait à celle de son vertueux beau-père Agricola, enlevé par une longue mort à sa famille absente : *Trop peu de larmes ont honoré vos derniers momens, et vos yeux en se fermant ont cherché les miens qu'ils n'ont pu trouver.* (*Paucioribus lacrymis composita es, et novissimâ in luce desideravere aliquid oculi tui.*) Ici, mon cher ami, la plume me tombe des mains, mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que je vous écris. Adieu.

AU MÊME,

SUR LA MÊME PERSONNE.

Vous avez été, mon cher ami, vivement pénétré des détails touchans que renfermait ma première lettre, sur la digne amie que j'ai perdue. Hélas! depuis deux ans qu'elle a disparu de la terre, et peut-être même du souvenir de tant de personnes qui se disaient ses amis, mon cœur est toujours si plein d'elle, que sans cesse il cherche à se répandre; mais il a besoin, pour se soulager, de trouver des cœurs tels que le vôtre, qui sachent l'entendre et lui répondre. Permettez-moi donc de vous entretenir encore de quelques faits que j'ai recueillis à son sujet, et qui ajoutent de nouveaux traits à la peinture si intéressante de son esprit et de son âme. Je n'aurai peut-être de lecteur que vous; mais quand on parle de ce qu'on a aimé tendrement, doit-on désirer d'être lu par d'autres que par ceux dont on est aimé?

Madame Geoffrin avait un procès qu'elle désirait de voir finir; elle alla trouver un homme de lettres célèbre, dont elle était chérie, et qui connaissait l'avocat de la partie adverse : *voyez, je vous prie*, lui dit-elle, *cet avocat, et accommodez avec lui mon ennuyeuse affaire*. L'homme de lettres lui représenta qu'on pourrait exiger d'elle une somme considérable, et imposer à son aversion pour les procès cette taxe rigoureuse. *Quel meilleur usage*, répondit-elle, *puis-je faire de mon argent, que d'en acheter mon repos?* Le négociateur réussit; il était difficile qu'il échouât avec des pleins pouvoirs si étendus, et surtout si rares chez les plaideurs. Madame Geoffrin, pleine de reconnaissance, lui promit son portrait, que jusqu'alors elle n'avait voulu donner à personne. Au bout de quelque temps elle retourna chez lui: *Vous n'aurez point mon portrait*, lui dit-elle les larmes aux yeux; *trop de gens en seraient jaloux et me le demanderaient inutilement*. Son ami voulut la consoler; car, tout affligé qu'il était, elle souffrait encore plus que lui. *Hélas!* dit-elle, *ce ne sont pas les plaintes de mes amis que je redoute, ce sont les plaintes des gens qui ne m'aiment pas et qui font semblant de m'aimer*.

Quelques femmes qui avaient, comme je vous l'ai dit, le malheur de la haïr et la bassesse de la déchirer, poussaient la maladresse du dénigrement et de la satire jusqu'à se moquer de ses œuvres de bienfaisance. *Croyez-moi, madame*, dit à l'une d'elles un honnête homme qui l'écoutait, *vous ne viendrez jamais à*

bout, malgré le désir édifiant que vous en avez, de rendre la vertu ridicule ; je vous conseille de renoncer à cette digne entreprise, et de changer de conversation pour votre honneur et pour votre repos.

Bien instruite, mais peu blessée de l'aversion que ces femmes lui portaient, madame Geoffrin, si elle n'eût écouté que son amour-propre, aurait peut-être été flattée de se voir l'objet de l'envie : vous pouvez en juger par l'espèce de commisération qu'elle témoignait pour une femme qu'elle avait connue et peu regrettée ; femme à petits talens et à grandes prétentions, membre de plusieurs académies, auteur de plusieurs ouvrages loués à outrance, ainsi que beaucoup d'autres sottises du temps, dans tous les journaux, et restée, malgré tout cela, sans réputation comme sans détracteurs. *Hélas !* disait madame Geoffrin en soupirant, *cette pauvre créature, avec tous ses prôneurs et tous ses titres, a cruellement joué de malheur ; elle n'a pu parvenir à se faire une ennemie, même parmi les femmes.*

Les ridicules de la vanité, dans tous les genres et dans tous les états, la frappaient plus vivement que tout le reste des impertinences humaines ; et quoiqu'elle parlât de ces ridicules sans aucun fiel, car elle n'en avait jamais, elle se permettait de les apprécier avec autant de gaîté que de franchise. Une femme de sa connaissance la plus intime, née bourgeoise, et se croyant devenue, par son mariage, femme de qualité, lui parlait sans cesse de sa *maison* et du *grand monde* où elle vivait, et lui laissait même entrevoir, sans trop s'en douter, le mépris dont elle honorait sa mère, qui lui paraissait presque une personne du peuple, et peu faite au moins pour lui être comparée par le rang et la naissance. Madame Geoffrin, qui recevait quelquefois des lettres de cette femme, avait la bonté de m'en faire part, et s'amusait avec moi de toutes les inepties que ces lettres renfermaient, et pour les choses et pour le style. *Que la vanité a peu d'esprit*, ajoutait-elle ! *mais cette femme n'a pour vivre que sa vanité, et après tout il faut qu'elle vive.* J'étais quelquefois tenté de lui répondre comme M. d'Argenson à l'abbé Desfontaines : *Je n'en vois pas la nécessité.*

Quand elle voyait dans ses amis des travers et des écarts, elle ne se permettait pas d'en parler à d'autres qu'à eux ; mais souvent aussi elle les leur reprochait avec une force qui aurait pu les blesser, s'ils en avaient moins connu le motif ; le tendre intérêt qui l'animait excusait tout à leurs yeux. Quelquefois elle se félicitait d'avoir réussi par ses remontrances à les rendre meilleurs ; elle prétendait, par exemple, s'il m'est permis de me citer ici, m'avoir corrigé de bien des défauts : je dois pourtant

avouer, à ma honte, que je ne m'apercevais guères de ses succès. *En vérité*, me disait-elle un jour, *vous m'avez donné bien de la peine. Il ne tiendrait qu'à moi*, lui répondis-je, *de vous en donner bien encore.* Elle rit un moment de cet aveu, comme je riais quelquefois moi-même avec elle des naïvetés qui, de temps en temps, lui échappaient; car elle avait jusqu'à ce mérite. Un de ses amis s'obstinait, malgré ses représentations, à habiter une campagne qu'elle trouvait très-malsaine. *C'est ce qu'il ne croit pas*, lui répondis-je; *il est au contraire persuadé que l'air y est très-salubre. Voilà*, dit-elle, *comme on est toujours, quand on aime le lieu qu'on habite; on croit y respirer le meilleur air du monde, et on ne sait pas qu'il n'y a point de meilleur air que celui de Paris. Vous devez*, lui dis-je, *en être d'autant plus sûre, que vous n'en avez jamais respiré d'autre.* Alors elle se mit à plaisanter elle-même de l'éloge qu'elle venait de donner à son air natal. *Vous voyez*, me dit-elle, *combien j'ai raison de dire que c'est la folie de tout le monde; je viens moi-même d'en être la preuve.*

Un philosophe de ses amis, arrivant de Pétersbourg, lui parlait avec les plus grands éloges de l'illustre souveraine qui gouverne ce grand Empire. *Vous ne sauriez croire*, lui disait-il, *à quel point je reviens enchanté de sa conversation et de sa personne. Je le crois bien*, répondit-elle, *elle était devant son peintre.*

On parlait, en sa présence, d'un auteur connu qu'on appelait un *homme d'esprit*, quoiqu'il passât pour avoir fait bien plus d'usage de l'esprit des autres que du sien. *Dites*, répondit-elle, *pour le bien apprécier, que c'est une bête frottée d'esprit.* Des juges délicats, tels qu'il y en a tant aujourd'hui, trouveront peut-être cette expression plus énergique que noble; mais ce qui eût été ignoble dans la bouche d'un autre, cessait de l'être dans la sienne. Si elle employait quelquefois, sans scrupule, des expressions familières, populaires même, que la soi-disant bonne compagnie se serait refusées avec dédain, elle n'en faisait jamais usage qu'en les relevant par le grand sens qu'elles renfermaient; et de triviales qu'elles auraient été dans toute autre circonstance, elles devenaient dans sa conversation tout à la fois originales, piquantes et philosophiques.

Cette philosophie qui dirigeait toutes ses actions et qui éclatait souvent dans ses discours, s'exprimait chez elle d'une manière tantôt plaisante, tantôt profonde. Un homme qu'elle connaissait pour un menteur infatigable, raconta en sa présence un fait dont elle nia la vérité, ne doutant pas qu'il ne fît, à son ordinaire, un nouveau mensonge. *Vous vous pressez trop*, lui

dit quelqu'un, *de nier ce fait; car, par malheur, il est vrai. S'il est vrai*, répondit-elle, *pourquoi monsieur le dit-il?* Le menteur véridique n'attendit pas, comme on le peut croire, la fin de la conversation; et lorsqu'il fut sorti, elle ajouta : *Quand un homme ment toujours, c'est à peu près comme s'il disait toujours vrai; on n'a qu'à s'arranger pour croire toujours le contraire de ce qu'il avance. Mais s'il s'avise de dire vrai quelquefois, que voulez-vous qu'on en fasse dans la société? comment vivre et converser avec quelqu'un à qui on ne peut dire ni oui ni non?*

La raison saine et éclairée qui rendait sa conversation si intéressante, se manifesta même dans ses derniers momens. Elle ne parlait presque plus, et semblait ne respirer que pour souffrir, quoiqu'elle souffrît sans se plaindre. On conversait autour d'elle pour la distraire, et l'on s'entretenait des différens moyens que les gouvernemens peuvent employer pour rendre les peuples heureux. Plusieurs des assistans étalaient sur cela les lieux communs ordinaires. *Ajoutez-y*, dit-elle, *le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne s'occupe pas assez.* Platon bien portant lui aurait envié l'honneur d'une si sage maxime, et c'est une des dernières paroles qu'elle a prononcées dans sa longue et douloureuse agonie.

Ce triste mot d'*agonie* me rappelle bien cruellement, mon cher ami, les funestes circonstances qui m'ont privé de lui donner jusqu'à la fin des preuves de ma reconnaissance et de ma tendresse. En vain cette femme mourante, qui m'aimait et me désirait, laissait échapper quelquefois des plaintes de m'avoir perdu; si quelqu'un disait un mot de moi, un domestique s'approchait aussitôt, en le priant de ne pas prononcer mon nom. Mais, quoique madame Geoffrin regrettât les consolations qu'on lui arrachait, elle se résignait avec patience à cette privation. Un ami lui témoignait combien il était touché de son état : *Je ne suis pas*, lui répondit-elle, *aussi à plaindre que vous le pensez; on s'accoutume à tout, même à cela*, en montrant les importuns, même très-proches, qui l'entouraient et la fatiguaient.

La seule chose qui m'ait été permise, parce que personne ne pouvait l'empêcher, c'est la triste consolation de lui rendre les honneurs funèbres. En suivant son lugubre convoi, où, pour le dire en passant, j'étais presque seul avec les deux hommes de lettres qui ont comme moi célébré sa mémoire [1], j'adressais à ses mânes ce passage de Tacite, que je me plais à répéter, tant les regrets de ce sage écrivain, sur la mort de son vertueux beau-père,

[1] MM. Thomas et Morellet.

Agricola, étaient semblables à ceux que j'éprouvais moi-même. *A la perte cruelle que j'ai faite en vous, se joint la douleur de n'avoir pu adoucir vos maux par ma présence, les soulager par mes soins, jouir en pleurant des précieuses marques de votre tendresse, recueillir enfin vos dernières paroles pour en conserver un souvenir éternel. Cette privation amère me perce le cœur; j'étais condamné à vous perdre une année entière avant votre mort.* Tels étaient, mon cher ami, les sentimens qui remplissaient mon âme en voyant porter au tombeau cette femme si digne de vivre, et que la terre aurait dû conserver toujours.

Adieu; je ne vous écrirai plus tout ce que je sens pour elle; mais je vous le dirai souvent encore : ma tendre amitié pour l'un et l'autre se réserve cette affligeante, mais unique ressource.

A M. LAUS DE BOISSY,

En lui envoyant un exemplaire de sa première lettre à M. de Condorcet sur la mort de madame Geoffrin.

J'ai l'honneur de vous envoyer la petite lettre que vous me demandez d'une manière si obligeante. Il est nécessaire que vous sachiez, pour l'intelligence de la dernière page, ce qui n'est ignoré d'aucun des amis de madame Geoffrin, que madame de La Ferté-Imbault, sa fille, sotte créature, et dévote politique, m'a fait fermer la porte de sa mère un an avant sa mort, pour faire sa cour aux fanatiques; au grand regret de cette malheureuse femme, qui me désirait, et n'osait se plaindre d'en être privée [1].

Je souhaite, monsieur, que cet épanchement de mon cœur obtienne l'indulgence du vôtre, dont il a besoin. La lettre honnête que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'est garant de cette indulgence.

J'ai l'honneur, etc.

AU PRÉSIDENT HÉNAULT.

Paris, 12 juillet 1751.

Je suis plus sensible, monsieur, que je ne puis vous le dire, aux éloges dont vous voulez bien honorer mon ouvrage. Cependant, quelque flatté que je sois d'un suffrage aussi éclairé que le vôtre, je crains que l'amitié dont vous avez bien voulu

[1] Voyez cette lettre, page première de ce volume.

jusqu'ici me donner tant de marques, ne vous prévienne un peu en ma faveur. Pour moi, je vois dans mon ouvrage bien des choses qui manquent; heureux si je pouvais y suppléer, comme c'est mon dessein, dans les articles dont je suis chargé pour l'*Encyclopédie*, et où je me propose de traiter plus à fond un grand nombre de matières que les bornes d'un discours préliminaire ne m'ont permis que d'effleurer. Rien ne serait plus flatteur pour moi que de continuer à mériter votre suffrage; j'ose dire que j'en suis au moins digne par l'attachement sincère que j'ai pour vous, et par la reconnaissance dont je suis pénétré pour toutes vos bontés, et dont je souhaiterais pouvoir vous donner des marques. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, etc.

AU MARQUIS D'ARGENSON.

Monsieur, les savans et les écrivains célèbres qui vous approchent en si grand nombre applaudiront à l'hommage que je vous rends. Le respect qu'ils vous témoignent est d'autant plus sincère, que l'attachement en est le principe, et d'autant plus juste, que vous ne pensez pas à l'exiger. Vous devez, monsieur, un sentiment si flatteur et si vrai, à cette familiarité sans orgueil avec laquelle vous accueillez les talens, et qui seule peut rendre la société des grands et des gens de lettres également digne des uns et des autres. Votre commerce, utile et agréable par une étendue de connaissances qui vous assurent le suffrage de la partie la plus éclairée de notre nation, est encore, pour tous ceux qui vous environnent, une leçon continuelle de modestie, de candeur, d'amour du bien public, et de toutes les vertus que notre siècle se contente d'estimer. Philosophe enfin dans vos sentimens et dans votre conduite, vous joignez à cette qualité trop rare et qui en renferme tant d'autres, le mérite plus rare encore de l'avoir sans ostentation. Puisse votre exemple, monsieur, et celui de votre illustre maison, apprendre à la plupart de nos Mécènes, trop multipliés aujourd'hui pour la gloire et le bien des lettres, que le vrai moyen d'honorer le mérite en le protégeant, est de s'honorer soi-même par la manière dont on le distingue!

Je suis avec respect, etc.

AU MÊME.

Monsieur, je vous dois sans doute des excuses d'oser vous dédier cet ouvrage sans vous en avoir demandé la permission;

mais, ou votre modestie n'aurait pas accepté mon hommage, et je voulais me satisfaire, ou elle m'aurait interdit tout éloge, et je voulais dire à mon aise la vérité. Je vous prie d'être bien persuadé que de tout ce que j'ai écrit, ou que j'écrirai jamais, rien ne me sera plus cher et plus précieux que les trois premières pages de ce livre. Oserais-je me flatter que vous voudrez bien les recevoir comme le présent d'un philosophe, et comme le seul témoignage, mais le plus authentique que je puisse vous donner, du respect et de l'attachement avec lequel je serai toute ma vie, etc.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

SIRE, mon entrée dans une académie que Votre Majesté a rendu florissante, et le suffrage public dont un corps si illustre vient d'honorer mon ouvrage sur la cause générale des vents, sont les titres sur lesquels j'ose m'appuyer pour vous faire hommage de mon travail; j'espère que ces titres me suffiront auprès d'un prince qui favorise les sciences, et qui se plaît même à les cultiver. La protection que vous leur accordez, Sire, est d'autant plus flatteuse, qu'elle est éclairée. Comme Votre Majesté sait animer les talens par son exemple, elle sait aussi les discerner par ses propres lumières; le vrai mérite l'intéresse, parce qu'elle en connaît le prix, et qu'elle contribue trop à la gloire de l'humanité pour ne pas aimer tout ce qui en fait l'honneur. Elle appelle de toutes parts ceux qui se distinguent dans la noble carrière des lettres; elle les rassemble autour de son trône; et pour mettre le comble aux bienfaits qu'elle répand sur eux, elle y joint une récompense supérieure à toutes les autres, *sa faveur et sa bienveillance*. Ainsi ce même Frédéric qui, dans une seule campagne, remporte trois grandes victoires, soumet un royaume et fait la paix, augmente encore le petit nombre des monarques philosophes, des princes qui ont connu l'amitié, des conquérans qui ont éclairé leurs peuples et les ont rendus heureux. Tant de qualités, Sire, vous ont, à juste titre, mérité le nom de *Grand* dès les premières années de votre règne: vous l'avez en même temps reçu de vos sujets, des étrangers, de vos ennemis; et les siècles futurs, d'accord avec le vôtre, admireront également en vous *le souverain*, *le sage et le héros*. Puis-je me flatter, Sire, que parmi les acclamations de toute l'Europe, Votre Majesté entendra ma faible voix, et qu'au milieu de sa gloire elle ne dédaignera point l'hommage d'un philosophe? Si cet hommage ne répond pas à la grandeur de son objet, il a du moins les principales qualités qui peuvent le

rendre digne de vous ; il est juste, il est libre, et je ne pouvais le mieux placer qu'à la tête d'un livre dont toutes les pages sont consacrées à la vérité.

Je suis, etc.

AU MÊME.

Sire, votre Majesté a bien voulu recevoir mes premiers hommages dans un temps où elle était principalement connue par des victoires. La philosophie, plus sensible au bonheur des hommes que frappée de ce qui les éblouit, pardonne aux conquérans le mal qu'ils font à leurs ennemis, à proportion du bien qu'ils font à leurs sujets. Tout ce que Votre Majesté a exécuté depuis six années de paix, pour le bonheur de ses peuples, pour la réformation de la justice, pour les progrès des sciences et du commerce, tout cela, Sire, a convaincu l'Europe entière que vous savez aussi bien régner que vaincre. J'ai consacré l'un de mes ouvrages à Frédéric conquérant; c'est à Frédéric roi que je présente celui-ci.

Je suis, etc.

AU MÊME.

Paris, juillet 1754.

Sire, la lettre dont Votre Majesté vient de m'honorer ajouterait encore à ma reconnaissance, s'il était possible qu'elle augmentât. Vos bienfaits m'ont honoré bien au-delà de ce que j'aurais osé attendre, et m'ont rendu beaucoup plus riche que je n'avais besoin de l'être; mais quand j'aurais à me plaindre de l'injustice du sort ou de celle des hommes, ces bienfaits, Sire, auraient suffi pour m'en consoler. Je regarderai comme le plus heureux moment de ma vie, celui où il me sera permis enfin d'aller témoigner à Votre Majesté les sentimens tendres et respectueux dont je suis pénétré pour elle, et je n'oublierai rien pour hâter ce moment que mon cœur désire. Mon amour-propre le redouterait peut-être, si vos bontés, Sire, ne me répondaient de votre indulgence, et si je ne savais d'ailleurs que je dois ces bontés à ma façon de penser bien plus qu'à mes faibles talens. C'est aussi principalement, Sire, par cette façon de penser, par ma reconnaissance et mon attachement inviolable, que je suis jaloux de conserver l'estime de Votre Majesté; et j'ose me flatter, en me laissant voir tel que je suis, de n'avoir point le malheur de la perdre.

Je suis, etc.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 16 septembre 1752.

On ne peut être, monsieur, plus sensible que je le suis aux bontés dont le roi m'honore. Je n'en avais pas besoin pour lui être tendrement et inviolablement attaché : le respect et l'admiration que ses actions m'ont inspirés, ne suffisent pas à mon cœur; c'est un sentiment que je partage avec toute l'Europe; un monarque tel que lui est digne d'en inspirer de plus doux, et j'ose dire que je le dispute sur ce point à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Jugez donc, monsieur, du désir que j'aurais de jouir de ses bienfaits, si les circonstances où je me trouve pouvaient me le permettre; mais elles ne me laissent que le regret de ne pouvoir en profiter, et ce regret ne fait qu'augmenter ma reconnaissance. Permettez-moi, monsieur, d'entrer là-dessus dans quelques détails avec vous, et de vous ouvrir mon cœur comme à un ami digne de ma confiance et de mon estime. J'ose prendre ce titre avec vous; tout semble m'y inviter : la lettre pleine de bonté que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; la générosité de vos procédés envers l'abbé de Prades, auquel je m'intéresse très-vivement, et qui se loue, dans toutes ses lettres, de vous plus que de personne; enfin la réputation dont vous jouissez à si juste titre par vos lumières, par vos connaissances, par la noblesse de vos sentimens, et par une probité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

La situation où je suis serait peut-être, monsieur, un motif suffisant pour bien d'autres de renoncer à son pays. Ma fortune est au-dessous du médiocre; 1700 livres de rente font tout mon revenu. Entièrement indépendant et maître de mes volontés, je n'ai point de famille qui s'y oppose. Oublié du gouvernement, comme tant de gens le sont de la Providence, persécuté même autant qu'on peut l'être quand on évite de donner trop d'avantage sur soi à la méchanceté des hommes, je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent ici sur les gens de lettres avec plus de profusion que de lumières. Une pension très-modique, qui vraisemblablement me viendra fort tard, et qui à peine un jour me suffira si j'ai le bonheur ou le malheur de parvenir à la vieillesse, est la seule chose que je puisse raisonnablement espérer. Encore cette ressource n'est-elle pas trop certaine, si la cour de France, comme on me l'assure, est aussi mal disposée pour moi que celle de Prusse l'est favorablement. Malgré tout cela, monsieur, la tranquillité dont je jouis est si parfaite et si douce, que je ne puis me

résoudre à lui faire courir le moindre risque. Supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves de toute espèce que j'ai essuyées dans ce genre, m'ont endurci à l'indigence et au malheur, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. A force de privations, je me suis accoutumé sans effort à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. J'ai commencé, comme les autres hommes, par désirer les places et les richesses; j'ai fini par y renoncer absolument: et de jour en jour je m'en trouve mieux. La vie retirée et obscure que je mène, est parfaitement conforme à mon caractère, à mon amour extrême pour l'indépendance, et peut-être même à un peu d'éloignement que les événemens de ma vie m'ont inspiré pour les hommes. La retraite et le régime que me prescrivent mon état et mon goût, m'ont procuré la santé la plus parfaite et la plus égale, c'est-à-dire, le premier bien d'un philosophe. Enfin, j'ai le bonheur de jouir d'un petit nombre d'amis dont le commerce et la confiance font la consolation et le charme de ma vie. Jugez maintenant vous-même, monsieur, s'il m'est possible de renoncer à ces avantages, et de changer un bonheur sûr pour une situation toujours incertaine, quelque brillante qu'elle puisse être. Je ne doute nullement des bontés du roi, et de tout ce qu'il peut faire pour me rendre agréable mon nouvel état; mais, malheureusement pour moi, toutes les circonstances essentielles à mon bonheur ne sont pas en son pouvoir. L'exemple de M. de Maupertuis m'effraie avec juste raison; j'aurais d'autant plus lieu de craindre la rigueur du climat de Berlin et de Potsdam, que la nature m'a donné un corps très-faible et qui a besoin de tous les ménagemens possibles. Si ma santé venait à s'altérer, ce qui ne serait que trop à craindre, que deviendrais-je alors? Incapable de me rendre utile au roi, je me verrais forcé à aller finir mes jours loin de lui, et à reprendre dans ma patrie, ou ailleurs, mon ancien état qui aurait perdu ses premiers charmes: peut-être même n'aurais-je plus la consolation de retrouver en France les amis que j'y aurais laissés, et à qui je percerais le cœur par mon départ. Je vous avoue, monsieur, que cette dernière raison seule peut tout sur moi; le roi est trop philosophe et trop grand pour ne pas en sentir le prix; il connaît l'amitié; il la ressent et il la mérite; qu'il soit lui-même mon juge.

A ces motifs, monsieur, dont le pouvoir est le plus grand sans doute, je pourrais en ajouter d'autres. Je ne dois rien, il est vrai, au gouvernement de France, dont je crains tout sans

en rien espérer; mais je dois quelque chose à ma nation, qui m'a toujours bien traité, qui me récompense autant qu'il est en elle par son estime, et que je ne pourrais abandonner sans une espèce d'ingratitude. Je suis d'ailleurs, comme vous le savez, chargé, conjointement avec M. Diderot, d'un grand ouvrage, pour lequel nous avons pris avec le public les engagemens les plus solennels, et pour lequel ma présence est indispensable; il est absolument nécessaire que cet ouvrage se fasse et s'imprime sous nos yeux, que nous nous voyions souvent, et que nous travaillions de concert. Vous connaissez trop, monsieur, les détails d'une si grande entreprise, pour que j'insiste davantage là-dessus. Enfin, et je vous prie d'être persuadé que je ne cherche point à me parer ici d'une fausse modestie, je doute que je fusse aussi propre à cette place que Sa Majesté veut bien le croire. Livré dès mon enfance à des études continuelles, je n'ai que dans la théorie la connaissance des hommes, qui est si nécessaire dans la pratique quand on a affaire à eux. La tranquillité, et si je l'ose dire, l'oisiveté du cabinet, m'ont rendu absolument incapable des détails auxquels le chef d'un corps doit se livrer. D'ailleurs, dans les différens objets dont l'Académie s'occupe, il en est qui me sont entièrement inconnus, comme la chimie, l'histoire naturelle et plusieurs autres, sur lesquels, par conséquent, je ne pourrais être aussi utile que je le désirerais. Enfin, une place aussi brillante que celle dont le roi veut m'honorer, oblige à une sorte de représentation tout-à-fait éloignée du train de vie que j'ai pris jusqu'ici, elle engage à un grand nombre de devoirs; et les devoirs sont les entraves d'un homme libre: je ne parle point de ceux qu'on rend au roi, le mot de devoir n'est pas fait pour lui; les plaisirs qu'on goûte dans sa société sont faits pour consoler des devoirs et du temps qu'on met à les remplir. Enfin, monsieur, je ne suis absolument propre, par mon caractère, qu'à l'étude, à la retraite et à la société la plus bornée et la plus libre. Je ne vous parle point des chagrins, grands ou petits, nécessairement attachés aux places où l'on a des hommes et surtout des gens de lettres dans sa dépendance. Sans doute le plaisir de faire des heureux et de récompenser le mérite, serait très-sensible pour moi; mais il est fort incertain que je fisse des heureux, et il est infaillible que je ferais des mécontens et des ingrats. Ainsi, sans perdre les ennemis que je puis avoir en France, où je ne suis cependant sur le chemin de personne, j'irais à trois cents lieues en chercher de nouveaux. J'en trouverais, dès mon arrivée, dans ceux qui auraient pu aspirer à cette place, dans leurs partisans et dans leurs créatures; et toutes mes précautions n'empêcheraient pas que bien des gens se plaignissent et ne cher-

chassent à me rendre la vie désagréable. Selon ma manière de penser, ce serait pour moi un poison lent, que la fortune et la considération attachées à ma place ne pourraient déraciner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que rien ne pourrait me résoudre à accepter, du vivant de M. de Maupertuis, sa survivance, et à venir, pour ainsi dire, à Berlin recueillir sa succession. Il était mon ami; je ne puis croire, comme on me l'a mandé, qu'il ait cherché, malgré ma recommandation, à nuire à l'abbé de Prades; mais quand j'aurais ce reproche à lui faire, l'état déplorable où il est suffirait pour m'engager à une plus grande délicatesse dans les procédés. Cependant cet état, quelque fâcheux qu'il soit, peut durer long-temps, et peut demander qu'on lui donne dès à présent un coadjuteur; en ce cas, ce serait un nouveau motif pour moi de ne me pas déplacer. Voilà, monsieur, les raisons qui me retiennent dans ma patrie; je serais au désespoir que sa majesté les désapprouvât. Je me flatte, au contraire, que ma philosophie et ma franchise, bien loin de me nuire auprès de lui, m'affermiront dans son estime. Plein de confiance en sa bonté, sa sagesse et sa vertu, bien plus chères à mes yeux que sa couronne, je me jette à ses pieds, et je le supplie d'être persuadé qu'un des plus grands regrets que j'aurai de ma vie, sera de ne pouvoir profiter des bienfaits d'un prince aussi digne de l'être, aussi fait pour commander aux hommes et pour les éclairer. Je m'attendris en vous écrivant. Je vous prie d'assurer le roi que je conserverai toute ma vie, pour sa personne, l'attachement le plus désintéressé, le plus fidèle et le plus respectueux; et que je serai toujours son sujet au moins dans le cœur, puisque c'est la seule façon dont je puisse l'être. Si la persécution et le malheur m'obligent un jour à quitter ma patrie et mes amis, ce sera dans ses États que j'irai chercher un asile: je ne lui demanderai que la satisfaction d'aller mourir auprès de lui libre et pauvre.

Au reste, je ne dois point vous dissimuler, monsieur, que long-temps avant le dessein que le roi vous a confié, le bruit s'est répandu, sans fondement comme tant d'autres, que sa majesté songeait à moi pour la place de président. J'ai répondu à ceux qui m'en ont parlé, que je n'avais entendu parler de rien, et qu'on me faisait beaucoup plus d'honneur que je ne méritais. Je continuerai, si on m'en parle encore, à répondre de même, parce que, dans ces circonstances, les réponses les plus simples sont les meilleures. Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer sa majesté que son secret sera inviolable; je le respecte autant que sa personne, et mes amis ignoreront toujours le sacrifice que je leur fais. J'ai l'honneur d'être, etc.

AU MÊME.

Paris, 20 novembre 1752.

Si j'ai tardé, monsieur, à répondre à votre seconde lettre, ce n'est point par une négligence que les bontés extrêmes de sa majesté rendraient inexcusable ; c'est parce que ces bontés même semblaient exiger de moi de nouveau que je ne prisse pas trop promptement mon dernier parti, dans une circonstance qui sera peut-être à tous égards une des plus critiques de ma vie. J'ai donc fait, monsieur, de nouvelles réflexions; mais soit raison, soit fatalité, elles n'ont pu vaincre la résolution où je suis de ne point renoncer à ma patrie, que ma patrie ne renonce à moi. Je pourrais insister sur quelques-unes des objections auxquelles vous avez bien voulu répondre; mais il en est une, la plus puissante de toutes pour moi, et à laquelle vous ne répondez pas, c'est mon attachement pour mes amis, et j'ajoute, pour cette obscurité et cette retraite si précieuses aux sages. J'apprends d'ailleurs que M. de Maupertuis est mieux, et je commence à croire que l'académie et la Prusse pourront enfin le conserver. La délicatesse dont je vous ai parlé à son égard, est une chose sur laquelle je ne pourrais me vaincre, quand même des motifs encore plus forts ne s'y joindraient pas. Ainsi, monsieur, je supplie sa majesté de ne plus penser à moi pour remplir une place que je crois au-dessus de mes forces corporelles, spirituelles et morales. Mais vous ne pourrez lui peindre que faiblement mon respect, mon attachement et ma vive reconnaissance. Si le malheur m'exilait de France, je serais trop heureux d'aller à Berlin pour lui seul, sans aucun motif d'intérêt, pour le voir, l'entendre, l'admirer, et dire ensuite à la Prusse : *Viderunt oculi mei salutare tuum* (*mes yeux ont vu votre sauveur*). Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, monsieur, vous sentiriez combien cette manière de penser est sincère. Je sais vivre de peu et me passer de tout, excepté d'amis ; mais je sais encore mieux que les princes comme lui ne se trouvent nulle part, et seraient capables de rendre l'amitié un sentiment incommode, si elle pouvait l'être. Au reste, monsieur, quoiqu'on sache à Berlin la proposition que le roi m'a fait faire, on l'ignore encore à Paris, et certainement on ne le saura jamais par moi. Mais permettez-moi de me féliciter au moins de ce qu'elle m'a procuré l'occasion d'être connu d'une personne que j'estime autant que vous, monsieur, et de lier avec vous un commerce que je désire ardemment de cultiver. Je suis, etc.

AU MÊME.

Paris, 22 décembre 1758.

Je suis, monsieur, pénétré au-delà de toute expression, des marques de bonté dont sa majesté me comble sans cesse : mon tendre et respectueux attachement et ma reconnaissance, qui ne finira qu'avec ma vie, ne peuvent m'acquitter envers elle que bien faiblement; aussi ne doit-elle point douter du désir extrême que j'aurais d'aller lui témoigner des sentimens si vrais et si justes, supérieurs encore à mon admiration pour elle. Heureux si, par ces sentimens et par ma conduite, je pouvais contribuer à effacer, à affaiblir du moins les idées désavantageuses qu'elle a conçues, avec justice, de quelques hommes de lettres de ma nation. Mais quand je n'aurais pas, monsieur, d'aussi puissantes raisons pour souhaiter avec empressement de faire ma cour à sa majesté, et d'aller mettre à ses pieds mes profonds respects, le désir seul de voir un monarque tel que lui, serait pour moi un motif plus que suffisant. Je ne prétends pas faire valoir ce désir auprès de sa majesté; il m'est commun avec tout ce qu'il y a en Europe de gens qui pensent : le commerce et l'entretien d'un prince aussi célèbre et aussi rare, sont assurément le plus digne objet des voyages d'un philosophe. Je ne désire de vivre, monsieur, que dans l'espérance de jouir un jour de cet avantage : je ne désirerais d'être riche que pour en jouir souvent; et je n'ai d'autres regrets que ne pouvoir accepter sur-le-champ les offres généreuses et pleines de bonté que sa majesté veut bien me faire; mais je me trouve arrêté par des liens qui m'obligent de différer un voyage aussi agréable et aussi flatteur. Ces liens, monsieur, sont les engagemens que j'ai pris pour l'*Encyclopédie*, et qu'il ne m'est pas possible ni de rompre ni de suspendre : l'ouvrage paraît attirer de plus en plus l'attention du public et même de l'Europe, et mérite par là tous nos soins. Les circonstances où nous nous sommes trouvés, et le désir de perfectionner ce dictionnaire le plus qu'il nous est possible, nous ont forcés de retarder la publication de chaque volume; mais nous devons au moins à nos engagemens, à l'empressement et à la confiance de la nation, et aux avances considérables des libraires, de ne rien faire qui puisse ajouter de nouveaux obstacles à l'*Encyclopédie*. Dans cette position, monsieur, je vois avec beaucoup de peine que mon voyage et mon séjour à Berlin seraient nécessairement préjudiciables à cette grande entreprise. Les détails immenses de l'exécution demandent indispensablement la présence des

deux éditeurs, et me permettent à peine de m'éloigner de Paris à de très-petites distances et pour quelques jours ; s'il était possible et si j'étais assez heureux pour que des événemens que je ne puis prévoir me laissassent libre quelques mois, je profiterais avec ardeur de ce moment de loisir pour en aller faire hommage au roi. Mais tout ce que je puis faire dans ma situation présente, c'est d'accélérer, autant qu'il sera en moi, l'édition de l'*Encyclopédie*, et surtout de ne prendre aucun nouvel engagement qui m'empêche de pouvoir allier un jour, et peut-être bientôt, mon plaisir et mon devoir. Le roi seul est capable de me tirer de la retraite où je m'enfonce de plus en plus, et où je me trouve de jour en jour plus tranquille et plus heureux. Le bonheur que j'ai eu de me faire connaître de lui par mes ouvrages, est la seule chose qui m'empêche de regretter l'obscurité ; je ne veux plus sortir de ma solitude que pour lui, et pour dire ensuite en y rentrant : *C'est maintenant, seigneur, que vous laissez aller votre serviteur en paix*. Voilà, monsieur, dans la plus grande sincérité, quelles sont mes dispositions : puis-je me flatter que sa majesté voudra bien en être touchée, et me conserver les bontés dont elle m'honore ? Mon plus grand désir serait de pouvoir en profiter, et surtout de m'en rendre digne. Je crains qu'elle n'ait conçu de mes talens une opinion trop favorable ; mais elle ne saurait être trop persuadée de mon attachement inviolable pour sa personne ; je m'exposerais volontiers au risque de la détromper sur mon esprit, pour l'assurer des sentimens de mon cœur, et pour mériter, du moins à cet égard, une estime aussi précieuse que la sienne, dont je suis infiniment plus jaloux que de ses bienfaits.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A MADAME DU DEFFANT.

J'ai été, madame, dès lundi, prendre une souscription à l'*Encyclopédie* pour vous ; vous aurez votre volume lundi prochain, ou mercredi au plus tard : j'aurais eu l'honneur de vous le mander tout de suite, si j'avais eu un moment pour respirer. Il me semble que la préface réussit : j'en suis fort aise, surtout à cause de l'ouvrage, auquel les persécutions des jésuites m'ont vivement intéressé. Nous allons voir comment ils en parleront ; on dit qu'ils commencent à changer de ton : nous avons fait patte de velours avec eux dans le premier volume ; mais s'ils n'en sont pas reconnaissans, nous avons dans les autres volumes six à sept cents articles à leur service, *Chinois*, *Confucius*,

Ballets, Rhétorique, Molinisme, etc. J'ai eu tort de ne pas vous envoyer l'épître dédicatoire ; la voici :

MONSEIGNEUR, l'autorité suffit à un ministre pour lui attirer l'hommage aveugle et suspect des courtisans ; mais elle ne peut rien sur le suffrage du public, des étrangers et de la postérité : c'est à la nation éclairée des gens de lettres, et surtout à la nation libre et désintéressée des philosophes, que vous devez, monseigneur, l'estime générale, si flatteuse pour qui sait penser, parce qu'on ne l'obtient que de ceux qui pensent. C'est à eux qu'il appartient de célébrer, sans s'avilir par des motifs méprisables, la considération distinguée que vous marquez pour les talens, considération qui leur rend précieux un homme d'État, quand il sait, comme vous, leur faire sentir que ce n'est point par vanité, mais pour eux-mêmes, qu'il les honore. Puisse, monseigneur, cet ouvrage auquel plusieurs savans et artistes célèbres ont bien voulu concourir avec nous, et que nous vous présentons en leur nom, être un monument durable de la reconnaissance que les lettres vous doivent, et qu'elles cherchent à vous témoigner. Les siècles futurs, si notre *Encyclopédie* a le bonheur d'y parvenir, parleront avec éloge de la protection que vous lui avez accordée dès sa naissance, moins sans doute pour ce qu'elle est aujourd'hui, qu'en faveur de ce qu'elle peut devenir un jour. Nous sommes, avec un profond respect, etc.

A LA MÊME.

JE reçus hier, madame, en arrivant de la campagne, une lettre de l'abbé de Cannaye, qui m'instruit de la tracasserie que M. de Saint-Mard m'a faite avec vous, et de la lettre qu'il vous a écrite pour me justifier. Comme il ne vous a mandé sûrement que la vérité, je me flatte que vous êtes pleinement détrompée : je n'ai donc rien à ajouter, madame, à ce qu'il a pu vous mander, sinon que je suis toujours et plus que jamais dans les dispositions où vous m'avez vu, de ne rien demander ; que je ne pense point du tout et n'ai jamais pensé à la place de secrétaire de l'Académie ; que je serais très-fâché, quand je le pourrais, d'en dépouiller celui qui la remplit bien ou mal ; que je ne veux point non plus aller sur les brisées de Montigny, qui, je crois, pense à cette place, en cas que Dieu, ou M. d'Argenson sous sa figure, dispose du titulaire ; que si j'avais pensé à cette place, j'aurais cru vous manquer que de vous en faire parler par un autre que par moi, et moins par M. de Saint-Mard que par un autre ; que si j'ai fait la préface de l'*Encyclopédie*, ç'a été pour contribuer de mon mieux au bien de l'ouvrage ; qu'à l'égard

des deux éloges, je ne les ai fait que parce que les auteurs du *Mercure* me les ont demandés dans le temps; que je n'ai eu dans tout cela aucune vue d'intérêt ni de fortune, et point d'autre que de prouver qu'on peut être géomètre et avoir le sens commun, *ce qu'il fallait démontrer*. Êtes-vous contente à présent, madame, et me condamnerez-vous sur la parole de M. de Saint-Mard; car selon ce que l'abbé de Cannaye m'écrit, je vois que vous étiez fort en colère. Je lui pardonne cette démarche, parce qu'il n'a point eu d'envie de me désobliger; je vous pardonne même de l'avoir cru, mais je ne vous pardonnerais pas de le croire encore. Si j'avais eu un moment de temps, j'aurais été vous dire tout cela; mais je ne fais que passer à Paris : et d'ailleurs, afin de vous ôter tout sujet de plainte, j'aime encore mieux vous écrire et vous signer mes dispositions, que de vous les dire de vive voix. Si je suis à Paris encore quelques jours, j'aurai l'honneur de vous voir et de vous assurer de mon respectueux attachement.

P. S. M. l'abbé de Cannaye vous prie de ne point parler de sa lettre à Saint-Mard.

A LA MÊME.

10 février 1752.

J'attends, madame, avec beaucoup d'impatience, les remarques que vous me promettez. Je les crois d'avance fort justes, et je vous réponds de toute ma docilité. Le déchaînement contre moi et contre mon ouvrage est prodigieux; l'intérêt que vous y prenez suffirait pour m'en consoler, si je n'avais de la philosophie de reste pour supporter patiemment, et écouter très-indifféremment tout le mal que j'en entends dire : mais, ce qui vous surprendra, ce n'est pas tant le mal que j'ai dit des grands, que le bien que j'ai dit de la musique italienne, qui m'a fait une nuée d'ennemis. Je croyais qu'on pouvait aimer jusqu'aux marionnettes inclusivement, sans que cela fît de tort à personne, mais je me suis trompé. Une faction puissante et redoutable, à la tête de laquelle sont Jéliotte et le président Hénault, va clabaudant de maison en maison contre moi. Jugez de toute l'impression que cela m'a fait et combien j'aurais besoin en cette occasion de mon stoïcisme, si je n'avais cru devoir le garder pour des conjonctures encore plus importantes. M. de Forcalquier, dit-on, était aussi fort ulcéré contre moi, je ne sais pas par quelle raison; pour celui-là il est mort, dieu merci : et nous n'entendrons plus dire à tout le monde, *Comment se porte M. de Forcalquier?*

comme s'il était question de Turenne ou de Newton. Pour les Bissy et compagnie, je crois que c'est comme *Grands* et comme *Mécènes* qu'ils m'en veulent; quoiqu'on pût, comme vous dites fort bien, leur disputer ces titres. On dit que le comte de Bissy a pris pour lui la fin du troisième *alinéa* de l'éloge de l'abbé Mallet[1]; cela ne le regarde pas plus qu'un autre, mais il est vrai que cela lui convient assez. Vous voyez, madame, qu'il n'y a qu'heur et malheur. Vous me savez bon gré d'avoir évité la satire dans mon ouvrage, et on me regarde ici comme le plus satirique de tous les écrivains. Vis-à-vis de moi-même, je n'ai rien à me reprocher; et vivant retiré sans voir personne, que m'importent tous les discours qu'on tient? Mon ouvrage est public; il s'est un peu vendu: les frais de l'impression sont retirés, les éloges ou les critiques et l'argent viendront quand ils voudront. J'ai fait avec mes libraires un assez plat marché; c'est qu'ils feront les frais, et que nous partagerons le profit. Je n'ai encore rien touché. Je vous manderai ce que je gagnerai: il n'y a pas d'apparence que cela se monte fort haut; il n'y a pas d'apparence non plus que je continue à travailler dans ce genre. *Je ferai de la géométrie et je lirai Tacite.* Il me semble qu'on a grande envie que je me taise, et en vérité je ne demande pas mieux. Quand ma très-petite fortune ne suffira plus à ma subsistance, je me retirerai dans quelque endroit où je puisse vivre et mourir à bon marché. Adieu, madame; estimez, comme moi, les hommes ce qu'ils valent, et il ne vous manquera rien pour être heureuse.

P. S. On dit Voltaire raccommodé avec le roi de Prusse, et Maupertuis retombé. Ma foi, les hommes sont bien fous, à commencer par les sages.

A LA MÊME.

Paris, 4 décembre 1752.

Je serais bien fâché, madame, que vous crussiez m'avoir perdu; mais, malgré toute l'envie que j'ai de vous écrire souvent, il ne m'a pas été possible, depuis deux mois, de satisfaire ce désir aussi souvent que je l'aurais voulu. J'ai été fort occupé à différens ouvrages. J'ai achevé une grande diablerie de géométrie sur le système du monde, à laquelle il ne manque plus que la préface; j'ai des articles de mathématique étendus et raisonnés pour l'*Encyclopédie;* j'ai répondu à un homme qui avait attaqué mes *Élémens de Musique,* et ma réponse est sous presse; mais cela

[1] *Voyez* tome 3, page 476.

vous ennuiera. Ce qui vous ennuiera peut-être moins, mais dont je vous supplie très-instamment de ne parler à personne, ce sont deux volumes de mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie, que je fais imprimer, et qui paraîtront à la fin de ce mois, ou au plus tard dans les premiers jours de janvier. Je voudrais que vous m'indiquassiez une occasion pour vous les faire tenir promptement. A la tête de ces mélanges est un avertissement assez philosophique; ensuite viennent le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, et l'éloge de l'abbé Terrasson; celui de Bernoulli est fort augmenté de détails que tout le monde pourra lire. Le second volume est entièrement neuf, il contient des réflexions et anecdotes sur la reine Christine, un essai sur les gens de lettres, les grands, les Mécènes, et la traduction d'une douzaine des plus beaux morceaux de Tacite, qui m'encouragera à traduire le reste si cette traduction est goûtée. Voilà, madame, ce qui m'a occupé tout cet été, et surtout depuis deux mois. Je viens d'envoyer le reste de mon manuscrit à l'imprimeur, et je n'y pense plus; je vous supplie encore une fois de me garder un grand secret sur cet ouvrage, et surtout de n'en rien écrire à Paris. Très-peu de personnes sont ici dans ma confidence, et je hâte l'impression le plus qu'il m'est possible.

Mais c'est assez et trop vous parler de moi. Je vois par votre dernière lettre que Chamron ne vous a pas guérie: vous me paraissez avoir l'âme triste jusqu'à la mort; et de quoi, madame? pourquoi craignez-vous de vous retrouver chez vous? Avec votre esprit et votre revenu, pouvez-vous y manquer de connaissances? Je ne vous parle point d'amis, car je sais combien cette denrée-là est rare, mais je vous parle de connaissances agréables: avec un bon souper on a qui on veut; et si on le juge à propos, on se moque encore après de ses convives. Je dirais presque de votre tristesse ce que Maupertuis disait de la gaieté de madame de La Ferté Imbault, *qu'elle n'était fondée sur rien*. A propos de Maupertuis, nous ne l'aurons point cet hiver: il est actuellement malade, et accablé de brochures que l'on fait contre lui en Allemagne et en Hollande, au sujet d'un certain Kœnig, avec qui il vient d'avoir assez mal à propos une affaire désagréable pour tous les deux. Cela vous ennuierait et ne m'amuserait guère à vous conter. Le roi de Prusse est fort occupé de lui chercher un successeur dans la place de président; et c'est encore ici un secret que je vous demande, et que je ne vous dirais pas, si je n'avais pas aujourd'hui la liberté de le dire à mes amis. Il y a plus de trois mois que le roi de Prusse m'a fait écrire par M. le marquis d'Argens pour m'offrir cette place, de la manière la plus gracieuse. J'ai répondu en remerciant le

roi de ses bontés et de sa place : je voudrais pouvoir vous faire lire ma réponse; elle a touché le roi, et n'a fait qu'augmenter l'envie qu'il avait de m'avoir. M. d'Argens m'a récrit, a répondu tant bien que mal à mes objections; j'ai fait réponse et j'ai remercié une seconde fois. Voltaire vient d'écrire encore pour cela à madame Denis; mais je persiste, et je persisterai dans ma résolution. Ce n'est pas que je sois fort content du ministère, et surtout de l'ami ou soi-disant tel de votre président; il s'en faut beaucoup : je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il est très-mal disposé pour moi, et j'ignore absolument pour quelle raison : mais que m'importe ! je resterai à Paris, j'y mangerai du pain et des noix, j'y mourrai pauvre, mais aussi j'y vivrai libre. Je vis de jour en jour plus retiré; je dîne et soupe chez moi; je vais voir mon abbé à l'Opéra; je me couche à neuf heures, et je travaille avec plaisir, quoique sans espérance. Je vous sollicite instamment de ne rien écrire au président ni à personne, des propositions qu'on me fait à Berlin : quoique M. d'Argens me mande que le secret à présent est inutile, je suis trop reconnaissant des bontés du roi pour me parer de cette petite vanité. On a eu raison de vous mander beaucoup de bien de l'apologie de l'abbé de Prades, mais je ne sais si elle vous amusera beaucoup. La réponse à l'évêque d'Auxerre est ce qui vous ennuiera le moins, et la fin surtout de cette réponse me paraît un morceau très-éloquent. J'ai ajouté, dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, quelques traits à l'éloge du président Montesquieu, parce qu'il le mérite, et parce qu'il est persécuté [1]. J'ai lu ces jours-ci une petite apologie que Volaire a faite de milord Bolingbroke contre je ne sais quel journaliste : cela est charmant, à deux ou trois mots près; mais cela est fort rare. Je demanderai à madame Denis, la première fois que je la verrai, si elle a envoyé votre lettre. Cette pauvre Denis a retiré sa pièce des mains des comédiens, après avoir été ballotée pendant trois mois; elle aurait mieux fait de ne la pas donner.

Que vous dirais-je des sottises des Chaulnes ! et puis tout cela vous étonne-t-il ? On assure que les États ont manqué de respect à madame la duchesse, et l'ont taxée 1500 liv.; ce n'est pas là une nuit de fille. Duclos s'est aussi un peu barbouillé dans tout cela; j'en suis fâché, car je le crois au fond bon diable; c'est peut-être parce qu'il me fait amitié; mais de quoi s'avise-t-il aussi de vouloir être tout à la fois courtisan et philosophe? cela ne saurait aller ensemble.

Nous avons ici depuis trois mois, à l'Opéra, des intermèdes

[1] *Voyez* cet éloge, tome 3, p. 440.

italiens dont la musique est excellente; c'est en vérité une langue dont nous n'avions point l'idée, que cette musique; mais c'est une langue expressive, pleine de vivacité, presque toujours vraie et bien plus vivement que la nôtre. Cela est près de faire un schisme dans l'Opéra, comme les billets de confession dans l'Église. Adieu, madame; croyez que le temps ni l'absence ne diminueront rien du respectueux attachement que je vous ai voué pour toute ma vie.

A LA MÊME.

Paris, 22 décembre 1752.

Voila, madame, un bien gros paquet qui ne vous dédommagera guère de ce qu'il vous coûtera de port; mais puisque vous voulez avoir mes lettres et celles de M. d'Argens sur la proposition que le roi de Prusse m'a faite, les voilà : je vous prie de me les renvoyer quand vous n'en aurez plus affaire. Le bruit commence à se répandre ici que j'ai refusé cette présidence; une personne que je connais à peine, me dit hier qu'elle en avait reçu la nouvelle de Berlin; je lui répondis que je ne savais pas ce qu'elle me voulait dire. Après tout, que cela se répande ou ne se répande pas, je n'en suis ni fâché ni bien aise : je garderai au roi de Prusse son secret, même lorsqu'il ne l'exige plus; et vous verrez aisément que mes lettres n'ont pas été faites pour être vues du ministère de France. Je suis bien résolu de ne lui pas demander plus de grâces qu'au ministère du roi de Congo, et je me contenterai que la postérité lise sur mon tombeau : *Il fut estimé des honnêtes gens, et est mort pauvre parce qu'il l'a bien voulu.* Voilà, madame, de quelle manière je pense : je ne veux ni braver, ni aussi flatter les gens qui m'ont fait du mal, ou qui sont dans la disposition de m'en faire, mais je me conduirai de manière que je les réduirai seulement à ne me pas faire de bien. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vais donner, des choses vraies et hardies, mais sages : j'ai surtout évité d'y offenser personne, mais j'ai peint nos ridicules et nos mœurs, surtout celles des *Mécènes,* avec la franchise *d'un soldat qui sait mal farder la vérité.* Vous recevrez vraisemblablement mes opuscules vers le 15 du mois prochain : je compte que l'impression sera achevée dans quinze jours, et je ne perdrai pas de temps pour vous les faire parvenir par la voie que vous m'indiquerez.

Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle me fait

croire que vous vous portez mieux. Il fallait en vérité être bien malade pour ne pas s'ennuyer de la vie que vous meniez depuis neuf mois, et je commence à croire que vous ne l'êtes plus, puisque cette vie commence à vous déplaire : vous parlez de votre état passé avec un effroi qui me divertit ; je me flatte qu'au moins cet effroi servira à ne vous y pas replonger. Au reste, vous faites très-bien de ne pas vous en vanter, quoique au fond vous n'ayez rien fait que de très-raisonnable : vous vous déplaisiez à Paris, vous avez cru que vous vous trouveriez mieux à Chamron, vous y avez été, cela est naturel : vous vous êtes ennuyée à Chamron : vous avez essayé de Mâcon, vous ne vous en trouvez guère mieux ; vous brûlez de revoir Paris, cela est naturel. Voilà la confession de mademoiselle de Clermont. En vérité, il vous est très-aisé, même en dînant, de mener à Paris une vie agréable : je vous y verrai le plus souvent qu'il me sera possible : mais je n'irai guère dîner avec vous que quand vous ne craindrez pas que je vous ennuie en tête à tête ; car je suis devenu cent fois plus amoureux de la retraite et de la solitude, que je ne l'étais quand vous avez quitté Paris. Je dîne et soupe chez moi tous les jours, ou presque tous les jours, et je me trouve très-bien de cette manière de vivre. Je vous verrai donc quand vous n'aurez personne, et aux heures où je pourrai espérer de vous trouver seule. Dans d'autres temps j'y rencontrerais votre président, qui m'embarrasserait parce qu'il croirait avoir des reproches à me faire, que je ne crois point en mériter, et que je ne veux pas être dans le cas de le désobliger en me justifiant auprès de lui. Ce que vous me demandez pour lui est impossible, et je puis vous assurer qu'il est bien impossible, puisque je ne fais pas cela pour vous. En premier lieu, le *Discours préliminaire* est imprimé il y a plus de six semaines, ainsi je ne pourrais pas l'y fourrer aujourd'hui, même quand je le voudrais ; en second lieu, pensez-vous de bonne foi, madame, que dans un ouvrage destiné à célébrer les grands génies de la nation et les ouvrages qui ont véritablement contribué aux progrès des lettres et des sciences, je doive parler de l'*Abrégé chronologique ?* C'est un ouvrage utile, j'en conviens, et assez commode, mais voilà tout en vérité : c'est là ce que les gens de lettres en pensent ; c'est là ce que l'on en dira quand le président ne sera plus : et quand je ne serai plus, moi, je suis jaloux qu'on ne me reproche pas d'avoir donné des éloges excessifs à personne. Si vous prenez la peine de relire mon *Discours préliminaire*, vous y verrez que je n'y ai loué Fontenelle que sur la méthode, la clarté et la précision avec laquelle il a su traiter des matières difficiles, et

c'est là en effet son vrai talent ; Buffon, que sur la noblesse et l'élévation avec laquelle il a écrit les vérités philosophiques, et cela est vrai ; Maupertuis, que sur l'avantage qu'il a d'avoir été le premier sectateur de Newton en France, et cela est vrai ; Voltaire, que sur son talent éminent pour écrire, et cela est vrai ; le président de Montesquieu, que sur le cas qu'on fait dans toute l'Europe, et avec justice, de l'*Esprit des Lois,* et cela est vrai ; Rameau, que sur ses symphonies et ses livres, et cela est vrai : en un mot, madame, je puis vous assurer qu'en écrivant cet ouvrage, j'avais à chaque ligne la postérité devant les yeux, et j'ai tâché de ne porter que des jugemens qui fussent ratifiés par elle. Celui qui fera l'article *Chronologie* dans l'*Encyclopédie* est bien le maître de dire ce qu'il voudra du président, mais cela ne me regarde pas ; et je n'entreprendrai pas même d'en parler, parce que je n'en pourrais dire autre chose, sinon que son livre est utile, commode, et s'est bien vendu[1] ; je doute que cet éloge le contentât. J'ai d'ailleurs été choqué à l'excès du ressentiment qu'il a eu contre moi à cette occasion ; je lui ai envoyé mon livre *sur les Fluides,* il n'a pas seulement daigné m'en remercier. C'est à vous, beaucoup plus qu'à lui, que je dois mes entrées à l'Opéra, auxquelles d'ailleurs je ne tiens guère, parce qu'on me les a accordées de mauvaise grâce, et qu'on me les a bien fait payer depuis, par la manière dont on s'est conduit dans l'affaire de l'*Encyclopédie*, et par les discours qu'on a tenus à mon sujet, mais qui ne m'inquiètent guère.

Je n'ai point travaillé à l'apologie de l'abbé de Prades, mais cela n'empêche point l'ouvrage d'être bon : je doute pourtant qu'il vous amuse. La fin de la réponse à l'évêque d'Auxerre, et plusieurs endroits de cette réponse, sont autant de chefs-d'œuvre d'éloquence et de raisonnement. Les propositions sont très-bien justifiées dans la seconde partie, et la première est une histoire vraie et bien écrite de son affaire, et de toutes les noirceurs qu'on lui a faites. Je doute, au reste, que cela vous amuse. Vous pouvez lire la préface de la première partie, la fin de la troisième, et les deux péroraisons de la première et de la seconde partie. Il y a un passage de Cicéron qui est très-beau, et que vous vous ferez expliquer, si vous trouvez à Mâcon quelqu'un qui sache le latin.

Je pense comme vous sur les premières lettres de Bolingbroke ; le second volume vaut mieux, encore cela est-il trop long : Voltaire vient d'en faire une apologie fort plaisante sur l'article de

[1] *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, par le président Hénault.

la religion. Julien aura cela, et vous l'enverra. Il a fait aussi *le Tombeau de la Fortune*, qui est l'histoire de l'abbé de Prades. Cela ne vaut pas l'apologie Bolingbroke, mais cela est encore bon.

Madame Denis m'a dit qu'elle ne vous avait point fait réponse, parce qu'elle ignorait votre adresse; mais que votre lettre avait été envoyée sur-le-champ. Je lui demanderai un *Essai sur le siècle de Louis XIV*, et je tâcherai de vous l'envoyer avec mes opuscules, pour lesquels cet ouvrage sera un bien mauvais voisin. Vous avez bien raison sur l'abbé de Bernis. J'ai voulu lire ses vers, et le papier m'est tombé des mains; toute cette galanterie me paraît bien froide, et les Zéphirs, et l'Amour, et Cythère et Paphos: ah, mon Dieu! que tout cela est fade et usé.

Vous pouvez continuer à lire Rollin, dont vous jugez, ce me semble, très-bien. Ses derniers volumes sont à peu près comme les premiers; et d'ailleurs le sujet les rend agréables. C'est l'histoire des Macédoniens et des Grecs.

Je vous exhorte à ménager beaucoup vos yeux; c'est un mal réel que d'avoir une mauvaise *vue*, mais ce n'est point un mal, et c'est quelquefois un bien que de ne pas *voir* beaucoup de gens. C'en serait en vérité un que de ne pas entendre et voir toutes les sottises qui se font ici, et les billets de confession, l'archevêque, et le parlement. Nous avons été fort occupés pendant quinze jours d'une sœur Perpétue de la communauté de Ste.-Agathe, à qui le parlement a voulu faire donner les sacremens, et à qui l'archevêque les refusait. Le *temporel* de l'archevêque a été saisi vingt-quatre heures; pour son *spirituel*, on aurait été fort embarrassé de le trouver. Le roi a donné main-levée de la saisie, et a empêché la convocation des pairs: la sœur Perpétue se porte mieux; elle a fait dire au parlement qu'elle n'était plus en danger, qu'elle le remerciait de ses attentions, et tout cela s'est terminé par bien des petitesses de part et d'autre.

Nous sommes menacés d'un autre schisme sur la musique. On prétend que je suis à la tête de la faction italienne; mais je n'ai point de goûts exclusifs, et j'approuverai toujours dans la musique française ce qu'elle aura d'agréable. Il est vrai que je crois que nous sommes à cent lieues des Italiens sur cet art. Le parlement veut leur renvoyer leur constitution; il faudrait au moins prendre leur musique en échange. Adieu, madame: voilà une grande diable de lettre qui vous ennuiera; mais le plaisir de m'entretenir avec vous m'a entraîné plus loin que je ne voulais. Ayez soin de votre santé et de vos yeux, et soyez bien persuadée de mon respectueux attachement.

A LA MÊME.

17 janvier 1753.

Eh bien! madame, puisque vous êtes si contente de mes lettres, je vous permets de les garder, et de les faire lire à Formont, pourvu que d'autres que lui ne soient pas du secret. Je crois que vous tenez à présent mon livre, et je serais fort flatté que vous en fussiez aussi contente que vous l'avez été de mes lettres. Depuis huit jours qu'il est en vente, il s'en est déjà enlevé sept à huit cents : il fait, ce me semble, plusieurs enthousiastes, surtout parmi les gens de lettres, et quelques frondeurs qui croient que j'ai voulu les peindre, quoique je ne leur aie jamais fait l'honneur de penser à eux.

Tout ce qu'on vous a mandé de Voltaire est très-vrai; il est on ne peut plus mal avec le roi de Prusse : il a fait contre Maupertuis une brochure injurieuse, qui a été brûlée par la main du bourreau, ce qu'on n'avait point vu à Berlin de mémoire d'homme. Il a nié qu'il en fût l'auteur, et ne l'a avoué, que lorsque le roi de Prusse l'a menacé d'une amende qui le réduirait à l'aumône. *Je ne vous chasse point*, lui a dit le roi, *parce que je vous ai appelé; je ne vous ôte point votre pension, parce que je vous l'ai donnée; mais je vous défends de paraître jamais devant moi.* Il est actuellement un des plus malheureux hommes de la terre.

Je n'ai aucune part à la brochure en style de prophétie, ni Diderot non plus, quoiqu'on la lui ait attribuée; mais comme vous je la trouve très-plaisante. La musique française prend actuellement le dessus sur la musique italienne, car l'opéra nouveau de Mondonville, quoique très-médiocre, réussit beaucoup : cela changera peut-être la semaine prochaine; dans ce pays-ci il ne faut compter sur rien.

J'ai bien mal interprété votre dernière lettre; j'avais cru y voir une espèce d'effroi de votre état passé, mais j'aime encore mieux que cet état n'ait rien d'effrayant pour vous. Je vis hier Pont-de-Vesle à l'Opéra : nous parlâmes beaucoup de vous; je lui dis que vous n'aviez commencé à être malheureuse que du jour que vous aviez été plus à votre aise, et que cela me faisait grand peur de devenir riche : il est vrai que cette peur-là est un peu gratuite, car ma conduite, mes lettres et mes écrits y mettent bon ordre. Adieu, madame : j'aspire avec beaucoup d'impatience au moment de vous revoir, et j'attends votre jugement sur mon ouvrage. Si par hasard j'avais mis dans le paquet où étaient mes

lettres de Prusse quelque autre papier qui n'en fût pas, je vous prie de me le renvoyer.

A LA MÊME.

27 janvier 1753.

Je suis, madame, d'autant plus sensible à votre suffrage, qu'en vérité je désirais ardemment de l'obtenir : votre approbation me flatte infiniment, parce que je vous connais un goût très-sûr et très-juste ; je n'ai pas attendu, pour vous le dire, que je fisse des livres et que vous les trouvassiez bons. Vous me rendez justice en ne trouvant dans mon ouvrage ni malice ni satire ; tout le monde n'en pense pas de même ; on m'assure que les Bissy, Brancas, etc., etc., etc., etc., etc., crient bien haut contre moi ; ils me feraient beaucoup d'honneur de ne pas plus penser à moi que je n'ai pensé à eux : mais que m'importe, puisque vis-à-vis de moi-même je n'ai rien à me reprocher?

Je ne sais si j'aurais bien fait de mettre l'*Essai sur les gens de lettres* en portraits et en maximes, comme vous le voulez. Outre que nous avons déjà bien des livres en ce genre, on aurait encore bien plus pensé à faire des applications : cette forme n'aurait d'ailleurs convenu ni au ton que je voulais prendre dans cet ouvrage, ni à la liaison que je voulais mettre dans les idées ; et il me semble, si j'en crois du moins tous ceux qui m'en parlent, que ce ton et cette liaison rendent le morceau plus intéressant encore à une seconde lecture.

Les pédans disent le plus de mal qu'ils peuvent de ma traduction de *Tacite*, mais je puis vous répondre que leurs critiques ne m'effraient pas, et je voudrais bien les voir à pareille besogne. Je ne crois pas que l'original perde beaucoup à ma traduction, mais j'avoue de bonne foi que je le crois du moins aussi beau. Je pense exactement de Tacite ce que j'en ai dit dans mon avertissement, que je vous prie de lire, si vous ne l'avez pas fait. Quel homme que ce Tacite ! demandez plutôt à Formont. A propos de lui, je serais bien aise de savoir son avis sur mes deux volumes. Si vous relisez le premier, vous trouverez dans l'éloge de Bernoulli, des additions que je crois assez intéressantes.

Je viens d'avoir mes entrées à la Comédie Française. C'est une galanterie que mademoiselle Clairon m'a faite sur la lecture de mon livre ; car je ne la connaissais que pour lui avoir parlé une fois dans sa loge. Latour a voulu absolument faire mon portrait, et je serai au salon de cette année, avec La Chaussée, qu'il a

peint aussi, et un des bouffons italiens. Je serai là en gaie et triste compagnie.

J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que vous pouviez garder mes lettres, et les faire lire à Formont, mais à lui seul. Très-peu de personnes les ont vues, et vous seule en avez copie. C'est de tout ce que j'ai fait en ma vie, la seule chose que je désire qui subsiste quand je ne serai plus. Je vis, ces jours passés, à l'Opéra, M. de La Croix, qui me donna des nouvelles de votre santé, et avec qui je parlai beaucoup de vous. Il dit que vous vous couchez fort tard : ce n'est pas là le moyen de dîner quand vous serez à Paris. Au surplus, je crois que vous vous porterez bien, quelque genre de vie que vous suiviez, pourvu que vous vous observiez sur le manger ; car, comme dit Vernage, *Il ne faut point trop manger*. A propos, quel compliment faut-il vous faire sur la mort de madame la duchesse du Maine? Voilà le moment d'imprimer les mémoires de madame de Staal. Adieu, madame ; soyez persuadée du tendre attachement que je vous ai voué pour toute ma vie.

A LA MÊME.

10 mars 1753.

Je viens d'apprendre, madame, dans le même moment, votre maladie et votre convalescence. M. de La Croix m'a dit que vous aviez eu un accès de fièvre très-fort, qui vous avait fort agitée et fort inquiétée ; mais que cet accès n'avait point eu, heureusement, de suites fâcheuses. Ménagez, je vous en supplie, votre santé ; observez-vous surtout sur le manger : ce sera peut-être un peu de gourmandise qui vous aura procuré cet accès de fièvre. Je suis très-convaincu que vous pourrez vous soutenir avec du soin et du régime ; mais je ne le suis pas moins que le soin et le régime vous sont absolument nécessaires. Vous devez cette attention à vos amis, quand vous n'y seriez pas vous-même la première intéressée. Profitez des beaux jours qui commencent à revenir. Faites un peu d'exercice, mais très-modérément, le plus souvent en carrosse ; essayez même un peu de marcher, vous vous trouverez bien d'avoir ce courage. J'ai donné le même conseil à quelques personnes qui s'en sont très-bien trouvées, et je suis persuadé que cela vous réussirait aussi. Pardonnez-moi de faire ici le Vernage, et de lui voler ses lieux communs ; l'intérêt que je prends à votre santé et à votre bonheur sera mon excuse.

Savez-vous bien que l'abbé de Canaye, à qui j'ai lu quelques

unes de vos lettres, raffole de vous, de votre esprit et de votre manière de penser? Cela est au point que je ne désespère pas de l'engager à vous voir; et je puis vous assurer que cela serait bientôt fait sans les obstacles presque insurmontables que son genre de vie y mettra toujours.

Je vous suis très-obligé des remarques que vous m'avez envoyées, et je vous supplie d'en faire mes remercîmens à l'auteur. Toutes ces remarques sont certainement d'un homme d'esprit; quelques unes m'ont paru très-justes: il me semble qu'on pourrait en chicaner quelques autres; mais sur cet article un auteur doit toujours être suspect. J'attends avec impatience le jugement de Formont. Ce n'est pas la peine de lui écrire pour cela, et d'ailleurs il vous écrira encore plus librement qu'à moi. Je suis bien surpris que le président lui ait mandé tant de bien de mon livre; il n'a pas tenu le même langage à tout le monde: mais au fond, qu'importe? me voilà claquemuré pour longtemps, et vraisemblablement pour toujours, dans ma triste, mais très-chère et très-paisible géométrie. Je suis fort content de trouver un prétexte pour ne plus rien faire, dans le déchaînement que mon livre a excité contre moi. Je n'ai pourtant ni attaqué personne, ni même désigné qui que ce soit, plus que n'a fait l'auteur du *Méchant* et vingt autres, contre lesquels personne ne s'est déchaîné. Mais il n'y a qu'heur et malheur: je n'ai besoin ni de l'amitié de tous ces gens-là, puisque assurément je ne veux rien leur demander; ni de leur estime, puisque j'ai bien résolu de ne jamais vivre avec eux: aussi je les mets à pis faire.

J'ai tiré de mon livre 500 francs de profit net et quitte: cela pourra aller à 2000 francs en tout, quand l'ouvrage sera vendu; mais il n'est encore qu'à moitié. Adieu, madame; portez-vous bien, et hâtez votre retour. Que ne savez-vous de la géométrie! qu'avec elle on se passe de bien des choses!

A LA MÊME.

14 avril 1753.

Quoique je vous croie à Lyon, madame, je vous adresse cette lettre à Mâcon, parce que j'espère qu'elle vous sera envoyée, et qu'ainsi vous ne l'aurez guère plus tard. L'abbé de Canaye trouve que vous ne ressemblez point du tout au greffier de Vaugirard, il est enchanté de vos lettres et de votre manière d'envisager et de rendre tout: et en vérité il faudrait qu'il fût bien difficile! Vous me demandez une recette contre l'ennui; je vous

répondrai d'écrire toujours des lettres quand vous n'aurez rien de mieux à faire, car on ne peut pas s'ennuyer quand on écrit de la sorte. Eh bien ! vous ne voulez donc pas, ni Formont non plus, que je me claquemure dans ma géométrie ? j'en suis pourtant bien tenté. Si vous saviez combien cette géométrie est une retraite douce à la paresse ! et puis les sots ne vous lisent point, et par conséquent ne vous blâment ni ne vous louent : et comptez-vous cet avantage-là pour rien ? En tout cas, j'ai de la géométrie pour un an tout au moins. Ah ! que je fais à présent de belles choses que personne au monde ne lira ! J'ai bien quelques morceaux de littérature à traiter, qui seraient peut-être assez agréables ; mais je chasse tout cela de ma tête comme mauvais train. La géométrie est ma femme, et je me suis remis en ménage. Je ne tirerai pas grand argent de mon livre, et cela ne me fait encore rien. J'avais compté, comme vous savez que je compte, sur deux mille écus environ, que j'étais bien honteux de gagner, car je n'en saurais que faire, et je n'en ai touché encore que cinq cents livres, pas même tout-à-fait. Avec cela, j'ai plus d'argent devant moi que je n'en puis dépenser. Ma foi on est bien fou de se tant tourmenter pour des choses qui ne rendent pas plus heureux : on a bien plutôt fait de dire, *Ne pourrais-je pas me passer de cela?* et c'est la recette dont j'use depuis long-temps. J'attends avec impatience le mois de juin, où vous m'annoncez votre retour. Je serais enchanté de vous mener l'abbé, mais je doute qu'il puisse obtenir un congé de *Thérèse philosophe* (madame de Meniglés). Je lui disais, il y a quelque temps, que j'avais été le recommander aux religieux de la Merci pour la rédemption des captifs : il y en a à Maroc et à Tunis de moins esclaves que lui. Avec cela il est content, se moque de tout, est fou à lier, et a près de soixante ans. Je mourrais de passer un jour comme il passe l'année. Adieu, madame ; avec mon abbé ou sans lui, je serai toujours enchanté de vous revoir.

A LA MÊME.

Blancmesnil, 3 septembre.

Il m'a été impossible, madame, d'avoir l'honneur de vous voir à Paris, quelque envie que j'en eusse ; car je suis parti mercredi matin pour Blancmesnil, où je suis à présent. Je suis très-sensible à toutes vos bontés et à tout ce que vous avez dit pour moi à M. d'Argenson ; mais je vous supplie de ne point penser à la place de secrétaire de l'Académie. Quand cette place serait

aussi facile à obtenir qu'elle l'est peu, je n'en serais pas plus disposé à faire aucune démarche pour y parvenir. J'y suis bien moins propre que vous ne l'imaginez : elle demande beaucoup de sujétion et d'exactitude, et vous me connaissez assez pour savoir que ma liberté est ce que j'aime le mieux; elle demande d'ailleurs beaucoup de connaissances de chimie, d'anatomie, de botanique, etc., que je n'ai point, et que je n'ai guère d'empressement d'acquérir; elle met dans le cas de louer souvent des choses et des personnes fort médiocres, et je ne sais comment on peut se résoudre à louer ce qui ne mérite pas de l'être, ni comment on en vient à bout : cette affaire-là est trop difficile pour moi. Le public d'ailleurs est accoutumé, depuis Fontenelle, à voir faire cette besogne d'une certaine manière, qui ne serait point du tout la mienne; et il y a trop de risque à vouloir lui faire changer d'allure quand une fois il en a pris une, bonne ou mauvaise. Ainsi je vous supplie, madame, d'oublier les vues que vous avez sur moi pour remplir cette place, et que M. de Saint-Mard vous a inspirées à mon grand regret. Si j'ai quelque talent pour écrire, il me sera fort aisé de l'exercer sans être secrétaire de l'Académie; et j'en aurai plus de temps pour la géométrie, à laquelle je serais bien fâché de renoncer : c'est une ressource sûre, avec laquelle on ne s'ennuie guère; on ne fait pas grand bruit, mais on a peu d'ennemis. La place que je tiens dans le monde n'est pas grande, et je travaille tous les jours à la rétrécir : le moyen d'être heureux est de ne se trouver sur le chemin de personne. Je n'en suis pas moins sensible à tout ce que vous voulez faire pour moi; mais M. de Maurepas et madame de Tencin m'ont appris à me passer de place, de fortune et de considération.

J'étais prié à dîner le jour de la Saint-Louis chez le président Hénault, mais je ne suis revenu à Paris que le lendemain; d'ailleurs, quand j'aurais pu y aller, je crois, entre nous, que je m'en serais dispensé. Comme le président Hénault se plaint de moi, et que je crois qu'il a tort, j'aurais fait chez lui une assez sotte figure. J'avais envie de parler de lui dans l'article *Chronologie;* mais cela ne se peut pas; je vous en dirai la raison : et d'ailleurs je ne l'aurais peut-être pas assez loué à son gré. Tout ceci, je vous prie, madame, entre nous. Je reviendrai à Paris vers le 12; et si vous y êtes, j'aurai l'honneur de vous voir.

A LA MÊME.

Blancmesnil, 11 octobre 1753.

J'avais appris, madame, par Duché, une partie de votre conversation avec M. de Paulmy; je trouve tout simple que sa cousine sollicite pour l'abbé de Condillac, pour qui, en cas de besoin, je solliciterais moi-même; mais je trouve un peu extraordinaire qu'elle aille disant que je suis assez jeune pour attendre. Ma conduite avec elle lui prouvera du moins que je ne suis pas assez jeune pour attendre long-temps. Vous ne me mandez point que vous avez dormi quatorze heures en arrivant à Nanteau; cette nouvelle-là en valait cependant bien une autre: c'est reste à huit heures sur les vingt-deux que vous voudriez dormir par jour, et peut-être que ces huit heures-là viendront; je vous les souhaite, pourvu que vous me permettiez de passer avec vous les deux autres. Vous avez mandé à M. de Mâcon que vous étiez fort contente de ce que vous aviez vu, et que vous n'aviez rien vu encore. Je crois cette recette-là fort bonne, de ne rien regarder pour être satisfait de ce qu'on voit. Nous sommes à Blancmesnil, Duché et moi, depuis hier mercredi, et nous retournons ce soir à Paris. L'*Encyclopédie* paraît d'hier, ainsi vous pouvez faire lire l'avertissement à qui vous voudrez. Priez Dieu pour nous qui allons peut-être faire bien crier les hommes, et qui ne nous en soucions guère. J'ai lu à Duché votre lettre, et l'endroit qui le regarde surtout; il vous aime à la folie, et je pense qu'il a bien raison. Le chevalier Lorenzi est venu me voir: il faut absolument que je vous le présente cet hiver; il en a grande envie, et vous n'en auriez guère moins si vous saviez comme il pense sur votre compte. La reine a fait promettre à Hardion sa voix pour Bougainville, et elle a fait écrire Hardion à l'abbé Sallier. Nous soupçonnons, Duché et moi, quelqu'un de votre connaissance d'être du complot. Franchement il ne peut pas nous souffrir; et pourquoi se dissimuler cela, quand cela n'empêche ni de dormir ni de digérer? Je lui ai envoyé mon avertissement: si vous aviez été à Paris, il ne l'aurait reçu que par vous. J'ai une confession à vous faire; j'ai parlé de lui dans l'*Encyclopédie*, non pas à *Chronologie*, car cet article-là est pour Newton, Petau et Scaliger, mais à *Chronologique*: j'y dis que nous avons en notre langue plusieurs bons *Abrégés chronologiques*; le sien, un autre qui vaut pour le moins autant, et un troisième qui vaut mieux. Cela n'est pas dit si crûment, ainsi ne vous fâchez pas; il trouvera la louange bien mince, surtout la partageant

avec d'autres ; mais Dieu et vous, ou même vous toute seule, ne me feriez pas changer de langage. Nous irons certainement à Fontainebleau, et certainement aussi au Boulay. Dites, je vous prie, bien des choses pour moi à madame d'Héricourt, et assurez-là bien de l'impatience que j'ai de lui faire ma cour chez elle. Je pourrai bien voir Quesnay à Fontainebleau ; je lui parlerai de votre affaire certainement. Si madame de Pompadour veut me voir, je lui ferai dire que je crains de l'importuner encore pour l'affaire de l'abbé Sigorgne, dont je sais qu'elle ne veut point se mêler, quoiqu'elle m'eût promis le contraire ; voilà comme il faut traiter ces gens-là. On n'est point de l'Académie, mais on est quaker, et on passe, le chapeau sur la tête, devant l'Académie et devant ceux qui en font être. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles. Je crois que nous ne partirons pour Fontainebleau que vers le temps des fêtes, c'est-à-dire vers le 22 ou le 23. Ce n'est pas que nous nous soucions de ces fêtes-là, que peut-être nous ne verrons pas ; mais nous sommes tentés d'aller braver la musique française jusque sur le Rhône, soit en l'écoutant, soit en ne l'écoutant pas. A propos, dites-moi ce que vous pensez du P. Mat et de son confrère, qui doit s'appeler le P. Echec.

A LA MÊME.

Paris, 19 octobre.

Votre lettre, madame, est venue fort à propos ; car j'étais en peine de vous, et je vous aurais même écrit, si je n'avais attendu de vos nouvelles. Vous aviez écrit à M. de Mâcon une lettre plus noire que le Tartare et plus triste que les Champs-Elysées. Je m'imagine que votre secrétaire est mieux, car vous ne m'en parlez pas. Ne vous effarouchez point trop de ce que je vous ai mandé sur l'article *Chronologique*. Je crois bien que le président Hénault ne m'en remerciera pas : il le devrait pourtant ; car je dis que nous avons en notre langue plusieurs bons ouvrages en ce genre, le sien, celui d'un nommé Macquer, qui vaut mieux, quoique je ne le dise pas, et celui de deux bénédictins, qui vaut mieux que les deux précédens, mais que je me contente de nommer. Il fera sur l'Académie tout ce qu'il lui plaira : ma conduite prouve que je ne désire point d'en être ; et, en vérité, je le serais sans lui si j'en avais bien envie. Mais le plaisir de dire la vérité librement, quand on n'outrage ni n'attaque personne, vaut mieux que toutes les académies du monde, depuis la française jusqu'à celle de Dugast. Il m'a écrit sur ma

préface une lettre de compliment fort entortillée, et ne m'a pas dit ni fait dire un mot de ce qu'il vous a mandé. L'affaire du *Journal des Savans* est claire pour les gens de lettres et pour les personnages intéressés ; et voilà, ce me semble, tout ce qu'il faut pour cet endroit-là. A l'égard des critiques, la raison qui m'a déterminé à m'étendre, c'est que plusieurs nous ont été faites, que quelques unes avaient fait impression dans le public, qu'elles regardent un ouvrage important sur lequel la nation a les yeux, et qu'enfin aucune ne tombe sur moi personnellement. Si elles m'avaient regardé, j'aurais été plus court, ou je n'aurais rien dit. Je suis au reste très-flatté que vous soyez contente de cet ouvrage ; des gens qui se disent mes amis, comme Condillac et Grimm, n'en parlent pas de même, à ce qu'on m'assure; mais je sais d'où cela vient : ils ne sont pourtant pas faits ni l'un ni l'autre pour être l'écho d'un oison ; cependant je leur pardonne, s'ils ont été plus heureux ou plus sots que moi; mais je ne leur envie ni leur bonheur ni leur docilité.

Nous irons sûrement à Fontainebleau la semaine prochaine, et nous y resterons peu. Je vous manderai à point nommé le jour de notre arrivée. Je verrai Quesnay, et presserai de nouveau pour l'abbé Sigorgne. Je jouis actuellement d'une tranquillité qui me rend très-heureux : je mène une vie fort retirée, et je m'en trouve à merveille. Il ne me manque que de vous voir. Ne vous inquiétez point de ma quakererie ; elle ne sera jamais pour vous : au contraire, plus on est quaker avec les gens qu'on méprise, plus on est sensible à l'amitié des personnes qu'on estime. Adieu, madame; Duché me charge de vous assurer de son respect et de son attachement; et pour moi, on ne saurait rien ajouter à tout ce que je sens pour vous.

Madame d'Aumont et le vicomte de Chabot sont morts de la petite vérole. Cela vous fait-il quelque chose? je ne sais si vous les connaissiez.

A LA MÊME.

Sans-Souci, 25 juin 1763.

Vous m'avez permis, madame, de vous donner de mes nouvelles et de vous demander des vôtres, je n'ai rien de plus pressé que d'user de cette permission. Je suis arrivé ici le 22, après un voyage très-heureux et très-agréable ; ce voyage n'a pas même été aussi fatigant que j'aurais pu le craindre, quoique j'aie souvent couru jour et nuit : mais le désir que j'avais de voir le roi, et l'ardeur de le suivre depuis Gueldres, où je l'ai trouvé, jusqu'ici, m'a donné de la force et du courage. Je ne vous ferai

point d'éloges de ce prince, ils seraient suspects dans ma bouche : je vous en raconterai seulement deux traits qui vous feront juger de sa manière de penser et de sentir. Quand je lui ai parlé de la gloire qu'il s'est acquise, il m'a dit avec la plus grande simplicité, qu'il y avait furieusement à rabattre de cette gloire ; que le hasard y était presque pour tout, et qu'il aimerait bien mieux avoir fait *Athalie* que toute cette guerre ; *Athalie* est en effet l'ouvrage qu'il aime et qu'il relit le plus ; je crois que vous ne désapprouverez pas son goût en cela, comme sur tout le reste de notre littérature, dont je voudrais que vous l'entendissiez juger. L'autre trait que j'ai à vous dire de ce prince, c'est que le jour de la conclusion de cette paix si glorieuse qu'il vient de faire, quelqu'un lui disant que c'était là le plus beau jour de sa vie : *Le plus beau jour de la vie*, répondit-il, *est celui où on la quitte*. Cela revient à peu près, madame, à ce que vous dites si souvent, *que le plus grand malheur est d'être né*.

Je ne parlerai point, madame, des bontés infinies dont ce prince m'honore ; vous ne pourriez le croire, et ma vanité vous épargne cet ennui. Je ne parlerai point non plus de l'accueil que madame la duchesse de Brunswick, sœur du roi, et toute la maison de Brunswick a bien voulu me faire. Je me contente de vous assurer que dans l'espèce de tourbillon où je suis, je n'oublie point vos bontés, et l'amitié dont vous voulez bien m'honorer ; je me flatte de la mériter un peu par mon respectueux attachement pour vous. Comme je sais que rien ne vous ennuie davantage que d'écrire des lettres, je n'ose vous demander de vos nouvelles directement ; mais j'espère que mademoiselle de L'Espinasse voudra bien m'en donner. J'oubliais de vous dire que le roi m'a parlé de vous, de votre esprit, de vos bons mots, et m'a demandé de vos nouvelles. Je n'ai point encore vu Berlin, mais Potsdam est une très-belle ville ; et le château où je suis est de la plus grande magnificence et du meilleur goût. Adieu, madame : conservez votre santé ; la mienne est toujours très-bonne. Oserais-je vous prier de me rappeler au souvenir de M. le maréchal et de madame la maréchale de Luxembourg.

AU COMTE DE FUENTES,

SUR LA MORT DE SON FILS.

Paris, 30 septembre 1774.

Monsieur, M. le chevalier de Magallon nous a fait part, à mademoiselle de L'Espinasse et à moi, d'une lettre dans laquelle vous voulez bien nous témoigner votre reconnaissance du

tendre attachement que nous avions l'un et l'autre pour M. le marquis de Mora[1]. C'est à nous-mêmes à vous remercier, monsieur, de vouloir bien attacher quelque prix au sentiment le plus juste qui fût jamais, pour l'incomparable ami que nous avons eu le malheur de perdre. Toutes les fois que notre nom pourra revenir à votre mémoire, nous vous prions d'être bien persuadé qu'au moment où vous penserez à nous, nous partageons amèrement votre douleur, et que nos cœurs répondent au vôtre. Mais si ce cœur paternel pouvait recevoir quelque soulagement à ses maux, si quelque chose, monsieur, pouvait adoucir votre affliction profonde, ce serait le regret universel que donnent à la mémoire de monsieur votre fils tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. La voix publique fait son éloge funèbre : mais que cet éloge est touchant de la part de tous ceux qui, comme mademoiselle de L'Espinasse et moi, ont pu jouir à fond de son âme, qui en ont vu toute la sensibilité, toute la délicatesse, toute l'élévation ; qui ont connu la solidité, la justesse les grâces de son esprit ; qui ont été étonnés de la variété et de l'étendue de ses connaissances, et plus étonnés encore de la modestie avec laquelle il les cachait, ou plutôt de la simplicité aimable et naïve qui ne cherchait jamais à s'en parer ! Quelle perte pour l'Espagne, monsieur, que celle d'un homme si supérieur et si vertueux ! que de lumières il y aurait répandues, et que de grands exemple, il y aurait donnés ! quelle perte pour vous, dont il eût été la consolation, dont il retraçait les vertus par les siennes, et qu'il chérissait avec la plus vive tendresse ! quelle perte pour sa famille, dont il était aimé et respecté, et dont il eût été le conseil, l'exemple et l'appui ! quelle perte enfin pour moi, qu'il honorait de son amitié et de ses bontés, et qui conserverai jusqu'au tombeau le plus cher et le plus douloureux souvenir de la plus parfaite créature que j'aie jamais connue ! Les sentimens dont il a bien voulu me donner tant de preuves, sont à mes yeux la récompense la plus flatteuse du peu de bonnes qualités qu'il a cru voir en moi ; elles me sont précieuses, puisqu'elles m'ont valu l'honneur et la douceur d'avoir un tel ami : son esprit donnait au mien une énergie qu'il n'aura plus ; mais je me souviendrai éternellement des instans chers à mon cœur, où cette âme si pure, si noble, si forte et si douce, aimait à se répandre dans la mienne. Depuis

[1] Fils aîné de M. le comte de Fuentes, mort au mois de mai 1774. Il était tel qu'on le peint dans cette lettre. L'auteur a cru qu'on lui pardonnerait de rendre publique cette expression de ses sentimens pour un des hommes les plus estimables qu'il ait connus, et pour un ami dont il révère et chérit la mémoire.

son départ de Paris, je n'ai pas été un moment sans les plus vives alarmes. Je me plaignais de la fatalité qui vous avait obligé de quitter un pays où vous étiez, à juste titre, si chéri et si honoré, et où vous avez laissé des regrets éternels. Je me flattais que des circonstances plus favorables vous rendraient à la France, et avec vous l'homme le plus digne et le plus capable de vous succéder; j'espérais au moins le revoir encore; j'espérais que les soins de M. Lorry le rétabliraient; j'espérais enfin, si je n'avais pas le bonheur de vivre avec lui, de pouvoir dire encore long-temps: *Il vit et il m'aime*. Hélas! monsieur, il faut renoncer à cette espérance; il faut renoncer même à la cruelle douceur de mêler mes larmes avec les vôtres, et de parler de M. de Mora à la personne du monde qui saurait le mieux m'entendre. Il ne me reste que la triste consolation de penser sans cesse aux rares qualités qu'il avait reçues de la nature, aux bontés dont il m'honorait, aux doux momens que j'ai passés avec lui et qui ne reviendront plus; enfin à la vive et respectueuse tendresse que j'avais pour sa personne. C'est dans ces pensées que je finirai ma vie; et cette chère et affligeante image sera toujours présente à mon cœur.

Permettez-moi, monsieur, de faire ici pour vous les vœux que je ne puis plus faire pour lui. Puisse votre vertu être à l'avenir mieux récompensée! puissiez-vous trouver dans les enfans qui vous restent la consolation que cette vertu mérite! vous leur direz toute la perte que vous avez faite et qu'eux seuls peuvent adoucir; ils imiteront M. le marquis de Mora dans ses vertus et dans sa tendresse pour vous; et ils rendront autant qu'il est possible, à leur patrie et à leur famille, ce qu'elles pleurent si justement l'une et l'autre.

Je suis avec bien plus de respect encore pour votre personne que pour votre rang et votre nom, etc.

A Mlle. VIGÉE.

Septembre 1775.

L'Académie Française a reçu, avec toute la reconnaissance possible, la charmante lettre que vous lui avez écrite, et les beaux portraits de Fleury et La Bruyère que vous avez bien voulu lui envoyer, pour être placés dans la salle d'assemblée, où elle désirait depuis long-temps de les voir. Ces deux portraits, en retraçant deux hommes dont le nom lui est si cher, lui rappelleront sans cesse, mademoiselle, le souvenir de tout ce qu'elle vous doit, et qu'elle est très-flattée de vous devoir. Ils seront

de plus, à ses yeux, un monument durable de vos rares talens, et qui sont encore relevés en vous par les grâces, par l'esprit et par la plus aimable modestie.

La compagnie désirant de répondre à un procédé aussi honnête que le vôtre, de la manière qui peut vous être la plus agréable, vous prie, mademoiselle, de vouloir bien accepter vos entrées à toutes ses assemblées. D'hier par une délibération unanime qui a été sur-le-champ insérée dans ses registres, et dont elle m'a chargé de vous donner avis, en y joignant tous ses remercîmens. Cette commission me flatte d'autant plus qu'elle me procure l'occasion de vous assurer, mademoiselle, de l'estime distinguée dont je suis pénétré depuis long-temps pour vos talens et pour votre personne, et que je partage avec tous les gens de goût et avec les gens honnêtes.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

CORRESPONDANCE

AVEC VOLTAIRE.

Paris, ce 24 auguste 1752.

J'ai appris, monsieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéresse, et qui est à Potsdam depuis peu de temps (l'abbé de Prades). J'avais prié madame Denis de vouloir bien vous écrire en sa faveur, et on ne saurait être plus reconnaissant que je le suis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à présent que vous connaissez la personne dont il s'agit, elle n'aura plus besoin que d'elle-même pour vous intéresser en sa faveur et pour mériter vos bontés. Je sais par expérience que c'est un ami sûr, un homme d'esprit, un philosophe digne de votre estime et de votre amitié, par ses lumières et par ses sentimens. Vous ne sauriez croire à quel point il se loue de vos procédés, et combien il est étonné qu'agissant et pensant comme vous faites, vous puissiez avoir des ennemis. Il est pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre ; car il n'a que trop bien appris combien les hommes sont méchans, injustes et cruels. Mon collègue dans l'*Encyclopédie* se joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage à la fin de votre admirable *Essai sur le siècle de Louis XIV*. Nous connaissons mieux que personne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, sous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philosophe ; mais enfin nous commencerons, et on nous en saura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons essuyé cet hiver une violente tempête ; j'espère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me suis bien douté qu'après nous avoir aussi maltraités qu'on a fait, on reviendrait nous prier de continuer, et cela n'a pas manqué. J'ai refusé pendant six mois, j'ai crié comme le Mars d'Homère ; et je puis dire que je ne me suis rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette résistance si longue nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi soit-il.

J'ai lu trois fois consécutives, avec délices, votre *Louis XIV* : j'envie le sort de ceux qui ne l'ont pas encore lu, et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaisir de le relire. Votre *Duc*

de Foix m'a fait le plus grand plaisir du monde; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien soutenus, et la versification admirable. Je ne vous parle pas de Lisois, qui est sans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; mais je vous avouerai que le duc de Foix m'enchante. Avec combien d'amour, de passion et de naturel il revient toujours à son objet, dans la scène entre lui et Lisois, au troisième acte! en écoutant cette scène et bien d'autres de la pièce, je disais à M. de Voltaire comme la prêtresse de Delphes à Alexandre: *Ah! mon fils, on ne peut te résister*. On nous flatte de remettre *Rome sauvée* après la Saint-Martin: vos amis et le public seront charmés de la revoir; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre personne. Je suis fâché, pour l'honneur de notre nation et de notre siècle, que vous n'ayez pu dire comme Cicéron:

> Scipion, accusé sur des prétextes vains,
> Remercia les Dieux et quitta les Romains.
> Je puis en quelque chose imiter ce grand homme:
> Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Il ne me reste de place que pour vous réitérer mes remercîmens, et vous prier de penser quelquefois au plus sincère de vos amis, et au plus zélé de vos admirateurs.

Lyon, 28 juillet 1756.

Puisque la montagne ne veut pas venir à Mahomet, il faudra donc, mon cher et illustre confrère, que Mahomet aille trouver la montagne. Oui, j'aurai dans quinze jours le plaisir de vous embrasser et de vous renouveler l'assurance de tous les sentimens d'admiration que vous m'inspirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain et y passer le reste du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes, et leur regret de vous voir si éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très-petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et surtout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie*. Je me refuse à toute autre société, parce que je pense avec Montaigne, *que d'aller de maison en maison faire montre de son caquet, est un métier très-messéant à un homme d'honneur*. Nous avons ici une comédie détestable et d'excellente musique italienne médiocrement exécutée. Le bruit a couru ici que vous deviez venir entendre mademoiselle Clairon dans la nouvelle salle, et voir jouer ce rôle d'Idamé qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinssiez à Lyon pendant que j'irais à Genève, et que nous ne jouassions aux

barres ; mais on me rassure en m'apprenant que vous restez à Genève. La nouvelle salle est très-belle, et digne de Soufflot qui l'a fait construire. C'est la première que nous ayons en France, et je serais d'avis d'y mettre pour inscription : *Longo post tempore venit*. Adieu, mon cher et illustre confrère ; rien n'est égal au désir que j'ai de vous embrasser, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous, et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'assurer mesdames vos nièces des mêmes sentimens. *Vale, vale.*

Paris, 13 décembre 1756.

Vous avez, mon cher et illustre maître, très-grande raison sur l'article *Femme* et autres ; mais ces articles ne sont pas de mon bail ; ils n'entrent point dans la partie mathématique dont je suis chargé ; et je dois d'ailleurs à mon collègue la justice de dire qu'il n'est pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui présente. Cependant le cri public nous autorise à nous rendre sévères, et à passer dorénavant par-dessus toute autre considération : et je crois pouvoir vous promettre que le septième volume n'aura pas de pareils reproches à essuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir incessamment l'article *Histoire* contre-signé. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adresser dorénavant vos paquets sous l'enveloppe de M. de Malesherbes, afin de leur en épargner le port qui est assez considérable. Quelqu'un s'est chargé du mot *Idée*. Nous vous demandons l'article *Imagination*. Qui peut mieux s'en acquitter que vous ? vous pouvez dire comme M. Guillaume : *Je le prouve par mon drap*.

Le roi tient actuellement son lit de justice pour cette belle affaire du parlement et du clergé,

Et l'Eglise *triomphe ou fuit en ce moment.*

Tout Paris est dans l'attente de ce grand événement qui me paraît à moi bien petit en comparaison des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux prises pour les sacremens *vis-à-vis* les grands intérêts qui vont se traiter au parlement d'Angleterre, *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe, tout cela me paraît des coqs qui se battent *vis-à-vis* des armées en présence.

Personne ne croit ici que les vers contre le roi de Prusse soient votre ouvrage, excepté les gens qui ont absolument résolu de croire que ces vers sont de vous, quand même ils seraient d'eux.

J'ai vu aussi cette petite édition de *la Pucelle;* on prétend qu'elle est de l'auteur du *Testament politique d'Alberoni;* mais comme on sait que cet auteur est votre ennemi, il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en sont fort rares ici; et cela mourra, selon toutes les apparences, en naissant. Je vous exhorte cependant là-dessus au désaveu le plus authentique, et je crois que le meilleur est de donner enfin vous-même une édition de la *Pucelle,* que vous puissiez avouer. Adieu, mon cher et illustre maître; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos secours et votre indulgence.

Mon collègue vous fait un million de complimens. Permettez que madame Denis trouve ici les assurances de mon respect. Vous recevrez au commencement de l'année prochaine l'*Encyclopédie :* quelques circonstances qui ont obligé à réimprimer une partie du troisième volume, sont cause que vous ne l'avez pas dès à présent. *Iterum vale et nos ama.*

Paris, 23 janvier 1757.

La *Religion vengée,* mon cher et illustre philosophe, est l'ouvrage des anciens maîtres de François Damiens, des précepteurs de Châtel et de Ravaillac, des confrères du martyr Guignard, du martyr Oldecorn, du martyr Campian, etc. Je ne connais comme vous cette rapsodie que par le titre; elle ne fait ici aucune sensation, quoiqu'il en ait déjà paru plusieurs cahiers. Le jésuite Berthier, grand directeur du *Journal de Trévoux,* est à la tête de cette belle entreprise, qui tend à décrier, auprès du dauphin, les plus honnêtes gens et les plus éclairés de la nation. Ces gens-là sont le contraire d'Ajax; ils ne cherchent que la nuit pour se battre; mais laissons-les dire et faire; la raison finira par avoir raison : malheureusement vous et moi nous n'y serons plus, quand ce bonheur arrivera au genre humain. Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car pour moi je rends justice à tous ces libelles périodiques en ne les lisant jamais) me dit hier que dans le dernier journal vous étiez nommément et indécemment attaqué : *ce poëte,* dit-on, *qui s'appèle l'ami des hommes, et qui est l'ennemi du Dieu que nous adorons.* Voilà comme ils vous habillent, et voilà ce que M. de Malesherbes, le protecteur déclaré de toute la canaille littéraire, laisse imprimer avec approbation et privilége.

Le malheureux assassin Damiens n'a point encore parlé; il persiffle ses juges et ses gardes; il demande la question, et je crois qu'il ne sollicitera pas long-temps. C'est un mystère d'ini-

É effroyable, dont peut-être on ne saura jamais les vrais eurs.

otre *Histoire* fait beau et grand bruit, comme elle le mé-..e; le chapitre d'Henri IV surtout a charmé tout le monde. J'ai reçu *Imagination*, et je vous en remercie. Adieu, mon cher et illustre confrère; vous devriez bien nous donner quelque ouvrage digne de vous, sur l'attentat commis en la personne du roi. En attendant, je vous recommande à vos momens perdus les auteurs de *la Religion vengée*. *Vale et nos ama.*

Paris, avril 1757.

J'AI reçu et lu, mon cher et illustre philosophe, l'article *Liturgie*. Il faudra changer un mot dans les psaumes; et dire, *ex ore* sacerdotum *perfecisti laudem, Domine*. Nous aurons pourtant bien de la peine à faire passer cet article, d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la *peine de mort* à tous ceux qui auront publié des écrits *tendans* à attaquer la religion; mais avec quelques adoucissemens tout ira bien, personne ne sera pendu, et la vérité sera dite. J'ai fait vos complimens à mon camarade, qui vous remercie de tout son cœur, et qui compte vous faire lui-même les siens, en vous écrivant incessamment. Je suis charmé que vous ayez quelque satisfaction de notre ouvrage; vous y trouverez, je crois, presque en tous genres d'excellens articles. Il y en a dont nous ne sommes pas plus contens que vous ne le serez; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en substituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture, et je compte que le volume septième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédens. Je renverrai aujourd'hui à Briasson sa *Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous, car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande Garasse Berthier, qui, à ce qu'on m'a assuré, vous a encore harcelé dans son dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient besoin d'être réprimés par des *déclarations*. Je gage que le nouveau réglement contre les libelles n'empêchera pas la gazette janséniste de paraître à son jour. A propos de jansénistes, savez-vous que l'évêque de Soissons vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots : *Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, si ce n'est pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs parens*, etc.; *que nous devons regarder tous les hommes comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou orthodoxes, sans jamais persécuter pour la religion qui que ce soit, sous quelque prétexte*

que ce soit. Je vous laisse à penser si ce mandement a réussi à Paris. Adieu, mon cher confrère ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 21 juillet 1757.

J'ai reçu, il y a déjà quelque temps, mon cher et très-illustre confrère, les articles *Magie*, *Magicien* et *Mages* de votre prêtre de Lausanne ; j'ai en même temps envoyé votre lettre à Briasson, qui m'a fait dire que vos commissions étaient déjà faites avant qu'il la reçût.

Les articles que vous nous envoyez de ce prédicateur hétérodoxe sont peut-être une des plus grandes preuves des progrès de la philosophie dans ce siècle. Laissez-la faire, et dans vingt ans la Sorbonne, toute Sorbonne qu'elle est, enchérira sur Lausanne. Nous recevrons, avec reconnaissance, tout ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons seulement permission à votre hérétique de faire *pate de velours* dans les endroits où il aura un peu trop montré la griffe : c'est le cas de reculer pour mieux sauter. A propos, vous faites injure au chevalier de Jaucourt de mettre sur son compte l'article *Enfer ;* il est de notre théologien, docteur et professeur de Navarre, qui est mort depuis à la peine, et qui sait actuellement si l'enfer de la nouvelle loi est plus réel que celui de l'ancienne. Au reste, cet article *Enfer* n'est pas sans mérite ; l'auteur y a eu le courage de dire qu'on ne pouvait pas prouver l'éternité des peines par la raison : cela est fort pour un sorboniste.

Sans doute nous avons de mauvais articles de théologie et de métaphysique ; mais, avec des censeurs théologiens et un privilége, je vous défie de les faire meilleurs. Il y a d'autres articles moins au jour, où tout est réparé. Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit. Vous serez, je crois, content de notre septième volume, qui paraîtra dans deux mois au plus tard.

Les affaires de Bohême ont bien changé de face depuis un mois. Voilà, je crois, ma pension à tous les diables ; mais j'en suis d'avance tout consolé. Si la guerre dure, je ne réponds pas que celles du trésor royal soient mieux payées.

Paris, 11 janvier 1758.

Je reçois, presque en même temps, vos deux dernières lettres, mon très-cher et très-illustre philosophe, et je me hâte d'y répondre. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du docteur

Tronchin, qui m'écrit au nom de vos ministres, pour me porter leurs plaintes; mais la manière dont ils se plaignent suffirait pour faire connaître la vérité de ce que j'ai dit, et l'embarras où ils sont. Ils prétendent que je les ai accusés de *n'être pas chrétiens*, et se taisent sur le reste. Ma réponse a été bien simple; si M. Tronchin veut vous la communiquer, je me flatte que vous la trouverez raisonnable et mesurée. Je réponds donc à l'ambassadeur que je n'ai pas dit un mot, dans l'article *Genève*, qui puisse faire croire que les ministres de Genève ne *sont pas chrétiens*, que j'ai dit, au contraire, qu'ils respectaient Jésus-Christ et les Écritures; ce qui suffit, *selon leurs propres principes*, pour être réputé chrétien : du reste, comme M. Tronchin ne m'a dit mot, ni sur le socinianisme, ni sur l'enfer, ni sur la divinité du Verbe, je ne lui réponds rien non plus sur tous ces objets, et je feins d'ignorer leurs cris. Comme je ne doute pas que ma réponse à M. Tronchin ne m'attire une seconde lettre, je ferai ce que vous me conseillez, et je leur répondrai que vous voulez bien vous charger de finir cette affaire. Je vous prie donc, en cas de nouvelles plaintes de leur part, de leur signifier, 1°. que je n'ai rien avancé dans l'article *Genève* que je n'aie recueilli de leurs conversations, et de l'opinion qui m'a paru générale à Genève, sur la manière actuelle de penser du clergé; 2°. que ce n'est point par conséquent un secret que j'ai violé, puisque c'est une chose avouée de tout le monde, et que d'ailleurs ce n'est point tête à tête, mais en présence de témoins que j'ai eu des conversations avec eux; 3°. que bien loin d'avoir eu dessein de les offenser par ce que j'ai dit, j'ai cru au contraire leur faire honneur, persuadé, comme je suis, que, de toutes les sociétés séparées de l'Église romaine, les sociniens sont les plus conséquens; et que quand on ne reconnaîtra, comme font les protestans, ni tradition, ni autorité de l'Église, la religion chrétienne doit se réduire à l'adoration d'un seul Dieu, par la médiation de Jésus-Christ.

On m'assure que ces messieurs vont envoyer une députation à la cour de France pour m'obliger de me rétracter. Je ne sais si la cour leur fera l'honneur de les écouter, ni ce qu'elle exigera de moi; mais je sais bien que je ne répondrai jamais autre chose que ce que vous venez de lire. Savez-vous, pour comble de sottise, que cet article *Genève* a pensé être dénoncé au parlement, à ce parlement plus intolérant et plus ridicule encore que le clergé qu'il persécute? On prétend que je loue les ministres de Genève d'une manière injurieuse à l'Église catholique. Ce qui doit pourtant me rassurer, c'est que j'ai trouvé d'honnêtes prêtres de paroisse qui regardent ce même article

comme fort avantageux à l'Église romaine, parce que j'y prouve, disent-ils, par les faits, ce que Bossuet a démontré par le raisonnement, que le protestantisme mène au socinianisme. Tout cela n'est-il pas bien plaisant?

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

J'ai reçu vos deux articles *Habile* et *Hauteur* avec leurs dérivés; je vous en remercie de tout mon cœur, et je vous enverrai au premier jour, sous enveloppe, l'article *Histoire*; mais vous pouvez ne pas vous presser sur le reste. J'ignore si l'*Encyclopédie* sera continuée: ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne le sera pas par moi. Je viens de signifier à M. de Malesherbes et aux libraires qu'ils pouvaient me chercher un successeur. Je suis excédé des avanies et des vexations de toute espèce que cet ouvrage nous attire. Les satires odieuses et même infâmes qu'on publie contre nous, et qui sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main; les sermons, ou plutôt les tocsins qu'on sonne à Versailles contre nous en présence du roi, *nemine reclamante;* l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*, en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa; toutes ces raisons, jointes à plusieurs autres, m'obligent de renoncer pour jamais à ce maudit travail.

Rien n'est plus vrai ni plus juste que ce que vous me mandez sur l'*Encyclopédie*. Il est certain que plusieurs de nos travailleurs y ont mis bien des choses inutiles, et quelquefois de la déclamation; mais il est encore plus certain que je n'ai pas été le maître que cela fût autrement. Je me flatte qu'on ne jugera pas de même de ce que plusieurs de nos auteurs et moi avons fourni pour cet ouvrage, qui vraisemblablement demeurera à la postérité, comme un monument de ce que nous avons voulu et de ce que nous n'avons pu faire.

Oui, vraiment, votre disciple a repris Breslau, avec une armée toute entière qui était dedans, et des magasins de toute espèce; on dit même aujourd'hui que Schweidnitz s'est rendu le 30. Ainsi voilà les Autrichiens hors de Silésie, et sans armée. J'ai bien peur que, nous autres Français, nous ne soyons aussi bientôt sans armée, et sur le Rhin. Que je suis fâché que le plus grand prince de notre siècle ait contristé celui qui était si digne d'écrire son histoire! pour moi, comme Français et comme philosophe, je ne puis m'affliger de ces succès. Nos Parisiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Prusse. Il y a cinq mois qu'ils le traînaient dans la boue: et voilà les gens dont on ambitionne le suf-

frage! Je n'ai point de nouvelles de notre hérétique de Prades; mais j'ai peine à croire, comme vous, qu'il ait trahi son bienfaiteur. Voilà un long bavardage, mon cher philosophe; mais je cesse de vous ennuyer en vous embrassant de tout mon cœur.

Paris, 20 janvier 1758.

C'est à tort, mon cher et illustre philosophe, que vous vous plaignez de mon silence; vous avez dû recevoir il y a plusieurs jours une longue lettre de moi, dont le bavardage vous aura sans doute ennuyé. Je vous y faisais part de mes dispositions par rapport à l'article *Genève;* ces dispositions sont toujours les mêmes, et aucune autorité divine ni humaine ne pourra les changer. Tant que ces messieurs se borneront à se plaindre (comme ils l'ont fait par la lettre que le docteur Tronchin m'a écrite) que je les ai taxés, dans l'article *Genève,* de n'être pas chrétiens, ma réponse sera bien simple; elle se bornera à leur représenter, comme j'ai fait dans ma réponse, que je n'ai pas dit un mot de ce dont ils m'accusent; mais s'ils portent leurs plaintes plus loin, s'ils disent que j'ai trahi leur secret, et que je les ai représentés comme sociniens, je leur répondrai, et je répondrai à toute la terre s'il le faut, que j'ai dit la vérité, et une vérité notoire et publique, et que j'ai cru, en la disant, faire honneur à leur logique et à leur judiciaire. Voilà tout ce qu'ils auront de moi; et soyez sûr, quelque chose qu'ils fassent, qu'homme, dieu, ange ni diable, ne m'en feront pas dire davantage.

A l'égard de l'*Encyclopédie,* quand vous me pressez de la reprendre, vous ignorez la position où nous sommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne sont rien en eux-mêmes; mais des libelles protégés, autorisés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, sont quelque chose, surtout quand ces libelles vomissent contre nous les personnalités les plus odieuses et les plus infâmes. Observez d'ailleurs que si nous avons dit jusqu'à présent, dans l'*Encyclopédie,* quelques vérités hardies et utiles, c'est que nous avons eu affaire à des censeurs raisonnables, et que les docteurs n'ont censuré que la théologie qui est faite pour être absurde, et qui cependant l'est moins encore dans l'*Encyclopédie* qu'elle ne pourrait l'être. Mais qu'on établisse aujourd'hui ces mêmes docteurs pour réviseurs généraux de tout l'ouvrage, et qu'on nous donne par ces moyens des entraves intolérables, c'est à quoi je ne me soumettrai jamais. Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'existe pas, que d'être un répertoire de capucinades.

Je ne sais quel parti Diderot prendra ; je doute qu'il continue sans moi ; mais je sais que s'il continue, il se prépare des tracasseries et du chagrin pour dix ans. En un mot, il faut qu'on dise de nous :

Non sibi, sed patriæ scripserunt ;
Nec plus scripserunt quàm illa voluit.

C'est une parodie de l'épitaphe du maréchal de Catinat, où il y a *vicit* au lieu de *scripserunt*.

Adieu, mon cher et illustre philosophe ; je vous embrasse de tout mon cœur. Voilà votre Alcibiade qui revient plus couvert de gale que de gloire, et votre disciple qui traite le Meckelbourg comme il a fait la Saxe. On dit que l'armée autrichienne est détruite par l'affaire du 5 et la prise de Breslau.

P. S. Les libraires n'ont plus d'exemplaires de mes *Mélanges ;* il faut que je les réimprime. Je tâcherai, en attendant, de vous les trouver ; mon exemplaire est trop raturé pour que je vous l'envoie.

Paris, 28 janvier 1758.

Je suis infiniment flatté, mon très-cher et illustre philosophe, du suffrage que vous accordez à l'article *Géométrie*. J'en ai fait beaucoup d'autres pour ce septième volume, dont je désirerais fort que vous fussiez content, et où j'ai tâché de mettre de l'instruction sans verbiage, tels que *Force*, *Fondamental*, *Gravitation*, *Gravité*, *Forme substantielle*, *Fortuit*, *Fornication*, *Formulaire*, *Futur contingent*, *Frères de la charité*, *Fortune*, etc. Vous trouverez aussi, à la fin de l'article *Goût*, des réflexions sur l'application de l'esprit philosophique aux matières de goût, où j'ai tâché de mettre de la vérité sans déclamation ; car je déteste la déclamation, à votre exemple : mais vous avez bien mieux à faire que de lire tout cela. Envoyez-nous de quoi nous faire lire, et ne nous lisez point.

Oui, sans doute, mon cher maître, l'*Encyclopédie* est devenue un ouvrage nécessaire, et se perfectionne à mesure qu'elle avance ; mais il est devenu impossible de l'achever dans le maudit pays où nous sommes. Les brochures, les libelles, tout cela n'est rien ; mais croiriez-vous que tel de ces libelles a été imprimé par des ordres supérieurs, dont M. de Malesherbes n'a pu empêcher l'exécution ? croiriez-vous qu'une satire atroce contre nous, qui se trouve dans une feuille périodique, qu'on appelle les *Affiches de province*, a été envoyée de Versailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer ; et qu'après avoir résisté autant qu'il a pu, jusqu'à s'exposer à perdre son gagne-pain, il a

enfin imprimé cette satire, en l'adoucissant de son mieux. Ce qui en reste, après cet *adoucissement*, fait par *la discrétion du préteur*, c'est que nous formons une secte qui a juré la ruine de toute société, de tout gouvernement et de toute morale. Cela est gaillard ; mais vous sentez, mon cher philosophe, que si on imprime aujourd'hui de pareilles choses par *ordre exprès* de ceux qui ont l'autorité en main, ce n'est pas pour en rester là ; cela s'appelle *amasser les fagots* au septième volume, pour nous jeter dans le feu au huitième. Nous n'avons plus de censeurs raisonnables à espérer, tels que nous en avions eu jusqu'à présent ; M. de Malesherbes a reçu là-dessus les ordres les plus précis, et en a donné de pareils aux censeurs qu'il a nommés. D'ailleurs, quand nous obtiendrions qu'ils fussent changés, nous n'y gagnerions rien ; nous conserverions alors le ton que nous avons pris, et l'orage recommencerait au huitième volume. Il faudrait donc quitter de nouveau, et cette comédie-là n'est pas bonne à jouer tous les six mois. Si vous connaissiez d'ailleurs M. de Malesherbes, si vous saviez combien il a peu de nerf et de consistance, vous seriez convaincu que nous ne pourrions compter sur rien avec lui, même après les promesses les plus positives.

Mon avis est donc, et je persiste, qu'il faut laisser là l'*Encyclopédie*, et attendre un temps plus favorable (qui ne reviendra peut-être jamais) pour la continuer. S'il était possible qu'elle s'imprimât dans le pays étranger en continuant, comme de raison, à se faire à Paris, je reprendrais demain mon travail ; mais le gouvernement n'y consentira jamais ; et quand il le voudrait bien, est-il possible que cet ouvrage s'imprime à cent ou deux cents lieues des auteurs ? *Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse.*

Parlons un peu de Genève et de vos ministres. Je n'ai garde, monsieur le plénipotentiaire de l'*Encyclopédie*, de vous interdire les *politesses* avec ces sociniens honteux ; mais surtout ne passez pas les *politesses* et vos pouvoirs ; point de rétractation ni directe ni indirecte. Dites-leur bien de ma part que je n'ai point violé leur secret, que je n'ai rien dit qui ne soit connu de toute l'Europe, et sur quoi ils se justifieraient vainement ; qu'enfin j'ai cru leur faire beaucoup d'honneur en les représentant comme les prêtres du monde qui ont le plus de logique. Proposez-leur à signer cette profession de foi de deux lignes : *Je soussigné crois comme article de foi que les peines de l'enfer sont éternelles, et que* Jésus-Christ *est* Dieu, *égal en tout à son père.* Vous verrez les Pharisiens aux prises avec les Saducéens, et nous aurons les rieurs pour nous.

La commission établie, *pour savoir ce qu'il faut faire*, res-

semble au grand conseil qui se tint à Dresde le lendemain du jour que Charles XII y passa ; et je crois qu'elle aura la même issue.

Je reviens à l'*Encyclopédie ;* je doute fort que votre article *Histoire* puisse passer avec les nouveaux censeurs, et je vous renverrai cet article, quand vous voudrez, pour y faire les changemens que vous avez en vue : mais rien ne presse ; je doute que le huitième volume se fasse jamais. Voyez donc la foule d'articles qu'il est impossible de faire : *Hérésie, Hiérarchie, Indulgence, Infaillibilité, Immortalité, Immatériel, Hébreux, Hobbisme, Jésus-Christ, Jésuites, Inquisition, Jansénistes, Intolérance*, etc., et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. A vos momens perdus jetez les yeux, je vous prie, sur *Figure de la terre*, au sixième volume.

Paris, 8 février 1758.

Vous m'écrivez, mon cher et grand philosophe, de votre lit, où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous réponds de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou suffirait pourtant à mon bonheur, si la persécution ne venait pas m'y chercher ; mais la violence à laquelle elle est montée, et l'autorité de ceux qui l'exercent, me font envier le sort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs. J'ai découvert encore de nouvelles atrocités, depuis ma dernière lettre. Il est très-certain que l'on a forcé M. de Malesherbes à laisser imprimer *les Cacouacs ;* il est très-certain que la satire plus que violente, insérée contre nous dans les *Affiches de province*, vient des bureaux d'un ministre, aussi cacouac pour le moins que nous, mais qui a cru pouvoir faire sa cour au redoutable protecteur des Cacouacs, par un sacrifice *in anima vili*. Jugez à présent, mon cher et illustre maître, s'il est possible d'achever, dans cette terre de perdition, le monument que nous avions commencé d'élever à la gloire des lettres. Diderot se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi. J'ignore quel parti il prendra en dernière instance, mais je sais que s'il continue, il se prépare des chagrins de toute espèce ; Dieu veuille l'en préserver ! mais c'est son affaire. Il me paraît d'ailleurs impossible, d'un côté, que cet ouvrage se continue sur le même pied qu'auparavant ; de l'autre, qu'il puisse se continuer sur un autre pied, et il vaut mieux le laisser imparfait que d'en faire une espèce de satyre à tête d'homme et à pieds de bête. Je suis plus fâché que vous des déclamations et des trivialités qu'on a insérées dans l'*Encyclopédie*, mais croyez que je n'en ai pas été le maître ; comme je n'ai pro-

Nicée les ont anathématisés. Il est vrai qu'ils ont eu leur revanche à Sirmich et à Rimini ; je crois que ces deux conciles auraient retranché Vernet de leur communion. Cubières finit par me dire qu'assurément on était fort trompé à Genève sur mon compte, qu'on m'y croyait fort en peine, et qu'on ne savait pas combien je me réjouissais à leurs dépens.

Adieu, mon très-cher et très-illustre philosophe. On dit que vous jouez la comédie à Lausanne tant que vous pouvez : celle que nous jouons ici n'est pas si bonne que la vôtre. L'année 1758 sera remarquable par deux époques un peu différentes, la déroute de l'*Encyclopédie* et de la Sorbonne. Cette dernière est aux abois ; elle refuse de garder le silence sur la constitution, et ne veut plus se taire sur ce qu'on a eu tant de peine à lui faire dire. Il y a déjà des exilés ; la théologie est perdue.

Paris, 25 février 1758.

Diderot doit vous avoir répondu, mon cher maître. Je ne sais ce qu'il a fait ni ce qu'il fera de vos lettres. A l'égard de vos articles ils sont tous entre mes mains, n'en sont pas sortis, et, comme je vous l'ai mandé, n'en sortiront que par votre ordre exprès. Si vous persistez à vouloir qu'on vous les renvoie, j'en ferai un paquet que je remettrai à M. d'Argental. J'y suis d'autant plus disposé que je persiste dans la résolution de ne plus travailler à l'*Encyclopédie*. Au reste, Diderot ne m'avait rien dit de votre lettre, et je n'ai su que par vous que vous redemandiez vos papiers. Encore une fois, soyez sûr que vous les aurez au premier mot que vous direz ; mais soyez sûr en même temps qu'ils ne courent aucun risque d'être jamais remis à d'autres qu'à vous.

Il est vrai que j'ai fort lieu de me plaindre de Duclos. Dispensez-moi du détail. L'origine de notre brouillerie vient de ce qu'il a voulu faire mettre dans l'*Encyclopédie* des choses auxquelles je me suis opposé. Du reste, on a fait sur notre désunion beaucoup d'histoires qui ne sont pas vraies. On n'oublie rien pour semer la zizanie entre nous. Ne dit-on pas dans Paris que vous avez lu, approuvé et conseillé d'imprimer une des brochures qu'on a faites en dernier lieu contre nous ? j'ai soutenu que cela n'était pas vrai, et je le soutiendrai contre tous.

M. de Cubières vient de m'envoyer la profession de foi de Genève. Comme il serait facile d'embarrasser ces gens-là avec quatre lignes de réponse ! mais je veux bien me taire, pourvu que les choses en restent là, et que cette profession de foi ne soit pas un nouveau prétexte d'injures.

Je ne sais ce que c'est que le prétendu voyage de Jean-Jacques en Hollande. Il est toujours à Montmorency, haïssant, comme de raison, la nature humaine.

Adieu, mon cher et grand philosophe; je suis aussi dégoûté de la France que de l'*Encyclopédie*. Je trouve bien heureux ceux qui sont à Genève, surtout quand ils ne sont pas obligés de dire que les ministres croient la divinité de JÉSUS-CHRIST et les peines éternelles. *Vale*.

Paris, 30 juillet 1758.

CETTE lettre vous sera rendue, mon cher et très-illustre confrère, par M. l'abbé Morellet, qui, quoique théologien et presque docteur, fait le voyage de Lyon à Genève tout exprès pour vous voir, et pour aller de là s'en vanter à Rome où il compte se rendre pour le conclave, qui probablement ne tardera pas à se tenir. Je suis seulement fâché qu'il n'ait pas à vous demander des lettres de recommandation pour votre ami Benoît XIV. Vous serez moins étonné de l'empressement qu'un théologien a de vous voir, quand vous saurez que ce théologien est celui de l'*Encyclopédie*, mais non pas l'auteur de l'article *Enfer* qui vous a tant scandalisé. M. l'abbé Morellet est une nouvelle et excellente acquisition que nous avons faite; il est le quatrième théologien auquel nous avons eu recours depuis le commencement de l'*Encyclopédie*. Le premier a été excommunié, le second expatrié, et le troisième est mort. Nous ne saurions en élever un; Dieu veuille que cela ne porte point de préjudice à notre nouveau collègue! J'ose vous assurer que vous en serez fort content. Vous le trouverez aussi tolérant et probablement beaucoup plus aimable que votre prêtre de Lausanne; et je crois que vos ministres de Genève, en le voyant, prendront assez bonne opinion de la Sorbonne depuis que l'*Encyclopédie* se l'est associée. Je me flatte que, par amitié pour moi, et par l'estime que vous prendrez bientôt pour lui, vous voudrez bien lui procurer, dans le pays où vous êtes, tous les agrémens qui dépendront de vous. Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous voudrez bien présenter notre théologien à madame Denis. Celui-là lui permettrait bien de jouer la comédie à Genève: il serait même homme à y prendre un rôle.

Paris, 24 février 1759.

Il y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises menstruelles du Garasse de Trévoux; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je sais, c'est que le frère Berthier et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. Dieu et M. de Carvalho nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemy est un abbé de Caveirac, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, Pompignan, dont nous avons la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ou la réconciliation normande, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui entre les batailles de Rosbac et de Lissa s'est mis à faire les *Cacouacs*, est un nommé Moreau, pensionné de la cour pour ses *Lettres hollandaises*.

Enfin le polisson qui est aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris, ce tribunal respectable qui ne s'embarrasse guère que le peuple ait du pain, pourvu qu'il ait les sacremens, est un décrotteur d'Orléans, appelé Chaumeix, qui est venu à Paris, il y a six mois, avec des sabots, et qui, pour gagner son pain et boire son eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de Jean-Jacques depuis sa capucinade contre moi. Pour Diderot il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie;* mais le chancelier, à ce qu'on assure, n'est pas de cet avis; il va supprimer le privilége de l'ouvrage, et donnera à Diderot la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Prusse que par son argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma pension de 1758. Vous voyez qu'il n'est en reste avec personne.

Je ne sais pas si on exigera de nous des rétractations comme on l'a fait d'Helvétius; mais je sais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être aussi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philosophe; ne m'oubliez pas auprès de mesdames vos nièces.

Paris, 13 mai 1759.

Vous ne m'avez pas bien lu, mon cher et illustre maître. Je n'ai point dit que les sciences fussent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations ; j'ai dit seulement, et cela est vrai, que l'*astronomie physique* leur est *aujourd'hui* plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de Newton les Anglais ne font presque plus rien que de nous prendre des vaisseaux et de nous ruiner.

Ma *Laubrussellerie* aurait mieux valu si je l'avais faite auprès de vous ; mais telle qu'elle est je crois qu'elle ne sera pas inutile à la philosophie. Les fanatiques grinceront les dents et ne pourront pas mordre ; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais cela les préparera aux coups de bâton. Quant à vous, mon cher ami, frappez fort ; vous êtes en place marchande pour cela : *exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus ;* car ces gens-là sont autant les ennemis de Dieu que ceux de la raison.

J'eus, il y a quelques jours, la visite d'un fort honnête jésuite à qui je donnai de bons avis. Je lui dis que sa société avait eu grand tort de se brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux* et à leur fanatique Berthier : mon jésuite, qui apparemment n'aime pas Berthier, et qui n'est pas du journal, applaudissait à mes remontrances. *Cela est bien fâcheux*, me disait-il ; *oui, très-fâcheux, mon révérend père*, lui répondis-je, *car vous n'aviez pas besoin de nouveaux ennemis*. Adieu, mon très-cher et très-illustre maître ; je recommande à vos bonnes intentions et la canaille jésuitique, et la canaille jansénienne, et la canaille sorbonique, et la canaille intolérante. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 27 décembre 1759.

Cette lettre vous sera rendue mon cher et illustre confrère, par M. l'abbé de Saint-Non, neveu de M. de Boullongne, qui va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts, y entendre de bonne musique, et y connaître les bouffons de toute espèce que ce pays renferme. Il passe par Genève pour aller à Rome ; et avant d'aller demander la bénédiction du pape, il souhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami Benoît XIV vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur ; mais la philosophie a perdu jusqu'au pape. Je me

borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de Saint-Non tous les agrémens qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec lesquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous assurera en attendant de toute la reconnaissance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le présentez à quelqu'un de nos sociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon nom; il est trop mal sur leurs papiers. Je crois au reste que notre voyageur est peu curieux de sociniens comme eux; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philosophe; ne m'oubliez pas auprès de madame Denis.

Paris, 22 décembre 1759.

Le nouveau moine ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illustre maître, m'a été adressé, il y a plusieurs années, par une nièce de mademoiselle Quinault, qui est mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut, comme à vous, assez bon diable; et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaissances mathématiques. Il présenta, quelque temps après, à l'Académie des sciences, un traité de gnomonique qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce temps il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, sans que j'en aie pu trouver les moyens. Je suis aise qu'il ait trouvé un asile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelque secours; au surplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix si prochaine que vous, mais je la désire encore plus que je n'en doute, et je la désire par mille raisons. Je suis bien las de Paris, mais serais-je mieux ailleurs? c'est ce qui est fort incertain. Vous avez choisi, comme Marthe, la meilleure part; mais vous êtes riche et je suis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager; je tâterai de différens pays, *et quamprimùm tetigero benè moratam ac liberam civitatem, in ea conquiescam.* Peut-être, *quod Deus avertat!* finirais-je comme Scarmentado. On continue toujours ici à nous persécuter et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'Allemand qu'on fait à Diderot et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie:* j'espère qu'ils s'en tireront avantageusement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la Sorbonne. Adieu, mon cher philosophe; quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de Virgile:

Hos ego degrediens lacrymis affabar obortis :
Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua ; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies ; nullum maris æquor arandum.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 14 avril 1760.

QUAND on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux, car on peut écrire librement pour la défense des philosophes, contre les invectives de ceux qui ne le sont pas.

Quand on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnière, on est bien heureux qu'il y ait dans un pays libre des philosophes qui puissent élever la voix.

Quand les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre, ils remercieront DIEU et l'auteur.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille que je viens de recevoir de Genève [1]. Ne sauriez-vous point par hasard qui m'a fait ce présent-là ? Ce ne saurait être vous, car depuis quatre jours tout le monde veut ici que vous soyez mort ; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici, l'ancien évêque de Limoges pour successeur ; votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant : j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il être fait par le frère Berthier ou par M. de Pompignan.

Il faudrait imprimer, à la suite du discours de notre nouveau confrère, une épître que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques ; les dévots, les jésuites et notre saint-père le pape y sont bien traités. Adieu, mon cher et grand philosophe ; vivez long-temps et portez-vous bien tout mort que vous êtes.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer, sur le théâtre de la Comédie-Française, une pièce intitulée : *les Philosophes modernes*. Préville doit y marcher à quatre pates pour représenter Rousseau. Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable.

[1] Les *Quand*, volume de facéties.

Paris, 6 mai 1760.

Mon cher et grand philosophe, je satisfais, autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites. La pièce contre les philosophes a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit, car je ne l'ai point vue et ne la verrai point, qu'elle n'est pas mal écrite, surtout dans le premier acte; que du reste il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont Helvétius, Diderot, Rousseau, Duclos, madame Geoffrin et mademoiselle Clairon, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cent cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient, furent révoltés au point qu'à la seconde représentation on a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principes et sans mœurs; et c'est M. Palissot, maquereau de sa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce sont mesdames de Villeroi, de Robeck et du Deffant, votre amie et ci-devant la mienne. Ainsi la pièce a pour elle des putains en fonction et des putains honoraires; en hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître Aliboron *dit* Fréron, de l'académie d'Angers; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs puissans. On en nomme plusieurs qui tous la désavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, Séguier et Joly de Fleuri, auteurs de ce beau réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M. Séguier a dit, en plein foyer, qu'il avait lu la pièce, et qu'il n'y avait rien trouvé de répréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je sais sur ce sujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger: vous en parlez bien à votre aise; et que voulez-vous qu'ils fassent? écriront-ils contre Palissot? en vaut-il la peine? contre des femmes, contre des gens puissans et inconnus qui protégent la pièce et qui le nient? C'est à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la philosophie, et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne; c'est à vous, qui n'avez rien à

craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile; c'est de retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement, et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

Il est vrai que l'épître que le roi de Prusse m'a adressée est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Relation de Phihiku, émissaire de l'empereur de la Chine*. C'est une satire violente des prêtres. Je ne sais ce qu'il deviendra, et moi aussi; mais si la philosophie n'a pas en lui un protecteur, ce sera grand dommage.

Je ne connais que légèrement Helvétius; mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de Saurin, je le vois plus souvent; c'est un homme d'un esprit plus juste que chaud : sa pièce de *Spartacus* a, ce me semble, de beaux endroits.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie*. J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la Sorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord Shafstesbury appellerait bien aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle est malade; elle n'a de recours qu'en vous; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 16 juin 1760.

Mon cher et illustre maître, 1°. ce n'est pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère. Vous ignorez sans doute avec quelle fureur et quel scandale madame de R.... a cabalé pour faire jouer la pièce de Palissot; vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie, que les comédiens voulaient représenter avant *les Philosophes*, espérant par là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils sont couverts. Vous ignorez qu'elle s'est fait porter à la première représentation, toute *mourante* qu'elle est, et

qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de sortir avant la fin du premier acte. Quand on est atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me remble, aucune pitié, eût-on.... avec Dieu le père et son fils.

2°. Cette méchante femme d'ailleurs a été ménagée dans *la Vision :* on dit, il est vrai, qu'elle est bien malade; mais cela ne lui fait aucun tort; et si c'est là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ses billets d'enterrement; car puisqu'il n'est pas permis de dire qu'elle se meurt, il le sera encore moins de dire qu'elle est morte.

3°. Il est très-vrai qu'on a arrêté Robin-mouton du Palais-Royal.

> Ils m'ont pris ce pauvre Robin,
> Robin-mouton qui par la ville
> *Vendait tout* pour un peu de pain, etc.

Mais soyez sûr que madame de Robeck n'en est pas la cause. Ceux qui persécutent les philosophes ne se soucient guère ni de Dieu ni d'elle; mais ils sont au désespoir d'être démasqués : *hinc iræ, hinc lacrymæ*. Ils croyaient qu'on serait la dupe de leurs *cachotteries*, et ils se voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage; mais souvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre que vos *amis* l'étaient encore plus de Palissot, et relisez *la Vision* dans cette idée, vous verrez clair.

4°. Il est très-vrai que la persécution est plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la Bastille un abbé Morellet, Morlet ou Mords-les, qu'on accuse ou qu'on soupçonne d'avoir fait cette *Vision;* item d'avoir fait les *Si* et les *Pourquoi;* item les notes sur la *Prière du déiste*. Je ne sais ce qui en est; mais je sais seulement que c'est un homme de beaucoup d'esprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adressé il y a un an à Genève, et qui ne vous y trouva pas : au reste, il est traité à la Bastille avec beaucoup d'égards et de ménagemens. Tout Paris crie, tout Paris s'intéresse pour lui. Il y a apparence que sa captivité ne sera ni longue ni fâcheuse, et il lui restera la gloire d'avoir vengé la philosophie contre les Palissots mâles et femelles, contre les Palissots de Nanci et ceux de Versailles.

5°. Palissot se vante d'avoir reçu de vous une lettre pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'Argental sera à portée de lui donner le démenti.

6°. Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de Robeck et de La M.... C'est un mensonge impudent; car depuis deux ans il est brouillé avec madame de La M...., et il en tient les

propos les plus insolens et les plus infâmes. Elle ne l'ignore pas, non plus que M. d'Ayen, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7°. Je ne crois pas plus que vous que Diderot ait jamais rien écrit contre ces deux femmes; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais quand Diderot aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de Robeck, attaquer Helvétius et tous les encyclopédistes qui ne lui avaient fait aucun mal?

8°. J'ai grande envie de voir le petit poëme dont vous parlez. Je suis certain que feu Vadé a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme; mais s'il n'y a rien sur la pièce des *Philosophes*, on ne sera pas content de feu Vadé.

9°. C'est très-bien fait au chef de recommander l'union aux frères; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs, qui au fond regardent leurs protégés comme des polissons.

10°. Avez-vous lu le mémoire de Pompignan? il faut qu'il soit bien mécontent de l'Académie, car il ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé partout. Pour répondre à ce qu'il dit sur *sa naissance*, on vient, dit-on, de faire imprimer sa généalogie, qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui jusqu'à son père.

11°. Tout mis en balance, le meilleur parti est toujours de finir par une phrase académique, *je m'en....*; c'est aussi ce que je fais de tout mon cœur. Les sottises des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philosophe; j'attends votre catéchisme newtonien, et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

Paris, 18 juillet 1760.

Vous me paraissez persuadé, mon cher et grand philosophe, que je me trompe dans les jugemens que je porte de certaines personnes; je suis persuadé, moi, que vous vous trompez sur sur ces mêmes gens; il ne reste plus qu'à savoir qui de nous deux a raison; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choses de près contre celui qui ne voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez rendre un grand service à la philosophie, en intercédant auprès de M. de Choiseul pour le pauvre abbé Morellet. Il y a quinze jours que madame de Robecq est morte, et il y a six semaines qu'il est à la Bastille : il me semble qu'il est assez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir Diderot à l'Académie. Je sens tout le bien qui en résulterait pour la cause commune; mais cela est plus impossible que vous ne pouvez l'imaginer. Les personnes dont vous parlez le serviraient peut-être; mais mais très-mollement, et les dévots crieraient, et l'emporteraient. Mon cher philosophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer sur les ruines de Jérusalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les soirs, en se couchant, par la phrase académique; c'est là le plus sage parti.

Pour moi, j'attends la paix avec impatience, non pour me mettre au service de qui que ce soit (n'ayez pas peur que je fasse cette sottise), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embrasse.

Paris, 3 auguste 1760.

Il y a apparence, mon cher et grand philosophe, que celui de nous deux qui se trompe sur la personne en question, se trompera long-temps; car nous ne paraissons disposés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en soit, je n'entends rien à cette nouvelle jurisprudence qui permet à une femme de la cour de se mettre à la tête d'une cabale infâme contre des gens de lettres estimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au surplus, l'abbé Morellet est enfin sorti de la Bastille, et sa détention n'aura point d'autres suites. M. Duclos, avec qui je suis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il est nécessaire pour la bonne cause, me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit au sujet de l'admission de Diderot à l'Académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes, et peut-être insurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoiqu'à dire vrai j'en désespère. Je crois bien que madame de Pompadour et même M. de Choiseul seront favorables; mais je doute que tout-puissans qu'ils sont, ils aient assez de crédit dans cette occasion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Versailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or, je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, si elle ne doit pas réussir.

A quoi vous servirait ce zèle impétueux?
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reste, l'élection ne se fera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué, avant que de rien entreprendre. Je verrai Diderot, je reparlerai à Duclos, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la suite de nos démarches.

L'Écossaise a un succès prodigieux; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième représentation, il y avait plus de monde qu'à la première. On dit que Fréron avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réussir. Je ne l'ai point encore vue; et quand on m'en a demandé la raison, j'ai répondu que, *si un décrotteur m'avait insulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne me presserais pas de mettre la tête à la fenêtre.*

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard; *c'est apparemment*, lui dis-je, *que Fréron était monté à l'hôtel-de-ville.*

Un conseiller de *la classe* du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, disait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans Fréron; on lui répondit qu'il allait voir quelque chose de meilleur, l'extrait de Fréron dans la pièce.

Ce n'est ni Bourgelat ni personne de ma connaissance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'épître du roi de Prusse; c'est apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reste, les endroits outrecuidans ne se trouvent pas dans l'imprimé, et j'en suis fort aise.

Savez-vous que votre ami Palissot a eu une prise très-vive dans les foyers avec M. Séguier, qui avait pourtant fort protégé *les Philosophes?* il trouvait, lui Palissot, que l'*Écossaise* était une chose atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne sont point contens de votre troisième lettre. Il ne faut point plaisanter avec de pareils gens, surtout lorsqu'ils s'enferrent d'eux-mêmes, comme Palissot a fait dans ses dernières réponses. Adieu, mon cher philosophe.

Paris, 2 septembre 1760.

Il y a un siècle, mon cher et grand philosophe, que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ouvrage de géométrie, que je viens de mettre sous presse, en est la cause. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre souvenir.

La difficulté n'est pas de trouver dans l'Académie des voix

pour Diderot, mais 1°. de lui en trouver assez pour qu'il soit élu ; 2°. de lui sauver douze ou quinze boules noires qui l'excluraient à jamais ; 3°. d'obtenir le consentement du roi. Il serait médiocrement soutenu à Versailles ; chacun de nos candidats y a déjà ses protecteurs. Je sais que cela ferait une guerre civile ; et je conviens avec vous que la guerre civile a son amusement et son mérite ; mais il ne faut pas que *Pompée* y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé Mords-les toutes les obligations qu'il vous a, et dès qu'il sera sédentaire à Paris, il se propose de vous en remercier. Il est pourtant un peu fâché de ce que, dans vos lettres à Palissot, vous appelez *la Vision* une..... pièce ou autant vaut : c'est pourtant cette.... pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à Thiriot le peu d'anecdotes que je savais sur les différens personnages dont vous me parlez. J'y ajoute que Chaumeix a, dit-on, gagné la vérole à l'Opéra-Comique ; que l'abbé Trublet prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessionnal, lorsqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes ; je lui répondis : *C'est peut-être de l'autre côté.*

L'*Ecossaise* a été bravement et avec affluence jusqu'à la seizième représentation. On assure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de Saint-Louis, à l'Académie Française, un morceau contre les mauvais poëtes, et en votre honneur. Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'est *d'être Français et vivant.* C'est par là que je finissais, et le public a battu des mains beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai aussi étrillé les Wasp en passant. En un mot, cela a fort bien réussi. Adieu, mon cher et grand philosophe.

Paris, 22 septembre 1760.

Mon cher et illustre maître, je viens de remettre à l'ami Thiriot une copie de ma petite drôlerie, que vous me paraissez avoir envie de lire. Je souhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je désire encore plus vos conseils. Personne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Je fus avant hier, pour la troisième fois, à *Tancrède.* Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à se taire. Laissez dire les aliborons, et soyez sûr que cette pièce restera au théâtre. Mademoiselle Clairon y

est incomparable, et au-dessus de tout ce qu'elle a jamais été. En vérité, elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaissance. Vous avez célébré Gaussin qui ne la vaut pas; vous lui devez au moins une épître sur la déclamation, sur l'art du théâtre, sur ce que vous voudrez, en un mot; mais vous lui devez une statue pour la postérité. Vous saurez de plus qu'elle est philosophe; qu'elle a été la seule, parmi ses camarades, qui se soit déclarée ouvertement contre la pièce de Palissot; qu'elle a pris grande part au succès de l'*Écossaise*, quoiqu'elle n'y jouât pas; qu'enfin elle est digne, à tous égards, d'un petit souvenir de votre part, tant par ses talens que par sa manière de penser.

L'abbé d'Olivet, qui ne lit qu'Aristophane et Sophocle, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, sur tout ce qu'il en entendait dire. Il prétend que, depuis défunt Roscius, pour lequel Cicéron plaida, il n'y a point eu d'actrice pareille; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le sens de l'abbé Trublet, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son amant qu'elle finirait par me mettre à mal, et que

Si non pertæsum cunni *penisque fuisset,*
Huic uni forsan potui succumbere culpæ.

Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'esprit et de mérite, M. le chevalier de Maudave. Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens; c'est celle de M. Turgot, maître des requêtes, plein de philosophie, de lumières et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune;* je dis en *bonne fortune*, car, *propter metum judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philosophe.

8 octobre 1760.

Je m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'Indien que vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les Bramines. A l'égard de mon discours, maître Aliboron, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu; et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi, que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je sais seulement que vous avez votre part. Il prétend que, si votre siècle a des bontés pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous met au-dessous de tous les poëtes passés, présens et à venir, depuis Homère jusqu'à Pompignan. J'ai hésité si je vous

annoncerais crûment cette humiliation ; mais je veux être l'esclave de ces triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature française.

Je ne sais pas si les comédiens ont cassé bras et jambes à Tancrède ; mais je sais que, pour un roué, il avait encore très-bonne grâce. Au reste, je suis bien aise de vous apprendre encore, car je veux absolument vous humilier aujourd'hui, que l'on répète à cette occasion ce qu'on a dit régulièrement à chacune de vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait d'aussi faible;* il est vrai qu'on dit cela les yeux gros, et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment je vous félicite de tout mon cœur de la conquête que vous venez de faire à la vigne du Seigneur. Depuis le voyage de la reine de Saba, il n'y en a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues pour être bien sûr que deux et un font trois ; il est vrai que vous étiez fait plus que personne pour lui persuader que trois ne font qu'un ; car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez précieusement le dieu que M. de Maudave vous a apporté des Indes [1]. Ces gens-là sont plus sensés que nous ; nous avons fait notre dieu d'une gaufre ; les Indiens vont, comme Bartholomée, *droit au solide.*

Priapum
Maluit esse deum.

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père.*

Je passe à Boileau d'avoir parlé en vers de sa perruque, mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poésie, quoi qu'il en dise, ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent ; elle est faite pour exprimer de grandes choses, nobles et vraies. Si vous ne pensiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme M. Jourdain, de la prose sans le savoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiselle Clairon, et je ne vous laisserai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aise, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre perruque ; et s'il vous en faut encore une autre, je vous abandonne celles de Pompignan, Fréron et Trublet, que vous avez déjà si bien peignées.

C'était un *lingam* ou *phallus*, très-révéré dans l'Inde. C'est l'instrument qui distingue le dieu Priape, et qui était également honoré chez les Romains, comme l'emblême de la génération.

M. Turgot m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois; vous en serez sûrement très-content. C'est un homme d'esprit, très-instruit et très-vertueux, en un mot, un très-honnête cacouac, mais qui a de bonnes raisons pour ne le pas trop paraître ; car je suis payé pour savoir que la *cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la sienne.

Comment diable, quarante-neuf convives à votre table, dont deux maîtres des requêtes et un conseiller de grand'chambre, sans compter le duc de Villars et compagnie !

Vous êtes donc comme le père de famille de l'Evangile, qui admet à son festin les clairvoyans et les aveugles, les boiteux et ceux qui marchent droit? votre maison va être comme la bourse de Londres ; le jésuite et le janséniste, le catholique et le socinien, le convulsionnaire et l'encyclopédiste vont bientôt s'y embrasser de bon cœur, et rire encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager Jean-Jacques Rousseau à venir à quatre pates, de Montmorenci à Genève, faire amende honorable à la comédie, en se redressant sur ses deux pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une de vos pièces, ce serait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti; mais je crois que pour Jean-Jacques, l'heure de la grâce n'est pas encore venue.

Il me semble, comme à vous, que votre ancien disciple est un peu remonté sur sa bête ; mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de bête, que dites-vous de la figure que nous faisons sur la nôtre ? que dites-vous de ce fameux duc de Broglie,

> Sage en projets, et vif dans les combats,
> Qui va venger les malheurs de la France?

Il me semble qu'il perd sa réputation sou à sou : c'est se ruiner assez platement. En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal que vous appeliez si bien Margot la bouquetière, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poésies, que si on coupait les ailes aux Zéphirs et à l'Amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Versailles, que sa prose vaudrait encore moins que ses vers. Nous n'aurions pas cru cela lorsqu'il lisait à l'Académie son poëme contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'archimage Yébor, qui l'écoutait en branlant sa vieille tête de singe, et qui semblait lui dire : *Non, non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous disiez ; on ne m'attrape pas*

ainsi. Que Dieu le bénisse, lui, ses vers et sa prose! on dit qu'il a permission d'aller se promener dans ses abbayes; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plus tôt. Il ne reste plus qu'à savoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La *guerre* est un opprobre, et la *paix* un devoir.

Quant à nos sottises intestines, elles commencent à foisonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je sache, du quartier général de l'*Encyclopédie* et de *la Palissoterie*. La philosophie est entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laisse respirer!

Adieu, mon cher et illustre maître, continuez à rire de tout ce qui se passe. J'en ris tout autant que vous, quoique je sois dans la poêle : heureux qui, comme vous, a trouvé moyen de sauter dehors! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître est une *lettre de Lacédémonien;* pourvu qu'elle ne vous paraisse pas une lettre de *Béotien*, je serai consolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je suis raccommodé, vaille que vaille, avec madame du Deffant; elle prétend qu'elle n'a point protégé Palissot ni Fréron, et j'ai tout mis aux pieds, non du pendu, mais de Socrate. Ainsi, qu'elle ne sache jamais ce que je vous avais écrit pour me plaindre d'elle; cela me ferait de nouvelles tracasseries que je veux éviter.

Paris, 9 avril 1761.

Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante épître sur l'agriculture, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'est, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaissance, qui en ont pensé comme moi, et qui ne sont pas descendus d'*Ismaël*, car *ils servent et Baal et le Dieu d'Israël*, l'ont trouvée si bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine; mais il y avait deux vers *mal-sonnans* et *offensant les oreilles pieuses*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'est moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Ève*, au lieu du *sot mari*, qui était pourtant la vraie épithète; et au lieu de *manger la moitié de sa pomme*, qui est plaisant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui est bien plat; mais cela est encore trop bon pour Versailles.

Riez, si vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous

plaît, riez-en tout seul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au sujet des parrains de l'archidiacre. L'abbé d'Olivet me dit, l'autre jour, à l'Académie, d'un ton cicéronien : *Vous êtes un fripon : vous avez écrit à Genève que j'avais molli dans l'affaire de Trublet.* Je niai le fait, à la vérité assez faiblement. Il me répondit qu'il en avait la preuve dans sa poche, et je ne lui demandai point à la voir, je craignais d'être trop confondu. Peu m'importe d'avoir des tracasseries avec d'Olivet et même avec d'autres ; mais il vaut encore mieux n'en pas avoir. C'est pourquoi si vous voulez savoir les *nouvelles de l'école*, promettez-moi que vous ne me vendrez plus, et commencez par ne pas parler de ceci, même à d'Olivet.

Je suis sûr, au moins autant qu'on le peut être, que le surintendant de la reine a nommé Saurin ; mais il est vrai que je ne lui ai parlé que la veille de l'élection, et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût servi un autre; c'est ce que je ne sais pas assez positivement pour pouvoir vous l'assurer. Après tout, c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir ; par malheur, *le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire.*

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne sait pas lire, et Batteux qui ne sait pas écrire; mais en revanche nous avons un directeur qui sait lire et écrire, qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à Rémond de Saint-Mard, *la tête bien ferme.* A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera sûrement l'ombre de Fontenelle, et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses *bonnes fortunes ;* car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessionnal et par la prédication.

Nous avons encore une place vacante à l'Académie; mais ce ne sera pas, je crois, pour Marmontel. M. le duc d'Aumont fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à la fois, et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause, auteur *des Cacouacs* ; car pour lors cela passerait la raillerie, et je pourrais bien les prier de nommer Chaumeix ou Omer à ma place, surtout si vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère Berthier.

Je viens à Jean-Jacques, non pas à Jean-Jacques Le Franc de Pompignan, qui *pense être quelque chose*, mais à Jean-Jacques Rousseau, qui *pense être cynique*, et qui n'est qu'inconséquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre im-

pertiente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre ; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites ; et je n'aurai sur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il est désuni et dispersé?* Nous ne voyons point que ni Platon, ni Aristote, ni Sophocle, ni Euripide aient écrit contre Diogène, quoique Diogène leur ait dit à tous des injures. Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

A propos, j'oubliais de vous demander si vous avez reçu un mémoire que j'ai fait sur l'inoculation, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation est mauvaise, mais que ses partisans ont assez mal raisonné jusqu'ici, et ne se sont pas douté de la question. Ce mémoire très-clair, à ce que je crois, et très-impartial, a été lu il y a six mois à une assemblée publique de l'Académie des sciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impression sur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette, à la vérité assez obscure, qu'un médecin de Clermont en Auvergne, ayant inoculé son fils, le fils est mort de l'inoculation, et que le père est mort de chagrin. Ce fait, s'il est vrai, serait très-fâcheux contre l'inoculation, quoiqu'au fond il ne soit pas décisif. Adieu, mon cher confrère ; je ne vous écrirai pourtant plus *de l'Académie Française ;* je crains qu'il ne faille dire bientôt de ce titre-là ce que Jacques Rostbif dit du nom de *monsieur : Il y a trop de faquins qui le portent*. Adieu.

Pontoise, 9 juillet 1761.

J'ai reçu, mon cher philosophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il est vrai que je suis un peu en retard avec vous ; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie, tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'espère être bientôt débarrassé. Je ne sais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le Grizel ; ce Grizel est un drôle de corps. Si Me. Huerne avait aussi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui ; mais ni Me. Huerne, ni Me. Le Dain, ni Me. Omer, ne sont faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jésuites même ne les ont plus depuis qu'ils se sont brouillés avec la philosophie ; ils sont à présent aux prises avec les pédans du parlement, qui trouvent que la *société* de Jésus est contraire à la *société* humaine, comme la société de Jésus trouve de son côté que *l'ordre* du parlement n'est pas de l'ordre de ceux qui ont le sens

commun, et la philosophie jugerait que la société de Jésus et l'ordre du parlement ont tous deux raison.

Je ne sais ce qui arrivera du *Laquais* de Vénus ; j'ai bien peur que ce ne soit un laquais de louage, qui ne lui restera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas suivi sa maîtresse dans son passage sur le soleil. Si Fontenelle n'était pas mort, il vous dirait là-dessus les plus jolies choses du monde ; par exemple, que Vénus a trop de satellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel ; et que les vieux galans qui ne peuvent plus lui faire leur cour, regretteront le temps où Vénus se promenait toute seule dans le ciel,

Sans laquais, sans ajustement,
De ses seules grâces ornée, etc.

Son chancelier Trublet vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai moi, plus sérieusement, que nous attendons les observations faites aux Indes et en Sibérie, pour savoir, par la comparaison avec celles de France, à combien de postes nous sommes du soleil ; et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver, que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'Académie Française sur l'édition de Pierre Corneille ; il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'Académie et à la nation ; et je me flatte qu'elle avertira enfin l'Académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs classiques.

Adieu, mon cher maître ; que le ciel vous tienne toujours en joie ! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs ; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les seconds. Je ne sais pas s'il en est de même du professeur Formey, et s'il prendra cette qualité dans ses lettres aux journalistes, et dans sa bibliothèque partiale, toute *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.*

Paris, 8 septembre 1761.

Je ne sais, mon cher maître, si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoise. Je vous y parlais, ce me semble, de votre édition de Corneille, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme Français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre disciple et ami. Depuis ce temps, nous avons reçu

à l'Académie vos remarques sur *les Horaces*, sur *Cinna*, et sur *le Cid*, la préface du *Cid*, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec soin dans les assemblées, et Duclos nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraissiez content. N'oubliez pas d'insister plus que vous ne faites dans votre épître, sur la protection qu'on accordait aux persécuteurs de Corneille, et sur l'oubli profond où sont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui, et qui vraisemblablement lui causaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec plus de droit que personne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choses fort utiles aux uns et aux autres, que cette occasion vous fournira naturellement.

Nous avons été très-contens de vos remarques sur *les Horaces;* beaucoup moins de celles sur *Cinna*, qui nous ont paru faites à la hâte. Les remarques sur *le Cid* sont meilleures, mais ont encore besoin d'être revues. Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez Corneille, il faut que vous ayez si évidemment raison, que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres, il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant. Excusez ma franchise; vous me l'avez permise, vous l'avez exigée; et il est de la plus grande importance pour vous, pour Corneille, pour l'Académie et pour l'honneur de la littérature française, que vos remarques soient à l'abri même des mauvaises critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne sauriez apporter dans cet ouvrage trop de soin, d'exactitude et même de minutie. Il faut que ce monument que vous élevez à Corneille, en soit aussi un pour vous, et il ne tient qu'à vous qu'il le soit.

Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme Français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les persécute en riant, ne soutiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme disent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons *sur la terre et sur l'onde;* et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps, car la paix ne paraît pas prochaine. Cependant le parlement se bat *à outrance* avec les jésuites, et Paris en est encore plus occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi, qui n'aime ni les fanatiques parlementaires, ni les fanatiques de Saint-Ignace, tout ce que je leur souhaite, c'est de se détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs sur l'événement,

et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois cet imbécile parlement, plus intolérant que les capucins, aux prises avec d'autres ignorans, imbéciles et intolérans comme lui, je suis tenté de lui dire ce que disait Timon-le-Misanthrope à Alcibiade : *Jeune écervelé, que je suis content de te voir à la tête des affaires! tu me feras raison de ces marauds d'Athéniens.* La philosophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jésuites; mais qui la vengera des Omer et compagnie? pouvons-nous nous flatter que la destruction de la canaille jésuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille jansénienne et de la canaille intolérante? Prions Dieu, mon cher confrère, que la raison obtienne de nos jours ce triomphe sur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez Corneille, et aimez-moi.

Paris, 10 octobre 1761.

Je ne sais pas, mon cher et illustre maître, si mes lettres sont aussi plaisantes que vous le prétendez, mais je sais que tout ce qui se passe y fournit bien matière; et s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il est bon de rire un peu pour la santé, jamais saison n'a été si favorable pour se bien porter. Voici, par exemple, Paul Le Franc de Pompignan (je ne sais si c'est Paul l'Apôtre ou Paul-le-Simple) qui vient encore de fournir aux rieurs de quoi rire, par son *Éloge historique du duc de Bourgogne.* J'imagine qu'on vous aura envoyé cette pièce, et qu'en la lisant vous aurez dit comme l'ermite de La Fontaine :

Voici de quoi; si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Luce.

Je sais que la matière est un peu délicate, et qu'en donnant des croquignoles au vivant, il faut prendre garde d'égratigner le mort; mais

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

On prétend que Pompignan sollicite, pour récompense de son bel ouvrage, une place d'*historiographe des enfans de France;* je voudrais qu'on la lui donnât, avec la permission de commencer *dès le ventre de la mère*, et la défense d'*aller au-delà de sept ans.* Je ne sais si cette impertinence vous paraîtra aussi plaisante qu'à moi; mais il est sûr que

.... Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, Le Franc verrait beau jeu.

Me voilà presque aussi en train de vous citer des vers que M. le théologien Martin Kahle qui vous en citait tant de mauvais, pour vous prouver que ce monde ridicule était le meilleur des mondes possibles. Laissons là et Martin Kahle et Pompignan, et parlons de Corneille.

Nous avons relu vos remarques sur *Cinna*, et vous avez dû recevoir la réponse de l'Académie sur vos nouvelles critiques. Voulez-vous que je *vous parle net* comme le Misanthrope, et sur la pièce et sur vos remarques? Je vous avouerai d'abord que la pièce me paraît d'un bout à l'autre froide et sans intérêt; que c'est une conversation en cinq actes, et en style tantôt sublime, tantôt bourgeois, tantôt suranné ; que cette froideur est le grand défaut, selon moi, de presque toutes nos pièces de théâtre ; et qu'à l'exception de quelques scènes du *Cid*, du cinquième acte de *Rodogune*, et du quatrième d'*Héraclius*, je ne vois rien, dans Corneille en particulier, de *cette terreur et de cette pitié* qui fait l'âme de la tragédie. Si je suis si difficile, prenez-vous-en à vos pièces, qui m'ont accoutumé à chercher sur le théâtre tragique de l'intérêt, des situations et du mouvement. Si je suivais donc mon penchant, je dirais que presque toutes ces pièces sont meilleures à lire qu'à jouer ; et cela est si vrai, qu'il n'y a presque personne aux pièces de Corneille, et médiocrement à celles de Racine ; mais ce n'est pas le tout d'avoir raison, il faut être poli ; il faut donc de grands ménagemens pour avertir les gens qu'ils s'ennuient et qu'ils n'osent le dire.

A l'égard de vos raisonnemens et des nôtres sur les remords de Cinna qui, selon vous, viennent trop tard, et qui selon nous viennent assez tôt, ce sont là, ce me semble, de ces questions sur lesquelles on peut dire le pour et le contre sans se convaincre réciproquement. Je voudrais donc, sans prétendre que vous ayez tort, car le diable m'emporte si j'en sais rien, je voudrais que vous ne fissiez aucune critique qui fût sujette à contradiction, et que vous vous bornassiez aux fautes évidentes contre le théâtre ou la grammaire, vous aurez encore assez de besogne. Croyez-moi, ne donnez point de prise sur vous aux sots et aux malintentionnés, et songez qu'un vivant qui critique un mort en possesion de l'estime publique, doit avoir raison et demie pour parler, et se taire quand il n'a que raison. Voyez comme on a reçu les pauvres gens qui ont relevé les sottises d'Homère ; ils avaient pourtant au moins raison et demie, ces pauvres diables-là; et le grand tort de La Mothe n'a pas été de critiquer l'*Iliade*, mais d'en faire une.

Réservez donc, mon cher maître, *les vessies de cochon au*

lieu d'encensoir pour les Pompignan et consorts; pour ceux-là, on ne demande qu'à rire à leurs dépens, et vous aurez le double plaisir de faire rire et d'avoir raison. Il est vrai que si la guerre continue, je crois que Pompignan même ne fera plus rire personne. Pour moi, je rirai le plus long-temps que je pourrai, et je vous aimerai plus long-temps encore. Adieu, mon cher philosophe.

Paris, 31 octobre 1761.

Je suis, mon cher et illustre maître, un peu inquiet de votre santé; il faut qu'elle ne soit pas si bonne que l'année passée. Il y a un an que vous vouliez, disiez-vous, ne faire que rire de tout pour vous bien porter; aujourd'hui vous voulez vous fâcher, et c'est contre Moïse de Montaubau! voilà un plaisant objet pour vous échauffer la bile! Eh, pardieu, laissez-le devenir historiographe, instituteur, correcteur, éberneur des enfans de France, et tout ce qu'il voudra; et soyez, vous, mais toujours en riant, l'historiographe de ses sottises, l'instituteur de votre nation, et le correcteur des fanatiques.

Je vous remercie de ce que vous m'envoyez de la part de la *bonne âme de Montauban;* je l'ai lu avec plaisir, et j'en ferai part aux *bonnes âmes de Paris*. Je crois cependant que cela aurait encore été plus utile, si la bonne âme de Montauban n'avait voulu que rire, et n'avait point voulu se fâcher. Vous voyez, mon cher philosophe, combien j'ai profité de vos leçons; autrefois tout me donnait de l'humeur, depuis la comédie des *Philosophes* jusqu'au mémoire de Pompignan; aujourd'hui je verrais Moïse de Montauban premier ministre, et Aaron grand aumônier, que je crois que j'en rirais encore. Je me fierais à la Providence qui, à la vérité, ne gouverne pas trop bien ce meilleur des mondes possibles, mais qui pourtant fait par fois des actes de justice. Qui aurait dit, par exemple, il y a dix ans, aux jésuites, que ces bons pères, qui aiment tant à brûler les autres, verraient bientôt venir leur tour, et que ce serait le Portugal, c'est-à-dire le pays le plus fanatique et le plus ignorant de l'Europe, qui jetterait le premier jésuite au feu? Ce qu'il y a de très-plaisant, c'est que cette aventure commence à réconcilier les jansénistes avec l'inquisition qu'ils haïssaient jusqu'ici mortellement. *En vérité*, disent-ils, *cet établissement a du bon; les affaires y sont jugées avec beaucoup plus de maturité et de justice qu'on ne croit en France, et il faut avouer que ce tribunal-là fait fort bien en Portugal.* Ils ont imprimé que Malagrida se souvenait encore, dans l'oisiveté de la prison, de

son ancien métier de jésuite; qu'on l'a surpris quatre fois s'amusant tout seul, pour donner, disait-il, du soulagement à son corps. Notez qu'il a soixante et treize ans; cela serait en vérité fort beau à cet âge-là; mais je crois que les jansénistes n'en parlent que par envie.

Laissons brûler Malagrida, et venons à Corneille qui, selon vous et selon moi, n'est pas si *chaud*. Si c'est moi qui ai écrit qu'on *s'intéresse à Auguste*, je n'ai écrit en cela que l'avis de l'Académie, et point du tout le mien; je ne crois ni avec elle qu'on s'intéresse à Auguste, ni avec vous qu'on s'intéresse à Cinna; je crois qu'on ne s'intéresse à personne, qu'on ne se soucie pas plus d'Auguste, d'Émilie et de Cinna, que de Maxime et d'Euphorbe, et que cet ouvrage est meilleur à lire qu'à voir jouer. Aussi n'y va-t-il personne.

Oui, en vérité, mon cher maître, notre théâtre est à la glace. Il n'y a, dans la plupart de nos tragédies, ni vérité, ni chaleur, ni action, ni dialogue. Donnez-nous vite votre œuvre de six jours, mais ne faites pas comme Dieu, et ne vous reposez pas le septième. Ce n'est point un plat compliment que je prétends vous faire; mais je ne vous dis que ce que j'ai déjà dit cent fois à d'autres : vos pièces seules ont du mouvement et de l'intérêt; et, ce qui vaut bien cela, de la philosophie, non pas de la philosophie froide et *parlière*, mais de la philosophie en action. Je ne vous demande plus d'échafauds; je sais et je respecte toute la répugnance que vous y avez, quoique depuis Malagrida les échafauds aient leur mérite; mais je vous demande de nous faire voir, ce qui ne tient qu'à vous, qu'en fait de tragédies nous ne sommes encore que des enfans bien élevés, et les autres peuples de vieux enfans. Votre réputation vous permet de risquer tout; vous êtes à cent lieues de l'envie; osez, et nous pleurerons, et nous frémirons, et nous dirons : Voilà la tragédie, voilà la nature : Corneille disserte, Racine converse, et vous nous remuerez.

A propos, vraiment, j'oubliais de vous remercier de la mention honorable que vous avez faite de moi dans votre lettre à l'abbé d'Olivet, telle que vous l'avez envoyée au *Journal encyclopédique;* car il est bon de vous dire que mon nom ni celui de Duclos ne se trouvent point dans l'imprimé de Paris, malgré ce que vous aviez recommandé à ce sujet, comme je le sais de science certaine; c'est votre ancien instituteur, Josephus Olivetus, qui a fait, en tout bien et tout honneur, cette petite suppression dont j'aurai le plaisir de le remercier à la première occasion favorable, mais toujours en riant, parce que *cela est bon pour la santé*.

Oui, vraiment, les prêtres de Genève sont comme des diables contre la comédie; mais on dit aussi que vous en êtes un peu la cause. Vous vous êtes un peu trop moqué de ces sociniens honteux; vous avez fait rire à leurs dépens; et, pour s'en venger, ils voudraient bien que vous ne fissiez pleurer personne. Il faut que les comédiens de l'Église et ceux du théâtre se ménagent réciproquement. A l'égard de Rousseau, j'avoue que c'est un *déserteur qui combat contre sa patrie;* mais c'est un déserteur qui n'est plus guère en état de servir, ni par conséquent de faire du mal; sa vessie le fait souffrir, et il s'en prend à qui il peut. Prions Dieu qu'il conserve la nôtre.

On dit que les jésuites font courir dans les maisons trois mémoires manuscrits pour leur justification. C'est beaucoup que *trois,* car je crois qu'ils auraient de la peine à en faire lire un seul, tant l'animosité publique est grande. On dit qu'ils prouvent, dans un de ces mémoires, que le parlement a falsifié et tronqué les passages de leurs constitutions. Cela pourrait bien être, puisqu'Omer Anitus, dans son beau réquisitoire, a bien falsifié et tronqué, d'après Abraham Chaumeix, les passages de l'*Encyclopédie.* Adieu, mon cher philosophe; faites des tragédies, moquez-vous de tout, et portez-vous bien.

Paris, 27 janvier 1762.

Vous avez dû, mon cher et illustre confrère, recevoir, il y a peu de temps, par monsieur Damilaville, le *Manuel des Inquisiteurs,* que j'étais chargé de vous faire parvenir. Que dites-vous de ce monument d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité si odieuse et si à plaindre? Il n'y a, je crois, de terme dans aucune langue pour exprimer le sentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher* d'en frémir *et d'en rire.* L'auteur, ou plutôt le traducteur et l'éditeur utile de cette abomination, qu'il était si bon de faire connaître, m'a prié de vous présenter son ouvrage de sa part, en vous assurant des sentimens qu'il vous a voués, et qui vous sont dus par tous les amateurs de la raison et des lettres. Cet auteur est le même abbé Morellet, ou Morlet, ou Mords-les, qui fut mis, il y a dix-huit mois, non à la grande inquisition aragonaise, mais à la petite inquisition de France, pour avoir dit, dans une *vision* meilleure que celle d'Ézéchiel, qu'une méchante femme, qu'il ne nommait pas, était *bien malade.* Dieu ne tarda pas à venger son prophète; car avant qu'il fût sorti de prison, la méchante femme était morte; ce qui prouve qu'en effet elle ne se portait

1, et qu'il avait eu raison de jeter quelques doutes sur sa

irez, mon cher philosophe, combien la raison gagne de ; cet ennemi de la persécution, qui travaille si bien à la ridicule, est un prêtre, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, qui nous a donné pour cet ouvrage l'article *Figure*, où vous verrez entre autres que S. Ambroise ou S. Augustin (je ne sais plus lequel) compare les dimensions de l'arche à celle du corps de l'homme, et la petite porte de l'arche au trou du derrière; c'est un beau passage qui vous a échappé dans votre chapitre sur les *allégories*.

Comme il faut encourager les gens de bien, écrivez-moi, je vous prie, un mot d'honnêteté pour cet honnête ecclésiastique; il le mérite par son zèle pour la bonne cause, et par son respect pour vous.

Je ne sais si je vous ai prié de remercier M. le chevalier de Molmire de ses *Etrennes aux sots*, et M. le rabbin Akib de son *sermon*. Je vous prie de leur dire à l'un et à l'autre que si l'un s'avise encore de *prêcher*, et l'autre de donner des *étrennes*, ils n'oublient pas de m'en faire part.

Nous continuons à lire vos remarques sur Corneille, et nous venons de finir Héraclius. Je prends la liberté de vous répéter à ce sujet ce que vous m'avez déjà permis de vous dire; ne critiquez Corneille que lorsque vous aurez deux fois raison; il a un nom très-respecté, il est mort; voilà déjà une raison bien forte (je ne vous dis pas bien bonne) en sa faveur. Vous savez mieux que moi que, dans un genre tel que celui du théâtre, dont les règles renferment beaucoup d'arbitraire, on peut condamner et justifier presque tout; et pour peu que Corneille soit justifiable par des raisons telles quelles, dans les endroits où vous l'attaquez, vous êtes sûr d'avoir contre vous les pédans et les sots, qui déchireraient Corneille s'il n'était pas mort, et qui seront bien aises de vous déchirer parce que vous êtes vivant. Attendez-vous, par exemple, au mal qu'ils diront de *Zulime*. Je ne ferai pas chorus avec eux, car cette pièce m'a fait beaucoup de plaisir, au moins dans le rôle principal; j'y trouve la passion bien ressentie, bien exprimée et bien différente de cet amour de ruelle qui affadit notre théâtre.

Si par hasard vous connaissez l'auteur de l'*Écueil du sage*, dites-lui aussi, je vous prie, que son ouvrage m'a fait plaisir, qu'il est surtout très-moral, et par cette raison digne de rester au théâtre; que le troisième et le quatrième acte sont excellens, qu'il y a dans les autres des scènes fort agréables, et des détails fort intéressans. J'y voudrais un autre cinquième acte : la pièce

eût été meilleure en quatre ou même en trois ; mais voilà c que fait la superstition des règles. Il me semble que les auteu dramatiques sont pour les règles comme les Français sont pour les impôts ; ils y obéissent en murmurant.

Que dites-vous de l'état fâcheux de votre ancien disciple ? Il y a long-temps que je n'en ai reçu de nouvelles ; vous écrit-il toujours ? Je le crois aux abois, et c'est grand dommage ; la philosophie ne retrouvera pas aisément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui est la bonne manière de l'être, et l'ennemi de la superstition et du fanatisme.

On dit que vos bons amis et les miens vont avoir un vicaire-général en France ; on ajoute qu'ils en sont très-mécontens : leur principale raison pour se plaindre est que, si on leur donne ce vicaire, *ils ne seront plus rien ;* c'est précisément ce qu'il faut qu'ils soient.

Je fais mon compliment, non à vous, mais au gouvernement, sur la pension qu'on vient de vous rendre. Si on n'en donnait qu'à des gens comme vous, l'État donnerait beaucoup moins, et encouragerait beaucoup plus.

Adieu, mon cher philosophe ; portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois, et surtout moquez-vous de tout, car il n'y a que cela de solide. Le vicaire-général des jésuites fait dire qu'au moyen de cet arrangement, il va y avoir en France un *vice-général* de plus : voilà de quoi vivent les Parisiens.

Paris, 31 mars 1762.

Un malentendu a été cause, mon cher philosophe, que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de Jean Meslier, que vous m'aviez adressé il y a près d'un mois ; j'attendais que je l'eusse pour vous écrire. Il me semble qu'on pourrait mettre sur la tombe de ce curé : *Ci-gît un fort honnête prêtre, curé de village, en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à Dieu d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois ne font pas cent bêtes.* Je soupçonne que l'extrait de son ouvrage est d'un Suisse qui *entend fort bien le français,* quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela est net, pressant et serré, et je bénis l'auteur de l'extrait, quel qu'il puisse être.

C'est du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philosophe, encore un peu de temps, et je ne sais si tous ces livres seront nécessaires, et si le genre

humain n'aura pas assez d'esprit pour comprendre *par lui-même* que trois ne font pas un, et que du pain n'est pas Dieu. Les ennemis de la raison font dans ce moment assez sotte figure, et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanson :

> Pour détruire tous ces gens-là,
> Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Je ne sais ce que deviendra la religion de Jésus, mais sa *compagnie* est dans de mauvais draps. Ce que Pascal, Nicole et Arnaud n'ont pu faire, il y a apparence que trois ou quatre fanatiques absurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans, dans le temps où elle en fait si peu au dehors ; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs, à l'année 1762 : *Cette année, la France a perdu toutes ses colonies et chassé les jésuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui, avec si peu de force apparente, produise d'aussi grands effets.

Il s'en faut beaucoup, j'en conviens, que les fanatiques d'un certain rang tiennent, entre les fanatiques de Loyola et les fanatiques de Saint-Médard, *la balance* aussi égale qu'un certain philosophe de vos amis ; mais laissons les pandoures détruire les troupes régulières. Quand la raison n'aura plus que les pandoures à combattre, elle en aura bon marché.

A propos des pandoures, savez-vous qu'ils ne laissent pas de faire encore quelques incursions par-ci par-là sur nos terres ? Un curé de Saint-Herbland, de Rouen, nommé Le Roi (ce n'est pas le roi des orateurs), qui prêche à Saint-Eustache, vous a honoré, il y a environ quinze jours, d'une sortie apostolique, dans laquelle il a pris la liberté de vous mettre en accolade avec Bayle. N'oubliez pas cet honnête homme, à la première bonne digestion que vous aurez ; son sermon mérite qu'il soit recommandé au prône.

En voilà assez sur les sots et les sottises. Tout cela ne serait rien, si nous n'avions pas perdu la Martinique, et si tout, jusqu'aux Russes, ne se moquait pas de nous. Eh bien, que dites-vous de votre ancien disciple ? Je ne crois pas qu'il regrette autant que vous Elisabeth Petrowna. Par ma foi, il avait besoin de cette mort, et il en a bien promptement tiré parti. Je me souviens de ce que vous me disiez, il y a six ans : *Il a plus d'esprit qu'eux tous.* Dieu veuille que nous profitions de l'exemple ou du prétexte que les Russes nous donnent pour nous débarrasser de cette maudite alliance autrichienne, qui nous coûtera plus que l'Espagne n'a coûté à Louis XIV.

Laissons les rois s'égorger, ainsi que les parlemens et les jésui-

tes, et parlons un peu de votre tragédie. Je suis charmé des corrections que vous y faites ; *il faut qu'Olympie et Cassandre intéressent*, et c'est là la grande affaire. A l'égard de la figure que fait Antigone au premier acte, pendant la bénédiction nuptiale de Cassandre et d'Olympie, je ne prétends point du tout qu'Antigone doive troubler cette bénédiction. Je suis trop bon chrétien pour exiger qu'on donne, dans l'église, des coups de pied dans le cul à un prêtre qui fait ses fonctions ; mais, pour s'épargner cette incartade, quand on n'est pas sûr de soi, il faut faire comme vous, mon cher maître, il faut ne point aller à l'église : et pourquoi Antigone y reste-t-il pour y faire une si sotte figure? que ne se tient-il chez lui pendant ce temps-là ? il me paraît que sa présence et son silence le rendent en cette occasion un personnage de comédie. Tout cela soit dit, mon cher maître, sauf votre meilleur avis, comme de raison ; je suis aussi flatté de votre confiance que peu attaché à mes opinions.

Où en est l'édition de Corneille ? Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de vos notes. Au nom de Dieu, soyez sur vos gardes; ayez raison autant qu'il vous plaira, mais soyez poli ; c'est où vos ennemis vous attendent ; ils vous déchireront pour peu que vous maltraitiez Corneille ; et quand vous n'y serez plus, il ne leur en coûtera rien pour dire que vous aviez raison : ne serez-vous pas bien avancé ?

Vous ne me dites rien du mémoire de M. de La Chalotais. C'est, à mon avis, un terrible livre contre les jésuites, d'autant plus qu'il est fait avec modération. C'est le seul ouvrage philosophique qui ait été fait jusqu'ici contre cette canaille. Il s'en faut bien que l'esprit de philosophie règne dans les parlemens. Vous savez, sans doute, ce que le parlement de Toulouse vient de faire, en condamnant à la corde un pauvre ministre dont tout le crime était d'avoir fait, au *désert*, des baptêmes et des mariages ; et en faisant rouer vif un pauvre vieillard protestant de soixante et dix ans, accusé faussement d'avoir pendu son fils. Tous les inquisiteurs ne sont pas à Lisbonne.

Adieu, mon cher philosophe. Quel atroce et ridicule monde que ce meilleur des mondes possibles ! encore s'il n'était que ridicule sans être atroce, il n'y aurait que demi-mal ; les impertinences jésuitiques et médardiques et parlementaires seraient les menus plaisirs de la philosophie ; mais peut-on avoir le courage de rire, quand on voit tant d'hommes s'égorger pour les sottises des prêtres et pour celles des rois ? Tâchons, mon cher maître, de ne nous laisser égorger ni par personne ni pour personne. Je ne sais, mais cette année 1762 me paraît *grosse* de grands événemens politiques et civils. Les bavards auront de

quoi parler, les fanatiques de quoi crier, et les philosophes de quoi réfléchir. Adieu; je suis charmé que mademoiselle Corneille croisse, comme Jésus-Christ, *en sagesse et en grâce* devant Dieu et devant les hommes.

Paris, 4 mai 1762.

Oui, mon cher et illustre maître, j'ai lu ou plutôt parcouru, en bâillant, l'impertinente diatribe de ce petit socinien honteux, qui mériterait bien d'être catholique, et qui m'a fait l'honneur de m'associer avec vous pour être l'objet de sa plate satire. Il me serait bien aisé de le couvrir de ridicules, mais c'est un honneur que je ne juge pas à propos de lui faire. Peut-être cependant trouverai-je occasion de lui donner quelque jour une légère marque de reconnaissance : ses variations plaisantes sur la *révélation*, dont il a d'abord fait valoir la *nécessité*, qu'il a bornée à de l'*utilité* dans une édition suivante, et qu'apparemment il assurera dans la troisième être une chose tout-à-fait *commode*, et, comme on dit, *bien gracieuse;* ces sottises et d'autres donneraient beau jeu à la plaisanterie : mais l'auteur et le sujet sont trop plats pour qu'on soit tenté d'en plaisanter.

Je pourrais bien en effet mériter un peu les reproches que vous me faites d'avoir fait trop d'honneur à vos prédicans, en les peignant comme des hommes raisonnables ; ce sera, si vous voulez, une fable morale que je voulais faire servir d'instruction à nos prêtres fanatiques : mais si vos Genevois sont offensés du bien que j'ai dit d'eux, ils n'ont qu'à parler, et je les tiendrai pour aussi sots qu'ils veulent l'être. Nos jésuites de Paris se défendent, à tort ou à droit, d'être des assassins, des voleurs, des fourbes, des sodomites : et encore cela en vaut-il la peine. Vos jésuites presbytériens se défendent de toutes leurs forces d'avoir le sens commun; ils sont bien plus avancés que les nôtres.

Est-ce que les Genevois osent aller à vos comédies? On m'avait pourtant assuré que la sérénissime ou obscurissime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier, gadouard ou autre, qui serait atteint et convaincu d'avoir assisté à cette œuvre du démon, ne pourrait devenir *magistrat*. Vous n'avez que votre théâtre dans la tête, et vous ne vous souciez guère, à ce que je vois, que les États de ce monde soient bien gouvernés.

Quant à nous, malheureuse et drôle de nation, les Anglais

nous font jouer la tragédie au dehors, et les jésuites la au dedans. L'évacuation du collége de Clermont nou beaucoup plus que celle de la Martinique. Par ma foi, très-sérieux; et les *classes* du parlement n'y vont pas d morte. Ce sont des fanatiques qui en égorgent d'autre il faut les laisser faire : tous ces imbéciles qui croient servir la religion, servent la raison sans s'en douter; ce sont des exécuteurs de la haute justice, pour la philosophie, dont ils prennent les ordres sans le savoir; et les jésuites pourraient dire à S. Ignace : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. Ce qui me paraît singulier, c'est que la destruction de ces fantômes, qu'on croyait si redoutables, se fasse avec aussi peu de bruit. La prise du château d'Arensberg n'a pas plus coûté aux Hanovriens que la prise des biens des jésuites à nos seigneurs du parlement. On se contente, à l'ordinaire, d'en plaisanter. On dit que Jésus-Christ est un pauvre capitaine réformé, qui a perdu sa *compagnie*. Il n'y a pas jusqu'aux sulpiciens qui ne s'avisent aussi d'être plaisans. Le curé de Saint-Sulpice, qui n'est pourtant pas un homme à bons mots, dit qu'il n'ose demander pour son petit séminaire la maison du noviciat des jésuites, parce qu'il a peur des *revenans*. Quant au P. de La Tour, il se croit pour le moins Caton et Socrate : *Il en arrivera*, dit-il, *tout ce qui plaira à* Dieu, *je n'en serai pas moins l'être le plus vertueux qui existe*. Cela me fait souvenir de l'abbé de Dangeau, qui disait, dans le temps de nos malheurs à Hochstet et à Ramillies : *Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai là-dedans*, en montrant son bureau, *trois mille verbes bien conjugués*.

Votre parlement de Toulouse, qui ne se presse pas de chasser les jésuites, comme il ne s'en pressa pas du temps de l'assassinat d'Henri IV, et qui en attendant fait rouer des innocens, ressemble, s'il est permis de rire en matière si triste, à ce capitaine suisse qui faisait enterrer les blessés pour morts, et qui s'écriait sur leurs plaintes : *Bon, bon, si on voulait en croire tous ces gens-là, il n'y en aurait pas un de mort*.

Ecrasez l'inf...., me répétez-vous sans cesse : eh, mon Dieu! laissez-la se précipiter elle-même; elle y court plus vite que vous ne pensez. Savez-vous ce que dit Astruc? *Ce ne sont point les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est l'Encyclopédie, mordieu, c'est l'Encyclopédie*. Il pourrait bien en être quelque chose, et ce maroufle d'Astruc est comme Pasquin, *il parle quelquefois d'assez bon sens*. Pour moi qui vois tout, en ce moment, couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant l'année prochaine de leur belle mort, après avoir fait périr cette année-ci les jésuites de mort violente; la tolérance s'établir; les pro-

testans rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie, et l'infâme écrasée sans qu'on s'en aperçoive.

A propos, vous ne me parlez plus de votre ancien disciple qui doit offrir une si belle chandelle à Dieu, et dire un si beau *De profundis* pour la czarine. Que dites-vous de sa position actuelle? Je ne doute point qu'il n'ait déjà fait des vers pour le czar; assurément la chose en vaut bien la peine. Quant à moi, le papier m'avertit de finir ma prose, en vous embrassant mille fois.

Paris, 31 juillet 1762.

Comment avez-vous pu imaginer, mon cher et illustre maître, que j'aie eu l'intention de vous comparer à Zoïle? Je ne suis ni injuste ni sot à ce point-là; j'ai seulement cru devoir vous représenter que vos ennemis, qui vous ont déjà dit tant d'autres injures plus graves et aussi peu méritées, ne vous épargneraient pas cette nouvelle qualification, pour peu que vous laissiez subsister dans vos remarques sur Corneille ce ton sévère qui se montre surtout dans celles sur *Rodogune*, et qui a paru blesser quelques-uns de nos confrères. Il pourrait même nuire à vos critiques les plus justes, et il ne faut pas donner cet avantage à vos ennemis. Il s'en faut de beaucoup, en mon particulier, que je trouve *Rodogune* une bonne pièce, soit pour le fond, soit pour le style; mais si j'avais des coups de bâton à lui donner, ce serait comme Alcidas à Sganarelle, dans le *Mariage forcé*, avec de grandes protestations de respect et de désespoir d'y être obligé. *On me fait haïr,* dit Montaigne, *les choses les plus évidentes, quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui adoucissent la témérité de nos propositions: il me semble, par aventure, il pourrait être*, etc.

Vous trouvez si mauvais, dans votre critique de *Polyeucte*, qu'il aille briser à grands coups les autels et les idoles; ne faites donc pas comme lui; faites remarquer tout doucement au peuple que cette idole, qu'il croyait d'or pur, est farcie d'alliage; vous serez pour lors très-utile, sans vous nuire à vous-même. Les adoucissemens que je vous propose sont d'ailleurs d'autant plus nécessaires, qu'en matière de pièces de théâtre (vous le savez mieux que moi), l'opinion peut jouer un grand rôle. Telle critique qui sera trouvée excellente dans une pièce médiocre, trouvera des contradicteurs dans une pièce consacrée, à tort ou à droit, par l'estime publique. Et que ne justifie-t-on pas quand on le veut? combien y a-t-il dans Homère d'absurdités qui ne sont encore des absurdités que pour très-peu de gens? Je suis con-

vaincu que la plupart des pièces de Corneille n'auraient aujourd'hui qu'un médiocre succès; qu'elles sont froides, boursouflées, peu théâtrales et mal écrites : mais je me garderai bien de le dire, et encore moins de l'imprimer, à moins que je ne veuille être banni à perpétuité du royaume, comme les prêtres de paroisse qui refusent les sacremens aux jansénistes. Le public est un animal à longues oreilles, qui se rassasie de chardons, qui s'en dégoûte peu à peu, mais qui brait quand on veut les lui ôter de force; ses opinions moutonnières, et le respect qu'il veut qu'on leur porte, me paraissent dire aux auteurs : *Il se peut faire que je ne sois qu'un sot, mais je ne veux pas qu'on me le dise.*

Voyez un peu ce pauvre diable de Jean-Jacques; le voilà bien avancé de s'être brouillé avec les dieux, les prêtres, les rois et les auteurs. On dit qu'il est actuellement dans les États du roi de Prusse, près de Neuchâtel. Je ne voudrais pas répondre qu'il y restât; car le roi de Prusse, tout roi de Prusse qu'il est, n'est pas le maître à Neuchâtel comme à Berlin; et les vénérables pasteurs de ce pays-là n'entendent point raillerie sur l'affaire de la religion; c'est une vieille..... pour laquelle ils ont d'autant plus d'égards, qu'ils s'en soucient moins.

On dit que son livre cause de la rumeur parmi le peuple à Genève; que ce peuple trouve la religion de Jean-Jacques meilleure que celle qu'on lui prêche, et qu'il le dit assez haut pour embarrasser ses dignes pasteurs. La grande *utilité* ou *commodité* que le ministre Vernet trouve à la révélation, est pourtant bien agréable. Il serait fâché d'être obligé de renoncer ainsi aux commodités de ce monde. On prétend que Rousseau fait actuellement trois partis dans la sérénissime république : les ministres pour l'auteur et contre le livre, le conseil pour le livre et contre l'auteur, et le peuple pour le livre et pour l'auteur. Vous y ajouterez, sans doute, un quatrième parti contre le livre et contre l'auteur; et j'avoue que ce parti-là peut avoir aiusi ses raisons; mais voilà encore ce qu'il ne faudrait pas dire trop haut, surtout à Paris, car Jean-Jacques y est un peu le roi des halles.

Vous nous reprochez de la tiédeur; mais je crois vous l'avoir déjà dit, la crainte des fagots est très-rafraîchissante. Vous voudriez que nous fissions imprimer le testament de Jean Meslier, et que nous en distribuassions quatre ou cinq mille exemplaires; le fanatisme infâme, puisque *infâme* y a, n'y perdrait rien ou peu de chose, et nous serions traités de fous par ceux même que nous aurions convertis. Le genre humain n'est aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le soleil se montrait tout à

coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux; l'excès de lumière ne serait bon qu'à les aveugler sans ressource. Ce que vous savez doit être attaqué comme Pierre Corneille, avec ménagement.

Ce qui n'en mérite point, c'est le parlement de Toulouse, si en effet, comme il y a toute apparence, les Calas sont innocens. Il est très-important que tout le public soit au fait de cette horrible aventure. Vous n'avez pas donné assez d'exemplaires des *pièces justificatives*; à peine les connaît-on ici, et tout Paris devrait en être inondé. Je vous réponds bien de ne pas me taire, et de faire crier tous ceux qui m'écouteront; jésuites, parlemens, jansénistes, prédicans de Genève, franche canaille que tout cela, et par malheur, canaille méchante et dangereuse. Enfin le 6 du mois prochain la canaille parlementaire nous délivrera de la canaille jésuitique; mais la raison en sera-t-elle mieux, et l'*inf*.... plus mal?

Madame du Deffant me charge de vous faire mille complimens, et de vous dire que, si elle ne vous importune point de ses lettres, c'est par attention pour vous et par respect pour votre temps; qu'elle a pris beaucoup de part au rétablissement de votre santé; qu'elle est toujours de la bonne doctrine, et *n'encense point les faux dieux;* c'est ce qu'elle m'a expressément recommandé de vous dire.

Adieu, mon cher et grand philosophe; portez-vous bien, moquez-vous de la sottise des hommes; j'en fais autant que vous, mais je n'ai pas la sottise de m'en moquer trop haut ni trop fort; il ne faut point faire son tourment de ce qui ne doit servir qu'aux menus plaisirs.

Paris, 8 septembre 1762.

L'Académie m'a chargé, mon cher confrère, en l'absence de M. Duclos, de vous remercier de la traduction que vous lui avez envoyée de *Jules César* de Shakespeare. Elle l'a lue avec plaisir, et elle pense que vous avez très-bien fait de relever par ce parallèle le mérite de notre théâtre. Elle s'en rapporte à vous pour la fidélité de la traduction, n'ayant pas eu d'ailleurs l'original sous les yeux. Elle est étonnée qu'une nation qui n'est pas barbare puisse applaudir à des rapsodies si grossières; et rien ne lui paraît plus propre, comme vous l'avez très-bien pensé, à assurer la gloire de Corneille.

Après m'être acquitté des ordres de l'Académie, voici maintenant pour mon compte. Quelque absurde que me paraisse la pièce de Shakespeare, quelque grossiers que soient réellement

les personnages, quelque fidélité que je pense que vous ayez mise dans votre traduction, j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original soit aussi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentilshommes ;* il y a apparence que l'anglais porte *gentlemen*, ou peut-être *worthy gentlemen*, expression qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui est attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes.* Vous savez d'ailleurs mieux que moi que *gentlemen* en anglais ne signifie pas ce que nous entendons par *gentilhomme.* Vous faites dire à un des conjurés, après l'assassinat de César, *l'ambition vient de payer ses dettes :* cela est ridicule en français, et je ne doute point que cela ne soit fidèlement traduit; mais cette façon de parler est-elle ridicule en anglais ? je m'en rapporte à vous pour le savoir. Si je disais de quelqu'un qui est mort, *il a payé ses dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement; cependant la phrase latine correspondante, *naturæ solvit debitum*, n'aurait rien de répréhensible. Vous sentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous proposer mes doutes ; je sais très-médiocrement l'anglais; je n'ai point l'original sous les yeux ; la présomption est pour vous à tous égards; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi : mais comme l'anglais et le français sont deux langues vivantes, et dans lesquelles, par conséquent, on connaît parfaitement ce qui est bas ou noble, propre ou impropre, sérieux ou familier, il est très-important que dans votre traduction vous ayez conservé partout le caractère de l'original dans chaque phrase, afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expressions dans leur langue, ou d'avoir défiguré leur idole, pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu aussi dans l'imprimé la fin des notes sur *Cinna*. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manuscrites. Vous pouvez tout dire, et vous ferez même très-bien ; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'Académie Française, le jour de la Saint-Louis, un morceau sur la poésie, et principalement sur l'ode : les partisans de Rousseau (qui n'en a plus guère) ne seront pas trop contens de moi, car j'ai osé dire que ce poëte pensait peu, et que chez lui la partie du sentiment est nulle. Comme rien n'est plus vrai, les clameurs que cette décision pourra exciter ne m'inquiètent guère, d'autant que Rousseau n'a pas encore, comme Corneille, les honneurs de l'apothéose. J'ai trouvé occasion, dans le même écrit, de vous rendre la justice que vous méritez, à l'occasion de l'usage de la philosophie dans la poésie,

genre de mérite rare et précieux, que vous seul avez eu parmi eux.

Qu'est-ce qu'un *Eloge de Crébillon*, ou plutôt une satire sous le nom d'éloge, qu'on vous attribue? Quoique je pense absolument comme l'auteur de cette brochure sur le mérite de Crébillon, je suis très-fâché qu'on ait choisi le moment de sa mort pour jeter des pierres sur son cadavre; il fallait le laisser pourir de lui-même, et cela n'eût pas été long.

Les amis de Rousseau (non plus de Rousseau le poëte, mais de Rousseau de Genève) répandent ici que vous le persécutez, que vous l'avez fait chasser de Berne, et que vous travaillez à le faire chasser de Neuchâtel. Je suis persuadé qu'il n'en est rien, et que, malgré les torts que Rousseau peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraser à terre. Je me souviens d'un beau vers de *Sémiramis :*

La pitié dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois.

Souvenez-vous d'ailleurs que si Rousseau est persécuté, c'est pour avoir jeté des pierres, et d'assez bonnes pierres, à cet infâme fanatisme que vous voudriez voir écrasé, et qui fait le refrain de toutes vos lettres, comme la *destruction de Carthage* était le refrain de tous les discours de Caton au sénat. Rousseau ressemble à cet homme des fables d'Esope, qui donnait des soufflets aux passans, et à qui on conseilla, pour son malheur, d'aller souffleter aussi un sot accrédité qui se trouva sur son chemin, et qui lui fit payer les soufflets pour lui et pour les autres passans. Mais il ne faut pas que la philosophie, tout insultée qu'elle est par lui, puisse être accusée d'avoir contribué, ou même d'insulter à son malheur. L'archevêque vient de faire contre lui un grand diable de mandement, qui donnera envie de lire sa *profession de foi* à ceux qui ne la connaissaient pas. Un mandement d'archevêque n'est qu'un titre de plus pour la célébrité; cela s'appelle sortir avec les honneurs de la guerre.

On dit que le parlement est assemblé dans ce moment pour défendre aux jésuites de *prêcher : c'est ainsi qu'en partant il leur fait ses adieux*. Je n'aurais jamais cru que la destruction de cette vermine dût faire un si petit événement. A peine en a-t-on parlé deux jours, et ces jésuites si orgueilleux périssent comme des capucins, sans faire de sensation. On dit pourtant qu'il y a des personnes très-considérables à Versailles, qui ne prennent pas la chose si fort en patience, qui en maigrissent à vue d'œil, et dont les joues rentrent en dedans à mesure que les jésuites sont poussés dehors.

A propos de cela, savez vous que frère Berthier a pensé être

instituteur des enfans de France? heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu; voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hommes! Si on le faisait balayeur de la bibliothèque du roi, je le trouverais mieux placé.

Que dites-vous de la révolution de Russie, et de votre ancien disciple dont vous vous obstinez à ne me point parler? Vous avez toujours cru qu'il périrait; il s'en tirera pourtant, si je ne me trompe, grâce à son activité et à son courage. Je me flatte qu'après la paix, qu'on nous fait espérer bientôt, il redeviendra notre ami, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous me négligez un peu: je ne reçois plus de vos nouvelles que de loin en loin, et je trouve cela très-mauvais.

Paris, 25 septembre 1762.

Ce que vous me mandez de votre santé, mon cher et illustre maître, m'inquiète et m'afflige. Votre conversation et la lecture de vos ouvrages m'ont tant fait remercier Dieu de n'être ni sourd ni aveugle, que je le trouverais bien injuste s'il vous punissait par deux sens que vous avez rendus si précieux à tous ceux qui savent penser. J'espère que vous conserverez vos yeux en les ménageant, et c'est de quoi je vous prie bien fort. A l'égard des oreilles, je n'y sais point d'autre remède que d'entendre le moins de sottises que vous pourrez; par malheur ce remède n'est pas d'une observation facile.

J'ai annoncé à l'Académie l'*Héraclius* de Caldéron, et je ne doute point qu'elle ne le lise avec plaisir, comme elle a lu l'arlequinade de Gilles Shakespeare. Ce que je vous marquais sur votre traduction n'était qu'un doute; et je suis convaincu, puisque vous m'en assurez, que vous avez conservé dans cette traduction le génie des deux langues; personne n'est plus à portée de cela que vous.

Grâce à vous, j'espère que les Calas viendront à bout de prouver leur innocence; mais savez-vous ce qu'il y a de plus fort à objecter à leurs mémoires? C'est qu'il n'est pas possible d'imaginer, je ne dis pas que des magistrats, mais que des hommes qui ne marchent pas à quatre pates, aient condamné sur de pareilles preuves un père de famille à la roue. Il est absolument nécessaire, et je le leur ait dit, qu'ils préviennent dans leurs mémoires cette objection, en demandant que les pièces du procès soient mises sous les yeux du public. Cela est d'autant plus important, qu'il y a ici des émissaires du parlement de

Toulouse, qui répandent que Calas le père a été justement condamné, que toute la ville de Toulouse en est convaincue, et que c'est par commisération qu'on n'a pas fait mourir les trois autres qui le méritaient aussi. La justification est bien ridicule, puisque, de façon ou d'autre, il s'ensuivrait que les juges auraient prévariqué; mais n'importe, il y a des sots qui se paient de pareilles raisons, et ces sots-là en entraînent d'autres, et de sots en sots l'innocence et la vérité restent opprimées.

Je ne suis pas plus édifié que vous de la *profession de foi de Jean-Jacques*, d'autant que je ne crois pas cette momerie fort nécessaire pour dîner et pour souper tranquillement, et dormir de même, dans les États de votre ancien disciple, où Jean-Jacques s'est réfugié après avoir dit assez de mal du maître. Je plains le malheur que sa bile et ses persécuteurs lui causent; mais, s'il a besoin pour être heureux d'*approcher de la sainte table*, et d'appeler *sainte*, comme il le fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que je rabats beaucoup de l'intérêt. Au reste, je ne suis surpris ni que vous lui ayez offert un asile, ni qu'il l'ait refusé; il eût été trop inconséquent d'aller demeurer chez le *corrupteur de son pays*, car c'est ainsi que vous m'avez mandé qu'il vous appelait. Mais enfin il a travaillé sans le vouloir, et beaucoup mieux qu'il ne pensait, pour la *vigne du Seigneur*, et pour ma part je lui en tiens beaucoup de compte.

Je ne sais ce que c'est que cette bêtise qu'on a imprimée, sous votre nom et sous le mien, dans les journaux d'Angleterre. Si vous voulez me la faire parvenir, je suis prêt à donner tous les désaveux que vous jugerez nécessaires.

Frère Berthier avait envie, à ce qu'il disait, d'aller à la Trape, et il a fini par vouloir être à Versailles. Il y a actuellement dans ce pays-là dix-sept ou dix-huit *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les *classes* du parlement les appellent; ils sont réfugiés là; jamais il n'y en a tant eu, et ils ont dit, en quittant Paris, à frère Berthier, comme Strabon au paysan son pourvoyeur :

Nous allons à la cour, on t'a mis du voyage.

On dit qu'il se mêlera de l'éducation sans avoir de titre; il se contentera d'être *appelé* sans être *élu*.

A propos de cela, savez-vous qu'on m'a proposé, à moi qui n'ai pas l'honneur d'être jésuite, l'éducation du grand duc de Russie? Mais je suis trop sujet aux hémorroïdes; elles sont trop dangereuses en ce pays-là; et je veux avoir mal au derrière en toute sûreté.

Savez-vous ce qu'on me dit hier de vous? que les jésuites commençaient à vous faire pitié, et que vous seriez presque

tenté d'écrire en leur faveur, s'il était possible de rendre intéressans des gens que vous avez rendus si ridicules. Croyez-moi, point de faiblesse humaine; laissez la canaille janséniste et parlementaire nous défaire tranquillement de la canaille jésuitique, et n'empêchez point ces araignées de se dévorer les unes les autres.

Je ne puis être fâché ni pour la France ni pour la philosophie de voir votre ancien disciple remonté sur sa bête. Il m'a envoyé, il y a un mois, trois pages de vers contre la géométrie. J'attends pour lui répondre qu'il ait fini le siége de Schweidnitz; ce serait trop d'avoir à la fois la maison d'Autriche et la géométrie sur les bras.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; conservez votre santé, vos yeux, vos oreilles, votre gaieté, et surtout votre amitié pour moi. Mille respects à madame Denis, et mille complimens à frère Thiriot. S'il plaît aux rois de faire la paix, je ne désespère pas d'avoir encore le plaisir de vous embrasser.

Paris, 2 octobre 1762.

Oui, mon cher et illustre maître, j'ai reçu l'invitation de M. Schouvaloff, et j'y ai répondu comme vous vous y attendiez.

Scipion, accusé sur des prétextes vains,
Remercia les Dieux et quitta les Romains;
Je puis en quelque chose imiter ce grand homme;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Quand je dis que je rendrai grâce au ciel, je crois que cela est bien honnête à moi, que je n'en ai pas trop de sujet, et que le ciel pourrait répondre à mes remercîmens: *il n'y a pas de quoi*. Je mettrais bien plus volontiers à la tête de l'*Encyclopédie*, si jamais nous la finissons:

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.

Vous mettriez peut-être *ces sots* au lieu de *ces dieux*, et vous auriez raison. Mais demandez à ces *sots* s'ils ne se croient pas les dieux de la France, ses dieux *tutélaires*, ses dieux *vengeurs*, ses dieux *lares*, surtout depuis qu'ils ont chassé les dieux lares des jésuites.

L'air doux qu'on respire en France me fait supporter l'air du fanatisme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne au moral en faveur du physique. Il faut faire dans ce pays-ci comme en temps de peste, prendre les précautions raisonnables, et ensuite aller son chemin, et s'abandonner à la Providence,

si Providence y a. Voilà, mon cher et grand philosophe, mes dispositions; je ne désire, même dans mon propre pays, ni places ni honneurs; jugez si j'en irai chercher à huit cents lieues; mais je suis d'ailleurs de votre avis. Il faut faire servir les offres qu'on nous fait à l'humiliation de la superstition et de la sottise; il faut que toute l'Europe sache que la vérité persécutée par les bourgeois de Paris, trouve un asile chez des souverains qui auraient dû l'y venir chercher; et que la lumière, chassée par le vent du midi, est prête à se réfugier dans le nord de l'Europe, pour venir ensuite refluer de là contre ses persécuteurs, soit en les éclairant, soit en les écrasant.

Avouez pourtant, mon cher philosophe, malgré vos plaintes continuelles, que vous ne devez pas être trop mécontent de votre mission; vous voyez que la philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les trônes, et adieu *l'infâme* pour peu qu'elle en perde encore quelques uns. Votre illustre et ancien disciple a commencé le branle, la reine de Suède a continué, Catherine les imite tous deux, et fera peut-être mieux encore; quelques autres, à ce qu'on dit, *branlent au manche*, et je rirais bien de voir *le chapelet se défiler* de mon vivant, pourvu néanmoins que le chapelet, avant de se défiler, ne nous donne pas encore quelque coup sur les oreilles.

Il n'y a point ici de sottises nouvelles qui méritent que je vous en parle. On dit du bien d'une lettre adressée à Jean-Jacques sur son *Emile*; je ne l'ai point encore lue; j'entends dire qu'elle est gaie et de bon goût, à l'exception de la réfutation du savoyard, qui est plate et ennuyeuse. Si la czarine avait proposé à Jean-Jacques l'éducation de son fils, j'imagine que sa première question aurait été: *Madame, quel métier voulez-vous que je lui fasse apprendre?* Il y a aussi une grosse et longue réfutation de Rousseau par quelque prêtre de paroisse; on pourrait l'intituler: *Réfutation du vicaire savoyard, par un décrotteur.*

Un homme d'esprit, qui par malheur a besoin d'être théologien ou de le contrefaire, vient de donner en deux gros volumes *in*-12 un *Dictionnaire des hérésies*, qui mérite d'être parcouru; il y a mis avec beaucoup de bonne foi les objections d'un côté et les réponses de l'autre, et on peut bien dire pour le coup que la *foi* ne trouve pas son compte avec la *bonne foi*. Par ma foi, c'est un terrible livre, à mon avis, contre l'inf.... que vous haïssez tant. Ce que l'auteur dit entre autres choses pour expliquer la transsubstantiation (voilà un cruel mot à concevoir et à prononcer) est tout-à-fait comique; il prétend qu'au moyen d'une *vitesse infinie* un corps peut être en plusieurs lieux à la fois, et que moyennant un million de fois plus d'agilité qu'un

lévrier, le corps de Jésus-Christ peut se trouver à la fois dans les gauffres de Paris et dans celles de Goa.

Avouez que tous les matins ce pauvre corps-là ne sait à qui entendre, et qu'il doit avoir besoin de repos l'après-midi. Pauvre espèce humaine ! je serais tenté de dire à l'auteur :

C'est trop peu si c'est raillerie ;
C'en est trop si c'est tout de bon.

Adieu, mon très-cher et très-illustre maître. Comment vont les oreilles et les yeux?

Paris, 26 octobre 1762.

Je crois, mon cher et illustre confrère, avoir fait encore mieux que vous ne me paraissez désirer. Vous me demandiez, il y a huit jours, copie de la lettre que vous m'avez écrite le 22 de mars, et je vous ai envoyé l'original même. Vous me priez aujourd'hui d'envoyer l'original à M. le duc de Choiseul; vous êtes à portée de le lui faire parvenir, si vous le jugez à propos. Quant à moi, comme il ne m'est rien revenu de sa part sur cette ridicule et atroce imputation qu'on nous fait à tous deux, j'ai supposé qu'il en avait fait le cas qu'elle mérite; je me suis tenu et me tiendrai tranquille, et j'ai trop bonne opinion, comme je vous l'ai déjà dit, de l'équité du gouvernement, pour croire qu'il ajoute foi si légèrement à de pareilles infamies. Il faudrait avoir aussi peu de lumières que de goût, et se connaître aussi mal en style qu'en hommes, pour vous croire capable d'écrire une aussi plate et aussi indigne lettre, et moi de la faire courir de quelque part que je l'eusse reçue, pour imaginer que vous donniez des éloges à un aussi mauvais poëme que celui du *Balai*, que vous vous déchaînies indignement contre la majesté royale dont vous n'avez jamais parlé ni écrit qu'avec le respect qui lui est dû, et que vous vouliez manquer grossièrement et bêtement à des ministres dont vous avez tout lieu de vous louer. Il vous est trop facile, mon cher et illustre maître, de confondre la calomnie, pour être aussi affecté que vous me le paraissez de l'impression qu'elle peut faire. Quant à moi, je fais comme Horace, je m'enveloppe de ma vertu; je ne crains ni n'attends rien de personne; ma conduite et mes écrits parlent pour moi à ceux qui voudront les écouter. Je défie la calomnie, et je la mets à pis faire.

Nous sommes fort heureux, vous et moi, que l'imbécile et impudent faussaire ait conservé quelques phrases de votre lettre du 29 de mars; il vous a fourni les moyens, en produisant l'ori-

ginal, de mettre l'imposture à découvert. Il est certain, mon cher confrère, qu'il a couru des copies de ce véritable original; j'en ai vu une, il y a trois ou quatre mois, entre les mains de l'abbé Trublet. On les vendait manuscrites, à ce qu'il m'a dit lui-même, à la porte des Tuileries, où il avait acheté la sienne. De vous dire comment ces copies ont couru, c'est ce que j'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai donné ni laissé prendre à personne; mais d'ailleurs il n'y a pas grand mal à cela, puisqu'il y a une différence énorme entre l'original et la lettre infame qu'on vous impute, et que l'on vous met à portée de vous justifier pleinement de l'autre. Si vous avez traité messieurs de Toulouse comme le méritent les pénitens blancs, je n'imagine pas que Versailles puisse vous en faire un crime; la canaille fanatique, tant jésuitique que parlementaire, est ici-bas pour le menu plaisir des sages; il faut s'en amuser comme de chiens qui se battent.

Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de remonter jusqu'au fabricateur de la lettre en question: on pourrait savoir de l'auteur du journal anglais où elle a été imprimée, de qui il l'a reçue. Pour moi j'imagine que c'est l'ouvrage de quelque maraud de Français réfugié à Londres, qui me paraît avoir eu principalement en vue de rendre la religion catholique et la nation française odieuses à toute l'Europe. Je lui abandonne de tout mon cœur la religion catholique, et même une grande partie de la nation, comme qui dirait la classe du parlement et la hiérarchie ecclésiastique, aussi méprisables l'une que l'autre; mais je respecte le roi, et j'aime ma patrie, et je crois l'avoir prouvé aux dépens de ma fortune. La Prusse et la Russie peuvent me rendre ce témoignage, et méritent bien autant d'en être crues qu'un faussaire obscur, sans esprit et sans pudeur.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous ne mériteriez pas ce dernier nom, si une plate calomnie, facile à confondre, avait pu vous rendre malade; j'aime mieux en accuser le travail et le changement de saison que la bêtise et l'imposture. Je me garderai vraiment bien de convenir qu'une pareille cause ait pu altérer votre santé; ce serait bien le cas de dire:

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!

Adieu; le ciel vous tienne en paix et en joie! Quand aurons-nous Corneille, la suite du *Czar*, *Olympie*, etc., etc.? Voilà ce qui mérite de vous occuper, et non pas des atrocités absurdes.

Paris, 17 novembre 1762.

Vous auriez eu très-grand tort, mon cher et illustre maître, de faire une satire contre un ministre à qui vous avez, dites-vous, de si grandes obligations; vous auriez même eu tort de l'outrager, quand vous eussiez été intéressé dans la comédie des *Philosophes*, dont il a procuré et favorisé la représentation. Il ne faut jamais attaquer plus fort que soi. D'ailleurs, c'est peine perdue que l'éloge ou la satire d'un homme en place, parce que toutes ses actions étant, pour ainsi dire, au soleil, il n'y a personne qui ne sache par soi-même ce qu'il peut mériter de louanges ou de blâme; et j'ai toujours remarqué qu'à cet égard le public était très-juste, et sait bien mettre à leur place les auteurs où les objets de l'éloge ou de la critique. Quant à moi, qui par bonheur ou par malheur, comme il vous plaira, n'ai pas la plus petite obligation à aucun de ceux qui gouvernent aujourd'hui, et à qui ils n'ont fait proprement ni bien ni mal, j'ai pris pour devise à leur égard ce beau passage de Tacite : *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, et sine odio dicendus est.* J'aurais été très-fâché que l'on m'eût soupçonné d'être le bureau d'adresse des satires qu'on s'avise de faire contre le gouvernement, dont je n'ai ni à me louer ni à me plaindre, et dont je ne voudrais d'ailleurs me venger, si j'en étais persécuté, que par une conduite qui fît rougir les persécuteurs. Mais de quoi je suis bien étonné, c'est qu'on ait pu vous attribuer un moment une rapsodie où il n'y a ni goût, ni style, ni finesse, et où on a même eu l'esprit de défigurer le peu qu'on a conservé de votre véritable lettre. Je crois, en effet, que M. de Choiseul doit voir à présent que nous sommes dignes de son *estime;* à l'égard de ses *bontés*, je vous en souhaite la continuation. Vous devriez l'engager, puisqu'il vous écoute et vous aime, à accorder quelque protection aux pauvres roués de Toulouse. La veuve vint me voir, il y a quelques jours, et m'apporter son mémoire; ce spectacle me fit grande pitié. Il ne faut pas se plaindre d'être malheureux, quand on voit une famille qui l'est à ce point-là. Je parlerai et crierai même en leur faveur, c'est tout ce que je puis faire; mais s'ils sont innocens, comme j'en suis persuadé, et qu'on ne force pas le parlement de Toulouse à leur faire réparation, je ne pourrai m'empêcher de dire : *Dans quel pays sommes-nous!*

Pour la philosophie, je ne crois pas qu'Omer et Palissot lui fassent réparation sitôt; mais, en attendant, on fait justice de

ses ennemis : cependant il y a, dit-on, vingt-quatre jésuites à Versailles; ce sont les vingt-quatre vieillards des *Provinciales* ou de l'*Apocalypse*, comme il vous plaira. Le parlement ne les y voit pas de bon œil, et se propose, dit-on, dès qu'il sera rentré, d'enfumer les terriers où se sont accroupis ces renards, ou plutôt ces vieux lapins, car ils ne sont plus guère renards. L'abbé Chauvelin sera dans cette chasse le basset à jambes torses.

Eh bien, que dites-vous de la paix? et croyez-vous, pour le coup, que votre ancien disciple s'en tire? Ce serait un grand malheur pour la philosophie que la maison d'Autriche, encore superstitieuse, fût la maîtresse de l'Allemagne, où la vigne du Seigneur ne laisse pas de fructifier. On dit que pour dédommager la maison de Saxe, qui a bien l'air de payer les frais, on donnera un évêché en France ou en Allemagne au prince Clément; ce sera une maison crossée et mitrée. A propos de ceux qui la crossent, ayez-vous des nouvelles de la czarine? On a mis, dans le *Journal encyclopédique*, une lettre où on parle des propositions qu'elle a eu la bonté de me faire. Les journalistes ont ajouté une note où ils disent, assez mal-à-propos, que je suis *aussi cher à la France* qu'à la Russie; je crois bien être cher à quelques Français qui me le sont aussi; mais *cher à la France*, tout me prouve que je n'ai pas l'honneur de l'être.

Je vois, par ce que vous me mandez, que nous ne tarderons pas à avoir le Corneille. N'oubliez pas de le louer beaucoup quand il est *sublime;* et quand il est *rabâcheur*, faites-le sentir sans le dire : vous y gagnerez et l'art y gagnera, parce que vous direz vrai et ne blesserez personne. Je vous félicite, au surplus, de tous les plaisirs dont vous jouissez; je ne doute point, sur ce que vous m'en dites, de la bonté de vos acteurs; je crois pourtant que vous aimeriez bien autant Clairon et Préville, si vous les aviez. On vient de m'apporter le billet d'enterrement du pauvre Sarrazin, que vous m'avez entendu si bien contrefaire. Vous pourriez me dire comme Phèdre :

Seigneur, il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.

A l'égard de l'infâme, si les dégoûts qu'on lui donne continuent, il ne sera pas nécessaire de lui arracher le masque, il tombera de lui-même; en tout cas, je crois trop dangereux de l'arracher, mais très-bien fait de le décoller peu à peu. *Plus fait douceur que violence.*

Adieu, mon cher et illustre philosophe, portez-vous bien, moquez-vous de tout, et même des méchancetés qu'on veut vous faire, et aimez-moi comme je vous aime. Je vous em-

brasse de tout mon cœur. Je serai bien content de voir *Olympie* régénérée, et je crois qu'elle en avait besoin : il n'y a que Candide au monde qui puisse trouver *que tout soit bien* dans l'ouvrage des six jours. J'ai bien entendu parler de ce *Dictionnaire des hérésies* dont vous ne me dites qu'un mot, et j'ai grande envie de le voir ; la mine est précieuse et abondante.

Paris, 12 janvier 1768.

Il est vrai, mon cher et illustre maître, que je n'aime *les grands* que quand ils le sont comme vous, c'est-à-dire par eux-mêmes, et qu'on peut vraiment se tenir pour honoré de leur amitié et de leur estime; pour les autres, je les salue de loin, je les respecte comme je le dois, et je les estime comme je peux. Je ne dis pas cependant que, si j'avais comme vous le bonheur d'avoir des terres et le malheur d'avoir affaire à des intendans, je ne fusse très-reconnaissant envers le ministre qui me délivrerait de l'intendant, et qui affranchirait mes terres;

> Mais pour moi, Dieu merci, qui n'ai ni feu ni lieu,
> Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu,

dit Despréaux. J'ajoute, et je ne dis ni bien ni mal des gens en place, pourvu que je conserve la mienne, qui est trop petite pour incommoder personne, et pour faire envie aux intendans.

S'il est vrai que le duc de Choiseul ait protégé la comédie *des Philosophes*, et qu'en même temps il rende à la philosophie (peut-être sans le vouloir) le bon service de la délivrer des jésuites, la philosophie pourra dire de lui ce que Corneille disait du cardinal de Richelieu :

> Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
> Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Au surplus, si vous voulez savoir mon tarif, je trouve qu'un philosophe vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un ministre, un ministre qu'un intendant, un intendant qu'un conseiller, un conseiller qu'un jésuite, et un jésuite qu'un janséniste ; et qu'un ami comme vous vaut mieux que tout cela pris ensemble.

En vérité, on a eu bien de la bonté à Versailles de juger enfin, à force de discernement, que vous n'aviez pas écrit une lettre insolente et absurde : il est vrai que, dans ce pays-là, on dit à toutes les sottises qui se font : *c'est la philosophie ;* comme Crispin dit : *c'est votre léthargie*. Savez-vous que c'est à la philosophie que ces messieurs imputent nos disgrâces? Il est

rai, leur a-t-on répondu, que les Anglais et le roi de Prusse ne sont pas philosophes.

A propos de ce roi de Prusse, le voilà pourtant qui surnage; et je pense bien comme vous, en qualité de Français et d'être pensant, que c'est un grand bonheur pour la France et pour la philosophie. Ces Autrichiens sont des capucins insolens qui nous haïssent et nous méprisent, et que je voudrais voir anéantis avec la superstition qu'ils protégent: je parle, comme vous, de la superstition, et non pas de la religion chrétienne, que j'honore comme les sociniens honteux de Genève honorent son divin fondateur. Voilà encore le socinien Vernet qui vient d'imprimer deux lettres contre vous et moi; il ne m'a pas été possible de les achever; cela est d'un style et d'un goût exécrables. Ne pourrait-on pas pourtant donner sur les oreilles à ce prestolet; mais il faudrait avoir, pour cela, ce qui a été écrit contre lui en Hollande et ailleurs, au sujet de son catéchisme; et puis il faudrait avoir du temps de reste pour lire toutes ces rapsodies, et pour en écrire d'autres sur celles-là; et ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle feuille périodique intitulée: *la Renommée littéraire*, où l'on dit que vous êtes assez maltraité? Que de chenilles qui rongent la littérature! par malheur ces chenilles durent toute l'année, et celles des bois n'ont qu'une saison. On dit que l'auteur de cette infamie, que je n'ai pas eu le temps ni le courage de lire, est un certain Le Brun, à qui vous avez eu la bonté d'écrire une lettre de remercîment sur une mauvaise ode qu'il vous avait adressée. Je me souviens que, dans cette ode, il y avait un vers qui finissait par *les lauriers touffus*: une femme avec qui je lisais cette ode trouva l'épithète singulière: *Je la trouve comme vous*, lui dis-je; *je ne crois pourtant pas que ce soit une faute d'impression*. Les lauriers de M. Le Brun se contentent de rimer à *touffus*, mais ne le sont pas.

Laissons là toutes ces vilenies, et dites-moi où vous en êtes de Corneille, du *Czar* et d'*Olympie*. A propos, on dit que vous serez obligé de changer le titre de cette dernière pièce, à cause de l'équivoque, *ô l'impie!* Et puis dites que nous ne sommes pas plaisans?

Il paraît que l'affaire des Calas prend une tournure assez favorable; cependant ces pauvres gens-là ont bien des ennemis, et on écrit de Toulouse que les absous sont coupables, mais que le roué n'était pas innocent. Pour moi, je suis persuadé, comme vous, que cette malheureuse famille a été victime des pénitens blancs. Croiriez-vous qu'un conseiller au parlement disait, il y

a quelques jours, à un des avocats de la veuve Calas, que sa requête ne serait point admise, parce qu'il y avait en France plus de magistrats que de Calas? Voilà où en sont ces *pères de la patrie.*

En attendant que vous répondiez à Caveirac, qui n'en vaut pas la peine, le châtelet vient de décréter ce Caveirac de prise de corps, pour avoir fait l'*Appel à la raison* en faveur des jésuites. Tous ces fanatiques en appellent de part et d'autre à la raison; mais la raison fait pour eux comme la mort :

> La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
> Et les laisse crier.

On dit que le frère Griffet pourrait bien se trouver impliqué dans l'affaire de Caveirac, qui très-sagement a pris la fuite. Notez que ledit Caveirac est l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthélemi*, pour laquelle on ne lui a pas dit plus haut que son nom; mais on veut le pendre pour l'*Apologie des jésuites*. Au surplus, pourvu qu'il soit pendu, n'importe le pourquoi. Le parlement vient déjà de faire pendre un prêtre pour quelques mauvais propos; cela affriande ces messieurs, et l'appétit leur vient en mangeant. Adieu, mon cher et illustre maître.

P. S. Damilaville, qui sort d'ici, m'a dit qu'il vous enverrait la *Renommée littéraire*. On dit qu'il y en a une seconde feuille. On dit aussi que Le Brun a pour associé un abbé Aubry, qui est apparemment un descendant d'un bâtard d'Aubry-le-Boucher.

Nous n'avons point encore reçu à l'Académie l'*Héraclius* de Caldéron; je le crois sans peine digne d'être placé à côté du *César* de Shakespeare. A propos de Caldéron et de Shakespeare, que dites-vous du mausolée qu'on fait élever à Crébillon? Je crois que vous pouvez être tranquille; ce mausolée-là sera bien son tombeau, et ne sera pas le vôtre. Voilà le premier monument que le ministère élève aux lettres; il semble qu'on aurait pu commencer plus tôt et commencer mieux. Adieu, mon cher philosophe; je suis actuellement absorbé dans la géométrie; on m'a reproché que je n'en faisais plus, et de rage j'ai donné deux volumes de diablerie l'an passé, et j'en vais encore donner deux. Damilaville m'a montré ce que vous dites de l'*Encyclopédie* dans l'*Histoire générale;* vous avez bien fait de retrancher ce qui regarde le parlement; vous avez pourtant toute raison, mais ces messieurs ne l'entendent pas. Adieu, encore une fois.

Paris, 12 février 1763.

Je commence à croire, mon cher et illustre maître, que le fanatisme pourrait bien avoir le même sort que l'empire romain, d'être détruit par les Tartares. Les souverains de la zone glaciale donneront ce grand exemple aux princes des zones tempérées; et Fontenelle eût dit à Catherine qu'elle est destinée à être l'*aurore boréale* de l'Europe. En attendant, je ris, à part moi, de la manière dont les choses sont arrangées dans ce meilleur des mondes possibles; au Midi, la philosophie persécutée, vilipendée sur le théâtre; au fond du Nord, une princesse qui la protége et qui la cultive:

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé,
Tout en eût été mieux.

J'ai bien peur que Catherine d'Alexandrie, qui confondit, *comme vous savez*, les philosophes avec tant de succès, ne voie de fort mauvais œil l'accueil que leur fait Catherine de Russie, et ne se récuse pour sa patrone. Il faut espérer que la cour de Pétersbourg sera plus fidèle au traité qu'elle fait avec la philosophie, qu'elle ne l'a été à ceux qu'elle a faits avec le cardinal de Bernis. Il est vrai que le fruit de ces derniers a été de faire égorger un million d'hommes, et que la philosophie aura peut-être le bonheur d'en éclairer un plus grand nombre. Je ne sais pourtant si jusqu'ici elle doit se réjouir ou s'affliger, tant ses succès sont équivoques, du moins sur les bords de la Seine. Expliquez-moi par quelle fatalité la philosophie ne peut se résoudre à quitter ces bords, malgré les dégoûts qu'elle y éprouve, et le peu de prosélytes qu'elle y fait. Les philosophes sont comme la femme du Médecin malgré lui, qui veut que son mari la batte. Il est vrai que, pour se dédommager, ils viennent de faire donner aux jésuites quelques coups de bâton, et qu'ils se flattent même d'être au moment d'en faire maison nette; il faudra voir ce que cela produira.

Je n'ai point lu l'apologie des jésuites dont vous me parlez; mais je trouve la France fort à plaindre de perdre d'un coup de filet tant de grands génies. Il faut espérer que le collége de la Propagande en fera recrue. Nous pourrions même y ajouter, par-dessus le marché, ce prédicateur Le Roi, qui vraisemblablement n'est pas le roi des prédicateurs, et dont le nom, ignoré dans son quartier, a eu le bonheur de parvenir jusqu'à vous. Vous m'apprenez de Genève que M. Le Roi prêche à Paris. Je

voudrais que les avocats de la famille infortunée des Calas eussent mis dans leurs mémoires moins de *pathos* et plus de pathétique ; mais je conviens avec vous que leur zèle et leur désintéressement font un véritable honneur à notre siècle ; tant de vertu me fait désirer une éloquence qui y réponde. Je plaindrais mademoiselle Corneille, si elle n'avait pour dot que les souscriptions des gens de Versailles. Tout le *Mercure* est infecté d'épitaphes de Crébillon, qui sont ignorées comme ses vers ; voici celle que je ferais à quelqu'un de votre connaissance, à condition qu'elle ne servirait de long-temps : *Il fut l'auteur de* la Henriade...., *etc., etc., et maria la nièce du grand Corneille.*

Avec cette épitaphe-là, on peut se passer d'un mausolée fait par Le Moine, et même d'être loué après sa mort dans le *Mercure ;* mais, en attendant les petits cousins que vous aller donner à *Cinna,* puissiez-vous, mon cher maître, donner encore long-temps des frères à *Tancrède !* J'attends l'*Héraclius* de Caldéron, mais je suis bien plus curieux de l'*Histoire générale.* Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre humain tout-à-fait de face ; ce triste visage n'est pas bon à être vu dans toute la difformité de ses traits ; je crains même qu'il ne se trouve trop hideux étant montré de trois-quarts, et qu'il ne lui prenne envie de brûler le tableau, et de crier au feu contre le peintre qui heureusement se trouvera à cent lieues des Omer et des Berthier. Adieu, mon cher et illustre philosophe ; conservez bien vos yeux, sans quoi les fanatiques diraient que vous ressemblez à Tirésias, que les dieux aveuglèrent pour avoir révélé leur secret aux hommes. Vivez, voyez et écrivez long-temps pour l'honneur des lettres, pour le progrès de la raison, et pour le bien de l'humanité ; et souvenez-vous quelquefois qu'il y a sur les bords de la Seine un homme qui vous aime, vous honore et vous admire, et qui vous eût conservé les mêmes sentimens sur les bords de la Sprée et sur ceux de la Néva.

Postdam, 7 auguste 1763.

Depuis six semaines, mon cher confrère, que je suis arrivé ici, j'ai toujours voulu vous écrire sans en pouvoir trouver le moment ; différentes occupations et des distractions de toute espèce m'en ont empêché ; cependant je ne veux pas retourner en France sans vous donner signe de vie. Mon voyage a été des plus agréables, et le roi me comble de toutes les bontés possibles. Je puis vous assurer que ce prince est supérieur à la

gloire même qu'il vient d'acquérir par la justice qu'il rend à ses ennemis, et par la modestie bien sincère avec laquelle il parle de ses succès. Vous êtes convenu avec moi, et vous avez bien raison, que la destruction de sa puissance eût été un grand malheur pour les lettres et pour la philosophie. Les gazettes ont dit, mais sans fondement, que j'étais président de l'académie ; je ne puis douter, à la vérité, que le roi ne le désire, et j'ose vous dire que l'académie même m'a paru le souhaiter beaucoup ; mais mille raisons dont aucune n'est relative au roi, et dont la plupart sont relatives à moi seul, ne me permettent pas de fixer mon séjour en ce pays. Le roi me parle souvent de vous. Il sait vos ouvrages par cœur, il les lit et relit, et il a été charmé tout récemment de la lecture qu'il a faite de vos additions à l'*Histoire générale*. Je puis vous assurer qu'il vous rend bien toute la justice que vous pouvez désirer. Le marquis d'Argens me charge de vous faire mille complimens de sa part ; il vous regrette beaucoup, et me le dit souvent; il n'en fait pas de même de Maupertuis qui, ce me semble, n'a pas laissé beaucoup d'amis dans ce pays.

Je ne vous donne aucune nouvelle de littérature, car je n'en sais point ; et vous savez combien elles sont stériles dans ce pays où personne, excepté le roi, ne s'en occupe. Que dites-vous du bel arrêt du parlement de Paris pour consulter la *faculté de théologie* sur l'inoculation, cette même faculté qu'il a déclarée ne pouvoir être juge en matière de sacremens. Cette nouvelle sottise française nous rend la fable des étrangers. Il faut avouer que nous ne démentons notre gloire sur rien.

Adieu, mon cher et illustre maître. Comme je compte partir à la fin de ce mois pour retourner en France, adressez-moi votre réponse à Paris. Je compte toujours faire le voyage d'Italie, et vous embrasser en allant ou en revenant.

Paris, 8 octobre 1763.

Je ne me pique, mon cher et illustre maître, d'être ni aussi sublime que Platon, s'il est vrai qu'il soit aussi sublime qu'on le prétend, ni aussi obscur qu'il me paraît l'être ; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez Denis de Syracuse, et que vous avouez valoir un peu mieux, je crois que s'il était réduit à se faire maître d'école, comme l'autre, les généraux et les ministres feraient bien de se mettre en pension chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis plus affligé que je ne puis vous

dire, que le protecteur et le soutien de la philosophie ne soit pas bien avec tous les philosophes; que ne donnerais-je point pour que cela fût! Il m'a écrit, peu de jours avant mon départ, une lettre pleine d'amitié, par laquelle il me marque qu'il laissera la présidence vacante jusqu'à ce qu'il me plaise de venir l'occuper. Il m'a donné son portrait, m'a très-bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma satisfaction eût été parfaite si j'avais pu me trouver à Potsdam avec vous.... Mais.... que je suis fâché de ce qui s'est passé! Ce que je puis vous assurer, c'est que vous êtes regretté de tout le monde, le marquis d'Argens à la tête, qui est assurément votre serviteur et votre ami. Il ne dit pas la même chose, ni les autres non plus, du défunt président, à qui Dieu fasse paix.

Je n'ai point repassé par chez vous, parce que je comptais vous voir en allant en Italie; mais des raisons de santé et d'affaires m'obligent à différer ce voyage; en tout cas, ce n'est que partie remise; croyez que je ne préfère pas les rois à mes amis. Je ne suis point étonné que ce que vous savez soit bafoué à Genève comme à Paris, par les gens raisonnables. Je ne serais pas fâché non plus que Jean-Jacques, tout fou qu'il est, fût réhabilité pour l'honneur de la bonne cause qui a servi de prétexte à la persécution qu'il a éprouvée. Nous avons lu à Sans-Souci *le Catéchisme de l'honnête homme*, et nous en avons jugé comme vous, le révérend père abbé à la tête. Vous avez raison; je suis bien peu zélé, et je me le reproche; mais songez donc que le bon sens est emprisonné dans le pays que j'habite:

> En quoi peut un pauvre *reclus*
> Vous assister? que peut-il faire,
> Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?

Savez-vous que Jean-George Le Franc, frère de Jean-Simon Le Franc, vient de faire une grosse *Instruction pastorale* contre nous tous? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer: je l'ai renvoyée au libraire, et j'ai écrit à l'auteur, en deux mots, que sûrement c'était une méprise, et que ce présent n'était pas pour moi. J'avais projeté, pour toute réponse, de lui faire une chanson sur l'air: *M. l'abbé, où allez-vous, vous allez vous casser le cou, vous allez sans chandelle*, etc. Achevez le reste, mon cher maître; il me semble que *vous allez sans chandelle* est assez heureux. Adieu, mon cher et illustre philosophe; celui que je viens de quitter l'est plus que jamais en tout sens, et me l'a rendu aussi en tout sens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penser, comme l'*Ecclésiaste*, qu'à me moquer

de tout en liberté; ce n'est pas que Jean-George Le Franc n'assure que vous n'avez pas entendu l'*Ecclésiaste;* mais j'en crois plutôt vos commentaires que les siens. Adieu; je vous embrasse mille et mille fois.

Paris, 8 décembre 1763.

J'AI, mon cher et illustre maître, des remercîmens et des reproches tout à la fois à vous faire; les remercîmens seront de grand cœur, et les reproches sans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la lettre du quakre que vous m'avez envoyée; c'est apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là; il ne pouvait choisir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir sa petite remontrance à Jean-George. Je ne sais si je vous ai dit que ce Jean-George, qui assurément n'est pas aussi habile à se battre contre le diable que l'était George son patron, a fait une réponse assez impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé son *Instruction pastorale* à son libraire et à ses moutons. J'ai répondu à sa réponse, en lui prouvant très-poliment qu'il était un sot et un menteur, et Jean-George, tout Jean-George qu'il est, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlasse pas, comme votre ami le quakre, le chapeau sur la tête, mais le chapeau sous le bras, en lui donnant, à la vérité, de grands coups de bâton. J'aurais bien envie de lui faire essuyer quelque petite humiliation publique, de lui donner en cinq ou six pages quelques petits dégoûts sur sa charmante *Instruction*. Il y donne assurément beau jeu, et ne s'attend pas aux questions que je lui ferais; mais celles que lui fait notre ami le quakre me paraissent suffisantes pour l'occuper.

Je vous remercie de plus, mon cher philosophe, de vos excellentes additions à l'*Histoire générale;* non-seulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambassade de César aux Chinois, et l'arrivée du brame philosophe parmi nous, sont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'Ésope, se vendent assez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de Malesherbes. Il est vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie, auxquelles j'avoue qu'ils sont assez semblables par l'importance de leurs querelles, l'objet de leur ambition, la modération de leurs haines, et l'élévation de leurs sentimens; mais enfin il me semble que personne n'aura à se plaindre, si

la presse, la religion et la *coucherie* sont également libres en France.

Venons à présent aux reproches. J'ai entendu parler d'un *Traité de la Tolérance,* qui est aussi d'un de vos amis, à ce qu'on m'assure, et qui ne vient pas de Philadelphie; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois, comme Iphigénie demande Achille, et je ne puis parvenir à l'avoir, et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi, et qui, sans me vanter, ne sont pas aussi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites, je vous prie, à votre ami qu'il n'est pas trop équitable dans ses préférences. Je pourrais faire là-dessus un long commentaire; mais les commentaires ne sont pas faits pour l'ami dont je parle; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin Marmontel de l'Académie. J'en suis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui faisait au sujet de M. d'Aumont n'était qu'un prétexte pour ceux qui désiraient de l'exclure. La véritable raison était sa liaison avec des gens qu'on a pris fort en haine, je ne sais pas pourquoi, à quatre lieues d'ici; en un mot, avec les philosophes qui font aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le sont pas. L'affaire de Marmontel était comme celle des jésuites; il y avait une raison apparente qu'on mettait en avant, et une raison vraie que l'on cachait. Heureusement pour la philosophie, tous les gens faits pour la craindre n'ont pas pensé de même. M. le prince Louis de Rohan, tout coadjuteur qu'il est de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette occasion être le coadjuteur de la philosophie, et lui a rendu, sans manquer à son état, tous les services imaginables; c'est par lui que vous avez aujourd'hui dans l'Académie Française un partisan et un admirateur de plus. M. le prince Louis mérite en vérité la reconnaissance de tous les gens de lettres, par la manière dont il sait les défendre et les servir dans l'occasion; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami sur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remercîmens. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous serve la bonne cause suivant ses petits moyens. Vous la servez de votre plume, et moi, à qui on n'en laisserait pas une sur le dos, si j'en faisais autant, je tâche de lui gagner des partisans dans le pays ennemi; et ces partisans ne seront point compromis, parce qu'ils ne doivent jamais l'être; mais ils recevront de moi, de tous mes amis, et ils devraient recevoir de vous le tribut de reconnaissance que tous les êtres pensans leur doivent. A pro-

pos de la bonne cause, je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuses tracasseries au sujet de mon voyage de Prusse; on m'a prêté des discours que je n'ai jamais tenus, et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Prusse lui-même, et ce prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis, s'ils méritaient que je la leur fisse lire. Vous savez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui, en attendant le paradis de Mahomet, est venu voir votre ancien disciple de la part du sultan Moustapha. J'écrivais l'autre jour en ce pays-là que, si le roi voulait seulement dire un mot, ce serait une belle occasion pour engager le sultan à faire rebâtir le temple de Jérusalem. Cela nous vaudrait vraisemblablement une nouvelle instruction pastorale de Jean-George, où il nous prouverait que, quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment, le Christ n'en aurait pas moins dit la vérité. Que pensez-vous de ce projet? il me semble que l'exécution en serait fort divertissante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore pensé; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu, mon cher et illustre maître; aimez-moi, je vous prie, toujours. Il me semble que vous me négligez un peu; vous m'écrivez de petits billets, et vous ne m'envoyez presque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu, je vous embrasse mille fois.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui se passe ici au sujet des déclarations, des édits, des impôts. Je laisse messieurs du parlement se mêler de tout cela sans y entendre. Il y a deux de ces messieurs qui sont à Berlin; ils ont désiré de voir le roi de Prusse, et le roi n'y a consenti qu'après qu'ils ont assuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de consulter la Sorbonne sur l'inoculation, et de s'opposer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le parlement et la Sorbonne n'ont point de reproches à se faire mutuellement.

Paris, 26 décembre 1763.

Je vous prends au mot, mon cher et illustre maître, comme Fontenelle prenait la nature sur le fait. M. de La Reynière, fermier des postes, veut bien me servir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques; faites-moi donc le plaisir de lui adresser dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire *de la Tolérance* que vous m'annoncez. Tous les corsaires ne sont pas à Tétuan et sur la Méditerranée;

cependant frère Damilaville me donne encore quelque espérance.

Dieu conduise la barque, et la mène à bon port! J'ai écrit à frère Hippolyte Bourgelat. J'ai bien de la peine à croire qu'il soit coupable; car c'est un des meilleurs tireurs de la voiture philosophique, et assurément des mieux dressés, qui ont le plus de cœur à l'ouvrage; mais il ignorait sans doute ce que ce ballot contenait; il se trouvait dans la circonstance critique du changement de ministre de la librairie; il n'a osé rien hasarder, il a craint d'être mis en fourrière, et assurément la voiture y aurait perdu beaucoup: mais aussi pourquoi MM. Cramer n'ont-ils pas attendu huit jours? Puisque vous dites que l'ouvrage du saint prêtre sur la *Tolérance* a été toléré des ministres et des personnes plus que ministres, un petit mot dit de leur part à Hippolyte Bourgelat, qui ne se pique pas d'être plus intolérant qu'un ministre, aurait levé toute difficulté, et le ballot serait présentement à Paris, au lieu qu'il est peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc, qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corsaires que de celle des religions, et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux esclaves chrétiens pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre mathurin ou père de la Merci dans les prisons de Méquinez, vous m'avouerez qu'il se passerait bien de cette aubaine que MM. Cramer lui auront valu.

Je vous envoie de mémoire, car je n'en ai point gardé de copie, mon petit commerce avec Jean-George [1]; vous verrez

[1] *Lettre de d'Alembert à l'évêque du Puy.*

Monseigneur, on vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je suis personnellement insulté. Je ne puis croire que votre intention ait été de me faire un pareil présent; c'est sans doute une méprise de votre libraire à qui je viens de le renvoyer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Réponse de l'évêque.

Ce n'est point par mon ordre, monsieur, que mon *Instruction pastorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers, et je suis fâché de cette méprise, puisqu'elle vous a déplu. Je le suis aussi de ce que vous vous regardez comme personnellement insulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Réplique.

Vous m'avez mis expressément, monseigneur, dans votre *Instruction pastorale*, au nombre des ennemis de la religion que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les passages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation si publique et si injuste, faite par un évêque, était une insulte personnelle, sans parler des qualifications peu obligeantes que vous y avez

qu'il n'est pas long. Jean-George n'a pas répondu à la réplique qui, en effet, était un peu embarrassante pour un sot et pour un fripon à qui on prouve géométriquement qu'il n'est pas autre chose. Sa réponse sera apparemment pour la prochaine instruction pastorale. Vous m'accusez d'enfouir mes talens, parce que je n'ai pas donné les étrivières, comme je le pouvais, à ce fanatique Aaron; prenez-vous-en au peu de sensation que sa rapsodie a faite à Paris. C'était lui donner une existence que de l'attaquer sérieusement; car, dans la position où je suis, je ne pouvais l'attaquer que de la sorte, et des plaisanteries auraient mal réussi, surtout après les vôtres. Au reste, ne m'accusez point, mon respectable patriarche, de ne pas servir la bonne cause; personne peut-être ne lui rend de plus grands services que moi. Savez-vous à quoi je travaille actuellement? à faire chasser de Silésie la canaille jésuitique, dont votre ancien disciple n'a que trop d'envie de se débarrasser, attendu les trahisons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne dise que les philosophes de France sont étonnés que le roi des philosophes, le protecteur déclaré de la philosophie, tarde si long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres sont lues au roi qui est très-sensible, comme vous le savez, à ce que les vrais croyans pensent de lui; et cette semence produira sans doute un bon effet, moyennant la grâce de Dieu qui, comme dit très-bien l'Écriture, tourne le cœur des rois comme un robinet. Je ne doute pas non plus que nous ne parvinssions à faire rebâtir le temple des Juifs, si votre ancien disciple ne craignait de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis qui emporteraient de chez lui trente ou quarante millions.

Marmontel, dans son discours à l'Académie, a parlé de vous comme il le devait, et comme nous en pensons tous. Je me flatte comme vous que c'est une acquisition pour la bonne cause. Petit à petit l'église de Dieu se fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de du Marsais dont vous me parlez. S'il est en effet aussi utile que vous le dites, je prie Dieu de

jointes, et qui, à la vérité, n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en soit, je vois, par votre lettre, combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puisqu'il m'a expressément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'Académie Française. Vous voyez bien, monseigneur, qu'il était nécessaire de vous avertir de cette petite méprise, dont je ne suis d'ailleurs nullement blessé, non plus que de l'insulte. J'espère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur d'être, monseigneur, etc.

donner à l'auteur, dans l'autre monde, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, comme s'exprime la très-sainte messe. Mais ce que je connais, et ce qui m'a fait très-grand plaisir, ce sont deux jolis contes qui courent le monde, et qui seront, à ce qu'on m'assure, suivis de beaucoup d'autres. Que le Seigneur bénisse et conserve l'aveugle très-clair-voyant à qui nous devons de si jolies veillées! puisse-t-il faire longtemps de pareils contes, et se moquer long-temps de ceux dont on nous berce! Il y aurait encore bien d'autres choses dont il pourrait se moquer s'il le voulait; mais il a (car je suis en train de citer l'Evangile) la *prudence du serpent*, et peut-être aussi la *simplicité de la colombe*, en croyant de ses amis des gens qui n'en sont guère. Après tout, il est bon que la philosophie fasse flèche de tout bois, et que tout concoure à la servir, même les parlemens, qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens qui la détestent; mais qui, tout en la détestant, lui sont utiles malgré eux.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir!

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse.

Paris, 15 janvier 1764.

Ce que j'ai d'abord de plus pressé, mon cher et très-respectable maître, c'est de justifier frère Hippolyte Bourgelat, qui, comme je m'en doutais bien, n'est point coupable, ainsi que vous le verrez par la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet, et dont je vous envoie copie. J'espère que M. Galatin échappera aux griffes des vautours et que je pourrai lire enfin cette *tolérance* dont nosseigneurs de la rue Plâtrière, qui ont presque autant d'esprit que nosseigneurs du parlement, me privent avec une cruauté intolérable. La vérité est que ceux qui ont lu le livre ne se soucient guère qu'on le lise, et que les fanatiques qui en ont eu vent craignent qu'il ne soit lu. Voilà la solution du problème que vous me proposez sur le calcul des probabilités.

Si je n'avais pas donné du monseigneur à Jean-George, il aurait fait imprimer ma lettre, et mis contre moi tous les monseigneurs et les *monsignori* de l'Europe; mais un évêque s'appelle *monseigneur* comme un chien *citron*. Le point essentiel, c'est d'avoir prouvé à monseigneur qu'il est un sot et un menteur; c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en soit, je vous promets, s'il m'écrit encore, de l'appeler mon révérend père; et de l'avertir qu'il a eu moi un fils bien mal mo-

rigéné. Je ne désespère pas de lui en dire quelque chose un jour plus solennellement que je n'ai fait, au risque d'être excommunié au Puy en Velay.

Tandis que j'écris des *lettres obscures* à ce plat monseigneur, il en est un qui mérite ce titre mieux que lui, et à qui vous devriez écrire une lettre ostensible, pour le remercier au nom de nous tous de la manière honnête dont il se conduit avec les gens de lettres : c'est M. le prince Louis de Rohan, qui serait certainement très-flatté de recevoir de vous cette marque d'estime, et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaison avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. Simon et George Le Franc), le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les sentimens que vous pouvez désirer, et qu'il n'est pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commis de la poste.

A propos d'Académie, ne croyez pas que moi et quelques autres de vos amis exigions la plate souscription de *très-humble et très-obéissant serviteur*[1] : la pluralité l'a emporté, et je pense qu'attendu le sot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats discours, et que vous ferez mieux de suivre l'usage ; mais, à l'égard de votre nom, il me paraît indispensable pour vous, pour l'Académie, pour le public et pour Corneille.

Je ferai chercher ce livre de du Marsais dont je n'ai aucune connaisance ; c'était un grand serviteur de Dieu. Je me souviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les sacremens, et qui venait de l'exhorter : *Monsieur, je vous remercie ; cela est fort bien ; il n'y a point là dedans d'alibiforains.* Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre secrétaire à celui de Simon Le Franc. Je ne doute point qu'en la lisant Simon Le Franc ne s'écrie :

Quid domini facient, audent cum talia fures?

Je vous remercie aussi d'avance de tous les contes de ma *Mère l'oie*, que je compte à présent recevoir de la première main ; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende jusqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philosophie, dont ils ont tant de peur, ne s'avise de se comparer aux oies du Capitole, à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête que les Gaulois du parlement en ont séparée. Il a fait, pour leur défense, un grand diable de mande-

[1] Dans la préface des *Commentaires sur Corneille*.

ment qui va, dit-on, être dénoncé; et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la conciergerie, si le roi n'aime mieux l'envoyer à la Roque. En attendant, le parlement travaille à de belles remontrances sur l'affaire de M. Fitz-James; ils prétendent que cela sera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement, comme M. de Pourceaugnac : *Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.*

Que dites-vous du nouveau contrôleur-général? Auriez-vous cru, il y a six ans, que les jansénistes parviendraient à la tête des finances? Comme ils se connaissaient en convulsions, on a cru apparemment qu'ils seraient plus propres à guérir celles de l'État, et à empêcher les Anglais de nous donner une autre fois des coups de bâche. Et du cardinal de Bernis, qu'en pensez-vous? Croyez-vous qu'après avoir fait le poëme des *Quatre Saisons*, il revienne encore à Versailles faire la pluie et le beau temps? *L'éclaircissement*, comme dit la comédie, *nous éclaircira;* et moi j'attends tout en patience, sûr de me moquer de quelqu'un et de quelque chose, quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu, depuis quelque temps, des nouvelles de votre ancien disciple. Dieu veuille qu'il envoie les jésuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui!

Adieu, mon cher maître; envoyez-moi tout ce que vous ferez; car j'aime vos ouvrages autant que votre personne. Ménagez vos yeux et votre santé, et continuez à rire aux dépens des sots et des fanatiques. Marmontel engraisse à vue d'œil, depuis qu'il est de l'Académie; ce n'est pourtant pas pour la bonne chère qu'on y fait.

Paris, 22 février 1764.

Je crains, mon cher et illustre maître, que votre frère et disciple Protagoras ne vous ait contristé par ce que vous appelez ses *cruelles critiques*. Quoique vous m'assuriez que mes lettres vous divertissent, je suis encore plus pressé de vous consoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfans perdus que j'ai jetés en avant sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendraient, et surtout d'être persuadé que ces enfans perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les étrivières s'ils vous déplaisent. Permettez-moi cependant, toujours sous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaises, à celles que je vous ai déjà faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenses tem-

porelles, les seules qui leur fussent promises : il ne leur était défendu ni de croire, ni d'attaquer l'immortalité de l'âme, dont leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une simple opinion d'école, sur laquelle leurs docteurs étaient libres de se partager, comme nos vénérables théologiens se partagent en scotistes, thomistes, mallebranchistes, descartistes, et autres rêveurs et bavards en *istes*. Direz-vous pour cela que ces messieurs sont tolérans, eux qui jeteraient si volontiers dans le même feu calvinistes, anabaptistes, piétistes, spinosistes, et surtout philosophes, comme les Juifs auraient jeté Philistins, Jébuséens, Amorrhéens, Cananéens, etc., dans un beau feu que les Pharisiens auraient allumé d'un côté, et les Saducéens de l'autre ? Juifs et chrétiens, rabbins et sorbonnistes, tous ces polissons consentent à se partager entre eux sur quelques sottises ; mais tous crient de concert haro sur le premier qui osera se moquer des sottises sur lesquelles ils s'accordent. C'est une impiété de ne pas convenir avec eux que Dieu est habillé de rouge, mais ils disputent entre eux si les bas sont de la couleur de l'habit.

J'ai bien peur, ainsi que vous, mon cher et illustre confrère, qu'on ne puisse faire un traité solide de la tolérance, sans inspirer un peu cette indifférence fatale qui en est la base la plus solide. Comment voulez-vous persuader à un honnête chrétien de laisser damner tranquillement son cher frère ? Mais, d'un autre côté, c'est tirer la charrue en arrière, que de dire le moindre mot d'*indifférence* à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérans. Ce sont des enfans méchans et robustes qu'il ne faut pas *obstiner*, et ce n'est pas le moyen de les gagner que de leur dire : *Mes chers amis, ce n'est pas le tout que d'être absurde, il faut encore n'être pas atroce.* La matière est donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance, parmi lesquels je connais même quelques honnêtes prêtres, quelques évêques qui ne les désavouent pas, sont *véhémentement suspectés*, comme disent nosseigneurs du parlement, et plusieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence si raisonnable et si pernicieuse. Mon avis serait donc de faire à ces *pauvres chrétiens* beaucoup de politesses, de leur dire qu'ils ont raison, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent est clair comme le jour, qu'il est impossible que tout le monde ne finisse par penser comme eux ; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaine, il est bon de permettre à chacun de penser ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaisir de voir tout le monde de leur avis ; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques uns en chemin jusqu'au moment marqué par Dieu le père pour

cette conviction et réunion universelle, mais qu'il faut sacrifier quelques passagers pour amener tout le reste à bon port.

Voilà, mon cher et grand philosophe, sauf votre meilleur avis, comment je voudrais plaider notre cause commune. Je travaille en mon petit particulier, et selon mon petit esprit (*pro mentula mea*, comme disait un savant et humble capucin), à donner de la considération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'académie de Berlin Helvétius et le chevalier de Jaucourt. J'ai écrit à votre ancien disciple les raisons qui me le faisaient désirer, et la chose a été faite sur-le-champ; car cet ancien disciple est plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais seulement qu'il prît le temple de Jérusalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je sais par cœur *Macare et Thélème;* cela est charmant, plein de philosophie, de justesse, et conté à ravir. On nous dira comme M. Thibaudois : *Conte-moi un peu, conte;* et je *veux que tu me contes*, etc. C'est bien dommage que vous vous soyez avisé si tard de ce genre dans lequel vous réussissez à ravir comme dans tant d'autres. Ce n'est pourtant pas que je n'aie entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage, à des gens qui à la vérité sont un peu difficiles, excepté sur les feuilles de Fréron. Ce sont pourtant des gens que vous louez (la marquise du Deffant), que vous croyez de vos amis, à qui vous écrivez, et même en prose et en vers : je vous laisse à deviner; mais si vous devinez juste, ne me trahissez pas, et faites-en seulement votre profit.

A propos de lettres, vous en avez écrit une charmante au prince Louis qui en est ravi; il la montre à tout le monde; et en vérité il mérite ce que vous lui dites, par la manière dont il se conduit avec les gens de lettres.

Nosseigneurs du parlement travaillent à force leurs grosses et pesantes remontrances sur le mandement de l'archevêque de Paris en faveur des jésuites : cela est bien long, et surtout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances sera d'expulser les frères jésuites de Versailles, et peut-être du royaume : je leur souhaite à tous un bon voyage. Leur ami Caveirac, auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthélemi*, a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il est temps de parler;* je crois qu'on y répondra par : *Il est temps de partir*. Notez que ce Caveirac, qui écrit pour de l'argent, a autrefois fait des *factums* contre le P. Girard en faveur de La Cadière : ainsi sont faits ces marauds-là.

Adieu, mon cher maître. Vous me conseillez de rire, j'y fais de mon mieux, et je vous assure que j'ai bien de quoi. Je

ne sais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre Saisons ;* mais si son ambition se borne à faire le saint chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeste pour un cardinal philosophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un soufflet au fanatisme en l'expulsant, qu'à ses diocésains en les confirmant. Adieu, encore une fois ; je vous embrasse et vous révère. Vous prétendez que mes lettres vous amusent; je vous répondrai comme le feu médecin Dumoulin, grand fesse-mathieu de son métier : *Mes enfans*, disait-il à ses héritiers, *vous n'aurez jamais autant de plaisir à dépenser l'argent que je vous laisse, que j'en ai eu à l'amasser.*

Paris, 2 mars 1764.

Je n'ai ni lu ni aperçu, mon cher et illustre maître, cet ouvrage ou rapsodie de Crévier, dont vous me parlez, et j'en ignorerais l'existence, si vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève qu'un cuistre, dans son galetas, barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on dise à un homme qui, parlant dans son *Histoire romaine* d'un cordonnier devenu consul, dit, à ce qu'on m'a assuré, que cet homme *passa du tranchet aux faisceaux ?* il faut l'envoyer écrire chez son compère le savetier, les sottises qu'il *se chausse* dans la tête ; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieusement ce livre est si parfaitement ignoré, que ce serait lui donner l'existence qu'il n'a pas que d'en faire mention, et je vous dirai comme le valet du joueur :

..... Laissez-le aller ;
Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?

Il est vrai que cette canaille janséniste, dont Crévier fait gloire d'être membre, devient un peu insolente depuis ses petits ou grands succès contre les jésuites : mais ne craignez rien, cette canaille ne fera pas fortune ; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enseignent sont trop absurdes pour *étrenner*. La doctrine des ci-devant Jésuites était bien plus faite pour réussir ; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été persécuteurs et insolens. Les voilà qui font tous leurs paquets plutôt que de signer ; cela est attendrissant. Les jansénistes sont un peu déroutés de leur voir tant de *conscience*, dont ils ne les soupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amusant quelques réflexions fort simples sur l'embarras où les jésuites se trouvent entre leur souverain et leur général. Le but de ces réflexions est de prouver qu'ils

font une grande sottise de se laisser chasser, et qu'ils peuvent en *conscience* (puisque *conscience* y a) signer le serment qu'on leur demande : mais je suis si aise de les voir partir, que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir ; et si je fais imprimer mes réflexions, ce sera quand je les saurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux ; car vous savez qu'il n'y a de bon que de se moquer de tout. Une autre raison me fait désirer beaucoup de voir, comme on dit, leurs talons ; c'est que le dernier jésuite qui sortira du royaume emmènera avec lui le dernier janséniste dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain les *ci-devant soi-disant jansénistes*, comme nos-seigneurs du parlement disent aujourd'hui les *ci-devant soi-disant jésuites*. Le plus difficile sera fait, quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme et de l'intolérance ; les autres ne sont que des cosaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant, toutes les dévotes de la cour, que les jésuites absolvaient des *petits péchés commis dans leur jeune âge*, crient beaucoup contre la persécution qu'on leur fait souffrir, et sur la précipitation avec laquelle on les expulse. Je leur ai répondu que le parlement ressemblait à ce capitaine suisse qui faisait enterrer sur le champ de bataille des blessés encore vivans ; et qui, sur les représentations qu'on lui faisait, répondait que, si on voulait s'amuser à les écouter, il n'y en aurait pas un seul qui se crût mort, et que l'enterrement ne finirait pas.

A propos de Suisse, savez-vous que frère Berthier se retire dans votre voisinage ? les uns disent à Fribourg, les autres chez l'évêque de Bâle. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois, puisqu'on l'accuse de les vouloir assassiner ; mais l'évêque de Bâle est roi aussi dans son petit village ; et à sa place je ne me croirais pas en sûreté. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce frère Berthier, si scrupuleux sur son vœu d'*obéissance*, ne l'est pas tant sur son vœu de pauvreté, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il s'en aille avec 4000 livres de pension pour la bonne nourriture qu'il a administrée aux enfans de France. Par ma foi, mon cher maître, si cet homme est si près de chez vous, vous devriez quelque jour le prier à dîner, et m'avertir d'avance, je m'y rendrais ; nous nous embrasserions ; nous conviendrions réciproquement, nous, que nous ne sommes pas chargés de foi, lui, qu'il nous est ennuyeux ; et tout serait fini, et cela ressemblerait à l'âge d'or.

On dit que le Corneille arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens), et que vous ne soyez réduit à dire comme

George-Dandin : *J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.* Après tout, l'essentiel est pourtant d'avoir raison ; cela est de précepte, et la politesse n'est que de conseil. L'éclaircissement, comme dit la comédie, nous éclaircira sur la sensation que produira cet ouvrage. En attendant, riez, ainsi que moi, de toutes les espèces de fanatiques, loyolistes, médardistes, homéristes, cornélistes, racinistes, etc. ; ayez soin de vos yeux et de votre santé ; aimez-moi comme je vous aime, et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire ; mais surtout laissez ce Crévier en repos. Quand les généraux sont bien battus, comme Jean-George et Simon son frère, les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu, mon cher maître ; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

Paris, 6 avril 1764.

Je vous dois une réponse depuis long-temps, mon cher et illustre maître ; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, si je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré (quoiqu'en vérité ce monde si parfait en vaille bien la peine), mais au propre et au physique, et presque aussi abondamment que Palissot vient d'en verser dans sa *Dunciade*. Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire ? il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs Mécènes. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur, pour avoir représenté, dans sa pièce des *Philosophes*, de très-honnêtes gens comme des cartouchiens, a été loué à la cour, protégé, récompensé. Il s'avise, dans sa *Dunciade*, de dire que Crévier est un âne ; Crévier, vieux janséniste, se plaint au parlement ; le parlement veut mettre Palissot au pilori ; et les protecteurs de Palissot le font exiler, pour le soustraire au parlement ; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne sont pas favorisées. Quant à moi, j'en suis fort content ; et si je fais jamais une *Dunciade*, je me flatte d'en être quitte aussi pour quelques mois d'absence ; mais je ne ferai point de *Dunciade*, ou si j'avais le malheur d'en faire une, ce ne serait ni M. Blin, ni M. du Rosoi, ni M. Sabatier, ni M. Rochon, ni même M. Fréron que j'y mettrais, ce serait des noms plus illustres.

Laissons toutes ces infamies, et parlons d'*Olympie*. Je vous félicite de ce grand succès. Vous y avez fait des changemens heureux. Le rôle de Statira et celui de l'hiérophante sont beaux, celui de Cassandre a des momens de chaleur qui intéressent,

celui d'Antigone et d'Olympie m'ont paru faibles; mais mademoiselle Clairon y est admirable au dernier acte. Quand elle serait un mandement d'évêque ou l'*Encyclopédie*, elle ne se jeterait pas au feu de meilleure grâce. Voiture lui dirait qu'on ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à rôtir ni à bouillir. Le spectacle est d'ailleurs grand et auguste, et cela s'appelle une tragédie bien étoffée : la représentation m'a fait très-grand plaisir, et la lecture que j'en ai refaite depuis a ajouté au plaisir de la représentation.

J'ai lu aussi depuis peu, par une espèce de fraude, un certain conte intitulé, *l'Éducation d'un prince;* cela me paraît bien fort pour feu Vadé ; croyez-vous qu'il ait fait cela? Pour moi, sans faire tort à la manière de Vadé, j'aime encore mieux ce conte-là que tous ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pourtant beaucoup. Mais à propos de ces contes, permettez-moi, mon cher maître, de vous dire que vous êtes un drôle de corps. Je vous écris qu'une personne qui se dit de vos amis, dénigre *Macare;* les fruits de cet avertissement, après m'avoir marqué le peu de cas que vous faites de cette personne et de ses jugemens, est une longue lettre que vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez le conte des *Trois manières*, en la priant de vouloir bien lui être favorable; cela s'appelle offrir une chandelle au diable. Encore passe si vous n'en offriez qu'à des diables de cette espèce, qui, après tout, ne sont que des diablotins; mais vous avez des torts bien plus grands, et vous *sacrifiez sur les hauts lieux*, ce qui, comme vous le savez, est une *abomination devant le Seigneur*, du moins, si je me souviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes* dont vous vous souvenez mieux que moi.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jésuites; et ce qui m'étonne, c'est que les herbes poussent comme à l'ordinaire, et que le soleil ne s'obscurcit pas; la dernière éclipse même n'a pas été aussi forte que nous nous y attendions. « L'univers ne sent pas la perte qu'il va faire ; » voilà un beau vers de tragédie.

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien disciple; il me mande que, depuis qu'il a fait la paix, il n'est en guerre ni avec les cagots, ni avec les jésuites, et qu'il laisse à une nation belliqueuse, comme la française, le soin de ferrailler envers et contre tous.

Que je confonde, dites-vous, ce maraud de Crévier, je m'en garderai bien ; je n'ai pas d'envie d'être au pilori ou exilé. Ah ! monsieur Crévier, que je trouve que vous avez raison dans tout ce que vous dites !

Cette tolérance n'est point encore tolérée, et je ne sais quand elle pourra parvenir à l'être. Il me semble qu'on n'en distribue point encore. Nous attendons le Corneille ; il est entre les mains d'un cuistre nommé Marin, qui doit décider si le public pourra le lire. Il faut rire de cela, ainsi que de tout le reste. Adieu, mon cher confrère.

30 juin 1764.

Cette lettre, mon cher et illustre confrère, vous sera remise par M. Desmarets, homme de mérite et bon philosophe, qui désire de vous rendre hommage en allant en Italie où il se propose des observations d'histoire naturelle, qui pourraient bien donner le démenti à Moïse. Il n'en dira mot au maître du sacré palais ; mais si par hasard il s'aperçoit que le monde est plus ancien que ne le prétendent même les Septante, il ne vous en fera pas un secret. Je vous prie de le recevoir et de l'accueillir comme un savant plein de lumières, et qui est aussi digne qu'empressé de vous voir. Adieu, mon cher et illustre confrère ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je voudrais bien partager avec M. Desmarets le plaisir qu'il aura de se trouver avec vous.

Paris, 9 juillet 1764.

Si vous aviez l'honneur, mon cher et illustre maître, d'être Simon Le Franc, je vous dirais comme défunt le Christ à défunt Simon Pierre, *Simon, dormis?* Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous. Je sais que vous êtes très-occupé et même à une besogne très-édifiante ; mais laissez là le *Talmud* un moment pour me dire que vous m'aimez toujours, et après cela je vous laisserai en liberté reprendre Moïse et Esdras au cul et aux chausses. Votre long silence m'a fait craindre un moment que vous ne fussiez mécontent de la liberté avec laquelle je vous ai dit mon avis sur le Corneille, comme vous me l'aviez demandé ; cependant, réflexions faites, cet avis ne peut vous blesser, puisqu'il se réduit à dire que vous n'avez pas fait assez de révérences, en donnant des croquignoles, et que vous auriez dû multiplier les croquignoles et les révérences. A propos de croquignoles, vous venez d'en donner une assez bien conditionnée à maître Aliboron et à l'honnête homme qui, comme vous le dites très-plaisamment, lui *fait sa litière*. Il est vrai que vous l'aviez belle et qu'on ne peut pas présenter son nez de meilleur grâce. Cette croquignole était d'autant plus nécessaire, que maître Aliboron,

à ce qu'on m'a assuré, répandait sourdement que vous lui aviez fait faire des propositions de paix. J'ai prétendu que, si vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme Sganarelle en fait à sa femme après l'avoir bien battue. En attendant, maître Aliboron est allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laissé ses feuilles à fabriquer, pendant son absence, à quelques sous-marauds qui sont à sa solde; on prétend même qu'il va les quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On assure aussi que le duc de Deux-Ponts, son digne ami et protecteur, qui a joué un rôle si brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Manheim qui se prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maison.

Ce sont, je crois, de plates gens que tous ces petits principaux d'Allemagne, et je me souviens que quand le roi de Prusse me demanda si, en retournant en France, je m'arrêterais dans toutes ces petites cours borgnes, je lui répondis que non, parce que *quand on vient de voir Dieu, on ne se soucie guère de voir S. Crépin.*

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Russie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la salle du conseil de tous les princes? elle me dit ces propres paroles: *On devrait faire dans tout gouvernement éclairé une loi qui défende aux citoyens de s'entre-persécuter, de quelque façon que ce soit... Les guerres de plumes qui, en décourageant les talens, détruisent le repos des citoyens sous le misérable prétexte de quelque différence d'opinion, sont aussi détestables que minutieuses..... Vous me dites*, ajoute-t-elle, *que le Nord donne des leçons au Midi: mais d'où vient donc que vous autres peuples du Midi, passez pour si éclairés, si les règles les plus naturelles et les plus simples n'ont pas encore pris racine chez vous? ou est-ce qu'à force de raffinement elles vous ont échappé?* Comme elle vient de réunir au domaine de la couronne tous les biens du clergé, elle ajoute très-plaisamment: *Chez nous on respecte trop le spirituel pour le mêler au temporel, et celui-ci se prête à soulager l'autre des vanités qui lui sont étrangères.* Avouez, mon cher philosophe, que tous les princes et princesses, sans en excepter le duc de Deux-Ponts, ne sont pas aussi avancés; mais, comme dit très-bien la sainte Écriture, l'*esprit souffle où il veut.* Je ne sais de quel côté le vent va souffler pour la philosophie. Voilà déjà des parlemens qui concluent à garder les jésuites, j'ai bien peur que ce ne soit enterrer le feu sous la cendre. Je ne

sais si je me trompe, mais il me semble, à en juger par bien de petites circonstances, que depuis la mort d'une certaine dame, qui n'aimait pourtant pas les philosophes, le parti jésuitique commence à revirer tant soit peu de bord, à la vérité insensiblement, et comme le père Canaye, par un mouvement de fesse imperceptible. Si ce mouvement de fesse allait en s'accélérant comme la chute des graves, la pauvre philosophie se trouverait une seconde fois dans le margouillis dont Dieu et vous la vouliez préserver. En attendant, il faut qu'elle se tienne à la fenêtre, pour voir la fin de tout ceci, sans pourtant se refuser le plaisir de jeter de temps en temps quelques pétards aux passans qui lui déplairont, lorsqu'elle n'aura point à craindre que cette *miévreté* la fasse mettre à l'amende. A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à Saint-Evremont, et qu'on dit de du Marsais, dont vous m'avez parlé il y a long-temps : cela est bon, mais le testament de Meslier, par extrait, vaut encore mieux. On m'a parlé aussi d'un dictionnaire (*le Dictionnaire philosophique*) où beaucoup d'honnêtes fripons ont rudement sur les oreilles ; je voudrais bien qu'il me fût possible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaissiez l'auteur, vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie sûre ; il peut être persuadé que j'en ferai bon usage. Eh bien ! voilà pourtant les Calas qui vraisemblablement gagneront tout-à-fait leur procès, et tout cela grâce à vous. Messieurs les pénitens blancs devraient bien rougir d'être si noirs. Adieu, mon cher philosophe; vous ne me parlez jamais de madame Denis? est-ce qu'elle m'a entièrement oublié? Je voudrais bien vous aller embrasser, mais j'ai un estomac qui me joue d'aussi mauvais tours que si je l'obligeais à digérer tout ce qui se fait et tout ce qui se dit en France.

Paris, 29 août, ou auguste, ou sextile 1764, comme il vous plaira.

Vous recevrez, mon cher et illustre maître, presque en même temps et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère Damilaville, un ouvrage intitulé : *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poésie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'est un de mes amis nommé Chabanon, de l'Académie des belles-lettres, qui est digne par ses talens et son caractère de vous intéresser. Je crois que vous serez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte assez sur votre amitié pour moi, pour espérer que vous voudrez bien l'étendre jusqu'à lui.

Parlons un peu à présent de nos affaires. J'ai lu, par une grâce spéciale de la Providence, ce dictionnaire de Satan dont vous me parlez. Si j'avais des connaissances à l'imprimerie de Belzébuth, je le prierais de m'en procurer un exemplaire, car cette lecture m'a fait un plaisir de tous les diables. Vous, mon cher philosophe, qui êtes assez bien dans ce pays-là, à ce que m'a dit frère Berthier, ne pourriez-vous pas me rendre ce petit service? Je vous avoue que je serais bien charmé de pouvoir digérer un peu à mon aise ce que j'ai été obligé d'avaler gloutonnement, en mettant, comme on dit, les morceaux en double. Assurément, si l'auteur va jamais dans les États de celui qui a fait imprimer cet ouvrage infernal, il sera au moins son premier ministre; personne ne lui a rendu des services plus importans; et il est vrai qu'il ne faut pas dire à celui-là, ni *tu dors, Brutus,* ni *tu dors, Brute.*

A propos de *Brute,* savez-vous que Simon Le Franc est à Paris? Il est vrai que c'est bien incognito, et qu'il n'y tient pas de table de vingt-six couverts. Je l'aperçus l'autre jour à l'enterrement du pauvre M. d'Argenson, où il était comme *parent,* et moi comme homme de lettres. Il ne fit pas semblant de me voir, ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver, me dit qu'il était entré avec un air d'embarras que tout son fanatisme orgueilleux et impudent ne pouvait cacher:

> Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
> Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Il aurait peut-être eu le plaisir d'aller aussi à mon enterrement, si mon estomac avait continué à se dispenser de la digestion. Des amis, qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi, m'avaient conseillé et forcé, malgré ma répugnance, de voir un médecin, à peu près comme ils m'auraient conseillé de voir un confesseur. Les remèdes que j'ai faits n'ont servi qu'à empirer mon état; et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine qui est bien la plus ridicule chose, à mon avis, que les hommes aient inventée; à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet est bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon estomac, je me suis prescrit un régime dont je me trouve très-bien et que je suivrai très-fidèlement; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé.

Je doute fort qu'il en soit de même pour les jésuites, quoique plusieurs parlemens aient jugé à propos de les conserver sous le masque et d'enfermer ainsi le loup dans la bergerie.

Nosseigneurs de la classe de Paris ont prétendu être *essentiellement* et *uniquement* la cour des pairs. Nosseigneurs des autres classes en ont mis leur bonnet de travers; et en conséquence, parce qu'ils n'ont pu faire rouer le duc de Fitz-James, frère d'un évêque janséniste, leur bon ami, ils laissent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoisonneurs publics, assassins, cartouchiens, sodomites, etc. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'esprit conséquent qui dirige toutes les démarches de ces messieurs, et de l'esprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien disciple, pleine d'une très-saine et très-utile philosophie. C'est bien dommage que ce prince philosophe ne soit pas, comme autrefois, le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous les philosophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût!

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponse. *Si vous êtes amoureux*, dites-vous, *restez à Paris*. A propos de quoi me supposez-vous l'amour en tête? Je n'ai pas ce bonheur ou ce malheur-là; et mes entrailles sont d'ailleurs trop faibles pour avoir besoin d'être émues par autre chose que par un dîner qui leur donne assez d'occupation pour qu'elles n'en cherchent point ailleurs. J'imagine bien qui peut vous avoir écrit cette impertinence, et à propos de quoi; mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je suis amoureux, que si on vous mandait des faussetés plus atroces dont on est bien capable. On n'a voulu que me rendre ridicule, et ce ridicule-là ne me fait pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule de ne pas digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions.

Mes amours prétendus me rappellent une chose charmante que j'ai lue sur l'amour-propre dans ce dictionnaire du diable; que l'amour-propre ressemble à l'instrument de la génération qui nous est nécessaire, qui nous fait plaisir, mais qu'il faut cacher. Cette comparaison est aussi charmante que juste. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette seule différence entre l'instrument physique et le moral, que le priapisme est l'état naturel et perpétuel du second, et que dans l'autre c'est une maladie dont frère Thiriot aurait pu nous donner autrefois des nouvelles, mais dont par malheur il est bien guéri. Adieu, mon cher philosophe et mon illustre maître.

Paris, 4 octobre 1764.

Vous ne voulez donc pas absolument, mon cher maître, être l'auteur de cette abomination alphabétique qui court le monde, au grand scandale des Garasses de notre siècle? Vous avez assurément bien raison de ne vouloir pas être soupçonné de cette production d'enfer; et je ne vois pas d'ailleurs sur quel fondement on pourrait vous l'imputer. Il est évident, comme vous dites, que l'ouvrage est de différentes mains; pour moi, j'y en ai reconnu au moins quatre, celle de Belzébuth, d'Astaroth, de Lucifer et d'Asmodée; car le docteur angélique, dans son *Traité des anges et des diables*, a très-bien prouvé que ce sont quatre personnes différentes, et qu'Asmodée n'est pas *consubstantiel* à Belzébuth et aux autres. Après tout, puisqu'il faut bien trois *pauvres chrétiens* pour faire le *Journal chrétien* (car ils sont tout autant à cette édifiante besogne), je ne vois pas pourquoi il faudrait moins de trois ou quatre *pauvres diables* pour faire un dictionnaire diabolique. Il n'y a pas jusqu'à l'imprimeur qui ne soit aussi un *pauvre diable;* car assurément il n'a su ce qu'il faisait, tant l'ouvrage est misérablement imprimé. Soyez donc tranquille, mon cher et illustre confrère, et surtout n'allez pas faire comme Léonard de Pourceaugnac, qui crie : *Ce n'est pas moi*, avant qu'on songe à l'accuser. Il me paraît d'ailleurs que l'auteur, quel qu'il soit, n'a rien à craindre; les pédans à petit rabat n'ont pas le haut du pavé, les pédans à grand rabat sont allés planter leurs choux. L'ouvrage, quoique peu commun, passe de main en main sans bruit et sans scandale; on le lit, on a du plaisir, et on fait le signe de la croix pour empêcher que le plaisir ne soit trop grand, et tout se passe fort en douceur. Il y a pourtant une femme (la marquise du Deffant) de par le monde qui, se trouvant offensée de ce que l'auteur ne lui a pas envoyé cet ouvrage, assure que c'est un chiffon posthume de Fontenelle, parce que l'auteur, en parlant de l'amour, dit (avec beaucoup de justesse selon moi) que c'est l'*étoffe de la nature que l'imagination a brodée*. Pour moi, je trouverais cette phrase très-bien, quand même l'abbé Trublet serait de mon avis. Je ne vous nomme point cette femme; mais vous la connaissez de reste, et vous êtes, après Fréron, la personne qu'elle estime le plus. Les lettres que vous avez la bonté de lui écrire ne l'empêchent pas de prendre grand plaisir à celles de l'*Année littéraire*, dont elle goûte fort les gentillesses qui, à la vérité, ne sont pas du Fontenelle. Ah, mon cher maître, que les lettres et la philosophie ont d'ennemis! les ennemis publics et découverts ne sont rien, ceux-

là on les secoue et on les écrase; ce sont les ennemis *cachés* et *puissans*, ce sont les faux amis qui sont à craindre. Je me pique de savoir démêler un peu les uns et les autres, et assurément ils ne peuvent pas se vanter de m'avoir pris pour dupe. Votre contemporain d'Argenson est mort assez joliment; une heure avant que d'expirer, il disait à son curé qui lui parlait de sacremens : *Cela ne presse pas*. On dit pourtant qu'il a eu l'extrême-onction; grand bien lui fasse! c'est un homme que les gens de lettres doivent regretter, du moins il ne les haïssait pas.

Ma bonne amie de Russie vient de faire imprimer un grand manifeste sur l'aventure du prince Ivan qui était en effet, comme elle le dit, une espèce de bête féroce. *Il vaut mieux*, dit le proverbe, *tuer le diable*, *que le diable nous tue*. Si les princes prenaient des devises comme autrefois, il me semble que celle-là devrait être la sienne. Cependant il est un peu fâcheux d'être obligé de se défaire de tant de gens, et d'imprimer ensuite qu'on en est bien fâché, mais que ce n'est pas sa faute. Il ne faut pas faire trop souvent de ces sortes d'*excuses* au public. Je conviens avec vous que la philosophie ne doit pas trop se vanter de pareils élèves; mais que voulez-vous? il faut aimer ses amis *avec leurs défauts*. Adieu, mon cher et illustre philosophe; c'est dommage que le papier me manque, car je suis en train de bien dire, aussi mon estomac va-t-il mieux; on cherche le siége de l'âme, c'est à l'estomac qu'il est.

P. S. A propos, j'oublie de vous dire que vous n'avez point écrit au président Hénault qui vous a envoyé son portrait. Cela est assez mal, surtout quand on a le temps d'écrire à madame du Deffant.

Paris, 10 octobre 1764.

Vous me paraissez, mon illustre maître, bien alarmé pour peu de chose; j'ai déjà tâché de vous rassurer par ma lettre précédente, et je vous répète que je ne vois pas jusqu'ici de raison de vous inquiéter. Et quelle preuve a-t-on que vous soyez l'auteur de cette production diabolique? et quelle preuve peut-on en avoir? et sur quel fondement peut-on vous l'attribuer? Vous me mandez que c'est un petit ministre postulant, nommé Dubut, qui est l'auteur de cette abomination; au lieu du petit ministre Dubut, j'avais imaginé le *grand diable Belzébuth* : je me doutais bien qu'il y avait du *Buth* à ce nom-là, et je vois que je ne me trompais guère. S'il ne tient qu'à crier que l'ouvrage n'est pas de vous, ne vous mettez pas en peine; *je vous réponds*, comme Crispin, *d'une bouche aussi large* qu'il est possible de le

désirer. Il est évident, comme je vous l'ai dit, que cette production de ténèbres est l'ouvrage ou d'un diable en trois personnes, ou d'une personne en trois diables. A vous parler sérieusement, je ne m'aperçois pas, comme je vous l'ai dit, que cette abomination alphabétique cause autant de scandale que vous l'imaginez, et je ne vois personne tenté de s'arracher l'œil à cette occasion, comme l'Évangile le prescrit en pareil cas. D'ailleurs les pédans à grand rabat, les seuls à craindre en cette circonstance, sont allés voir leurs confrères les dindons, et quand ils reviendront de leurs chaumières, le mal sera trop vieux pour s'en occuper. Ils n'ont rien dit à Saül ; que diantre voulez-vous qu'ils disent à Dubut ?

Vous me faites une querelle de Suisse que vous êtes, au sujet du *Dictionnaire de Bayle ;* premièrement, je n'ai point dit : *Heureux s'il eût plus respecté la religion et les mœurs !* ma phrase est beaucoup plus modeste ; mais d'ailleurs qui ne sait que, dans le maudit pays où nous écrivons, ces sortes de phrases sont *style de notaire*, et ne servent que de passe-port aux vérités qu'on veut établir d'ailleurs ? personne au monde n'y est trompé, et vous me cherchez là une mauvaise chicane. Je trouverais, si je voulais, à peu près l'équivalent de ce que vous me reprochez dans plusieurs ouvrages où assurément vous ne le désapprouvez pas, et jusque dans le dictionnaire même de Dubut, quelque infernal qu'il vous paraisse ainsi qu'à moi. Adieu, mon cher confrère ; soyez tranquille ; comptez que je vais braire comme un âne, mais à condition que vous ne me reprocherez pas d'avoir pris des précautions pour empêcher les ânes de braire après moi. *Vale.*

Paris, 3 janvier 1765.

Je ne vous le dissimule point, mon cher maître, vous me comblez de satisfaction par tout ce que vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cause commune, et que l'infâme, avec toutes les révérences que je fais semblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous assez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, assurément ce serait *de tout mon cœur, de tout mon esprit et de toutes mes forces*, comme on prétend qu'il faut aimer Dieu ; mais je ne suis posté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon de *la liberté grande*, et il me semble que je ne m'en suis pas mal acquitté. Puisque vous voulez bien veiller à l'impression, je vous prie de faire main basse sur tout ce qui vous paraîtra long

ou de mauvais goût; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie aussi d'engager M. Cramer à hâter l'impression; je désirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aisément, et aussi pour ses intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère Damilaville. J'espère qu'il obtiendra sans peine la permission de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, si vous le savez, ce que c'est qu'une histoire qu'on fait courir d'une lettre des Corses à Jean-Jacques, pour le prier d'être leur législateur? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corses l'avaient seulement prié de mettre leurs lois en *bon français :* cela me paraît un persifflage ou de leur part ou de la vôtre. C'est comme si *nosseigneurs* écrivaient à Paoli de mettre leurs arrêts en *bon corse,* ou aux sauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois.* J'avoue que cette dernière traduction conviendrait assez aux réquisitoires d'Omer. Quoi qu'il en soit, dites-moi, je vous prie, ce que vous savez là-dessus de certain. On assure qu'il a écrit une lettre à M. Abauzit, que peut-être vous serez à portée de voir, dans laquelle il se félicite beaucoup de l'honneur que les Corses lui font; et, en même temps, on assure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à Duchesne, son libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corses est fausse, et que c'est un nouveau tour que lui jouent ses ennemis. On ajoute que c'est vous qui lui avez joué ce tour-là, mais sans en apporter la moindre preuve. Je sais que Jean-Jacques a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au sujet des comédies que vous faisiez jouer auprès de Genève; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans sa solitude, où il est déjà assez malheureux par sa santé, par sa pauvreté, et surtout par son caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combustion; mais qui vraisemblablement, si j'en crois ses plus zélés partisans, ne feront pas grande sensation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard sur le socianisme qu'il me reprochait d'avoir imputé aux Genevois. Ce n'est pas la première fois qu'il se contredit; mais il souffre, il est malheureux, il faut bien lui passer quelque chose. Il faut dire de lui comme le régent disait d'un homme qui prenait force lavemens à la Bastille : *Il n'y a que ce plaisir-là.* Vous avez cru comme moi, sans fondement, que l'abbé de Condillac était mort; heureusement il est tiré d'affaire, et reviendra bientôt chez nous jouir de la fortune et de la réputation qu'il mérite. La philosophie aurait fait en lui une grande perte. En mon particulier, j'en aurais été inconsolable. Adieu, mon cher et illus-

tre confrère ; n'oubliez pas votre commentaire de Corneille pour l'Académie. Duclos m'a dit que vous veniez de lui écrire à ce sujet. Je lui avais fait part de votre lettre, et je ne doute point que l'oubli ne vienne de Cramer. Tout cela sera bien aisé à réparer : c'est un petit mal.

Si vous voulez savoir la *généalogie* du descendant de Gabrielle d'Estrées, adressez-vous à l'abbé d'Olivet, qui vous en dira des nouvelles. Son père était laquais de feu M. de Maucroix ; ce ne serait pas un tort, si le fils n'était pas un maraud ; *mais ce n'est pas le tout d'être laquais, il faut être honnête.*

Dites-moi un peu, je vous prie, sous le sceau de la confession, ce que vous pensez d'un M. le chevalier de La Tremblaye qui a été vous voir, qui fait, dit-on, de *petits vers innocens*, et à qui vous écrivez, à ce qu'on prétend, des lettres qui lui tournent la tête de vanité. Des personnes très-considérables désireraient de savoir le jugement que vous en portez, et m'ont prié de vous le demander.

Paris, 17 janvier 1765.

Je commence, mon cher et illustre maître, par vous remercier des soins que vous voulez bien vous donner pour moi. Voici une lettre où je prie M. Cramer de hâter l'impression. Je ne lui parle qu'en passant de ce qui concerne mes intérêts ; c'est votre affaire de lui dire là-dessus ce qui convient ; cela devrait être fait de sa part. Je désirerais beaucoup d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai vraisemblablement, dans le courant de cette année, d'autres ouvrages à lui donner, étant comme résolu de ne plus rien imprimer en France. Assurément je n'ai point envie de me faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat ; mais c'est bien assez de me couper les ongles moi-même de bien près, sans qu'un censeur vienne encore me les couper jusqu'au sang. M. Cramer peut compter, si j'ai lieu d'être content de lui en cette occasion, qu'il imprimera désormais tout ce que je ne voudrais pas soumettre à l'inquisition de nos Midas.

Je suis bien fâché, pour la philosophie et pour les lettres, du parti que prend Jean-Jacques, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans son dernier livre que je n'ai pu lire, tant la matière est peu intéressante pour qui n'est pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous lui aviez fait une réponse injurieuse ; je ne l'ai pas cru, et des gens en état d'en juger qui ont lu cette réponse, m'ont assuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu, si vous lui répondez, ce qui n'est peut-être pas nécessaire, du moins c'est le parti que je

prendrais à votre place, répondez-lui avec le sang-froid et la dignité qui vous conviennent. Il me semble que vous avez beau jeu, ne fût-ce qu'en opposant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de sa patrie tous les éloges qu'il en a faits, il y a quatre ou cinq ans, dans la dédicace d'un de ses ouvrages, sans compter son petit procédé avec moi, à qui il a donné tort et raison, selon que ses intérêts l'exigeaient. Il est bien fâcheux que la discorde soit au camp de la philosophie, lorsqu'elle est au moment de prendre Troie. Tâchons du moins de n'avoir rien à nous reprocher de ce qui peut ire à la cause commune.

Paris, 27 février 1765.

Mon cher et illustre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Destruction*, car frère Damilaville m'a dit, il y a plusieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait aussi plusieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Destruction* puisse servir *in ædificationem multorum!* Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des seconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers; mais je compte m'être si bien mis à couvert de leurs morsures, que *fragili quærens illidere dentem offendent solido*. Enfin nous verrons : s'ils avalent ce crapaud, je leur servirai d'une couleuvre, elle est toute prête : je ferai seulement la sauce plus ou moins piquante, selon que je les verrai plus ou moins en appétit. Je respecterai toujours, comme de raison, la religion, le gouvernement, et même les ministres; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres sottises, et assurément j'aurai de quoi parler.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvulissime. Je vous conseillerais cependant, attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus insolens et plus sots, de conserver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suisses.

Fréron a pensé aller au Fort-l'Évêque ou Four-l'Évêque, pour avoir insulté grossièrement, à son ordinaire, mademoiselle Clairon : elle s'en est plainte, mais le roi son compère[1] et la reine ont intercédé pour ce maraud qui est toujours cependant aux arrêts chez lui, sous la verge de la police. Il est bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections respectables ; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire*. Puisque les choses sont ainsi, je prétends moi aussi avoir mon franc-

[1] Le roi Stanislas était le parrain du fils de Fréron.

parler, et, à l'exception des choses et des personnes auxquelles je dois respect, je dirai mon avis sur le reste. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du *Siége de Calais* qu'on joue actuellement avec grand succès? comme cette pièce est pleine de patriotisme, on dit, pour rendre les philosophes odieux, qu'ils sont déchaînés contre elle. Rien n'est plus faux, mais cela se dit toujours, pour servir *ce que de raison*. Quelle pauvre espèce que le genre humain! Adieu, mon cher maître; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon.

26 mars 1765.

Oh, la belle lettre, mon cher maître, que vous venez d'écrire à frère Damilaville sur l'affaire des malheureux Sirven! aussi a-t-elle le plus grand et le plus juste succès; on se l'arrache, on verse des larmes, et on la relit, et on en verse encore, et on finit par désirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je suis bien heureux que ma rapsodie sur la destruction de Loyola n'ait pas paru en même temps; votre lettre l'aurait effacée, et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne sais quand ma *Destruction* arrivera; mais ce que je sais, c'est qu'il y a des personnes à Paris qui l'ont déjà, et que mon secret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en soit, je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous direz sera l'avis de beaucoup de gens, et surtout le fera vendre; car c'est là l'essentiel pour que M. Cramer ne soit pas lésé.

Je ne sais ni le nom ni le sort du jeune jésuite que Simon Le Franc poussait par le cul à la procession. Je n'ai vu Simon depuis long-temps qu'une seule fois, à l'enterrement de M. d'Argenson, où il était, non comme homme de lettres, car il est trop grand seigneur pour se parer de ce titre, mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il est encore à Paris, c'est si obscurément, que personne n'en sait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé Cotin, que les satires de Despréaux obligèrent à se cacher si bien, que le *Mercure* annonça sa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en est arrivé à peu près autant au poëte Roy, cet ennuyeux coquin qui, depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans, avait pris le parti de la retraite, et dont on avait annoncé la mort, il y a plus d'un an, dans les gazettes, quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu sa belle âme à son créateur.

Oui vraiment, le bâtard du *Portier des chartreux*, Marsy,

olim jésuite, comme il l'a mis à la tête d'un de ses ouvrages, est allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'associé d'Aliboron avec qui il s'était ensuite brouillé, du moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un ni l'autre.

Vous avez su que les Calas ont pleinement gagné leur procès ; c'est à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous seul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne sais ce qui arrivera des malheureux Sirven. On dit que l'avocat Beaumont va plaider leur cause ; je voudrais bien qu'avec une si belle âme et si honnête, cet homme eût un peu plus de goût ; et qu'il ne mît pas dans ses mémoires tant de pathos de collége. Le parlement de Toulouse est furieux, dit-on, et veut casser l'arrêt qui casse le sien ; il ne lui manque plus que cette sottise-là à faire. Les parlemens finiront mal, et plus tôt qu'on ne croit ; ils sont trop fanatiques, trop sots et trop tyrans.

Adieu, mon cher maître ; moquez-vous de tout, comme vous faites, sans cesser de secourir les malheureux et d'écraser le fanatisme. Mes respects à madame Denis. Je suis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janséniste et loyoliste ne trouvera pourtant guère drôle.

Paris, 9 avril 1765.

Vous avez dû, mon cher et illustre maître, recevoir, il y a peu de jours, par frère Damilaville, un excellent manuscrit pour justifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur, qui ne veut point être connu, vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'*errata*, si par hasard cet endroit était déjà imprimé. J'espère qu'on ne fera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien, d'en envoyer deux ou trois exemplaires extravasés à Paris, avant que le tout soit arrivé ; cette imprudence est cause que la canaille janséniennne et jésuitique a crié d'avance contre la *Destruction*, et que la publication en est suspendue par ordre du magistrat, quoique tous les gens sages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial, sage et utile. Tout ce que j'appréhende, c'est que pendant tous ces délais on n'en fasse une édition furtive qui pourrait léser M. Cramer. Ce ne sera pas la faute de l'auteur, mais il faut espérer que ceci servira d'avis pour une autre fois. J'attends que cette affaire soit finie pour en entamer une autre ; mais il faudra désormais être plus précautionné contre l'inquisition. Je viens de recevoir de votre

ancien disciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend Helvétius qui doit être arrivé actuellement. J'espère qu'il sera bien reçu, et que l'*inf*.... aura encore ce petit désagrément. J'ai vu des additions au *Dictionnaire philosophique*, qui m'ont fait beaucoup de plaisir. La dispute sur le chien de Tobie, barbet ou lévrier, m'a extrêmement diverti, sans parler du reste. On dit que les ministres de Neufchâtel ne veulent plus de Jean-Jacques, et que votre ancien disciple n'aura pas le crédit de l'y faire rester malgré cette canaille. Je me souviens qu'il y a quatre ans, il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles, et que le consistoire avait chassé. Le roi de Prusse écrivit à milord Maréchal : *Puisque ces b.....là veulent être damnés éternellement, dites-leur que je ne m'y oppose pas ; que le diable les emporte et qu'il les garde.* Au fond, le pauvre Jean-Jacques est fou. Il y a cinq ou six ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte, et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs. Il faudrait, pour toute réponse, faire imprimer l'éloge à côté de la satire, et y mettre pour épigraphe ce vers de je ne sais quelle comédie :

Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

Adieu, mon illustre et respectable maître ; on peut dire de ce monde comme Petit-Jean dans les *Plaideurs* :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

Paris, 27 avril 1765.

Mon cher et illustre maître, il est arrivé ce que nous espérions au sujet de l'histoire de la *Destruction* des jésuites. Les gens raisonnables ont trouvé l'ouvrage impartial et utile, les amis des jésuites même savent gré à l'auteur de n'avoir dit de la Société que le mal qu'elle méritait ; mais les conseillers de la cour, jansénistes convulsionnaires, et attendant le prophète Elie, qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui sur la tête, ont crié comme tous les diables. Ils voudraient, dit-on, dénoncer le livre au parlement ; mais comme le parlement y est traité avec ménagement, il y a apparence qu'on leur rira au nez ; ils commencent à perdre de leur crédit, même dans la compagnie : jugez de l'état où sont leurs affaires. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette canaille trouve mauvais qu'on lui applique sur le dos les coups de bûche qu'elle se fait donner sur la poitrine. Il me sem-

ble pourtant que des coups de bûches sont toujours des *secours*, et que la place doit leur être indifférente ;

> ..... Car il ne m'importe guère
> Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière.

J'enverrai incessamment à frère Gabriel de quoi les faire brailler encore ; car, pendant qu'ils sont en train de brailler, il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai commencé par les croquignoles, je continuerai par les coups de houssine, ensuite viendront les coups de gaule, et je finirai par les coups de bâton ; quand ils en seront là, ils seront si accoutumés à être battus, qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon dieu, l'odieuse et plate canaille ! mais elle n'a pas longtemps à vivre, et je ne lui épargnerai pas un coup de stylet.

Vous avez su l'aventure de la comédie ; nous allons vraisemblablement perdre mademoiselle Clairon, qui ne remontera plus sur le théâtre, si elle ne veut pas perdre l'estime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (le maréchal de Richelieu) ; son procédé est atroce et abominable ; aussi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que plusieurs comédiens ne se retirent, s'ils ne sont pas en effet aussi vils qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire, mon cher maître, vos vers passeront à la postérité, mais le nom de votre maréchal n'y passera pas ; on lira vos vers, on demandera qui était cet homme, et l'histoire dira : *Je ne m'en souviens plus*. Il faut avouer que vos protégés de la cour (car je ne leur fais pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protecteurs), ne sont pas heureux en renommée ; voyez le beau coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la belle colonie de Cayenne, pour laquelle on a dépensé des sommes immenses ? on y a envoyé, il y a dix-huit mois, quatorze mille hommes dont il ne restait plus que quinze cents il y a trois mois ; on va ramener tout ce qui reste, et peut-être n'en reviendra-t-il pas six cents. Que le roi est à plaindre d'être si indignement servi, lorsqu'il mérite tant de l'être bien ! Helvétius me paraît bien content de son voyage. Adieu, mon cher maître.

Paris, 18 mai 1765.

Mon cher et illustre confrère, voilà M. le comte de Valbelle que vous connaissiez déjà par ses lettres, et que sûrement vous serez charmé de connaître par sa personne. Une heure de conversation avec lui vous en dira plus en sa faveur que je ne pour-

rais vous en écrire ; il a voulu absolument que je lui donnasse une lettre pour vous, quoiqu'assurément il n'en ait pas besoin. Il vous dira des nouvelles de mademoiselle Clairon, et de l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la manière indigne dont elle a été traitée. Je ne sais pas si elle remontera jamais sur le théâtre, mais je l'estime assez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'est bien assez d'être excommuniée, sans être encore opprimée par des tyrans, et traitée avec la dernière barbarie. Les Welches mériteraient d'être réduits à la messe et au sermon pour toute nourriture; et j'espère qu'ils finiront par ce régime si digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonstance pour demander qu'on leur rende tous les droits de citoyens, même celui de rendre le pain bénit, ils seront à mes yeux les derniers des hommes. Mon avis serait qu'ils présentassent requête à l'assemblée du clergé pour obtenir main-levée de l'excommunication, et la liberté de communier *à bouche que veux-tu*. Je voudrais bien savoir ce que la cour aurait à leur dire, s'ils refusaient de jouer en cas qu'on leur refusât leur demande; sans compter qu'il serait assez bon que l'assemblée du clergé qui va demander à cor et à cri le rappel des jésuites, qu'elle n'obtiendra pas, demandât en même temps, à toute force, la réhabilitation des comédiens au giron de l'Église, et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau sujet de réflexions pour le gazetier janséniste. A propos de gazetier janséniste, il me semble que ses amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Destruction;* ils ont senti, à force de discernement, car ils ont l'esprit fin, le ridicule dont ils se couvriraient. J'en suis sincèrement fâché, car vous savez tout le bien que je leur veux; je ne perdrai aucune occasion de leur donner des marques de souvenir et d'attachement. Adieu, mon cher et illustre confrère; mon attachement pour vous est d'une nature un peu différente, mais il n'en sera pas moins durable. Je vous embrasse de tout mon cœur, et j'envie bien à M. de Valbelle le plaisir qu'il aura de vous voir.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton? Vous aurez beau faire, mon cher philosophe, vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet, bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

30 juin 1765.

Vous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injustice que j'éprouve; il est vrai qu'elle est sans exemple. Je sais que le ministre n'a point encore rendu de réponse définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'est dû à tant de titres, c'est un outrage presque aussi grand que de me le refuser. Sans mon amour extrême pour ma liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai déjà fait que trop de sacrifices. J'approche de cinquante ans; je comptais sur la pension de l'Académie comme la seule ressource de ma vieillesse. Si cette ressource m'est enlevée, il faut que je songe à m'en procurer d'autres, car il est affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez savoir les charges considérables et indispensables, quoique volontaires, qui absorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous seriez étonné du peu que je dépense pour moi; mais il viendra un temps, et ce temps n'est pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes besoins. Sans la pension du roi de Prusse, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma subsistance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il saura ma position, ne redouble ses instances pour me faire accepter la place qu'il me garde toujours, de président de son Académie; mais le séjour de Postdam ne convient point à ma santé, le seul bien qui me reste; et d'ailleurs un roi est toujours meilleur pour maîtresse que pour femme. Je vous avoue que ma situation m'embarrasse. Il est dur de se déplacer à cinquante ans, mais il ne l'est pas moins de rester chez soi pour y essuyer des nasardes. Ce qui vous étonnera davantage, c'est que le ministre, qui en agit si indignement à mon égard, a dit à M. le prince Louis qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes écrits ni pour ma conduite. Le prince Louis voulait aller au roi, qui sûrement ignore cette indignité; mais il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès du ministre, en voulant me servir. Ma seule consolation est de voir que l'Académie, le public, tous les gens de lettres, à l'exception de ceux qui sont l'opprobre de la littérature, ne sont pas moins indignés que vous du traitement que j'éprouve. J'espère que les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France; et je vous prie de ne laisser ignorer à aucun de ceux que vous verrez, le nouveau genre de persécution qu'on exerce contre les lettres.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je suis très-sensible à

l'amitié que vous me témoignez ; je crois la mériter un peu par mes sentimens pour vous. J'oublie de vous dire que j'ai écrit au ministre une lettre simple et convenable, sans bassesse et sans insolence, et que je n'en ai pas eu plus de réponse que l'Académie. Si on attend que je fasse d'autres démarches, on attendra long-temps.

16 juillet 1765.

Mon cher et illustre maître, je reçois à l'instant votre lettre du 8, que M. de Villette m'envoie de sa campagne ; et comme il serait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par son canal, en son absence je profite de l'occasion de mademoiselle Clairon pour vous ouvrir mon cœur. Il est très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit ; mais, comme cela n'intéresse point le roi, je croyais pouvoir écrire en sûreté, persuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'est pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, est parvenu à se rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était si facile de se faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaissance ; cependant je n'imagine pas qu'il influe beaucoup dans le refus ou le délai de ma pension ; je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur au ministre, qui n'ose le dire pourtant, et qui donne de son délai toutes sortes de mauvaises raisons. Au reste, je vous laisse le maître de faire les démarches que vous jugerez utiles, pourvu que ces démarches ne m'engagent à rien : ce qui est bien certain, c'est que je n'en ferai pour ma part aucune. Le roi de Prusse m'a déjà fait écrire, et j'attends une lettre de lui. On me dit de sa part que la place de président est toujours vacante, qu'elle m'attend, et que, pour cette fois, il espère que je ne la refuserai pas ; mais ma santé ne me permet plus de me transplanter, et puis je suis plus amoureux de la liberté que jamais, et si je quittais la France, ce qui pourrait bien arriver si le roi de Prusse venait à mourir, ce serait pour aller dans un pays libre. Il est sûr que cette France m'est bien odieuse, et que, si *ma raison* est pour la Grèce, assurément *mon cœur* n'y est pas. Tous les savans de l'Europe sont déjà informés par moi ou par d'autres, de l'indignité absurde avec laquelle on me traite, et quelques uns m'en ont déjà témoigné leur indignation. Il arrivera de mon affaire ce qui plaira au destin. Je quitterai Paris du moment où je ne pourrai plus y vivre, et j'irai m'enterrer dans quelque solitude. On me fera tout le mal qu'on voudra ; j'espère que mes amis, le public et

les étrangers me vengeront. Adieu, mon cher maître; je ne vous dis rien de la porteuse de cette lettre, elle porte sa recommandation avec elle.

Paris, 13 auguste 1765.

J'ai pensé, mon cher et illustre maître, aller demander ma pension au Père éternel, qui sûrement ne m'aurait pas traité plus mal qu'on ne le fait à Versailles. Une inflammation d'entrailles m'a mis un pied dans la barque à Caron, dans laquelle il me semble que je descendais sans regret. Heureusement ou malheureusement le grand danger n'a pas été long, quoique le médecin, qui craignait une fièvre maligne, n'ait osé prononcer pendant plusieurs jours. Je suis à présent bien rétabli, à un peu de faiblesse près. Quel beau livre j'ai soufflé aux jésuites et aux jansénistes! et que de magnifiques choses ils auraient dites, si le diable m'avait emporté! J'apprends, par une voie indirecte, qu'il a été au moment d'en faire autant de vous, mais que vous lui avez échappé comme moi. Il faut que le diable, qui nous guette l'un et l'autre, ne sache pas son métier, ou n'ait pas les serres bien fortes; il se console apparemment en pensant que ce qui est différé n'est pas perdu.

Je suis bien aise que vous n'ayez point écrit en ma faveur à l'homme dont vous me parlez, par deux raisons; la première, parce que je ne puis ni l'aimer ni l'estimer, ne fût-ce que par la protection ouverte qu'il a donnée à une satire infâme jouée sur le théâtre contre de fort honnêtes gens dont il n'avait point à se plaindre; il s'est déclaré l'ennemi des lettres, et je ne crois pas que cela lui tourne à bien. Quoique je sente les inconvéniens de la pauvreté, j'aime mieux rester pauvre que de devoir ma fortune à de pareilles gens, et je me souviens de trois beaux vers de *Zaïre,* que je crains pourtant d'estropier :

.... Il est affreux pour un cœur magnanime
D'attendre des bienfaits de ceux qu'on mésestime;
Leurs refus sont affreux; leurs bienfaits font rougir.

Ma seconde raison pour ne faire auprès de cet homme aucune démarche, c'est que je suis persuadé, encore une fois, qu'il a moins influé que vous ne croyez dans l'avanie qu'on m'a faite; je crois que la cabale des dévots, dont le petit bout de ministre Saint-Florentin a eu peur, y a plus de part que lui. Ajoutez que ce petit bout de ministre, qui ne me voit jamais dans son antichambre avec mes autres confrères, a été tout capable de me prendre, par cela seul, en aversion, et de chercher à me

donner un dégoût qu'il n'ose pourtant consommer. Il vient d'écrire à l'Académie des Sciences pour lui demander une seconde fois son avis, qu'elle lui a déjà donné sans qu'il le lui demandât. On dit même que c'est cela en partie qui l'a piqué. L'Académie doit lui répondre demain : enfin il faut espérer que cela finira. Le roi de Prusse me presse de nouveau très-vivement ; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a si bien vengé de Versailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magister de Chaillot ou de Vaugirard, que président de la plus brillante académie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occasion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais désirer. Je puis dire qu'*à quelque chose le malheur est bon*, puisqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la considération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque sous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas,

Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illustre maître ; vous avez eu, et peut-être vous avez encore mademoiselle Clairon. Elle a été encore plus maltraitée que moi ; mais on a besoin d'elle, et on ne se soucie guère de moi ; on la cajolera pour la ramener ; elle succombera peut-être et j'en serai fâché pour elle. Je voudrais qu'on apprît une bonne fois dans ce pays-ci à respecter les talens dont on a besoin pour son plaisir ou pour son instruction, et à ne pas croire qu'après les avoir outragés et avilis, on les regagne par des caresses. Je suis fâché de vous l'avouer, mon cher et illustre maître ; mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur avec vous ? vous avez un peu gâté les gens qui nous persécutent. J'avoue que vous avez eu besoin plus qu'aucun autre de les ménager, et que vous avez été obligé d'offrir une chandelle à Lucifer pour vous sauver de Belzébuth ; mais Lucifer en est devenu plus orgueilleux, sans que Belzébuth en ait été moins méchant. Conservez-vous néanmoins pour la bonne cause, dussiez-vous brûler encore à regret quelque petit bout de chandelle devant ces idoles que vous connaissez, Dieu merci, pour ce qu'elles sont.

Parlons de choses un peu moins tristes. Savez-vous que je vais être sevré ? A quarante-sept ans, ce n'est pas s'y prendre de trop bonne heure. Je sors de nourrice où j'étais depuis vingt-cinq ans ; j'y prenais d'assez bon lait, mais j'étais renfermé dans un cachot où je ne respirais pas, et je sens que l'air m'est absolument nécessaire ; je vais chercher un logement où il y en ait. Il

m'en coûte 600 liv. de pension que je fais à cette pauvre femme pour la dédommager de mon mieux ; c'est plus que la pension de l'Académie ne me vaudra, supposé qu'on veuille bien enfin me faire la grâce de me la donner. Adieu, mon cher maître ; frère Damilaville, qui est plus malade que moi, va vous voir, et je l'envie.

7 octobre 1765.

Vous avez donc cru, mon cher maître, ainsi que frère Damilaville, que j'avais enfin ma pension ; détrompez-vous : il est vrai que l'Académie a fait, en ma faveur, une seconde démarche encore plus authentique et plus marquée, puisqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du ministre, qui lui demandait une seconde fois son avis sur ce sujet, imaginant apparemment qu'elle serait assez absurde pour en changer. Elle a répondu comme Cinna :

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours ;

et, depuis le 14 d'auguste qu'elle a fait cette réponse, le ministre n'a encore rien dit. Il est vrai qu'il a eu le poing coupé [1], et c'est une raison ; mais il s'est passé trois semaines et davantage entre la lettre de l'Acadmie et la coupure de son poing. Ce poing, d'ailleurs, n'est que le poing gauche, et on dit qu'il recommence à signer du droit. Nous verrons s'il en fera usage à ma satisfaction. Quoi qu'il en soit, je viens d'envoyer au *Journal encyclopédique* une petite lettre fort simple à ce sujet, où je dis simplement les faits sans me plaindre de personne.

En vérité, si vous ne m'assuriez ce que vous m'apprenez de Rousseau, j'aurais peine à le croire. Quoi ! il a promis d'écrire contre Helvétius pour être admis à sa communion huguenotte ! en vérité, cela est incroyable. C'est bien le cas de dire comme Pourceaugnac : *Voilà bien des raisonnemens pour manger un morceau.*

J'imagine que vous avez encore frère Damilaville, et je vous en fais mon compliment à l'un et à l'autre. Ma santé serait passable si je dormais mieux ; il faut espérer que cela reviendra. Je suis actuellement dans les embarras et les dépenses d'un emménagement qui me donne beaucoup d'ennui et d'impatience ; c'est ce qui fait que je ne vous dis que deux mots.

Adélaïde a eu beaucoup de succès, et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce sous son ancien nom. Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse mille fois.

[1] M. de Saint-Florentin, depuis duc de La Vrillière, avait eu le poignet emporté d'un coup de fusil, à la chasse.

Paris, 22 décembre 1765.

On a enfin accordé, mon cher maître, non à mes sollicitations, car je n'en ai fait aucune, mais aux démarches réitérées de l'Académie, aux cris du public, et à l'indignation de tous les gens de lettres de l'Europe, la magnifique pension de trois à quatre cents livres (car elle ne sera pas plus forte pour moi) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis six mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et absurde; je dis cet outrage, car le délai m'a plus offensé que n'aurait fait un prompt refus qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir, dans le *Journal encyclopédique*, la petite lettre que j'y ai fait insérer; elle fait un contraste bien ridicule et bien avilissant pour ceux qui en sont l'objet, avec l'article du même *journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti, je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occasion. Le roi de Prusse me mettait bien à mon aise par les propositions qu'il me faisait; mais j'ai résolu de ne me mettre jamais au service de personne, et de mourir libre comme j'ai vécu. On dit que Rousseau va à Postdam; je ne sais si la société du roi de Prusse sera de son goût; j'en doute, d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup que ce prince soit enthousiaste de ses ouvrages. Quant à moi, tout ce que je désirerais, ce serait d'être assez riche pour pouvoir me retirer dans une campagne, où je me livrerais en liberté à mon goût pour l'étude, qui est plus grand que jamais. L'affaiblissement de ma santé, les visites à rendre et à recevoir, la sujétion des Académies, auxquelles malheureusement ma subsistance est attachée, me rendent la vie de Paris insupportable. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que je ne vois nul moyen de parvenir à cet heureux état; il mettrait le comble à mon indépendance, pour laquelle j'ai plus de fureur que jamais. J'ai fait un supplément à la *Destruction des jésuites*, où les jansénistes, les seuls ennemis qui nous restent, sont traités comme ils le méritent; mais je ne sais ni quand, ni où, ni comment je dois le donner. Je voudrais bien servir la raison, mais je désire encore plus d'être tranquille. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer; et ceux même qui pensent comme nous, nous persécutent. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 3 mars 1766.

Il y a un siècle, mon cher et illustre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez savoir comment je me porte? médiocrement, avec un estomac qui a bien de la peine à digérer : ce que je fais? bien des choses à la fois, géométrie, philosophie et littérature; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de Molières, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclaircissemens que je prépare sur mes élémens de philosophie, et dans lesquels je touche délicatement à des matières délicates; à un supplément assez intéressant pour l'ouvrage *Sur la destruction des Jésuites;* enfin à quelques autres broutilles : voilà mes occupations. Vous voulez savoir si j'irai m'établir en Prusse? non assurément; ni ma santé, ni mon amour pour l'indépendance, ni mon attachement pour mes amis ne me le permettent; si je resterai à Paris? oui, tant que j'y serai forcé par mon peu de fortune qui me rend nécessaire l'assiduité aux académies : mais si je devenais plus à mon aise, j'irais m'enfermer dans quelque campagne où je vivrais seul, heureux, et affranchi de toute espèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penser que je suis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes m'aient marié? Eh! mon Dieu, que deviendrais-je avec une femme et des enfans? La personne à laquelle on me marie (dans les gazettes) est, à la vérité; une personne respectable par son caractère, et faite par la douceur et l'agrément de sa société pour rendre heureux un mari; mais elle est digne d'un établissement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage, ni amour, mais de l'estime réciproque et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maison qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires : voilà ce qui a occasioné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame du Deffant, à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne sais pas pourquoi). Elle sait bien qu'il n'en est rien, de mon mariage; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre chose. Une vieille et infâme catin comme elle, ne croit pas aux femmes honnêtes; heureusement elle est bien connue, et crue comme elle le mérite.

Je ne sais pas si le ministre dont vous parlez est tel que vous dites; ce que je sais, c'est qu'à la mort de Clairaut, il a mieux aimé partager entre deux ou trois polissons une pension que Clairaut avait sur la marine, que de me la donner, quoique je

fusse seul en état de remplacer Clairaut. Il est vrai que je ne l'ai pas demandée ; j'étais trop sûr d'être refusé, et je ne me plains ni ne m'étonne qu'on ne soit pas venu me chercher ; mais je suis sûr qu'on lui a parlé pour moi, et qu'il a donné à d'autres, ce qui prouve, comme on dit, la *bonne amitié des gens*. Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. On dit que le professeur Euler quitte Berlin ; j'en serais fâché ; c'est un homme fort maussade, mais un très-grand géomètre. Nous sommes accablés d'oraisons funèbres faites par des évêques et des abbés. Dieu veuille que l'Europe, la philosophie et les lettres ne fassent la vôtre de long-temps !

Paris, 11 mars 1766.

Ce n'est point un jésuite, mon cher et illustre ami, qui vous remettra cette lettre de ma part, quelque aguerri que vous deviez être à voir cette robe, puisque vous en nourrissez un depuis dix ans ; je ferais scrupule de vous surcharger de pareille marchandise. Ce n'est donc point un jésuite, mais beaucoup mieux à tous égards, que je vous prie de recevoir et d'accueillir ; c'est un barnabite italien, nommé le père Frisi, mon ami depuis long-temps, et digne d'être le vôtre ; grand géomètre qui a remporté plusieurs prix dans les plus célèbres académies de l'Europe, excellent philosophe malgré sa robe, et dont je vous annonce d'avance que vous serez très-content. Il s'en retourne à Milan, où il est professeur de mathématiques, après avoir passé près d'un an à Paris, aimé et estimé de tous nos amis communs. Avant que de rentrer dans le séjour de la superstition autrichienne et espagnole, il a désiré d'en voir le fléau qui n'est pas fait pour faire peur à mon barnabite. Il a voulu voir mieux encore, l'ornement et la gloire de la littérature française ou plutôt européenne ; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Welches où il est persécuté, tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père Frisi a pour compagnon de voyage un jeune seigneur milanais de beaucoup d'esprit, que je vous recommande ainsi que lui. Je me flatte, mon cher philosophe, que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux personnes de beaucoup de mérite, et pour lesquels j'ai beaucoup d'amitié et d'estime. Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez besoin d'indulgences, mes deux voyageurs pourront vous en ménager ; car ils ont quelque crédit à la cour du S. Père qui, par parenthèse, pourrait bientôt faire banqueroute ; ainsi ceux qui veulent des absolutions doivent se dépêcher. *Iterum vale et me ama.*

Paris, 23 juin 1766.

Je savais bien, mon cher et illustre maître, que le nommé Vernet, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres; mais j'ignorais qu'il voulût les ressusciter; elles étaient si bien mortes ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en soit, j'aurai soin de ce jésuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occasion; mais un mot seulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en reste avec un honnête prêtre comme lui : *Ne prorsùs insalutatum dimittam.*

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous disons, dites-moi, je vous prie (j'ai besoin de le savoir et pour cause), si c'est vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui sont à la tête de votre *Dissertation sur le Feu*, et si le second est *cuncta fovet* ou *cuncta parit?*

J'ai actuellement entre les mains le livre de Fréret, ou si vous le voulez, d'un capitaine au régiment du roi, ou de qui il vous plaira. Si ce capitaine était au service de notre saint-père le pape, je doute qu'il le fît cardinal, à moins que ce ne fût pour l'engager à se taire; car ce capitaine est un vrai cosaque qui brûle et qui dévaste tout. C'est dommage que l'assemblée du clergé finisse, elle aurait beau jeu pour demander que le capitaine Fréret fût mis au conseil de guerre, pour être ensuite livré au bras séculier, et traité suivant la douceur des ordonnances de notre mère sainte Église.

Quoi qu'il en soit, ce livre est, à mon avis, un des plus diaboliques qui aient encore paru sur ce sacré sujet, parce qu'il est savant, clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un curé de village d'auprès de Besançon qui y avait fait une réponse; mais que, toutes réflexions faites, on l'a prié de la supprimer, parce que la défense était beaucoup plus faible que l'attaque.

Le bâillon de Lalli a révolté jusqu'à la populace, et l'énoncé de l'arrêt a paru bien absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis persuadé comme vous que Lalli n'était point traître, car l'arrêt n'aurait pas manqué de le dire, et *trahir les intérêts du roi* ne signifie rien, puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que de frauder quelques sous d'entrée, ce qui, à mon avis, ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce Lalli était un homme odieux, un méchant homme, si vous voulez, qui méritait d'être tué par tout le monde, excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart; mais ils avaient des parens

premiers commis, et Lalli n'avait pour parens que des prêtres irlandais, à qui il ne reste d'autres consolations que de dire force messes pour lui. Quoi qu'il en soit, *qu'il repose en paix*, et que ses respectables juges nous y laissent !

Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiselle Clairon sera remplacée; mais j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent, d'âme et d'intelligence ; qu'elle n'a que des défauts qui se perdent aisément, mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiselle Clairon, elle a absolument quitté le théâtre, et a très-bien fait: il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il est possible, et il ne faut pas rester dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué, dans une maison particulière, le rôle d'Ariane, pour le prince de Brunswick, qui en a été enchanté. Ce prince de Brunswick a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde, et il le mérite. Il y a un gros prince de Deux-Ponts qui a commandé, dans la dernière guerre, l'armée de l'Empire, et qui durant la paix protége Fréron et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de Brunswick, et qu'on ne le regarde pas, lui gros et grand seigneur, héritier de deux électorats, et surtout, comme vous voyez, amateur des gens de mérite ; c'est que par malheur le prince de Brunswick a de la gloire, et que le gros prince de Deux-Ponts n'en a point.

Oui, j'ai lu, dans son temps, la prédication de l'abbé Coyer, et je crois qu'après la prédication même, c'est un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois aussi que la préface de l'*Histoire de l'Église* est de votre ancien disciple ; il y a des erreurs de fait, mais le fond est bon. Quant à l'ouvrage, il est maigre, mais il est aisé de lui donner de l'embonpoint dans une seconde édition ; et c'est un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros et gras. Je présume qu'il le deviendra ; la carcasse est faite, il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces sortes d'ouvrages, c'est beaucoup que d'avoir le cadre, et un nom tel que celui-là à mettre au bas, parce qu'on n'ose pas brûler, à peine de ridicule, les cadres qui portent des noms pareils.

Adieu, mon cher et illustre maître ; vous devez avoir vu l'abbé Morellet ou Mords-les, qui sûrement ne vous aura point mordu, et que vous aurez bien caressé comme il le mérite. Vous avez vu aussi M. le chevalier de Rochefort, qui est un galant homme, et qui m'a paru aussi enchanté de la réception que vous lui avez faite, qu'il l'est peu du séjour de Versailles et de la société des courtisans. *Iterum vale*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Réponse, je vous prie, sur les deux vers latins; j'en suis un peu pressé. J'oubliais de vous dire que mademoiselle Clairon a déjà rendu le pain bénit; voilà ce que c'est que de quitter le théâtre.

16 juillet 1766.

Avez-vous connu, mon cher maître, un certain M. Pasquier, conseiller de la cour, qui a de gros yeux, et qui est un grand bavard? On a dit de lui que sa tête ressemblait à une tête de veau, dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui; car c'est lui qui, par ses déclamations, a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'est lui qui a péroré, dit-on, contre les livres des philosophes, qu'il a pourtant dans sa bibliothèque, et qu'il lit même avec plaisir, comme le lui a reproché une femme de ma connaissance; car il n'est point du tout dévot, et c'est lui qui du temps de M. de Machault fit contre le clergé une assez plate levée de boucliers dans une assemblée de chambres. Quoi qu'il en soit, je ne sais ce que les jeunes écervelés, condamnés par nosseigneurs, ont dit à leur interrogatoire; mais je sais bien qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philosophie les extravagances qu'ils ont faites, extravagances au reste qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers; car le plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que seize. On vous aura sans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du siècle de Robert. Vous verrez la belle kirielle des crimes qu'on leur reproche, et qui ne sont que des sottises de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il est abominable de mettre à si bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'esprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquisition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de prison. Au reste, le seul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres sont en fuite, est mort avec un courage, ou ce qui est encore mieux, un sang-froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en disant qu'*il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir*. Le bourreau a voulu se joindre au confesseur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *se borner à son ministère*: il lui a seulement recommandé de ne le point faire souffrir, et de lui bien placer la tête; et ses derniers mots, étant à genoux et les yeux bandés, ont été, *suis-je bien comme cela?* Vous savez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le *Dictionnaire philosophique*, où il n'a assurément rien

trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuse, d'avoir passé devant une procession sans ôter son chapeau, d'avoir dit des grossièretés sur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres sottises semblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé si honorable à la nation française, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout.

Frère Mords-les est arrivé, il y a deux jours, enchanté du séjour qu'il a fait chez le respectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de Bibles et de Pères de l'Église, et qu'il vous a procuré un grand secours, celui d'une *concordance* de la Bible, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapsodie digne de Pasquier-Quesnel et de Pasquier *tête de veau*.

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'est la brouillerie de Jean-Jacques et de M. Hume. Je me doutais bien qu'ils ne seraient pas long-temps amis; le caractère féroce de Jean-Jacques ne le permettait pas : mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. Hume l'accuse. Vous savez sans doute de quoi il s'agit. M. Hume a demandé une pension au roi d'Angleterre pour Rousseau, du *consentement de ce dernier;* il l'a obtenue avec beaucoup de peine; il s'est pressé de lui écrire cette bonne nouvelle; Rousseau lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la pension du roi, ni de l'amitié de M. Hume, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. Hume, comme dans la comédie: *Voilà un bourgeois bien payé de ses bons services.* Ce qu'il y a de plus fâcheux pour Jean-Jacques, c'est que tous les gens raisonnables croiront M. Hume, quand il dira qu'il avait le consentement de Rousseau pour cette pension; mais Rousseau le niera, et il trouvera aussi des gens qui le croiront; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné son consentement par écrit. Il paraît que son plan a été de laisser agir M. Hume, en lui donnant un simple consentement verbal, et de refuser ensuite la pension avec éclat, pour se faire des amis dans le parti de l'opposition; se mettant peu en peine de compromettre M. Hume envers le roi et envers la nation, pourvu que Jean-Jacques ait des partisans et fasse parler de lui. Le bon M. Hume dit avoir des preuves que depuis deux mois Rousseau méditait de lui jouer ce tour.

Il se prépare à donner toute cette histoire au public. Que de

sottises vont dire à cette occasion tous les ennemis de la raison et des lettres ! les voilà bien à leur aise : car ils déchireront infailliblement ou Rousseau ou M. Hume, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

P. S. J'oubliais de vous dire un mot de Socin Vernet : j'en aurai soin ; ne vous mettez pas en peine. Cela ne m'empêche pas de vous le recommander. J'espère le rendre ridicule sous tous les méridiens.

Paris, 11 auguste 1766.

Il n'y a rien de nouveau que je sache, mon cher et illustre maître, sur l'atroce et absurde affaire d'Abbeville. On dit seulement, mais ce n'est qu'un ouï-dire, que le jeune Moisnel, qui était resté en prison et qui a seize ans, a été condamné par les Torquemada d'Abbeville à être *blâmé :* sur quoi je vous prierai d'abord d'observer la cruauté de ce jugement, qui déclare *infâme* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collége ; et puis de voir la singulière gradation du jugement que ces *Busiris en robe*, comme vous les appelez très-bien, ont prononcé contre des jeunes gens, tous également coupables ; le premier *brûlé vif*, le second *décapité*, le troisième *blâmé ;* j'espère que le quatrième sera *loué*. Je ne veux plus parler de cette exécration qui me rend odieux le pays où elle s'est commise.

Vous saurez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jésuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien, ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de La Chalotais. Il est transféré à Rennes, et apparemment sera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public, et rend ses persécuteurs bien odieux. Laubardemont de Calonne surtout (car on l'appelle ainsi) ne se relèvera pas de l'infamie dont il est couvert ; c'est ce que j'ai entendu dire aux personnes les plus sages et les plus respectables.

Une autre sottise, car nous sommes riches en ce genre, qui occupe beaucoup le public, c'est la querelle de Jean-Jacques et de M. Hume. Pour le coup Jean-Jacques s'est bien fait voir ce qu'il est, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de personne, parce qu'il n'en trouve pas le sentiment au fond de son cœur, malgré le beau *pathos* avec lequel il en fait sonner le nom ; ingrat et, qui pis est, haïssant

ses bienfaiteurs, c'est de quoi il est convenu plusieurs fois lui-même, et ne cherchant qu'un prétexte pour se brouiller avec eux, afin d'être dispensé de la reconnaissance. Croiriez-vous qu'il veut aussi me mêler dans sa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais senti pour lui que de la compassion dans ses malheurs, et quelquefois de la pitié de son charlatanisme? Il prétend que c'est moi qui ai fait la lettre, sous le nom du roi de Prusse, où on se moque de lui. Vous saurez que cette lettre est d'un M. Walpole, que je ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. Jean-Jacques est une bête féroce qu'il ne faut voir qu'au travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous ririez de voir les raisons d'après lesquelles il a soupçonné et ensuite accusé M. Hume d'intelligence avec ses ennemis. M. Hume a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres, dans la même maison, avec le fils de Tronchin; il avait le regard *fixe*, et surtout il a fait trop de bien à Rousseau pour que sa bienfaisance fût sincère. Adieu, mon cher maître : que de fous et de méchans dans ce meilleur des mondes possibles !

Je vous embrasse *ex animo*.

Paris, 29 auguste 1766.

Je ne sais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout hasard à Ferney. M. le chevalier de Rochefort m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats sur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre; mais, comme frère Damilaville me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de Rochefort. Je ne sais rien de nouveau sur les suites de l'assassinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*, sinon que ces pères de la patrie en sont aujourd'hui l'excrément et les tyrans aux yeux de tous ceux qui ont conservé le sens commun. Ce qui occupe actuellement nos Welches, ce sont deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de La Chalotais, et celle du trop fameux Jean-Jacques, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M Hume vient de m'envoyer une longue lettre de ce drôle (car il ne mérite pas d'autre nom), qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la lisant; c'est le commérage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine âme. Je crois qu'il serait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que ce maraud m'accuse aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien pensé

de lui. Je l'ai toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je suis bien tenté de lui faire un défi public d'administrer les preuves qu'il a contre moi ; ce défi l'embarrasserait beaucoup : mais en vaut-il la peine ?

A l'égard de M. de La Chalotais, il paraît que tous les gens du métier conviennent que toutes les règles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui ; et que le roi, si plein de bonnes intentions, a été bien indignement et bien odieusement trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la décision ; et, en attendant, ses persécuteurs sont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître ; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez (c'est ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux, je ne parle pas de ce qui se fait, car cela est impossible à digérer, et surtout aimez-moi toujours.

9 septembre 1766.

C'est en effet, mon cher et illustre maître, un jugement de Salomon que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie sont à bien des siècles de ce jugement-là. Heureusement tous les magistrats ne sont pas aussi absurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, est présidée par M. de Malesherbes, vient d'en donner la preuve. Un nommé Broutel qui, avec les trois ou quatre marauds de la sénéchaussée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être président de l'élection, qui est un autre tribunal, et qui, ainsi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la sénéchaussée : l'élection n'en a point voulu ; il en a appelé à la cour des aides qui, au rapport de M. Goudin, homme de mérite, instruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ce maraud de sa demande. Cette aventure est une faible consolation pour les mânes du pauvre décapité, mais c'en est une pour les gens raisonnables qui ont encore leur tête sur leurs épaules. Je ne sais pas bien exactement si la tête de veau a parlé contre vous à ses confrères les singes ; on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuser à brûler des livres, que c'étaient les auteurs que Dieu demandait en sacrifice : ces tigres voudraient nous ramener au temps des Druides qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous saurez pourtant que la plupart des conseillers de la classe du parlement de Paris sont honteux de ce jugement, que plusieurs en sont indignés et le disent à très-haute voix, entre autres le président comte abbé de Gué-

briant, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui est persuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous saurez de plus qu'un conseiller de Tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'Académie des Sciences, a empêché, il y a peu de temps, que la Tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire semblable, et a fait mettre l'accusé hors de cour.

Adieu, mon cher maître; l'abbé de La Porte, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages que vous avouez, ceux même qu'on *vous attribue*, c'est-à-dire que vous avez faits sans les avouer, etc. *Iterum vale.*

26 janvier 1767.

J'ai d'abord, mon cher et illustre maître, mille remercîmens à vous faire du nouveau présent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes sur le triumvirat, que j'ai lues avec transport, et qui sont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philosophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine Académie votre lettre à l'abbé d'Olivet, qui nous a fait très-grand plaisir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raison, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire;* c'est le défaut de presque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le style affecté et recherché! et que je sais bon gré à M. de La Harpe de connaître le prix du style naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à Diogène Rousseau. On a publié ici, pour sa défense, quatre brochures, toutes plus mauvaises les unes que les autres : c'est un homme noyé, ou peut s'en faut; et tout son *pathos*, pour l'ordinaire si bien placé, ne le sauvera pas de l'odieux et du ridicule.

J'avais déjà lu l'*Hypocrisie* (1); il y a des vers qui resteront, et Vernet vous doit un remercîment. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume : je crois qu'on ne sera pas fâché non plus des deux passages de Rousseau, qui disent le blanc et le noir, et que je me suis contenté de mettre à la suite l'un de l'autre.

M. de La Harpe m'a déjà parlé du poëme *sur la Guerre de Genève;* ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne consentirai pourtant à trouver cette guerre plaisante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait

[1] Dans le volume des contes et satires.

plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour n'avoir pas remercié M. de Beauteville de son digne et éloquent discours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un discours de l'Académie? détrompez-vous : ces sortes d'ouvrages sont plus achetés que vous ne pensez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de paroles, se jettent à corps perdu sur cette marchandise.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat-général, nommé M. Servan? vous en serez, je crois, très-content : je voudrais seulement que le style, en certains endroits, fût un peu moins recherché; mais le fond est excellent, et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, sera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne, avant que l'auteur n'en ait au moins un; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que l'auteur sache au moins s'ils sont correctement imprimés.

Faites-moi le plaisir de remettre cette lettre à M. de La Harpe : je lui mande d'écrire un mot d'honnêteté à M. de Boulogne, intendant des finances, auprès duquel j'aurai soin de ménager ses intérêts, quand l'occasion me paraîtra favorable. Son discours a beaucoup plus de succès que celui de son concurrent ou *post-concurrent* Gaillard, qui s'est avisé de faire une note où il dit que la superstition appuyée de l'autorité légitime a droit de faire respecter ses oracles, et que le rebelle a toujours tort : imaginez-vous quelle bêtise! il n'a dit cette impertinence que pour justifier la persécution contre les philosophes; et il résulte de son beau principe que les persécutions contre les chrétiens même étaient très-justes. Ainsi il aura contre lui, par ce beau trait de plume, et dévots et anti-dévots; j'en ai dit hier mon avis en pleine Académie, et nos dévots même ont trouvé que j'avais raison. On dit pourtant du bien de ce Gaillard, mais il a des liaisons avec gens qui me sont suspects : *dis-moi qui tu hantes*, etc. Ses notes n'ont point été lues à l'Académie : je vous prie de croire qu'on n'eût pas souffert celle dont je vous parle.

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, etc., qui sont si choquantes dans notre musique, soient absolument la faute de notre langue? Je crois que c'est, au moins pour les trois quarts, celle de nos musiciens, et qu'on pourrait éviter cette désinence désagréable en mettant la note sensible (madame Denis me

servira d'interprète), non comme ils le font sur la pénultième, mais sur l'antépénultième ; la tonique ou finale appuierait sur la pénultième, et la dernière serait presque muette : dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que sur des rimes masculines.

Adieu, mon cher et illustre maître ; voilà bien du bavardage. On m'a dit que Marmontel vous avait écrit le détail de la réception de Thomas ; elle a été fort brillante. Je crois comme vous que nous avons fait une très-excellente acquisition. *Iterum vale.*

Paris, 6 avril 1767.

Je vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé ; il aurait grand besoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes sont absurdes. Je désirerais fort que vous pussiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ses amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le supplément, sur l'exemplaire que vous avez reçu corrigé de la main de l'auteur : il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit.

Le cinquième volume de mes *Mélanges* ne paraît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur Bruyset de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le sont, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Égypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trousses de Marmontel qui, je crois, s'est trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir une certaine anecdote sur *Bélisaire*, où cette maudite et plate engeance est traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la Sorbonne, sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux ; car, si ces païens sont damnés, Dieu est atroce ; et s'ils ne le sont pas, on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés, Dieu nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs !

Votre ami Jean-George de Pompignan, par la permission

divine évêque du Puy, et frère de Simon Le Franc, a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Reims l'avait fait nommer, par quelques raisons d'intrigue qu'on ignore. Jean-George a senti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il est encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux, parce qu'ils tenaient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera ; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu, mon cher maître ; on m'a assuré que les *Scythes* avaient bien réussi aux deux dernières représentations : recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.*

Savez-vous que Rousseau a une pension de 2400 fr. du roi d'Angleterre ? Un honnête homme ne l'aurait pas obtenue.

Paris, 4 mai 1767.

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans victosque penates.

VOILA, mon cher et illustre philosophe, ce que disait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette singulière aventure ? ne pensez-vous pas que la Société se précipite vers sa ruine ? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé ? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet ? croyez-vous à la lettre de M. d'Ossun, lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi-saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale ? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchans, mais non pas assez fous pour cela ? et ne désirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair ? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement ? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans son cœur royal ?* ne pensez-vous pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne pensez-vous point encore qu'il serait très-injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur ? Que dites-

vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et sacristains de ses États, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites, que parce qu'ils sont plus plats et plus vils? enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raison une chose si raisonnable? *Le cœur royal* me fait souvenir de la surprise impériale d'un certain rescrit de l'empereur de la Chine. Ma surprise de tout ce qui arrive, et de la manière dont il arrive, n'est ni royale ni impériale, mais n'en est ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin.

Soyez sûr que c'est à M. Hume, et point à d'autres, que Rousseau est redevable de sa pension. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même; mais il ne veut pas paraître le savoir, et son cœur reconnaissant en sera plus à son aise. La Sorbonne vient de faire imprimer trente-sept propositions extraites du livre de Marmontel, et qu'elle se propose de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à Dieu. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propositions par où vous pourrez juger des autres: *La vérité brille de sa propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cette impudente et odieuse canaille? On dit que vous allez demeurer à Lyon; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous, si vous y avez bien pensé. N'est-ce pas vous mettre à la merci d'une race d'hommes aussi méchante que les jésuites, plus puissante et plus dangereuse et plus déterminée à chercher les moyens de vous nuire? Pourquoi quittez-vous le ressort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître, le papier m'oblige de finir, je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de Rochefort, que je viens de voir, et qui, par parenthèse, vous aime à la folie, est inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-signés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accusé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de Chabanon part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaisir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaisir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous serez content, supposé pourtant que je n'aie point été séduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il est impossible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être cassé par un arrêt du conseil. Les jansénistes, qui, comme vous savez, sont fort plaisans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point

résider. Cette aventure fera sans doute dire et faire bien des sottises aux imbéciles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'instance. Est-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien est-ce qu'il ne m'aime plus ? J'aurais bien envie de le quereller aussi sur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote sur *Bélisaire*, de son ami l'abbé Mauduit, ni les *Honnêtetés littéraires* que je n'ai pas encore lues, ni la *Lettre à Élie de Beaumont*, ni le *Poëme sur la belle guerre de Genève* aussi intéressante que celle de nos pédans en robe et en soutane. Dites à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainsi ses amis.

Paris, 12 mai 1767.

Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liste de propositions que la Sorbonne a extraites de *Bélisaire*, pour les condamner ; liste qui est le comble de l'atrocité et de la bêtise. Cette canaille mourait de peur que cette liste ne se répandît avant la censure : en conséquence les amis de Marmontel l'ont fait imprimer, et frère Damilaville vous l'enverra : vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là sont absurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oseront pas publier leur censure, tant la seule liste des propositions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de sa pièce. Je vous avoue qu'elle m'a fait beaucoup de plaisir, et me paraissait bien meilleure que dans le premier état ; mais vous vous y connaissez mieux que moi. La seule chose que je vous demande, mon cher maître, et que mon amitié pour Chabanon exige de la vôtre pour moi, c'est de vouloir bien donner à son ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention possible ; Chabanon le mérite en vérité, et par lui-même, et par les sentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occasion sera une nouvelle obligation que je vous aurai ; car on ne saurait lui être plus attaché que je ne le suis.

Voilà donc les jésuites chassés d'Espagne et puis de France, grâce à l'abbé de Chauvelin, et vraisemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples sera difficile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur sort ; car au fond je suis bon

homme ; quelqu'un me dit : Vous êtes bien bon de vous lamenter pour des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'essuyai un peu mes larmes ; ils me font pitié pourtant. *Oh! qu'il est doux de plaindre!* etc. Adieu, mon cher et illustre confrère ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Vous ne voulez donc pas dire au libraire de m'envoyer quelques exemplaires de l'ouvrage de mathématiques. Ce sera de la moutarde après dîner. *Vale et me ama.*

Paris, 23 mai 1767.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. Necker : je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé Mauduit de la seconde anecdote sur *Bélisaire*, qui m'a fort amusé ; la lettre sur les panégyriques m'a fait encore plus de plaisir ; elle est pleine de vérités utiles, dont il faut espérer qu'à la fin l'espèce *écrivante* fera son profit.

Il y a bien à l'Académie des belles-lettres un abbé Foucher, assez plat janséniste, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie;* mais plusieurs de ses confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il soit l'auteur du *Supplément à la Philosophie de l'histoire;* ils ne connaissent pas même ce beau supplément qui, en effet, est ici fort ignoré et ne produit pas la moindre sensation : y répondre ce serait le tirer de l'obscurité, comme on en a tiré Nonotte.

Avez-vous lu les trente-sept propositions que la Sorbonne doit condamner ? votre ami l'abbé Mauduit ne nous donnera-t-il pas ses réflexions sur ce prodige d'atrocité et de bêtise ? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'inquisition est ici à son comble ; on permet à toute la canaille du quartier de la Sorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélisaire*, et on ne permet pas à l'auteur de se défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite suite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaissez, où il traite de l'état de la géographie en Espagne ; vous la recevrez incessamment, quelque mécontent qu'il soit de la négligence du libraire.

Adieu, mon cher maître, je vous embrasse mille fois.

Paris, 14 juillet 1767.

Je n'ai pas besoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illustre maître, avec quel plaisir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaissez mon

avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la satisfaire encore mieux que vous ne faites. Je suis presque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, sans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatisme et à la tyrannie, sans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez si bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation, qu'on ne peut plus attaquer ces deux monstres que de loin; ils sont trop redoutables sur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux soufflets que votre ami s'est essayé à donner aux jésuites et aux jansénistes, ont bien de la peine à leur parvenir; ce seront vraisemblablement des coups perdus: il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces soufflets ne soient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en est la nouvelle édition de la *Destruction des jésuites?* pourriez-vous, si elle est enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires?

J'ai donné à mes petits gants d'Espagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur: je vous enverrai cela au premier jour, par frère Damilaville. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer sans pouvoir trouver d'asile? On serait presque tenté d'en avoir pitié, si on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janséniste ni d'un philosophe. J'écrivais ces jours passés à votre ancien disciple que j'étais persuadé que s'il chassait les jésuites de Silésie, il ne tiendrait pas *renfermés dans son cœur royal* les raisons de leur expulsion. Je lui ai fait, par la même occasion, mes remercîmens au nom de la raison et de l'humanité, de ce qu'on peut espérer des grâces de sa part, quoiqu'on ait passé le chapeau sur la tête devant une procession de capucins, et qu'on ait chanté devant son perruquier et son laquais des chansons de b.....

J'ignore qui est ce faquin de Larcher qui a écrit sous les yeux du syndic Ribalier contre la *Philosophie de l'histoire;* mais je recommande très-instamment ce syndic Ribalier au neveu de l'abbé Bazin. Je lui donne ce syndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui existe; Marmontel pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de se défendre, à visage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué sous le masque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre faquin nommé Cogé, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au

collége Mazarin, dont Ribaudier est principal? Il faut que le neveu de l'abbé Bazin applique à ces deux drôles des soufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers même.

On dit que la censure de la Sorbonne va enfin paraître. Ce sera, sans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils désavoueront, dans leur censure, les trente-sept propositions condamnées; mais à qui en imposeront-ils? Il est certain que cette liste a été imprimée chez Simon, et qu'elle était signée du syndic, qui, à la vérité, a essuyé sur ce sujet quelques mortifications en Sorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commissaires de la sacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à M. de La Harpe? Nous avons, pour l'éloge de Charles V, un concours nombreux; mais le jugement ne sera pas aussi long que je le croyais d'abord. Comme je sais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le résultat, dès que le prix sera donné, ce qui ne tardera pas : nous avons une pièce excellente contre laquelle je doute que les autres puissent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie? J'ai fait l'impossible pour qu'on abolît ce plat usage; croiriez-vous que j'ai été contredit sur ce point par des gens même qui auraient bien dû me seconder? L'esprit de corps porte malheur aux meilleurs esprits. Si nous proposons l'année prochaine l'éloge de Molière, comme cela pourrait être, je suis persuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge soit approuvé par deux prêtres de paroisse.

Je ne sais quand Marmontel reviendra des eaux : on dit que la femme avec qui il y est allé, et qui comptait mourir en chemin pour éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être se remettre en leurs saintes mains cet hiver.

Je ne sais ce qu'est devenu Jean-Jacques Rousseau, et je ne m'en inquiète guère; on dit qu'il avoue ses torts avec M. Hume, ce qui me paraît bien fort pour lui; on dit même qu'il a changé de nom, ce que j'ai bien de la peine à croire. Adieu, mon cher et illustre confrère; j'embrasse de tout mon cœur tous les habitans de Ferney, à commencer par vous. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous pourrez envoyer quelque chose à Paris. *Vale et me ama.*

Paris, 21 juillet 1767.

Il est juste, mon cher confrère, de vous laisser une seconde fois la satisfaction d'annoncer vous-même à M. de La Harpe qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime ; ce jugement a été porté dans notre assemblée d'hier. Il y avait vingt-neuf concurrens, parmi lesquels on dit qu'il y en avait de redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui, et son discours est infiniment supérieur à tous les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'Académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je voue prie, mon compliment sur ce nouveau succès qui, vraisemblablement, ne sera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire, qui lui fera tenir, à son choix, ou la médaille, ou l'argent de la médaille. Il serait bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours, un honoraire convenable ; mais une loi que je trouve très-injuste, rend notre libraire propriétaire des discours qui ont remporté le prix ; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le discours de M. de La Harpe, quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne ; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs ; j'en conférerai avec quelques uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage qu'ils ont fait est peu de chose, et le discours n'y perdra rien ou presque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de six lignes effacées.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé Bazin que j'ai lu, avec grand plaisir, la *Défense* de feu son oncle ; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer, ainsi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman intitulé l'*Ingénu*, que j'ai grande envie de lire. L'abbé Bazin, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé en mourant à ce neveu, qui doit respecter les volontés de son oncle et avoir quelque égard pour ses plus zélés admirateurs. Je prie aussi ce neveu de me dire où en est la deuxième édition de la *Destruction*, et si je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître, je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 4 auguste 1767.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître. Aussitôt votre billet reçu, j'ai volé chez Caperonnier, qui est un galant homme. Il m'a dit vous avoir déjà fait une réponse qui a dû calmer vos inquiétudes; il est aussi indigné que vous et moi de l'insolence du maraud qui s'est avisé de le mettre en jeu. Je sais que le président Hénault pense de même, et je ne doute pas que M. Le Beau, tout janséniste et dévot qu'il est, ne vous donne la même satisfaction au sujet de la liberté que Cogé *pecus* a prise de le citer. Au fond, cette tracasserie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis surtout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuistre de collége une lettre (correspondance générale, tome XII) dont il se glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je suis toujours étonné que vous ne sentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les polissons qui vous attaquent comme vous avez fait Aliboron. A votre place, je me serais contenté d'avoir le désaveu du président Hénault qui, par parenthèse, doit se plaindre à M. de Sartine de Caperonnier et de Le Beau, et j'aurais ensuite donné publiquement à Cogé un démenti bien formel, supposé que la chose en vaille la peine : car répondre à cette canaille, c'est lui donner l'existence qu'elle cherche. Caperonnier ignorait, sans votre lettre, que Cogé eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Bélisaire* où il est cité.

J'ai reçu et lu, avec grand plaisir, *la Défense de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remercîmens à son neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne sais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé Bazin répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertissent fort; cependant, j'aimerais encore mieux qu'il s'en dispensât, et il me semble voir César qui étrille des porte-faix; il ne doit se battre que contre Pompée.

La réponse à Warburton, dans la petite feuille, est juste, mais je la voudrais moins amère; il faut pincer bien fort, même jusqu'au sang, mais ne jamais écorcher; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex-ministre La Beaumelle que de l'évêque Warburton. Le premier est un va-nu-pieds, le second est un pédant : mais ni l'un ni l'autre ne sont dignes de votre colère. Vous êtes si persuadé, mon cher philosophe, qu'il faut rire de tout, et vous savez si bien rire quand vous voulez, que ne riez-vous donc toujours, puisque Dieu vous a fait la grâce de le pouvoir! Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie; on ne nous paye point nos pensions; et à la

longue cela ne peut produire tout au plus que le rire *sardonique*, qui est la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à Marmontel votre petit billet qui sûrement lui fera plaisir. La censure de la Sorbonne se fait toujours attendre ; ce sera sans doute un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé Bazin ne l'a pas suffisamment vengé ; il dit presque autant de mal du capitaine Bélisaire que des censeurs du roman. Je lui recommande encore une fois les Cogé, Ribalier et compagnie ; et je le prie de leur donner si bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand besoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous vissiez les deux ou trois phrases qu'ils ont retranchées dans le discours de M. de La Harpe. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de justes bornes*, ils ont mis *dans ses justes bornes*. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer les excès ;* ils ont retranché *principes cruels ;* et la phrase suivante, *porterez-vous encore long-tems le fardeau des vieilles erreurs?* Je voulais rétablir ces phrases à l'impression, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas *compromettre* l'Académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, sans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître ; portez-vous bien, et surtout riez.

Paris, 14 auguste 1767.

Les philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans ; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénument que l'*Ingénu* n'existe pas ; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai ; mais enfin, si on me le montre et que je trouve cet *Ingénu* tant soit peu malicieux, je dirai que c'est le neveu ou le chat de l'abbé Bazin qui en est l'auteur.

A propos d'*Ingénu*, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénument* aux prêtres de toutes les sectes leurs vérités? C'est une espèce de dictionnaire dont les articles sont courts, mais où il y en a un grand nombre de très-plaisans et de très-salés ; c'est encore quelque *chat* qui a fait cette malice.

Voilà une lettre que Marmontel m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle censure de la Sorbonne va enfin paraître, et qui plus est, le mandement du révérendissime père en Dieu Christophe de Beaumont. On ajoute que la censure de la Sorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance ;

mais que cette canaille les a supprimées, pour laisser toute la gloire de ce beau sujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement sur cet article. Il faudra, pour réponse, faire imprimer les lettres de la Czarine à la suite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire si la seconde édition de l'ouvrage de mathématiques est imprimée, et si je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'est plus possible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorsqu'on effleure la canaille jansénienne : je crois pourtant que, quoique ces loups soient à craindre, la philosophie, avec un peu d'adresse, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raison, mon cher maître, les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en se cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fusils contre les bêtes féroces qui infestent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame Denis, et mille complimens à MM. de Chabanon et de La Harpe. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans la gazette; ils se sont trop pressés, et ils sont cause que dorénavant l'Académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collége Mazarin, où président les deux cuistres Ribalier et Cogé *pecus*, le premier comme principal, le second comme régent de rhétorique, est un des plus mauvais colléges de l'Université, et reconnu pour tel; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philosophie, et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il est possible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé Bazin pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

Paris, 22 septembre 1767.

Avouez, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le *Catéchisme* du docteur Vernet ou le *Journal chrétien;* ils en font des papillotes, et en sont quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche Calvin l'ait défendu;

mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du P. Hayer, récollet, qu'avec mes œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de Louis IX, et non pas le panégyrique de S. Louis qui a été prêché à l'Académie ; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'Olivet et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin ; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de faussetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion : il est pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avaient assisté au sermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à signer tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages sans nombre contre l'infâme, c'est la *Théologie portative, l'Esprit du clergé, les Prêtres démasqués, le Militaire philosophe, le Tableau de l'esprit humain*, etc., etc., etc. Il semble qu'on ait résolu de faire le siége de l'infâme dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne sera pas sitôt prise, car c'est le feld-maréchal Ribalier qui y commande, et qui a sous lui le capitaine d'artilleurs Jean-Gilles Larcher, et le colonel de hussards Cogé *pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville assiégée doit tenir long-temps.

Priez Dieu qu'il tire la Sorbonne et l'archevêque d'embarras au sujet de *Bélisaire ;* ils ne savent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur censure. Ils y avaient mis un grand article contre la tolérance ; la cour, qui est sur cela dans des principes un peu différens de ces messieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il est, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la censure avant qu'elle parût : on dit qu'ils sont actuellement occupés à bourrer leur censure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont se couvrir. On dira que ces pédans-là ne sont pas même décidés sur le genre de sottises qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance sera supprimé, c'est ce qu'ils pourraient faire de mieux ; mais ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres disent que la censure ne paraîtra point du tout ; ils feraient encore mieux ; il est vrai qu'on se moquera d'eux tant soit peu, mais un peu de honte est bientôt passé. Je sais, de science certaine, que plusieurs docteurs sont

de cet avis, et pensent que la Sorbonne a déjà eu dans cette affaire sa dose d'opprobre assez complète pour ne pas grossir davantage la pacotille.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné si vilainement aux barbiers de Calvin. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de La Harpe? J'écris par le même courrier à Chabanon, qui me paraît bien pénétré de reconnaissance et d'attachement pour vous. Les expressions de son cœur, à votre sujet, m'ont d'autant plus attendri, que j'y retrouve les sentimens du mien. Vous ne sauriez croire combien il est sensible à l'intérêt que vous prenez à son ouvrage, et combien il sent le prix de vos conseils. Je le recommande à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien sûr que vous obligez en lui l'âme la plus honnête et la plus reconnaissante. Il me mande, ainsi que M. de La Harpe, dont je ne vous parle point, parce que je sais combien vous l'aimez, et combien il en est digne, que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la santé des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je suis enchanté de l'*Ingénu*, quoique ce ne soit pas le neveu de l'abbé Bazin qui l'ait fait, comme il est évident dès la première page: on dit que c'est un petit-fils de l'abbé Gordon, qui me paraît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du P. Quesnel, qui n'aiment pas qu'on les voie *ingénument* tels qu'ils sont, ont si bien fait, que l'ouvrage vient d'être défendu. Il est vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi personne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé Gordon est un fin courtisan; il a appris à ses semblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait passer bien de la contrebande. La recette est bonne, sans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale*, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 18 janvier 1768.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laissée à la poste de Genève, si j'avais pu deviner le peu d'importance du sujet. J'ai reçu aussi certaines *Lettres de Rabelais*, qui me paraissent de son arrière-petit-fils, à qui le ciel a donné le précieux avantage de se moquer de tout, comme son bisaïeul, mais de s'en moquer avec plus de finesse et de goût. Ces lettres me rappellent un certain dîner du comte de Boulainvilliers, auquel j'assistai

il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous eussiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-sérieuses, entre la poire et le fromage. Jean-Jacques n'est pas aussi gai; il veut à présent retourner en Angleterre : il mande à M. Davenport (c'est le bon M. Hume qui me l'écrit) qu'il est le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il désire de retourner avec lui; M. Davenport y a consenti : ainsi l'Angleterre aura le bonheur de le posséder encore une fois, à condition que ce ne sera pas pour long-temps. M. Hume me mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ses *Mémoires*, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas si c'est *in-folio* ou *in-24*); l'*Histoire romaine* n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe est absolument la nature entière pour lui, et je lui conseillerais d'intituler son bel ouvrage *Histoire universelle*, ou *Mémoires de Jean-Jacques Rousseau*. M. Hume, dans la même lettre où il parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre souvenir, et de vous assurer de tous ses sentimens et de son admiration pour vous. Il craint que vous ne soyez mécontent de ce qu'il n'a pas répondu à la lettre que vous lui avez écrite au sujet de Jean-Jacques : mais il m'assure qu'il n'a eu connaissance de cette lettre que par l'impression chez un libraire d'Écosse, où il l'a trouvée long-temps après qu'elle eût paru, et qu'il était trop tard pour y répondre; d'autant plus qu'il n'avait aucune preuve que cette lettre lui fût réellement adressée par vous.

Adieu, mon cher et illustre confrère. M. de La Harpe, avec qui j'ai le plaisir de parler souvent de vous, pourra vous dire combien je vous suis attaché, et combien je suis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama*. L'affaire du pauvre Damilaville ne finit point; cela n'est-il pas odieux? vous devriez bien écrire à M. d'Ormesson, intendant des finances; le succès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale*.

Paris, 18 février 1768.

Marmontel vient de me dire, mon cher et illustre maître, que vous vous plaignez de mon silence, et ce reproche m'afflige d'autant plus, que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit ou dix jours avant le départ de M. de La Harpe, c'est-à-dire il y a environ trois semaines, et depuis laquelle je n'en ai reçu aucune de vous; ainsi vous voyez que, si je parais négligent, c'est la faute de la poste et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un

certain dîner auquel on assure qu'une personne de votre connaissance a assisté. Comme je sais positivement le contraire, je soutiens, j'ai soutenu et je soutiendrai à tout le monde que rien n'est plus faux, et que le convive qui a assisté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, est, comme le savent tous les gens instruits, le sieur Saint-Hyacinthe, fils ou bâtard de Bossuet, que son père aurait fait mettre à Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en si dangereuse compagnie.

Vous savez sans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre saint-père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens ecclésiastiques. Il me semble que notre mère sainte Eglise travaille d'un côté à jeter elle-même la maison à bas, tandis que les philosophes y mettent le feu de l'autre. Oh ! que le saint-siége entend bien ses affaires ! Les mécréans seraient tentés de dire à Clément XIII ce que disait Timon-le-Misantrope à Alcibiade : *Que je suis content de te voir à la tête du gouvernement ! tu me feras raison de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'Académie Française précisément, mais à la porte du Louvre la plus proche, le beau et long mandement du révérendissime père en Dieu Christophe de Beaumont contre *Bélisaire*. Quelqu'un, assez mauvais plaisant, s'est avisé d'écrire au bas : *Défense de faire ici ses ordures.* Le suisse du Louvre a essuyé cet avis, disant que la défense était inutile et que personne ne s'était avisé de venir faire ses ordures en cet endroit-là. Vous saurez au reste que dans ce beau mandement, l'intolérance est prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps ! ô mœurs ! Adieu, mon cher ami ; il faut pleurer sur le sort de Jérusalem ; j'essuierai pourtant mes larmes, si vous m'assurez que vous m'aimez toujours, et si vous êtes bien persuadé de mon tendre et sincère dévouement.

M. de La Harpe peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point son affaire, et que M. de Boulogne me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très-grand regret. *Vale, vale.*

Paris, 5 avril 1768.

Mon cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas, mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune Espagnol de grande naissance et du plus grand mérite, fils de

l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'Aranda, qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien apparenté; mais c'est là son moindre mérite; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé et plus éclairé : soyez sûr que tout jeune, tout grand seigneur et tout Espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney et que vous voulez y être seul; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de Villa-Hermosa, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite puisqu'il est ami de M. le marquis de Mora; c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop; sinon M. le marquis de Mora vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que quand vous l'aurez vu, vous me remercîrez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour refuser honnêtement; ce qui m'affligerait, je vous l'avoue, sans cependant que je vous en susse mauvais gré ni M. de Mora non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh! qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches! Adieu, mon cher maître, portez-vous bien et aimez-moi toujours.

Paris, 23 avril 1768.

Mon cher et illustre confrère, M. le marquis de Mora que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien se charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas besoin, quand vous aurez causé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un esprit et un cœur selon le vôtre, juste, net, sensible, éclairé et cultivé, sans pédanterie et sans sécheresse. M. le duc de Villa-Hermosa, qui voyage avec M. le marquis de Mora, désire et mérite de partager avec lui la satisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercîrez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous

féliciterez l'Espagne de les posséder, et vous nous souhaiterez des grands seigneurs semblables à ceux-là, au lieu de nos conseillers de la cour imbéciles et barbares, de nos danseuses et de notre Opéra-Comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les assurances de mon dévouement et de ma sensibilité pour tout ce qui peut vous intéresser.

Paris, 13 mai 1768.

Dieu m'est témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du spectacle que vous avez donné le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande satisfaction de la Jérusalem céleste, et principalement des *trônes*, des *dominations* et des *puissances* qui, à ce que je me suis laissé dire, en sont fort contens, d'autant plus qu'on leur a assuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer, la première fois que vous réitérerez cette belle cérémonie; car je sais qu'il cherche à se disculper des mauvais propos qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant; car *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez, si vous le pouvez, le nommé Chirol, ou le nommé Grasset, et leur compère Marc-Michel Rey, à ne pas imprimer tant de sottises qu'on a la platitude de mettre sur votre compte. S'il était permis de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain bénit, j'aurais répondu comme Pourceaugnac à toutes les sottises que j'ai entendu dire à ce sujet : *Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?*

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de Mora, il l'est bien davantage de vous; et je vous manderais ce qu'il m'écrit à ce sujet, si je ne songeais que vous êtes en état de grâce, et que le chanoine de Saint-Bruno a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien disciple sur l'affaire de Parme; il me mande *que le grand lama du Vatican ressemble à un vieux danseur de corde, qui, dans un âge d'infirmité, veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou*. Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid, et de nos seigneurs du parlement de Paris sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste La Bletterie est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien; ces gens-là sont comme les Russes qui ne sentent pas les croquignoles, et à qui il faut

appliquer le knout. Au reste, sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui ; ce serait le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les expressions ridicules qui s'y trouvent, sans compter les contre-sens.

M. le duc de Villa-Hermosa, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître ; continuez, pour l'édification des anges, des curés, des conseillers, des paysans et des laquais, à rendre le pain bénit, mais avec sobriété pourtant; car, je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les indigestions de pain bénit ne valent pas le diable.

Paris, 26 mai 1768.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, le poëme et la relation que M. de La Borde m'a envoyés de la part du jeune Franc-Comtois qui me paraît avoir son franc-parler sur les sottises de la taupinière de Calvin et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce Franc-Comtois peut, en toute sûreté, tomber sur le janséniste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne des étrivières quand il est insolent. M. le comte de Rochefort n'est point à Paris ; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que si l'excommunication s'étend jusqu'ici, les philosophes en profiteront; que je deviendrai premier aumônier; que Diderot confessera le duc de Choiseul, et Marmontel le dauphin; que j'aurai la feuille des bénéfices, et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira : ainsi soit-il ! Que dites-vous de l'expédition de Corse ? n'avez-vous point peur qu'il n'en résulte une guerre dont l'Europe n'a pas besoin, et nous moins que personne ? Que dites-vous aussi du train que fait Wilkes en Angleterre ? il me semble que le despotisme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la superstition. Adieu, mon cher et illustre maître, le ciel vous tienne en joie et en santé ! je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire *ex toto corde et animo*.

Paris, 31 mai 1768.

Je profite, mon cher et illustre maître, d'une occasion qui se présente pour vous écrire autrement que par la poste, et pour vous parler à cœur ouvert. Je sais que vous vous plaignez de vos amis et des discours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laissé tenir sur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne sais pas s'il en est quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement; il est au moins bien certain que je ne suis pas de ce nombre, mais il ne l'est pas moins que je ne saurais l'approuver dans la situation où vous êtes. Peut-être ai-je tort; car enfin vous savez mieux que moi les raisons qui vous ont déterminé : mais je ne puis m'empêcher de vous demander si vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous savez la rage que les dévots ont contre vous; vous savez qu'ils vous attribuent, sans preuve, à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paraissent contre leur idole. Ils sont bien persuadés que vous en avez juré la ruine, et craignent même que vous ne réussissiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïssent, et s'ils sont disposés à chercher les occasions de vous nuire. Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris? la plupart font leurs pâques sans y croire; ils ne vous croient point certainement plus imbécile qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un scandale de plus : c'est ainsi qu'ils s'en expliquent. Ils sont fâchés que le roi ne fasse pas les siennes; mais c'est parce qu'ils espèrent qu'il les fera un jour de bonne foi : et que lui diront-ils alors de l'espèce de profanation qu'ils vous attribuent? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuse pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce sujet une lettre insolente et fanatique; si cet évêque n'était pas un polisson de savoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en soit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié seule m'engage à vous dire ce que je pense sur cet article, que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul, et que je ne tiens point le même discours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours, je ne vous en serais pas moins attaché comme au soutien de la philosophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et surtout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur.

15 juin 1768.

Mon cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre : *Examen de l'histoire d'Henri IV*, par M. de Bury? Cet homme semble avoir pris pour devise : *Tros Rutulus-ve fuat ;* je ne parle point de Bury, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné ; il prétend que vous avez *écrit l'histoire en poëte*, et que nous n'avons pas *un seul historien*. A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *la Profession de foi des théistes*, adressée au roi de Prusse : cet ouvrage m'a fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin Valérien répondait aux jésuites, *mentiris impudentissimè*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention au chapitre neuvième d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécile mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécile. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une des brochures que Marc-Michel Rey imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de Choiseul est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat La Bletterie. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que Dieu fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

Nota bene, que c'est un honnête docteur de Sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifians de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami ; je vous écris au chevet du lit de votre ami Damilaville qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne sais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v...., et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 14 septembre 1768.

Je crois, mon cher maître, que la pièce qui a remporté le prix est plus *polyplate* que *polytone;* mais je doute que celle de La Harpe, quoique meilleure et mieux écrite, eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais proposé, de ne point donner de prix. Nos sages maîtres en ont jugé autrement; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient, et c'est ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéressante, vous pourriez en adresser deux exemplaires à l'abbé Morellet par la voie dont vous vous êtes déjà servi; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci *les Réflexions* d'un capucin et d'un carme sur les colimaçons; je ne m'étonne pas qu'ils en parlent si bien, on doit connaître son semblable.

A l'égard des expériences de Néedham, répétées et crues par Buffon, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues; mais il ne me paraît pas plus évident que *rien ne puisse venir de corruption*, ou plutôt *de transformation*, qu'il ne me paraît démontré que du blé ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. *Que sais-je?* est en physique ma devise générale et continuelle.

Notre ami Damilaville est toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons souvent de vous. Que dites-vous du grand Turc qui arme contre les Russes pour *soutenir la religion catholique?* car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre saint-père le pape ne se serait pas attendu à cet allié-là : il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons, pour faire absolument revivre l'âge d'or; sans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que pensez-vous de l'expédition de Corse? Je ne sais si nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois; mais j'ai bien peur que ce ne soit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître; votre ancien préfet, l'abbé d'Olivet, est mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris; il a tout à la fois apoplexie, paralysie, hydrocèle et gangrène. C'était un assez bon académicien, mais un assez mauvais confrère. Au reste, il meurt avec beaucoup de tranquillité, et presque en philosophe, quoiqu'il ait fait très-décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi et pour la raison qui a grand besoin de vous :

Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus intersis populo Quirini!

Ce souhait vous est mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'Horace et Virgile flattaient. *Vale iterum et me ama.*

Paris, 22 octobre 1768.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami Damilaville; il m'a assuré vous avoir écrit. Son état est toujours bien fâcheux; depuis quelques jours cependant il a de meilleures nuits; mais son estomac se dérange de plus en plus, et ses glandes ne se dégonflent guère. Il lui est impossible de se soutenir sur ses jambes, et à peine peut-il se traîner de son lit à son fauteuil avec le secours de son domestique. Quant à moi, mon ami, ma santé est assez bonne; mais j'ai le cœur navré des sottises de toutes espèces dont je suis témoin. Avez-vous su que la chambre des vacations, à laquelle préside le janséniste de Saint-Fargeau et le dévot politique Pasquier, a condamné au carcan et aux galères un pauvre diable (qui est mort de désespoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaissait pas, et qu'on lui avait donnés en paiement?

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'*Homme aux quarante écus*, et une tragédie de *la Vestale* (imprimée avec permission tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité absurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on est placé à la gueule du loup?

Ce sera l'abbé de Condillac qui succédera à l'abbé d'Olivet; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'Olivet, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à son sujet, si vous en savez d'intéressantes; l'abbé Batteux, notre directeur, qui se trouve chargé de son éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il se serait adressé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne soit pas tant pis pour votre santé, qui est, comme disait Newton, du repos, *res prorsùs substantialis*. *Vale et me ama.*

Paris, 12 novembre 1768.

J'ai reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le *Siècle de Louis XIV*, augmenté du *Siècle de Louis XV*, et *les Trois Empereurs*, de M. l'abbé Caille. Je vous prie de rece-

voir tous mes remercîmens du premier, et de faire à M. l'abbé Caille tous mes remercîmens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui, pourtant, a bien l'air de n'en être pas un ; car je gagerais bien que ce n'est pas là un coup d'essai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ses complimens à Ribalier ou Ribaudier, qui, par parenthèse, vient de donner à une brochure sur l'inoculation une approbation qu'on dirait presque d'un philosophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures ?

A l'égard du *Siècle de Louis XIV*, il me paraît augmenté de plusieurs morceaux bien intéressans; et je ne métonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau, que l'auteur *lui avait appris à penser*. On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux ; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous savez nos succès, qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si Paoli venait ici, je ne connais de rois que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre Damilaville est toujours dans un bien misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paraît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de Condillac l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'Olivet, dont les mânes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un passable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïssait tout le monde, et qui, entre nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre. Je sais qu'il envoyait à Fréron toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais

Seigneur, Laïus est mort, laissons en paix sa cendre.

Adieu, mon cher et illustre confrère, portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos sottises.

Paris, 6 décembre 1768.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du *Siècle de Louis XIV*. Vous en avez envoyé un exemplaire à notre secrétaire M. Duclos, qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre Damilaville, il est dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaissance que pour sentir toute l'horreur de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui faisait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable!

Le roi de Danemarck a été samedi dernier aux Académies. Il donnera son portrait à l'Académie Française, comme la reine Christine. Je lui ai fait de mon mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 17 décembre 1768.

Je suis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illustre maître, et je me sers d'un secrétaire pour vous répondre sur-le-champ. Je suis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triste état de notre pauvre Damilaville, qui a cessé de vivre, ou plutôt de souffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois semaines qu'il existait avec douleur et presque sans connaissance, et sa mort n'est qu'un malheur pour ses amis. Il a été confessé sans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction sans s'en apercevoir.

Je vous disais aussi, dans la même lettre, que notre secrétaire Duclos étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ou-

vrage que vous lui avez envoyé. Il est mieux à présent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ses remercîmens, et de vous dire que l'Académie recevrait, avec grand plaisir, l'exemplaire que vous lui destinez.

Je vous félicite d'avoir eu M. de Rochefort dans votre solitude pendant quelques jours; c'est un très-galant homme, fort instruit, et ami zélé de la philosophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a presque parlé que de vous dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous assure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'Académie des sciences, le jour qu'il est venu, un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contens; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable; le roi m'en a remercié; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine; je vous laisse à penser si je m'en soucie.

J'ignore les intrigues de La Bletterie, et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent; vous les savez sans doute par d'autres, et sûrement vous en pensez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulé l'*A, B, C*; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami; pensez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout son cœur, et qui vous embrasse de même.

Paris, 2 janvier 1769.

Je ne suis plus enrhumé, mon cher maître, mais je me sers d'un scribe pour ménager mes yeux qui sont très-faibles aux lumières. Je vous envoie mon discours, puisque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques jours, et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite, parce qu'il était à courir le monde, et que je n'ai pu le ravoir qu'aujourd'hui; voulez-vous bien me le renvoyer sous l'enveloppe de Marin? Il n'est que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon discours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme qui était présent, et qui, à ce que je crois, l'aura sentie; car je ne gâte pas ces messieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte; ils trouvent mauvais qu'on se moque des plats auteurs qu'ils protègent; on s'expose à de tels reproches quand on ca-

resse ceux qui les font. La critique de Linguet aurait pu être meilleure et de meilleur goût ; cependant, comme il a raison presque en tout, elle a beaucoup chagriné son maussade adversaire ; la liste des phrases tirées de la traduction est bien ridicule, et peut-être aurait suffi.

Vous devez des regrets au pauvre Damilaville ; il vous était bien attaché. Je savais qu'il était marié, mais non par lui, car il ne me disait rien de ses affaires. J'ai vu sa femme une seule fois, et, d'après cette vue, je doute fort qu'il ait été cocu ; mais ce qui me fâche le plus, c'est que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laisse, et qu'il ne restera pas même de quoi payer un bon domestique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de Leibnitz ; je crois que c'est un fatras où il y a bien peu de choses à apprendre.

Il est vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4°. de géométrie ; ce seront vraisemblablement les derniers.

Notre secrétaire, toujours convalescent et assez faible, vous fait mille complimens. Quant à l'*A*, *B*, *C*, personne n'ignore qu'il est en effet traduit de l'anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

Paris, 19 janvier 1769.

Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'une sans l'autre. Eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente, et qui parlera avec vous philosophie et liberté ; c'est M. Jennings, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans sa patrie. Il est digne de vous connaître, et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux sentimens parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protègent dans le nord la philosophie si mal accueillie par les princes du midi. M. Jennings vous dira combien la raison fait de progrès en Suède, sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission, ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère ; continuez à combattre, comme vous faites, *pro aris et focis*. Pour moi, qui ai les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que faire comme Moïse, les lever au ciel pendant que vous combattrez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

13 auguste 1769.

Mon cher et illustre confrère, quelque scrupule que je me fasse de troubler votre solitude, je ne puis me dispenser de recommander à vos bontés M. Mathy qui vous remettra cette lettre ; c'est le fils d'un homme de mérite, que vous connaissez sûrement au moins de réputation, et qui a long-temps travaillé à un très-bon ouvrage périodique, intitulé : *Journal britannique*. Le fils est digne de son père, et digne d'être connu et bien reçu de vous. Il a l'esprit très-cultivé, et ce qui vaut encore mieux, très-droit et très-juste, et surtout une franchise et une philosophie qui vous plairont. Je ne lui compte pas pour un mérite le désir qu'il a de vous connaître, car c'est un mérite trop banal. M. de Schomberg est revenu de chez vous, pénétré de la réception que vous lui avez faite, et enchanté de votre personne. Je ne doute pas que M. Mathy n'en revienne avec les mêmes sentimens.

On ne parle plus, ce me semble, de *l'Histoire du parlement*, et il me semble que la fureur de vous l'attribuer est calmée; ainsi je crois que vous devez être tranquille à cet égard. On se plaint de plusieurs inexactitudes qui vraisemblablement sont des fautes d'impression. Par exemple, à la page 182, on dit que Coligni avait été assassiné avant la Saint-Barthélemi, par Montrevel; c'est Maurevert, comme le disent le président Hénault et beaucoup d'autres. Je ne vous parle point des autres critiques qui, au fond, ne vous intéressent guère, et sont d'ailleurs très-peu de chose.

Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien avoir une santé qui me permît d'aller vous embrasser; je vis pourtant toujours dans cette espérance.

En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur, en esprit et en Lucrèce. *Vale et me ama.*

Paris, 29 août 1769.

J'ai reçu, mon cher maître, le petit *Tout en Dieu*. Je vous prie d'en remercier pour moi votre ami, premièrement de ce qu'il a bien voulu songer à moi, et ensuite du fond de raison qui me paraît être dans sa doctrine. Il y a bien long-temps que je suis persuadé que Jean Scot, Malebranche et tous ces rêveurs, ou ne savaient pas ce qu'ils étaient, ou étaient réellement spinosistes, et qu'à l'égard de Spinosa, ou toute sa métaphysique ne signifie rien, ou elle signifie que la matière est la seule chose existante, et que c'est dans elle qu'il faut chercher ou supposer

la raison de tout. Je sais que ce sentiment est abominable, mais du moins il s'entend, et c'est quelque chose, en philosophie, que de savoir, au moins, ce qu'on veut dire, quand on ne sait pas ce qu'on doit dire. Votre ami suppose à tort, ce me semble, que dans l'opinion des métaphysiciens orthodoxes, il n'y a point chez les bêtes de principe distingué de la matière : c'était la folie de Descartes, et j'avoue même que s'il a été sur ce point le plus fort des philosophes, c'est parce qu'il était le plus conséquent, et qu'il voyait bien l'inconvénient effroyable, pour ce que vous savez, d'admettre dans la bête une âme intelligente. Mais la prétention contraire est si absurde qu'on est aujourd'hui forcé d'y renoncer dans les écoles, au risque de se tirer comme on peut des objections. Vous trouverez dans le tome 5 de mes *Mélanges de philosophie*, page 131, une petite diatribe à ce sujet, qui, je crois, ne vous déplaira pas, et qui peut-être vous fera dire après l'avoir lue : *Latet anguis in herbâ.*

L'argument de votre ami sur l'inutilité des organes des sens, s'il faut autre chose que les sens mêmes pour voir, pour entendre et pour toucher, etc., me paraît péremptoire; mais cet argument même me paraît s'étendre tout naturellement à exclure toute autre cause de nos sensations et de nos idées que les organes mêmes qui les produisent, et, si je ne me trompe, c'est en effet l'intention de l'auteur. A foi et à serment, je ne trouve dans toutes les ténèbres métaphysiques de parti raisonnable que le scepticisme; je n'ai d'idée distincte, et encore d'idée complète, ni de la matière ni d'autre chose; et en vérité quand je me perds dans mes réflexions à ce sujet, ce qui m'arrive toutes les fois que j'y pense, je suis tenté de croire que tout ce que nous voyons n'est qu'un phénomène, qui n'a rien hors de nous de semblable à ce que nous imaginons, et j'en reviens toujours à la question du roi indien : *Pourquoi y a-t-il quelque chose?* car c'est là en effet le plus surprenant.

L'histoire exécrable que vous me faites du nouveau jugement rendu par la Tournelle me fait demander : Pourquoi y a-t-il des monstres aussi absurdes et aussi atroces? Mais êtes-vous bien sûr de ce fait? pourriez-vous m'en donner la date précise? J'en ai parlé à un conseiller en parlement, vrai philosophe, nommé M. du Séjour; il m'a assuré que ce jugement n'était pas rendu par la Tournelle actuelle, dont il est un des membres, et où, par parenthèse, il a souvent empêché bien des atrocités. Il m'a promis de s'en informer. Donnez-moi de votre côté les lumières que vous pourrez sur ce sujet, car il importe que cette horreur soit connue, et je ne m'y épargnerai pas.

Pendant que nous sommes tous deux de mauvaise humeur,

j'ai envie de vous apprendre pour vous ragaillardir, que j'avais proposé cette année à l'Académie Française pour le sujet du prix de poésie. *Les progrès de la raison sous le règne de Louis XV*; que cette proposition avait passé après de grands débats; que même quelques-uns de nos prêtres, car nous en avons de raisonnables, y avaient accédé; mais que d'autres s'y sont montrés si opposés, que dans la crainte de quelques protestations et de quelque éclat de leur part, nous avons été obligés de renoncer à ce sujet, et d'en proposer un trivial, qui prête plus à la déclamation qu'à la philosophie,

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.

Qu'en dites-vous, mon cher maître?

Paris, 15 octobre 1769.

J'ai reçu, mon cher et illustre confrère, en arrivant de la campagne, les tristes éclaircissemens que vous m'avez envoyés sur l'aventure abominable du pauvre Martin; ses juges, dignes de Martin Bâton, sont actuellement allés voir leurs dindons auxquels ils ressemblent. Dès que la Saint-Martin qui fait égorger tant de dindons à deux pieds avec plumes, aura ramené les dindons à deux pieds sans plumes, je vous promets de tirer cette affaire au clair et de couvrir ces marauds de l'opprobre qu'ils méritent. J'en ai déjà parlé à quelques-uns de *messieurs* qui sont actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne savent ce que c'est, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un assassin de Montrouge à être roué dans *la place la plus convenable* du village. Cela rappelle le bourreau d'armée qui était de Beauvais, et qui faisait des excuses à un maraudeur pendu, son compatriote, de ce qu'il n'aurait pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place *la plus convenable* pour rouer un homme doit être mise à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il était parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de La Barre. Je suis charmé que toute cette canaille parlementaire soit traitée comme elle le mérite dans le code des lois de la Russie, et que les Tartares apprennent aux Welches à être humains.

Avez-vous entendu parler d'une petite drôlerie sur nosseigneurs du parlement, intitulée : *Michaut et Michel?* Je ne sais qui en est l'auteur, ni s'il est à Paris; mais s'il avait envie d'y venir je lui dirais en ami,

Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.

Je ne sais pas si le parlement de Toulouse rendra justice au pauvre Sirven ; je le souhaite pour son honneur, j'entends pour celui du parlement. A propos de Sirven, Damilaville avait un pauvre domestique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui son maître avait promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a besoin, étant chargé de famille. Madame Denis m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raison, à la cour et à la ville, à dire et faire beaucoup de sottises ; mais elle ne vous dira sûrement pas assez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurais de désir de vous embrasser encore une fois. En attendant, je vous embrasse, en esprit et en âme, de toutes mes forces et de tout mon cœur.

P. S. J'espérais un peu de l'infant duc de Parme, attendu la bonne éducation qu'il a eue ; mais où il n'y a point d'âme, l'éducation n'a rien à faire. J'apprends que ce prince passe la journée à voir des moines, et que sa femme, Autrichienne et superstitieuse, sera la maîtresse. O ! pauvre philosophie, que deviendrez-vous ? Il faut cependant tenir bon et combattre jusqu'à la fin.

Faisons notre devoir, et laissons faire aux dieux.

Paris, 9 novembre 1769.

Que béni soit l'homme de Dieu, mon très-cher et très-illustre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux ! j'espère que ce mémoire ne sera pas déshonoré par la mauvaise rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de Calas. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'Académie des sciences, M. Dionis du Séjour, homme vertueux et éclairé, quoique conseiller de la cour, soit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette histoire abominable qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième siècle, bien indignes de vivre au dix-huitième siècle, à moins que ce ne soit pour y être traités comme ils ont traité Martin.

Je n'ai point lu cette pièce de vers intitulée *Michaut et Michel ;* on dit que les deux héros sont Michel de Saint-Fargeau et Michault de Monturon de Montblin, deux fanatiques du parlement, bien connus pour tels ; si la pièce est bonne, comme on le dit, je souhaite qu'elle soit publique et que l'auteur ne se fasse pas connaître. Je ne manquerai pas, au reste, d'assurer, et c'est la vérité, que vous n'y avez aucune part. Il est sûr que la pièce existe, mais elle est peu connue.

J'ai promis à Panckoucke de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de physique. Les molécules organiques et les anguilles de Néedham ont rapport à l'article *Génération*, qui n'est pas de ma partie. Du reste, je ne crois pas plus à ces sornettes que vous. Quant aux déclamations et autres sottises qui déshonorent l'*Encyclopédie*, on fera bien de les supprimer, mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais pas être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne sais plus ce que j'ai dit de Maupertuis; ce que je sais, c'est qu'il faut que je ne l'aie pas trop flatté, car il était mécontent, et nous étions très-froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de Damilaville, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est une œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Oui, sans doute, il y a une infinité de cas où la diagonale d'un rectangle est aussi incommensurable aux côtés que l'est la diagonale du carré; ce cas est même bien plus fréquent que celui de la commensurabilité.

Je ne sais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition :

.... *Timeo Danaos et dona ferentes.*

Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 11 décembre 1769.

Je vous dois, mon cher et illustre maître, des remercîmens pour la tragédie des *Guèbres*, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je souhaiterais fort que cette pièce pût être représentée, elle acheverait peut-être, sur les esprits des Welches, l'ouvrage que la tragédie de *Mahomet* avait déjà commencé, celui d'inspirer l'horreur de l'intolérance et du fanatisme; mais trop de gens, mon cher philosophe, sont intéressés à empêcher le progrès de la raison. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres de quelque secte que ce soit, les nôtres regardent au dedans d'eux-mêmes, et se disent, en grinçant les dents :

..... *Mutato nomine, de me*
Fabula narratur.

Quant à la préface de cette tragédie, je suis depuis long-

temps entièrement de votre avis sur *Athalie*. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification, et comme une très-belle tragédie de collége. Je n'y trouve ni action, ni intérêt; on ne s'y soucie de personne, ni d'Athalie qui est une méchante carogne, ni de Joad qui est un prêtre insolent, séditieux et fanatique, ni de Joas même que Racine a eu la maladresse de faire entrevoir, en deux endroits, comme un méchant garnement futur. Je suis persuadé que les idées de religion dont nous sommes imbus dès l'enfance contribuent, sans que nous nous en apercevions, au peu d'intérêt qui soutient cette pièce; et que si on changeait les noms, et que Joad fût un prêtre de Jupiter ou d'Isis, et Athalie une reine de Perse ou d'Égypte, cette pièce serait bien froide au théâtre. D'ailleurs, à quoi sert toute cette prophétie de Joad, qu'à faire languir l'action qui n'est pas déjà trop animée? Je crois en général, et je vais peut-être dire un blasphème, que c'est plutôt l'art de la versification, que celui du théâtre, qu'il faut apprendre chez Racine. J'en connais à qui je donnerais un plus grand éloge, mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts.

On dit que vous êtes malade, mon cher ami, et on ajoute que vous avez du chagrin pour une cause qui me paraît bien juste. Je ne saurais croire que cette cause soit réelle; si par malheur elle l'était, elle me rappellerait la belle tirade de la péroraison *pro Milone*, qui commence par ces mots : *Hiccine vir patriæ natus*, etc.

Le contrôleur-général est, dit-on, bien embarrassé pour trouver de l'argent; Dieu le père n'en trouverait pas. Hippocrate, Esculape et toute l'École de médecine ne rétabliraient pas un malade qui se donnerait tous les jours, à dîner et à souper, une indigestion. Ce sera le cas de la France, tant qu'on n'y connaîtra pas l'économie. Adieu mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame Denis.

Paris, 25 janvier 1770.

Mon cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous; soyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai sur la personne qu'on a accusée auprès de vous. Il est vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé : *Michaut et Michel;* mais il ne m'en dit pas un seul vers, et n'ajouta absolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire soupçonner l'auteur. Il est d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puisse jamais avoir à se

reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus forte raison, l'ombre même de la calomnie. Personne ne vous rend justice avec plus de connaissance, et j'ajoute avec plus de courage; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Welches, où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'osent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui : *Repertus erat qui efferret quæ omnes animo agitabant.*

A cette occasion je veux vous faire part de ce que je pensais il y a quelques jours, en lisant vos vers et en les comparant à ceux de Despréaux et de Racine. Je pensais donc qu'en lisant Despréaux on *conclut* et on *sent* que ses vers lui ont coûté; qu'en lisant Racine, on le *conclut* sans le *sentir;* et qu'en vous lisant, on ne le *conclut* ni le *sent;* et je *concluais*, moi, que j'aimerais mieux être vous que les deux autres.

Je n'ai point lu le *plan* ou *prospectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne m'étonne pas; j'en dirai pourtant un mot à Panckoucke; et je vous invite aussi à lui faire sur ce sujet une petite correction fraternelle ou magistrale.

Je crois que l'affaire de Luneau de Boisgermain s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cause aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé : *Dialogue sur le commerce des blés?* il excite ici une grande fermentation. Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains égards, mais il me paraît plein d'esprit et de philosophie. Je voudrais seulement que l'auteur fût moins favorable au despotisme; car, depuis les premiers commis jusqu'aux libraires, j'ai presque autant d'aversion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé Alary, le président Hénault, Paradis de Moncrif, qui sera bientôt Moncrif de paradis. Ne vous avisez pas d'être leur compagnon de voyage, vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions ensemble : pour peu que vous soyez pressé, je ne vous ferai pas attendre : j'ai des étourdissemens et un affaiblissement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais essayer de vivre en bête pendant trois ou quatre mois; car je ne connais de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de toute mon âme. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, si je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

Paris, 22 février 1770.

Que vous êtes heureux, mon cher et illustre maître, de pouvoir, à votre âge de soixante et seize ans, vous occuper encore plusieurs heures par jour! pour moi, je suis obligé depuis six semaines de renoncer à toute espèce de travail, grâce à une faiblesse de tête qui me permet à peine de vous écrire : elle me tourne presque autant qu'au nouveau contrôleur-général, dont vous aurez appris les belles opérations; et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre solitude; mais je ne puis, dans l'état où je suis, m'exposer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de Martin; il est très-vrai que le procureur-général travaille à réhabiliter sa mémoire : cela fera grand bien au pauvre roué et à sa malheureuse famille dispersée et sans pain. En vérité, notre jurisprudence criminelle est le chef-d'œuvre de l'atrocité et de la bêtise. A propos, on dit que les Sirven ont été déclarés innocens au parlement de Toulouse; on ajoute que la tragédie *des Guèbres* a été ou doit être représentée sur le théâtre de cette ville. C'est ici le cas des poltrons révoltés, et on pourrait dire :

Quid domini facient, audent cùm talia fures?

Connaissez-vous le nouvel ouvrage de La Harpe, dont le sujet est une autre atrocité arrivée, il y a deux ans, dans un couvent de Paris, grâce encore à l'humanité et à la sagesse de nos lois ecclésiastiques, bien dignes de figurer avec nos lois criminelles? Cet ouvrage me paraît bien supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent, et pourrait bien lui ouvrir incessamment les portes de l'Académie. Que dites-vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille? Je doute que celle de Simon Le Franc soit meilleure. A propos de vers, je me console dans mon inaction en lisant les vôtres, et je persiste dans ce que je vous disais, il n'y a pas long-temps, que Despréaux me paraît forger très-habilement les siens, ou si vous voulez, les travailler fort bien au tour, Racine les jeter parfaitement en moule, et vous les créer.

Vous ne m'avez rien répondu sur ce que je vous ai mandé pour justifier un de vos plus zélés admirateurs, accusé très-injustement auprès de vous? Aurais-je eu le malheur de ne vous pas détromper? vous pouvez cependant être bien sûr que je vous ai dit la pure vérité. Qu'est-ce qu'une madame Mazon de Meil-

honat, qui vous a, dit-on, envoyé des vers charmans ? serait-ce une descendante de Virgile Maron ?

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout seul ? Vous avez bien raison de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage, et qu'on y a mis trop de déclamation. En vérité, on est bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'est un habit d'arlequin où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illustre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes respects à madame Denis. Le chevalier de La Tremblaye est en peine de savoir si vous avez reçu, il y a quelques mois, les remercîmens qu'il vous a faits au sujet, je crois, de vos œuvres que vous lui avez envoyées.

Paris, 9 mars 1770.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir, par la mienne, que si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécile; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous; aux sentimens de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens ?

Je verrai Panckoucke et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la Bastille, peut être dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre, dans le royaume et en Europe, quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du Verbe. A quoi pense l'orateur Vernet, de ne pas faire comme ce philosophe dont parle Tacite, d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala disserens;* il y attraperait quelque coup de fusil ou de broche, et ce serait grand dommage.

Oui vraiment, je sais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle dignité séraphique. Ne vous avisez pas au moins de vous faire jésuite, surtout en Bretagne, car ils y sont actuellement très-mal menés, et on vient de les en chasser pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Prusse me mande qu'il est le meilleur ami du cordelier-pape, et que le successeur de Barjone le regarde, tout hérétique qu'il est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très-chrétiennes

et très-catholiques voudraient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet du frère Amatus de Lamballa ne devienne bientôt aussi le meilleur ami de frère Ganganelli. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner.

On est bien plus occupé dans ce moment du contrôleur-général et de ses opérations, vraiment chirurgicales, que de l'assemblée du clergé. Je ne doute point que cette assemblée ne se passe comme toutes les autres, à payer, à clabauder et à se faire moquer d'elle. Quand on aura son argent, on lui dira comme Harpagon : *Nous n'avons que faire de vos écritures;* et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu la *Religieuse* de La Harpe, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne pensez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illustre ami; croyez que je suis et serai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé Delille, et du livre de l'abbé Galiani?

Paris, 11 mars 1770.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre confiance; et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième que se trouve l'éloge de Dumarsais.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons : 1°. Parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion; 2°. parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'État*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'État, que celui qui leur donne des secours de son propre bien, surtout s'ils sont donnés comme je viens de le dire; 3°. parce que je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *a*, ne paraissent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques sur l'orthographe de *français* sont très-justes; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français*

ne représente guère mieux la prononciation, et qu'on devrait écrire *francès* comme *procès*. C'est un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *e*.

Page 12. Les *hiatus* sont sans doute un défaut en général; mais, 1°. il y a des *hiatus* à chaque moment au milieu des mots, et ces *hiatus* ne choquent point; croit-on qu'*ilia*, intestins, soit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue? 2°. Ne devrait-on pas dire que c'est une puérilité, et souvent un défaut contraire à la simplicité et à la naïveté du style, que le soin minutieux d'éviter les *hiatus* dans la prose, comme le pratique l'abbé de La Bletterie? Cicéron se moque, dans son *Orator*, de l'historien Théopompe, qui s'était trop occupé de ce soin ridicule. Il me semble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement*, on pourrait faire à ce sujet un article plein de goût. 3°. Notre poésie même me paraît ridicule sur ce point; on rejette, *j'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet, *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du second vers soit beaucoup plus ridicule. 4°. Il *a Antoine* en aversion, n'est point proprement le concours de deux *a*; parce que *an* est une voyelle nasale très-différente de *a*. 5°. Pourquoi est-ce un défaut qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre; qu'importe qu'on y emploie une seule lettre ou plusieurs? le seul défaut, c'est l'identité de la préposition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin ne faut-il pas dire *vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle suivie du mot commençant* PAR LA MÊME *voyelle;* car rien n'est plus commun, ce me semble, dans Virgile et dans tous les poëtes qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs, il y a, ce me semble, dans Virgile, et assez fréquemment, des élisions encore plus rudes que *arma amens;* comme *multùm ille et terris*, etc., et mille autres semblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais pu me dispenser, en songeant au proverbe *ne sus Minervam*. L'auteur devrait bien consoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la suite de l'ouvrage, si elle lui tombe entre les mains. J'embrasse de tout mon cœur mon illustre et respectable confrère, et je lui fais mon compliment sur le succès de *Sirven*, dont l'humanité lui est uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps, par l'abbé Audra lui-même, l'*Histoire générale abrégée*, et je lui en ai écrit une lettre de remercîmens, de félicitation et d'encouragement.

Paris, 26 mars 1770.

Mon cher et illustre ami, je pourrais vous dire comme Agrippine : *Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.* Je sais que la personne dont vous me parlez fait profession de haine pour la philosophie et les lettres ; je ne sais pas non plus si l'État a plus à s'en louer que la philosophie, mais je lui reconnais des qualités très-louables, et je sais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve seulement que son éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'est à la première page, et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur-général, que Dieu absolve, il me fait aussi perdre à moi environ cinq à six cents livres, et c'est le denier de la veuve. Jusqu'à présent, nous voyons comment il sait prendre; le temps nous fera voir comment il saura payer. Tout mis en balance, la personne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ses semblables ; vous en avez loué d'autres qui assurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable ; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès* ? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres choses où l'orthographe fait faux-bon à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce : les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre ; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi, disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent ? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes ? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux ; mais je voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire Duclos est absent depuis trois semaines ? On prétend qu'il est allé négocier avec M. de La Chalotais ; on assure même que sa négociation n'a pas

réussi : je n'en sais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir. Dès que Duclos sera de retour, je lui donnerai votre mémoire; au reste, je vous avertis que l'homme qui bat sa femme et qui est espion de la police, est protégé au-delà de tout ce que vous pouvez croire, et que la personne de France la plus respectable après le maître, lui a sauvé, en dernier lieu, le For-l'Évêque ou Fort-l'Évêque, qu'il avait mérité pour je ne sais quelle impertinente nouvelle.

Priez Dieu pour l'âme de l'archidiacre Trublet, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'espère que nous aurons Saint-Lambert à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

Paris, 12 avril 1770.

M. Duclos est arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illustre maître : je n'ai rien eu de plus pressé que de lui donner le mémoire sur le sieur Royou. Il m'a demandé un peu de temps pour faire des informations; et c'est ce qui a retardé tant soit peu la réponse que je vous dois à ce sujet. Il s'est donc informé à différentes personnes de Bretagne qui sont à Paris, et qui lui ont toutes assuré que ce Royou est, à la vérité, un homme de beaucoup d'esprit, mais un très-mauvais sujet. On a dû écrire, il y a quelques jours en Bretagne, pour avoir plus de détail, et on attend la réponse dont je ne manquerai pas de vous faire part. En attendant, M. Duclos, qui me charge de vous faire mille complimens et remercîmens de votre confiance, vous exhorte à aller, comme on dit, bride en main et à ne pas vous intéresser pour ce Royou, avant que de savoir s'il en est digne. Vous n'ignorez pas, sans doute, que notre confrère était allé à Saintes pour négocier avec M. de La Chalotais qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ses fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'Aiguillon entamée; elle pourrait devenir très-sérieuse, mais elle pourrait bien aussi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire Panckoucke, qui voit toujours ses cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, se propose d'aller incessamment vous rendre ses hommages. C'est un honnête garçon dont je crois que vous serez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de

maître Aliboron, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui seront, à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le sol ou le sou; nous danserons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours assez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois.

Paris, 30 mai 1770.

C'EST M. Pigal qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme Virgile aurait reçu Phidias, si Phidias avait vécu du temps de Virgile, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la postérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exister! elle aura, mon cher et illustre maître, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à M. Pigal; le génie, tant qu'il respire, a toujours un visage que le génie, son confrère, sait bien trouver; et M. Pigal prendra, dans les deux escarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre statue. Je ne saurais vous dire, mon cher et respectable confrère, combien M. Pigal est flatté du choix qui a été fait de lui pour *ériger* ce monument à votre gloire, à la sienne et à celle de la nation française; ce sentiment seul le rend aussi digne de votre amitié, qu'il l'est déjà de votre estime. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la physionomie et l'âme de l'homme le plus célèbre de notre siècle; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. Pigal n'a pas besoin de recommandation; cependant il a désiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer; mais ce désir même est une preuve de sa modestie, et par conséquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; renvoyez-nous M. Pigal le plus tôt que vous pourrez, car nous sommes pressés de jouir de son ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, sinon que je suis toujours imbécile; mais cet imbécile vous aimera, vous respectera et vous admirera, tant qu'il lui restera quelque faible étincelle

de ce bon ou mauvais présent appelé *raison*, que la nature nous a fait. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de Richelieu et plusieurs personnes de la cour ont contribué aussi; M. le duc de Choiseul et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fît autant, si vos compatriotes n'étaient jaloux d'être seuls; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

Paris, 8 juin 1770.

Mon cher et illustre confrère, cette lettre vous sera remise par M. Panckoucke, que vous connaissez depuis long-temps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. Panckoucke, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentimens de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent, et je l'ai assuré que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyés l'infortunée *Encyclopédie*, et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soutenir. J'espère qu'il apprendra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le Suisse de Félice et ses coopérateurs, au nombre desquels sont quelques polissons d'écrivailleurs français, qui prétendent, à ce qu'on dit, élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou *prospectus* qu'ils ont publiés, ce sera de la besogne bien faite; et je ne doute pas que cette *société de gens de lettres*, soi-disant, ne renferme *plusieurs suisses de porte*, nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en soit, mon cher et illustre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. Panckoucke; et j'espère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne; et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 13 juin 1770.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. Pigal, et une autre par M. Panckoucke; celle-ci ne sera pas longue, car, à mon imbécillité continue, s'est joint, depuis

quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, M. l'archevêque de Toulouse à la place du duc de Villars, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre, aurait pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à peu près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de Pigal, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que Jean-Jacques Rousseau m'a envoyé sa contribution; et que ce Jean-Jacques est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître, je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

Paris, 2 juillet 1770.

Mon cher et illustre ami, j'ai reçu à la fois, par Marin, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles essentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toûjours imbécile, triste et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de Jean-Jacques Rousseau qui, par parenthèse, est actuellement à Paris, j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins érigée; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance, me paraissent penser comme moi.

Quant à La Beaumelle, il n'en est pas de même; c'est un homme décrié et déshonoré, ainsi que Fréron et Palissot; il ne serait pas juste de mettre Jean-Jacques Rousseau dans la même

classe : cependant, si vous insistez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre sa souscription que comme associé étranger, ce qui aurait son inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Prusse? Rousseau ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à souffrir son offrande. A l'égard de Frédéric, je lui écrirai à ce sujet, puisque vous le désirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à se joindre à nous.

Je sais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que ce n'est point à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, etc., que nous élevons ce monument, mais au destructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle est atroce, il est facile de graver sur la statue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que madame du Deffant, qui vous a écrit cette noirceur, est bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de Fréron, et qu'elle en cite avec éloge les méchancetés qui vous regardent; c'est de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. Palissot avait fait une comédie intitulée *le Satirique*, dans laquelle il se déchirait lui-même à belles dents pour pouvoir déchirer à son aise les philosophes. Comme il a su qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper; la pièce a été refusée à la police, malgré la protection de votre ami M. de Richelieu, et pour lors Palissot s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

23 juillet 1770.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la nature?* Je pense comme vous qu'il y a des longueurs, des répétitions, etc., mais que c'est un terrible livre; cependant je vous avoue que, sur l'existence de Dieu, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous*, est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus ef-

ficace ; demandez à Chabanon et au comte de Rochefort s'ils sont contens de ma lettre.

Quant à Jean-Jacques Rousseau, je vous ai déjà répondu sur sa souscription ; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaise.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de Sartine par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur-général Riquet, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie, par sa manière de penser ; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Fréron est un maraud digne des protecteurs qu'il a ; mais il n'est pas digne de votre colère. Je crois les *Anecdotes* très-vraies ; mais cela ne fera ni bien ni mal à ses feuilles, qui d'ailleurs vont en se décriant de jour en jour. Il y a plus de douze ans que je n'en ai lu une seule.

Adieu, mon cher et illustre maître ; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours les souscriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Êtes-vous sûr que M. le duc de Choiseul ait souscrit ? je sais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 4 auguste 1770.

Je n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître, à la lettre très-pressante que j'ai écrite au roi de Prusse, le 7 de juillet dernier ; il faut cependant qu'elle ait produit son effet, car voici ce que M. de Catt, son secrétaire, m'écrit du 22 : *Le roi souscrira à ce que vous désirez ; quand il vous fera sa réponse, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie pour rétablir ma tête ; j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en revenant.

La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage; car dans l'état où je suis, je ne voudrais pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande, c'est l'argent que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent, mais je ne serais pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de personne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Prusse, qui m'avait déjà offert, il y a sept ans, quand j'étais chez lui, les secours nécessaires pour ce voyage que je me proposais alors de faire. J'attends sa réponse, ainsi que celle d'un ami à qui j'ai proposé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Jean-Jacques est un méchant fou et un plat charlatan; mais ce fou et ce charlatan a des partisans zélés. C'est, sans doute, tant pis pour eux. Cependant je veux éviter, si je puis, et les noirceurs de Rousseau et le mal que ses partisans me pourraient faire. Ainsi je n'aurai ni de près, ni de loin, ni en bien, ni en mal, aucune relation avec ce Diogène. Ne trouvez-vous pas bien étonnant que depuis un mois il aille tête levée dans Paris, avec un décret de prise de corps? Cela n'est peut-être jamais arrivé qu'à lui; et cela seul prouve à quel point il est protégé.

Je vous ai déjà mandé mon sentiment sur le *Système de la nature; non*, en métaphysique, ne me paraît guère plus sage que *oui; non liquet*, est la seule réponse raisonnable à presque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne sais si on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il serait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Prusse, et je lui ai fait part de mes réflexions sur ces objets, *grands ou petits; grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils sont pour nous, comme le prouve leur obscurité même. L'essentiel serait de se bien porter, soit en ce monde, soit en l'autre; mais *hoc opus, hic labor est*. Adieu, mon cher ami; je me fais d'avance un plaisir de l'espérance de vous embrasser encore.

Paris, 9 auguste 1770.

Je ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse; non-seulement il souscrira et ne *refusera rien*, dit-il, *pour cette statue*, mais la grâce qu'il y met est mille fois plus flatteuse pour vous que sa souscription même; la manière dont il parle de vous, quoique juste, mérite, j'ose le dire, toute votre reconnaissance; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre statue; je voudrais vous envoyer copie de cette

lettre, ainsi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne sortiront de vos mains; mais le courrier presse en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaisir. Adieu, mon cher ami; j'espère toujours vous embrasser bientôt; j'espère aussi que le même prince qui souscrit si dignement et si noblement pour votre statue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, si indispensable pour ma santé. Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu, adieu; il est bien juste que la philosophie et les lettres aient quelques consolations au milieu des persécutions qu'elles souffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

Paris, 11 auguste 1770.

Je ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courrier copie de ma lettre au roi de Prusse et de sa réponse. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci. Personne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très-peu de personnes même connaissent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Prusse à tout ce que je rencontrerai. Cependant je serais très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en serait peut-être mécontent, et en vérité il se conduit trop dignement et trop noblement en cette occasion, pour lui donner sujet de se plaindre. J'espère donc, mon cher et illustre ami, que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui désireront de la voir, sans souffrir qu'elle sorte de vos mains. Je serais infiniment affligé si elle paraissait sans le consentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse; son procédé me paraît digne de votre reconnaissance, de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami; je regarde comme un des plus heureux événemens de ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

Paris, 12 auguste 1770.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à la fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'Académie Française la lettre du roi de Prusse, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre serait insérée dans ses registres, comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument si flat-

teur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression près, que je vous prie surtout d'éviter, parce que le roi de Prusse pourrait en être mécontent. Je me souviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard.

A propos de la czarine, il faut, si vous désirez qu'elle souscrive, que Diderot lui en écrive; car je ne saurais m'en charger, parce que vraisemblablement je ne serai pas à Paris dans un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir sa réponse. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur, et compte toujours vous embrasser bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Prusse, et je crois que vous devez aussi un petit mot de remercîment à l'Académie, que vous adresserez au secrétaire.

Paris, 4 décembre 1770.

Il y a dix jours, mon cher maître, que je suis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que Palissot ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie, et je lui dirai, comme les gens du peuple, *j'en retiens part*, tant ses satires me paraissent redoutables.

M. Dupaty était encore au secret quand j'ai repassé à Lyon; j'appris hier qu'il était sorti de Pierre-Encise, et exilé à Roane en Forez. On n'en fera pas autant au réquisitorien que j'ai trouvé partout, à Lyon et à Montpellier, sans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage :

.....Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je partout un maraud que j'abhorre?

On prétend que, dans son discours des *Mercuriales*, il a chanté la palinodie et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais personne n'est tenté de l'en remercier, non plus qu'un barbet qu'on a rossé et qui vient vous lécher les jambes.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il est très-vrai que ce prince m'a prévenu, sans même que je l'eusse fait solliciter par personne; mais il ne

l'est pas moins que, durant son séjour à Paris, je lui ai parlé de vous, avec les sentimens que vous m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions qui peut-être vous flatteront encore davantage; mais ce projet n'est pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, si, comme je l'espère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de cela à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouse et des miens, de lui écrire au sujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre sa réponse, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a imposé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ses torts. Je connais trop sa façon de penser pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occasion que ce qu'il n'a pu absolument se dispenser de faire, et il y a sûrement bien loin de là à être déclamateur, persécuteur et assassin.

Nous avons, dites-vous, pour notre église, l'empereur de la Chine, le roi de Prusse, la czarine, le roi de Danemarck, etc. Hélas ! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante *Épître au roi de la Chine :*

> Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici :
> C'est de l'esprit français la devise éternelle.

Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. Gaillard sera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

Paris, 12 décembre 1770.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illustre maître, que le président Debrosses est sur les rangs pour l'Académie, et qu'il a des partisans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai su que le nombre de ces partisans est en effet considérable, et que nous sommes menacés de cette plate acquisition, si nous ne faisons pas l'impossible pour la parer. Or, vous saurez que le grand promoteur de ce plat président, est le doucereux Foncemagne, qui peut-être craindrait de vous désobliger, s'il savait que vous serez offensé d'un pareil choix. Je voudrais

donc que vous en écrivissiez, sans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'Argental, intime ami de Foncemagne, et que M. d'Argental parlât à Foncemagne de votre part. Vous auriez soin de mettre dans votre lettre quelque chose d'honnête pour Foncemagne, qui en serait flatté, qui vraisemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore aussi vraisemblablement que vous avez à vous plaindre du président Debrosses. Il serait bon aussi que vous en écrivissiez fortement à l'abbé de Voisenon, qui, sans cela, pourrait être favorable au président, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui assure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du président Hénault.

Il paraît jusqu'à présent que la place de Moncrif sera pour Gaillard; ce choix n'est pas délicieux, mais passable; encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour La Harpe, je vois clairement qu'il n'y faut pas penser en ce moment, et que nous ne réussirions pas, si ce n'est peut-être à lui casser le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous sauver d'un mauvais choix, c'est de prendre l'abbé Delille, ou d'engager quelqu'un de la cour à se présenter. Je ne désespère pas que nous ne réussissions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illustre maître; écrivez à M. d'Argental et à l'abbé de Voisenon, et surtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et serai jusqu'à la fin *tuus ex animo*.

Paris, 21 décembre 1770.

J'ÉTAIS bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'était pas à beaucoup près aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages: il ne parle que de l'ouvrage et pas du tout de l'auteur. L'abbé Audra aurait pu se l'épargner; il avait d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avait envoyée à l'archevêque qui l'avait acceptée; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement, ni rien de semblable. Il a retiré cette démission; l'archevêque lui a rendu sa parole comme il l'avait reçue, sans même s'être pressé d'en faire usage; car s'il se fût pressé, l'abbé aurait pu avoir un successeur avant ses regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été professeur, l'archevêque se serait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu rester professeur, il a presque accusé un des grands vicaires d'avoir approuvé le livre; alors l'archevêque a été forcé

de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni désigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouse, il a vu l'abbé et lui a dit qu'il était impossible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux, pût être professeur d'histoire et de religion ; qu'il lui conseillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refusé de quitter ; il a répondu qu'il en appellerait au parlement si on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y opposait pas, et qu'il s'en tiendrait là si le parlement le renvoyait dans sa chaire ; mais que l'abbé prît garde de s'exposer devant le parlement. Il y avait entre cette conversation et le mandement, deux grands mois. Huit jours et plus se sont écoulés ; au bout de ces huit jours, il lui a pris une fièvre maligne dont il est mort. Il se peut faire que le chagrin en soit la cause ; mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie ; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il assure, d'autres désagrémens qu'on avait voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner son mandement, en manquant à sa parole, en retirant sa démission, en voulant compromettre un des grands-vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait résisté pour lui pendant un an aux clameurs du parlement, des évêques, de l'assemblée du clergé ; à la fin on lui a forcé la main.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'a fait, à l'égard de l'abbé, que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez bien être sûr qu'il ne persécutera jamais personne ; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes également tolérans. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse, et je puis bien vous assurer qu'il n'était rien moins que malintentionné pour l'abbé Audra. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui, et soyez sûr, encore une fois, que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un très-bon confrère, qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie, pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'est ce plat et ridicule président Debrosses, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit, combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Foncemagne et l'archevêque de Lyon sont ses partisans zélés. Foncemagne n'a jamais eu à se plaindre de vous ; au contraire.

Pourquoi ne lui écririez-vous pas directement? cette lettre pourrait le déterminer. Je ne vous dirai point d'écrire à l'archevêque de Lyon qui est un janséniste hypocrite; mais il pourrait gagner le duc de Nivernois, et vous feriez bien d'écrire à ce dernier qui, sûrement, ne voudra pas vous déplaire. Quant à nos amis qui sont au nombre de huit à dix, je vous en réponds. N'oubliez pas surtout d'écrire fortement à l'abbé de Voisenon, à qui d'ailleurs je parlerai ainsi que Duclos, et à M. d'Argental qui parlera à Foncemagne de son côté. M. Marin nous conviendrait certainement mieux que le président Debrosses, et à tous égards: mais je doute fort que nous puissions réussir, et il ne faut pas le compromettre. Parmi les dix ou douze concurrens qui se présentent et dont j'ai perdu le compte, il en est surtout deux qu'il nous importe d'écarter, et même de dégoûter pour toujours. Comme il y en a au moins un des deux qui pourra avoir beaucoup de voix, il faut nécessairement nous réunir pour quelque autre; et d'après les informations que j'ai prises, il ne serait pas possible, à ce que je vois, de nous réunir pour M. Marin. Je le verrai ce matin, et je lui parlerai sur ce sujet avec amitié et confiance.

Adieu, mon cher maître; priez Dieu *ne quid respublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue, je l'apprends dans ce moment.

Paris, 7 octobre 1771.

Il n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de La Harpe. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Reims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la Sorbonne; mais le syndic Ribalier s'y est opposé; il se souvient de l'affaire de Marmontel. L'Académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie royale à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Versailles, M. le prince Louis est le seul qui ait servi l'Académie dans cette occasion; les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en sommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver désormais, comme autrefois, les discours des prix par deux docteurs de Sorbonne. Il y a quatre ans que nous

avions cessé d'exiger cette approbation, par des raisons très-raisonnables : 1°. parce que lorsqu'on annonça, dans une assemblée publique, que l'éloge de Charles V devait être ainsi approuvé, le public nous rit au nez, et nous le méritions bien ; 2°. parce qu'il y a des éloges, comme celui de Molière, qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens ; 3°. parce qu'il y en a comme ceux de Sully, de Colbert, où il faut parler d'autre chose que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de Sorbonne ne mettrait point l'Académie à couvert des tracasseries ; 4°. enfin, parce que ces docteurs abusaient scandaleusement du droit d'effacer ce qu'il leur plaisait, témoin l'éloge de Charles V, dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines, à l'inquisition, etc. Il faudra pourtant désormais se soumettre à ce joug ; à la bonne heure. Je gémis et je me tais. Si on vous envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le discours de La Harpe. Je sais que plus d'un évêque désapprouvent fort cette condamnation ; mais ils risqueraient trop à s'expliquer. Nous sommes bien heureux, en cette circonstance, que le feu parlement n'existe plus : car il n'aurait pas manqué de faire dans cette occasion quelque nouvelle sottise.

Adieu, mon cher ami ; j'ai le cœur navré de douleur.

Paris, 18 novembre 1771.

Je ne sais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre, et le paquet qui y est joint. J'ai lu le beau discours d'Anne du Bourg, qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatisme odieux; les *Pourquoi*, auxquels on ne répondra point, parce qu'il n'y a point de bonne réponse à y faire que de réformer les Welches qui resteront Welches encore long-tems; et la *Méprise d'Arras*, qui me paraît bien modestement appelée *méprise*, et qui n'empêchera point que les successeurs de ces assassins, aussi fanatiques, plus ignorans et plus vils, ne fassent souvent des *méprises* pareilles, sans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le Père éternel par la barbe et lui dire, comme dans une vieille farce de la passion :

Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne ;
Votre fils bien-aimé est mort,
Et vous dormez comme un ivrogne.

Je suis navré et découragé. Je finirai, et je crois bientôt, par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent, et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne, et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en souhaite autant, mon cher ami. Je fais du genre humain deux parts, l'opprimante et l'opprimée ; je hais l'une et je méprise l'autre. Que ne suis-je au coin de votre feu, pour épancher mon cœur dans le vôtre! je suis bien sûr que nous serions d'accord sur tous les points.

Il y a ici un abbé du Vernet, bon diable, zélé pour la bonne cause, et votre admirateur enthousiaste depuis long-tems, qui se propose d'élever à votre gloire, non pas une statue comme Pigal, mais un monument littéraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à Ferney. Je vous demande vos bontés pour lui, et j'espère que vous l'en trouverez digne.

C'est samedi prochain 23, que nous donnerons un successeur à ce prince dont le nom a si stérilement chargé notre liste. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poëte ; nous en aurions un et même deux si j'en étais cru ; mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cause commune. C'est à peu près tout ce que nous pouvons faire dans les circonstances présentes, et vous penseriez de même si vous voyiez de près l'état des choses. Adieu, mon cher et illustre maître, je vous embrasse tendrement.

Paris, 6 mars 1772.

Il y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé Clément, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de Mably qui mène M. Clément sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de Mably est frère de l'abbé de Condillac, dont il n'a sûrement pas pris les conseils en cette occasion. La haine que ce protecteur de Clément affiche contre les philosophes est d'autant plus étrange, qu'as-

surément personne n'a plus affiché que lui, et dans ses discours et dans ses ouvrages, les maximes anti-religieuses et anti-despotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que Clément attaque dans sa rapsodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il est bon que vous sachiez, car enfin il est bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, sinon que la littérature est dans un état pire que jamais; que je deviens presque imbécile de découragement et de tristesse; mais que cet imbécile vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et vous recommande les polissons et leurs protecteurs.

Paris, 26 décembre 1772.

Oui, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre des copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui sait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *superstition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *persécution*, et même de *Saint-Barthelemy*, car soyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous tous.

Voilà les cuistres de l'Université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur Cogé *pecus* qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans pour prix à tous les autres cuistres du royaume : *Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.* Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette belle question est énoncée; car ce beau latin traduit littéralement, veut dire que *la philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois;* ce qui signifie, en bon français, qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marands savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce serait bien le cas de répondre à leur belle question, non en latin, mais en bel et bon français, pour être lu par tout le monde. Il faudrait que l'auteur fît semblant d'entendre l'assertion de ces cuistres dans le sens très-vrai et très-naturel qu'elle présente, mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie

n'est ennemie ni de Dieu ni des rois ! et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis, en rappelant les Damiens, les Ravaillac, les Alexandre VI, et tous les monstres qui leur ont ressemblé ! ce serait à vous, mon cher maître, plus qu'à personne, à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature, contre vous et vos amis. Vous ignorez encore plus que ces libelles, et surtout le sieur Clément, un de leurs principaux auteurs, sont prônés et protégés par tous les tartufes de Versailles, entre autres par un abbé de Radonvilliers notre digne confrère, qui ressemble à *Tartufe*, comme son espion de valet, Batteux ressemble à *Laurent*. Vous ignorez que Cogé *pecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Reims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé Sabatier, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi, comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré, en qualité de décrotteur bel-esprit, chez un comte de Lautrec qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires, et les donnait à Sabatier à mettre en français. Le comte de Lautrec s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de Sabatier aux gens d'affaires de la partie adverse. Le comte de Lautrec, instruit, fit venir Sabatier, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui, par sa friponnerie, avaient été exposés à un soupçon qu'ils ne méritaient pas ; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protège ; ce n'est pas de ces canailles qui ne méritent que le mépris, c'est de leurs protecteurs qu'il faudrait faire justice.

Il faut que je vous dise encore un trait de Cogé *pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver Larcher, ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant Larcher à se joindre à lui pour demander vengeance. Larcher qui vous a contredit sur je ne sais quelle sottise d'Hérodote, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite, du moins si j'en crois des amis communs qui le connaissent et l'esti-

ment, Larcher donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva fort plaisant, écrit avec beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre.

Paris, 9 janvier 1773.

Je me hâte, mon cher maître, de vous tirer d'inquiétude au sujet du plaisant *non magis*. N'ayez pas peur que ces cuistres y changent rien; ils prétendent même qu'il est beaucoup plus latin de dire *non magis Deo quàm regibus*, etc., que *non minùs regibus quàm Deo*, etc.: c'est-à-dire apparemment, selon cette canaille, que rien n'est plus latin que de dire tout le contraire de ce qu'on veut dire. Ils ont mieux fait; ils ont signé eux-mêmes leur ineptie, en marquant bêtement la crainte qu'ils avaient qu'on ne les entendît à rebours. Cogé *pecus* a écrit lui-même de sa main au-dessous de la proposition latine, dans le programme imprimé, cette traduction : *La prétendue philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*, et j'ai sous les yeux un de ces programmes. Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre bonne humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.

J'ignore le nom du procureur et de l'avocat témoins des coups de bâton donnés au charmant Savatier : mais le fait est certain; et Marin, de qui je l'ai appris, peut vous l'attester.

Au reste, la rapsodie de ce polisson n'est pas son ouvrage; il n'est là que comme le bouc émissaire pour recevoir toutes les nasardes qu'on voudra lui donner. Cette infamie est l'ouvrage d'une *société*, et dans le sens le plus exact; car je suis bien informé que les jésuites y ont la plus grande part.

A propos de ces marauds-là, qui, par parenthèse, vont être détruits malgré la belle défense que fait Ganganelli pour les conserver, vous ai-je dit ce que le roi de Prusse me mande dans une lettre de 8 décembre? *J'ai reçu un ambassadeur du général des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz-James, je n'avais pas cru devoir intercéder pour ce corps, et que le pape était bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent.* J'ai donné copie de cet endroit de la lettre aux ministres de Naples et d'Espagne, qui partagent notre tendresse pour les jésuites, et qui ont envoyé cet extrait à leurs cours *respectives*, comme

dit la *Gazette de Hollande*. J'espère que le roi d'Espagne en augmentera l'amour pour la société, et que cette petite circonstance servira, comme dit Tacite, à *impellere ruentes*.

Je n'ai point vu cette vilénie du Puy-en-Velay, dont vous me parlez; mais ce qui vous étonnera, c'est que dans le *Mandement* que l'archevêque de Paris vient de donner au sujet de l'incendie de l'Hôtel-Dieu, il n'y a pas un mot contre les philosophes. Le prélat dit seulement que ce sont *nos crimes* qui sont cause de ce malheur. Il n'en ordonne pas moins des prières pour remercier Dieu de ce qu'il n'y a eu que trois ou quatre cents de ces malheureux qui aient été brûlés. Je m'imagine que Dieu répondra *qu'il n'y a pas de quoi*. Mais ce qui vaut mieux que le *Mandement*, c'est qu'on va établir dans le diocèse une fête qui se célébrera tous les ans, sous le titre du *Triomphe de la Foi*, et dans laquelle il y aura un sermon de fondation contre les philosophes, où on leur promet bien de les dépeindre chacun en particulier, de manière qu'il n'y aura que leur nom à ajouter au bas du portrait. Je disais l'autre jour à l'Académie Française, en présence de Tartufe et de Laurent : *Je suis bien étonné que monsieur l'archevêque n'ait pas dit, dans son* Mandement, *que c'étaient les philosophes qui avaient mis le feu à l'Hôtel-Dieu; pendant qu'on est en train de bien dire, qu'est-ce que cela coûte? d'autant plus*, ajoutais-je, *que ces éloquentes sorties sont devenues style de notaire :* et les philosophes riaient; et Tartufe et Laurent ne disaient mot.

Le roi de Prusse ne veut plus de correspondance littéraire, c'est du moins ce qu'il m'a mandé; il est trop dégoûté de nos rapsodies, et il a raison. Je lui avais proposé M. Suard, avant que La Harpe y eût songé, ou que vous y eussiez songé pour lui. N'êtes-vous pas enchanté de l'*Éloge de Racine*.

J'ai lu les *Lois de Minos;* le sujet est beau, mais je crains pour le cinquième acte, et je trouve de la langueur dans le second et une partie du troisième; je crains d'ailleurs que les amateurs de l'ancien parlement, qui ne valait pourtant guère mieux que le moderne, ne trouvent dans cette pièce, dès le premier acte, et même dès le premier vers, des choses qui leur déplairont; et que l'auteur, en se mettant à la merci des sots, ne les ait pas assez ménagés. Voilà mon avis qui, peut-être, n'a pas le sens commun, mais que je donne bien pour ce qu'il est. Adieu, mon cher maître; le ciel vous tienne en joie! Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; tous nos amis en font autant.

Paris, 12 janvier 1773.

Encore une lettre, me direz-vous, mon cher maître! oui vraiment, et c'est pour vous divertir d'une idée qui m'a passé par la tête. Je me suis avisé, après en avoir conféré avec quelques-uns de nos *frères* de l'Académie, de proposer à l'assemblée de samedi dernier, 11 du mois, d'envoyer à monsieur l'archevêque de Paris 1200 liv. au nom de la compagnie, pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu. J'ai dit que je ne proposais pas une plus grande somme, parce qu'il fallait de toute nécessité qu'elle fût répartie également entre les quarante, et que plusieurs de nous n'étaient pas assez riches pour donner plus de trente livres. La proposition, comme vous croyez bien, a été unanimement acceptée: cependant Laurent Batteux aurait été récalcitrant, s'il l'avait osé; mais il a dit que, pour faire cette aumône, il se *retrancherait de son nécessaire*. Vous noterez qu'il n'a que huit à neuf mille livres de rente, tout au moins. Les dévots de l'Académie auraient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philosophe encyclopédiste et damné comme moi; mais enfin il faudra qu'ils l'avouent, et j'ai fait dire à monsieur l'archevêque, en lui envoyant, le lendemain dimanche, les douze cents livres, que c'était moi qui en avais fait la proposition. Il s'habillait, dans ce moment, pour aller à Saint-Roch dire la messe de cette belle fête instituée contre les philosophes; et j'avais recommandé à mon commissionnaire, qui est intelligent, d'aller trouver monsieur l'archevêque dans la sacristie de Saint-Roch, s'il n'était pas chez lui, et de lui donner, dans cette sacristie même, l'argent des philosophes pour les pauvres, dans le temps où il s'habillait pour les exorciser.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que votre contingent est de trente livres; vous me les ferez remettre quand vous voudrez; j'ai écrit à tous les absens. Pompignan se fera peut-être prier; mais laissez-moi faire, il paiera, ou il verra beau jeu. Le roi et l'archevêque seront très-exactement instruits de tous ceux qui ne paieront pas. J'en fais mon affaire. Peut-être ne feriez-vous pas mal, mais je laisse ceci à votre prudence, d'envoyer dix ou quinze louis, plus ou moins, à monsieur l'archevêque, indépendamment des trente livres qu'il faut me remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer, je vous réponds que votre commission sera bien faite, et que les pierres même le sauront.

On vient de jouer un plaisant tour à Cogé *pecus* et aux cuistres ses consorts, dans l'*Avant-coureur*. On a traduit littéralement sa

belle proposition latine..... *La philosophie..... n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois*, et on ajoute que *ce sujet lui-même est très-philosophique*. Je sais qu'on se prépare à se moquer de lui dans d'autres journaux, sans compter peut-être ce qui lui viendra d'ailleurs.

Le comte d'Hessenstein, pénétré de reconnaissance pour vous, a écrit à madame Geoffrin pour la prier de faire insérer, dans le *Mercure* et dans le *Journal encyclopédique*, l'un et l'autre fort lus dans le Nord, l'extrait de la lettre que vous m'avez écrite à son sujet. J'ai répondu que je n'en ferais rien sans votre aveu : ainsi réponse à ce sujet, si vous le voulez bien. Pour que vous n'achetiez pas chat en poche, voici ce que vous m'avez mandé, et que je ferais imprimer, si vous le trouvez bon.

« Je me trouve d'accord avec madame de *** (madame » Geoffrin) dans son attachement pour le roi de Pologne, et » dans son estime pour M. le comte d'Hessenstein..... J'admire » Gustave III, et j'aime surtout passionnément sa renonciation » solennelle au pouvoir arbitraire : je n'estime pas moins la » conduite noble et les sentimens de M. le comte d'Hessenstein. » Le roi de Suède lui a rendu justice ; la bonne compagnie de » Paris et les Welches mêmes la lui rendront : pour moi, je » commence par la lui rendre très-hardiment. »

Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Je travaille à la continuation de l'*Histoire de l'Académie Française*. Il y est souvent question de vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi. *Vale*. Mes respects à madame Denis ; j'espère que sa santé sera meilleure.

Paris, 18 janvier 1773.

J'ai entendu parler, mon cher maître, de cet avocat Belleguier ; on m'a dit que c'est un jeune homme qui promet beaucoup ; il a même écrit je ne sais quoi dans l'affaire des Calas, qui a fait plus de bien, dit-on, à la cause de cette malheureuse famille, que toutes les bavardes déclamations des avocats Loyseau et Beaumont, que Dieu fasse taire.

Encore une fois, n'ayez pas peur que l'Université se rétracte. Je ne doute point que nous ne voyons (ou voyions) incessamment, dans les feuilles d'Aliboron, une belle diatribe pour prouver qu'on ne pouvait pas dire en meilleur latin, que *la philosophie n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*. Vous aurez vu, sans doute, le numero 3 de la *Gazette littéraire des Deux-Ponts* de cette année, où l'on traduit en bon français le beau latin de cette canaille, et où l'on félicite un corps aussi

sage et aussi respectable que l'Université de rendre un si éclatant hommage à la philosophie, tandis que des pédans, des hypocrites et des imbéciles déclament contre elle. Cet article a été lu samedi en pleine Académie, en présence de Tartufe et de Laurent, qui n'ont dit mot, tandis que tout le reste applaudissait; et j'ai conclu, après la lecture, que ce n'était pas le tout d'être fanatique, qu'il fallait tâcher encore de n'être pas ridicule. Quoi qu'il en soit, j'attends avec impatience le plaidoyer de l'avocat Belleguier. Il me paraît qu'il a beau jeu pour prouver sa thèse. Pour moi, si j'avais l'honneur d'être sur les bancs, voici comme je plaiderais, en deux petits syllogismes, la cause de la philosophie. 1°. Les deux plus grands ennemis de la Divinité sont la superstition et le fanatisme; or les philosophes sont les plus grands ennemis du fanatisme et de la superstition; donc, etc.

2°. Les plus grands ennemis des rois sont ceux qui les assassinent, et *poi* ceux qui les déposent ou les veulent déposer; or, *est-il que* Ravaillac, Grégoire VII et consorts, assassins et *déposeurs* ou *dépositeurs* de rois, n'étaient brin philosophes, *ergò*, etc. Voilà les marrons que Bertrand voit sous la cendre, et qui lui paraissent très-bons à croquer; mais il a la pate trop lourde pour les tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il est nécessaire que Raton vienne au secours de Bertrand; mais je puis bien vous répondre que Bertrand ne mangera pas les marrons tout seul, et qu'il en laissera même la meilleure part à Raton, pour sa peine de les avoir si bien tirés.

Vous voyez que ce pauvre Bertrand n'est pas heureux. Il avait demandé à la belle Catau de rendre la liberté à cinq ou six pauvres étourdis de Welches; il l'en avait conjurée au nom de la philosophie; il avait fait, au nom de cette malheureuse philosophie, le plus éloquent plaidoyer que de mémoire de singe on ait jamais fait; et Catau fait semblant de ne pas l'entendre; elle esquive la requête; elle répond que ces pauvres Welches, dont on demandait la liberté, ne sont pas si malheureux qu'on l'a cru. Ne dites pourtant mot, d'ici à six semaines, de la réponse de Catau; car Bertrand ne s'en est pas vanté, il ne l'a montrée à personne. Il a récrit une seconde lettre, le plus éloquent ouvrage qui soit jamais sorti de la tête de Bertrand; il attend impatiemment l'effet de ce nouveau plaidoyer, et ne désespère pas même du succès. Raton devrait bien se joindre à Bertrand, et représenter à la belle Catau combien il serait digne d'elle de donner cette consolation à la philosophie persécutée: ce serait un beau *postscriptum* à ajouter au plaidoyer de l'avocat Belleguier.

Il est inconcevable que vous n'ayez pas reçu l'*Éloge de Racine;* il y a plus de quinze jours que l'auteur vous l'a envoyé par Marin. Samedi dernier, sur mes représentations, il en a fait partir un nouveau par la même voie; j'espère que vous l'aurez enfin, et vous le trouverez tel qu'on vous l'a dit, très-beau. Le chevalier de Châtelux n'a jamais entendu parler de ce curé de Fresnes; mais il ira aux informations, et promptement, et vous en rendra compte lui-même, et sera charmé d'avoir ce prétexte pour vous écrire.

Savez-vous que l'archevêque de Paris n'a pas osé aller officier à cette belle fête du *Triomphe de la Foi?* Il s'habillait, dit-on, pour y aller; je ne sais qui est venu lui dire qu'il faisait une sottise, et il a envoyé dire qu'il ne viendrait pas, au curé de Saint-Roch, qui en tombera malade. C'est un petit abbé de Malide, évêque d'Avranches, qui a eu la platitude de le remplacer. Il a bien prouvé, ce jour-là, qu'il était tout évêque d'Avranches.

Adieu, mon cher ami, mes complimens très-tendres à l'avocat Belleguier, et mes sincères embrassemens à Raton. *Tuus ex animo.*

BERTRAND.

Paris, 1er. février 1773.

J'ATTENDS, mon cher maître, avec impatience, la diatribe de Raton-Belleguier, et je vous assure que Bertrand sent déjà de loin l'odeur des marrons, et qu'il a bien envie, non-seulement de les croquer, mais de les faire croquer à tous les Bertrands et Ratons ses confrères.

Bertrand-Condorcet demeure rue de Louis-le-Grand, vis-à-vis la rue d'Antin. Vous pouvez compter sur son zèle. Vous recevrez, dans le courant du mois, un ouvrage de sa façon, qui, je crois, ne vous déplaira pas. Ce sont les *Eloges des académiciens des sciences* morts avant le commencement du siècle, et que Fontenelle avait laissés à faire. Vous y trouverez, si je ne me trompe, beaucoup de savoir, de philosophie et de goût. J'espère que, si notre Académie des sciences a le sens commun, elle le prendra pour secrétaire; car il nous en faudra bientôt un autre.

Bertrand attend, avec impatience, la réponse de Catau; mais il craint bien qu'elle ne soit plus polie que favorable. Il a peur que la philosophie ne soit dans le cas de dire des rois ce que le pêcheur de Zadig dit des poissons : *Ils se moquent de moi comme les hommes, je ne prends rien.* A tout événement, il vous infor-

mera sur-le-champ de ce qu'il aura pris ou manqué. Oh ! si Raton voulait encore ici donner un coup de pate pour tirer du feu ces marrons russes, Bertrand ne douterait pas du succès ; mais si Raton ne fait pas encore ce plaisir à Bertrand, j'ai bien peur que Catau ne permette pas à Bertrand de tirer les marrons tout seul.

Tout ce que je puis vous dire sur cette belle fête du *Triomphe de la Foi*, c'est qu'elle doit être célébrée tous les ans à Saint-Roch, le dimanche dans l'octave des Rois ; que l'office en est imprimé ; qu'il est plein, comme vous le croyez bien, d'imprécations contre les philosophes à six sous la pièce ; que les hymnes, prose et autres rapsodies, sont d'un petit cuistre ignoré du collége Mazarin, nommé Charbonnet ; qu'il y a pourtant un de ces hymnes dont l'auteur est un abbé Pavé, oncle de madame de Rochefort, et que je croyais, sur ce qu'elle m'en a dit, à cent lieues du fanatisme. Comme elle est à Versailles avec son mari, je ne puis savoir si elle est au fait ; car j'ai peine à croire qu'elle eût souffert cette sottise, si elle en eût été confidente. Au reste, il est certain que l'archevêque, bien conseillé, a refusé d'officier à cette belle fête, qui a été, par ce moyen, très-peu brillante et nombreuse. Comme on comptait sur lui pour la messe, et que tous les prêtres du quartier avaient mangé leur Dieu de bonne heure, on a été obligé de prendre un curé de village qui passait dans la rue, et qui heureusement s'est trouvé à jeun. Le prédicateur, qui était un carme nommé le P. Villars, a clabaudé beaucoup l'après-midi contre les philosophes ; mais les clabauderies ont été *vox clamantis in deserto*.

Toutes réflexions faites, je trouve que Raton fait fort bien de garder l'argent que Bertrand lui proposait de donner ; c'est bien assez de tirer les marrons, sans les payer encore. Il en coûte à Bertrand vingt écus pour l'honneur qu'il a d'être de deux académies ; et il trouve que c'est payer des marrons d'Inde tout ce qu'ils valent. Il ne lui reste plus qu'à embrasser bien tendrement Raton, en l'exhortant beaucoup à ne faire pate de velours que pour les Bertrands, et à montrer la griffe et les dents aux chiens galeux, et même aux chiens du grand collier.

On vient d'imprimer ici les *Lois de Minos*, châtrées comme elles l'étaient par les chaudronniers de la littérature. Pourquoi l'auteur ne les redonnerait-il pas avec toutes leurs parties nobles et les notes qui doivent en faire la sauce ?

On dit que vous réimprimez le *Commentaire de Corneille* fort augmenté. Vous ferez bien. Je ne trouve de tort que de n'en avoir pas assez dit. Les pièces de Corneille me paraissent de belles églises gothiques. *Vale et ama tuum Bertrand.*

4 février 1773.

Raton-Belleguier est un saint homme de chat, et le premier chat du monde pour tirer les marrons du feu sans se brûler trop les pates. Ces marrons ont été reçus, et Bertrand les a distribués à tous les Bertrands ses confrères, dignes de les manger. Tous pensent unanimement que Raton a rendu un précieux service à la cause commune des Bertrands et des Ratons; mais que Raton n'a rien à craindre pour ses pates; et qu'il n'y a pas de quoi *fouetter un chat* dans la petite espièglerie qu'il vient de faire. Les pauvres *rats d'église* pourront être un peu mécontens; mais, cette fois-ci, ils n'oseront pas trop sortir de leurs trous; il n'y aurait que des coups à gagner pour eux.

Pour remercier Raton de ses bons marrons, Bertrand ne lui renvoie que des marrons d'Inde. Il est impatient de savoir comment Catau aura trouvé le dernier marron du 31 de décembre. Raton devrait bien écrire à Catau que ce marron est meilleur à manger qu'elle ne croit, et que si elle y faisait honneur, tous les Ratons et les Bertrands feraient pour elle des tours et des gambades. Bertrand et ses confrères embrassent et remercient Raton-Belleguier de tout leur cœur.

N. B. Bertrand répète à Raton que le secret sur les marrons d'Inde est nécessaire, jusqu'à ce qu'on sache comment les marrons d'Inde du 31 de décembre auront été accueillis par Catau. Il le prévient aussi que personne, excepté Raton-Belleguier, n'a de copie de ce qu'il lui envoie, et il prie Raton de la garder pour lui seul, mais tout seul.

9 février 1773.

Bertrand a reçu successivement, et avec une exactitude édifiante, tous les marrons que Raton a si délicatement tirés. Tous les Bertrands les croquent avec délices, et répètent en les croquant: *Dieu bénisse Raton et ses pates!* Les marmitons qui avaient enterré les marrons, afin de les garder pour eux, voudraient bien étrangler Raton; mais Raton a tiré les marrons si proprement, que les maîtres de la maison disent que Raton a bien fait, et se moquent des marmitons, qui en seront pour leurs marrons et leurs juremens.

Il est venu à Bertrand une idée qu'il croit excellente, et qu'il soumet aux pates de Raton. Bertrand a rêvé que je ne sais quelle académie ou université huguenote du Nord, a proposé pour sujet d'un prix de philosophie: *Non minùs Deo quàm regibus*

infensa est ista quæ vocatur hodiè theologia. D'après ce programme, voici le nouveau thème que Raton pourrait essayer, et que Bertrand lui propose en toute humilité.

Première partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie*, est ennemie des rois. Raton le prouvera, *sans se répéter*, en rappelant les histoires de Grégoire VII, d'Alexandre III, d'Innocent IV, de Jean XXII et compagnie. Cet article fera un excellent supplément au premier thème de Raton, qui n'a parlé des théologiens, dans sa diatribe, que comme assassins des rois, et qui les présenterait à présent comme voulant les priver de leurs couronnes.

Seconde partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie*, est ennemie de Dieu, parce qu'elle en fait un être absurde, atroce, ridicule et odieux. Oh ! le beau champ pour Raton, que cette seconde partie, et les bons marrons à tirer et à croquer !

Il ne faudrait pas oublier, si cela se pouvait faire délicatement, de joindre à la première partie un petit appendice ou post-script intéressant, sur le danger qu'il y a pour les États et les rois de souffrir que les prêtres fassent dans la nation un corps distingué, et qui ait le privilége de *s'assembler* régulièrement. Il faudrait faire sentir que la nation française est la seule qui ait permis cet abus; qu'en Espagne, où les évêques sont plus riches qu'en France, ils n'en sont pas moins les derniers polissons du royaume, parce qu'ils ne font point corps et n'ont point d'assemblées; et qu'il en est de même dans les autres États de l'Europe, excepté chez les Welches.

Allons, courage, mon cher Raton; je ne sais si le cœur vous en dit comme à Bertrand; mais ce gourmand de Bertrand sent déjà de loin l'odeur des marrons qui cuisent, comme M. Guillaume *sent qu'on apprête l'oie* que Patelin lui a promise.

Cependant, tout en croquant les marrons déjà tirés, et tout en encourageant Raton à en tirer d'autres, Bertrand serait presque tenté de le gronder de ce qu'il fait pate de velours au détestable marmiton Alcibiade, le vil et l'implacable ennemi des marrons, des Bertrands, des Ratons et du Raton même qui ne devrait lui présenter la pate que pour l'égratigner. Il est vrai que le marmiton Alcibiade a plus la rage que le pouvoir de nuire, grâce au profond mépris dont il est couvert parmi les marmitons même; mais c'est une raison de plus pour que Raton ne lui laisse pas croire qu'on le craint, et encore moins pour qu'il le flatte. Après tout, Raton sert si bien les Bertrands, qu'il faut bien lui pardonner quelques complaisances pour les marmitons; mais les Bertrands se croient obligés d'avertir Raton que

ces complaisances sont en pure perte pour lui et pour la cause commune. Sur ce, Bertrand embrasse et remercie Raton de tout son cœur.

Paris, 27 février 1773.

Bertrand a reçu tous les sacs de marrons que Raton lui a envoyés; mais quel plaisir qu'il ait eu à les manger, il n'a guère en ce moment plus d'envie de rire que Raton. Cette strangurie maudite l'alarme et l'inquiète, et elle alarme avec lui tous les Bertrands qui aimeraient bien mieux que Raton pissât, que de croquer tous les marrons du monde. Ils ont beau bénir la pate de Raton, ils ne tiennent rien, si pendant ce temps Raton maudit sa vessie. Ils exhortent, ils prient, ils conjurent Raton de ne plus songer qu'à pisser, et de laisser là les marrons dont l'odeur pourrait porter à sa vessie.

Bertrand ne sait pas précisément quels sont les auteurs des *Trois siècles;* mais il est sûr, et même évident, en parcourant cette rapsodie, que plus d'un polisson y a travaillé, quoi qu'en dise le polisson qui a bien voulu barbouiller son nom de toute l'ordure des autres. Bertrand a entendu nommer Clément, Palissot, Linguet, l'abbé Bergier, Pompignan, le jésuite Grou, auteur d'une mauvaise traduction de Platon, auquel on ajoute beaucoup d'autres jésuites sans les nommer. Il est certain que cette canaille (qui, par parenthèse, va, dit-on, être enfin proscrite) a mis beaucoup de torche-culs dans cette garde-robe; voilà tout ce que Bertrand a pu savoir là-dessus.

A l'égard de la lettre sur mademoiselle Raucourt, il s'en faut bien que l'histoire de la lecture soit telle que la vieille poupée l'a mandé *avec candeur à Raton;* mais tant que Raton ne pissera pas, Bertrand croirait être cruel de lui ôter sa vieille poupée, et d'empêcher qu'il ne s'en amuse, et qu'il ne la coiffe à sa fantaisie. C'est sans doute par un juste jugement de Dieu, que le libraire ou voleur Valade a imprimé ces *Lois de Minos*, pour empêcher qu'elles ne fussent dédiées à la poupée de Raton, ou à la vieille p... dont il écrivait, il n'y a pas long-temps, *qu'elle avait passé sa vie à lui faire des niches et des caresses.* Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'*histoire de l'Académie* ne sera pas dédiée à la vieille poupée, et qu'il y sera fait mention d'elle comme elle le mérite.

Raton doit avoir reçu un ouvrage qui l'aura consolé un moment de toutes les infamies qui avilissent la littérature; ce sont les *Eloges des anciens académiciens*, par M. de Condorcet. Quelqu'un me demandait l'autre jour ce que je pensais de cet

ouvrage ; je répondis en écrivant sur le frontispice, *justice, justesse, savoir, clarté, précision, goût, élégance et noblesse.* Bertrand se flatte que Raton aura été de son avis ; et sur ce, il embrasse tendrement Raton, et le conjure de pisser et de ne faire autre chose.

On assure que Pompignan est auteur, dans les *Trois siècles*, de l'article de *Raton*, que Bertrand n'a point lu, et, ce qui est plus plaisant, de son propre article à lui *Pompignan*. Savatier l'avait fait, et l'avait montré à Simon Le Franc. Simon Le Franc n'a pas été content, et a pris le parti de s'en charger.

Paris, 6 avril 1773.

Mon cher et ancien et respectable ami, j'ai fait part de votre lettre à tous ceux qui en sont dignes; ils en ont baisé les *sacrés caractères*, et souhaitent de les *baiser long-temps ;* et ils espèrent que la Providence, quoique ce meilleur des mondes possibles ait si souvent à s'en plaindre, ne les frustrera pas de cette espérance. Pour moi, elle fait toute ma consolation, et il ne me restera quelque courage, que tant que les lettres et la philosophie vous conserveront.

J'attends, avec grande impatience, le recueil dont vous me parlez. Vous pourriez me le faire parvenir par une des voies dont vous vous êtes servi pour m'envoyer les paquets de l'avocat Belleguier. Je suis très-fâché que Cramer ait inséré dans cette collection mon dialogue de Descartes et de Christine : c'est mal connaître mes intérêts, que de me mettre à côté de vous. Ce qui me console, c'est qu'il est question de vous dans ce dialogue ; car je ne sais par quelle fatalité vous vous trouvez toujours au bout de ma plume. Je n'ai presque point fait d'article, dans mon *Histoire de l'Académie*, où je n'aie eu occasion soit de parler de vous comme j'en pense, soit de vous citer en matière de goût. Je ne sais si cette rapsodie paraîtra jamais ; mais, comme je suis très-résolu d'y dire la vérité, sans attaquer d'ailleurs les sottises reçues, je vous promets qu'elle ne sera pas imprimée en France. C'est bien assez de me châtrer moi-même à moitié, sans qu'un commis à la douane des pensées vienne me châtrer tout-à-fait. Vous savez que la destruction des chats est la besogne des chaudronniers. Ne trouvez-vous pas qu'on traite les gens de lettres comme des chats, en les livrant, pour être châtrés, aux chaudronniers de la littérature ? or le pauvre Bertrand pense comme Raton, et ne veut pas être livré aux chaudronniers.

Je suis persuadé, sur votre parole, que je serais content de la page 8 de votre épître dédicatoire des *Lois de Minos*. Cette

page contient apparemment les conseils dont vous m'avez parlé dans une autre lettre ; mais je vous répondrai, mon cher maître, par un proverbe bien trivial, mais bien vrai, *qu'à laver la tête d'un mort*, ou *d'un Maure*, *on y perd sa peine*. Ce que je puis vous assurer, c'est que l'*Histoire de l'Académie*, qui ne vaudra pas les *Lois de Minos*, ne sera pas dédiée à votre Alcibiade ou à votre Childebrand, comme vous voudrez l'appeler. Je lui pardonnerais, s'il vous payait ou vous obligeait; mais j'entends dire qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je serai fort aise de voir les deux lettres de l'impératrice de Russie sur *les deux puissances ;* quoiqu'à vous dire le vrai, je me défie d'une lettre *sur les deux puissances*, écrite par l'une des deux. Chacune veut, comme l'on dit encore, car je suis en train de citer des maximes triviales, *tirer toute la couverture à soi*. L'intérêt de l'humanité demanderait, à la vérité, que la puissance spirituelle fût mise *nue comme la main ;* mais il demanderait aussi que la puissance temporelle ne fût qu'honnêtement vêtue, et non pas affublée de couvertures.

A propos de Catau, je n'ai point de réponse à ma dernière lettre ; je n'en suis pas trop surpris, car les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir ce que je demande. Vous devriez bien lui représenter quel service elle rendrait à la philosophie et aux lettres, en ayant égard à mon humble requête. Que dites-vous de tout ce qui se passe dans le nord ? Ne croyez-vous pas que la guerre va s'allumer de plus belle ? et ne trouvez-vous pas étrange que trois ou quatre êtres, au fond du Nord, décident du malheur de cinquante ou soixante millions d'hommes qui veulent bien le souffrir ? Ce phénomène-là est plus difficile à expliquer que la pesanteur ou le magnétisme.

Vous avez bien raison sur le pauvre La Harpe. Il y a bien longtemps que je lui ai rendu justice pour la première fois, et je suis indigné comme vous des persécutions et des injustices qu'il éprouve; mais la littérature est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été. Je ne saurais y penser sans fiel, et presque sans fureur. Je vous le répète, mon cher maître, il ne me restera de courage que tant que vous vivrez. Vivez donc long-temps, et aimez-moi comme je vous aime.

BERTRAND.

Paris, 20 avril 1773.

MON cher et ancien ami, mon cher maître, mon cher confrère, si je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines, ce n'est pas faute d'avoir été occupé de vous; c'est au contraire parce

que je l'étais trop douloureusement. Je croyais faire bien mon devoir de vous aimer; mais jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment combien vous êtes cher et nécessaire à mon cœur. J'ai écrit deux lettres à madame Denis pour savoir de vos nouvelles, elle ne m'en a point encore donné; mais je me flatte qu'elle vous aura bien dit le tendre intérêt que je prends à votre état. On nous assure que vous êtes beaucoup mieux, mais très-faible; conservez-vous, mon cher maître; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre, et de vous bien porter. Ne m'écrivez point; quelque chères que me soient vos lettres, elles vous fatigueroient; mais faites-moi donner en détail de vos nouvelles. Tous nos confrères de l'Académie, aux Tartufe et Laurent près, sont aussi tendrement occupés que moi de votre santé et de votre conservation. J'ai reçu votre nouvelle défense de M. de Morangiès, et je l'ai lue avec plaisir; mais laissez là tous les Morangiès du monde, et portez-vous bien. Dédiez les *Lois de Minos* à qui vous voudrez, et portez-vous bien.

Vous avez bien raison dans tout ce que vous me dites de l'ouvrage de M. de Condorcet: le succès en a été unanime; il y a long-temps que le sot public n'a été si juste. L'Académie des sciences vient de lui donner l'adjonction et la survivance à la place de secrétaire, qui depuis trente ans était si mal remplie.

Adieu, mon cher et illustre ami; portez-vous bien, portez-vous bien, portez-vous bien: voilà tout ce que je désire de vous. J'embrasse Raton de tout mon cœur.

BERTRAND.

Paris, 27 avril 1773.

MON cher maître, mon cher ami, je répondrai à ce que vous mandez de Catau:

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Je doutais fort, malgré toute l'éloquence de Bertrand, qu'il obtînt d'elle la délivrance des rats qui se sont allés jeter assez mal-à-propos dans sa ratière. Les circonstances ne permettent peut-être pas que Catau leur donne la clef des champs, et Bertrand, tout philosophe qu'il est, est en même temps raisonnable; mais Bertrand pouvait au moins, et devait même s'attendre à une réponse honnête et raisonnable, et non au persiflage que vous lui transcrivez. Voilà une nouvelle note à ajouter à toutes celles que j'ai déjà sur les Catau et compagnie. Je ne sais de qui la philosophie a le plus à se plaindre en ce mo-

ment, ou de ses vils ennemis, ou de ses soi-disant protecteurs. Je sais du moins, et j'apprends tous les jours davantage, et à mon grand regret, qu'elle doit prendre pour sa devise, *ne t'attends qu'à toi seule;* bienentendu que ceux qui la persiflent n'attendront non plus d'elle que la justice et la vérité. Quoi qu'il en soit, je désirerais au moins de la personne que vous appelez *singulière*, et qui pourrait mériter un plus beau nom si elle le voulait, une réponse *quelconque*, honnête ou non, philosophique ou *impériale*, grave si elle le veut, ou plaisante si elle le peut; je la joindrai à mes deux lettres, et je mettrai au bas ces deux mots de Tacite, *per amicos oppressi*, qui me paraissent si bien convenir aux malheureux philosophes.

Quant à Childebrand, je souhaite qu'il vous soit utile, et à cette condition je vous pardonnerais de l'amadouer, je vous y exhorterais même.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir!

Mais j'ai peur que vous n'en soyez pour vos caresses, et que Childebrand ne se moque de vous. Il est trop vil pour oser élever sa voix, dans le pays du mensonge, en faveur du génie calomnié et persécuté.

Quoi qu'il en soit, mon cher ami, *ô et præsidium et dulce decus meum*, j'attends avec impatience le recueil proscrit que vous m'annoncez du bel esprit genevois; j'y verrai la lettre sur les deux puissances, et je souhaite d'être convaincu, après cette lecture, que la puissance temporelle n'a rien à se reprocher. *Ainsi soit-il!* mais ce que je désire bien davantage, c'est de vous savoir en meilleure santé, et de pouvoir dire aux ennemis de la philosophie qui demanderont de vos nouvelles, *il se porte trop bien pour vous.* Adieu, mon cher maître, conservez-vous et aimez-moi comme je vous aime.

13 mai 1773, je ne voudrais pas dater du 14.

Je me hâte, mon cher et illustre ami, de vous faire part d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous être agréable. M. le duc d'Albe, un des plus grands seigneurs d'Espagne, homme de beaucoup d'esprit, et le même qui a été ambassadeur en France, sous le nom de duc d'Huescar, vient de m'envoyer vingt louis pour votre statue. La lettre qu'il m'écrit à ce sujet est pleine des choses le plus honnêtes pour vous. *Condamné*, me dit-il, *à cultiver en secret ma raison, je saisirai avec transport cette occasion de donner un témoignage public de ma gratitude et de mon admiration au grand homme qui le premier m'en a montré le che-*

min. M. le chevalier de Magallon, qui est ici chargé des affaires d'Espagne, m'a mandé, en m'envoyant la souscription de M. le duc d'Albe, que cet amateur éclairé des lettres et de la philosophie me priait d'être auprès de vous l'interprète de tous ses sentimens. Vous ne feriez pas mal, mon cher maître, d'écrire un mot de remercîment à M. le duc d'Albe, à Madrid. Vous pourriez lui parler, dans votre réponse, d'une traduction espagnole de *Salluste*, faite par l'infant don Gabriel, que peut-être l'infant vous aura déjà envoyée, et qui est, à ce que disent les Espagnols, très-bien écrite. On dit ce jeune prince fort instruit et passionné pour les lettres. Elles ont grand besoin de trouver quelques princes qui les aiment; il s'en faut bien que tous pensent ainsi.

Votre Childebrand (car je ne puis me résoudre à lui donner un autre nom) n'en agit pas à votre égard comme M. le duc d'Albe, qui aurait mieux mérité que lui la dédicace des *Lois de Minos*. Il a demandé à Lekain (le fait n'est que trop vrai, et M. d'Argental pourra vous l'assurer, si vous en doutez) une liste de douze tragédies, pour être jouées aux fêtes de la cour et à Fontainebleau. Lekain lui a porté cette liste, dans laquelle il avait mis, comme de raison, quatre ou cinq de vos pièces, entre autres *Rome sauvée* et *Oreste*. Childebrand les a effacées toutes, à l'exception de l'*Orphelin de la Chine*, qu'il a eu la bonté de conserver : mais devinez ce qu'il a mis à la place de *Rome sauvée* et d'*Oreste*; *Catilina* et *Electre* de Crébillon. Je vous laisse, mon cher maître, faire vos réflexions sur ce sujet, et je vous invite à dédier à cet *amateur* des lettres votre première tragédie. Vous voyez qu'il a bien profité des leçons que vous lui avez données. Vous pourrez au moins lui faire vos remercîmens du zèle qu'il témoigne pour vous servir.

En vérité, mon cher maître, je suis navré que vous soyez dupe à ce point, et que vous le soyez d'un homme si vil. Si vous cherchez de l'appui à la cour, vous avez cent personnes à choisir, dont la moindre aura plus de crédit et de considération que lui. Vous vous dégoûteriez de votre confiance, si vous pouviez voir à quel point il est méprisé, même de ses valets. C'est pour l'acquit de ma conscience, et par un effet de mon tendre attachement pour vous, que je crois devoir vous instruire de ce qui vous intéresse, agréable ou fâcheux; car *interest cognosci malos*. Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg, plus j'en suis affligé. Il était si facile à cette personne de faire une réponse honnête, satisfaisante, et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière, et sans accorder ce qu'on lui demandait, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher. Je vous aurais,

mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse que je désire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyait aimée : *Tu quoque, Brute !* Adieu, mon cher maître ; la plume me tombe des mains, de douleur du mal qu'on lui fait en moi, et d'indignation des trahisons qu'elle éprouve en vous. *Interim tamen vale et nos ama.*

Paris, 12 février 1774.

Il y a long-temps, mon cher et illustre maître, que je n'ai entendu parler de vous, et que, de mon côté, je ne vous ai donné signe de vie. Je veux pourtant vous dire un mot, mais un mot seulement, et ce mot est que je vous aime toujours. Je vous crois fort occupé ; tant mieux pour moi, et tans pis pour d'autres. On m'a dit que vous aviez été malade, mais on m'a depuis rassuré. *Sophonisbe* n'a pas vécu aussi long-temps que les chefs-d'œuvre de *Régulus* et d'*Orphanis*. Qu'on dise à présent que le parterre n'est pas connaisseur. A propos d'*Orphanis*, avez-vous lu le terrible extrait que La Harpe vient d'en faire dans le *Mercure ?* Ce jeune homme est bien digne par ses talens, son bon goût et son courage, de l'intérêt que vous prenez à lui ; mais il aura une rude carrière à parcourir, bien semée d'épines et de chausse-trapes par ses ennemis. Je suis vraiment affligé de le voir sans fortune. On dit que vous avez du crédit auprès du contrôleur-général, qui se ferait un plaisir de vous obliger, ne fût-ce que par vanité. Vous devriez l'engager à faire quelque chose pour ce jeune homme qui trouve tant de portes fermées, et qui ne parviendra que tard à les briser et à les renverser par ses succès.

Que dites-vous de Sémiramis-Catau ? Il me semble que les Turcs commencent à se moquer d'elle. Quand on se laisse battre par ces marabous, il ne faut pas persifler la philosophie. Rira bien qui rira le dernier. Cette Sémiramis m'avait mandé que les prisonniers français faits à Cracovie étaient très-bien traités. M. de Choisy, un de ces prisonniers, qui est ici, assure qu'ils ont été traités indignement. Vous devriez bien écrire à cette grande princesse que Sémiramis est bien mal obéie, et Catau bien mal instruite. Adieu, mon cher maître ; je vous aime plus que toutes les Catau. Dites-moi un mot de votre santé, et songez au pauvre La Harpe. Mes respects à madame Denis.

Paris, 26 février 1774.

Je viens de lire, mon cher maître, avec le plus grand plaisir, une suite de l'*Histoire de l'Inde*, avec quelques douceurs pour Nonotte et consorts. J'avais déjà la première partie, et je voudrais bien avoir la seconde; je me recommande bien vivement à l'auteur.

Tandis qu'il s'égaie aux dépens des Nonotte et des Patouillet, il ne sait peut-être pas ce qui se passe au sujet de la canaille dont ils faisaient partie. Cette canaille, quoique coupée en mille morceaux par les souverains et par le pape, cherche à se réunir et ne désespère pas d'y réussir. Il y a actuellement un projet de les rétablir en France, sous un autre nom; et j'ai appris, avec douleur, que l'archevêque de Toulouse, qui, comme je lui ai cent fois entendu dire à lui-même, n'aime ni n'estime ces marauds-là, et les connaît bien pour ce qu'ils sont, est à la tête de ce beau projet, parce qu'il en espère apparemment ou le cordon bleu, ou le chapeau, ou la feuille des bénéfices, ou l'archevêché de Paris. Heureusement le pape y est, jusqu'à présent, fort opposé, et le roi d'Espagne encore plus; et il faut espérer que le roi de France trouvera des serviteurs fidèles, qui lui feront sentir que cette vermine ne lui pardonnera jamais de l'avoir écrasée, et ne se croira pas dédommagée par le consentement qu'il pourrait donner à leur nouvelle existence; et qu'ainsi il y aurait le plus grand risque pour lui à les laisser ressusciter, sous quelque forme que ce puisse être.

Voici le projet de la nouvelle forme qu'on prétend leur donner. Ils formeront une communauté de prêtres, qui n'aura point de général à Rome, mais qui fera des vœux, excepté celui de pauvreté, afin qu'ils soient susceptibles de bénéfices. On recevra dans cette communauté d'autres prêtres que les ex-jésuites, et même ces prêtres seuls auront l'administration des biens. De plus, l'étude de la théologie sera interdite dans cette congrégation, et ils ne pourront jamais diriger les séminaires; mais ils serviront de pépinière pour donner des maîtres aux colléges de provinces, sans néanmoins être membres de l'Université.

Vous sentez, mon cher maître, tout ce qu'il y a d'insidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la canaille sera établie, elle se mettra bientôt en possession de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer dans ce moment, pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs. D'abord les bénéfices dont ils sont susceptibles, leur donneront moyen d'entrer dans le clergé et de devenir évêques; nouveau moyen de pouvoir qui manquait

à la société défunte. Les prêtres séculiers, prétendus administrateurs des biens, seront bientôt culbutés par eux, dès qu'ils trouveront un peu de faveur; et d'ailleurs ces prêtres, choisis par l'archevêque de Paris, seront leurs créatures et leurs valets. Ils ne tarderont pas à représenter qu'il est absurde d'interdire à une communauté de prêtres l'étude de la théologie, et ils obtiendront ce point d'autant plus facilement que leur demande sera raisonnable. Ils représenteront de même qu'étant destinés à peupler les colléges de provinces, il est impossible qu'ils y suffisent, en n'ayant qu'une seule maison dans Paris (car le prétendu projet ne leur permet pas d'en avoir ailleurs); et ils obtiendront de même fort aisément d'en avoir au moins dans les principales villes.

Enfin il est clair que ces marauds ne demandent rien, dans ce moment, que d'obtenir un souffle de vie, qui deviendra bientôt, grâce à leurs intrigues, un état de vigueur et de santé. Je vous avoue, mon cher ami, que j'ai le cœur navré, quand je vois la protection que le roi de Prusse accorde à cette canaille, et qui servira peut-être d'exemple à d'autres souverains, quoiqu'il y ait bien de la différence entre souffrir des jésuites en pays protestant, et les avoir en pays catholique.

Voilà, mon cher ami, un sujet bien intéressant, et qui mériterait bien autant d'exercer votre plume que les Morangiès et les La Beaumelle. Vous allez dire que je fais encore le Bertrand, et que j'ai toujours recours à Raton; mais songez donc que Bertrand a les ongles coupés. Ce que je désire et que j'attends de vous, serait l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un bon Français, attaché au roi et à l'État. Vous pouvez répandre à pleines mains, sur ce projet, l'odieux et le ridicule dont vous savez si bien faire usage. Vous pouvez faire voir qu'il est dangereux pour l'État, pour l'Église, pour le pape et pour le roi, que les jésuites regarderont toujours comme leurs ennemis, et traiteront comme tels s'ils le peuvent. Ce sont les Broglie, si bien faits pour *brouiller* tout, qui, malgré leur disgrâce, intriguent actuellement de toutes leurs forces pour cet objet; mais j'espère qu'ils trouveront en leur chemin le duc d'Aiguillon et tous les honnêtes gens du royaume, dont le cri va être universel. On dit que votre Catau conserve aussi les jésuites à l'exemple du roi de Prusse.

Paris, 22 mars 1774.

Pulchrè, benè, rectè. Bertrand a reçu trois ou quatre paquets de marrons, qu'il a trouvé cuits très-à propos et très-croquans; mais il reste encore sous la cendre de très-friands marrons à tirer, que Bertrand recommande à la pate de Raton. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine malfaisante, comme l'appelait, il y a quatre ou cinq ans, le roi de Prusse dans les lettres qu'il écrivait à Bertrand, ce même roi qui depuis....., et qui ne protége aujourd'hui cette canaille que pour faire une niche de page à des souverains plus sages que lui. Le projet actuel, comme Bertrand l'a dit à Raton, c'est d'établir une communauté de prêtres, destinée à l'instruction de la jeunesse, qui, tout prêtres qu'ils seront, ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires. Les jésuites pourront être *associés* ou du moins *affiliés* à cette communauté (car on ne s'explique pas clairement sur cet objet); bien entendu que, quand une fois ils y auront le pied, tout le corps suivra bientôt, et qu'ils sauront bien se faire rendre et l'étude de la théologie, et la direction des séminaires; car tout ce qu'ils désirent, tout ce que veulent leurs amis, c'est de s'ouvrir un guichet de rentrée, qui deviendra bientôt porte-cochère. Il faut que Raton insiste sur ce danger, sur celui qui en résulterait pour l'État, où ces marauds mettraient le trouble plus que jamais; pour le roi, à qui ils ne pardonneront jamais d'avoir consenti à leur destruction; pour les ministres les plus attachés au roi, comme M. le duc d'Aiguillon, qu'ils feront repentir, s'ils le peuvent, d'avoir consommé cette destruction sous son ministère. Le premier usage qu'ils feront de leur crédit sera de se venger, et il ne leur coûtera pas de mettre le feu pour cela aux quatre coins du royaume. D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres? que fera-t-elle de mieux que les universités, et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation? Ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudrait établir; il faudrait rendre plus utiles, pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent, en réformant le plan de cette éducation qui en a tant de besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. Il y a tant d'hommes de mérite qui sont sans fortune, et qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à ce travail, s'ils y trouvaient une existence honnête, etc. Voilà, mon cher Raton, de bons marrons de Lyon à cuire, sans compter ceux que Raton trouvera de lui-même dans sa poche. Bertrand lui recommande avec instance

cette nouvelle fournée. Peut-être même pourrait-il essayer un marron qui vaudrait mieux que tous les autres, c'est l'inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principes, et anticitoyens par état; mais ce marron demande un feu couvert, et une pate aussi adroite que celle de Raton : et, sur ce, Bertrand baise bien tendrement les chères pates de Raton.

mardi 15 auguste 1775.

Je ne sais, mon cher et illustre maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que samedi au soir, 12, votre lettre du 19. J'ai écrit dès le lendemain au roi de Prusse une lettre telle que vous pouvez la désirer, et cette lettre a dû partir par le courrier d'hier. Je souhaite à cet honnête et intéressant jeune homme tout le succès et le bonheur qu'il mérite, et je n'oublierai rien pour entretenir son auguste protecteur dans les sentimens de bonté qu'il a pour lui. Voilà ce que j'ai fait à votre prière et à sa considération, et dont je vous donne avis sans délai par le courrier le plus prochain, afin que vous preniez vos mesures en conséquence. Êtes-vous content de moi ? c'est au moins bien sûrement mon intention.

Vous l'êtes sans doute de ce que M. de La Harpe vient de remporter, pour la quatrième fois, le prix d'éloquence, et pour la quatrième fois encore le prix de poésie, et pour la seconde fois les deux prix dans le même jour, et de plus encore le premier accessit en vers. Le voilà comblé de gloire, et ses ennemis de rage; aussi ne s'endorment-ils pas, et ils lui suscitent, en ce même moment, une affaire désagréable pour un article du *Mercure*, où sa faute, s'il en a fait une, est bien légère, mais sera bien grossie par l'envie et par la haine.

Je pense comme vous sur ce *Bon sens*, qui me paraît un bien plus terrible livre que le *Système de la nature*. Si on abrégeait encore ce livre (ce qu'on pourrait aisément, sans y faire tort), et qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous, et de pouvoir être acheté et lu par les cuisinières, je ne sais comment s'en trouverait la cuisine du clergé, qui dans ce moment ferait bien des sottises, si quelques évêques raisonnables ne l'empêchaient. Adieu, mon cher maître; vous avez peut-être actuellement à Ferney madame la duchesse de Châtillon et M. le comte d'Anzely, à qui j'ai donné pour vous une lettre dont ils n'auront pas besoin quand vous les connaîtrez. Nous attendons mille bonnes choses des ministres vertueux qui entourent le trône, et nous espérons de n'être pas trompés. *Vale iterùm.*

Paris, 28 auguste 1775.

M. François (de Neufchâteau), que je ne connaissais pas, vint hier chez moi, mon cher et illustre ami. Il me parut indigné de cette infamie que l'ombre de La Beaumelle, menée par le squelette de Fréron, vient de publier contre la *Henriade*, et il me dit qu'il avait fait un mémoire où il rendait plainte contre cette atrocité que je ne connais que par ce qu'il m'en a dit; car je fais justice de ces rapsodies, en n'en lisant jamais aucune. Il m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de l'autoriser à poursuivre cette canaille morte et vivante, et m'a prié de vous en écrire aussi. J'ai fort applaudi à l'honnêteté et au zèle de ce jeune homme, et je lui ai répondu de votre reconnaissance, et de celle de tous les gens de lettres dignes de porter ce nom. Il serait temps, ce me semble, qu'on fît justice de pareils marauds. A quoi servirait-il d'avoir tant d'honnêtes gens dans le ministère, si les gredins triomphaient encore? M. François attend, mon cher maître, une lettre de vous qui l'encourage, et dont il est bien digne. Je désire beaucoup et la publication et le succès du mémoire qu'il prépare, et j'espère que les Welches même, tout Welches qu'ils sont, y applaudiront pour le moins autant qu'à l'Opéra-Comique. Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse, et vous souhaite autant de santé et d'années que vous avez de gloire.

BERTRAND *l'aîné.*

Paris 25 mars 1776.

BERTRAND plaint très-sincèrement Raton de se croire obligé de se taire au sujet de Rossinante-Childebrand; pour Bertrand qui n'a jamais vu Childebrand-Adonis, qui ne l'a jamais cru Mars, mais tout au plus Mercure, il ne peut que se réjouir, avec tous les honnêtes Bertrands, de voir Childebrand dans l'opprobre qu'il mérite.

Chabanon passe sa vie à dire des injures de l'Académie, et à désirer d'en être. Il réussirait mieux avec moins d'injures et plus de bons ouvrages.

J'ai lu la lettre de Raton à Cormoran; cette lettre est charmante, et Bertrand en fera l'usage que Raton désire. Il aurait pu l'augmenter d'un article intéressant; c'est que *messieurs* se proposaient, il y a peu de temps, de faire revivre, par leurs arrêts, les principes si raisonnables de la Sorbonne, au sujet de

l'intérêt de l'argent : c'était à l'occasion d'une affaire où ils voulaient faire regarder M. Turgot comme *fauteur de l'usure*. Vous jugez du succès qu'aurait eu cette adroite imputation. Heureusement on leur a imposé silence sur cette affaire, et on leur a épargné le ridicule dont ils allaient encore se couvrir, quoiqu'ils soient déjà bien en fonds sur ce point.

Le rêve de Bailly sur ce peuple ancien, qui nous a tout appris, excepté son nom et son existence, me paraît un des plus creux qu'on ait jamais eus; mais cela est bon à faire des phrases, comme d'autres idées creuses que nous connaissons, et qui font dire qu'on est *sublime*. J'aime mieux dire avec Boileau, en philosophie comme en poésie : *Rien n'est beau que le vrai*.

Ce Poncet est venu chez moi avec une lettre de vous. Je lui ai demandé quels étaient les Italiens si jaloux d'avoir ma figure, qui désiraient que je me soumisse encore à l'ennui de la faire modeler. Il m'a dit que c'était un *secret*. J'en ai conclu que ce grand sculpteur était encore un plus grand hableur, et je l'ai remercié de sa bonne volonté, en lui disant qu'un sculpteur célèbre de ce pays-ci venait de faire mon buste, et qu'il pouvait le copier s'il le voulait. Adieu, mon cher et illustre maître; je crois que La Harpe va enfin être de l'Académie; nous en avons grand besoin. Ce n'est pas que nous manquions de postulans pour s'enrôler, mais ils ne sont pas de taille. *Vale et me ama*.

24 juin 1776.

Je ne vous ai point appris mon malheur, mon très-cher et très-digne maître; d'abord parce que je n'avais pas la force d'écrire, et ensuite parce que je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en instruisissent. Je ne m'apercevrai du secours de la philosophie, que lorsqu'elle aura pu réussir à me rendre le sommeil et l'appétit que j'ai perdus. Ma vie et mon âme sont dans le vide, et l'abîme de douleur où je suis me paraît sans fond. J'essaie de me secouer et de me distraire, mais jusqu'à présent sans succès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai essuyé cet affreux malheur, qu'à un éloge que j'ai lu à la réception de La Harpe, et dans lequel il y avait plusieurs choses relatives à ma situation, que le public a bien voulu sentir et partager. Ce succès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puisqu'il sera ignoré pour jamais de la malheureuse amie qu'il aurait intéressée.

Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre âme sera plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des autres chagrins que je partage avec vous, mais qui, en ce moment, sont étouffés par

une douleur plus vive et plus pénétrante. Conservez-vous, et aimez toujours *tuum ex animo*.

Paris, 4 auguste 1776.

J'ai lu hier à l'Académie, mon cher et illustre confrère, l'excellent ouvrage que vous m'avez adressé pour elle. Elle l'a écouté avec le plaisir que lui fait toujours ce qui vient de vous. Vos réflexions sur Shakespeare nous ont paru si intéressantes pour la littérature en général, et pour la littérature française en particulier, si utiles surtout au maintien du bon goût, que nous sommes persuadés que le public en entendrait la lecture avec la plus grande satisfaction, dans la séance du 25 de ce mois, où les prix doivent être distribués. Mais, comme nous ne pouvons disposer ainsi de votre ouvrage sans votre agrément, la compagnie m'a chargé de vous le demander, et je m'acquitte, avec empressement, d'une commission qui m'est si agréable. Vous sentez cependant, mon cher et illustre confrère, que cet écrit, dans l'état où il est, aurait besoin de quelques légers changemens, sinon pour être imprimé, au moins pour être lu dans une assemblée publique. Il est indispensable de taire le nom du traducteur que vous attaquez, et de mettre seulement à la place le nom général de *traducteurs;* car ils sont en effet au nombre de trois. Il serait convenable encore, même en ne nommant point ces traducteurs, de supprimer tout ce qui pourrait avoir une personnalité offensante. Il serait nécessaire enfin de retrancher dans les citations de Shakespeare, quelques traits un peu trop libres pour être hasardés dans une pareille lecture. L'Académie désire donc, mon cher et illustre confrère, ou que vous nous autorisiez à faire ces corrections, dans lesquelles nous mettrons à la fois toute la sobriété et toute la prudence possibles, ou, ce qui serait mieux encore, que vous fissiez vous-même ces légers changemens, l'ouvrage ne pouvant que gagner de toute manière à être revu et corrigé par vous. J'attends incessamment votre réponse à ce sujet, et vous renouvelle, du fond de mon cœur, les assurances bien vives du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis, depuis tant d'années, mon cher et illustre confrère,

Votre, etc.

P. S. Après vous avoir parlé au nom de l'Académie, permettez-moi, mon cher maître, de vous parler pour mon compte, et seulement entre vous et moi. Votre ouvrage, excellent en lui-même, me paraît plus excellent encore pour être lu dans une assemblée publique de l'Académie, comme une réclamation, au moins indirecte, de cette compagnie, contre le mauvais goût

qu'une certaine classe de littérateurs s'efforce d'accréditer. Je m'attends bien que vous donnerez votre consentement à cette lecture, et que vous m'écrirez une lettre honnête pour l'Académie. Vous pourriez, au lieu de grossièretés (inlisibles publiquement) que vous citez de Shakespeare, y substituer quelques autres passages ridicules et lisibles, qui ne vous manqueront pas. Vous pourriez même ajouter à votre diatribe tout ce qui peut contribuer à la rendre piquante, quoiqu'elle le soit déjà beaucoup. Par malheur, le temps nous presse un peu; car notre assemblée publique est d'aujourd'hui en trois semaines; et il serait bon que votre diatribe corrigée me parvînt avant le lundi, 19 de ce mois. Pour abréger le temps, envoyez-moi, si vous voulez, vos additions, en cas que vous en ayez à faire, et je me chargerai des retranchemens qui ne sont pas difficiles, et qui ne feront rien perdre à l'ouvrage. Au reste, si vous consentez à la lecture publique, comme je l'espère, il sera bon que l'ouvrage ne soit pas imprimé avant le 25, qui sera le jour de cette lecture.

Réponse, mon cher maître, sur tous ces points, et la plus prompte qu'il sera possible. Je vous embrasse tendrement.

Paris, 20 auguste 1776.

Vos ordres seront exécutés, mon cher et illustre maître; je vous lirai, à l'assemblée de dimanche prochain, et je vous lirai de mon mieux, quoique vos ouvrages n'aient pas besoin d'être aidés par le lecteur. Je regarde ce jour comme un jour de bataille, où il faut tâcher de n'être pas vaincus comme à Crécy et à Poitiers, et où le sous-lieutenant Bertrand secondera, de ses faibles pates, les griffes du feld-maréchal Raton. Bertrand est seulement bien fâché qu'on ait été obligé de couper quelques unes de ces griffes, par révérence pour les dames; mais l'imprimeur les rétablira, et Raton est prié de les aiguiser encore. Au reste, Bertrand ne pense pas qu'en laissant, comme de raison, subsister ces griffes, la grave Académie puisse s'en charger, même à l'impression. Il vaudrait mieux imprimer l'ouvrage sans retranchemens, en se contentant d'avertir qu'on en a retranché à la lecture publique, par respect pour l'assemblée et pour le Louvre, ce que le *divin Shakespeare prononçait si familièrement devant la reine Elisabeth.* Enfin, mon cher maître, voilà la bataille engagée et le signal donné. Il faut que Shakespeare ou Racine demeure sur la place. Il faut faire voir à ces tristes et insolens Anglais, que nos gens de lettres savent mieux se battre contre eux que nos soldats et nos généraux. Malheureusement il y a, parmi ces gens de lettres, bien des déserteurs et des faux-frères; mais

les déserteurs seront pris et pendus. Ce qui me fâche, c'est que la graisse de ces pendus ne sera bonne à rien, car ils sont bien secs et bien maigres. Adieu, mon cher et illustre ami; je crierai dimanche, en allant à la charge : *Vive Saint-Denis-Voltaire, et meure Georges-Shakespeare.*

Paris, 27 auguste 1776.

M. le marquis de Villevieille a dû, mon cher et illustre maître, partir pour Ferney hier de grand matin. Il se proposait de crever quelques chevaux de poste, pour avoir le plaisir de vous rendre compte le premier de votre succès. Il a été tel que vous pouviez le désirer. Vos réflexions ont fait très-grand plaisir, et ont été fort applaudies. *Les citations de Shakespeare, la Chronique de Metz, le roi Borboduc,* etc., ont fort diverti l'assemblée. On m'en a fait répéter plusieurs endroits, et les gens de goût ont surtout écouté la fin avec beaucoup d'intérêt. Je n'ai pas besoin de vous dire que les Anglais qui étaient là, sont sortis mécontens, et même quelques Français qui ne se contentent pas d'être battus par eux sur terre et sur mer, et qui voudraient encore que nous le fussions sur le théâtre. Ils ressemblent à la femme du *Médecin malgré lui*, « *je veux qu'il me batte, moi;* » mais heureusement tous vos auditeurs n'étaient pas comme cette femme et comme eux. Je vous ai lu avec tout l'intérêt de l'amitié, tout le zèle que donne la bonne cause; j'ajoute même avec l'intérêt de ma petite vanité; car j'avais fort à cœur de ne pas voir rater ce canon, lorsque je m'étais chargé d'y mettre le feu. J'ai eu bien regret aux petits retranchemens qu'il a fallu faire, pour ne pas trop scandaliser les dévots et les dames; mais ce que j'avais pu conserver a beaucoup fait rire, et a fort contribué, comme je l'espérais, au gain complet de la bataille. Je vais faire mettre au net l'ouvrage tel que je l'ai lu, afin de vous le renvoyer comme vous le désirez. Vous y ferez les additions que vous jugerez à propos; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire de retrancher les ordures de Shakespeare, si vous voulez que l'Académie fasse imprimer l'ouvrage par son libraire; et peut-être l'ouvrage y perdra-t-il quelque chose. Au reste, donnez-moi là-dessus vos ordres; et quoique l'Académie doive entrer en vacances le 1er. de septembre, je prendrai mes mesures auparavant pour que cette impression puisse se faire de son aveu. Adieu, mon cher maître; je suis très-flatté que vous m'ayez choisi pour sonner la charge sous vos ordres, et en vérité assez content de la manière dont je m'en suis acquitté. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

Paris, 1er. octobre 1776.

Si vous désirez, mon cher maître, des nouvelles littéraires, j'en ai d'intéressantes à vous apprendre. Moureau, à qui j'ai donné votre lettre à l'Académie, comme vous m'en aviez chargé, l'a imprimée sur-le-champ, ne doutant point qu'on ne lui accordât la permission de la vendre. Monsieur le garde des sceaux a refusé cette permission; *quod erat primum.*

Nous avions demandé au roi, notre protecteur, 1,500 liv. par an pour augmenter nos prix, et exciter l'émulation des jeunes gens. Le roi nous a refusé cette somme; *quod erat secundum.* On dit que les dévots de Versailles lui ont persuadé que votre morceau sur Shakespeare était injurieux à la religion, quoiqu'on ait retranché soigneusement à la lecture publique tous les passages indécens du tragique anglais; *quod erat tertium.* Et, sur ce, je vous embrasse tendrement, en gémissant avec vous du crédit des hypocrites calomniateurs; *quod erat quartum.* Et je suis fâché qu'ils nous empêchent d'apprendre aux gens de lettres que le roi désire de les encourager; *quod erat quintum.*

Paris, 15 octobre 1776.

Il faut que Bertrand rassure un peu Raton, qui ne sera pas absolument brûlé, mais seulement pendu, par la clémence des juges. On a levé apparemment la défense de rien dire contre le théâtre anglais et contre Shakespeare; car je vis, il y a quelques jours, la lettre exposée en vente aux Tuileries. Mais il n'est pas moins vrai que l'imbécile calomnie a persuadé à Versailles que cette lettre était un ouvrage impie, et qu'en conséquence on nous a refusé l'augmentation des prix que nous demandions, pour avoir une occasion (qui ne se présentera pas sitôt) de remercier et de louer le ministère présent, qui apparemment ne s'en soucie guère. Grand bien lui fasse! en attendant, je vais pousser, comme je pourrai, le temps avec l'épaule, jusqu'au printemps où j'irai revoir votre ancien disciple, qui m'a écrit deux lettres charmantes sur la perte que j'ai faite; et qui mérite bien que j'aille l'en remercier. Je suis à la veille de faire une autre perte qui m'est bien sensible, celle de madame Geoffrin, et d'autant plus sensible, que madame de La Ferté-Imbault sa fille, qui joue la dévotion, mais qui ne joue pas la sottise, a écarté du lit de sa mère tout ce qu'on appelle philosophes, et qui n'ont pas plus d'envie que de besoin de parler de religion à sa mère en l'état

où elle est. On peut dire de la philosophie ce que Despréaux disait de Dieu, en entendant déraisonner deux sots athées : *Vous avez de sots ennemis.* Mais ces ennemis sont aussi méchans que sots, et aussi dangereux par leurs calomnies que méprisables par leur imbécillité. Que le ciel nous assiste et les confonde ! mais le ciel n'en fera rien, et je ferai comme l'abbé Terrasson faisait, à ce qu'il disait, de la Providence, *je m'en passerai ;* et je vous exhorte, mon cher Raton, à vous en passer aussi, et surtout à ne pas nous priver de votre seconde lettre, dussions-nous être condamnés à ne plus couronner de mauvaise prose et de mauvais vers. Adieu ; je baise bien tendrement vos pates, et je les exhorte à ne se laisser ni brûler ni engourdir.

Paris, 5 novembre 1776.

Le triste Bertrand au malingre Raton, salut. Raton, tout malingre qu'il est, fera très-bien de continuer à égratigner Gilles-Shakespeare, quoique les coups de pate qu'il lui a donnés aient fait couper les vivres à la *jeunesse studieuse* (*studiosæ juventuti*). Il faut qu'au moins la philosophie et la raison fassent justice dans leur petit domaine, puisqu'elles sont battues à la Nouvelle-Yorck ; mais on aura beau faire, cette chienne de philosophie sera, comme le prince d'Orange, souvent battue et jamais défaite.

Quand Gilles-Shakespeare aura été dûment étrillé, Raton fera très-*chattement* d'en venir aux lettres des Juifs portugais, qui ne valent pas les *Lettres portugaises,* même pour de pauvres diables éreintés comme Raton et Bertrand. Le secrétaire de ces Juifs est un pauvre chrétien nommé Guenée, ci-devant professeur au collége du Plessis, et aujourd'hui balayeur ou sacristain de la chapelle de Versailles. On dit que ses lettres lui ont valu quelques *pour-boire* du cardinal de La Roche-Aymon, un des plus dignes prélats qui soient dans l'église de Dieu, et à qui il ne manque rien que de savoir lire et écrire. On assure que ce Saint-Ambroise qui, par humilité, a oublié d'apprendre l'orthographe (ce qui nous a empêché de lui donner un de nos fauteuils dont il avait grande envie, et nous fort peu) ; on assure donc que ce Chrysostôme non lettré a représenté au gouvernement que, choisir pour ministre des finances un homme qui ne va pas à la messe, est un crime qui tient de la *bestialité* : on lui a répondu que sa remontrance tenait de la *bêtise*, et on l'a renvoyé dire la messe, et Guenée la servir.

Bertrand reçoit journellement de l'ancien disciple de Raton de la prose charmante, et des vers qui ne valent pas tout-à-fait

sa prose. Il me mande qu'il m'attend à Berlin l'année prochaine; et Bertrand ira très-volontiers faire avec lui de la prose, et même des vers sur tout ce qui se passe, depuis la Nouvelle-Yorck jusqu'au Kamtchatka. En attendant, Bertrand finit ici sa prose à Raton, et l'exhorte à faire main-basse, en vers et en prose, sur les sots dont ce meilleur des mondes fourmille.

Paris, 23 novembre 1776.

Nos lettres, mon cher maître, se sont croisées sans doute. Vous avez dû recevoir, peut-être le même jour que vous m'avez écrit, celle où je vous apprenais le nom du pauvre chrétien devenu Juif, qui voudrait vous faire circoncire bien plus que le prépuce, s'il en était le maître. Je vous ai dit qu'il se nomme Guenée, ci-devant professeur de basses classes dans un collége de Paris, et aujourd'hui sous-sacristain de je ne sais quelle chapelle à Versailles. Je vous apprenais aussi, dans ma lettre, les nouvelles galanteries du roi de Prusse, et les vers qu'il m'a adressés. Mon projet est bien en effet de l'aller voir au printemps prochain, et de passer l'été avec lui. En allant ou en revenant, j'irai vous embrasser. M. de Condorcet a lu, à la rentrée de la Saint-Martin, un éloge charmant du P. Leseur, un des deux minimes commentateurs de Newton, et ami de notre pauvre P. Jacquier. Vous savez le triste état où est madame Geoffrin depuis trois mois. Sa fille, madame de La Ferté-Imbault, vendue à la cabale dévote, dont elle est la servante, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celle du roi de Prusse, mais qui est une pièce rare pour l'insolence et la bêtise. Croiriez-vous que je ne sais quelle canaille vient de faire imprimer une comédie intitulée *le Bureau d'esprit*, où cette pauvre femme mourante est fort dénigrée, à la vérité si platement, que cela ne se peut lire? On m'assure que cette rapsodie se trouve chez votre protégé Moureau, sur le quai de Gêvres. Ces libraires vendent de tout pour gagner de l'argent. Oh! que de canailles grandes et petites, dans ce meilleur des mondes possibles! Ce que je trouve de plus fâcheux, c'est qu'il fait un temps du diable, et qu'il faut attendre six mois les beaux jours pour vous aller voir. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; je vous embrasse *corde et animo*.

Paris, 28 décembre 1776.

VOTRE protégé d'Espagnac, mon cher et illustre maître, m'a bien l'air d'attendre au moins l'année 1778, pour débiter devant notre Académie les sottises ordinaires sur l'atroce absurdité des croisades, et sur ce roi plus moine que roi, qui voulait donner la moitié de son corps aux *frères prêcheurs*, et l'autre aux *frères mineurs*, et qui disait à Joinville qu'il ne fallait répondre aux hérétiques qu'en *leur enfonçant l'épée dans le ventre jusqu'à la garde*. Il eût été digne de protéger et d'ordonner, comme a fait le roi d'Espagne, son centième petit-fils, ce qui vient de se passer à Cadix. Vous savez que l'inquisition, que le roi d'Espagne a remise en honneur et en vigueur plus que jamais, vient de faire une belle procession, plus magnifique et plus solennelle qu'elle n'avait été depuis long-temps; que le peuple, prosterné dans les rues pendant cette belle cérémonie, criait en se frappant la poitrine : *Viva la fè di Dios*; qu'ensuite on a publié les bulles de Paul IV et de Pie V, ces deux marauds de papes qui ont tant fait brûler d'hérétiques, et qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'*inquisition, sans excepter le souverain*. C'est dommage qu'après cette insolence, cette canaille d'inquisiteurs n'ait pas donné les étrivières au roi d'Espagne, comme le pape les donna autrefois à notre Henri IV, sur le dos du cardinal du Perron, et comme les Algériens les ont données l'an passé à sa très-fidèle majesté catholique, qui leur avait déclaré la guerre par ordre du puant récollet son confesseur. *O tempora! ô mores!* Voilà, mon cher ami, le fruit des lumières que tant d'écrits ont répandues! voilà le fruit de l'expulsion de ces gueux de jésuites, remplacés par des gueux plus insolens! voilà où tant de princes en sont encore dans le siècle de la philosophie! Je crois que votre ancien disciple rira bien de tant de sottises, s'il n'en est pas encore plus indigné; et j'espère, dans quelques mois, lui entendre dire de fâcheuses vérités sur quelques uns de ses chers confrères. En attendant, je vous recommande le prépuce de Jacob-Ephraïm Guenée, et même ce qui tient à son prépuce, et dont ce prêtre circoncis n'a sûrement que faire. Vous ne feriez pas mal aussi de recommander à votre ami Kien-Long, par votre autre amie Catherine, le jésuite-mandarin qui écrit tant de sottises. Pour moi, je commence à être las et honteux de toutes celles que j'entends dire, que je vois faire, et que j'ai le malheur de lire. Je serais bien tenté d'en dire et d'en faire aussi quelques unes, mais je m'abstiens d'être lu, de peur d'être brûlé.

Savez-vous bien que je craindrais pour vous si vous étiez à Collioure au lieu d'être à Ferney, que la sainte hermandad ne vous fît enlever contre le droit des gens, pour vous brûler suivant toutes les règles du droit canon ? Hélas ! je ris et je n'en ai guère envie. Il vaut mieux finir par où j'aurais dû commencer, par me taire et par vous embrasser avec douleur et tendresse.

A Paris, ce 6 de mars 1776.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, la lettre ostensible que je vous demandais; j'en ai fait part à M. de La Harpe qui doit vous écrire à ce sujet, et qui est très-reconnaissant du juste témoignage que vous lui rendez.

Il pense pourtant, ainsi que moi, que vous pourriez dire quelque chose de plus positif en sa faveur; par exemple, qu'il était trop jeune quand ce pamphlet a paru, pour avoir connaissance des faits et des personnes dont on parle; que ce pamphlet n'a ni son ton, ni son style, et que c'est tout au plus l'ouvrage de quelque regrattier de littérature que maître Aliboron aura maltraité dans ses feuilles. Au reste, il paraît que ses ennemis même ont reconnu sur ce point la vérité des faits, et qu'ils ont renoncé à la querelle qu'ils voulaient lui faire; mais des ennemis acharnés (vous l'avez éprouvé plus que personne) ne disent pas toujours la vérité; et il est bon d'avoir un bouclier tout prêt contre leurs mensonges.

Je suis bien persuadé comme vous que le Pascal-Condor (vous savez que le Condor est le plus grand et le plus fort des oiseaux) vaudra beaucoup mieux que le Pascal janséniste, et qu'il est destiné à jouer le rôle le plus distingué dans les sciences et dans les lettres. Ce qui m'enchante, c'est qu'on a cru lui faire grâce en le choisissant pour secrétaire de l'Académie des sciences, qui est plus heureuse qu'elle ne mérite, d'avoir un tel secrétaire. Celui-là ne parlera ni d'éclaboussures du soleil, ni de molécules organiques, ni des taupières apennines. Je ris, ainsi que vous, de ces sottises, et du style ampoulé ou empoulé dont on nous les étale; mais je ne ris pas moins d'un gros volume de lettres qui viennent de vous être adressées, et où l'on nous donne le feu central et le refroidissement de la terre comme des idées comparables au système de la gravitation. Supplément de génie que toutes ces pauvretés; vains et ridicules efforts de quelques charlatans qui, ne pouvant ajouter à la masse des connaissances une seule idée lumineuse et vraie, croient l'enrichir de leurs

idées creuses, et nous persuader de l'existence d'un peuple qui nous a tout appris, excepté son histoire et son nom. Adieu, mon cher maître. En lisant tout ce qui s'imprime aujourd'hui (qu'heureusement pour moi je ne lis guère), je pourrais dire comme Pourceaugnac : *Jamais je n'ai été si soûl de sottises.* Continuez de nous en consoler en vivant, en vous portant bien, et en écrivant. *Tuus ex animo.*

BERTRAND.

2 mai 1777.

Vous avez cru, mon cher maître, aller voir les sombres bords, et moi j'ai un estomac qui, je crois, m'y mènera bientôt. Je viens d'écrire à votre ancien disciple que cet estomac maudit ne me permettait plus de projeter d'autres voyages que celui de l'autre monde (si autre monde y a), et que j'irais bientôt attendre sa majesté sur les rives du Styx, en faisant néanmoins des vœux, comme de raison, pour ne l'y pas voir sitôt. J'ai autant de peine à digérer ce que je mange, que ce que je vois et ce que j'entends; et je ferai mes adieux, sans beaucoup de regret, à un monde où il se fait et se dit tant de sottises. Le pauvre Delille est actuellement *aux pieds de la cour*; nous attendons son jugement qui suivra de près celui de votre Childebrand et de sa gueuse. Je suis quelquefois tenté de croire à la Providence, quand je vois le sort de Cartouche-Fréron, et de Mandrin-Childebrand; mais je change d'avis quand je vais à la garde-robe, et je ne vois pas quel plaisir cette Providence peut avoir à une mauvaise déjection. Quelque chose qu'elle fasse, je lui pardonnerai, mon cher et illustre ami, tant qu'elle vous conservera. Nous avons ici le comte de Falkenstein; je ne sais s'il viendra à nos Académies; il est déjà venu voir nos portraits, et peut-être aimera-t-il mieux nos portraits que nos personnes. Il est bien le maître, et peut-être aura-t-il raison. Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous aime mieux que tous les comtes, tous les empereurs et tous les rois, et je vous embrasse bien tendrement.

Tuus BERTRAND.

Paris, 23 juin 1777.

Il y a un siècle, mon cher et illustre ami, que je ne vous ai ennuyé de mon bavardage; je suis bien sûr au moins de ne pas vous ennuyer aujourd'hui. Celui qui vous portera ma lettre, la endraint éressante pour vous : c'est M. Delille, qui a pensé être

la victime du fanatisme atroce et absurde de ces plats jansénistes du Châtelet, qui mériteraient bien d'y être enfermés. Il va, comme les anciens chrétiens après les persécutions, vous présenter les cicatrices des fers qu'il a portés et des coups qu'il a reçus; et il sera plus glorieux, et avec plus de raison, de vous montrer ces honorables marques de ce qu'il a souffert pour la raison, que ne l'étaient, au concile de Nicée, ces évêques qui montraient, avec complaisance, leurs oreilles coupées *pour la foi*, et qui méritaient bien de les montrer *toutes entières*. M. Delille joint à ses talens, à ses vertus et au mérite d'avoir été persécuté, un caractère et une douceur de mœurs qui vous le rendront encore plus cher, et qui intéressent pour lui tous ceux qui le connaissent, à moins qu'ils ne soient jansénistes.

Vous aurez déjà appris que nous avons perdu Gresset, si le mot de *perdu* n'est pas trop fort pour un homme qui ne disait plus que des *oremus*. Je ne sais quel successeur nous lui donnerons. Je ne connais qu'un homme qui en soit digne; mais il a des raisons pour ne pas se présenter en ce moment, et je crois qu'il fait bien. Il est bien fâcheux qu'ayant à prendre Pascal, nous soyons forcés de lui substituer quelque Danchet ou quelque Flamen. Heureusement l'Académie vient de décider qu'attendu l'absence de plusieurs d'entre nous, l'élection ne se ferait qu'au mois de novembre, après Fontainebleau; et peut-être arrivera-t-il, dans cet intervalle de temps, quelque circonstance favorable à ce que je désire. *Multa quæ provideri non possunt, fortuitò in melius cadent*. J'ai quelques raisons pour l'espérer, et je serais au comble de mes vœux, ainsi que vous.

On assure que cette canaille jésuitique va être rétablie en Portugal, à l'exception de l'habit. Cette nouvelle reine me paraît une superstitieuse imbécile, dirigée par des prêtres et par des moines. Si le roi d'Espagne vient à mourir ou s'il devient tout-à-fait imbécile (ce qui est, dit-on, fort avancé), je ne réponds pas que ce royaume n'imite le Portugal. Cette canaille ressemble aux vers de terre, fort aisés à couper, mais fort difficiles à mourir. C'en est fait de la raison, si l'armée ennemie gagne cette grande bataille. Adieu, mon cher et illustre ami; je ne vous recommande pas M. Delille; il est tout recommandé pour vous, et par sa personne, et par ses amis, et par ses ennemis. J'espère qu'il m'apportera de bonnes nouvelles de votre santé. Pour moi, je n'aurai bientôt plus ni tête ni estomac. Je pourrai bien ne pas tarder à aller joindre Gresset. Je ne serai guère plus seul en l'autre monde que je ne le suis en celui-ci, après la perte que j'ai faite, et qui m'est aussi nouvelle que le premier jour. Adieu; conservez-vous et aimez-moi.

Paris, 27 décembre 1777.

Ma négociation pour M. Delille n'a pas été heureuse, mon cher maître. Le roi de Prusse me répond sèchement et laconiquement qu'il n'y a point de place à Berlin qui lui convienne, et qu'il lui conseille d'aller en Hollande, où il pourra faire le métier de tant d'autres qui lui ressemblent. Je vous adoucis même les termes de sa lettre dont vous croyez bien que je n'ai pas régalé le pauvre Delille. Notre Salomon a de l'humeur, et je le crois mécontent ou malade. Sa réponse est de nature à ne pas me permettre d'insister, et vous pouvez me dire comme Châtillon à Nérestan :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Peut-être, au reste, M. Delille n'aurait-il pas été heureux dans la place que nous voulions lui procurer. Vous savez, ainsi que moi, à quel maître il aurait eu à faire, sans compter qu'il eût été pour tous les entours un grand objet de jalousie, et par conséquent de calomnie. Voyez si vous jugez à propos de faire, pour votre compte, une nouvelle tentative. On craindra plus de vous désobliger que moi, mais je doute que vous ne soyez pas éconduit, sans doute avec politesse. Je suis étonné que M. Thomas ne vous ait pas envoyé ce qu'il a écrit sur notre vertueuse et respectable amie. Je crois que, si elle revenait au monde et qu'elle lût ses trois éloges, son esprit serait content de Thomas, son âme de l'abbé Morellet, et son cœur de moi ; et il est bien vrai que c'est le cœur seul qui m'a dicté cette petite lettre.

Nous avons préféré, ne pouvant pas avoir Pascal-Condorcet, à Chapelain-Lemière et à Cotin-Chabanon, Eutrope-Millot, qui a du moins le mérite d'avoir écrit l'histoire en philosophe, et de ne s'être jamais souvenu qu'il était jésuite et prêtre. C'est moi qui suis chargé de le recevoir. Buffon, directeur, s'en va à Montbar. Le prince Louis, chancelier, a des affaires; c'est comme dans le chapitre des rats :

L'un dit je n'y vas point, je ne suis pas si sot,
L'autre, je ne saurais;

si bien que me voilà endossé de l'oraison funèbre de Gresset. Je me tirerai de tout cela comme je pourrai.

On dit que vous aurez chez vous tout l'hiver monsieur et madame de Villette. Ce catéchumène a besoin, pour assurer sa conversion, de passer quelques mois dans votre église, et d'aller chez vous

au catéchisme. Je désire fort que vos instructions achèvent cette cure.

Adieu, mon cher et illustre ami; je vous embrasse tendrement, et suis plus que jamais *tuus ex animo*.

BERTRAND.

Paris, 24 janvier 1778.

MON cher et illustre confrère, vous recevrez vraisemblablement, avec cette lettre, le long *quanquam* que je viens de faire à l'Académie pour la réception de l'ex-jésuite Millot, qui a du moins le mérite d'être tout-à-fait ex-jésuite, et dans tous les sens. J'aimerais bien mieux avoir eu à recevoir le Pascal dont vous me parlez, qui vaut mieux que tous les ex-jésuites ensemble; mais j'espère que nous ne tarderons pas à faire cet acte de justice, qui devrait être déjà fait, et qui le serait déjà, si la chose ne dépendait que de nous.

Vous croyez donc que le héros dont vous me parlez n'aime ni la métaphysique ni la géométrie; j'ai bien peur, et j'ai plus d'une raison pour le craindre, qu'il ne pousse ses haines encore plus loin, et que la philosophie ne soit guère mieux sur ses papiers. Il ne lui a pas pardonné le *Système de la nature*, dont l'auteur en effet a fait une grande sottise de réunir, contre la philosophie, les princes et les prêtres, en leur persuadant, très-mal à propos selon moi, qu'ils font bourse et cause commune. Il y a partout des gâte-métier, et cet écrivain en est un. Je vois que vous n'avez pas eu plus de crédit que moi pour ce pauvre diable de Delille; c'était pourtant bien l'homme qu'il fallait à votre disciple. Je suis fâché qu'à force d'humeur et de mauvaise santé qui en est la cause, il connaisse si mal ce qui peut lui convenir: ce sont ses affaires. Tout cela n'est rien, si vous continuez à vous bien porter, et surtout à m'aimer comme je vous aime.

La petite diatribe que je vous envoie a été fort applaudie à la *représentation;* mais gare la *lecture!* J'ai bien peur d'être comme le fils de Dieu, triomphant le dimanche sur un âne, crucifié le vendredi, et enterré le samedi, pour ne pas ressusciter comme lui dans la huitaine.

Si ce rogaton ne vous ennuie pas à la mort (car c'est là toute mon ambition),

Sublimi feriam sidera vertice.

Adieu, mon cher et illustre maître. Votre Bertrand embrasse bien tendrement les pates de son cher et respectable Raton.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

D'ALEMBERT.

TOME CINQUIÈME.

IIe. PARTIE.

CONTENANT

CORRESPONDANCE AVEC LE ROI DE PRUSSE. — SUPPLÉMENT A LA CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE.

A LONDRES,

Chez MARTIN BOSSANGE et Cᵉ., 14 Great Marlborough street.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins S.-J., nᵒ. 14.

ŒUVRES

DE

D'ALEMBERT.

TOME CINQUIÈME.

II°. PARTIE.

PARIS.

A. BELIN, RUE DES MATHURINS S.-J., N°. 14.
BOSSANGE PÈRE ET FILS, RUE DE TOURNON, N°. 6.
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N°. 12.

1822.

CORRESPONDANCE

AVEC LE ROI DE PRUSSE.

Paris, 11 mars 1760.

SIRE, j'ai trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me fasse un crime de la reconnaissance ; mais, dût-il m'en arriver des malheurs que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un sentiment plus fort que moi. Je supplie donc votre majesté de recevoir mes très-humbles et très-respectueux remercîmens pour la belle épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour-propre, sire, en est si flatté, et à si juste titre, que mes éloges doivent être suspects ; cependant, ma vanité mise à part, il ne me paraît pas possible d'exprimer avec plus de force et de noblesse des vérités importantes au genre humain, et malheureusement trop peu connues de ceux qui devraient en être les plus puissans défenseurs.

Les circonstances présentes et mon respect pour les occupations de votre majesté, ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puissions-nous, sire, pour le repos de l'humanité et pour le bien de la philosophie, qui a si grand besoin de vous, jouir bientôt de cette paix si désirée ! elle me procurera le seul bonheur que je souhaite, celui d'aller mettre aux pieds de votre majesté ma profonde vénération et mon attachement inviolable. Cette prose, sire, ne vaut pas les vers de votre majesté ; mais les sentimens qu'elle exprime sont simples et vrais comme elle.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 22 décembre 1760.

SIRE, j'ai respecté, comme je le devais, les grandes et glorieuses occupations de votre majesté durant cette campagne ; et c'est par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnaissance. Votre majesté vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porcelaine qu'elle a bien voulu me donner ; je l'ai reçue, sire, le 15 août, jour dont les généraux autrichiens, malgré leurs épées bénites, se souviendront aussi long-tems que moi. L'usage le plus digne que je pusse

faire d'un pareil présent, ce serait de l'employer, sire, à écrire l'histoire de votre majesté ; mais cet ouvrage est réservé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puissé-je, sire, voir arriver bientôt le moment auquel j'aspire, celui de mettre aux pieds de votre majesté mes profonds respects, mon admiration, ma reconnaissance éternelle, et l'attachement inviolable avec lequel je serai toute ma vie, etc.

Paris, 23 décembre 1762.

Sire, j'ai respecté, suivant la loi que je me suis toujours imposée, les occupations de votre majesté durant cette campagne ; elles ont d'ailleurs été si brillantes, que je me serais fait un scrupule de les troubler, quelque pressé que je fusse d'arracher bien ou mal les traits dont votre majesté me perce impitoyablement dans la charmante épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. A présent, sire, que le maréchal Daun vient de terminer ses glorieuses expéditions, ce serait à moi indigne à lui succéder ; car le sort de votre majesté est d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, sire, puisque la fière et redoutable maison d'Autriche a la modestie de se tenir pour battue, l'humble géométrie ne sera pas plus difficile ; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter MM. de Bamberg et de Wurzbourg, c'est-à-dire, de payer et de se taire

Je n'ai presque plus d'espérance de revoir votre majesté ; je ne sais plus quand finira cette guerre affreuse et destructive ; je sais seulement, et toute l'Europe le sait comme moi, qu'il ne tient pas à votre majesté que l'humanité ne respire enfin après tant de malheurs ; mais puisque vos ennemis ne sont point encore las de faire égorger et périr de misère un si grand nombre d'hommes, il me sera du moins permis, à présent que la maison d'Autriche n'est plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux, de souhaiter à votre majesté tous les succès et toute la gloire que méritent sa grandeur d'âme, son courage, ses talens et ses travaux ; de souhaiter surtout que sa tranquillité et celle de ses peuples soient bientôt assurées par une paix durable et glorieuse, quand même, au grand scandale de la géométrie, le traité devrait être en vers.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 7 mars 1763.

Sire, il m'est donc permis de respirer enfin, après tant de tourmens et d'inquiétude, et de laisser agir en liberté des sentimens si long-temps renfermés et contraints au fond de mon âme. Il m'est permis de féliciter votre majesté sur ses succès et sur sa gloire, sans craindre d'offenser personne, sans trouble pour le présent, et sans frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis six ans les mouvemens qui l'ont agité ; la joie que m'ont causée ses victoires (excepté celle de Rosbach, dont votre majesté elle-même m'aurait défendu de me réjouir), et l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ses malheurs ; intérêt d'autant plus grand, que je sentais ce que ces malheurs pouvaient coûter un jour à mon pays, et que je plaignais la France sans oser même le lui dire ! Je ne sais si nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les jésuites : les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les seconds, et nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne ;* mais enfin ma patrie respire, votre majesté est tranquille et au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à personne. Puissiez-vous, sire, jouir long-temps de cette paix et de cette gloire si justement acquises ! puissiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre et dans la paix, grand dans la prospérité et encore plus dans l'infortune, au-dessus de l'éloge et de la calomnie !

Avec quel empressement, sire, n'irai-je pas exprimer à votre majesté ce que ma plume trace ici faiblement, et ce que mon cœur sent mieux ! quelle satisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnaissance, mon profond respect, et mon attachement inviolable ! mais, sire, je sens que dans ces premiers momens de repos, votre majesté, occupée toute entière à essuyer des larmes qu'elle a vu couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converser de philosophie et de littérature. J'attendrai donc son loisir et ses ordres pour aller passer quelque tems auprès d'elle. C'est là, c'est dans ses entretiens que je puiserai les lumières nécessaires pour étendre ces *Elémens de philosophie* auxquels elle a la bonté de s'intéresser. Ce travail exige de l'encouragement, et c'est auprès de vous seul que la philosophie peut en trouver ; car elle n'est pas si heureuse que votre majesté, elle n'a pas fait la paix avec tous ses ennemis. Ne croyez point, sire, qu'elle entende assez mal ses intérêts pour vouloir être en guerre avec vous ; et que deviendrait-elle, si elle

perdait un appui tel que le vôtre ! La géométrie suivra son exemple ; elle signera sa paix comme les Autrichiens, et avec plus de plaisir qu'eux; elle se gardera bien surtout de vouloir ôter à votre majesté *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus ; elle sait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, et sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'instruire et s'éclairer auprès de vous ; elle ira porter à votre majesté (sans avoir à craindre le reproche de flatterie) les vœux, l'amour et le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, et qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef et leur modèle.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 29 avril 1763.

Sire, je me rendrai avec empressement à Wesel au premier avis que votre majesté me fera donner de son voyage, et je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne sais pas si, comme votre majesté le prétend, il y a des rois dont *les philosophes se moquent ;* la philosophie, sire, respecte qui elle doit, estime qui elle peut, et s'en tient là ; mais quand elle pousserait la liberté plus loin, quand elle oserait quelquefois rire en silence aux dépens des maîtres de ce monde, le philosophe Molière dirait à votre majesté qu'il y a rois et rois, *comme fagots et fagots ;* et j'ajouterai avec plus de respect, et autant de vérité, que la philosophie me paraîtrait bien peu *philosophe*, si elle avait la bêtise de se moquer d'un roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre humain la centième partie du bien que votre majesté a déjà fait en six semaines de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, et de votre bienfaisance avec attendrissement. Ne craignez point, sire, malgré vos bons mots sur *les sottises des poëtes*, que le poëte philosophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg soit mis par la postérité sur la même ligne que le poëte cardinal qui a fait le traité de Versailles. Il était assez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poésie ; vous êtes, sire, à tous égards, bien propre à les réconcilier ensemble ; permettez-moi cependant d'avouer que, si dorénavant, la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le secours de la fable, ce ne sera pas quand ils auront à parler de vous.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 17 septembre 1784.

Sire, l'ouvrage de philosophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de votre majesté, m'a procuré de sa part une lettre bien supérieure à mon ouvrage, pleine d'une philosophie qui me remplit d'admiration, et d'une bonté qui me pénètre de reconnaissance. Quelle lettre, sire! et qu'elle est bien digne du héros et du sage qui l'a écrite, si on en excepte ce qu'elle renferme de trop flatteur pour moi! elle mériterait d'être signée d'autant de noms de philosophes, que les archiducs autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom seul de votre majesté équivaut à tous ceux du Lycée et du Portique, et vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier.

Je me félicite, sire, de penser comme votre majesté sur la vanité et la futilité de la métaphysique; un vrai philosophe, ce me semble, ne doit traiter de cette science que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre; principalement sur ces grandes questions, qui, comme dit très-bien votre majesté, nous importent vraisemblablement si peu, par la raion même qu'elles nous tourmentent si fort en pure perte.

Il n'en est pas ainsi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en est plus terre à terre; c'est une espèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous consoler et nous amuser dans les ténèbres. Les questions que votre majesté a la bonté de me faire sur l'emploi de l'analyse et de la métaphysique dans cette science, demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle désire; j'ai déjà jeté sur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plus tôt qu'il me sera possible, si elles ne me paraissent pas trop peu dignes de lui être présentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, sire, de me comparer, quoique indigne, et avec qui je n'ai rien de commun que de n'oser manger des fèves (à la vérité par de meilleures raisons que lui), ce Pythagore aurait tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de ses écrits Numa, Alexandre et Marc-Aurèle. Votre majesté prétend que mes rapsodies vivront plus long-temps que les journaux immortels de ses campagnes; j'ai lu, je ne sais en quel endroit, que César annonçait la même chose à un philosophe de son temps, dont il n'est rien venu jusqu'à nous, tandis que les *Commentaires de César*, respectés par dix-huit siècles, sont encore lus et admirés de nos jours.

Il est étonnant, sire, j'en conviens avec regret, que des philosophes, méprisés ou persécutés chez eux, ne cherchent pas d'asile auprès d'un prince fait pour les consoler, pour les protéger et

pour les instruire. Votre majesté en demande la raison ; c'est que dans le pays que ces philosophes habitent, le climat console de la Sorbonne, et le physique du moral ; c'est que ces philosophes ont une santé faible et des amis ; c'est qu'ils pensent pour leur patrie comme la femme du médecin malgré lui, qui aime son mari, quoiqu'elle en soit battue, et qui répond assez sottement à ceux qui veulent la séparer de lui : *je veux qu'il me batte*.

Vous mettez, sire, le comble à vos bontés pour moi, par les détails où voulez bien entrer sur ma santé. Elle se rétablit peu à peu, et j'espère qu'elle se conservera par un régime exact, le seul remède auquel j'aie confiance. Toutes les recettes dont j'ai usé d'ailleurs, quoique réputées *stomachiques* ou *stomachales*, car leur nom n'est pas plus assuré que leur effet, m'ont fait plus de mal que de bien ; mon estomac est de la nature des pédans, il se révolte contre tout ce qui lui est nouveau, médicamens et nourriture. Si j'avais néanmoins le malheur de ne pouvoir me passer de remèdes, j'essayerais des eaux minérales que votre majesté me conseille ; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire se pourra ; je la regarde comme la sœur presque jumelle de la métaphysique, par son incertitude ; et il me semble qu'elle a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines.

Votre majesté me permettra-t-elle de profiter de cette occasion pour lui offrir mes vœux sincères à l'occasion du mariage prochain de monseigneur le prince de Prusse ?

D'une tige en héros féconde
Puissent naître à jamais des fils et des neveux
Qui fassent le bonheur du monde !

Ces fils et ces neveux, sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à suivre.

Si votre majesté, qui ne veut point de ministre pour son professeur de belles-lettres, avait moins de répugnance pour la messe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la messe (supposé qu'il la dise) que pour son plaisir, et qui trouvera très-bon que votre majesté ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleurs tout le bien possible de sa capacité, de son caractère et de ses mœurs. En cas qu'il pût convenir à votre majesté, je lui proposerai la place avec les avantages considérables qui y sont attachés, et je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux si le succès répond à mon zèle !

Je suis etc.

Paris, 3 novembre 1764, anniversaire de la bataille de Torgau.

SIRE, j'ai lu, avec toute l'attention dont je suis capable, l'ouvrage sur lequel votre majesté me fait l'honneur de me demander mon avis ; j'y ai trouvé cet esprit de justesse et de lumière qui caractérise ses écrits comme sa conversation. Il me semble néanmoins que votre majesté pourrait modifier à quelques égards la supériorité qu'elle donne à Bayle et à Gassendi sur Descartes et sur Leibnitz ; je pense bien, comme elle, qu'on ne rend pas assez de justice à Gassendi qui était un esprit très-éclairé, très-cultivé et très-sage; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *sans restriction* à Descartes et à Leibnitz, parce que ni Gassendi ni Bayle n'ont fait dans les sciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractérisent *l'homme de génie;* au lieu que Descartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, et Leibnitz le calcul différentiel. Votre majesté a sans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raisonné que Bayle et Gassendi, en les envisageant seulement comme métaphysiciens ; et en cela je suis absolument de son avis : les deux premiers étaient des esprits *créateurs*, les deux autres des esprits *excellens;* mais il n'est pas facile, ce me semble, de régler le rang entre ces deux espèces d'esprits ; et je craindrais d'ailleurs que votre majesté ne s'attirât de nouveau la France et l'Allemagne sur les bras, si elle paraissait trop rabaisser les héros de ces deux nations en philosophie. A l'égard de Malebranche, je l'abandonne à votre majesté ; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle et à Gassendi comme philosophe ; il me semble même que c'était moins un grand philosophe qu'un excellent écrivain en philosophie. Il a bien démêlé les erreurs ordinaires des sens et de l'imagination, mais il y en a substitué d'autres ; je n'ai jamais vu en lui qu'un assez bon *démolisseur,* mais un mauvais architecte.

J'abandonne aussi à votre majesté les avocats, les prédicateurs, et tout ce qui leur ressemble ; le bavardage du barreau me paraît insupportable, et les déclamations de la chaire bien ridicules.

Votre majesté sera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclaircissemens qu'elle m'a demandés, et que je compte avoir l'honneur de lui envoyer incessamment. J'ai fait mon possible pour répondre à ses désirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne sera pas sa faute, mais ou la mienne ou celle de la matière.

Ce n'est pas la première fois qu'il est question du satellite de

Vénus, dont votre majesté me fait l'honneur de me parler, et sûrement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645 un mathématicien napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir observé quatre fois ce satellite. En 1672 et en 1686 Cassini assura aussi l'avoir vu; M. Short, de la société royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage; enfin il y a trois ans qu'en France plusieurs astronomes ont cru l'apercevoir : d'autres ont assuré en même temps qu'ils n'y voyaient rien; votre majesté a ignoré cette découverte ou cette vision, parce qu'elle avait alors affaire à d'autres satellites et à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiser en mon nom cette nouvelle planète; je ne suis ni assez grand pour être au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre; et je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque satellite à Mars, je sais bien quel nom je lui destine, celui du meilleur des généraux de votre majesté. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un satellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste; mais ce dieu a déjà trop de satellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avait dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne sais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des hérétiques. M. l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour y suppléer par un autre sujet, et pour répondre aux désirs de votre majesté; il ne veut envoyer qu'un maître excellent, et digne de la place importante que votre majesté lui destine : s'il n'était question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasserait pas; mais votre majesté ne veut pas et ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, sire, de joindre à cette lettre l'écrit que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer : ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques mots substitués à d'autres, et à quelques reretranchemens en très-petit nombre qui, ce me semble, rendront l'ouvrage plus serré, sans lui ôter rien de sa force. J'ai conservé d'ailleurs presque partout les pensées et les expressions; je n'ai peut-être été que trop sacrilége en touchant au reste.

Votre majesté me compare aux rois de Perse, qui cherchent, pour se faire valoir, à se dérober aux regards humains; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce sujet; mais je l'assurerai avec la sincérité qu'elle me connaît, que si les princes ressemblaient à un roi que j'ai eu le bonheur

de voir et d'approcher, la philosophie entendrait bien mal ses intérêts en se cachant.

Je suis avec l'admiration, la reconnaissance, l'attachement inviolable et le profond respect qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

Paris, 1er. mars 1765.

Sire, M. Helvétius doit partir incessamment pour aller mettre aux pieds de votre majesté son admiration et son profond respect; c'est un hommage, sire, que tous les philosophes vous doivent, et qu'un philosophe comme lui est bien digne de rendre à un prince tel que vous. J'ose espérer que votre majesté, en connaissant sa personne, ajoutera encore à l'idée avantageuse qu'elle avait déjà de ses talens et de ses vertus; l'accueil qu'il recevra d'elle le consolera des persécutions que lui ont suscitées des fanatiques, qui font à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, et qui ont trouvé plus court et plus facile de brûler son livre que d'y répondre.

Je ne suis pas, sire, dans le cas de dire à M. Helvétius ce que Ovide disait à ses vers : *vous irez sans moi, et je ne vous porte point envie;* car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté; mais ma santé long-temps dérangée, et encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, et je me plains d'elle avec plus de raison, que Louis XIV dans l'épître de Boileau ne *se plaint de sa grandeur* qui l'empêche de passer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui est la plus fâcheuse diète à laquelle il m'ait condamné; je suis dans une espèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la Sorbonne, ne doit pas être éternel, et il faudra bien que le mien finisse.

On m'assure que votre majesté se porte bien, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'est là ma seule consolation; après le bonheur de voir votre majesté, celui que je désire le plus est de pouvoir mériter son suffrage et son estime.

Je ne connais de M. Lambert qu'un seul ouvrage, qui est bon, mais qui ne me paraît comparable à aucun de ceux de M. Euler; et si ce dernier est à genoux devant M. Lambert, comme votre majesté me fait l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de M. Euler ce qu'on a dit de La Fontaine, *qu'il fut assez bête pour croire qu'Esope et Phèdre avaient plus d'esprit que lui.* Ce n'est pas que je prétende rien ôter au mérite de M. Lambert, qui doit être très-réel, puisque toute l'Academie en juge ainsi; mais il y

a dans les sciences plus d'une place honorable, comme il y a, si on en croit l'Évangile, *plusieurs demeures dans la maison du père céleste;* et M. Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On assure d'ailleurs qu'il a fait plusieurs excellens ouvrages qui ne me sont point parvenus. Je le trouverais encore assez bien partagé, quand il serait à M. Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Descartes et Newton sont à Bayle, suivant votre majesté, ou que Bayle est à Descartes et Newton, selon un géomètre de votre connaissance; ou, pour employer une comparaison qui ne souffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle et Gustave Adolphe sont à un monarque que je n'ose nommer.

Je prends la liberté, sire, de recommander de nouveau aux bontés de votre majesté, M. Thiébault, le professeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, et qui doit actuellement avoir reçu ses ordres. Elle aura sûrement lieu d'en être contente à tous égards. Je souhaiterais qu'elle le fût de même d'un ouvrage qu'elle recevra bientôt, et dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'était pas trop aisée à dire. C'est une histoire philosophique du désastre que vient d'éprouver en France la vénérable société de Jésus. J'aurais écrit avec plus d'intérêt et de satisfaction l'histoire de votre majesté; ses victoires, ses lois, ses ouvrages, sont un objet un peu plus digne de la postérité, que l'émigration d'une horde de fanatiques, expulsés par d'autres; mais, sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre; c'est aux dieux seuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens encore plus chers à mon cœur, etc.

Paris, 28 octobre 1765.

Sire, tandis que votre majesté se plongeait dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx; une inflammation d'entrailles m'avait mis un pied dans la barque, dirai-je fatale ou favorable? je touchais sans regret au terme des maux de la vie, et j'avais déjà prié M. Watelet d'assurer votre majesté que je mourrais plein de reconnaissance, de respect et d'attachement pour elle. Enfin, sire, le nautonnier des sombres bords, après avoir hésité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne voulait pas encore de moi; je ne sais quand il lui plaira de me recevoir tout-à-fait, mais je me traîne encore, ce me semble, à une assez petite distance du rivage dont il me repousse; ma santé est plus

languissante que jamais; j'ai des maux de tête presque continuels, et le sommeil qui m'avait quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la tristesse que mon état me cause se joint la crainte d'avoir déplu à votre majesté en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien persuadée que je lui ai dit la vérité pure, en l'assurant que l'affaiblissement de ma santé et de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, est la seule cause qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je suis né. J'ajoute que si quelque chose pouvait me dédommager de ce que je perds en restant en France, du bonheur et de la paix dont je jouirais auprès de votre majesté, c'est l'intérêt que mes amis et le public même m'ont marqué lorsque j'étais entre la vie et la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'estime des honnêtes gens ne tenait pas à une misérable pension qu'on continue à me refuser, et à laquelle je ne pense plus depuis longtemps.

Je vois par le jugement que votre majesté a porté de mon ouvrage sur les jésuites, qu'elle y aurait désiré plus de détails; mais des différens détails où j'aurais pu entrer à ce sujet, quelques uns, ce me semble, sont assez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur institut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auraient été dangereux à développer, par exemple, les ressorts secrets qui ont accéléré la destruction de cette société dangereuse. Je n'ai donc pas cru, sire, devoir m'étendre sur les détails de la première espèce; et j'ai été forcé de passer légèrement sur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme votre majesté, savent entendre à demi mot. Il m'a paru plus utile, surtout pour le bien de la France, de faire ce que personne n'avait encore osé, de rendre également odieux et ridicules les deux partis, et surtout les jansénistes, que la destruction des jésuites avait déjà rendus insolens, et qu'elle rendrait dangereux, si la raison ne se pressait de les remettre à leur place.

On m'assure que votre majesté se porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réussi, et que tandis qu'elle ne croyait philosopher qu'avec Thalès, Hippocrate était de la conversation pour le bien de vos sujets. Le rétablissement de votre santé, sire, me console du dépérissement de la mienne; un héros, un roi philosophe est bien plus nécessaire au monde que moi; puisse-t-il au moins m'être permis par ma frèle et languissante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de votre majesté les sentimens que je lui dois, que ses vertus, ses grandes actions, et

ses bienfaits ont gravés dans mon cœur, et qui ne finiront qu'avec ma vie !

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 19 mai 1766.

Sire, je ne perds point de temps pour apprendre à votre majesté que M. de La Grange a reçu ses offres avec autant de respect que de reconnaissance ; qu'il se tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, et d'être à portée de les mériter encore davantage par ses travaux ; qu'il a demandé au roi de Sardaigne son souverain la permission d'accepter ses offres ; que le roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner incessamment sa réponse, et a bien voulu lui faire espérer que sa demande ne serait point rejetée. Je crois donc, sire, que M. de La Grange ne tardera pas à venir remplacer M. Euler ; et j'ose assurer votre majesté qu'il le remplacera très-bien pour les talens et le travail, et que d'ailleurs par son caractère et sa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre division ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à votre majesté ses bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, et aussi estimable par ses sentimens que par son génie supérieur. Je me tiens trop heureux d'avoir pu réussir dans cette négociation, et procurer à votre majesté et à son académie un si excellent sujet. Cet événement répand dans mon ame une satisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, et je suis sûr que mon estomac s'en ressentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une chose agréable à votre majesté, honorable pour ses États, avantageuse pour son académie, et d'avoir par-là donné à votre majesté de nouvelles marques des sentimens de reconnaissance, d'attachement inviolable, et de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

Paris, 26 mai 1766.

Sire, toutes les lettres que je reçois de M. de La Grange m'assurent de la ferme résolution où il est de profiter des offres également honorables et avantageuses que votre majesté veut bien lui faire. S'il n'est pas encore parti de Turin pour se rendre auprès de votre majesté, ce n'est ni sa faute ni la mienne ; c'est celle des ministres du roi de Sardaigne, qui, n'osant pas lui refuser absolument son congé, cherchent à le lui différer, dans l'espérance qu'il changera d'avis ; mais il me mande que son parti est pris

et inébranlable. Je ne doute point que si votre majesté juge à propos de faire demander au roi de Sardaigne même le congé de M. de La Grange, il ne l'obtienne sur-le-champ, et ne se mette incessamment en route ; en ce cas votre majesté voudrait bien donner ses ordres pour les frais de son voyage. Il est bien singulier que M. Euler, comblé de biens par votre majesté, lui et sa famille, ait obtenu son congé si aisément après vingt-six ans de séjour, et que M. de La Grange, dont on ne juge pas à propos d'assurer la fortune dans son pays, soit obligé de solliciter comme une grâce la permission d'aller jouir ailleurs de la justice qu'un grand roi lui rend.

Votre majesté désire un astronome ; je crois que M. de Castillon y serait très-propre, d'autant qu'il pourrait former monsieur son fils au même travail, et le mettre en état de lui succéder si le cas l'exigeait. Mais il serait nécessaire que votre majesté donnât ses ordres pour remettre l'observatoire en état ; car il en avait grand besoin, au moins quand je l'ai vu, il y a environ trois ans. Mais je m'aperçois, sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parais faire le rôle de président de l'académie, qui n'en saurait avoir de plus digne et de plus éclairé que son protecteur même, et qui n'a besoin, pour obtenir ce qui est juste, que de le proposer à ce grand roi.

Monseigneur le prince de Brunswick est ici, estimé, aimé, et recherché de tout le monde. Il a été aux académies, j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en sa présence à l'Académie des sciences ; il fut hier à l'Académie Française, et je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empresse tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, et de l'assurer de mon respectueux attachement pour son auguste maison, et pour un oncle plus auguste encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. J'aurais une grâce, sire, à demander à votre majesté, ce serait de permettre que M. de La Grange passât par Paris pour aller à Berlin ; il est vrai que son voyage en serait un peu plus long ; mais indépendamment du plaisir que j'aurais à le voir, je pourrais le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'Académie, dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, et qu'il remplira certainement avec succès.

Paris, 11 juillet 1766.

Sire, M. de La Grange a dû écrire il y a déjà quelque temps à votre majesté pour lui témoigner sa profonde reconnaissance, et la disposition où il est d'accepter les offres que votre majesté veut bien lui faire. Je m'étonne que la permission qu'il attend du roi de Sardaigne soit si lente à venir ; mais la cour de Turin, votre majesté le sait mieux que personne, n'est pas prompte à se déterminer. Je serais d'autant plus charmé devoir M. de La Grange à Berlin, qu'il y remplacerait très-bien M. Euler, et qu'il serait beaucoup plus utile à l'Académie que moi. Ce n'est point fausse modestie, c'est la pure vérité qui me fait parler ainsi ; M. de La Grange est jeune, et je suis presque vieux ; son ardeur est naissante, et la mienne décline ; il se lève enfin, et je suis prêt à me coucher.

On dit que votre majesté désire aussi un astronome. Si elle n'en a besoin que d'un, et qu'elle n'ait pas d'autres vues sur M. de Castillon, je le crois très-propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'astronomie et de l'optique. Il me semble au reste que l'observatoire de l'académie aurait besoin de réparations et d'améliorations, du moins s'il est encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi qu'il en soit, j'attends les ordres ultérieurs de votre majesté au sujet de l'astronome, si elle en a quelques uns à me donner. Je me flatte qu'elle rend justice à mon zèle, et au désir que j'ai d'être utile à l'académie. C'est pour cette raison que je propose M. de Castillon. Monseigneur le prince héréditaire de Brunswick est parti avec l'estime générale et l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître : je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu ; il en était assurément bien digne. Nous avons ici un prince de Deux-Ponts, qui n'est pas à beaucoup près si recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'est tant distinguée dans la dernière guerre, et qui dispute cet honneur aux Suédois.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de parler à votre majesté d'un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, imprimé à Berne (ce lieu d'impression est bien choisi, et me rappelle une chanson qui commençait ainsi, *Bernons Bernis*, *puisqu'il nous berne*). Cet ouvrage est très-édifiant, et la préface surtout bien digne d'être lue ; elle me paraît de main de maître, et quel que soit l'auteur, il mérite bien des remercîmens de la part de la raison.

Je suis avec le plus profond respect, et avec tous les sentimens

de reconnaissance et d'attachement inviolable que je conserverai jusqu'au tombeau, etc.

P. S. Je reçois, sire, en ce moment une lettre de M. Bitaubé, qui me paraît pénétré de reconnaissance des bontés de votre majesté, et bien résolu de faire tous ses efforts pour les mériter de plus en plus.

Paris, 12 septembre 1766.

Sire, M. de La Grange est arrivé ici le 2 de ce mois, suivant la permission que votre majesté lui a donnée de passer par Paris; je l'ai vu tous les jours, et je l'ai trouvé plein de reconnaissance des bontés de votre majesté, et bien empressé de répondre aux justes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, sire, acquiert en lui, non-seulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe possède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philosophe, dans tous les sens possibles de ce mot, supérieur aux préjugés et aux superstitions des hommes, sans ambition, sans intrigue, n'aimant que le travail et la paix, du caractère le plus doux et le plus sociable. Il m'a prié, sire, de demander à votre majesté une grâce qu'il lui sera sûrement facile d'obtenir. M. Euler était directeur de la classe de mathématiques; il paraîtrait assez naturel que M. de La Grange succédât à cette place, puisque votre majesté l'appelle pour remplacer M. Euler, qu'il est certainement bien en état de remplacer. Cependant, si votre majesté a d'autres vues par rapport à cette place de directeur, M. de La Grange, très-content des quinze cents écus que votre majesté veut bien lui donner, n'insistera point sur cet objet; il prie seulement votre majesté de vouloir bien nommer le directeur avant son arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, et qui est pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que M. de La Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par essuyer un dégoût apparent. Il importe, sire, à l'avantage des sciences et des lettres, que votre majesté protége, de ne pas laisser le plus petit sujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, et qui voudraient bien qu'elles ne trouvassent pas dans les États d'un grand roi l'honneur et l'asile qu'elles méritent.

Je compte, sire, que M. de La Grange sera à Berlin vers le 15 d'octobre; son arrivée ne sera point retardée par un voyage très-court que des raisons d'amitié vraiment respectables l'obligent à faire à Londres, parce que M. de La Grange prendra le temps de ce voyage sur celui qu'il me destinait, et que votre majesté lui avait permis de me donner; et parce que d'ailleurs le

trajet de Londres à Berlin par mer sera beaucoup plus court, moins embarrassant et moins dispendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, et l'ignorance de la langue auraient rendu long et difficile.

M. de La Grange m'a parlé, sire, d'un autre excellent sujet dont il croit que votre majesté pourrait faire aisément l'acquisition pour son service militaire, et même, comme par surcroît, pour son académie. Il se nomme M. le chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition et de beaucoup de mérite, surtout dans la partie de l'artillerie et du génie; M. de La Grange est persuadé qu'il serait propre à former en ce genre une excellente école. Il est actuellement sur mer, employé dans la marine du roi de Sardaigne, où il est peu satisfait de son traitement; il sera de retour au mois de novembre; votre majesté pourrait s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers piémontais qui sont à son service; car M. de La Grange ne voudrait pas lui écrire directement pour cet objet, par des raisons que votre majesté comprendra facilement; mais il me paraît persuadé que votre majesté ferait en M. de Foncenex une excellente acquisition.

Permettez-moi, sire, de me féliciter d'avoir enfin pu donner à votre majesté des marques de mon attachement et de mon zèle, en procurant à son académie un sujet qui y sera bien plus utile que moi, et qui est destiné à lui faire le plus grand honneur par ses travaux et ses talens. Mon peu de santé a presque éteint le peu d'ardeur et de génie que la nature m'avait donné, et il faut que je songe à faire retraite; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce sont les sentimens de reconnaissance, d'admiration, d'attachement inviolable et de profond respect, avec lesquels je serai toute ma vie, etc.,

Paris, 14 septembre 1776.

SIRE, ce sera M. de La Grange qui aura l'honneur de remettre à votre majesté cette lettre; j'ai tout lieu de croire, par la connaissance que j'ai de son heureux génie, de son ardeur pour le travail, et de la douceur de son caractère, que votre majesté me saura quelque gré d'avoir procuré à son académie un savant de son mérite; je ne crains point d'assurer que sa réputation, déjà très-grande, ira toujours croissant, et que les sciences, sire, vous auront une éternelle obligation de l'état aussi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la

liberté de mettre sous la protection de votre majesté ce digne et respectable philosophe; je n'ai de regret que de ne pouvoir l'accompagner; mais, sire, une santé très-faible, et qui a besoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être se raffermira-t-elle, et je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laissera pour aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté les sentimens de respect et de reconnaissance que je conserverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part, il y a peu de jours, d'un vrai jugement de Salomon rendu par votre majesté; c'est la punition à laquelle elle dit qu'elle aurait condamné les malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une procession, et pour avoir chanté des chansons. Votre majesté aurait avec justice trop mauvaise opinion de la nation française, si je ne l'assurais pas que ce jugement, aussi atroce qu'absurde, a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité et le sens commun. La philosophie, sire, a grand besoin de la protection, aussi éclairée que puissante, que votre majesté lui accorde; l'acharnement contre elle est plus grand que jamais de la part des prêtres et des parlemens, qui, dans la guerre cruelle qu'ils se font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les sages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue, sont encore, s'il est possible, plus abrutis que le clergé, par l'esprit intolérant et persécuteur qui les domine. Ce ne sont ni des magistrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques jansénistes, qui nous feraient gémir, s'ils le pouvaient, sous le despotisme des absurdités théologiques, et dans les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la superstition et l'oppression. Je crois, sire, que le seul parti à prendre pour un philosophe que sa situation empêche de s'expatrier, est de céder en partie à cet abominable torrent; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire toute entière; ce quart sera toujours dit, et fructifiera sans nuire à l'auteur; dans des temps plus heureux les trois autres quarts seront dits à leur tour, ou successivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de parlemens ni de prêtres, ou si les parlemens deviennent justes, et les prêtres sages.

Cette lettre, sire, sera remise à votre majesté assez longtemps après sa date, parce que M. de La Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me suis privé à regret de quelques jours qu'il me destinait encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point son arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin sera beaucoup plus courte

et moins embarrassante qu'elle n'eût été par terre en parlant d'ici.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 21 novembre 1776.

SIRE, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire m'a comblé de la plus vive satisfaction; je vois que votre majesté n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec M. de La Grange, et qu'elle a trouvé que ce grand géomètre était encore, comme j'avais eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, et d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer votre majesté qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, et qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère, aussi bien que par ses talens. Il me paraît, sire, pénétré de reconnaissance de la manière dont votre majesté l'a reçu, et enchanté de la conversation qu'elle a bien voulu avoir avec lui; il est bien résolu de faire tous ses efforts pour répondre à l'idée que votre majesté a de lui, et dont il est infiniment flatté; M. de La Grange, sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien hasarder en vous l'assurant; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne suis plus, sire, qu'un vieil officier réformé en géométrie; ma tête n'est presque plus capable du genre d'application que ce travail exige, et ma santé, quoique passable, ne se soutient un peu que par le repos et le régime. Je ne suis pas sans espérance de revoir un jour votre majesté, et de mettre de nouveau à ses pieds les sentimens si justes dont je suis pénétré pour elle. Votre majesté prétend que si je ne me hâte pas, je la trouverai radotante : je suis bien sûr qu'elle n'est pas faite pour radoter jamais; mais, si par malheur cela arrivait, je ne serais pas pour elle un juge fort redoutable; car pour peu que ma tête s'affaiblisse, elle ne sera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, sire, et j'ai fait admirer à nos philosophes de ce pays-ci, tout ce que votre majesté me fait l'honneur de me dire sur les abus et les atrocités absurdes de la jurisprudence criminelle française, sur le fanatisme égal, quoique opposé, de notre parlement et de nos prêtres, et sur le parti que doit prendre un homme raisonnable au milieu de tant de cervelles échauffées et dérangées. C'est aussi, sire, celui que je prends; mépriser les fous et honorer les sages, voilà ma devise, et à peu près tout ce que je puis faire pour la raison, à laquelle je ne puis plus guère être utile que par mes vœux en sa faveur. Mais les premiers,

sire, de tous mes vœux, les plus sincères et les plus constans, sont ceux que je fais pour votre majesté; leur vivacité est égale à celle des sentimens de respect, d'admiration et de reconnaissance éternelle avec lesquels je suis, etc.

P. S. Je prends la liberté, sire, de recommander aux bontés de votre majesté M. de Castillon; il désirerait obtenir la pension attachée à la place d'astronome dont il fait les fonctions, et je crois que sa demande est juste. Votre majesté sait que je ne l'ai jamais trompée; c'est ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

Paris, 12 décembre 1766.

SIRE, votre majesté recevra incessamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours une très-faible et très-mince production de son admirateur; c'est un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à votre majesté les mêmes bontés et la même indulgence dont elle a déjà bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, sire, ne contient guère que des choses déjà connues de votre majesté; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop blesser les charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits; j'y ai inséré, avec les additions qui m'ont paru nécessaires pour le public, et les modifications que certaines matières exigeaient, la plus grande partie des éclaircissemens que j'ai eu l'honneur de présenter à votre majesté sur mes *Élémens de philosophie*. Il est pourtant certains articles que j'ai cru devoir supprimer, parce que je suis élevé, non comme M. Chicaneau, dans la crainte de Dieu et des sergens, mais dans la crainte de Dieu et des prêtres, et des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement votre majesté de vouloir bien à ses heures perdues, ou plutôt dans ses instans de délassement (car elle n'a point d'heures à perdre), jeter les yeux sur ce volume, et m'éclairer de ses réflexions et de ses vues; elle trouvera en moi la docilité qu'un philosophe doit à celui qu'il regarde comme son chef et son modèle. Ce qui rend, sire, ce volume intéressant à mes yeux, c'est l'occasion que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profession, les sentimens éternels d'admiration et de respect dont je suis pénétré pour le héros de ce siècle; sentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

Votre majesté verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans son illustre maison; je la prie d'être assurée d'avance

de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, sire, si la destinée vous l'accorde, n'aura pas besoin d'aller chercher bien loin de grands exemples, il les trouvera près de lui, il lira la vie de son grand oncle, et désespérera de l'égaler.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 6 février 1767.

Sire, votre majesté me rend, je crois, assez de justice pour être persuadée que je ne prendrais jamais la liberté de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéresser les sciences et la littérature : cependant je n'ai pu refuser à M. le prince de Salm, qui m'honore de ses bontés, de faire parvenir à votre majesté cette lettre de sa part. Vous jugerez, sire, si la demande qu'il fait à votre majesté est juste, et si elle doit lui accorder son appui en cette occasion; tout ce que je me permettrai de dire, c'est que M. le prince de Salm me paraît digne des bontés de votre majesté, par ses qualités personnelles et par les sentimens de respect et d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce siècle; il joint à ces sentimens celui d'une éternelle reconnaissance pour les bontés dont votre majesté l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme votre majesté, d'assez violens mémoires contre ***; si cela continue, elle sera bientôt plus digne de pitié que de haine, car on l'écorche sans miséricorde; ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* ***, a peur dès que le coup est lâché, que la justice ne lui rende au centuple, et passe sa vie, comme S. Pierre, à renier et à se repentir.

A propos de S. Pierre, on dit que son patrimoine pourrait être bientôt à vendre. Votre majesté devrait l'acheter; je serais bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgences, que je me flatte qu'elle ne me refuserait pas. La vérité est que le vicaire de Jésus-Christ est, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le S. Père a fait fermer l'Opéra, pour apaiser la colère de Dieu, et que les anciens Romains, qui ne demandaient que du *pain et des spectacles*, trouveraient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

M. de Stainville, qui traitait si mal la nation française aux eaux de Spa, comme je l'ai su il y a trois ans, de votre majesté, vient de traiter encore plus mal sa femme qu'il a fait enfermer, parce qu'elle voulait lui donner pour enfans ceux d'un histrion; si tous les maris qui sont dans le même cas faisaient autant de

train, nos femmes du bel air seraient en effet hors du commerce.

Le père de M. de La Grange est inquiet de ne point recevoir de ses nouvelles ; il craint que leurs lettres réciproques ne soient interceptées à Turin ; je prie votre majesté d'interposer sa protection auprès du roi de Sardaigne, pour qu'il soit permis à un fils d'écrire à son père ; car je ne puis croire que M. de La Grange ait pris votre majesté pour Jésus-Christ, et qu'il *ait renoncé à son père et à sa mère* pour le suivre, suivant la morale de l'Évangile.

M. de Catt remettra à votre majesté le mémoire que j'ai lu à l'Académie des sciences le jour où monseigneur le prince héréditaire de Brunswick a assisté à la séance ; il roule sur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma faible santé me le permet ; car j'aurais encore plus de besoin d'un bref de *sommeil* et de *digestion*, que d'un bref d'indulgences ; j'ai bien de la peine à être passablement avec ces deux divinités-là ; je dis *divinités*, parce que le sommeil et la digestion me paraissent les deux vraies divinités bienfaisantes de ce monde. Aussi suis-je bien résolu, suivant le sage conseil de votre majesté, de ne rien faire qui puisse les troubler ; la nature physique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, sans que j'aie encore la sottise d'y joindre les causes morales, qui achèveraient de tout gâter.

Je ne sais si votre majesté a reçu le cinquième volume de mes *Mélanges*, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre ; je la supplie de vouloir bien m'en dire son avis avec sa bonté ordinaire ; Voltaire m'en paraît content ; mais de quoi il est bien plus charmé, et avec bien plus de raison, ce sont des lettres que votre majesté lui écrit ; il m'en parle sans cesse et m'en paraît transporté.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 10 février 1767.

Sire, j'ai eu l'honneur, il y a peu de jours, d'écrire à votre majesté une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, et d'avoir abusé de ses bontés. Cette lettre, sire, sera plus courte, car je ne voudrais pas retomber trop souvent dans la même faute. Je me bornerai à présenter à votre majesté la lettre et l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des hommes de lettres que j'aime et que j'estime le plus, M. Marmontel, mon confrère à l'Académie Française, et un des membres les plus distingués de cette compagnie. L'ouvrage, sire, me paraît digne d'être lu et jugé par un héros ; il contient

des maximes importantes, que votre majesté met depuis longtemps en pratique; et la récompense la plus flatteuse que l'auteur puisse désirer de son travail, c'est que votre majesté l'honore de son suffrage, et qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 10 avril 1767.

SIRE, c'est avec la plus grande circonspection que j'ose parler à votre majesté d'une affaire qui n'est nullement littéraire; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien présenter à votre majesté le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un Français, qu'on dit être plus malheureux que coupable, et à qui il paraît que ses juges même ont rendu bon témoignage. Votre majesté avait bien voulu abréger de moitié le temps de sa prison; cependant le terme est expiré, et il y est encore, à ce qu'il croit, contre vos ordres. Je suis bien assuré qu'il obtiendra justice, s'il la mérite, et je prie très-humblement votre majesté de vouloir bien donner ordre que je sois instruit de ce qu'elle aura prononcé, afin que je puisse en rendre compte aux personnes qui m'ont recommandé cette affaire.

Votre majesté me fait l'honneur de me dire qu'elle n'est pas du même avis que moi sur certains endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poésie et la musique. J'ose me flatter pourtant que si j'avais l'honneur d'avoir sur ces objets un entretien avec elle, elle demeurerait persuadée que je pense comme elle dans le fond, et que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je serais porté à croire que j'ai tort, si nous différions dans l'essentiel. Par exemple, je me serais joint à votre majesté pour me moquer de feu M. Algarotti, sur la prétendue peinture de la poussière; il s'en faut bien que je croie la musique capable de tout peindre; je crois seulement et j'ai dit qu'elle peut, par ses sons, nous mettre quelquefois dans une situation semblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, et par là nous rappeler l'idée de ces objets.

M. Marmontel sera sûrement très-flatté des observations que votre majesté lui envoie sur sa poétique; il répondra sûrement à votre majesté avec plus de satisfaction qu'il ne fera à la Sorbonne sur son *Bélisaire*. Le pauvre garçon est actuellement aux prises avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, et les autres Frédérics des siècles passés, qui avaient sur celui de notre siècle le désavantage de n'être pas baptisés, pourraient bien, nonobstant le défaut de ce passe-port, être en paradis avec Caton, So-

crate, Aristide, et quelques marauds de cette espèce que le paganisme a produits; je veux mourir, sire, si je sais où sont tous ces honnêtes gens; mais je les crois en enfer, s'ils sont en même lieu que les docteurs; les raisonnemens qu'ils entendent, doivent être un supplice pour eux.

J'ai lu et relu mille fois, sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, ce que votre majesté a bien voulu ajouter de sa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. Elle a bien raison de dire qu'on ne conçoit rien aux sottises contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles et importantes querelles de nos docteurs fourrés en robe et en soutane. Pendant que ces messieurs se déchirent, toute l'Europe a les yeux sur votre majesté; on parle de la Pologne, de Dantzick, de dissidens, dont je crois que votre majesté ne se soucie guère; que sais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me semble déjà entendre votre majesté, qui me répond comme Achille à Agamemnon :

Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.

Je n'avais pas attendu les ordres de votre majesté pour assurer le massif abbé d'Olivet qu'elle connaissait les *e* muets, et que *crep* était sûrement un mot germanisé. Il y a des fautes un peu plus essentielles que celles-là dans la *prosodie* de ce gros ex-jésuite, car il a l'honneur de l'être; et je ne conseillerais pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ses règles.

Monseigneur le prince héréditaire de Brunswick, qui est ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à son premier voyage, et je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raisonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort justes à son égard. J'ai eu la satisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce prince les sentimens dont je suis pénétré pour votre majesté, et il pourra l'assurer de la vénération que tous les gens de lettres estimables ont pour elle.

Que votre majesté, sire, fasse la guerre ou la paix, ce qui m'intéresse le plus, c'est qu'elle se porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, et qu'elle veuille bien se souvenir quelquefois de la reconnaissance éternelle, de l'attachement inviolable et du profond respect avec lequel je serai toute ma vie, etc.

Paris, 3 juillet 1767.

Sire, j'ose me flatter que votre majesté est assez persuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma sensibi-

lité sur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéresse votre majesté a des droits sur mon cœur, et ce qui peut augmenter ou altérer son bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à sa gloire.

Je suis aussi flatté que reconnaissant de tout ce que votre majesté veut bien me dire sur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer; je la prie de recevoir mes très-humbles remercîmens, et des éloges qu'elle a la bonté de me donner, et des critiques qu'elle veut bien y joindre. Il me semble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je pense sur la poésie, je ne diffère point réellement de votre majesté; je n'ai condamné que celle qui se borne à des mots et à des images usées, celle qui ne contient point des choses, et assurément votre majesté est moins faite que personne pour prendre la défense de cette poésie, qui ne ressemble guère à la sienne. A l'égard de la musique, votre majesté convient qu'elle peut au moins nous rappeler les objets qui ne sont pas de son ressort, en réveillant en nous par les sons des sentimens semblables à ceux que ces objets nous procurent; j'avoue que je vais un peu plus loin, et je ne crois pas mon opinion tout-à-fait sans fondement; mais l'objet est si métaphysique, et par conséquent si contentieux, que je ne suis point surpris qu'un des plus grands musiciens de l'Europe pense autrement, et que je ne me crois, sur ce point-là surtout, aucunement infaillible.

Je ne sais si l'expulsion des jésuites d'Espagne sera un grand bien pour la raison, tant que l'inquisition et les prêtres gouverneront ce royaume. Je crois aussi que si votre majesté expulse jamais les jésuites de Silésie, elle n'hésitera pas à en dire la raison à toute l'Europe, et qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans son cœur* les motifs de cette proscription.

On dit que votre majesté a eu la bonté d'accorder une enseigne au malheureux jeune homme condamné par nosseigneurs du parlement de Paris, dans le siècle de Frédéric, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chansons grivoises, et pour avoir oublié de saluer une procession. Je remercie votre majesté de cette bonne œuvre, au nom de la philosophie et de l'humanité.

Si votre majesté juge à propos de nommer des associés étrangers à l'Académie, je prends la liberté de recommander à ses bontés un homme de mérite, bon géomètre et bon philosophe, M. l'abbé Bossut, correspondant de notre Académie des sciences de Paris, dont il serait membre depuis long-temps, s'il ne demeurait pas en province; il a remporté deux ou trois prix à notre Académie, et j'ose assurer votre majesté qu'il ne déparera pas la liste de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le

nombre des associés étrangers, qui est à la vérité bien grand dans un sens, mais assez court dans un autre.

Ma santé est toujours flottante, comme l'est actuellement la société jésuitique espagnole; je suis parvenu à force de régime à rétablir mon estomac; mais ma tête est presque absolument incapable d'application. Je ne prendrais pas la liberté d'entrer avec votre majesté dans ces détails, si elle n'avait la bonté de me les demander. Puisse la destinée ajouter aux fibres de votre majesté, la force et le ressort qu'elle ôte aux miennes! je serai tout consolé.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 14 décembre 1767.

Sire, il y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de votre majesté une lettre charmante sur la poésie et la musique, lettre pleine de raison, de sel et d'esprit, et que le plus éclairé et en même temps le plus gai des philosophes serait très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis plusieurs fois, sire, la main à la plume, ou, comme disent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre; mais la plume m'est tombée trois fois des mains; j'ai senti qu'on ne répliquait point par une froide discussion à des raisonnemens très-fins et très-justes, soutenus par de bonnes plaisanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, sire, à un adversaire tel que votre majesté, il faudrait du moins que j'eusse toute entière à ma disposition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée; mais les approches de la mauvaise saison ont encore affaibli le peu qui m'en restait, et pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécile; j'espère du moins que si la destinée m'enlève le peu d'esprit qui me reste, elle me laissera toujours un cœur capable de sentir les bontés dont votre majesté m'honore, et qui conservera toujours pour elle la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance.

Quand votre majesté jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers de son Académie, je prends la liberté de lui proposer d'avance M. l'abbé Bossut, dont j'ai eu déjà l'honneur de lui parler dans une lettre précédente; c'est un très-bon géomètre, qui a remporté plusieurs prix à l'Académie des sciences de Paris, et ailleurs; j'attendrai les ordres de votre majesté pour le proposer à l'Académie, et je ne ferai sur cela que ce qu'elle voudra bien me prescrire. Je compte que votre majesté est toujours satisfaite de M. de La Grange, et je me félicite de

plus en plus d'avoir procuré à l'Académie cette excellente acquisition.

Puisque votre majesté veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéresse les membres de cet illustre corps, je prends la liberté de recommander une seconde fois à ses bontés le professeur de Castillon; il désirerait que votre majesté voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'astronome, pour pouvoir se faire aider dans les calculs et les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendrait pour lui à la même grâce, que votre majesté voulût bien accorder les appointemens et le logement d'observateur à monsieur son fils, qui est très-capable de remplir cette place. Il me paraît que M. de Castillon s'occupe beaucoup et avec succès de ce qui concerne l'astronomie et l'optique, mais qu'il aurait besoin d'un coopérateur, que son peu de fortune l'empêche de se procurer.

Je désirerais beaucoup, si les précieux momens de votre majesté le permettaient, savoir ce qu'elle pense de la *Grammaire* en deux volumes de M. Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adresser; cet ouvrage est, ce me semble, savant et profond, mais un peu trop scolastique. Votre majesté doit aussi avoir reçu une pièce intitulée, *l'Honnête criminel*, dont le sujet est intéressant. Si elle daignait me faire part de ses réflexions sur ces deux ouvrages, je les ferais passer aux auteurs, qui certainement en feraient leur profit.

Voilà donc les jésuites chassés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, et qu'ainsi tous les États de la maison de Bourbon feront maison nette; il me semble que votre majesté a pris à l'égard de cette engeance dangereuse le parti le plus sage et le plus juste, celui de ne point lui faire de mal, et d'empêcher qu'elle n'en fasse; mais ce parti, sire, n'est pas fait pour tout le monde; il est plus aisé d'opprimer que de contenir, et d'exercer un acte de violence qu'un acte de justice. Cependant la cour de Rome perd insensiblement ses meilleures troupes, et *** ses enfans perdus; il me semble qu'elle replie ses quartiers insensiblement, et qu'elle finira par suivre son armée, et par s'en aller comme elle; *bien mal acquis s'en va de même*, disait le feu pape Benoît XIV, qui voyait bien, comme on dit, le fond du sac. En attendant, la Sorbonne, qui joue de son reste sans doute, vient de donner une belle censure de *Bélisaire;* cette censure est un chef-d'œuvre de bêtise et d'absurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en sont dans la honte, tout théologiens qu'ils sont. Mais il ne m'importe guère ce que les pédans font, disent et écrivent, pourvu que votre majesté soit heureuse, qu'elle se porte bien, et qu'elle

veuille bien quelquefois se souvenir du très-profond respect, et de l'attachement inviolable avec lequel je serai toute ma vie, etc.

Paris, 29 janvier 1768.

Sire, je viens de recevoir et de lire avec la plus grande sensibilité l'éloge que votre majesté a fait du jeune et digne prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, sire, fait un honneur égal à l'esprit et aux sentimens du héros qui en est l'auteur; c'est la vertu et l'éloquence qui pleurent la vertu et les talens, moissonnés à leur aurore; on ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celles de votre majesté en lisant un ouvrage si touchant et si pathétique. Le seul endroit peut-être que j'aurais désiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant et le plus pathétique de tous, c'est celui où votre majesté parle de sa fin prochaine; je sais, sire, qu'un héros tel que vous, envisage ce dernier moment avec tranquillité; mais il me semble que votre majesté devrait dérober cette affligeante image aux regards de ceux qui lui sont tendrement et respectueusement attachés. Heureusement pour leur sensibilité, ce triste moment, sire, est pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paraît à votre majesté; ils se flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins; en lisant cette triste et éloquente péroraison, j'adressais du fond de mon cœur à votre majesté les beaux vers de l'ode XVII du second livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de suspendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine causait à ce favori d'Auguste; avec cette différence, sire, que votre majesté est bien plus précieuse au monde que Mécène, qu'il craignait la mort et que vous l'avez mille fois bravée, et que mes sentimens sont bien plus profonds et plus justes que ceux d'Horace.

Quelque éloquente, sire, que soit la peinture dont j'ose me plaindre à votre majesté, j'aime mieux pour elle et pour moi la gaieté si philosophique avec laquelle elle sait traiter les sujets même de philosophie, sans y répandre moins de justesse et de profondeur. Elle aurait, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre sur la procession que notre S. Père le pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer et persécuter les dissidens en Pologne. C'est afficher bien adroitement l'esprit de cette religion, et donner beau jeu à ses ennemis.

Votre majesté traite un peu trop mal la géométrie transcen-

dante; j'avoue qu'elle n'est souvent, comme votre majesté le dit très-bien, qu'un luxe de savans oisifs; mais elle a souvent été utile, ne fût-ce que dans le système du monde, dont elle explique si bien les phénomènes. Je conviens cependant avec votre majesté que la morale est encore plus intéressante, et qu'elle mérite surtout l'étude des philosophes; le malheur est qu'on l'a partout mêlée avec la religion, et que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que M. de Castillon le fils n'a point la place d'astronome, qui a été donnée à M. Bernoulli. Ce dernier est sans doute un très-bon sujet; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de votre majesté; si elle daignait le donner pour aide à monsieur son père dans l'astronomie, et y joindre une pension dont il aurait besoin, cette famille estimable lui aurait une éternelle obligation.

Puissiez-vous, sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un si triste objet, et surtout une péroraison aussi douloureuse pour vos fidèles serviteurs! C'est dans ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

Paris, 15 avril 1768.

Sire, j'ai déjà eu l'honneur de faire à votre majesté mes très-humbles remercîmens du bel éloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, et de lui dire combien cet ouvrage m'avait paru éloquent et pathétique. Toutes les âmes sensibles qui l'ont lu en ont été aussi touchées que moi, et font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'auguste orateur, de ceux qu'elle a refusés à son illustre neveu, si dignement célébré par elle.

Si quelque chose, sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce sont les excellentes réflexions dont votre majesté veut bien me faire part au sujet de l'excommunication du duc de Parme; la comparaison qu'elle fait du grand Lama *à un vieux danseur de corde qui dans un âge d'infirmité veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou*, est aussi juste et aussi philosophique que piquante : on la répète de bouche en bouche, et cette seule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conseil d'Espagne et du parlement de Paris au sujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de votre majesté, me charge de lui

dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui sont indifférens, pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la suite de votre majesté.

Quant à Voltaire, je ne sais s'il est excommunié, mais il ne se tient pas pour tel; car il vient de faire ses pâques en grand gala en son église seigneuriale de Ferney; et après la cérémonie, il a fait à ses paysans un très-beau sermon contre *le vol;* il se prétend ruiné et vient en conséquence de faire maison nette, même de sa nièce qu'il a renvoyée à Paris; il est resté seul avec un jésuite, nommé le P. Adam, qui n'est pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde; il prétend que son altesse sérénissime monseigneur le duc de Wurtemberg lui doit beaucoup et le paie fort mal, et il dirait volontiers de ce prince ce qu'en disait en ma présence à votre majesté un peintre italien qui avait travaillé pour lui sans être payé : *Oh! c'est un homme qui n'aime point la* virtou.

Votre majesté me flatte infiniment en désirant un nouveau volume de mes œuvres; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne sais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre; je vais la laisser reposer pendant un an; pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui sont faits depuis plus de deux ans, et qui n'intéressent guère votre majesté, ni moi non plus.

Madame la comtesse de Bouflers-Rouverel, femme de beaucoup d'esprit et de mérite, et que feu madame de Pompadour, d'heureuse mémoire, haïssait fort à cause de son admiration pour votre majesté, me charge de mettre à ses pieds M. le comte de Bouflers son fils, jeune homme bien élevé, instruit et sage, qui doit arriver incessamment à Berlin, et que le ministre d'Angleterre doit présenter à votre majesté; ce jeune seigneur mérite d'être distingué par sa conduite et par ses connaissances de notre jeune noblesse française.

Je me flatte que le retour des beaux jours et l'exercice rendront à votre majesté une santé parfaite; je ne suis point étonné qu'elle ait souffert du rude hiver que nous venons d'éprouver, et j'espère qu'elle se trouve mieux à présent. Puisse la destinée la conserver long-temps pour le bien de ses États, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur et l'avantage des lettres et de la philosophie!

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 20 juin 1768.

SIRE, j'en demande pardon à votre majesté ; je reconnais toute sa supériorité en politique comme en tout le reste; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle, pour la malheureuse philosophie, dans toutes les sottises qu'il plaît au Saint-Esprit d'inspirer au grand Lama. Je m'attends seulement que le très S. Père recevra de ses très-chers enfans les princes catholiques quelques coups de pied dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à votre majesté; mais je n'espère pas qu'aucun philosophe devienne ni grand aumônier, ni confesseur. En attendant la fortune que votre majesté a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés et persécutés ; ils souffriraient patiemment le premier, si on voulait bien leur faire grâce du second; et en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diraient volontiers comme Sosie dans *Amphytrion*:

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en soit, le fils aîné de l'Église vient, avec tout le respect possible, de se saisir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris possession en robes rouges et avec beaucoup de politesse ; nous faisons la guerre au pape *l'épée au côté et la plume à la main;* mais, en récompense, nous sommes prêts à jeter les philosophes dans le feu au premier signal.

Je remercie très-humblement votre majesté de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma santé; le coffre de la machine est un peu meilleur en ce moment, mais la tête est toujours incapable d'application, par le peu de sommeil. J'ai eu la douleur ces jours-ci de me voir plus près de votre majesté de deux cents lieues, et de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ses pieds. M. Mettra, qui part pour Berlin, et qu'il ne m'est pas permis d'accompagner par le régime auquel je suis forcé de m'assujétir, voudra bien être auprès de votre majesté l'interprète de mes sentimens et de mes regrets.

Oui, sans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de sa maison; il est livré pour toute société à un fort honnête jésuite, qui s'appelle le P. Adam, et qui n'est pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jésuite pour lui dire la messe et pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours

que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philosophe, et ne finisse par lui *damer le pion*, et peut-être le faire *échec et mat*. On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ses pâques; heureusement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, et le curé pour lequel il y avait une excellente brioche, a plaidé la cause de son paroissien, et a soutenu qu'il n'avait point prétendu jouer la comédie, et qu'il était dans les plus saintes dispositions du monde. Pour lui, il me semble qu'il n'y a pas fait tant de façons, et qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui ses médecins veulent tâter le pouls pour savoir si on lui donnera à manger : *quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?*

Je sens que j'abuse du temps et des bontés de votre majesté en l'entretenant de ces misères; je lui en demande pardon; je la supplie de se conserver pour le bonheur de ses sujets, pour l'exemple de l'Europe, et pour le bien de la philosophie et des lettres. J'espère que M. Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de sa santé, et voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnaissance, l'admiration et le très-profond respect avec lequel je suis, etc.

P. S. Je viens de lire une *profession de foi des théistes*, qui me paraît adressée à votre majesté. C'est un fruit des pâques de Ferney.

Paris, 16 septembre 1768.

Sire, quelque éloge que votre majesté fasse de la paresse dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'est point cette vertu (puisqu'il lui plaît de l'appeler ainsi) qui m'a empêché de lui faire mes très-humbles remercîmens. Un sentiment plus triste et plus profond m'occupait, et faisait taire tous les autres; il se répandait des bruits fâcheux et très-inquiétans sur la santé de votre majesté; j'attendais avec impatience M. Mettra pour en savoir des nouvelles sûres, et pour calmer l'inquiétude où j'étais; il est enfin arrivé, m'a tranquillisé pleinement, et m'a mis en état de renouveler à votre majesté l'assurance des sentimens de reconnaissance, d'attachement et de respect dont je suis pénétré pour elle.

A l'égard de l'ouvrage où votre majesté loue avec tant d'esprit et de gaieté cette paresse qu'elle pratique si peu, j'aurai l'honneur d'assurer que depuis long-temps les indigestions et les insomnies m'ont persuadé de la vérité de sa thèse, et con-

vaincu que Jean-Jacques Rousseau a raison, quand il assure que l'*homme qui médite est un animal dépravé*. Je crois le marquis aussi pénétré que moi de cet axiome, et je ne lui connais d'activité que dans un seul point, c'est dans son inviolable et respectueux attachement pour votre majesté.

Il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe en Europe pour voir que l'espèce humaine est condamnée à ne sortir de son indolence naturelle, que pour se tourmenter elle-même et les autres. Je n'en voudrais pour exemple que votre ami le Grand-Turc, qui marche contre la Russie pour *soutenir* sans doute *la religion catholique*. Notre S. Père le pape ne se serait pas attendu à cet allié-là.

Je désire beaucoup de voir traiter par votre majesté les autres sujets qu'elle se propose; entre autres ces deux-ci, *qu'il faut chasser les philosophes des gouvernemens monarchiques; et que les États où le peuple est le plus pauvre sont les plus heureux, parce que le peuple est sage et sait se passer de tout*. C'est une vérité dont on tâche de le persuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux les pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé jusqu'à ce point sur ses vrais intérêts!

Conservez, sire, votre santé précieuse à des sujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles instructions; conservez-la pour la philosophie, pour les lettres, et pour le bonheur de celui qui sera toute sa vie avec le plus profond respect et la plus respectueuse reconnaissance, etc.

Paris, 16 décembre 1768.

SIRE, je crains d'importuner trop souvent votre majesté; c'est pour cette raison que je n'ose rendre mes lettres plus fréquentes. Je respecte surtout en ce moment ses occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, si elles n'étaient pas aussi sérieuses, pourraient amuser un moment la philosophie. Il est assez curieux pour elle de voir le Grand-Turc en armes pour soutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du midi écornent tout en douceur le patrimoine de S. Pierre.

Je ne doute point, sire, que le S. Père n'envoie au grand visir une épée bénite comme au maréchal Daun. On assure que plusieurs de nos Français, et jusqu'à des chevaliers de Malte, vont servir dans l'armée turque contre ces vilains schismatiques de Russie; et qu'on dise après cela que l'esprit de tolérance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le roi de Danemarck, que nous avons eu ici pendant six se-

maines, en est parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, harassé de fêtes dont on l'a écrasé, de soupers où il n'a ni mangé, ni causé, et de bals où il a dansé en bâillant à se tordre la bouche. Je ne doute point qu'à son arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les soupers et les bals à perpétuité. Il est venu à l'Académie des sciences, et j'ai fait à cette occasion un petit discours que j'ai l'honneur d'envoyer à votre majesté; mes confrères et le public m'en ont paru contens; mais je désirerais encore plus, sire, qu'il fût digne de votre suffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient; cela était d'autant plus nécessaire qu'on avait assuré le roi de Danemarck que les philosophes étaient *mauvaise compagnie*. Cette mauvaise compagnie, sire, est bien consolée et bien honorée d'avoir votre majesté à sa tête.

On dit que le paresseux marquis est resté en Bourgogne; il y fera venir sans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puisse aller les prendre sur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'*a, b, c;* c'est un tissu de dialogues sur tout ce qui a été, est, et sera. Dans le dernier dialogue l'auteur soupçonne qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, et qu'en même temps le monde est éternel; il parle de tout cela en homme qui ne sait pas trop bien ce qui en est. Je crois qu'il dirait volontiers comme ce capitaine suisse à un déserteur qu'on allait pendre, et qui lui demandait s'il y avait un autre monde: *par la mort-dieu, je donnerais bien cent écus pour le savoir.*

Mais c'est trop entretenir votre majesté de balivernes. Je finis en lui souhaitant une année aussi glorieuse et aussi heureuse que toutes les précédentes, et en la priant de continuer ses bontés à un philosophe pénétré de reconnaissance, d'attachement, et du plus profond respect pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je serai toute ma vie, etc.

Paris, 10 avril 1769.

Sire, j'ai cru voir par la dernière lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle était en ce moment plus accablée d'affaires que jamais, et qu'il lui restait bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raison, sire, jointe à mon peu de santé, a fait que depuis assez long-temps je n'ai osé l'importuner des miennes, d'autant que ce qui m'intéresse le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, est de savoir des nouvelles de sa santé, et que son ministre, M. le baron de Goltz, m'a assuré qu'elle était très-bonne. Puisse-t-elle se maintenir en

cet état pour le bonheur de ses sujets, et pour ma consolation dans l'affaiblissement de la mienne !

J'ai été fort touché de l'accident arrivé à madame la princesse de Nassau, tant pour elle-même que par l'intérêt que votre majesté prend à elle. Je désirerais bien vivement que votre majesté, si heureuse par ses succès et par sa gloire (si pourtant la gloire peut rendre heureux !), le fût encore dans sa famille. Mais la triste condition humaine ne comporte pas une félicité entière, et encore moins durable; et le plus fortuné des hommes est celui qui a le moins de raison d'être dégoûté de la vie.

Les astronomes de l'académie ont dû rassurer votre majesté sur le prétendu dérangement de Saturne et l'escapade de son satellite. Les planètes, sire, sont plus sages que nous, elles restent à leur place; ce sont les hommes qui ont la rage de ne pas rester à la leur, et qui se tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corse et en Russie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin ! puissent surtout la France et les États de votre majesté en être préservés ! J'apprends par les nouvelles publiques que les armées tartares ont déjà dévasté beaucoup de pays; les malheurs de l'humanité m'attristent, quelque loin de moi qu'ils se passent.

Voilà donc l'empereur à Rome, et les cardinaux occupés à faire un vice-dieu, pendant que le Grand-Turc travaille à la défense de la religion catholique en Pologne. Je ne sais quel pilote on choisira pour la barque de S. Pierre; il me semble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paraît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverser. On dit pourtant qu'il voulait encore cette année-ci manger son Dieu comme la précédente; mais on dit que son curé n'a pas voulu même l'entendre en confession.

Nous n'avons ici d'ouvrages qui puisse intéresser votre majesté que le poëme *des Saisons*, de M. de Saint-Lambert. Je ne sais ce qu'elle en pensera, mais il me semble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raison en poésie, de l'harmonie et des images, de la philosophie et de la sensibilité.

Votre majesté ignore sans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapsodies et des libelles, qu'on imprime à Clèves, dans ses États, une gazette sous le titre de *Courrier du bas Rhin*, dans laquelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens, et en particulier contre moi. M. de Catt est au fait de cette imposture, dont il pourra rendre compte à votre majesté.

Je suis avec le plus profond respect, et une admiration égale à ma reconnaissance, etc.

Paris, 16 juin 1769.

SIRE, votre majesté me rassure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'assurant que les coups de poings que se donnent les Russes et les Turcs ne s'étendront pas jusqu'à vos États, ni jusqu'à la France. Je ne sais d'ailleurs ce que votre majesté pense de cette savante et glorieuse guerre; il me paraît qu'elle ressemble jusqu'ici à la joûte d'Arlequin et de Scapin, qui se menacent avec grand bruit, se donnent quelques coups de bâton, et s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaisant, c'est de voir l'imbécile et sublime Porte protectrice du papisme des Sarmates. Cette sottise ne serait que plaisante, si elle ne faisait pas répandre tant de sang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la société de Jésus, et que S. François d'Assise pourrait bien tuer S. Ignace. Il me semble que le S. Père, tout cordelier qu'il est, fera une grande sottise de casser ainsi son régiment des gardes, par complaisance pour les princes catholiques; il me semble que ce traité ressemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livrassent leurs chiens; on sait comment elles s'en trouvèrent. Quoi qu'il en soit, il sera singulier, sire, que tandis que leurs majestés très-chrétiennes, très-catholiques, très-apostoliques et très-fidèles, détruiront les grenadiers du Saint-Siége, votre très-hérétique majesté soit la seule qui les conserve. Il est vrai qu'après avoir résisté à cent mille Autrichiens, cent mille Russes, et cent mille Français, il faudrait qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles sont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudrait mieux que la destruction des jésuites, comme votre majesté le sait bien, s'est trouvé si bien de sa communion pascale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, et depuis porte-dieu, qui voudrait le faire brûler. Il m'assure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre, et qu'il ne veut point être exposé au sort du chevalier de La Barre; je lui réponds, pour ranimer sa foi, que selon S. Augustin, dans son homélie sur la décollation de S. Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée, parce que l'Evangile dit que pour entrer dans ce royaume, il faut *se faire petit*, opération que la décollation produit nécessairement.

Je prie votre majesté d'être persuadée que je ne l'aurais point importunée de mes plaintes au sujet des calomnies imprimées contre moi dans ses États, si ces calomnies n'avaient regardé l'honnêteté des mœurs, et si je ne savais qu'elles avaient fait quelque impression à Berlin même. Les princes, sire, et surtout les princes tels que vous, ont raison de mépriser les calomnies de toute espèce, parce que leurs actions, exposées aux yeux de tout le monde, donnent par elles-mêmes le démenti à la calomnie; mais un particulier obscur n'a pas cette ressource.

J'allai voir il y a deux jours, chez le sculpteur Coustou, le Mars et la Vénus qu'on y fait pour votre majesté; ces deux statues sont très-belles; la Vénus est entièrement achevée, et le Mars le sera incessamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à votre majesté, en lui adressant un ouvrage *sur les synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, et que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que M. de La Grange a été malade. Votre majesté devrait lui ordonner de se ménager sur le travail. C'est un homme d'un rare mérite, dont la conservation importe à l'Académie, et qui est bien digne, sire, des bontés de votre majesté, par ses talens, par sa modestie, et par la sagesse de sa conduite. Je sais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'est d'éprouver la caducité avant le temps. Puisse la santé de votre majesté n'être pas plus caduque que sa gloire! Je suis, etc.

Paris, 7 août 1769.

Sire, me voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, sur la parole de votre majesté, au sujet des deux seules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour souverain, et celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette assurance, que les catholiques romains, *dits* mahométans, et les schismatiques, soi-disant tolérans, s'égorgent à leur plaisir, je me contenterai de dire un *De profundis* pour le repos de leurs âmes, sans inquiétude sur le succès de leurs armes et sur les grands événemens qui, je crois, n'en résulteront pas. Si l'alcoran est vainqueur, nous en serons quittes pour croire à la jument Borac.

Je ne sais pas si les Corses que nous avons envoyés dans l'autre monde, y seront mieux que dans celui-ci; mais il me semble que Sertorius Paoli a fait une assez plate fin. On l'accuse d'être *un peu* poltron; il y a *un peu* paru par sa conduite, et il faut

avouer que c'est un défaut *un peu* essentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On assure que le pape cordelier se fait beaucoup *tirer la manche* pour abolir les jésuites; je n'en suis pas étonné; proposer à un pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposait à votre majesté de licencier son régiment des gardes. Cependant on est, je crois, bien surpris en Espagne, en Portugal et à Naples, que le successeur de S. Pierre dispute à votre majesté le droit de conserver les enfans d'Ignace. Cela paraît aussi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux *Missels* qu'on jeta autrefois au feu pour savoir lequel des deux était le meilleur, et qui furent brûlés tous deux au grand ébahissement des spectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment votre majesté, c'est que le général des jésuites, dans une requête présentée au feu pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non suspecte* en faveur de son ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jésuites sont les janissaires du Saint-Siége, nécessaires comme eux au soutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire sera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre; il était, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommunication par son prédécesseur. Il m'écrit qu'il a eu grand'peur d'être *martyr*, et que c'est pour cela qu'il s'est *confessé*, afin de rester tout au plus *confesseur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée, *Paix perpétuelle*, qui est une violente déclaration de guerre, ou continuation de guerre contre ce que vous savez. Il dit que son évêque d'Annecy, qui s'intitule prince de Genève, est cousin-germain de son maçon, et que c'est un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paraît, sire, tout aussi impossible qu'à votre majesté, de croire qu'un vieillard de quatre-vingts ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appelé radoteur; mais j'ose assurer votre majesté que ses Berlinois ont eu la bonté de le croire, et je n'en suis pas étonné, depuis que je sais de votre majesté qu'ils ont été sur pied pendant *deux nuits*, pour voir passer Vénus sur le soleil.

Heureusement, sire, votre académie des sciences ne ressemble pas au reste de la nation; ses mémoires sont un excellent ouvrage et prouvent que c'est une des sociétés savantes les mieux composées de l'Europe. Je ne parle pas seulement de M. de La Grange, dont le mérite est bien connu de votre majesté; je parle entre autres de MM. Lambert et Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, et qui me paraissent dignes des bontés dont votre majesté a toujours honoré le mérite.

Votre majesté me donne rendez-vous à la vallée de Josaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne sais pas d'où procède le Saint-Esprit, mais je voudrais bien savoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde, la digestion et le sommeil. J'irais les chercher quelque part qu'elles fussent.

Je supplie votre majesté de recevoir mon très-humble compliment sur le mariage de monseigneur le prince de Prusse. Je me flatte qu'elle est bien persuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne son illustre maison et son auguste personne. C'est dans ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai toute ma vie, etc.

Paris, 16 octobre 1769.

Sire, M. Grimm, qui n'est de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont votre majesté m'a honoré, et dont je la prie de recevoir mes très-humbles remercîmens. Il est revenu, sire, pénétré des sentimens de respect, d'admiration et d'attachement que votre majesté inspire à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais ce qui m'intéresse encore davantage, car je ressemble à Bartholomée qui allait *droit au solide*, M. Grimm m'a donné les nouvelles les plus satisfaisantes de la santé de votre majesté, et de sa gaieté, qui en est elle-même une preuve.

Les trois sujets dont votre majesté me fait l'honneur de me parler, MM. de La Grange, Béguelin et Lambert, sont en effet les meilleurs de l'académie, et très-dignes à cet égard des bontés de votre majesté. J'espère que le jeune M. Bernoulli marchera sur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une dissertation de M. Cochius, qui a remporté le prix de métaphysique; elle m'a paru bien faite et pleine d'une saine philosophie; si M. Cochius n'est pas de l'académie, il me semble qu'il y serait bien placé dans la classe de philosophie spéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On assure, sire, et je n'ai pas de peine à le croire, que l'empereur est retourné à Vienne enchanté de votre majesté; c'est bien sûrement ce qu'il a vu de mieux dans tous ses voyages.

Puisque ce prince a vu votre majesté et qu'il la connaît, je suis bien sûr qu'il ne lui fera pas la guerre, et voilà surtout ce qui m'occupe; car la tranquillité et le bien-être de votre majesté me sont encore plus chers que sa gloire, qui même n'a rien à perdre par sa conduite admirable depuis six ans de paix. A cette condition, je permets aux Turcs et aux Russes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma santé est toujours bien incertaine; je voudrais du moins qu'elle me laissât assez de force pour aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté les sentimens dont je suis pénétré pour elle; car c'est un triste rendez-vous que la vallée de Josaphat. Mais, de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnaissance, le respect profond, et l'admiration avec laquelle je suis, etc.

Paris, 1er décembre 1769.

Sire, je crois votre majesté fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe est agité; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles, mais je ne puis me refuser la satisfaction de lui témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a dû lui donner la naissance d'un nouveau prince dans son auguste et illustre maison. J'espère que son altesse royale madame la princesse de Prusse lui donnera bientôt un nouveau sujet de satisfaction pour une naissance semblable. J'ai eu l'honneur il y a quelque temps de remercier votre majesté par une assez et trop longue lettre des éclaircissemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'osais prendre cette liberté, je lui demanderais ce qu'elle augure de la présente guerre, et du sort de la Pologne, dont le souverain me paraît être le Saint-Esprit des rois. Voltaire ne me paraît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal; il prétend que s'ils ne sont pas convertisseurs ni persécuteurs, ils sont abrutisseurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête, ce qui lui arrive souvent, de se trouver assez mal sur mes épaules, je pense au pauvre grand visir à qui on vient d'abattre la sienne, et je trouve que le lot de la mienne est encore meilleur, tout mauvais qu'il est en lui-même, surtout quand je le compare, sire, au lot de la vôtre, qui suffit seule à tant d'objets, et qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand succès la philosophie et la poésie. Vous les avez réconciliées ensemble; puissiez-vous réconcilier de même S. Nicolas et la jument Borac, qui dans la dernière affaire surtout me paraît n'avoir été qu'une bête. Je suis, etc.

Paris, 18 décembre 1769.

Sire, il n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté, et certainement je fais scrupule de l'importuner trop souvent par mes lettres, persuadé, comme de raison, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis

pourtant me dispenser de lui faire mes très-humbles remercîmens sur le prologue qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La princesse qui en est l'objet, m'y paraît louée avec autant de galanterie que de finesse; je sais d'ailleurs qu'elle mérite ces éloges par ce que votre majesté m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois de son grand talent pour la musique; si on changeait la princesse en prince, je sais bien, sire, à qui ces éloges pourraient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il est possible, sur des objets plus grands et plus essentiels au bonheur des hommes. La fin de ce prologue, sire, est une plaisanterie neuve et de très-bon goût; *Avancez, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas! Melpomène et Thalie n'ont presque plus que des bâtards; car nos comédiens même de Paris ne sont pas des enfans trop légitimes.

Je remercie très-humblement votre majesté des nouvelles qu'elle veut bien me donner de sa santé; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaisir, sur la tranquillité d'âme dont elle me paraît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'âme, sire, m'assure d'abord du bonheur de votre majesté, auquel je m'intéresse de préférence; elle assure ensuite par contre-coup le bonheur de vos sujets, et peut-être les dispositions pacifiques des autres princes de l'Europe. Je ne sais si le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, est aussi tranquille sur le sort de sa vieille barque éclopée; je crois cependant qu'elle durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins sa drogue; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas seulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue et qui la prennent avec respect, et d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'osent la jeter au feu.

La question, *s'il se peut faire que le peuple se passe de fable dans un système religieux*, mériterait bien, sire, d'être proposée par une académie telle que la vôtre. Je pense, pour moi, qu'il faut toujours enseigner la vérité aux hommes, et qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en proposant cette question pour le sujet du prix de métaphysique, se ferait, je crois, beaucoup d'honneur et se distinguerait des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. Votre majesté me permettra à cette occasion de l'assurer de toute la reconnaissance de MM. de La Grange, Lambert et Béguelin, qui me paraissent bien pénétrés des bontés de votre majesté, et bien empressés de les mériter de plus en plus.

Je finis en priant votre majesté de recevoir avec sa bonté or-

dinaire les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'est la trentième de son glorieux règne; puisse-t-elle être suivie de trente autres; et puisse la destinée ajouter à ses illustres jours tout ce qu'elle paraît vouloir retrancher aux miens!

Je suis avec le plus profond respect, la plus tendre reconnaissance, et la plus vive admiration, etc.

Paris, 29 janvier 1770.

SIRE, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, et le mémoire qui y était joint, ne me sont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois; je ne sais par quelle fatalité ce paquet a été si long-temps en route, et je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que votre majesté ne me soupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire; et je puis, sire, assurer avec vérité à votre majesté que je suis absolument de son avis sur les principes qui doivent servir de base à la morale. Si votre majesté veut prendre la peine de jeter les yeux sur mes *Élémens de philosophie*, au chapitre de la *Morale*, t. I, p. 211 *et suiv.*, elle verra que j'y indique comme la source de la morale et du bonheur *la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs*, et que je regarde *l'amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout sacrifice moral.* Il est vrai, sire, que je n'ai presque fait qu'indiquer ces vérités, que votre majesté développe si bien dans son ouvrage avec la plus saine et la plus éloquente philosophie.

Un seul point, sire, m'a toujours embarrassé pour rendre absolument universel et sans restriction ce principe de la morale; c'est de savoir si ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la société et à qui la société refuse tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuse, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir; si ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, et comment on pourrait leur persuader que leur véritable intérêt est d'être vertueux, dans le cas où ils pourraient impunément ne l'être pas. Si j'avais trouvé à cette question une solution satisfaisante, il y a long-temps que j'aurais donné mon catéchisme de morale.

Je voudrais bien être en état de répondre plus au long à votre majesté; mais depuis trois semaines des vertiges fréquens m'ont causé une faiblesse de tête qui m'interdit toute application, et me permet à peine de tenir la plume. Votre majesté fait d'ex-

cellens mémoires, tandis que son auguste famille fait des enfans; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détraquement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affaiblira jamais en moi, sire, ce sont les sentimens d'admiration, de vive reconnaissance et de très-profond respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

Paris, 7 mars 1770.

Sire, je suis pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle votre majesté daigne interrompre ses importantes affaires pour s'occuper un moment des rêveries métaphysiques d'un pauvre malade. La réponse qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui proposer sur son excellent mémoire, a certainement toute la solidité dont la matière est susceptible. Je conviens que d'une part la crainte des lois et des supplices, et de l'autre l'espérance d'être soulagé par les âmes vertueuses, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui sont dans l'indigence; mais je suppose, ce qui est possible, que l'indigent soit d'une part sans espérance d'être secouru, et que de l'autre il soit assuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de son superflu, pour subvenir à sa propre subsistance, et je demande ce qu'il doit faire en ce cas, et s'il peut ou même s'il doit se laisser mourir de faim lui et sa famille? La difficulté n'est pas la même pour celui qui possède quelque chose; il ne doit rien dérober, même en cachette, parce qu'il a intérêt qu'on n'en agisse pas de même à son égard.

Je prie votre majesté de me permettre aussi quelques réflexions sur une autre question dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, et qui m'a valu de sa part une lettre si belle et si philosophique; savoir, *si en matière de religion, ou même en quelque matière que ce puisse être, il est utile de tromper le peuple?* Je conviens avec votre majesté que la superstition est l'aliment de la multitude; mais elle ne doit, ce me semble, se jeter sur cet aliment que dans le cas où on ne lui en présentera pas un meilleur. La superstition, bien inculquée et enracinée dès l'enfance, cède sans doute à la raison lorsqu'elle vient à se présenter; elle arrive trop tard et la place est prise; mais qu'on présente en même temps et pour la première fois, même à la multitude ignorante, des absurdités d'un côté telles que nous en connaissons, et de l'autre la raison et le bon sens, votre majesté pense-t-elle que la raison n'eût pas la préférence? je dirai plus; la raison, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à persévérer pour triompher un jour, et chasser sa rivale. Il me semble qu'il ne faut pas,

comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on est sûr d'y avoir la vérité; il faut seulement ouvrir avec sagesse et avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, et petit à petit la main est ouverte tout-à-fait, et la vérité en sort toute entière. Les philosophes qui ouvrent la main trop brusquement sont des fous; on leur coupe le poing et voilà tout ce qu'ils y gagnent: mais ceux qui la tiennent fermée absolument, ne font pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de votre majesté ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, et la faiblesse de ma tête, toujours vide et étonnée, m'empêcherait, quand je l'oserais, de suivre plus loin ces réflexions. Puisse la destinée, sire, conserver long-temps à votre majesté la tête qu'elle a reçue de la nature, et qui est bien plus nécessaire que la mienne à l'humanité et à la philosophie!

Je suis avec le plus profond respect, la plus grande admiration, et la plus vive reconnaiss , etc.

Paris, 21 avril 177.

Sire, de toutes les lettres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement et plus tendrement affecté que celle que je viens d'en recevoir en date du 3 de ce mois; j'en avais, sire, le plus grand besoin pour calmer la violente inquiétude où j'étais depuis quelques jours sur la santé de votre majesté, et sur les bruits très-fâcheux qui en couraient. Enfin me voilà rassuré, et quoique votre majesté ne soit pas délivrée de sa goutte, je vois au moins qu'elle est sans danger.

Il vient de paraître, sire, un *Traité de la Goutte* par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent; le remède qu'il propose consiste dans l'application des sangsues; je connais à Paris plusieurs personnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait usage du remède, et ont été du moins très-soulagées. M. Mettra doit l'envoyer à votre majesté, qui le recevra incessamment.

Je suis dans ce moment trop occupé de la santé de votre majesté pour lui parler de la mienne; ma tête est toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laisser, j'aurai l'honneur de répondre en détail à votre majesté sur les différens articles de la lettre si belle et si philosophique que je viens d'en recevoir, ainsi que sur son *Catéchisme de morale*. Je prie votre majesté de me permettre d'oublier tout en ce

moment pour ne m'occuper que de sa conservation si précieuse, non-seulement à ses peuples et à la philosophie, mais encore à l'Europe et à l'humanité.

Je suis avec le plus profond, et permettez-moi d'ajouter, le plus tendre respect, etc.

Paris, 30 avril 1770.

Sire, je profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête sont tant soit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philosophique que votre majesté a bien voulu m'écrire pour répondre aux questions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je pense, sire, comme votre majesté sur le premier objet, et je me félicite de penser comme elle, non par un principe d'adulation dont je suis incapable, mais parce que les raisons apportées par votre majesté pour appuyer sa réponse, me paraissent très-solides, et s'étaient déjà présentées à moi. Je crois donc avec votre majesté que dans le cas de nécessité absolue que j'ai supposé, le vol est permis, et même est une action juste. Il ne s'agit plus que de savoir si ce cas de nécessité absolue est purement métaphysique, comme votre majesté paraît le penser; je ne voudrais pas dire que non, mais je doute, et j'ai vu souvent des gens si malheureux, si dénués de secours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne savais ce qu'ils devaient faire, de frapper à la mille-unième, ou de se procurer leur subsistance aux dépens des riches, s'ils le pouvaient avec quelque sûreté pour eux-mêmes. Il est vrai, sire, que cette doctrine, toute raisonnable qu'elle est, n'est pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchisme de morale, par l'abus que la cupidité ou la paresse pourrait en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'usage de tous les ordres de la société. Je ne sais même si, du moins en France, les tribunaux ne condamneraient pas, avec beaucoup de regret sans doute, un malheureux qui se serait trouvé dans le cas dont il s'agit; ils se trouveraient forcés à commettre cette injustice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abusassent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'égnime est, ce me semble, que la distribution des fortunes dans la société est d'une inégalité monstrueuse; qu'il est aussi atroce qu'absurde de voir les uns regorger de superflu, et les autres manquer du nécessaire. Mais dans les grands États surtout, ce mal est irréparable, et on peut être

forcé de sacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la société ne s'arment contre les riches, comme ils seraient tentés et peut-être en droit de le faire.

Quant à la seconde question, *s'il est utile de tromper le peuple ?* je pense d'abord comme votre majesté; que si l'erreur et la superstition ne sont pas encore existantes dans une nation, il faut s'opposer à leur naissance par tous les moyens possibles; je pense encore avec elle que si elles sont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que *ce zèle impétueueux* ne servirait qu'à charger la philosophie *d'un crime infructueux;* mais je pense en même temps qu'il faut, au lieu de force, user de finesse et de patience, attaquer l'erreur indirectement et sans paraître y penser, en établissant les vérités contraires sur des principes solides, mais en se gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maison, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fusil; il faut petit à petit élever à côté une autre maison plus habitable et plus commode; insensiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, et la maison pleine de léopards sera désertée.

Le *Catéchisme de morale* que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paraît très-propre à la jeune noblesse à laquelle elle le destine. Les motifs moraux qu'on lui propose pour être vertueuse, sont en effet les vrais, et les plus propres à faire impression, principalement sur cette classe, qui, jouissant dans la société des principaux avantages, est plus intéressée qu'une autre à en observer les lois écrites et non écrites.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 8 juin 1770.

Sire, dans l'état de faiblesse et presque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'est du moins une consolation pour moi de savoir que votre majesté est guérie de ses maux, et qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer est un digne et heureux fruit de sa convalescence. Je ne connais point l'*Essai sur les préjugés* que votre majesté a pris la peine de réfuter; je sais pourtant que ce livre s'est montré à Paris, et même qu'il s'y est vendu très-cher. Mais il suffit ici qu'un livre touche à certaines matières, et qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, et pour être en consé-

quence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces sortes d'ouvrages; précautions qui font souvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je suis si excédé de livres et de brochures contre ce que Voltaire appelle ***, que depuis long-temps je n'en lis plus, et que je suis quelquefois tenté de dire du titre de *philosophe* ce que Jacques Rosbif dit de celui de *Monsieur*, dans la comédie du *Français à Londres : je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.*

La critique que fait votre majesté de l'*Essai sur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapsodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la superstition et le despotisme, ce que le P. de La Rue, jésuite, disait de son confrère Le Tellier : *il nous mène si grand train qu'il nous versera.* Il ne faut point que la philosophie s'amuse à dire des injures aux prêtres; il faut, comme le dit votre majesté, qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faisant concourir au bonheur des peuples, qu'elle éclaire les souverains sur leurs vrais intérêts, et les sujets sur leurs devoirs; qu'elle rende l'autorité plus douce et l'obéissance plus fidèle. C'est une grande sottise d'accuser les philosophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité; cette égalité est une chimère impossible dans quelque état que ce puisse être. La vraie égalité des citoyens consiste en ce qu'ils soient tous également soumis aux lois, et également punissables quand ils les enfreignent : c'est ce qui a lieu dans tous les États bien gouvernés, où le supérieur n'a jamais le droit d'opprimer son inférieur impunément; mais c'est malheureusement ce qui n'a pas lieu partout; l'auteur en a peut-être été témoin, et c'est peut-être ce qui a si violemment échauffé sa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choses que lui, mais je les ai vues plus de sang-froid, et j'ai conclu que ceux qui commandent et ceux qui obéissent sont souvent aussi répréhensibles les uns que les autres, et que toutes les classes de l'espèce humaine n'ont rien à se reprocher. Je vois, par l'exemple, que si les rois ont souvent fait des guerres injustes, les républiques, comme le remarque très-bien votre majesté, ont été aussi souvent dans le même cas, et je regarde en particulier cette république romaine, tant célébrée dans l'histoire, comme un des plus grands fléaux qui aient désolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, sinon que, sur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle votre majesté s'exprime. Tout ce qu'elle dit sur ce sujet, de la nécessité des guerres, et de celle des impôts, me paraît

plein de sens et de raison ; mais, pour l'application de ces principes, il faut un fonds d'équité dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne sont pas toujours capables. J'aurais l'honneur d'en dire davantage à votre majesté, si une lettre pouvait souffrir les détails délicats dont cette matière est susceptible ; je me contente donc de prier le Saint-Esprit d'éclairer les rois et les peuples, et surtout de conserver long-temps votre majesté pour l'exemple des uns et le bonheur des autres.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 6 juillet 1770.

Sire, j'ose espérer que votre majesté pardonnera la liberté que je vais prendre à la tendre et respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, et qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes et de gens de lettres, du nombre desquels je suis, ont résolu, sire, d'ériger à M. de Voltaire une statue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie et les lettres sont le plus redevables.

Les philosophes et les gens de lettres de toutes les nations, et en particulier de la nation française, vous regardent, sire, depuis long-temps comme leur chef et leur modèle. Qu'il serait donc flatteur et honorable pour nous, qu'en cette occasion votre majesté voulût bien permettre que son auguste et respectable nom fût à la tête des nôtres ! Elle donnerait à M. de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'estime la plus précieuse et la plus éclatante, dont il serait infiniment touché, et qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouterait beaucoup, et à la gloire de ce célèbre écrivain, et à celle de la littérature française, qui en conserverait une reconnaissance éternelle.

Permettez-moi, sire, d'ajouter que dans l'état de faiblesse où m'ont réduit mes travaux, et qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bontés, et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

Paris, 2 août 1770.

Sire, quoique l'état de faiblesse où ma tête est toujours, ne me permette pas les discussions abstraites auxquelles votre majesté se livre avec autant de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus long-temps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer sur le *Système de la nature*, et à lui faire part des observations que cet excellent écrit m'a fait naître; observations que je soumets au jugement de votre majesté, et qui sont bien plus destinées à confirmer ses idées qu'à les combattre.

Rien de plus sage, sire, et, ce me semble, de plus vrai, que les réflexions par lesquelles votre majesté débute dans cet écrit, sur le peu de certitude des connaissances métaphysiques; la devise de Montaigne, *que sais-je?* me paraît la réponse qu'on doit faire à presque toutes les questions de ce genre; et je pense en particulier, par rapport à l'existence d'une intelligence suprême, que ceux qui la nient, avancent bien plus qu'ils ne peuvent prouver, et qu'il n'y a dans cette matière que le scepticisme de raisonnable. On peut nier, sans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, et en particulier dans la structure des animaux et des plantes, des combinaisons de parties qui semblent déceler une intelligence; elles prouvent l'existence de cette intelligence, comme une montre prouve l'existence d'un horloger; cela paraît incontestable : mais quand on veut aller plus loin, et qu'on se demande, quelle est cette intelligence? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait simplement que l'arranger? la création est-elle possible? et si elle ne l'est pas, la matière est donc éternelle? et si la matière est éternelle, et qu'elle n'ait eu besoin d'une intelligence que pour être arrangée, cette intelligence est-elle unie à la matière, ou en est-elle distinguée? si elle y est unie, la matière est proprement Dieu, et Dieu la matière? et si elle en est distinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'est pas matière, agisse sur la matière? d'ailleurs, si cette intelligence est infiniment sage et infiniment puissante, comment ce malheureux monde qui est son ouvrage, est-il si plein d'imperfections physiques et d'horreurs morales? pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas heureux et justes? Votre majesté assure que l'éternité du monde répond à cette question; elle y répond sans doute, mais, ce me semble, dans ce seul sens, que le monde étant éternel, et par conséquent nécessaire, tout ce qui est, ne peut pas être autrement, et pour lors on rentre dans le système

de la fatalité et de la nécessité, qui ne s'accorde guère avec l'idée d'un Dieu infiniment sage et infiniment puissant. Quand on se fait, sire, toutes ces questions, on doit, ce me semble, redire cent fois, *que sais-je?* mais on doit en même temps se consoler de son ignorance, en pensant que, puisque nous n'en savons pas davantage, c'est une preuve qu'il ne nous importe pas d'en savoir plus.

Quant à la liberté, rien de plus juste, sire, et de plus philosophique que la définition que votre majesté en donne; il me semble que si on voulait s'entendre, on éviterait bien des disputes à ce sujet. L'homme est libre, en ce sens que, dans les actions non machinales, il se détermine de lui-même et sans contrainte; mais il ne l'est pas, en ce sens que, lorsqu'il se détermine, même volontairement et par choix, il y a toujours quelque cause qu'il le porte à se déterminer, et qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs, avec votre majesté, qu'un philosophe qui croit à la fatalité et à la nécessité, et qui en fait la base de son ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des malheureux, plus dignes de compassion que de haine; mais je ne crois pas que dans le système où les hommes seraient des machines assujéties à la loi de la destinée, les châtimens d'une part, et de l'autre l'étude de la morale, fussent inutiles au bien de la société; car, dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, et de l'autre l'intérêt, sont les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine: or de ces deux régulateurs, le premier est mis en action par les peines exercées contre les coupables, et qui servent de frein à ceux qui voudraient leur ressembler; et l'autre est mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous persuade que notre premier intérêt est d'être vertueux et justes, ainsi que votre majesté l'a si bien prouvé dans son excellent écrit sur ce sujet. Sur la religion chrétienne, je serai, sire, bien aisément d'accord avec votre majesté; sa morale est sans doute excellente, et elle aurait dû s'y borner; mais ses dogmes et son intolérance font grand tort à cette morale, avec laquelle ils sont comme amalgamés. Je dis son *intolérance*, car elle me paraît essentielle à une religion exclusive de toutes les autres, comme la religion chrétienne, qui prétend être la seule manière d'honorer la Divinité, et qui par une conséquence nécessaire, doit chercher à s'établir par tous les moyens possibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir et la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de sang, et je ne puis m'empêcher de la regarder à

cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, sire, qu'un mot sur les gouvernemens. Je pense que la forme du gouvernement est indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement soit juste, que tous les citoyens aient également droit à sa protection, qu'ils soient également soumis aux lois, et également punis s'ils les violent; que les supplices ne soient pas réservés pour les petits coupables, et les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV, ce serait la matière d'une grande discussion, de savoir s'il a fait plus de bien que de mal à son royaume; s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux princes l'exemple de ces armées nombreuses que les plus sages sont aujourd'hui forcés d'entretenir, et qu'ils emploieraient sûrement plus volontiers aux manufactures et à la culture des terres, si une malheureuse nécessité ne leur liait pas les mains à ce sujet. Je suis bien persuadé que votre majesté ne m'en désavouera pas. Je suis, etc.

Paris, 12 août 1770.

Sire, je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de Voltaire l'honneur signalé que votre majesté veut bien lui faire, et celui qu'elle fait en sa personne à la littérature et à la nation française. Je ne doute point qu'il ne témoigne à votre majesté sa vive et éternelle reconnaissance. Mais comment, sire, pourrais-je vous exprimer toute la mienne? comment pourrais-je vous dire à quel point je suis touché et pénétré de l'éloge si grand et si noble que votre majesté fait de la philosophie et de ceux qui la cultivent? Je prends la liberté, sire, et j'ose espérer que votre majesté ne m'en désavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre, et je ne puis assez dire à votre majesté avec quelle admiration et quelle vénération respectueuse ils voient tant de justice et de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, sire, le chef et le modèle de ceux qui écrivent et qui pensent; vous êtes à présent (je rends à votre majesté leurs propres expressions) leur dieu rémunérateur et vengeur; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrais que la lettre de votre majesté pût être gravée au bas de la statue; elle serait bien plus flatteuse que la statue même pour M. de Voltaire et pour les lettres. Quant à moi, sire, à qui votre majesté a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe avec ces

mots, *le grand Frédéric l'honora de ses bienfaits et de ses bontés.*

Votre majesté demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument? Un écu, sire, et votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne et si généreuse. Le maréchal de Richelieu a donné vingt louis; les souscriptions ne nous manquent pas; mais elles ne seraient rien sans la vôtre, et nous recevrons avec reconnaissance ce qu'il plaira à votre majesté de donner.

Permettez-moi, sire, de remercier par la même occasion votre majesté de la grâce qu'elle a faite à M. Cochius en le nommant de l'académie, et en lui accordant une pension; il est digne des bontés de votre majesté par son respect et son attachement pour elle; par son mérite et par son peu de fortune. J'oserai en même temps, sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés M. Béguelin, qui vient de donner dans les *Mémoires de l'Académie* d'excellentes recherches sur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'estime que je fais de ses talens, je lui dois encore de la reconnaissance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites sur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration, et une reconnaissance éternelle, etc.

P. S. L'Académie Française, sire, vient d'arrêter d'une voix unanime que la lettre dont votre majesté m'a honoré, serait insérée dans ses registres, comme un monument honorable à M. de Voltaire et aux lettres; elle me charge, sire, de mettre à vos pieds sa très-humble reconnaissance et son profond respect.

Paris, 30 novembre 1770.

SIRE, j'ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont votre majesté m'a honoré pendant mon voyage, et qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ cinq cents lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, et par conséquent étant peu resté dans les mêmes lieux, il était difficile qu'on pût savoir où me les adresser. Je supplie donc d'abord très-humblement votre majesté de m'excuser, si je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plus tôt; elle voit au moins que c'est le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indispensablement nécessaires. Je la supplie en second lieu de me permettre de

différer quelques jours encore la réponse que je dois à sa lettre très-philosophique et très-profondément raisonnée, en date du 18 octobre. Une pareille lettre, sire, demande un peu de temps et de réflexions pour être méditée et discutée; je me bornerai donc aujourd'hui, si votre majesté veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 septembre et 1er. novembre.

Votre majesté paraît surprise de ce que la lettre *d'un tudesque* (c'est l'expression dont elle se sert) a été lue en pleine Académie Française. Quel *tudesque*, sire, qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, soit pour le fond des choses, soit pour le style! je ne puis dire à votre majesté combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration et de reconnaissance; et la délibération unanime qu'ils ont prise d'insérer cette lettre dans nos registres, est une preuve suffisante des sentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je suis persuadé que si son ombre en a eu quelque connaissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de solécisme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que votre majesté a la bonté de me dire sur la gloire due aux talens, est digne d'une âme telle que la sienne, également équitable et élevée. Oui, sire, ce *baume*, comme votre majesté l'appelle, est nécessaire aux plus grands hommes, et surtout aux grands hommes persécutés. Les talens éminens et peu considérés dans leur patrie ressemblent assez à ce pauvre indigent qui, n'ayant rien à manger avec son pain, le mangeait à la fumée d'une boutique de rôtisseur. C'est cette fumée qui soutient les philosophes dans leurs travaux; mais cette fumée, sire, cesse de l'être, et devient une nourriture plus réelle et plus solide, quand elle est dispensée par des héros et par des princes sur lesquels tout leur siècle a les yeux fixés. Je laisse à votre majesté, ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occasion l'application de cette maxime. Votre majesté prétend que Voltaire et moi nous nous *égayons sur son compte* en la jugeant utile au progrès de la philosophie; non-seulement *utile*, sire, mais très-*nécessaire*; nécessaire par vos ouvrages, qui servent à la fois à nous instruire et à nous éclairer; nécessaire par l'exemple que vous donnez aux souverains, de ne point étouffer la lumière sous le boisseau, lorsqu'elle ne demande qu'à se montrer; nécessaire enfin, par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, sire, ce que nous pensons tous, ce que

nous disons tous de concert, en tous lieux et dans tous les . et ce que nous ne cesserons de répéter, beaucoup moi votre gloire, que pour notre encouragement et notr solation.

Votre majesté aurait donc mieux aimé que j'eusse é Notre-Dame de Lorette, et les récollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs, bleus, gris et rouges, dont le Languedoc est semé. Un de ces spectacles, sire, vaut bien l'autre pour un philosophe; et quant à Saint-Pierre de Rome et au Vésuve, j'ai craint, sire, d'après l'avis des médecins, et d'après la connaissance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de cinq cents lieues de Paris à Naples, à travers les neiges et les glaces des Alpes et des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde, et les gîtes les plus détestables, ne fissent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, et ne me dédommageassent pas des beautés de l'art et de la nature que l'Italie pourrait m'offrir. Je n'ai pas même osé aller jusqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, et dont j'avais déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, sire, de retour chez mes dieux pénates, jusqu'à présent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant soulagé, ayant acquis quelques forces, et n'étant pas sans espérance de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime et d'exercice.

M. Mettra m'avait remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la somme que votre majesté a bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, sire, beaucoup plus de la moitié que je n'aie employé cette somme, et j'ai remis à M. Mettra pour 3, 500 liv. de lettres de crédit dont je n'ai point fait usage. M. Mettra fera de cette somme l'usage que votre majesté lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je suis pénétré de reconnaissance des bontés de votre majesté, moins je dois abuser de ses bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage, par les nouvelles publiques, la mort d'un des princes de Brunswick, neveu de votre majesté. Je la supplie d'être persuadée de la part vive et sincère que j'ai prise à son affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal votre majesté, est ce qui m'intéressera toujours le plus jusqu'à la fin de ma vie. C'est avec ces sentimens, et avec le plus profond respect, que je suis, etc.

Paris, 30 novembre 1770.

Sire, me voilà donc encore, puisque votre majesté le permet et même l'exige, rentré dans la lice métaphysique, bien moins *contre* votre majesté qu'*avec* elle. Ce n'est pas, sire, par respect seulement que je m'exprime ainsi, c'est parce qu'en envisageant de près le sentiment de votre majesté sur les matières abstruses que je prends la liberté de discuter avec elle, sa métaphysique et la mienne me paraissent réellement différer si peu, que notre discussion ne doit pas même s'appeler controverse, et encore moins dispute. Je vais donc prendre la liberté de converser encore une fois avec votre majesté sur ces questions de ténèbres, bien plus pour m'instruire et m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec votre majesté d'un principe commun, et qui me paraît aussi évident qu'à elle. La création est absurde et impossible; la matière est donc *incréable*, par conséquent incréée, par conséquent éternelle. Cette conséquence, toute claire et toute nécessaire qu'elle est, n'accommodera pas les vrais partisans de l'existence de Dieu, qui veulent une intelligence souveraine, non matérielle et créatrice; mais n'importe, il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raison.

Je vois ensuite, dans toutes les parties de l'univers, et en particulier dans la construction des animaux, des traces qu'on peut appeler au moins frappantes, d'intelligence et de dessein; il s'agit de savoir si en effet cette intelligence est réelle, et supposé qu'elle le soit, de deviner, si nous pouvons, ce qu'elle est.

D'abord, je ne puis douter que cette intelligence ne soit jointe au moins à quelques parties de la matière; l'homme et les animaux en sont la preuve. Il est certain de plus qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouvemens, et qu'elle est le principe de tout ce que l'homme a fait de raisonné, et surtout de grand et d'admirable, comme l'invention des arts et des sciences. Cette intelligence dans l'homme et dans les animaux, est-elle distinguée de la matière; ou n'en est-elle qu'une propriété dépendante de l'organisation? L'expérience paraît prouver, et même démontrer le dernier, puisque l'intelligence croît et s'éteint, à mesure que l'organisation se perfectionne et s'affaiblit. Mais comment l'organisation peut-elle produire le sentiment et la pensée? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, solide ou fluide, que des parties susceptibles de figure, de mouvement et de repos: pourquoi l'intelligence se trouve-t-elle jointe aux unes, et non pas aux autres,

qui même n'en paraissent pas susceptibles? Voilà ce que nous ignorerons vraisemblablement toujours; mais, nonobstant cette ignorance, l'expérience me paraît, comme à votre majesté, prouver invinciblement la matérialité de l'âme; comme le plus simple raisonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puissions concevoir ni un être qui a toujours existé, ni un être qui commence à exister.

Il s'agit à présent d'examiner si cette intelligence, dépendante de la structure de la matière, est répandue dans toutes les parties du monde. Cette question paraît plus difficile que les précédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connaissons, nous paraissent dépourvues de sentiment, d'intelligence et de pensée. L'intelligence y résiderait-elle sans que nous nous en doutassions? il n'y a pas d'apparence, et je serais assez disposé à penser, non-seulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieusement et les plus finement organisés, ne pensent ni ne sentent rien. Mais, dit-on, l'organisation de ces corps décèle des traces visibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrais savoir ce que cette intelligence est devenue depuis que ces corps sont construits? Si elle résidait en eux pendant qu'ils se formaient, si elle y résidait pour les former, et si, comme on le suppose, cette intelligence n'est point un être distingué d'eux, qu'est-elle devenue depuis que sa besogne est faite? la perfection de l'organisation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été nécessaire pour les progrès et l'achèvement de l'organisation? cela paraît difficile à concevoir. D'ailleurs, si dans l'homme cette intelligence dont nous admirons les effets et les productions est une suite de l'organisation seule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une structure et une disposition aussi nécessaire et aussi naturelle que la matière même, et de laquelle il résulte, sans qu'aucune intelligence s'en mêle, ces effets que nous voyons et qui nous surprennent? enfin, en admettant cette intelligence qui a présidé à la formation de l'univers, et qui préside à son entretien, on sera obligé de convenir au moins qu'elle n'est ni infiniment sage, ni infiniment puissante, puisqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triste monde soit le meilleur des mondes possibles. Nous sommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnaître et n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné et dépendant; je ne sais pas si c'est là son compte, mais ce n'est sûrement pas celui des partisans zélés de l'existence de Dieu; ils nous aimeraient autant athées que spinosistes, comme nous le sommes. Pour les

adoucir, faisons-nous sceptiques, et répétons avec Montaigne, *que sais-je ?*

Je vais à présent, sire, suivre votre majesté de ténèbres en ténèbres, puisque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle jusqu'au cou, et même par dessus la tête, et je viens à la question de la liberté. Sur cette question, sire, il me semble que dans le fond je suis d'accord avec votre majesté. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de *liberté*. Si on entend par là, comme il paraît que votre majesté l'entend, l'exemption de contrainte et l'exercice de la volonté, il est évident que nous sommes libres, puisque nous agissons en nous déterminant nous-mêmes de plein gré et souvent avec plaisir; mais cette détermination n'en est pas moins la suite nécessaire de la disposition non moins nécessaire de nos organes, et de l'effet non moins nécessaire que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres savaient qu'elles tombent, et si elles y avaient du plaisir, elles croiraient tomber librement, parce qu'elles tomberaient de leur plein gré. Mais je ne pense pas, sire, que même dans le système de la nécessité et de la fatalité absolue, qu'il me paraît bien difficile de ne pas admettre, les peines et les récompenses soient inutiles. Ce sont des ressorts et des régulateurs de plus, nécessaires pour faire aller la machine et pour la rendre moins imparfaite. Il y aurait plus de crimes dans un monde où il n'y aurait ni peine ni récompenses, comme il y aurait plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auraient pas toutes leurs dents.

Votre majesté, sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obscurités philosophiques. Mais, grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, et je me vois arrivé à un objet sur lequel j'ai le bonheur d'être absolument d'accord avec elle, c'est sur la nature et les progrès de la religion que l'Europe professe. Il me paraît évident, comme à votre majesté, que le christianisme, dans son origine, n'était qu'un pur déisme; que Jésus-Christ son auteur n'était qu'une espèce de philosophe, ennemi de la persécution et des prêtres, prêchant aux hommes la bienfaisance et la justice, et réduisant la loi à aimer son prochain, et à adorer Dieu en esprit et en vérité. Tel était le premier état de cette religion. C'est d'abord S. Paul, ensuite les pères de l'Église, enfin les conciles, malheureusement appuyés par les souverains, qui ont changé cette religion. Je pense donc qu'on rendrait un grand service au genre humain en réduisant le christianisme à son état primitif, en se bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur et vengeur, qui réprouve la superstition, qui dé-

teste l'intolérance, et qui n'exige d'autre culte de la part des hommes, que celui de s'aimer et de se supporter les uns les autres. Quand on aurait une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudrait pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, et qu'il n'a saisis avec une espèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien substitué de meilleur. Le peuple est sans doute un animal imbécile qui se laisse conduire dans les ténèbres, quand on ne lui présente pas quelque chose de mieux; mais offrez-lui la vérité; si cette vérité est simple, et surtout si elle va droit à son cœur, comme la religion que je propose de lui prêcher, il me paraît infaillible qu'il la saisira, et qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureusement nous sommes encore bien loin de cette heureuse révolution des esprits.

Je viens enfin, sire, à ce prince tant loué pendant sa vie, peut-être trop déchiré après sa mort, mais auquel il me semble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui est dû, sans humeur comme sans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le pense aujourd'hui, et comme la postérité le pensera encore davantage, je prendrai, sire, la liberté de dire de ce prince, à votre majesté, ce que La Fontaine disait de S. Paul à son confesseur, *votre S. Paul n'est pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand et même d'utile; je conviens que les sciences, les arts et les lettres lui doivent beaucoup; mais ses guerres, souvent très-injustes, son faste, son orgueil, son intolérance, sa révocation de l'édit de Nantes, son dévouement aux jésuites, tout cela, sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres souverains d'avoir sur pied des armées énormes, il faut d'abord, sire, pour peu qu'on soit juste, commencer par convenir que dans la position actuelle, il est impossible aux souverains même les plus pleins de lumières, de ne pas suivre cet exemple; il serait également contre la raison, et contre ce qu'ils doivent à leurs sujets, de rester sans force, tandis que tout est armé autour d'eux jusqu'aux dents. Mais je prends la liberté de le demander à votre majesté, n'aimerait-elle pas mieux, si sa situation ne l'y forçait pas, avoir cent mille laboureurs de plus, et cent mille soldats de moins? les uns l'enrichiraient, les autres lui coûtent beaucoup. Je sais que ces grandes armées font finir les guerres plus tôt; mais, sire, ces guerres ne finissent que par l'épuisement; et il vaut, ce me semble, encore mieux, si on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de les perdre en six ou sept années. Je conviens

encore que ces grandes armées font qu'on n'est point obligé comme autrefois d'enrôler des soldats au premier coup de canon : mais, sire, un prince qui ne serait que guerrier et point philosophe, ne peut-il pas aussi abuser de ces grandes armées pour faire la guerre plus souvent et plus légèrement, comme Louis XIV lui-même se le reprochait au lit de la mort? D'ailleurs, les dépenses que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tension, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre?

Je m'aperçois, sire, par la fin de cette seconde feuille, et je m'en aperçois un peu tard, que j'abuse de la patience et des bontés de votre majesté. Je la supplie donc de pardonner à mon long et ennuyeux verbiage, de le regarder comme une suite du désir que j'ai de m'instruire avec elle, et surtout de lui témoigner les sentimens inaltérables de profond respect et d'éternelle reconnaissance avec lesquels je suis, etc.

Paris, 3 janvier 1771.

SIRE, votre majesté peut me dire comme Auguste à Cinna, dans la tragédie de ce nom :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnaissance à ses ordres réitérés; et puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avait destinée à mon voyage d'Italie, je croirais manquer à ce que je dois à mon auguste et respectable bienfaiteur, si j'insistais davantage pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

Votre majesté m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnaissant; c'est celui de sa très-plaisante, très-poétique, très-spirituelle et très-philosophique *facétie*. Je l'ai lue, sire, et relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir; et je me disais, en me donnant des coups de poing à la tête : maudit géomètre, triste ressasseur d'x et d'y, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des z? tu emploierais bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante; et puis, je me consolais en disant : cependant la facétie n'y perdra rien si l'auteur le veut. Car, qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose? Je ne doute pas que votre majesté n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand et mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, et le roi des philosophes. O mon

cher Voltaire, quelle douce et consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir ! je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi ?

Ce même Voltaire me mande, sire, que votre majesté lui a envoyé des vers charmans de la part du roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie ?* y aurait-il de l'indiscrétion à les demander à votre majesté ?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir debout, elle n'avait pas encore reçu l'ennuyeuse et longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si faiblement à son excellente lettre métaphysique du premier novembre dernier. Si je ne raisonne pas aussi bien que votre majesté sur ces matières épineuses et sur bien d'autres, j'ai du moins, sire, la satisfaction de voir que je pense à peu près comme elle, et j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en savoir si long avec l'auteur du *Système de la nature* sur des choses où l'on ne sait rien.

On dit qu'on a présenté à votre majesté une lunette de M. Béguelin. Elle doit être excellente, si elle ressemble à ses mémoires sur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaisir et de profit, et dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me suis occupé de ces matières, mais avec moins de succès que lui. Cet académicien, sire, est bien digne de la protection et des bontés de votre majesté.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour la conservation de vos jours précieux, pour la prospérité de vos entreprises, et pour la gloire et le bonheur que votre majesté mérite à tant d'égards. C'est avec ces sentimens, et avec le plus tendre et le plus profond respect, que je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

Paris, 1er février 1771.

Sire, j'ai eu l'honneur de remercier, il y a un mois, votre majesté de la facétie très-plaisante, quoique très-philosophique, qu'elle avait eu la bonté de m'envoyer. Je lui dois aujourd'hui de nouveaux remercîmens pour la lettre, non facétieuse, mais très-profonde et très-lumineuse, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire ; et je me serais acquitté beaucoup plus tôt de ce devoir, sans un rhumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, et dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, sire, et plus je vois, à ma grande satisfaction, que je ne diffère de votre majesté que par la manière de

m'exprimer sur l'existence et la nature de l'Être suprême, ou de l'Être appelé Dieu. Votre majesté ne veut pas qu'il soit purement matériel, et j'en suis d'accord; elle ne peut se former une idée d'un esprit pur, et j'en suis d'accord aussi; elle regarde Dieu en conséquence comme *l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent*. Il résulte, ce me semble, de cette proposition, que Dieu n'est autre chose, suivant votre majesté, que *la matière, en tant qu'intelligente*, et je ne vois pas qu'on puisse y rien opposer, puisqu'il est certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui est douée d'intelligence, et qu'on est très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, sire, parfaitement d'accord avec votre majesté sur la définition de la liberté. Je la définis ainsi que votre majesté, *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, et qui détermine notre choix*. Mais je prétends, et votre majesté n'en disconvient pas, ce me semble, qu'il y a toujours des motifs ou des causes quelconques qui nous déterminent *nécessairement*, et je ne vois pas que les observations de votre majesté prouvent le contraire; ceux qui résistent à leurs passions, y résistent par des motifs qui sont plus forts auprès d'eux que ces passions même; et les exhortations, les peines, les récompenses, lorsqu'elles déterminent les hommes, les déterminent par la raison qu'elles ont plus de pouvoir sur eux que les motifs contraires. Il me semble donc que nous agissons toujours *nécessairement*, quoique *volontairement*. C'est très-*volontairement* que je ne m'empoisonne pas, mais c'est en même temps *nécessairement*, parce que les raisons qui m'attachent en ce moment à la vie, sont plus fortes que celles qui pourraient m'en détacher.

Quant à la question de savoir s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raisonnable, comme je ne puis malheureusement apporter d'exemple du contraire, tandis que votre majesté a pour elle toute la surface de notre petit tas de boue, je serais bien tenté de croire qu'elle a raison. Si le traité de Westphalie permettait une quatrième religion dans l'Empire, je prierais votre majesté de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort simple où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité et la justice; et si la foule n'allait pas à ce temple au bout de quelques années (car il faut bien accorder quelques années à la raison pour gagner sa cause), votre majesté serait pleinement victorieuse; ce ne serait pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV;

je sens très-bien que votre majesté lui est très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais, comme avocat de la France, je prie votre majesté de convenir que ce beau royaume doit penser différemment d'elle sur ce sujet. Je ne sais si on y traitera les philosophes comme on y a traité les hérétiques; mais je sais que si ce malheur arrivait, les États de votre majesté seraient pour eux le plus flatteur et le plus glorieux asile, et ses bontés la plus douce consolation.

Je suis avec le plus profond respect, et une admiration égale à ma vive reconnaissance, etc.

P. S. Permettez-moi, sire, de joindre ici un ouvrage que votre majesté a eu la bonté d'approuver en manuscrit, et auquel j'ai fait quelques additions.

Paris, 6 mars 1771.

SIRE, j'ai reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de votre majesté, adressés à son confrère en royauté et en philosophie, l'empereur ou le roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remercîmens à votre majesté de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien se rendre au désir que je lui avais marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poésie française m'en avait fait. Mais je dois à votre majesté des remercîmens encore plus grands du plaisir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refuser à celui d'en assurer votre majesté, quoique je voie par la lettre charmante et très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est-à-dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire à votre majesté qu'en lisant, même dès la première fois, son excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, si elle le veut, un très-grand nombre de vers; et il me semble que le mérite des vers est qu'on les retienne. C'est même, selon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, sire, la liberté, tout géomètre que je suis, de dire que vos vers sont excellens, puisqu'une tête hérissée d'x et d'y trouve encore de la place pour eux, et je serai là-dessus,

Dur comme un géomètre en ses opinions.

Je vois que votre majesté a toujours une dent secrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que disait le duc d'Orléans, régent, à une de ses maîtresses qui parlait mal de Dieu : *Vous avez beau faire, madame, vous serez sauvée.* Votre majesté

aura beau dire aussi; elle est plus géomètre qu'elle ne pense, et que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les esprits justes précis et clairs, appartiennent à la géométrie; et en cette qualité nous espérons, sire, que votre majesté voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *signé son engagement* par ses écrits.

Tandis que votre majesté m'envoyait d'excellens vers, je barbouillais de mauvaise prose que je prends la liberté de lui envoyer. C'est un discours et un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en présence de sa majesté le roi de Suède, l'un à l'Académie des sciences, l'autre à l'Académie Française. J'ai eu occasion dans le discours de rendre à votre majesté l'hommage que lui doivent depuis si long-temps les sciences, les lettres et la philosophie, pour la protection dont elle les honore, et les ouvrages excellens par lesquels elle contribue à leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la justice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon discours; et en effet, sire, je n'ai fait qu'exprimer faiblement, quoiqu'avec toute la force et la vérité dont je suis capable, les sentimens profonds d'admiration, de reconnaissance et de respect dont toute la littérature française est pénétrée pour votre majesté. Le roi de Suède, son digne neveu, paraît vouloir marcher sur ses traces; il ne peut se proposer un plus beau modèle; ce prince emporte de France l'estime universelle, et l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, si ce n'est pendant quelques instans; mais ses bontés m'ont pénétré de reconnaissance. On dit qu'il doit voir votre majesté en passant à Magdebourg; qu'il aura de choses à lui dire de tout ce qu'il a vu, et quelle matière de réflexions pour votre majesté, moitié tristes, moitié plaisantes, mais toujours très-philosophiques, et telles en un mot qu'elle les sait faire!

Je suis avec le plus profond respect, et le plus *géométrique* dévouement, etc.

Paris, 21 avril 1771.

SIRE, j'ai reçu presque en même temps les deux dernières lettres dont votre majesté a bien voulu m'honorer; mon premier soin a été de répondre, s'il m'était possible, au désir que votre majesté me marque dans la seconde de ses lettres, de lire quelqu'une des fables de M. le duc de Nivernois. Comme il n'était point en ce moment à Paris, je lui ai écrit sur-le-champ, et je prends la liberté d'envoyer à votre majesté en original la réponse

qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réussi; je puis au reste satisfaire en partie votre majesté sur ce qu'elle désire de savoir du genre de ces fables. Elles sont plus dans celui de La Motte que des autres fabulistes, mais mieux écrites et avec plus de goût.

Je suis très-flatté de l'approbation que votre majesté a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paraît préférer le dialogue au discours, et je n'ai garde d'appeler de son jugement; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le discours m'est beaucoup plus cher que le dialogue, et je voudrais bien que votre majesté devinât par quelle raison.

Quant à notre petite controverse ou discussion métaphysique, il me semble qu'elle est épuisée, et qu'il serait fastidieux d'en ennuyer davantage votre majesté; je vois que tout bien pesé, il s'en faut bien peu que je ne pense tout-à-fait comme elle, et que si j'en diffère encore, ce n'est qu'autant qu'il le faut pour l'honneur de l'obscurité métaphysique. L'essentiel, comme le remarque très-bien votre majesté, c'est de sentir et de convenir que notre faible intelligence ne voit goutte en ces matières, et de ne pas surtout vouloir soutenir par les bourreaux et les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer sur de frêles argumens. La philosophie pourrait bien éprouver en France ce malheureux sort, si, comme on nous en menace, les jésuites y sont rappelés; le parlement qui les avait chassés, vient d'être chassé à son tour; il n'était guère plus tolérant qu'eux, et plus favorable à la philosophie; mais la cohorte jésuitique, si elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatisme, et Dieu sait ce que la philosophie deviendra.

Je joins mes regrets à ceux de votre majesté sur la mort du pauvre marquis. On ne peut apprécier son mérite littéraire avec plus de justice et de justesse que ne l'apprécie votre majesté dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au sujet de ses ouvrages et de son style. Mais ce qui me fait surtout chérir sa mémoire, c'est l'attachement aussi tendre que respectueux que je lui ai toujours vu pour votre majesté. Le voilà délivré des maux de la vie, et comme disait Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois bientôt, car je m'affaiblis sensiblement; et sans courir absolument la poste vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. M. de Mairan, mon double confrère, à l'Académie Française et à celle des sciences, vient de mourir à quatre-vingt-treize ans; je serais bien fâché d'aller jusque-là, car je n'ai pas lieu d'espérer une vieillesse aussi saine et aussi douce que lui. Pour Voltaire, il se traîne et il écrit

toujours; il est bien étonnant que sa tête puisse encore suffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéresse infiniment davantage, c'est que votre majesté puisse suffire encore long-temps à ses glorieux et utiles travaux. Les lettres surtout ont plus que jamais besoin d'elle et de la protection qu'elle leur accorde. Puissent-elles, sire, la conserver encore long-temps! ce sont les vœux que je ne cesserai de faire jusqu'aux derniers momens de ma vie; et ces vœux sont l'expression des sentimens de reconnaissance, d'admiration et de profond respect avec lesquels je serai toujours, etc.

Paris, 14 juin 1771.

Sire, les philosophes qui aiment à rire, et ce ne sont pas les moins philosophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre au pontife de son envoyé Mahomet. Je ne suis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans et les muphtis de toutes les sectes me paraissent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun est de subjuguer, par la superstition, la pauvre espèce humaine; ils ne diffèrent que par l'espèce de bride qu'ils mettent à leur monture, et ils pourraient se dire comme les médecins de Molière: *passe-moi l'émétique, et je te passerai la saignée.* Mais je soupçonne le révérendissime père en Dieu Ganganelli, d'avoir un secrétaire des brefs qui en sait plus long que lui, et qui se moque de ce que le pape cordelier lui dicte. On assure même que ce secrétaire des brefs est tout près de jouer un vilain tour à la chrétienté en procurant la paix aux schismatiques et aux incirconcis qui s'égorgent sans savoir pourquoi; il est vrai que ce mauvais tour à la chrétienté fera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le secrétaire, et qui le remerciera de ce qu'il ne se contente pas de faire rire les philosophes, et de ce qu'il veut encore essuyer les larmes de tant de malheureux.

Votre majesté fait donc l'honneur à la très-plaisante nation française de se moquer un peu d'elle, et de la croire créée et mise au monde pour ses menus plaisirs. Tout bon Français que je suis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque sujet; je ne sais ce qui résultera de bien ou de mal de tout ce qui se passe ici; mais je serai fort tranquillisé si la prophétie de votre majesté s'accomplit au sujet de la vermine jésuitique, et si l'État, la philosophie et les lettres n'ont pas le malheur de les voir reparaître. Un autre article non moins important m'intéresse; tout ce qui se passe me serait assez indifférent,

Si de quelque argent frais nous avions le secours,

comme dit Crispin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne soit encore plus difficile de rappeler l'argent dans nos bourses que les jésuites dans le royaume. Pour moi, sire, je ne subsiste depuis six mois que des bienfaits de votre majesté, et au lieu de dire *Benedecite* en me mettant à table tous les jours, je dis : *Dieu conserve Frédéric*. Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes possibles est gouverné, on est bien tenté de croire à la Providence. Encore, si en faisant diète on se redonnait un estomac, et qu'on rattrapât le sommeil, il n'y aurait que demi-mal; mais je suis destiné à passer des jours et des nuits presque également tristes; il faut céder et se soumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que soit en pensant, soit en végétant, soit en dînant, soit en jeûnant, soit en dormant, soit en veillant, il est un sentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur; c'est celui de la reconnaissance éternelle que je dois à votre majesté, de l'admiration qu'elle m'inspire et qui se renouvelle sans cesse, et du profond respect avec lequel lui sera dévoué toute sa vie, etc.

Paris, 17 août 1771.

SIRE, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en réponse à mes doléances sur le triste état des finances françaises, m'a rappelé la fable de la fourmi, qui, étant bien pourvue de toutes ses provisions, se moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne saurait manquer d'argent;* cela se peut; mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout-à-fait pris congé de nous, il s'est au moins si bien caché, qu'il serait difficile de déterrer sa retraite; M. l'abbé Terray, notre contrôleur-général, fait de son mieux pour la découvrir, sans en pouvoir venir à bout. Je ne sais pas si le P. Bouhours a eu raison, quand il a prétendu qu'on ne pouvait avoir de l'esprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danse, nommé Marcel, prétendait qu'il n'y avait que la France où l'on sût danser; ce serait bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien! dansez maintenant*; et quant à l'épigramme bonne ou mauvaise du P. Bouhours, j'aimerais mieux avec Crispin que nous eussions *la philosophie d'avoir de l'esprit en argent*. Votre majesté va peut-être me trouver bien Harpagon, et n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, et j'envisage dans le sort prochain dont je suis menacé, un grand

avantage pour mon estomac, qui n'aura sûrement plus d'indigestions à craindre. O Providence ! Providence ! il faut avouer que tout est arrangé pour le mieux, et que vous savez parfaitement, comme S. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonse disait, à propos du fatras des cercles qu'avait imaginés l'astronomie ancienne, que *s'il avait été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui aurait donné de bons avis ;* je suis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion s'attiédit, que Dieu avait pour le moins autant besoin de conseils quand il fit le monde moral que quand il fit le monde physique; mais je rejette bientôt cette pensée, quand je songe à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la surface de la terre, et à l'esprit de justice, de désintéressement, de vérité, qui règne sur l'espèce humaine. Il faut avouer, sire, qu'un pareil séjour est délicieux pour un philosophe, et qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulsé, soit par la faim, soit par une indigestion, soit par les vrais fidèles, russes ou mahométans, qui sont si dignement occupés à s'égorger. Votre majesté espère qu'il *se trouvera de bonnes âmes qui rétabliront la paix entre eux*. Mon premier mouvement est de le souhaiter; mais il reste à savoir si, tout bien considéré, c'est procurer un grand bien à la triste espèce humaine que de l'empêcher de se détruire. C'est à votre majesté à voir ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il est nécessaire qu'elle songe d'abord à se conserver ; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité et pour l'intérêt de la philosophie.

Votre majesté voudrait que j'écrivisse à Voltaire, à propos de philosophie, pour l'engager à ne point s'acharner sur les morts, ni sur les vivans qui sont censés morts, et qui devraient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, sire! il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conseil, et votre majesté voit quel en est le fruit. Il faut gémir sur le sort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un seul homme ait à la fois tous les talens et toutes les vertus, et qui devrait pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens, ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les représentations de votre majesté; je représenterai aussi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il est trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours; qu'il est trop juste pour ne pas rendre au mérite réel et reconnu la justice qui lui est due; que le plus grand homme a besoin d'indulgence, et s'en rend digne surtout par celle qu'il a pour les autres ; que non-seulement sa tranquillité, mais ses écrits même y gagneront, et que ces expressions

de sa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéressans, qu'il en est des auteurs à peu près comme des comédiens :

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avais à joindre l'exemple au conseil, et à lui rappeler les grands hommes qui n'ont opposé à la satire que la modération et leur gloire, je sais bien, sire, le modèle que j'aurais à lui proposer. Mais peut-être me répondrait-il que ce modèle est plus admirable qu'imitable, et je ne sais pas trop ce que j'aurais à lui répondre.

Je suis avec le plus profond respect, et une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie, etc.

Paris, 8 novembre 1771.

SIRE, je vois, par la dernière lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'est guère plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philosophie prévoyante se moquait un peu de notre embarras causé par nos sottises; et j'avais pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine Providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pyrénées à la mer Glaciale. Si je n'avais pas pour cette Providence le profond respect qu'elle mérite, je prendrais, je l'avoue en ce moment, un peu d'humeur contre elle, et je suis presque assuré que votre majesté la partagerait; car enfin, si nous avons pu en France prévoir et même empêcher une partie de la détresse où nous sommes, votre majesté n'est pas dans le même cas; cela me rappelle ce que disait un fameux maître à danser, nommé Marcel, à une femme son écolière, qui avait les pieds en dedans : *Madame*, lui disait-il en lui montrant un crucifix qui était dans sa chambre, *vous avez les jambes aussi mal tournées que ce crucifix-là ; il est vrai que pour lui ce n'est pas sa faute.* Mais laissons-là, sire, et les cigales et les crucifix; votre majesté croit que pour nous tirer du bourbier, il faudrait crier sur la place, *crédit rétabli ;* il y aurait, ce me semble, un autre mot à crier auparavant, *économie ;* sans cela on répondrait au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit est mort.* Mais il sera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire et de le persuader. Je ne lui écris guère sans l'exhorter à mépriser les chenilles qu'il écrase, et à

ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, et votre majesté voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laisser aller les choses et les hommes, et dire, non pas *tout est bien* comme Pope, mais *tout est comme il peut*. Les lettres auraient pourtant d'autant plus besoin de se respecter elles-mêmes, qu'il me semble qu'elles sont dans une situation moins favorable que jamais; il me semble même que dans presque toute l'Europe on est assez disposé à les opprimer. On prétend qu'on va supprimer ici le collége royal fondé par François Ier, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépense, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'État pour tous les professeurs de ce collége; à moins qu'on imagine d'affamer la philosophie pour la faire taire, ce qui serait fort bien imaginé. J'avoue que la philosophie a rendu aux souverains de grands services, ne fût-ce qu'en détruisant la superstition qui les rendait esclaves des prêtres; mais le champ est labouré, on n'a plus besoin des bœufs qui ont tiré la charrue, et on ne se soucie pas de les nourrir. J'ai tiré, sire, la charrue le mieux que j'ai pu, et selon mon petit pouvoir; votre majesté a bien voulu regarder mes efforts avec bonté; je lui dois la première récompense de mes travaux; je lui dois plus encore, ma subsistance dans le moment présent, grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière : mon économie ménagera le plus longtemps qu'elle pourra ces bienfaits, et elle aura recours sans hésiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le présent une autre grâce à demander à votre majesté; ce serait de vouloir bien faire chercher dans la bibliothèque de Magdebourg (si cette bibliothèque qui existait dans le dernier siècle n'a pas été transportée ailleurs) un ouvrage de Pline le naturaliste, qu'on prétend se trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, sire, de la vérité de cette anecdote; je n'ennuierai point votre majesté des raisons sur lesquelles est fondé mon doute; mais enfin l'objet est assez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *histoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie*. La littérature, qui a déjà tant d'obligations à votre majesté, lui en aurait une nouvelle, si elle voulait bien donner les ordres pour vérifier ce fait, et pour s'assurer au moins que ce précieux manuscrit n'existe pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant votre majesté de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il est mort au mois de janvier dernier dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivait assez obscuré-

ment, et même assez pauvrement, et qu'on assure avoir été la veuve du czarowitz Alexis, que son père le czar Pierre Ier fit mourir. Si la chose était vraie, cette femme serait la belle-sœur du feu empereur Charles VI, dont la femme était Wolfenbuttel comme celle du czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, était morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avait donné dans une grossese; mais on prétend qu'on avait enterré une bûche à sa place, qu'elle s'était enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, et de là à l'Isle-de-France, où elle avait épousé un officier nommé Maldack, dont elle portait le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, et dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paraissent prouver que cette femme était réellement la veuve du prince Alexis; il paraît certain qu'elle recevait une pension de la cour de Brunswick, et peut-être votre majesté pourrait-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 2 janvier 1772.

Sire, je crains que votre majesté ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque chose de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais, avant d'exposer à votre majesté l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéresse davantage sans comparaison, ce sont, sire, les très-humbles remercîmens que je dois à votre majesté des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, et du plaisir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'épître à sa majesté la reine de Suède est pleine de philosophie, de sensibilité, et cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut respecter lors même qu'ils s'égarent. Le poëme sur les confédérés est un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, et surtout de gaieté, ce qui n'était pas facile en un si triste sujet. Il y a dans ce poëme, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à votre majesté un éclaircissement; la Saint-Barthélemi en tableau chez l'évêque de Kiowie est-elle une vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, et assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poëtes se permettent? Je connais quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leurs pays; s'ils savaient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothéque un tel

tableau, je ne doute point qu'ils ne disent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenait qu'elle avait empoisonné son père : *si cela est, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en soit, je désire fort, sire, et avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie votre majesté de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerais surtout que le dernier chant eût pour titre : *La paix donnée par Frédéric-le-Grand aux confédérés et aux dissidens, aux Turcs et aux Russes, à l'Europe et à l'Asie.* Votre majesté ressemblerait à ce juge, qui faisait venir devant lui les parties, commençait par se moquer de leur querelle, et finissait par les faire embrasser et les renvoyer contentes.

Voilà, sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peut-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines et d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république des lettres, et je suis bien fâché que votre majesté ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrais que les réflexions si justes et si sages que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées et affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché, du moins pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais et si sûrs, et de mériter par là les bontés dont votre majesté m'a honoré.

Je viens maintenant, sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Histoire de madame Maldack*, sont les anecdotes vraies ou fausses que j'ai pu recueillir sur la prétendue veuve du czarowitz. Je crois sans peine que toute cette histoire est une imposture; mais votre majesté ne sera peut-être pas fâchée de savoir ce qu'on a débité en France à ce sujet, pendant la vie et depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avait une maison de campagne dans le village où cette femme faisait son séjour; et peut-être la cour de Brunswick, qui avait la bonté de lui faire une petite pension, et la cour de Russie, seraient-elles un peu étonnées de l'histoire et des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre : *Article destiné à la gazette du Bas-Rhin*, intéresse, sire, une famille honnête et estimable à tous égards, dont je suis l'ami depuis long-temps. Il a plû à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les États de votre majesté, à ce *corneur qui suit la Renommée*, comme votre majesté l'appelle très-plaisamment (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin); il a donc plû à ce folliculaire d'insérer

dans son n°. 88, un article injurieux à cette famille, à l'occasion de la mort d'un parent, homme de mérite, qu'elle vient de perdre. Cette famille, sire, implore les bontés de votre majesté, non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer la rétractation ci-jointe, avec ordre de l'insérer au plus tôt dans sa gazette, sans y changer un seul mot, et avec défenses de parler désormais ni en bien, ni en mal de cette famille, et de ce qui lui appartient. Comme elle sait les bontés dont votre majesté m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ses prières aux pieds de votre majesté, et je m'en acquitte, sire, avec d'autant plus d'empressement et de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je supplie donc très-humblement votre majesté, et avec la plus grande instance, de vouloir bien donner ses ordres pour la satisfaction de cette honnête et respectable famille.

Il ne me reste que l'espace nécessaire pour prier votre majesté de me faire dire si l'*Histoire germanique de Pline* se trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle, et de souhaiter que l'année où nous entrons soit pour votre majesté aussi glorieuse que les précédentes. Elle ne fera, s'il est possible, qu'ajouter encore aux sentimens de profond respect et d'éternelle reconnaissance avec lesquels je suis, etc.

Paris, 2 mars 1772.

Sire, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'est parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuse goutte dont votre majesté a été attaquée ne lui ayant permis de signer cette lettre qu'au bout de trois semaines. J'aurais eu l'honneur d'y répondre sur-le-champ, si dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avais été attaqué moi-même d'une espèce de goutte à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatisme dans cette partie, qui m'interdisait et le sommeil et la plus légère application.

Les vers charmans que votre majesté a eu la bonté de m'envoyer, n'étaient pas propres, sire, à guérir mon insomnie; ces deux nouveaux chants me paraissent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été surtout charmé de la peinture de l'Église catholique dans le troisième, et de l'alliance qui en résulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Mustapha. Dans le quatrième, la délivrance que la Sainte-Vierge Marie procure aux confédérés assiégés en s'adressant à son fils, est une imagi-

nation vraiment plaisante et poétique. Mais ce qui me plaît surtout de cet ouvrage, sire, c'est que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raison, que jamais elles n'ont été si bonnes amies, et que votre majesté sait partout mêler, suivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne sais ce que mes confrères les philosophes en pensent; je crois bien qu'ils pourraient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais si ces confédérés se plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Russie, j'entends d'un autre côté cent mille paysans et davantage qui se plaignent ou qui peuvent se plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; et tant que ces derniers seront oppresseurs, je ne verrai dans leurs ennemis qu'un maître qui rend à son valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'est à peu près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, et je ne suis nullement surpris que votre majesté travaille à empêcher, si elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, et que les maux de l'humanité, déjà si accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entassent encore par de nouvelles dévastations. Ce projet et ces vues sont bien dignes de l'âme de votre majesté; je sais plus, je sais qu'elle a fait proposer à une grande puissance de l'Europe de se rendre médiatrice, et je désirerais vivement, pour mille raisons, que les vœux si respectables de votre majesté pussent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raison, dans le conseil et les desseins des rois, et je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la sagesse et l'amour de l'humanité y président et règnent avec eux. S'il y a pour les mânes des sages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il soit, ne fasse des vœux semblables à ceux de votre majesté et aux miens, pour la paix et le bonheur de la malheureuse espèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne, aimable et vertueux philosophe; à toutes les qualités respectables qui me le rendaient cher, il en joignait une qui m'attachait encore particulièrement à lui, c'étaient les sentimens de respect et d'admiration dont il était rempli pour votre majesté. Combien de fois elle a fait le sujet de nos entretiens! combien nos cœurs s'échauffaient et s'attendrissaient mutuellement en parlant d'elle! combien de fois nous nous plaisions à répéter les obligations de toute espèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres et la philosophie!

Je m'attendais bien, sire, que l'histoire du prétendu ouvrage de Pline encore existant était une chimère, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de la fille de garde-robe qui a pris le nom

de sa maîtresse, la femme du czarowitz. Je n'insiste pas non plus sur ce qui concerne la famille de Mauléon ; et je respecte la manière de penser de votre majesté à ce sujet. J'aimerais pourtant mieux, qu'au lieu de persifler les pauvres encyclopédistes sur leurs vœux réels ou prétendus pour la liberté de la presse, elle eût bien voulu m'éclairer sur cette grande question, et me dire ce qu'elle en pense. Pour l'y engager, j'oserais presque hasarder avec elle quelques réflexions sur ce sujet. Je ne sais pas si cette liberté doit être accordée ; mais je pense que si on l'accorde, elle doit être sans limites et indéfinie. Car, pourquoi serait-il plus permis d'insulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il est un fripon, ou si on veut, qu'il est le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place qu'il est un voleur, un oppresseur ou un imbécile? En un mot, si la satire personnelle est permise, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la restreindrait aux faibles et aux petits, et pourquoi les forts et les grands n'en auraient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette sorte de satire devrait être interdite, depuis les rangs les plus élevés de la société jusqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la société et à la conservation de l'existence morale que la satire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute espèce, littérature, philosophie, matières même de gouvernement et d'administration, je pense que la liberté d'écrire sur ces sujets, de critiquer même, doit être pleine et entière, pourvu néanmoins, sire, que la satire en soit bannie, parce que, encore une fois, le but de la liberté de la presse doit être d'éclairer et non d'offenser. Mais il est temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en désirant à votre majesté une pleine délivrance et de la goutte et de la guerre, et en lui renouvelant les assurances des sentimens d'admiration, de reconnaissance éternelle, et du plus profond respect avec lesquels je suis, etc.

Paris, 16 mai 1772.

Sire, permettez-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à votre majesté sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connaître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. M. de La Grange vient de remporter, pour la quatrième ou cinquième fois, le prix de notre Académie des sciences, avec les plus grands éloges et les mieux mérités ; et je crois pouvoir annoncer

d'avance à votre majesté qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre Académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que M. de La Grange n'a pas, je crois, trente-cinq ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connaissances profondes et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point que votre majesté ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, et sur l'estime que votre majesté veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avais déjà lu, sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux Deux-Ponts, et j'avais admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand roi qu'il présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle votre majesté foudroie les *charlatans sacrés et profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; et les détracteurs des sciences, autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration le cinquième chant du poëme contre les confédérés. Je devrais peut-être néanmoins demander merci à votre majesté pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rosbach, à Créfeld et ailleurs. Mais, sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et, quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme disent les mendians aux gueux de leur espèce qui trouvent et ramassent quelques guenilles dans la rue.

Au reste, j'avouerai, sire, que le plaisir que me donnent vos vers et votre prose, quelque grand qu'il soit, n'est pas plus vif que celui que je ressens à un article de la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur

à votre majesté, et cette circonstance de sa vie n'en sera pas la moins glorieuse.

Le poëme du pauvre Helvétius *sur le Bonheur* est resté imparfait à sa mort. Cependant on assure qu'il sera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il est actuellement sous presse en Hollande; votre majesté pourra aisément en savoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, sire, une dignité nouvelle, celle de secrétaire de l'Académie Française; cette place demande plus d'assiduité que de travail; les émolumens en sont d'ailleurs très-peu de chose, et j'ajoute, les dégoûts et les désagrémens assez grands dans les circonstances présentes, où la littérature est plus opprimée et plus persécutée parmi nous que jamais.

Je ne ferai point à votre majesté le détail des traverses de tout genre que la philosophie et les lettres essuient; ce détail ne ferait que l'affliger, puisqu'elle ne peut y apporter de remède; elle se contente de protéger dans ses États les sciences et les arts, de gémir sur le sort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ses leçons et par son exemple ceux qui les cultivent. Au reste, pourquoi les sages se plaindraient-ils de leur sort? Ils liront le beau morceau qui commence le cinquième chant de votre poëme sur le malheur commun à tous les états; ils jeteront les yeux sur tout ce qui les environne, et ils répéteront ce beau vers de votre majesté:

C'est même joie et ce sont mêmes pleurs.

Je suis avec tous les sentimens de profond respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

Paris, 1er. juin 1772.

Sire, un jeune militaire, plein d'ardeur, d'esprit et de connaissances, nommé M. de Guibert, désire de mettre aux pieds de votre majesté l'hommage que lui doivent tous les militaires et tous les philosophes. Il prie votre majesté de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est joint ici, et dont il est l'auteur, et comme il connaît les bontés dont votre majesté m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir son livre et son profond respect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaisir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle semblable des progrès qu'on a faits dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, sire, que

M. de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il est pénétré pour le génie que votre majesté a su porter dans cet art nécesaire et funeste. C'est au César de notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque estime, l'auteur serait infiniment flatté du témoignage que César voudrait bien lui en donner; ce serait la plus noble récompense de son travail.

L'Académie des sciences de Paris a élu pour associé étranger M. de La Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à votre majesté; il a dû l'unanimité des suffrages à son mérite supérieur, et en même temps à l'assurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feraient une chose agréable à votre majesté, dont le nom est si cher et si précieux aux sciences par la protection qu'elle leur accorde, et les lumières qu'elle y répand.

L'Europe espère, sire, que votre majesté ne se contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte et la Russie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne cesse point d'avoir à cœur, c'est d'obtenir du sultan Mustapha la réédification du temple de Jérusalem, pour l'embarras de la Sorbonne et le menu plaisir de la philosophie. Mais, ce que je désire encore plus, c'est que l'être, quel qu'il soit, qui préside à l'univers, conserve long-temps votre majesté pour l'avantage de cette pauvre philosophie, persécutée ou vilipendée presque partout ailleurs que dans vos États.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 14 août 1772.

Sire, je n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont votre majesté a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choisir un professeur de rhétorique et de logique pour son académie des gentilshommes. Après les informations et les perquisitions les plus exactes, je crois y avoir réussi, et j'ai l'honneur d'envoyer ce professeur à votre majesté. Je crois pouvoir lui répondre de sa capacité, de son caractère et de sa conduite. J'écris sur ce sujet plus en détail à M. de Catt, qui en instruira votre majesté.

Ce n'est point, sire, comme *philosophe encyclopédiste* que j'ai pris la liberté d'envoyer à votre majesté l'*Essai de Tactique* de M. de Guibert; c'est comme admirateur avec toute

l'Europe des grands et rares talens militaires de votre majesté, que j'ai cru devoir lui faire connaître un ouvrage où l'on rend à ces sublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont votre majesté est le meilleur juge que l'auteur puisse désirer, et celui dont le suffrage peut être le plus honorable et le plus flatteur pour lui. Ce suffrage, sire, pourrait en cas de besoin être mis dans la balance contre celui de tout le reste de l'Europe, comme Lucain y a mis le suffrage de Caton contre celui des dieux. Je vois avec peine que votre majesté n'a pas été contente d'un endroit du discours préliminaire, où elle a cru voir que les Prussiens étaient accusés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage sous les yeux pour justifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, et à qui je ne puis demander raison de ce reproche. Mais je suis bien sûr au moins que son intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gnagné au moins douze batailles. Je suis persuadé qu'il a voulu dire seulement que les Prussiens n'auraient pas eu tant de succès, s'ils n'eussent été que braves, et s'ils n'eussent eu à leur tête un général aussi consommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus nécessaires que jamais; et cette assertion, bien loin d'être un reproche, me paraît au contraire un nouvel éloge, et de ces braves troupes, et surtout du héros qui les commande. Voilà, sire, ce que ma *philosophie encyclopédiste* croit pouvoir répondre à votre majesté pour justifier un jeune militaire dont je connais toute l'admiration pour elle, et toute l'estime qu'il fait de ses troupes. Je ne serai pas aussi empressé à me justifier moi-même de ce que votre majesté ajoute, que je *n'aime pas la guerre;* et comment pourrais-je m'en justifier auprès d'un prince philosophe, qui a si bien peint dans ses ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité; qui ne l'a jamais entreprise que forcé par les circonstances; qui, depuis quatre à cinq ans, ne paraît occupé qu'à l'éviter, et qui s'est conduit pour y parvenir avec une sagesse et une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration?

Je ne doute point que Mustapha ne fasse le mieux du monde de se conformer aux sentimens pacifiques que votre majesté lui a inspirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne serai point content que votre majesté ne lui ait fait dire au moins un petit mot du temple de Jérusalem. Cette réédification, sire, est ma folie, comme la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney. Je sais bien que si la Sorbonne voyait ce temple de

bout, elle trouverait moyen d'éluder la prophétie; elle a répondu, dieu merci, à des objections toutes aussi pressantes; mais j'ai cependant encore assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers momens de l'objection, elle aurait quelque petit embarras; et je désirerais fort que Mustapha eût l'esprit de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous irions à la messe comme à l'ordinaire, en riant seulement un peu plus de ceux qui la diraient.

Je ne sais si votre majesté osera faire part aux Russes, ses chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avait, dit-on, passé quelques mois à Paris, où il avait appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait faire un habit du vert le plus élégant du monde; un cheval, qui l'a vu habillé de la sorte, a pris le tout pour une botte de foin, et l'a mordu si vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de vert en est sérieusement malade. Je crois que l'infanterie russe est habillée de vert; cet événement, sire, ne serait-il pas une bonne raison pour lui faire changer d'uniforme?

Hélas! sire, je ris et je n'en ai pas trop d'envie. Car si les chevaux de Spa prennent les Russes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquisiteurs de France prennent les philosophes pour des bottes de foin qui ne sont bonnes qu'à brûler. Je suis dégoûté d'écrire, et, malgré le peu de cas que votre majesté fait de la géométrie, je me réfugierais dans cet asile, si ma pauvre tête pouvait encore supporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant essayer la continuation de l'histoire de l'Académie Française; mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma pensée! heureux même si, en la cachant, je puis au moins la laisser entrevoir!

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance et la plus immuable admiration, etc.

Paris, 22 août 1772.

Sire, cette lettre sera présentée à votre majesté par M. Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu M. Toussaint, à l'académie royale des nobles, et à l'académie royale des sciences, deux établissemens qui honorent également votre majesté, l'un par son institution, l'autre par son renouvellement et par la protection que lui accorde le philosophe des rois, et le roi des philosophes. M. de Catt a déjà dû, sire, rendre compte à votre majesté des infor-

mations exactes et multipliées que j'ai prises au sujet de M. Borrelly. Je suis persuadé, sire, et d'après ces informations, et d'après ce que je connais par moi-même de ses talens et de son caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie votre majesté de vouloir bien l'honorer. J'ai été assez heureux jusqu'à présent pour répondre à la confiance de votre majesté dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

M. Borrelly, en présentant cette lettre à votre majesté, s'est chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui est de mes amis, m'a chargé de présenter à un aussi excellent juge. Cet auteur, sire, est M. le chevalier de Châtelux, homme de qualité, et d'une des plus anciennes maisons de France, brigadier des armées du roi, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit et de mérite, et pénétré d'admiration pour votre majesté. L'application constante que M. le chevalier de Châtelux donne à son métier, ne l'empêche pas, sire, à l'exemple de votre majesté, de cultiver avec succès les lettres et la philosophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à votre majesté, lui prouvera qu'il joint à une connaissance très-étendue de l'histoire, des vues philosophiques, l'amour de l'humanité et le talent d'écrire. Il se propose de prouver que l'espèce humaine est moins malheureuse qu'autrefois, et que son malheur ira toujours en diminuant, grâce au progrès des lumières. Je le souhaite encore plus que je ne l'espère. Mais, de quelque manière que votre majesté pense à ce sujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inspirera de l'estime pour l'auteur, qui serait infiniment flatté que votre majesté voulût bien l'en assurer elle-même. Il mérite d'autant plus, sire, de recevoir de vous cette marque flatteuse de bonté, qu'il est presque aujourd'hui la seule personne distinguée par sa naissance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres et ceux qui les cultivent. Ah! sire, que ces lettres infortunées ont besoin de conserver long-temps un protecteur tel que vous! Il y a long-temps, à dater du ministère du cardinal de Fleury, et même de plus loin, qu'elles sont en France, sans encouragement et sans considération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, et il n'y a pas un homme en place qui ne soit leur ennemi secret ou déclaré. Votre majesté, qui a eu la bonté de me marquer sa satisfaction de ma nouvelle et très-mince dignité de secrétaire de l'Académie Française, ne peut pas s'imaginer toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aie eu l'unanimité des suffrages; j'avais contre moi tous nos académiciens de cour et d'église, c'est-à-dire

près d'un tiers; mais ce qui me console et me flatte, parce qu'enfin il est agréable d'être jugé par ses pairs, j'avais pour moi tous mes confrères les gens de lettres, excepté un seul qui est prêtre et dévot politique; et un habitant de Versailles m'a assuré que, malgré la pluralité des suffrages, j'aurais eu l'exclusion de la part de la cour, si les marques de bonté et d'estime que j'ai reçues des étrangers, et surtout de votre majesté, n'avaient été ma sauve-garde. Ce n'est pas la première fois, sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de votre majesté, pour me mettre à l'abri de la persécution dans mon propre pays. Le maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philosophie et de toute espèce de mérite, cet homme si gratuitement célébré par le philosophe de Ferney, était à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réussir, il s'en est vengé sur le pauvre Delille, auteur des *Géorgiques*, qu'il a fait exclure de l'Académie, quoiqu'il eût eu presque l'unanimité des suffrages, et qu'il soit aussi estimable par son caractère et par sa conduite que par ses talens. Il est bien flatté, sire, et bien honoré du désir que votre majesté lui témoigne de voir une traduction entière de *Virgile* de sa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La superstition aura beau faire, les gens de lettres sont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite.

On m'a assuré qu'on trouvait aux Deux-Ponts le poëme *du Bonheur* de M. Helvétius, et qu'il y a une très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'assure aussi qu'on imprime actuellement un autre ouvrage en prose et beaucoup plus considérable du même M. Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre; mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de l'*Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. Je prends la liberté, sire, de joindre à ce long et ennuyeux verbiage en prose, un portrait qu'on vient de graver ici, et au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour votre majesté, à qui je crois que ces mauvais vers sont connus. Ce portrait, sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à votre majesté. Je voudrais que ces vers fussent meilleurs; mais cependant j'oserai dire avec Despréaux, dans un sujet bien différent :

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;

Et sans aller rêver dans le double vallon,
Le sentiment suffit, et vaut un Apollon.

J'ai placé, sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV et Voltaire, et j'espère que votre majesté ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste là, sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de votre majesté. J'ajouterai seulement que si votre majesté avait encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

Paris, 9 octobre 1772.

SIRE, j'ai reçu la nouvelle diatribe de votre majesté contre les *pauvres* et très-pauvres confédérés polonais, et leurs non moins *pauvres* alliés; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poésie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent, par leur ridicule conduite, de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaîté et de légèreté dont elle est remplie. Cependant, sire, permettez-moi d'ajouter comme bon et même brave Français, que j'aurais autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaisanterie : je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire; je suis seulement fâché que le bout du bâton dont votre majesté a frappé les Polonais, soit allé jusqu'aux chevaliers qui les ont secourus; quoi qu'il en soit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des nasardes qu'on leur donne; c'est à eux à voir s'ils les acceptent.

Ce qui me plaît le plus, sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'est la paix qu'elle nous annonce.

Car, quoique je me pique, tout géomètre que je suis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la paix et l'union entre les hommes. La lettre que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire me confirme dans cette douce espérance, en me faisant envisager cette paix comme prochaine. On nous assure pourtant ici que le congrès est rompu; mais sur la parole de votre majesté, que je crois comme la vérité même, j'espère que s'il est rompu, il se renouera bientôt, grâce à la *péroraison en poche* dont votre majesté me fait l'honneur de me parler, et qui, autant que je puis le deviner, doit être une péroraison très-efficace. Plein de confiance, sire, en cette éloquente péro-

raison, je me suis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les encyclopédistes, qui ont avec l'Église cela seul de commun, d'abhorrer le sang comme elle. Plaisanterie à part, sire, cette paix comblera de gloire votre majesté, qui joue dans toute cette affaire un rôle si grand et si digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à votre majesté est, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, sire, est toujours bonne, quand elle vient d'une aussi bonne source, et qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je suis seulement fâché, et mes confrères les encyclopédistes partagent ma peine, que la *réédification* de ce temple si *édifiant* de Jérusalem ne puisse pas faire dans le traité un petit article secret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir sur les bords du Jourdain; j'espère au moins que les Turcs se feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philosophe en effet, et chrétien pour la forme, et que ce héros philosophe et mauvais chrétien rendra ce petit service aux juifs, dont il pourrait même tirer quelque argent à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnaissance.

Le professeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, doit actuellement, si je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'espère que votre majesté l'aura vu, et je ne doute point qu'il ne justifie, par son travail et par sa conduite, ce que j'ai annoncé de lui. Je ne sais si votre majesté est informée que M. Thiriot, chargé de sa correspondance littéraire, tire absolument à sa fin; en cas que votre majesté ne lui ait pas déjà destiné un successeur, et qu'elle veuille bien avoir sur ce sujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui proposer pour remplacer M. Thiriot, et aux mêmes conditions, M. Suard, homme d'esprit, de goût et de probité, qui a travaillé long-temps avec succès au *Journal étranger* et à la *Gazette littéraire*, et qui est auteur d'une excellente traduction française de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson. J'ose assurer votre majesté qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer M. Thiriot, et j'ose de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connaît pour ce qui l'intéresse, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention scrupuleuse que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance, et la plus sincère admiration, etc.

novembre 1772.

SIRE, je viens de recevoir la belle médaille que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, et qui a pour objet les nouveaux États qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato* prouve que votre majesté n'a fait que rentrer dans des possessions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, si je ne me trompe, maîtresse en grande partie du commerce de la Baltique, et j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me semble, encore eu un maître si couvert de gloire; j'espère qu'elle s'en trouvera bien, et l'Europe aussi, quant au commerce qui en dépend, et je souhaite ardemment pour l'un et pour l'autre la continuation des jours glorieux de votre majesté. Je me doutais bien que la *péroraison* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses dernières lettres, serait efficace pour engager à la paix M. Mustapha, et je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix si désirée et si nécessaire soit enfin sûre et prochaine, comme votre majesté veut bien me le faire espérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combustibles*, et peut-être même assez près de vos États; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a su jeter si efficacement de l'eau sur le feu qui brûlait depuis quatre ans, sera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore. Il vaut mieux pour votre majesté de s'occuper, comme elle le fait avec tant de succès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'espère qu'elle sera contente du professeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que votre majesté recevra, par ce courrier-ci, une feuille littéraire de la part de M. Suard, que j'ai eu l'honneur de proposer à votre majesté, pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, et j'ai lieu de croire que votre majesté ne sera pas mécontente de la feuille que M. Suard lui envoie. Il se conformera avec autant de zèle que d'intélligence à tout ce que votre majesté pourra désirer, et je prends la liberté en conséquence de renouveler à votre majesté mes très-humbles prières pour lui demander, en faveur de M. Suard, les mêmes bontés dont elle honorait M. Thiriot. J'attends à ce sujet ses derniers ordres, et j'ose me flatter qu'ils seront favorables.

J'ai envoyé à M. le chevalier de Châtelux, qui en ce moment n'est point à Paris, la lettre dont votre majesté l'a honoré, et je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire incessamment

lui-même ses très-humbles remercîmens à votre majesté. Il est digne de ses bontés et de son estime par ses connaissances, son caractère, son ardeur pour s'instruire et son application à son métier, qui ne souffre point de ses autres études; et il n'est que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ses semblables. La plupart de nos courtisans sont même plus qu'indifférens aux lettres; ils en sont les ennemis déclarés, parce qu'ils sentent au fond de leur cœur que les hommes éclairés les méprisent, et il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, et nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe; c'est dommage, car nous étions faits pour être aimables.

Votre majesté ne veut donc pas encore donner à la Sorbonne, ou lui procurer au moins, par l'entremise de Mustapha, la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle serait un peu embarrassée de retrouver de bout? Je me soumets à tout pour la plus grande gloire de notre sainte religion, qui est pourtant plus intolérante et plus persécutrice que jamais. Dieu merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux; des insomnies presque continuelles m'annoncent une disposition inflammatoire qui se terminera vraisemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes possibles. Je me consolerai sans peine si le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de votre majesté ce qu'il paraît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus sincère, du plus reconnaissant et du plus dévoué de ses admirateurs. C'est avec ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai toute ma vie, etc.

Paris, 1er. janvier 1773.

SIRE, pénétré, comme je le suis, des sentimens aussi tendres que respectueux que votre majesté me connaît depuis long-temps pour sa personne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, à peu près comme Démosthène commence sa harangue *pour la couronne. Je prie d'abord tous les dieux et toutes les déesses de conserver* dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince si précieux aux lettres, à la philosophie, et à moi chétif personnage en particulier. Je prie encore ces mêmes dieux, s'il est vrai que *le cœur des rois* soit *entre leurs mains*, de vouloir

bien conserver ce grand et digne prince dans les sentimens de bonté dont il m'a honoré jusqu'ici et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnaissance, de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

Cette admiration, sire, augmenterait, s'il est possible, par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que votre majesté vient d'écrire à M. de Voltaire. Comme il sait toute mon amitié pour lui, et tout ce que je sens pour votre majesté, il n'a pas cru faire une indiscrétion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à personne, mais que je voudrais faire lire à tous les gens de lettres, pour les pénétrer des sentimens qu'ils vous doivent. L'estime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnaissance, et la manière dont vous exprimez cette estime est pleine de cette grâce et de ce charme que toutes les lettres de votre majesté respirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'aient point de philosophes*, est surtout charmant, ainsi que l'article de la *lyre de la Henriade, d'Amphion* et du poisson qui le porta, et ce que votre majesté ajoute, que *c'est tant pis pour les..... s'ils n'aiment pas les grands hommes*, est digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour moi, ce sera désormais le refrain de tous mes discours, en voyant les lettres opprimées et persécutées comme elles le sont.

Il faut que ces pauvres ignatiens soient bien malades, puisqu'ils ont recours à un médecin tel que votre majesté, qui en effet n'a guère de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils soient contens de la réponse de votre majesté, et qu'ils lui fassent l'honneur de l'*affilier* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui aurait bien pu se passer de cet honneur, et au pauvre misérable roi Jacques II, qui était plus fait pour être frère jésuite que pour être roi. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que le roi d'Espagne, qui sollicite vivement la destruction de cette vermine, soit fort édifié de l'ambassade qu'elle a envoyée à votre majesté pour se mettre sous sa protection spéciale. Je ne doute point que quand il saura cette nouvelle intrigue jésuitique, qui leur a valu de la part de votre majesté un si excellent persiflage, il ne redouble ses efforts auprès du S. Père pour leur destruction et pour notre délivrance. Je sais qu'après l'anéantissement de leur ordre, la philosophie et les lettres n'en seront guère mieux dans la plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce sera un nid de chenilles de moins, et de chenilles très-pullulantes et très-dangereuses.

Le jugement que votre majesté porte du poëme de M. Helvétius, dans sa lettre à M. de Voltaire, est, comme tous ses autres

jugemens, très-juste dans les deux sens de *justice* et de *justesse*. Je suis persuadé, ainsi que votre majesté, que l'auteur aurait retouché ce poëme avant de le publier, s'il eût assez vécu pour faire ce présent aux lettres. Mais votre majesté n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a mise à la tête de cet ouvrage, et qui me paraît pleine de goût, de philosophie, de sensibilité et très-bien écrite ? Nos prêtres n'en sont pas contens, et c'est pour cette préface un éloge de plus.

Votre majesté ne veut donc plus de correspondant littéraire. J'avoue que notre littérature est un peu en décadence; nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien passagères, et peu de fruits; cependant, ce qui doit nous consoler, c'est qu'il me semble que les autres peuples ne font pas mieux que nous, et que si nous sommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus distinguée. J'ai peur que nous ne conservions pas même long-temps cet avantage, et que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût et à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait sa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le silence sur le sort qui menace notre littérature; et ma seule consolation est de savoir qu'il y a encore dans le Nord un héros philosophe qui connaît le prix des lumières, qui aime et protége les lettres, et qui sert tout à la fois de chef et d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, ce vendredi-saint 9 avril 1773.

SIRE, les nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de votre majesté, que j'ai respecté ces occupations, et craint d'importuner votre majesté par mes bavarderies philosophiques ou littéraires. Ce n'est pas que je n'aie été fort occupé du grand prince qui, après avoir été si long-temps le héros du Nord, semble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, sans cesser d'en être le héros. Mais, sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de votre majesté, je désirerais fort, pour son repos et sa conservation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ses voisins, et que les circonstances ne la forçassent pas à se montrer encore une fois héros de la guerre. On nous menace si fort de ce fléau, *que moi, qui dieu merci de courage me pique*, comme le souriceau de La Fontaine, *j'en suis presque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fusil n'ont pas l'air d'atteindre sitôt, mais pour votre majesté, qui a beaucoup plus à craindre

de la fatigue que de ses ennemis, si elle peut en avoir. Le losophe Fontenelle, dans le temps des troubles du système, un jour à l'*audience* ou à l'*audiance* du régent qui l'aimait et dit : *Permettez-moi, monseigneur, de vous demander en tout humilité, si vous espérez vous en tirer?* Je ne ferai pas la même question à votre majesté, qui s'est tirée d'affaires plus difficiles ; je prendrai seulement la liberté de lui dire, si elle nous conserve la paix, *Dieu vous bénisse!* et si elle est forcée à la guerre, *Dieu vous conserve!*

Si je jugeais des occupations de votre majesté par la lettre pleine de philosophie et de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirais qu'elle n'est livrée qu'à la littérature et aux beaux-arts; on ne soupçonnerait pas que les choses dont elle parle si bien et avec un détail si profond, ne fussent qu'un délassement pour elle, et un délassement de quelques instans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer votre majesté; mais cette admiration sera pour moi un sentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, sire, de la philosophie et des lettres qui crient à votre majesté comme David fait à son dieu dans ses psaumes : *Ne m'abandonnez pas, seigneur, car je n'espère qu'en vous.*

Cette pauvre philosophie a déjà eu cet hiver une alarme assez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été sérieusement malade, et pour la damnation duquel les âmes pieuses faisaient déjà les prières les plus touchantes. Il est mieux, et j'espère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner quelque façon à la vigne du Seigneur.* La littérature et la nation feraient en lui une perte immense et irréparable, et d'autant plus cruelle dans les circonstances présentes que notre pauvre littérature est en ce moment livrée plus que jamais aux ours et aux singes. Votre majesté n'a pas d'idée de la détestable inquisition qu'on exerce sur tous les ouvrages, et des mutilations intolérables qu'on fait essuyer à tous ceux qu'on croit capables de dire quelques vérités. Il me semble que cette rigueur est bien maladroite; car ceux qui, par complaisance et pour avoir la paix, se seraient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout-à-fait, prendront le parti de ne se rien ôter, et de se livrer à Marc-Michel Rey ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits et avec toute leur virilité. Je ne sais pas si c'est l'usage chez votre majesté, comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la castration; on traite ici les gens de lettres comme les chats; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que votre majesté fait de la géométrie, je me concentrerais dans cette étude, si ma

pauvre tête me le permettait; le calcul intégral et la précession des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paisible, mais fatigante, je m'amuse à écrire l'histoire de l'Académie Française, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire, et dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du siècle. Je ne sais si cet ouvrage sera jamais fini, encore moins s'il paraîtra de mon vivant; si tous ceux dont j'ai à parler ressemblaient à votre majesté, l'écrivain serait soutenu par sa matière; mais, quand je pense que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à disséquer, et de l'autre de plats censeurs à satisfaire, la plume me tombe des mains presque à chaque instant. Continuez, sire, à tenir la vôtre comme vous tenez votre épée; mais continuez-moi surtout les bontés dont votre majesté m'honore, et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne par la tendre et profonde vénération avec laquelle je suis, etc.

Paris, 14 mai 1773.

SIRE, il paraît bien, par les deux pièces que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudesques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car assurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours;* et ce chat teutonique si redoutable n'éviterait pas dans notre terrible Gaule le couteau sacré des druides. Mais aussi ce chat teutonique est à la tête de cent cinquante mille dogues à qui il commande, et qui ne lui laisseraient couper ni les griffes, ni quelque chose de plus précieux encore, dont ses écrits sont bien pourvus. Je n'en voudrais pour preuves, sire, entre mille autres, que ces deux pièces, si pleines d'esprit, de raison, d'une philosophie aussi saine qu'éloquente et de vers excellens. Je remercie très-humblement votre majesté de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adressât des vérités si utiles et si heureusement exprimées. J'ai surtout été enchanté, en digne géomètre que je suis, du petit calcul des trois cent trente écus comptés au lieu de mille, et je pense comme votre majesté que ce petit calcul, si on en faisait éprouver à nos druides le résultat fâcheux, serait le meilleur moyen de les dégoûter des sottises qu'ils nous débitent. L'épître au marquis d'Argens, ou plutôt à son ombre, est pleine de poésie, de facilité et d'imagination; et la philosophie, qui est obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la Providence d'avoir dans le héros de ce siècle un soutien tel que vous, et de pouvoir s'exprimer si fortement, si librement

et si noblement, à l'ombre de votre trône et de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à votre majesté de l'assurance qu'elle veut bien lui donner, que le Nord, et par conséquent l'Europe, resteront en paix. Elle craindrait moins la guerre, sire, si elle ne devait se faire qu'entre les druides; la philosophie respirerait tandis qu'ils s'égorgeraient : mais les druides, entre autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le secret de se faire dispenser de se battre ; et ils sont en effet si précieux à l'espèce humaine, qu'on ne saurait trop les conserver. Quoi qu'il en soit, sire, c'est du moins une consolation pour la philosophie, de savoir que les pauvres peuples se contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire par les druides, et qu'ils feront trève pour s'égorger. Que Dieu et Frédéric les maintiennent en de si bonnes dispositions !

Je n'aurai donc, sire, grâce à Dieu et à vous, aucune idée triste qui me trouble dans la confection de l'*Histoire de l'Académie Française;* je me sers du mot *confection*, parce que je regarde cette histoire comme une espèce de pilule que le secrétaire est obligé de faire et d'avaler. Je tâcherai néanmoins, comme de raison, de la dorer le mieux qu'il me sera possible, et pour moi-même, et pour ceux qui voudront en goûter après moi; je ferai comme Simonide qui n'ayant rien à dire de je ne sais quel athlète, se jeta sur les louanges de Castor et de Pollux.

Votre majesté a bien raison sur notre littérature; Voltaire en soutient encore l'honneur, quoique faiblement; mais il laisse bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le suivre. Il est vrai, comme votre majesté le remarque, que c'est principalement aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Nous sommes rassasiés de chefs-d'œuvre; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; et d'ailleurs l'inquisition littéraire, qui est plus atroce que jamais, tient tous les esprits à la gêne. Votre majesté n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites et des fanatiques contre la malheureuse philosophie. Comme ils voient que leur maison brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées sur les passans. Toute la basse littérature est à leurs ordres, et crie sans cesse, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les sermons. La plupart sont des hommes décriés pour leurs mœurs, et quelques uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère la sainte Église emploie ce qu'elle peut pour sa défense; et en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philosophie peut bien dire à Dieu avec Joad :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !

Ce malheur, sire, ne sera pas grand, tant qu'il plaira à l'Être suprême, qui a jusqu'ici conservé la philosophie au milieu de tant de brigands, de conserver votre majesté, dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, sont si nécessaires à la bonne cause. Je ne sais si les commis des bureaux ouvrent les lettres : j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique; mais supposé qu'ils aient pris copie des deux épîtres de votre majesté, et qu'ils en fassent part au grand aumônier, je doute que ce discret *Flamen* les fasse courir à Versailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les lisant : *Vive notre chef, notre protecteur et notre modèle !* Je porte d'avance aux pieds de votre majesté tous les vœux qu'ils feront pour sa précieuse conservation, et j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont mise depuis si long-temps dans mon cœur. C'est avec ce sentiment que je serai toute ma vie, etc.

Paris, 17 mai 1773.

Sire, M. de Guibert, colonel commandant de la légion corse, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à votre majesté, est l'auteur de l'*Essai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philosophe indigne, d'envoyer de sa part l'année dernière à l'illustre fondateur de la tactique moderne, et que ce grand maître m'a paru honorer de son suffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre siècle, a désiré, sire, de venir mettre sa personne aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le spectateur des qualités sublimes de *Frédéric-le-Grand,* et de pouvoir dire, *je l'ai vu.* J'ose assurer votre majesté que M. de Guibert est bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il est pénétré pour elle, par l'étendue et la variété de ses connaissances, par le désir qu'il a de les éclairer des lumières supérieures de votre majesté, enfin par les vertus que votre majesté préfère au génie même, par l'honnêteté de son caractère, la simplicité de ses mœurs et la noblesse de son âme. Quoiqu'il fasse, comme il le doit, de l'étude de son métier sa principale et sa plus chère occupation, il a su donner aux lettres et à la philosophie, et avec le plus grand succès, tous les momens que cette étude a pu lui laisser : il vient chercher dans votre personne le modèle et l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre plusieurs grands hommes, et il mérite, sire, d'admirer

également en vous le général et l'écrivain, le monarque et le philosophe. Après avoir pris votre majesté pour juge de ses essais militaires, il oserait aussi, s'il ne craignait de lui dérober des instans précieux, lui soumettre ses essais dans un genre bien différent, mais où les leçons de votre majesté ne lui seraient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le sujet est *le Connétable de Bourbon,* et dont il serait très-flatté que l'auteur du poëme de *la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, sire, à un humble et timide géomètre de prévenir le jugement que votre majesté portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me serais bien mépris sur le plaisir qu'elle m'a fait, si les sentimens de grandeur et de vertu dont elle est remplie ne méritaient pas à M. de Guibert votre estime et vos bontés. Une des marques les plus flatteuses, sire, que votre majesté pût lui en donner, serait de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres savantes qui rendent les Prussiens si célèbres et si formidables. J'ai lu, je ne sais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, se rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes macédoniennes qui avaient fait repentir son maître d'avoir attaqué le leur; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponse qu'Alexandre-le-Grand devait lui faire, *venez et voyez;* et que l'officier, après avoir admiré cette belle et grande machine, dit en prenant congé du prince : *J'ai vu les roues et les ressorts; mais l'art de les faire mouvoir est un secret dont le génie seul a la clef; je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce secret; et malheureusement pour le roi de Perse mon maître, il ne saurait l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, sire, de prévenir votre majesté que M. de Guibert, en venant auprès d'elle admirer et s'instruire, désire surtout effacer jusqu'aux plus légères traces de reproche qu'une phrase de son livre a mérité de votre part. Il rend justice, avec toute l'Europe, à la valeur si généralement reconnue des troupes prussiennes, et serait d'autant plus honteux de penser autrement, qu'il se verrait seul de son avis. Cependant il osera dire à votre majesté, dût-il courir le risque d'être contredit par elle, qu'il croit que les succès de ces braves troupes sont encore moins dus à leur courage, qu'à la supériorité des talens qui l'ont dirigé; il osera même ajouter, peut-être encore au risque de vous déplaire, qu'il est persuadé que nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils se sont montrés à Rosbach, auraient été vainqueurs, s'ils avaient seulement changé de général avec les Prussiens. La géométrie, sire, qui ne se connaît pas en manœuvres de guerre, mais qui se connaît en calcul, prendrait la

liberté de parier ici pour M. de Guibert; et après avoir gagné le pari, comme elle ose s'en flatter, elle répéterait aux Welches le mot de Louis XIV au duc de Vendôme, vainqueur à Villa-Viciosa : *Il n'y avait pourtant qu'un homme de plus.* Je suis, etc.

Paris, 30 juillet 1772.

SIRE, M. de Guibert est pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle votre majesté a bien voulu le recevoir. Cette bonté, sire, augmenterait encore, s'il est possible, les sentimens dont il est depuis si long-temps rempli pour votre personne, et couronne à ses yeux les vertus et les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnaissance de M. de Guibert, quelque persuadé que je sois, que depuis que votre majesté l'a vu, il n'a plus besoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant, il s'en faut bien, sire, et cela même ajoute encore à son mérite, qu'il soit aussi satisfait de lui que votre majesté me paraît l'être. *Quoique ce héros*, m'écrit-il, *m'ait témoigné une bonté bien propre à me rassurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettait pas de répondre, comme je l'aurais désiré, aux questions qu'il voulait bien me faire; une espèce de nuage magique l'environnait à mes yeux; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de messieurs les Saints, et la gloire autour d'un grand homme.* Je suis persuadé, sire, que votre majesté, en revoyant M. de Guibert, se confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a prise, et que j'étais bien sûr qu'elle en aurait. Je désire avec impatience de savoir le jugement que votre majesté aura porté de sa tragédie, et j'avoue que je serais bien trompé si elle n'entend cet ouvrage avec plaisir et avec estime pour l'auteur; mais ce que j'attends, sire, avec plus d'impatience encore, ce sont les nouvelles qu'il me dira de la santé de votre majesté, qui me paraît s'affermir par l'augmentation de ses succès et de sa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Russie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils sont, la paix dont ils ont tous si grand besoin, et qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plus tôt; et que votre majesté ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis si long-temps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, est pour moi un garant précieux de la santé dont elle jouit et qui m'est si chère ainsi qu'à tant d'autres.

Quand je me sens tenté de bouder contre la nature de ce qu'elle m'a donné un si triste et si frêle individu, je lui pardonne en pensant qu'elle conserve votre majesté, et je me dis tout bas à moi-même : *tais-toi, et ne te plains pas, car le grand homme se porte bien.* Puissiez-vous, sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, dussent les *curieux impertinens* qui ont mis votre majesté de mauvaise humeur, les trouver assez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* ressemblent à M. Van-Haren, et qu'ils puissent se vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas assez dépourvus pour ne pas sentir celle qui a dicté vos vers. Votre majesté ne sera jamais dans le cas de donner à ses vers le même éloge que ce poëte très-hollandais donnait aux siens, ni de dire d'aucun de ses ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat instituteur de princesses très-respectables, disait en parlant de je ne sais quel mauvais livre qu'il venait de faire : *il n'y a point d'esprit là-dedans;* le pauvre homme disait bien plus vrai qu'il ne pensait : et on aurait été tenté de lui répondre, *on le voit bien*, si on n'avait craint qu'à force d'esprit il ne prît encore cette réponse pour un compliment.

Je ne sais où cette lettre trouvera votre majesté, je désire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de M. de Guibert, afin que votre majesté adoucisse, s'il lui est possible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant l'*auréole*. Je lui envie bien, sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, dussé-je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il est vrai que le trouble serait bien tempéré en moi par un sentiment plus doux, et bien fait pour commander à ce trouble, par celui de la vive reconnaissance et de la tendre vénération dont je suis pénétré pour votre majesté. C'est avec ces sentimens que je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 27 septembre 1773.

Sire, je ne crains point d'abuser des bontés dont votre majesté m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des personnes dignes de la voir et de l'entendre. De ce nombre est M. le comte de Crillon, colonel au service de France, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à votre majesté. L'admiration et le respect dont il est pénétré pour les grands hommes, et le prix qu'il sait mettre au bonheur de les approcher, lui fait désirer de rendre à Frédéric-le-Grand son respectueux hommage, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour

vous écouter et s'instruire, et pour puiser des lumières à cette même source où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, sire, nom si cher à toutes les âmes nobles et honnêtes, serait déjà sans doute une recommandation suffisante auprès du héros dont il espère les bontés. Mais à ce titre estimable, M. le comte de Crillon en joint d'autres qui lui sont personnels, et plus faits encore pour toucher un monarque philosophe, des connaissances peu communes à son âge, l'amour le plus vif pour les sciences, pour les lettres et pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent et dégradent si fort la plus grande partie de la noblesse française, une honnêteté de caractère et une simplicité de mœurs dont ses pareils ne lui offrent guère l'exemple, enfin la candeur et la vertu même jointes à un esprit juste, sage et cultivé. Tel est, sire, M. le comte de Crillon; et je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire sa cour pendant son séjour dans vos États, il ne justifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. Votre majesté le trouvera digne de ses illustres ancêtres et destiné à marcher sur leurs traces; si Henri IV donnait à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui est devenu comme son nom propre, j'espère que votre majesté, quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui présenter, l'appellera le *sage et vertueux Crillon;* ce nom, sire, en vaudra bien un autre, surtout s'il lui est donné par vous.

M. le comte de Crillon oserait peut-être offrir encore à votre majesté d'autres titres pris dans sa propre maison où les actions de courage et de vertus sont héréditaires. C'était M. le duc de Crillon son père qui commandait au pont de Weissenfels dix-sept compagnies de grenadiers français, dont la bravoure mérita les éloges de votre majesté. Mais M. le duc de Crillon mérita lui-même personnellement dans cette circonstance, par une action digne de ses aïeux, la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la conservation des grands hommes. Il avait placé dans une petite île deux officiers qui observaient votre armée lorsqu'on brûlait le pont. Un des deux vint dire à M. le duc de Crillon, qui leur avait recommandé de se tenir cachés, que s'il le voulait ils tueraient un général qu'ils jugeaient être le roi de Prusse par le respect que les officiers lui témoignaient. M. le duc de Crillon le leur défendit; il ne savait pas, sire, en ce moment qu'il préparait à son fils l'honneur qu'il espère, de voir le plus grand roi de l'Europe, et peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

M. de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, et surtout de ce qu'il a vu dans votre ma-

jesté, m'écrit qu'il conservera toute sa vie la plus vive reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, et des grâces signalées que vous avez bien voulu lui accorder. M. le comte de Crillon ose se flatter, sire, d'obtenir de votre majesté les mêmes grâces; après avoir admiré le digne chef des troupes prussiennes, il désire ardemment de voir et d'admirer aussi ces troupes si célèbres, qui doivent à votre majesté ce qu'elles sont, et qui sous vos ordres ont acquis une gloire immortelle. J'ose demander pour lui cette grâce à votre majesté, comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour M. de Guibert et je lui réponds de la même reconnaissance. Mais, sire, ce qui me touche encore davantage, c'est qu'à leur retour M. de Guibert et M. le comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de votre majesté telles que je les attends et les espère. Ces nouvelles satisferont le tendre et profond intérêt que je prends à votre conservation, à votre bonheur et à votre gloire; elles consoleront et encourageront la philosophie, qui, dans toutes ses traverses, a plus besoin de votre majesté que jamais, et dont vous êtes par vos écrits et par vos lumières le chef, le soutien et le modèle.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 10 décembre 1773.

Sire, j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté, il y a plus de deux mois, une lettre que j'espérais qu'elle recevrait beaucoup plus tôt. M. le comte de Crillon, jeune officier français plein de mérite, en est le porteur. Il se flattait d'avoir l'honneur de la présenter à votre majesté dans le mois d'octobre; mais des circonstances imprévues l'ont obligé, sire, de retarder son arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, et je prends la liberté de demander d'avance à votre majesté ses bontés pour ce jeune homme, qui en est digne par le nom qu'il porte, par ses talens et par ses vertus.

Le retard imprévu de l'arrivée de cettelettre a été cause, sire, du silence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de votre majesté, ne voulant pas l'importuner trop souvent au milieu des grandes, et même des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que votre majesté joue au cordelier Ganganelli, en recevant ses gardes prétoriennes jésuitiques qu'il a eu la maladresse de licencier. Je ne sais si ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, et je crains que François d'Assise et Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de

poing comme le héros du *Roman Comique*; ce que je souhaite plus sérieusement, sire, c'est que votre majesté ou ses successeurs ne se repentent jamais de l'asile que vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous soient à l'avenir plus fidèles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Silésie, comme votre majesté m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, et qu'ils effacent par leur conduite sage et honnête le nom de *vermine malfaisante* dont votre majesté les gratifiait il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je serais curieux de demander à présent aux jésuites ce qu'ils pensent de la tolérance, contre laquelle ils se sont tant déchaînés. Où en seraient-ils dans leur agonie, s'il n'y avait en Europe un roi philosophe et tolérant? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de votre majesté à l'abbé Colombini, entre autres de la justice qu'elle rend aux bons pères, en assurant qu'elle *ne connaît point de meilleurs prêtres à tous égards*. Cela me fait souvenir d'un certain philosophe, très-incrédule de son métier, en présence duquel on tournait en ridicule je ne sais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philosophe; *pour moi, je ne connais pas de meilleure preuve que celle-là*. Je n'ai pas moins ri de ce que votre majesté ajoute, que *comme elle est dans la classe des hérétiques, le S. Père ne peut pas la dispenser de tenir sa parole;* mais tout en riant je ne dois pas dissimuler à votre majesté que la philosophie a été un moment alarmée de la voir conserver cette graine. Heureusement elle s'est rassurée bientôt, en considérant que la vipère est actuellement sans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, et qu'au moyen de cette amputation, le reste du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que votre majesté espère sans doute en tirer. Ainsi soit-il!

J'ai fait passer à M. le marquis de Puységur, qui en ce moment n'est point à Paris, ce que votre majesté m'a chargé de lui dire de sa part. Je ne sais ce qu'il peut répondre à l'objection très-solide que votre majesté lui fait sur la prétendue différence des soldats anciens et des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je pense que les soldats même du cordelier deviendraient les soldats de Paul-Emile, s'ils avaient un Frédéric à leur tête, et que la superstition pour l'antiquité n'a pas plus de raison de la croire supérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens et en génie.

M. de Guibert est revenu comblé de reconnaissance de toutes les bontés dont votre majesté l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de sa personne et de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret,

mais ce regret est très-grand; c'est de n'avoir pu profiter des conseils que votre majesté aurait pu lui donner sur sa tragédie; car il attendait bien plus des conseils de votre majesté que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainsi que moi aux dépens du pape, du petit embarras que votre majesté lui cause. Car il doit, en honnête pape qu'il est, excommunier les jésuites s'ils vous obéissent; et s'il les excommunie, la philosophie espère voir beau jeu. Votre majesté se souvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le roi jésuite Nicolas, dans laquelle le P. feld-maréchal avait eu trois capucins tués sous lui. Je mande au philosophe de Ferney que votre majesté, en établissant ce nouveau régiment dans ses États, ne peut guère se dispenser de faire une recrue de capucins pour remonter cette troupe. J'invite seulement votre majesté à retrancher à ses nouveaux soldats les carabines dont on prétend que le roi de Portugal s'est mal trouvé.

Quoi qu'il en soit, sire, comme il n'est pas à craindre que votre majesté prenne jamais un jésuite ni pour confesseur, ni pour général, ni pour premier ministre, ni pour maîtresse, je pense que la philosophie doit être bien tranquille sur l'usage que votre majesté en veut faire, et qu'elle saura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel est le résultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment sur leur compte et sur celui du cordon de S. François qui les frappe et qui les disperse. Mais, sire, ce qui est vraiment admirable, vraiment précieux à la philosophie, vraiment digne de votre majesté, c'est la belle inscription qu'elle vient de faire mettre à l'église catholique de Berlin, et que je n'ai apprise que depuis quelques jours : *Frédéric, qui ne hait pas ceux qui servent Dieu autrement que lui.* Voilà, sire, une des plus grandes et des plus utiles leçons que votre majesté ait données à ses confrères les rois, tant ses contemporains que ses successeurs. Voilà une leçon dont sûrement ils profiteront un jour, soit par principe au moins de vanité, et pour ressembler en quelque chose au héros de ce siècle. Voilà une inscription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont votre majesté imaginera mieux que personne le corps et la devise.

Je prie votre majesté de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens sur la naissance du prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer et l'étendre est pour moi l'objet du plus vif intérêt, et j'ose croire que votre majesté en est bien persuadée.

Un des plus estimables membres de votre Académie, M. Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il est

l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéressant, et la lecture m'en a fait plaisir. L'auteur désirerait de le rendre plus parfait à une seconde édition, et m'a fait part du désir qu'il a témoigné à votre majesté de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer son ouvrage par les conseils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, sire, que cet ouvrage y pourrait gagner beaucoup; mais ce qui peut-être y gagnerait encore davantage, c'est la nouvelle édition que l'auteur a entreprise de sa traduction de l'*Iliade*. Il désire d'autant plus de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il se sent capable, que l'ouvrage est dédié à votre majesté, et qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'est une entreprise si difficile, qu'il n'ose s'en fier à ses seules forces; en voulant donner une traduction plus fidèle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du succès; et pour éviter cet écueil, il croit avoir besoin de consulter les vrais juges de la langue. Tels sont, sire, les motifs qui lui font désirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, et il ose se flatter que votre majesté voudra bien se rendre à ces raisons.

Puisse la destinée, qui veille sur les grands hommes, conserver votre majesté dans l'année où nous allons entrer, et dans celles qui la suivront! puisse-t-elle, en pacifiant le Nord, mettre le comble à ses succès et à sa gloire! Ce sont les vœux de celui qui sera toujours avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 14 février 1774.

Sire, je ressemble au maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philosophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colère*, et je conviens avec votre majesté, au sujet des jésuites dont elle se fait le général, que s'il n'y avait point de coupables, il n'y aurait point de clémence. On assure d'ailleurs que les jésuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour votre majesté le tort déjà un peu vieux des jésuites de Silésie; et votre majesté ne saurait mieux faire que de ressembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, surtout quand il se sauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'est-à-dire bien fâchés; et d'autant plus fâchés, que votre majesté ayant l'honneur et le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'observe très-bien, qu'être utiles dans ses États, sans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui allaient à la messe et à confesse.

Vous prétendez, sire, que Diderot ne l'est pas autant; je ne

le nierai pas à votre majesté ; mais s'il passe par Berlin, je désire que votre majesté lui permette d'approcher d'elle ; j'ose l'assurer qu'elle jugera plus favorablement de sa personne que de ses ouvrages, et qu'elle lui trouvera, avec beaucoup de fécondité, d'imagination et de connaissance, une chaleur douce et beaucoup d'aménité.

Je conviens avec votre majesté qu'il y a dans l'ouvrage de M. Helvétius bien des opinions fausses et hasardées, bien des redites et des longueurs; que ce sont plutôt des matériaux qu'un ouvrage, et que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a, ce me semble, quelques vérités utiles et bien rendues, et l'ouvrage aurait d'ailleurs quelque prix à mes yeux, ne fût-ce que par la justice qu'il rend à votre majesté.

Notre siècle, j'en conviens encore avec votre majesté, ne vaut pas le siècle de Louis XIV pour le génie et pour le goût ; mais il me semble qu'il l'emporte pour les lumières, pour l'horreur de la superstition et du fanatisme, pour l'amour des connaissances utiles ; et ce mérite, ce me semble, en vaut bien un autre.

M. de Guibert, sire, n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puisé les leçons dans les ouvrages et les États de votre majesté; il espère que votre majesté lui permettra de venir encore l'entendre et l'admirer, quand les circonstances le lui permettront, et recevoir ses conseils sur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je suis persuadé de toutes les belles choses que Diderot et Grimm écrivent sur la Sémiramis du Nord. Il me semble pourtant que ces Russes, qui, comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à votre majesté, se laissent manger à Spa par les chevaux, commencent à se laisser manger par les janissaires. Si votre majesté ne vient à leur secours pour renvoyer les Turcs et les Russes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Russes ni Turcs, et ce serait grand dommage. Je me souviens qu'après la bataille de Zorndorf, où votre majesté avait assommé trente mille Russes, un grand Danois me disait froidement : *Il n'y a pas de mal; il est si aisé à Dieu de refaire des Russes !*

J'ai grand désir de lire le dialogue dont votre majesté me fait l'honneur de me parler, et dont la bienheureuse Vierge Marie est un des interlocuteurs. Ne pourrait-elle pas trouver quelque occasion de me l'envoyer, sans qu'il passât par les mains des Cerbères ?

M. le comte de Crillon, sire, est digne des bontés et de l'estime de votre majesté, par son ardeur pour s'instruire, par ses connaissances, par ses vertus, et par son respect pour les grands

hommes. C'est le sentiment que vous inspirez, et avec lequel je serai toute ma vie, ainsi qu'avec la plus vive reconnaissance, etc.

Paris, 25 avril 1774.

Sire, ce n'est point pour votre majesté que je crains le rétablissement des *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les appelait le feu parlement de Paris; quel mal en effet pourraient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les Français et les Suédois réunis, n'ont pu dépouiller d'un seul village? mais je crains, sire, que d'autres princes que vous, qui ne résisteraient pas de même à toute l'Europe, et qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'aient un jour la fantaisie de vous emprunter de la graine pour la ressemer chez eux. Je désirerais que votre majesté fît un édit, pour défendre à jamais dans ses États l'exportation de la graine jésuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore si on a défendu à M. de Guibert l'exportation de sa personne dans les États du Nord; mais je sais qu'il n'aura pas l'honneur de faire sa cour cette année à votre majesté, comme il le désirait et l'espérait. Il souhaitait ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il souhaitait surtout de revoir le dieu qui fait mouvoir cette belle et grande machine, et de soumettre sa tragédie du *Connétable de Bourbon* au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars.

M. le comte de Crillon sera plus heureux, sire; il aura le bonheur de revoir votre majesté, il lui dira des nouvelles de ces Russes qui devraient bien faire la paix, et de ces Suédois qui feront bien de ne point faire la guerre; mais ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de votre majesté, et lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau M. le comte de Crillon aux bontés de votre majesté; j'ose lui répéter que plus elle le connaîtra, plus elle l'en trouvera digne, et qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse française qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressait de revenir en France: j'aurais fort désiré que votre majesté l'eût vu et jugé, et je suis persuadé qu'il lui aurait plu, par la douce chaleur de sa conversation et par l'aménité de son caractère.

Je suis chargé, sire, de présenter à votre majesté une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé M. de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'académie des belles-lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il est à cet âge, ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à cinquante, mais avec plus de goût et d'esprit que ces messieurs. Il serait très-flatté d'obtenir une place d'associé étranger dans l'académie que la protection de votre majesté rend si florissante. Il vient de donner un ouvrage sur Homère, que tous les savans regardent comme un prodige de savoir et de travail, et qu'il prendrait la liberté de présenter à votre majesté, s'il ne craignait que le grec dont cet ouvrage est hérissé ne la fît reculer deux pas en arrière. J'ose assurer à votre majesté que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liste de son académie, et je lui demande cet honneur pour M. de Villoison.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de parler à votre majesté du poëme de *Guillaume*, qui m'a paru intéressant et bien écrit; l'auteur désire de le perfectionner par les conseils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles : il souhaiterait en conséquence de faire le voyage de Paris; et je suis persuadé, sire, que ce voyage serait très-avantageux pour M. Bitaubé, que son poëme y gagnerait beaucoup, ainsi que d'autres ouvrages qu'il se propose de publier, et qu'il recueillerait à Paris de nouvelles richesses littéraires dont il pourrait faire un très-bon usage dans ses travaux pour l'Académie.

J'attends, sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui votre majesté sait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont votre majesté me fait l'honneur de me parler, et qui m'a fait beaucoup rire; le grand roi qui n'est plus bœuf, les prophètes changés en pies, et qui n'en parlent que mieux, et mille autres traits de gaieté, sont inconcevables dans un homme de quatre-vingts ans, et dans l'auteur de la *Henriade* et d'*Alzire*. Il faut dire avec Térence : *Homo homini quid præstat!* (*Qu'il y a de distance entre un homme et un autre!*) Ce proverbe, sire, est plus fait pour votre majesté que pour personne. Ceux qui, comme moi, sont dans la classe commune, ne peuvent même espérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'est un sentiment qu'ils partagent avec tout le reste de leur malheureuse et chétive espèce.

Leur consolation est d'avoir des pareils, même dans les espèces, comme l'on dit, les plus haut huppées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté de la dévotion d'un certain prince d'Italie à S. Antoine de Pade est très-vrai, et n'est que trop

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

Paris, 12 septembre 1774.

SIRE, je crois en ce moment votre majesté plus occupée que jamais, et je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de se conclure entre la Russie victorieuse et la très-sublime et très-méprisable Porte, doit donner à votre majesté plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que soit la philosophie, je ne sais encore si elle doit se réjouir de cette paix, jusqu'à ce qu'elle soit bien assurée que la tranquillité de l'Europe n'en souffrira pas; car, s'il fallait absolument avoir la guerre, elle aimerait encore mieux la voir entre les Turcs et les Russes, qu'entre des nations plus dignes de jouir et de profiter des avantages de la paix.

On assure que notre jeune monarque, en cela semblable à son aïeul, n'aime pas plus la guerre que lui; et toute la France bénit dans son roi cette disposition si nécessaire aux peuples, disposition dont votre majesté donne l'exemple, quoi qu'en disent ceux qui ne la connaissent pas, et qui ne veulent pas sentir que plus on hait la guerre, plus on se tient prêt à la faire avec supériorité. C'est ce qui manquait au roi que nous avons perdu, et sur lequel votre majesté pense avec tant de vérité et de justice. La fermeté lui manqua; ce défaut a causé les malheurs de son règne; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son successeur, qui ne règne que depuis quatre mois montre une volonté bien décidée de faire le bien, et de ne vouloir que d'honnêtes gens pour ministres. Il y paraît par tous les choix qu'il a faits jusqu'à présent. Il vient surtout de prendre pour contrôleur-général un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de ce royaume; et si le bien ne se fait pas, il faut en conclure que le bien est impossible. Les ministres qu'il a renvoyés étaient l'horreur de la nation, et leur expulsion a causé une joie universelle. D'autres grands fripons, quoique subalternes, mais dans des places importantes, ont aussi été chassés; et comme il en reste encore quelques uns, le public espère que le roi fera enfin maison nette. Je ne suis ni enthousiaste ni flatteur, mais je fais avec toute la France des vœux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière si désirable.

Je ne parle plus des jésuites; j'espère que la conduite de votre majesté à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont si

peu pratiquée. Mais tout éloigné que je suis de leur vouloir aucun mal, au moins comme citoyens et comme hommes, je serais très-affligé de les voir comme jésuites dans des États où ils pourraient faire à leur aise tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oseront faire dans les États de votre majesté.

Quoi qu'on ait pu écrire de Russie, de Danemarck même, et de Laponie ou d'Islande, sur M. de Crillon, je prends la liberté, sire, de persister dans ce que je pense de lui, et je suis seulement fâché que le grand Frédéric ne l'ait pas assez vu pour lui rendre la justice que des juges assez peu redoutables lui ont refusée.

Quant à M. de Guibert, comme votre majesté le connaît, et que les Russes et les Islandais n'en ont point écrit de mal, je suis encore plus tranquille sur le jugement que j'en ai porté, après celui que votre majesté en a porté elle-même. Il désirait beaucoup d'aller encore s'instruire et s'éclairer auprès de votre majesté; mais M. le duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvaises raisons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, et je conviens que tout ce que votre majesté en dit n'est que trop vrai. Cependant je crois que nos sottises et notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère; et ce qui étonnera peut-être votre majesté, c'est que pendant plus de six semaines que les spectacles ont cessé à Paris, depuis le commencement de mai jusqu'au 15 de juin, personne ne les a regrettés, n'y a pensé même, parce qu'on était occupé des grandes espérances que donnait le nouveau règne, et que le roi commence à réaliser. Tant il est vrai, ce me semble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles et plus raisonnables, que de grands intérêts dont ils puissent s'occuper avec plus de sérieux qu'ils n'en sont ordinairement capables.

Je finis, sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à votre majesté, en lui souhaitant la santé, la paix et le bonheur, car elle n'a plus de gloire à désirer; elle en a de toutes les sortes, et de quoi faire la renommée de plusieurs monarques.

M. de Catt rendra compte à votre majesté de ce que j'ai fait à l'égard du sculpteur qui désire d'entrer à son service. Je ne veux point ennuyer votre majesté de ce détail.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 31 octobre 1774.

Sire, M. Grimm qui n'est de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de votre majesté un paquet contenant certain dialogue entre deux dames qui chacune de leur côté et à leur manière ont fait une fortune bien grande et bien inespérée, toutes deux d'ailleurs aussi pucelles l'une que l'autre, et même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti, et me ferait désirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont votre majesté me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de sa part. Je ne doute pas que le grand seigneur qu'on y fait parler, et la grande reine (car elle avait l'honneur de l'être), qui a l'honneur encore plus grand de se trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu suspecte; je ne doute point, dis-je, que ces deux illustres interlocuteurs ne conservent parfaitement leur personnage.

J'aimerais bien mieux lire ce dialogue que d'être occupé comme je le suis en ce moment, des *dissensions prêtes à embraser le sud de l'Europe* dont votre majesté me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrais qu'ils fussent tous aussi pacifiques que votre majesté, et en même temps aussi prêts à faire la guerre; c'est le plus sûr moyen de l'éviter. Dieu nous préserve de ce fléau! puisse-t-il au moins donner le temps à M. Turgot, notre nouveau contrôleur-général, de réparer le mal que nous souffrons depuis si long-temps! On a eu raison d'en faire l'éloge à votre majesté; c'est assurément un des hommes les plus instruits, les plus laborieux et les plus justes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, et d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il administre nos finances. Comme le roi parait aimer la justice, la vérité, les honnêtes gens, et qu'il déteste les flatteurs, les fripons et les hypocrites, j'espère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé et vertueux, et toute la France le souhaite pour le bonheur des peuples et pour la gloire du roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que son prédécesseur avait cassé. Celui qu'on y avait substitué était trop mal composé pour pouvoir subsister avec la confiance et la considération publique, nécessaires à des magistrats. Mais l'ancien avait aussi des reproches très-graves à se faire. Il faut espérer que la disgrâce où il a été pendant quatre ans, le rendra raisonnable et sage. Les fanatiques gémissent beaucoup de son rétablissement. C'est une raison pour qu'il ne soit plus à l'avenir superstitieux et fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à M. de Voltaire que votre majesté a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à M. d'Etallonde, qu'il me paraissait attendre avec impatience. Il est digne de votre majesté de rendre justice à la conduite de ce jeune homme si cruellement persécuté, et je ne désespère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux.

Toutes les lettres de Rome et d'Italie assurent que la mort du pape est un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jésuitique. Votre majesté ne pourrait-elle pas fonder pour ces honnêtes gens, dans leur collége de Breslau, une chaire de pharmacie dans laquelle ils paraissent être si versés? L'élection du successeur de Clément XIV sera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connaissent si bien le savoir-faire de la société, ne se réunissent pour engager le pape futur à laisser ce trésor aux princes qui ne vont point à la messe, et qui n'auront point à craindre en communiant le sort du pauvre empereur, si bien régalé par le frère Sébastien de Monte-Pulciano.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'est un fidèle serviteur de votre majesté, et bien digne de l'intérêt qu'elle prend à son malheur. Je lui écris en détail au sujet du sculpteur, ne voulant pas importuner votre majesté de ce détail. Ce sculpteur, sire, a pris le parti d'aller lui-même incessamment à Berlin à ses propres frais et risques, pour avoir l'honneur de se présenter à votre majesté, pour s'assurer si ses services lui conviennent, et pour avoir l'honneur de lui proposer lui-même ce qu'il désire d'obtenir d'elle en s'attachant à son service. Il sera parti dans le temps où votre majesté recevra cette lettre, et il ne tardera pas à la suivre.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 15 décembre 1774, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

Sire, il faut, et je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les postes d'Allemagne, sans compter ceux des postes de France, aient été curieux de lire les vers que votre majesté me fait l'honneur de m'envoyer; car le paquet qui contenait ces vers et la lettre du 15 novembre qui y était jointe ne me sont parvenus qu'à plus de trois semaines de date. Ce retard, joint à un rhumatisme qui m'a privé pendant quelques jours de l'usage du bras droit, m'a empêché de faire plus tôt à votre majesté mes très-humbles et très-sincères remercîmens sur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'est en même temps un ou-

vrage plein de poésie et d'imagination, et une satire très-piquante et très-philosophique de tous les désordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins et les victimes; satire qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette espèce, celui de n'exagérer rien, et de ne point passer les bornes de la justice et de la vérité. Je l'ai lue et relue, sire, avec le plus grand plaisir; je la relirai encore; c'est à votre majesté qu'il appartient de donner à ses pareils de si utiles leçons. Je suis ravi de la bonne opinion que votre majesté paraît avoir de notre jeune roi; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice et de bienfaisance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais, et sûrement je n'aurai jamais rien à lui demander, mais je fais des vœux pour sa conservation, et je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité, que de toute la maison de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône soient précisément les deux qui l'occupent aujourd'hui, le roi de France et le roi d'Espagne. Comme notre roi a le cœur droit et vertueux, on ne craint pour lui ni la séduction des flatteurs, ni celle des fripons; on ne craint que celle des hypocrites qui pourraient prendre le masque de la vertu; mais heureusement ces hypocrites ont si maladroitement montré ce qu'ils sont par la conduite scandaleuse qu'ils ont eue dans la maladie du feu roi, qu'on est persuadé que le jeune prince les a bien connus, et ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les instituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il se plaint lui-même. On espère au moins qu'il ne leur donnera pas sa confiance.

Nous attendons un pape, et nous espérons qu'il ne laissera de jésuites que dans les États de votre majesté, puisqu'elle veut bien les y souffrir. Je ne suis point étonné que votre majesté ne croie pas à l'empoisonnement du pauvre pontife, elle ne pourrait garder un moment de si habiles apothicaires; mais toutes les nouvelles d'Italie sont si positives et si bien circonstanciées à ce sujet, qu'il n'est pas possible d'en douter. Votre majesté me fait l'honneur de me demander si je crois *cette petite fille inspirée*. Je me flatte qu'elle me connaît assez pour ne pas me soupçonner d'ajouter foi à de pareilles inspirations; mais ce que je crois plus volontiers, c'est que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du pape, avaient d'avance pris leurs mesures ou étaient bien résolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainsi, n'en déplaise à votre majesté, je dirai toujours comme Caton, qu'il faut *détruire Carthage;* mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoisonneurs, s'ils sont convaincus, il serait barbare de rendre malheureux et de réduire à la misère et au désespoir les

individus qui habitaient Carthage, et qu'il faut tâcher de transformer en bons et honnêtes citoyens ceux qui auraient été des jésuites ambitieux et intrigans.

J'espère que le sculpteur sera arrivé quand votre majesté recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que votre majesté sera aussi contente de sa personne, qu'elle me paraît l'être de ses talens et de ses ouvrages; c'est un bon Flamand droit et honnête, qui n'aura rien de plus à cœur que de se montrer digne des bontés de votre majesté. Il a dû remettre à votre majesté une lettre dans laquelle je lui demande instamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuser. C'est de vouloir bien me donner son portrait, fait à sa belle manufacture de porcelaine et pareil au portrait en petit, très-beau et très-ressemblant, que j'ai vu entre les mains de M. Grimm. Ce portrait, sire, sera pour moi l'étrenne la plus précieuse que j'aie reçue de ma vie, et le présent le plus cher dont votre majesté puisse me gratifier et m'honorer.

Je travaillerai, sire, avec tout le zèle possible, à faire rendre justice à l'officier auquel votre majesté s'intéresse. J'ai déjà fait à ce sujet, conjointement avec quelques amis honnêtes et aussi zélés que moi, mais plus considérables et plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'espère, ne seront pas infructueuses; mais il faut du temps et de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en sera temps, je saurai faire valoir, si je le crois nécessaire, l'intérêt que votre majesté veut bien y prendre, et j'espère que son nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour vous au commencement de l'année qui va être, si je ne me trompe, la trente-sixième de votre glorieux règne, et qui ne fera qu'accroître les sentimens d'admiration, de reconnaissance et de profond respect avec lesquels je suis, etc.

Paris, 7 février 1775.

Sire, je me prosterne aux pieds de votre majesté, et je n'ai point d'expressions pour lui témoigner ma vive et tendre reconnaissance. M. Tassart vient de me remettre les superbes porcelaines que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'étais déjà trop content et trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle se couvrait de gloire dans les plaines de Lignitz; mais votre majesté veut sans doute, et en cela elle n'aura point de violence à me faire, que je pense à elle non-seulement en écrivant, mais en faisant tous les ma-

tins mon déjeuner frugal, que j'accompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit sur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots si chers à mon cœur : *Dedit Fredericus.* Mais si je ne puis, sire, vous exprimer ma sensibilité pour un si beau présent, que pourrais-je vous dire pour peindre toute ma reconnaissance du beau portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre ? Je le porterai sur moi sans cesse, et la nuit je le mettrai au chevet de mon lit à l'endroit où les dévots placent leur crucifix et leur bénitier. Je conserve précieusement le portrait que votre majesté voulut bien me donner il y a près de douze ans, et qui la représente à la tête de ses armées; celui que je viens de recevoir, sire, vous représente dans votre cabinet, comme le philosophe le plus aimable, et de la physionomie la plus auguste et la plus noble; j'admirerai toujours le premier, et j'adorerai toujours le second. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait est ressemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, et veulent en faire faire des copies, pour partager mon plaisir et mon bonheur.

M. de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de *dom Pèdre,* où il y a encore des tirades et même des scènes entières dignes de lui. Il a mis à la suite un *Éloge de la raison* qui est, à mon avis, une des choses les plus charmantes qu'il ait faites. J'imagine qu'il l'aura envoyé à votre majesté. A quatre-vingts ans, quel homme! mais ce qui l'occupe surtout, c'est l'atroce et ridicule affaire du jeune homme auquel votre majesté s'intéresse, et qui m'en paraît bien digne par tout ce que M. de Voltaire m'écrit de son caractère et de son application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens sont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches des juges aussi odieux que méprisables; votre majesté doit bien compter sur mon zèle, et sur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous sommes couverts par cet infâme jugement

Notre jeune roi continue à se faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuses espérances. On ne cite de lui que des actions honnêtes, et des mots pleins de sens et de raison. Il a pris pour ministres des hommes très-vertueux, et surtout un contrôleur général qui rétablira nos finances, si la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laisser faire.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre M. Catt, dont les services doivent d'autant plus manquer à votre majesté, que je connais la tendre vénération qu'il a pour elle.

M. Tassart est enchanté d'entrer au service de votre majesté; il voudrait déjà être à Berlin; il y serait arrivé sans quelques affaires indispensables qu'il lui faut terminer en France, et il est

bien décidé à se rendre aux pieds de votre majesté, selon la promesse qu'il lui en a faite, à la fin de juillet au plus tard. Je crois pouvoir assurer à votre majesté qu'elle sera très-contente de sa capacité, de son travail et de son caractère, et qu'elle le trouvera plus sage et plus honnête que la plupart des artistes français dont elle a eu lieu d'être si peu contente. Pour rendre son bonheur parfait, il aurait une grâce à demander à votre majesté, ce serait de vouloir bien lui accorder, outre l'atelier qu'elle lui a donné, un logement où elle voudra, pour lui et pour sa famille. Je lui ai fait espérer que votre majesté ne lui refuserait pas cette grâce, ne doutant point qu'elle n'ait dans sa capitale quelque appartement dont elle puisse disposer. Cette faveur mettrait le comble aux bienfaits de votre majesté et à la reconnaissance de M. Tassart. J'y joindrais, sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à lui, et par la certitude où je suis que votre majesté ne se repentira pas d'avoir rendu la situation de cet artiste douce et heureuse.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, et le plus profond respect, etc.

Paris, 22 avril 1775.

SIRE, je n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 avril la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 18 mars, et par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un buste de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer, après m'avoir comblé des plus beaux présens de cette porcelaine, et surtout après m'avoir envoyé son portrait, qui ne me laisse rien à désirer, et que j'ai fait monter plus superbement qu'il n'appartient à un philosophe, afin de pouvoir le porter toujours avec moi sans crainte de l'endommager. Votre majesté me fait l'honneur de me dire que le buste qu'elle veut bien me donner est celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe*. Je désirerais bien vivement, sire, que ce fût encore le buste de votre majesté; mais elle ne parlerait pas ainsi d'elle-même, toute l'Europe l'en dispense, et la louange serait d'ailleurs bien modeste pour le plus grand et le plus illustre prince de nos jours, pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui existent aujourd'hui regardent comme leur chef et leur modèle. Si ce buste est celui de Voltaire, comme je l'imagine, j'écrirai au bas : *Portrait d'un grand homme, donné par un plus grand*. Enfin, sire, j'attends avec la plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont votre majesté m'honore, et je ne manquerai pas, dès que je l'aurai reçue, de lui en témoigner de nouveau ma vive et respectueuse

reconnaissance, dont je n'ai point voulu retarder les expressions. Je supplie votre majesté de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de fois, et surtout de croire ces expressions fort au-dessous des sentimens de mon cœur.

M. le comte de Czernichef, dont votre majesté m'a fait l'honneur de me parler dans sa dernière lettre, et avec qui je me suis souvent entretenu de la gloire, des talens suprêmes, et des vertus de votre majesté, et surtout de mon admiration et de mon dévouement pour elle, aura sans doute rendu justice à ces sentimens, lorsqu'il a bien voulu parler de moi à votre majesté, pour laquelle il m'a paru pénétré de la vénération qu'elle inspire à toute l'Europe.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à Paris; je doute que sa santé le lui permette, et encore plus que la cour soit fort empressée de le voir. Il nous trouverait tels qu'il nous a laissés il y a vingt-cinq ans, faisant et disant beaucoup de sottises. Une des plus sérieuses, parce que les suites en ont été exécrables, est l'affaire du malheureux Étallonde, dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper; mais nous avons affaire à une compagnie qui est encore bien absurde et bien barbare. Il faut que la justice et la raison combattent ici contre la superstition, l'atrocité et l'orgueil réunis, et le combat n'est pas égal.

Le sieur Tassart, que je vois de temps en temps, ne cesse de me témoigner combien il est ravi d'entrer au service d'un grand homme, et de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il est si empressé de se rendre à son devoir, qu'il avancera beaucoup son départ; il compte se mettre en route dans un mois, et arriver dans les premiers jours de juin, c'est-à-dire environ six semaines plus tôt qu'il ne comptait pouvoir faire. Je prends la liberté de le recommander à votre majesté pour le logement qu'il désire, et qui, en mettant le comble à son bonheur, augmenterait encore, s'il est possible, son ardeur et son zèle pour le service de votre majesté.

Je ne prends guère d'intérêt, sire, à tous nos brillans Français, qui ne voyagent guère que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'est déjà assez sans sortir de chez elle, et sans aller porter ailleurs sa sottise et sa frivolité.

Je suis bien plus touché de l'intérêt que votre majesté m'a marqué pour l'état de M. Catt. Il me paraît pénétré de reconnaissance de vos bontés; il m'en parle sans cesse dans toutes ses lettres, et j'ose dire qu'il les mérite par sa fidélité inviolable et son dévouement sans bornes pour votre majesté. Ce sont, sire, les sentimens que doivent prendre pour votre majesté tous les

hommes vertueux qui l'approchent. Ceux qui ne le sont pas peuvent penser autrement; mais leurs plaintes font l'éloge de votre majesté. J'ose pourtant réclamer ses bontés pour un malheureux qui assure qu'on l'a calomnié auprès de vous; c'est le sieur E***, qui supplie votre majesté de vouloir bien écouter les preuves qu'il désire lui donner de son innocence. Je l'ai vu de temps en temps pendant son séjour à Paris; il m'a paru avoir une conduite sage et honnête, et je n'ai rien appris qui puisse me donner de lui des idées peu favorables. Il ne demande à votre majesté que la permission de se justifier auprès d'elle. Mille pardons, sire, de la liberté que je prends de lui présenter la requête de ce malheureux, dont je n'aurais pas osé lui parler, si je le croyais coupable. Je suis, etc.

Paris, 27 mai 1775.

Sire, je viens de recevoir le nouveau présent dont votre majesté a bien voulu m'honorer, et je ne perds pas un moment pour lui en témoigner ma vive reconnaissance; ce buste de M. de Voltaire, sire, m'est encore plus cher par la main auguste et chérie de qui je le tiens, que par l'ancien et illustre ami dont il me retrace si bien l'image. La ressemblance est parfaite, et la finesse de l'exécution ne laisse rien à désirer. L'inscription *immortalis* est digne par sa vérité, sa simplicité et sa noblesse, du grand homme à qui elle est consacrée, et du plus grand homme qui l'a imaginé; il ne manque, sire, à cette inscription que deux mots que je prendrai la liberté d'y ajouter, avec la permission de votre majesté; c'est que cet homme *immortel* m'a été donné par un autre homme immortel, *ab immortali datus*. Puisse cet homme immortel joindre à tous ses titres de gloire, si bien mérités, celui de pacificateur du Nord et de l'Europe! puisse-t-il, par son ascendant et par son influence si puissante, éloigner la guerre dont on dit que les taureaux menacent nous autres grenouilles! Les pauvres Welches en particulier, sire, tout Welches qu'ils sont, n'ont pas besoin de nouveaux malheurs; votre majesté aura sans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume, au sujet de la cherté du pain; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte, car le pain a été beaucoup plus cher sous le ministère précédent, sans que personne se soit plaint; mais les fripons qui faisaient sous ce ministère le commerce du blé au préjudice du peuple, ne peuvent souffrir un ministre qui ne les laisse pas friponner, et ils ont prodigué l'or, les manœuvres perfides, et les infamies de toute espèce, pour culbuter, s'ils le pouvaient, le plus honnête homme et le

plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureusement notre jeune roi qui aime la vertu, et à qui les fripons n'en imposent pas, a connu le principe de tous ces troubles, et il y a mis ordre avec une fermeté, un courage et un calme dont tous les bons citoyens ne doivent parler qu'avec reconnaissance et avec attendrissement. Mais ce qui a dû lui paraître étrange, et ce qui ne le paraîtra pas à votre majesté, plus exercée à la connaissance des hommes et surtout des prêtres, c'est que pas un de ces évêques qu'on voit partout à Versailles, et dont les diocèses ont souffert de ces troubles, n'ait élevé la voix pour les faire cesser. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce silence édifiant, lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choses bien moins nécessaires. Enfin votre majesté croira-t-elle que le roi a été obligé de faire lui-même la besogne de ces messieurs, et d'adresser aux curés une instruction qui leur apprend ce qu'ils ont à faire, et ce que les évêques auraient dû leur dire ? Il est vrai que cette instruction est un chef-d'œuvre de sagesse et de bonté, et qu'assurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier, ni tous les aumôniers de la cour, n'étaient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philosophes, parce que les philosophes les connaissent et les jugent, s'étaient déjà bien impudemment et bien maladroitement démasqués dans la maladie du feu roi, qu'ils voulaient laisser mourir sans sacremens. Cette nouvelle aventure achève de les faire connaître, et c'est un bien pour la raison et la vertu qu'ils persécutent.

Voilà, sire, un long verbiage qui n'intéresse peut-être guère votre majesté; j'aime mieux lui parler du sieur Tassart, qui, empressé de se rendre à son devoir, a hâté le moment de son départ de près d'un mois, pour se rendre auprès de votre majesté, au service de laquelle il me paraît enchanté de consacrer ses travaux et ses jours. Je suis bien sûr que votre majesté sera contente des services, de l'honnêteté et de la sagesse de ce bon Flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artistes welches. Le sieur Tassart, sire, se recommande aux bontés de votre majesté pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'espérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ce logement, sire, mettrait le comble à son bonheur, et à la reconnaissance dont il me paraît pénétré pour les bontés de votre majesté.

Après avoir parlé si long-temps à votre majesté de nos sottises *atroces*, je ne lui parlerai point de nos sottises *ridicules*, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, et de la hauteur de nos

coiffes. J'aime mieux lui parler de la hausse de nos fonds publics, qui est incroyable depuis que le nouveau contrôleur-général est en place, et que les troubles présens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation est pleine de confiance dans la probité du ministre, et dans les vertus du roi.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

Paris, 15 juillet 1775.

SIRE, on m'avait alarmé beaucoup il y a peu de temps sur la santé de votre majesté; j'avais couru sur-le-champ chez M. le baron de Goltz, qui m'avait rassuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avait reçues; la dernière lettre que votre majesté a eu la bonté de m'écrire a dissipé tout-à-fait mes inquiétudes, et m'a prouvé que non-seulement votre majesté jouissait d'une santé parfaite, mais de cette gaieté qui pour l'ordinaire en est la suite et la preuve. Jouissez-en long-temps, sire, et pour votre gloire, et pour le bien de la philosophie, à laquelle vous êtes si nécessaire.

Vous avez bien raison, sire, dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque; il ne veut que le bien, et ne néglige rien pour y parvenir; il fait les meilleurs choix, et il vient encore de nommer pour successeur au duc de La Vrillière, qui part enfin à la satisfaction générale, l'homme le plus respecté peut-être de notre nation, et avec le plus de justice, M. de Malesherbes qui concourra avec M. Turgot à mettre partout la règle, l'ordre et l'économie, bannis depuis si long-temps. Grande est l'alarme au camp des fripons; ils n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes; mais toute la nation est enchantée, et fait des vœux pour la conservation et la prospérité du roi. Je parle de ces deux vertueux ministres avec d'autant moins d'intérêt, qu'assurément je ne veux et n'attends rien d'eux. Le contrôleur-général, à qui j'ai offert mes services, à condition qu'ils seraient gratuits, me disait il y a quelques jours qu'il voudrait bien faire quelque chose pour moi : *Gardez-vous-en bien*, lui répondis-je; *outre que je n'ai besoin de rien, je veux que mon attachement pour vous soit à l'abri de tout soupçon.* Enfin, sire, toute la nation dit chorus : *Un jour plus pur nous luit;* et elle espère que ses vœux seront exaucés. Les prêtres seuls font toujours bande à part, et murmurent tout bas, sans oser trop s'en vanter; mais le roi connaît les prêtres pour ce qu'ils sont, ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de

récompenser du cordon bleu le seul honnête homme qui ait été parmi ses instituteurs ; il fera sans doute justice des autres, en n'écoutant point leurs conseils, s'ils s'avisaient de lui en donner.

On dit qu'on a envoyé à votre majesté le détail des cérémonies du sacre; elle aura été indignée sans doute de l'affectation et je pourrais dire de l'impudence avec laquelle les prêtres ne font faire au roi de sermens que pour eux. On assure qu'ils ont mieux fait encore dans cette occasion, et qu'ils ont supprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques assistans demandent au peuple *s'il reconnaît Louis XVI pour roi.* Ces bons citoyens briseraient, s'il leur était possible, les liens les plus chers qui unissent le monarque aux sujets, l'obéissance commandée par l'amour. Je sais bien mauvais gré à l'auteur du *Système de la nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples; si cet écrivain dangereux eût seulement ouvert l'*Histoire ecclésiastique*, il y aurait vu que de tout temps et en toute occasion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puissent tous les souverains, sire, penser comme vous sur cette engeance, qui ne connaît, comme vous le dites si bien, que deux dieux, l'intérêt et l'orgueil !

Je suis bien sûr que la Pomérélie se sentira du gouvernement de votre majesté, que les lumières et la justice y règneront, et que vous rendrez ces Esquimaux plus heureux et plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le sieur Tassart aux bontés de votre majesté, et j'espère qu'il en sera digne par son travail et par sa conduite.

C'est un spectacle bien doux pour moi, que de voir votre majesté, au milieu de tant d'occupations, trouver encore du temps à donner aux lettres; elles en recueilleront le fruit et par vos ouvrages et par votre protection; et on pourrait frapper une médaille où Frédéric serait d'un côté, et Minerve de l'autre, avec ces mots : *Ditat et défendit;* il *l'enrichit et la défend.* Pour moi, sire, je ne puis plus guère être autre chose que le témoin des succès de la philosophie; ma santé me permet à peine un léger travail; elle commence cependant à prendre un peu plus de consistance, et je voudrais bien qu'elle en pût prendre assez pour me permettre d'aller encore présenter à votre majesté le juste hommage de mon profond respect, de mon admiration, et de la vive reconnaissance que je dois à ses bontés. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, etc.

13 août 1775.

SIRE, M. de Voltaire vient de m'écrire, pénétré de reconnaissance des bontés de votre majesté pour M. d'Etallonde Morival, et de la grâce que vous venez d'accorder à ce jeune homme, si cruellement et si bêtement persécuté par les fanatiques du pays des Welches. La protection, sire, que vous accordez à M. d'Etallonde est digne du génie et de l'âme de votre majesté, et sera la honte éternelle des barbares absurdes qui n'ont pas rougi de le condamner à perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession de capucins. M. de Voltaire, et tous ceux qui ont vu ce jeune homme à Ferney, assurent qu'il est bien digne des bontés de votre majesté par la noblesse de ses sentimens, par la douceur de son caractère et de ses mœurs, et par son application à s'instruire. J'espère que M. d'Etallonde, par l'usage qu'il fera de ses connaissances et de ses talens au service de votre majesté, répondra aux bontés et à la protection dont elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander la continuation pour ce jeune homme, innocente victime de la plus atroce et de la plus absurde superstition. C'est à César à réparer les sottises des druides et de leurs agens, et c'est à lui à donner tout à la fois à son siècle des leçons de guerre, de paix, de philosophie, d'humanité et de justice. Recevez donc, sire, par ma faible voix, les très-humbles remercîmens de tous les hommes honnêtes et éclairés pour ce que vous voulez bien faire en faveur de ce jeune homme, et pour l'opprobre dont vous couvrez en ce moment la superstition et le fanatisme.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration et la plus sincère reconnaissance, etc.

Ferney, 15 septembre 1775.

SIRE, j'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à votre majesté une lettre particulière en faveur de M. d'Etallonde Morival, pour remercier votre majesté, au nom de l'humanité et de la justice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune homme, qui en est vraiment digne par son honnêteté, sa douceur, son application, et son zèle pour votre service. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix sur son éloge, et regardent comme une des plus belles actions de votre majesté la protection qu'elle veut bien accorder en cette occasion à l'innocence et à la raison, persécutée par l'absurde et atroce fanatisme. Ce sera un nouveau

trait à ajouter à votre histoire, qui en a déjà de si glorieux et de si grands.

Je suis pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, sire, accueillir milord Dalrymple, dont le nom est presque aussi difficile à écrire qu'à prononcer, mais qui ne m'a point trompé dans l'idée qu'il vous a laissée de lui. Il joint à l'amabilité à laquelle nos Français prétendent à tort ou à droit, une maturité de raison à laquelle malheureusement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien sincèrement le bonheur qu'il a eu d'approcher de votre majesté, et je désirerais bien de jouir de ce bonheur au moins encore une fois, avant de rendre mon corps aux élémens qui ne tarderont pas à me le redemander. Mais je suis si peu sûr de ma santé, et une maladie en voyage me rendrait si malheureux, que je n'ose pas même m'exposer à des courses beaucoup moindres que celle de Paris à Berlin, par exemple à celle de Hollande, que j'aurais pourtant grande envie de faire, et que je n'ose entreprendre. Cependant je suis en général un peu moins mécontent de mon individu, et dès que je croirai pouvoir m'y fier, je me traînerai encore, s'il m'est possible, aux pieds de votre majesté, pour y mettre les dernières et les plus vives expressions des sentimens que je lui ai voués à si juste titre.

Notre jeune roi continue à aimer les honnêtes gens, à leur donner sa confiance, et à faire le bien tant par lui-même que par ses ministres. Il n'y a point de jour où l'on ne fasse cesser quelque vexation ou quelque abus; mais la pelote était si énorme, qu'à peine paraît-elle encore dégrossie. Ce sera l'ouvrage du temps; aussi faisons-nous tous des vœux pour la conservation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le bien qu'ils pourront, et qu'ils proposent aux parlemens de se joindre à eux pour cette belle œuvre. Grâce aux magistrats vertueux qui sont dans le conseil, ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas.

Votre majesté a très-bien jugé Lékain, au moins si j'en crois mon petit sens et ma sévérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité; mais, dans tout le reste, il est d'une lenteur qui rend son jeu fatigant et monotone. Je voudrais que votre majesté eût vu jouer mademoiselle Clairon. Elle n'avait pas ce défaut, et je suis presque assuré, sire, qu'elle vous aurait plu bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au carrosse de Strasbourg un exemplaire destiné à votre majesté du catalogue de feu M. Mariette, amateur très-curieux et très-clairé, qui avait la plus superbe collection de dessins et d'estampes. La vente com-

mencera dans deux mois; et peut-être votre maj otre majesté a elle y faire quelques acquisitions. C'est ce qui a eng elles, et qui tiers à me prier de vous faire parvenir cet ample et c ne suis-je talogue. êcherait

M. Tassart doit être à présent en pleine fonction au ser najesté votre majesté, et je me flatte qu'elle sera contente de son t mens et de sa conduite. ne

Il ne me reste, sire, en finissant cette lettre, qu'à renouvel mes vœux pour la conservation de votre majesté, pour son bonheur et pour sa gloire; qu'à souhaiter qu'elle puisse faire goûter à ses peuples, et par contre-coup à l'Europe, les fruits d'une paix douce et durable; qu'elle continue long-temps à protéger les sciences, les arts, les lettres et la philosophie, et qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce et de force. Ne pouvant plus, sire, vous suivre même de loin dans cette carrière, je vous suivrai du moins des yeux, et j'applaudirai à vos brillans succès.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

Paris 15 octobre 1775.

Sire, il n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté; et ce que je crains le plus, c'est de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberaient un temps si précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bonté que je viens d'en recevoir, exige de ma part, sire, de nouvelles expressions de toute la reconnaissance et de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. Votre majesté, en honorant de ses bienfaits le malheureux et intéressant d'Etallonde, va donc venger d'une manière éclatante et digne d'elle, l'innocence opprimée par la censure des prêtres et les arrêts des parlemens; car les philosophes n'ont pas plus à espérer des uns que des autres. En effet, ces deux corps qui sous le règne du feu roi se heurtaient sans cesse pour des billets de confession, pour je ne sais quelle bulle de la fin du règne de Louis XIV, paraissent avoir fait contre la philosophie une ligue offensive et défensive, et contre le progrès des lumières. Ces parlemens qui brûlent, sans miséricorde, les œuvres des philosophes, pourraient bien, si on les laissait faire, échauder les philosophes eux-mêmes. En effet, quoique l'Inquisition n'ait pas pu s'établir en France, messieurs les philosophes n'y sont guère plus à leur aise qu'ailleurs.

Quant aux prêtres, qui sont actuellement assemblés, comme

trait à ajouter inq ans, et qui dans cette assem-
si grands. tre eux, ils partent de là pour
e renouveler les édits atroces
cution des protestans. Voilà
la cérémonie de son sacre.
vrage imprimé qui a pour
le sacre de sa majesté
occupations, à la vérité
es interrompent, vous
qui a indigné tous les
ieux monarque ; vous
mmandent à Dieu le
-ils, pour souverain de
-t-on cette insulte impudente au
comment souffre-t-on que, dans cette
ate cérémonie, il ne soit jamais question que
, de leurs priviléges, de leurs biens, de leurs préten-
, et point du tout des droits du roi et du peuple ? Il ne reste plus aux patriotes éclairés et fidèles, qu'une consolation, c'est d'espérer que pendant le règne de Louis XVI, dont nous souhaitons tous le bonheur et la durée, les lumières feront assez de progrès pour que cette cérémonie bizarre et absurde, dont la religion n'est que le prétexte et nullement l'objet, soit enfin abolie sans retour. Le premier ministre du roi de Naples, M. le marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connaissait apparemment en détail tout ce qu'il y a d'odieux et d'insolent dans les formules sacerdotales pour le sacre des rois, a empêché que le roi de Naples d'aujourd'hui ne se soumît à cette espèce d'humiliation ; puissions-nous en faire de même à l'avenir !

L'indignation contre les prêtres m'a emporté si loin, sire, qu'à peine me laisse-t-elle de la place pour des objets plus intéressans. M. Margraff, très-habile chimiste de votre académie, sire, est, dit-on, près de sa fin, et aurait besoin d'un successeur. Si votre majesté n'avait personne en vue pour le remplacer, et qu'elle voulût bien me témoigner sur ce sujet la même confiance qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occasions, je trouverais peut-être quelqu'un qui pourrait lui convenir, et j'aurais peut-être le bonheur de réussir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de votre majesté. J'ai appris aussi la mort de M. Heinius, directeur de la classe de philosophie. Je crois que M. Béguelin serait très-digne de cette place, par son honnêteté, ses travaux et ses lumières, et je prends la liberte de le recommander aux bontés de votre majesté. Que ne puis-je, sire, aller vous dire moi-même tout ce

que je suis forcé de ne vous dire que par lettres ! votre majesté a la bonté de me faire à ce sujet des invitations nouvelles, et qui me pénètrent de tendresse et de reconnaissance. Que ne suis-je en état d'y répondre ! ma place de secrétaire ne m'empêcherait pas d'aller passer encore quelque temps auprès de votre majesté et de mettre à ses pieds, avant que de mourir, tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur. Mais, sire, une santé très-faible, et qui craint de ne pouvoir résister à la fatigue, des amis malades à qui je suis cher, et qui ont besoin de moi, ne me permettent pas de former sur ce sujet des projets arrêtés. Je ne désespère pourtant pas tout-à-fait de remplir mes vœux à ce sujet, et de pouvoir renouveler à votre majesté les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

Paris, 15 décembre 1775, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

Sire, je suis absolument de l'avis de votre majesté, et nullement de celui du charlatan Posidonius; je pense que la goutte est un grand mal, non-seulement pour ceux qui la souffrent, mais même pour ceux qui s'intéressent aux souffrans. Celle dont votre majesté a été si cruellement attaquée, m'a causé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle; il a couru les plus mauvais bruits à ce sujet, et ce n'a été qu'à force d'informations que je suis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, sire, je n'en serai entièrement délivré, que quand votre majesté aura bien voulu me faire donner des nouvelles de son état, car je n'ose lui en demander à elle-même, et ne me laisser plus aucun doute sur le rétablissement d'une santé aussi précieuse à mon cœur.

J'ai reçu une lettre de *divus Etallondus*, comme votre majesté l'appelle; il me paraît pénétré de reconnaissance des bontés de votre majesté, et bien résolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'espère que son application, sa conduite et ses mœurs, prouveront à votre majesté ou plutôt aux fanatiques absurdes et atroces à qui vous avez arraché cette malheureuse victime, qu'on peut être digne des bienfaits et de l'estime d'un grand roi, quoiqu'on ait passé à dix-huit ans devant une procession de capucins en temps de pluie, sans avoir l'honneur de saluer.

Sur l'espérance que votre majesté veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonstance à la requête que j'ai eu

l'honneur de lui présenter en faveur de M. Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ses bontés cet homme estimable, que j'en crois digne par la sagesse de sa conduite, et par son assiduité au travail. J'avais eu l'honneur aussi d'offrir à votre majesté de lui chercher quelqu'un pour succéder à M. Margraff, dans le cas où l'académie viendrait à perdre cet habile chimiste. Comme je ne fais acception de personne, quand il est question de servir votre majesté, et de faire le bien de son académie, j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avait à Stockholm un très-habile chimiste, nommé Schéele, membre de l'académie des sciences de cette ville, et qui, sans m'être d'ailleurs connu, me paraît fort estimé par les plus habiles chimistes de la France. Votre majesté pourrait faire prendre à ce sujet des informations, et faire l'acquisition de ce savant, qui peut-être ne serait pas difficile. On m'a dit aussi que M. Michaëlis de Gœttingue, avec lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui est un savant très-distingué, et que votre majesté désirait il y a douze ans d'attirer à Berlin, serait aujourd'hui plus disposé à cette transplantation, par quelques dégoûts qui diminuent son attachement pour le pays de Hanovre. C'est encore un avis que mon zèle seul me dicte, et dont votre majesté fera l'usage qu'elle jugera à propos, suivant sa sagesse et ses lumières.

Je reçus il y a quelques jours, sire, une lettre de madame la marquise d'Argens, qui me paraît pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué votre majesté de ce que le mausolée de son mari est à Aix, et non pas à Toulon. Elle me mande que l'évêque de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans son diocèse, quoique la manière dont est mort le marquis, muni des sacremens de l'Église romaine, ait dû calmer les scrupules des âmes les plus timorées. Sa veuve n'aurait pu, ce me semble, opposer de résistance à cette vexation, sans avoir contre elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges, etc., dont ce malheureux pays est inondé, et sans compromettre en quelque sorte votre majesté vis-à-vis des prêtres provençaux, qui ne valent pas mieux que les autres, et qui, grâce à leur soleil, sont encore plus près de la folie et des sottises.

Nos évêques viennent de demander au roi que les enfans des protestans soient déclarés bâtards, et que les vœux monastiques puissent se faire à seize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le roi y a répondu avec sagesse, et toute la nation espère que ce prince se rendra sur ces deux points aux vœux que tous les bons citoyens font depuis long-temps, qu'on accorde à tous les Français sans distinction l'*état civil*, et qu'on ne puisse

pas disposer de sa liberté à un âge où on ne peut pas disposer de son bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, et surtout dans la maison du roi, qui était jusqu'ici un objet de grande dépense sans aucune utilité. Les intéressés, qui sont en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le prince et son ministre.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire les vœux que je fais pour votre majesté dans l'année qui va commencer. Puisse-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, et recevoir longtemps l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration avec lesquels je suis, etc.

Paris, 23 février 1776.

Sire, je ne sais s'il y a quelque sympathie physique entre votre majesté et moi son serviteur indigne, qui lui suis d'ailleurs attaché par la sympathie morale; mais les quatorze accès de goutte de votre majesté ont été suivis chez moi d'un long accès de rhumatisme, que j'ai eu successivement dans toutes les parties de mon faible corps, et qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençais à éprouver dans ma frêle machine. Il est vrai que nous avons éprouvé pendant plus de trois semaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins si on s'en rapporte aux observations qui paraissent les plus exactes; heureusement il ne résultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre était couverte de neige, et que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui sont morts de froid et de faim. Notre jeune roi, qui est la bienfaisance et la justice même, a sauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connaître, et n'a point mis de borne à sa charité. On nous assure que le froid a été à proportion aussi vif dans le Nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, votre majesté n'en ait cruellement ressenti les effets. Je la supplie de vouloir bien me rassurer elle-même sur sa santé, quoique toutes les nouvelles que j'en apprends soient très-consolantes pour moi.

Il est faux que Voltaire soit devenu marquis et intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à votre majesté. Il n'est pas plus marquis et intendant qu'auparavant; mais il a profité de la circonstance d'un contrôleur-général vertueux et zélé pour le bien,

pour demander que le pays de Gex où il habite ne soit plus dévoré par les financiers; et il a obtenu cette grâce, qui fait en même temps l'avantage du roi et celui du peuple. Du reste, il se porte bien, et j'espère que, malgré son âge de quatre-vingt-deux ans, les lettres et l'humanité le conserveront encore. Quelle perte, sire, comme l'observe très-bien votre majesté, quand nous aurons le malheur de la faire! J'en détourne ma pensée, et quand je dis tous les matins, comme je le dis depuis deux ans, *Domine, salvum fac regem*, j'y ajoute un mot de prière pour un autre roi, que je vous laisse, sire, à deviner, et un petit *oremus* pour le philosophe de Ferney.

Puisque votre majesté veut bien avoir quelque égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour M. Béguelin, je prends celle de lui demander de nouveau ses bontés pour cet homme de mérite, lorsqu'elle trouvera occasion de les lui faire éprouver.

Je lui demande aussi les mêmes bontés pour M. d'Etallonde, et avec d'autant plus de confiance, que je sais combien votre majesté y est disposée, et combien ce jeune homme le mérite. Votre majesté a bien raison; on ne peut penser à l'affaire malheureuse de ce jeune homme, sans être en colère contre ces persécuteurs en soutane et en robe longue, dont le zèle cruel a causé son malheur.

Voilà nos messieurs du parlement qui recommencent leur train; les voilà qui font de belles remontrances contre les édits les plus justes, les plus faits pour soulager le peuple. Les voilà qui font brûler de plats ouvrages, oubliés depuis six ans, et à qui ils donnent de la vie par leur condamnation. Les voilà qui poursuivent un malheureux auteur, parce que son libraire n'a pas voulu donner pour rien, à un sot janséniste du parlement, toute l'édition d'un livre ignoré, mais qui déplaît à ce plat janséniste, quoique revêtu d'une approbation. Enfin les voilà qui commencent à nous faire regretter la cuisine de Meaupou. Du moins ces bonnes gens d'alors avaient le mérite de ne rien dire.

Il me semble que les affaires des Anglais vont mal en Amérique. Quoique une guerre à deux mille lieues m'intéresse moins que celle de 1756, j'ai toujours peur que cette tache d'huile ne s'étende et ne nous arrive. J'ai besoin d'être rassuré par votre majesté sur ce fléau.

Notre littérature, toujours assez pauvre, l'est beaucoup en ce moment-ci. Il ne paraît rien qui mérite même la critique; et nous remplissons, comme nous pouvons, les places vacantes à l'Académie Française, de la même manière que le festin du

père de famille dans l'Évangile, par les estropiés et les boiteux de la littérature. Mais elle doit se consoler, tant que Frédéric et Voltaire vivront.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, l'assurance de tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur pour votre majesté; de l'admiration profonde, de la reconnaissance éternelle, et de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

Paris, 26 avril 1776.

Sire, quoique les dernières nouvelles que votre majesté a bien voulu me donner elle-même de sa santé et de son état aient calmé mes inquiétudes, cependant il n'a pas tenu au public, et surtout au public de ce pays-ci, que je n'en eusse encore d'assez sérieuses; mais j'ai mieux aimé en croire votre majesté que le public, et je m'en suis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire par se taire. Jouissez, sire, de votre santé et de votre gloire, et jouissez-en long-temps encore pour la consolation de votre fidèle Anaxagoras. Il en a plus que jamais besoin dans ce moment, ayant sous ses yeux le spectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, et qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raison, sire, sans parler de ma santé, ni de quelques affaires qui exigent ma présence, m'empêchera d'aller, comme je le désirais, mettre aux pieds de votre majeté tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle. Ma pauvre machine est d'ailleurs si ébranlée, et par les secousses de cet hiver, et par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle est hors d'état de se déplacer. Elle se borne donc à regret aux vœux qu'elle fait pour votre majesté, ne pouvant aller les lui présenter elle-même.

Je ne sais si votre majesté est informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, et depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, selon messieurs les gazetiers, et dans laquelle les Français sont vilipendés, Voltaire traité de *vieille femme*, et l'académie de Berlin de *bête*. Ce même sot public, qui a voulu si long-temps que votre majesté fût bien malade, ne demandait pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre; j'ai cru devoir le désabuser, en imprimant à mon tour, dans les journaux, que messieurs les gazetiers en avaient menti. C'est à votre majesté à leur répondre autrement, si elle juge qu'ils en soient dignes.

Notre jeune roi mérite toujours la bonne opinion que votre majesté a de lui. Il aime le bien, la justice, l'économie et la paix. Mais les fripons, les courtisans et les prêtres font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'opposer aux réformes et aux réglemens que lui proposent les ministres vertueux et éclairés dont il a eu le bonheur et la sagesse de s'entourer. Je ne cesse de faire des vœux pour lui, bien persuadé que de tous les princes de sa maison sans exception, il est celui que nous devrions désirer pour roi, si la destinée propice ne nous l'avait pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui se montrent de jour en jour plus malintentionnés, plus ignorans et plus opposés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre et faire valoir par leurs arrêts les principes absurdes des théologiens sur l'intérêt de l'argent; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je voudrais bien qu'ils se couvrissent, pour leur faire perdre le peu de crédit qui leur reste encore, et pour n'avoir plus même les sots et les fripons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à votre majesté. Des gens de lettres ont entrepris de donner une édition de Froissart, historien du quatorzième siècle, dont on n'a jusqu'ici que de mauvaises éditions. On leur a dit qu'il y avait à Breslau un excellent manuscrit de cet historien; peut-être leur sera-t-il nécessaire, et dans ce cas ils prendraient la liberté de prier votre majesté de vouloir bien donner ses ordres pour qu'ils en eussent communication; ils osent se flatter de cette grâce, de la part du protecteur et de l'ami le plus éclairé que les lettres aient encore eu sur le trône.

Je vois par la réponse que votre majesté veut bien me faire au sujet de M. Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlais en faveur de M. Weguelin, dont je connais d'ailleurs le mérite, mais qui n'est point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à votre majesté. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ses bontés est M. Béguelin, mathématicien et philosophe de son académie, distingué dans l'un et dans l'autre genre par ses lumières et par ses écrits, et digne de la protection de votre majesté par ses sentimens et par sa sage conduite.

Votre majesté me tranquillise beaucoup en m'assurant que les coups qui se frappent en Amérique ne viendront pas jusqu'en Europe, et surtout jusqu'en France. Mon refrain est celui de l'Evangile : *Paix sur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même *de bonne volonté;* car je craindrais que la paix ne fût pour un trop petit nombre.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus tendre reconnaissance, etc.

Paris, 15 août 1776.

SIRE, mon âme et ma plume n'ont point d'expressions pour témoigner à votre majesté la tendre et profonde reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre si pleine de vérité et d'intérêt, de sentiment et de raison tout ensemble; enfin, sire, permettez-moi cette expression, si remplie même d'amitié; car, pourquoi n'oserais-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce grand roi si cher à mon cœur? Je n'aurais pas tardé un moment à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des bontés dont votre majesté m'honore, et à lui réitérer plus vivement que jamais l'expression des sentimens que je lui dois à tant de titres, si cette expression n'avait dû entraîner malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que votre majesté sans doute eût bien voulu pardonner à ma situation, mais qui peut-être aurait troublé un moment par une image affligeante la satisfaction si douce et si juste dont votre majesté vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand duc de Russie à Berlin, et l'union que va contracter avec vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le moment de son départ, pour répandre encore une fois mon âme dans celle de votre majesté, et pour lui rendre surtout les plus sensibles actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, et qui n'en est pour moi que plus précieuse et plus chère. Votre majesté n'a pas besoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait*. On voit bien, sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si sensible et si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler, tous me disent comme vous, qu'il faut chercher à me distraire; mais aucun ne sait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un sage, que *notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'à l'âge où nous sommes l'un et l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets*. Hélas! sire, c'est aussi le seul espoir qui me console, ou plutôt qui me fera supporter le peu de jours qui me restent à vivre. Je ne désire plus de les voir prolongés, que pour me mettre encore aux pieds de votre majesté, et il faudra que ma santé soit bien mauvaise au printemps prochain, si je ne vais pas avec le plus grand empressement

m'acquitter d'un devoir si précieux et si sacré pour moi. J'écrivais il y a quelques années à votre majesté, dans un moment où ma frêle machine dépérissait de jour en jour, que je ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits.* Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, sire, bien plus qu'autrefois, le seul désir qui me reste; la vie, la gloire, l'étude même, tout est devenu insipide pour moi; je ne sens que la solitude de mon âme, et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée et presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie; et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, sire, pourquoi vous entretenir si long-temps de mes maux, lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres? pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrais vous parler que des lauriers que vous vous cueillîtes, il y a seize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz? pourquoi vous parler enfin de mes tristes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puissent ces intérêts, sire, satisfaits et remplis, ajouter encore à votre gloire et à l'éclat de votre règne! puisse la nature, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! puisse-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrais qu'elle retranchât aux miens! puissé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de votre majesté, répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir et de l'entendre, de la trouver sensible à ce qui pénètre et remplit mon âme, de l'assurer surtout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis si long-temps inspirée, et qui est en ce moment plus juste et plus profonde que jamais. C'est avec ce sentiment que je serai tout le reste de ma vie, etc.

Paris, 7 octobre 1776.

Sire, des maux de tête violens et continuels, qui durant près de trois semaines m'ont empêché d'écrire et de penser, et qui sont la triste suite de ma disposition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre sur-le-champ à l'admirable lettre que votre majesté a bien voulu m'écrire encore sur mon malheur. Quelle lettre, sire! et combien peu, je ne dis pas de rois (car ils ne connaissent guère ce langage),

mais d'amis, savent aussi bien parler que vous à une âme oppressée et souffrante ! Je lis et je relis tous les jours cette lettre si bien faite pour adoucir mes maux; je la lis à tous mes amis, qui en sont comme moi pénétrés de reconnaissance pour votre majesté ; je me dis sans cesse en la lisant et après l'avoir lue : *Ce grand prince a raison*, et je continue pourtant à m'affliger. Votre majesté n'en sera point surprise et ne désespérera pourtant pas de ma guérison, malgré le peu d'espérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde seraient le seul moyen de l'accélérer, et votre majesté me propose avec autant de raison que de bonté ce puissant remède; mais ma pauvre tête n'est plus capable d'en faire usage. C'est donc du temps seul que je dois attendre quelque soulagement à mes peines; et je crains bien que ce temps cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaison que votre majesté fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent sans cesse en conservant leur nom, est aussi ingénieuse que philosophique, et explique avec autant de raison que d'esprit pourquoi le temps finit par nous consoler; mais jusqu'à présent, sire, ma triste rivière ne sent que la peine de couler, et ne voit point encore l'espoir d'avoir enfin un cours plus heureux et plus paisible. Si j'avais vingt-cinq ans de moins, j'aurais peut-être le bonheur de former quelque autre attachement qui me ferait supporter la vie ; mais, sire, j'ai près de soixante ans, et à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante, par une perte nouvelle dont je suis encore menacé, ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle soit consommée. Une femme respectable, pleine d'esprit et de vertu, dont le nom est sûrement parvenu jusqu'à votre majesté, madame Geoffrin, qui depuis trente ans avait pour moi l'amitié la plus tendre, qui tout récemment encore m'avait procuré dans mon malheur toutes les consolations ou les distractions que cette amitié lui avait fait imaginer, est frappée depuis plus d'un mois d'une paralysie qui l'a presque entièrement privée du sentiment et de la parole, et qui ne me laisse aucune espérance, non-seulement de la conserver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui ressemble guère, dévote ou feignant de l'être, mais plus sotte encore que dévote, et affichant, sans savoir pourquoi, une haine stupide des philosophes et de la philosophie, m'ôte en ce moment jusqu'à la déplorable consolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les soins que ma tendresse pour elle pourrait me suggérer, et que peut-être la pauvre malade ne sentirait pas, mais qui du moins satisferaient

mon cœur. Je perds ainsi dans l'espace de quelques mois les deux personnes que j'aimais le plus, et dont j'étais le plus aimé. Voilà, sire, la malheureuse situation où je me trouve, le cœur affaissé et flétri, et ne sachant que faire de mon âme et de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir votre majesté de ma douleur, lorsque je ne devrais lui parler que de ma vive reconnaissance pour toutes ses bontés, de l'admiration profonde que m'inspire sa philosophie si vraie et si peu commune, si raisonnable et si sensible tout à la fois, et surtout du désir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté tous les sentimens qu'elle m'inspire. Ma santé seule pourrait s'opposer à ce voyage; mais il m'est trop précieux et trop cher pour ne pas donner à cette santé chancelante tous les soins dont je suis capable, et que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas! sire, ce voyage est presque le seul objet qui m'attache encore à la vie, et je ne regretterais en ce moment, si je venais à la perdre, que d'être privé de témoigner encore une fois à votre majesté ma tendre et profonde vénération. Puisse votre majesté jouir elle-même pendant la mauvaise saison où nous allons entrer d'une santé meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver! je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle était il y a quelques mois si cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les nouvelles de guerre prochaine qui retentissent sans cesse à mes oreilles et qui pourraient engager votre majesté dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour elle que jamais. Tout affligé et tout philosophe que je suis, je ne puis m'empêcher de m'intéresser encore aux malheurs de la triste espèce humaine, qui n'ont pas besoin d'être augmentés, et j'y joins surtout les vœux les plus ardens pour la conservation, le bonheur et le repos de votre majesté. Elle a bien voulu me rassurer plus d'une fois sur les guerres dont je croyais l'Europe menacée, et elle m'a rendu la tranquillité par cette assurance. Puisse-t-elle me la rendre encore en ce moment, où j'en ai plus besoin que jamais, et bien plus encore pour votre majesté que pour moi! Je suis, etc.

Paris, 14 novembre 1776.

Sire, j'ai reçu presque en même temps les deux nouvelles lettres du 22 et du 26 octobre, dont votre majesté a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, sire, et celle que j'avais eu l'honneur d'écrire à votre majesté il y a environ six semaines, ont été plus long-temps en chemin qu'à l'ordinaire. Les hon-

nêtes commis des postes, qui par des ordres sans doute fort respectables, mais dont j'aime mieux que d'autres soient chargés que moi, ouvrent les lettres sur la route d'Allemagne, car je je n'ose dire sur celle de France, ont été apparemment plus empressés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur instruction ou pour leur triste amusement, ce qu'un grand roi veut bien dire à un pauvre philosophe affligé, et ce que le pauvre philosophe répond au grand roi. On ne peut nier, sire, que ces commis ne soient vraiment et en tout sens des *gens de lettres*, et des gens de lettres curieux des belles choses; mais je crains bien que ces *littérateurs* si curieux, et surtout si honnêtes, ne soient dignes ni de s'instruire en lisant vos lettres, ni même de s'attrister en lisant les miennes. Quoi qu'il en soit, je leur serais au moins fort obligé de ne pas retarder de plusieurs jours (et même de quelques heures) la consolation si douce et si nécessaire à mon cœur, que les bontés de votre majesté me font éprouver dans la malheureuse circonstance où je me trouve. Je ne sais plus, sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés si touchantes pénètrent mon âme, et combien cette âme qui ne se croyait plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de sensibilité en elle pour la reconnaissance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnaissance n'est pas un sentiment réservé pour moi seul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre personne. Je voudrais que votre majesté, sensible comme elle est à la véritable gloire, c'est-à-dire aux hommages des hommes éclairés et vertueux, pût entendre ce qu'ils disent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche combien le grand Frédéric, depuis long-temps l'objet de leurs éloges et de leur admiration, leur paraît digne encore d'être aimé. J'ose croire que ce concert unanime de louanges si douces et si vraies toucherait autant votre majesté que les cris de victoires de ses soldats sur les champs de bataille où elle a triomphé tant de fois. Pour moi, sire, je fais mieux encore que de vous admirer et de vous chérir; je vous écoute, et je profite de vos leçons; je fais tout ce qui est en moi pour me distraire; j'essaie différentes sortes de travaux, d'études, de lectures, d'amusemens même; je rassemble chez moi quelques amis certains jours de la semaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur conversation, je tâche de me persuader que tout ce qui se passe autour de moi me touche, ou du moins m'occupe, je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends; mes amis me croient quelquefois soulagé et presque consolé; mais, quand je ne les ai plus autour de moi,

quand après les avoir quittés je me trouve seul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement et de préférence, mon âme affaissée retombe douloureusement sur elle-même, et ne voit plus que le vide qui l'environne et qui la flétrit; je suis comme les aveugles, profondément tristes quand ils sont seuls, mais que la société croit gais, parce que le moment où ils conversent avec les hommes est le seul supportable pour eux. J'ai beau suivre le conseil que votre majesté veut bien me donner, et dont elle m'apprend qu'elle fait usage pour elle-même dans ses momens d'affliction; j'ai beau lire les philosophes et chercher à me consoler avec eux, j'éprouve, comme le dit si bien votre majesté, que les maladies de l'âme n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, et je finis par me répéter tristement ce que m'ont dit ces philosophes, que le vrai soulagement à nos peines, c'est l'espoir de les voir finir bientôt avec la fin de la vie. Cela n'est pas fort consolant, mais comme le dit encore votre majesté, c'est un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous sommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot d'un solitaire qui disait aux personnes dont il recevait quelquefois la visite : *Vous voyez un homme presque aussi heureux que s'il était mort.* Je suis comme cette vieille femme qui voulait à toute force devenir dévote et qui n'y pouvait parvenir. *Je m'excède,* disait-elle, *de livres de dévotion, je m'en bourre, et rien ne passe.* J'éprouve dans un sens bien plus profond que le sens ordinaire, combien *le malheur est un grand maître,* combien une perte irréparable fait naître de réflexions, cruelles à la vérité, mais que sans elle on n'aurait jamais eues; combien une douleur pénétrante étend et agrandit l'âme, et combien une pensée est vaste quand on n'en a qu'une. J'ai été touché jusqu'aux larmes, sire, par ces mots de votre dernière lettre, si pleins de bonté et d'intérêt : *Je vous avais écrit avant-hier, et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage; je me le suis reproché en lisant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, sire, et croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per seria, per jocos eumdem animum,* une âme qui intéresse également mon cœur, quand elle est sérieuse et quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poésie à ma consolation; vous me dites en vers élégans et harmonieux ce que vous avez bien voulu me dire en prose éloquente et philosophique : votre prose, sire, devrait être signée Sénèque, Montaigne, et vos vers Lucrèce, Marc-Aurèle.

La pauvre madame Geoffrin est dans la même situation, entourée de médecins qui ne peuvent la soulager, de sots et de

dévots qui l'ennuient, privée de voir les personnes qui lui plaisent le plus, et moi de la triste douceur de mêler mes larmes avec les siennes.

Votre majesté veut bien me rassurer sur la guerre que je craignais pour elle et surtout pour moi; je désirerais bien vivement qu'elle pût me rassurer de même sur sa santé dont l'état chancelant m'alarme et m'afflige. Ménagez-vous, sire, et conservez-vous pour vos peuples, pour la philosophie et les lettres, et j'ose ajouter pour ma consolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'assurer par moi-même de l'état de cette santé qui m'est si chère, et pour remplir les vœux de mon cœur, en mettant aux pieds de votre majesté les sentimens d'admiration, de reconnaissance, de vénération et de tendresse avec lesquels je suis plus que jamais, etc.

Paris, 30 décembre 1776.

Sire, si je ne respectais les occupations de votre majesté presque autant que sa personne, si je ne savais qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes sottises, les lettres que je prends la liberté de lui écrire seraient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le soient déjà que trop; tant celles que votre majesté a la bonté de me répondre, me remplissent de consolation. Je commence à sentir plus efficacement l'effet des conseils qu'elle a bien voulu me donner, je me suis remis à la géométrie que j'avais comme abandonnée depuis long-temps, et j'en éprouve l'effet le plus salutaire; ma vie n'est pas délicieuse, il s'en faut beaucoup; mais elle commence à être tolérable, et j'espère que le temps, l'étude, et surtout le bonheur de voir bientôt votre majesté m'aideront à supporter mon existence. Celle de la pauvre madame Geoffrin, à laquelle votre majesté veut bien s'intéresser, et par rapport à moi qui l'aime tendrement, et par rapport à elle qui en est bien digne, cette existence, sire, est toujours bien fâcheuse, et sans aucun espoir d'amélioration. Heureusement elle ne paraît souffrir beaucoup ni de corps, ni même d'esprit, et je bénis à cet égard sa destinée; car il lui serait bien amer, si sa sensibilité morale avait toute son énergie, d'être privée, dans la triste situation où elle est, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh! que votre majesté a bien raison de dire que la France, avec tous les philosophes dont elle se vante à tort ou à droit, est encore un des peuples les plus superstitieux et les moins avancés de l'Europe, et que vos bons Allemands, que nos petits messieurs se donnent les airs de dédaigner, ne sont pas à beaucoup près aussi sots que

nous ! je ne vois que les Espagnols à qui nous cédions les honneurs *du pas* en fait de sottise religieuse. Que dit votre majesté de ce qui se passe actuellement dans ce malheureux pays, de la procession solennelle et brillante que l'Inquisition vient de faire à Cadix, des acclamations du peuple qui, prosterné à genoux dans les rues pendant cette belle cérémonie, criait, *Viva la fè di Dios*, du gouvernement qui la souffre, de la publication que les inquisiteurs ont osé faire des bulles de Paul IV et de Pie V, qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'inquisition, sans *excepter le souverain*, du roi d'Espagne qui permet cette insolence, qui même, dit-on, l'autorise ? On assure que ce tribunal exécrable reprend toute sa vigueur et toute son activité, et qu'un seigneur espagnol très-considérable est déjà condamné (par grâce spéciale) à une *prison perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne, plusieurs cantons de son malheureux pays. Voilà bien, sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ses lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cause. On a imprimé, je ne sais comment, et je ne sais où, un ouvrage assez curieux, intitulé : *la Bible enfin expliquée, et commentée par plusieurs aumôniers de sa majesté le roi de P.* Vous devinez, sire, qui est ce roi-là. On s'est avisé, je ne sais pourquoi, de croire et de dire que Voltaire était le sacristain de ces *aumôniers*, et on ajoute que nos seigneurs du parlement, gens aussi éclairés que la sainte hermandad, et qui n'aiment pas que la Bible soit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler solennellement cette *explication*, qui n'en sera pas meilleure, et sont assez malintentionnés pour le sacristain, qui pourtant est bien bon de les craindre. Votre majesté ne pourrait-elle pas lui rendre le service de faire dire par son ministre au premier président et aux gens du roi, que cet ouvrage maudit est en effet celui de ses *aumôniers*, qui se sont amusés à cette besogne, pour soulager l'oisiveté *profonde* où votre majesté les laisse ? Elle ferait par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philosophie lui aurait une obligation signalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis si long-temps.

Je désire beaucoup d'apprendre quelles ont été les suites de l'érysipèle de votre majesté, et de l'abcès qui en a été la fin. Je connais un vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui était fort tourmenté de la goutte, et qui depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir eu, comme votre majesté, des éruptions à la peau, qui ont fini par des abcès. Oh ! combien je désirerais que votre majesté éprouvât le même soulagement, et combien je serais flatté de le lui avoir annoncé !

Recevez, sire, les assurances de toute la part que je prends à la naissance du nouveau prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Recevez surtout, je vous en supplie, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour votre conservation et votre bonheur, pendant l'année où nous allons entrer, et qui sera sans doute heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de votre majesté les sentimens de la vénération tendre et profonde avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

Paris, 27 février 1777.

Sire, je suis toujours comblé et pénétré des bontés de votre majesté, et de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux progrès de ma convalescence morale. Ces progrès, sire, sont toujours bien lents; l'étude profonde me distrait sans doute, et la conversation paraît quelquefois m'intéresser. Mais quand, fatigué de travail ou de société, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, et isolé comme je le suis dans ce meilleur des mondes possibles, ma solitude m'épouvante et me glace, et je ressemble à un homme qui verrait devant lui un long désert à parcourir, et l'abîme de la destruction au bout de ce désert, sans espérer de trouver là un seul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abîme, et qui se souvienne de lui après qu'il y sera tombé.

Mais je m'aperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la sottise d'entretenir votre majesté de mes idées lugubres, qu'elle-même veut bien dissiper. J'aime mieux lui parler du voyage que je projette, de la douceur que j'éprouverai à mettre à ses pieds tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration, dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle, et du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir et de l'entendre. Quoique ma santé en ce moment ne soit pas trop bonne, et que le moindre dérangement à mon régime et à ma manière uniforme de vivre, soit très-sensible à ma frêle et pauvre machine, j'espère cependant que cette santé et cette machine me permettront de jouir des bontés de votre majesté, et d'aller philosopher avec elle sur les grands maux et les petits biens de la vie.

Dans la triste situation où je suis, je m'accroche où je puis me soulager, et je pense quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Espagne, et de n'avoir pas les inquisiteurs à craindre. Il est en effet bien humiliant pour un sou-

verain, comme le dit votre majesté, de se mettre lui et ses fidèles sujets, à la merci d'un jacobin. Oh ! que la gent sacerdotale a bien su tout ce qu'elle faisait en instituant la confession ! vivent les princes qui ne se confessent pas !

Voltaire n'a point de *vache blanche*, mais il a toujours grand peur des gens qui font brûler les vaches. Je le crois cependant un peu tranquillisé en ce moment sur cette *Bible* expliquée et commentée par les *aumôniers* de votre majesté, qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puisque votre majesté ne juge pas à propos de se la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il est en ce moment très-affligé, c'est que son établissement de Ferney lui devient très-à charge par le peu de secours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que M. Turgot n'est plus en place ; il écrit à votre majesté *qu'il est ruiné;* cela n'est pas tout-à-fait vrai, et il a fait tant de bien à ses malheureux vasseaux, que je serais très-fâché que cela fût ; mais il est vrai que plusieurs grands seigneurs sur lesquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer, par exemple, monseigneur le duc de Bouillon, monseigneur le maréchal de Richelieu, et avant tout, monseigneur le duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, jusqu'à un fermier général qui ne se donne aussi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, et de suivre les traces des Wurtemberg, des Bouillon et des Richelieu. Oh ! que votre majesté a bien raison sur les maux de toute espèce dont est semée notre malheureuse carrière, et sur le bon sens de ces peuples d'Afrique, qui pleuraient la naissance des enfans et non pas leur mort! Tout ce que la philosophie peut nous dire pour nous consoler, c'est que ces mots finiront, et qu'*il vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'espère au moins, sire, que mes maux ne finiront pas sans avoir été adoucis par le bien que j'espère, celui de faire encore une fois ma cour à votre majesté, et de lui renouveler tous les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 28 avril 1777.

Sire, M. de Catt a dû instruire votre majesté des tristes raisons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ses pieds tous les sentimens de reconnaissance, de vénération et de dévouement que je lui dois. Je ne répéterai point à votre majesté ce détail affligeant pour moi et ennuyeux pour elle. La situation où je me trouve est d'autant plus sensible pour moi, qu'assurément

je ne pourrai rien substituer au plaisir que je me prome de passer quelques momens auprès de votre majesté, de l encore et de l'entendre, de philosopher avec elle, et de lu ler de tout ce qui l'intéresse, bien plus que de ce qui m'inte resse moi-même. Je ne puis cependant, sire, renoncer entièrement à l'espoir de revoir encore votre majesté; mais je n'ose plus former des projets, ni lui faire de promesses, dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne serai pas toujours languissant et malheureux, peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai consacrer à votre majesté, et ce seront à coup sûr les plus agréables pour moi. Puisse la destinée m'accorder encore cette faveur !

Votre majesté a mis le comble à toutes ses bontés pour moi par les facilités de toute espèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage; je n'en abuserai jamais, quand je me trouverais dans le cas d'en profiter; et un de mes plus grands regrets est de ne pouvoir en témoigner moi-même à votre majesté ma tendre reconnaissance.

Je me reproche, sire, d'entretenir si long-temps de moi votre majesté, et d'une manière si triste; j'aime mieux lui parler de ce qui se passe ici. Nous avons depuis quinze jours le comte de Falkenstein, dont votre majesté connaît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu, parce que je vis fort retiré, et vraisemblament je ne le verrai pas, à moins qu'il ne vienne à nos académies, ce qui est encore incertain. S'il nous rend visite, je me propose de lui lire un petit éloge de Fénélon qui pourra l'intéresser, et à l'Académie des sciences quelques réflexions sur la théorie de la musique. Ces deux petits morceaux sont écrits il y long-temps; et, tout médiocres qu'ils sont, je ne serais pas en ce moment en état de les faire. Il me paraît qu'en général ce prince réussit assez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable et cherchant à s'instruire. Il a déclaré que s'il venait aux académies, il ne voulait point de complimens, et quoique notre métier soit d'en faire, nous lui obéirons. Il va partout sans être annoncé, ni même attendu; nos spectacles paraissent le toucher peu, il aime mieux voir les établissemens utiles, ou faits pour l'être. Il alla l'autre jour à l'Hôtel-Dieu, et fut saisi d'horreur de la cruauté avec laquelle les malades sont traités dans cette maison, étant entassés jusqu'à six dans un même lit, le mort à côté du mourant, et celui-là à côté d'un convalescent. Ce n'est pas que l'Hôtel-Dieu ne soit très-riche, et en état par conséquent de faire beaucoup mieux; mais cet Hôtel-Dieu a des *administrateurs*, et c'est en dire assez. On assure que l'empereur ira

visiter nos ports; il trouvera notre marine, non pas dans l'état brillant où elle a été quelques momens sous Louis XIV, mais du moins dans un état supportable, et bien meilleur que celui où la mauvaise politique du cardinal de Fleury l'avait laissée. Les citoyens honnêtes se flattent ici que ce prince fera connaître au roi son beau-frère l'état horrible de l'Hôtel-Dieu, sans doute ignoré de ce jeune prince, et que peut-être il en résultera quelque remède à cet horrible abus. Dieu le veuille.

Nous sommes ici fort occupés des insurgens, et fort impatiens de voir quel sera le succès de la campagne décisive qui va s'ouvrir. On dit que les Anglais dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des troupes en Amérique; il me semble qu'il n'est pas fort honnête, et encore moins honorable à tous ces petits souverains germaniques, d'envoyer ainsi leurs sujets se faire égorger à deux mille lieues, pour procurer un opéra à leurs maîtres. Aussi dit-on que la plupart restent en Amérique, et il me semble que c'est encore leur meilleur parti.

Voilà donc le tyran du Portugal disgracié. Tout ce qu'on raconte de sa tyrannie fait horreur; mais peut-être tout cela est-il exagéré. Quant à l'Espagne, on dit que l'Inquisition y continue ses vexations, et elle fait son métier, puisque le roi la laisse faire.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, tous les regrets que je ne puis vous exprimer assez de ne pouvoir assurer que par écrit votre majesté du tendre et profond respect avec lequel je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 23 mai 1777.

Sire, je crois devoir rendre compte à votre majesté de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. le comte de Falkenstein, et dans laquelle votre majesté est intéressée. Il vint samedi dernier 17 de ce mois à l'Académie Française, et, après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites, il eut la bonté de s'approcher de moi; il me dit d'abord des choses très-obligeantes, et ajouta : On dit que vous vous proposez d'aller cette année en Allemagne, on ajoute même que vous allez devenir tout-à-fait Allemand. Je répondis que j'avais en effet formé le projet de faire ma cour cette année à votre majesté, et d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison; que j'avais fort désiré de faire ce voyage, mais que le mauvais état de ma santé ne me permettait pas de l'entreprendre, ce qui m'affligeait d'autant plus, que votre majesté

avait bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. — Il me semble, dit-il, que vous avez déjà été voir le roi de Prusse. — Deux fois, répondis-je, une en 1756 à Vésel, où je ne restai que peu de jours, et l'autre en 1763, où j'eus l'honneur de passer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps, ajoutai-je, j'ai toujours désiré d'avoir l'honneur de revoir ce prince, mais les circonstances m'en ont empêché; j'ai surtout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'empereur à Neisse : mais en ce moment je n'ai plus rien à désirer là-dessus. — Il était bien naturel, me répondit-il, que l'empereur, jeune et désirant de s'instruire, voulût voir un prince tel que le roi de Prusse, un si grand capitaine, un monarque d'une si grande réputation, et qui a joué un si grand rôle. C'était, ajouta-t-il en propres termes, un écolier qui allait voir son maître. — Je désirerais fort, lui dis-je, que M. le comte de Falkenstein pût voir les lettres que le roi de Prusse me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue; il y verrait que ce prince portait dès-lors sur l'empereur le jugement que la voix publique a confirmé depuis. J'ai cru, sire, que votre majesté ne serait pas fâchée d'être instruite de cette conversation. Je ne lui ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'empereur eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même; je lui dirai seulement que j'avais lu dans l'assemblée deux morceaux; l'un consistait en quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, et parmi ces synonymes était celui de *simplicité*, *modestie*, qui finissait par une application légère et indirecte à ce prince, et qu'il me parut sentir avec plaisir. L'autre morceau était un éloge très-court de Fénélon, dans lequel il y avait aussi plusieurs choses indirectes, qui lui étaient relatives, entre autres un sur les voyages que Fénélon avait désiré de faire faire au duc de Bourgogne son élève, et sur le désir qu'il avait que ces voyages fussent sans cortège et sans appareil. Le comte de Falkenstein a recueilli au spectacle le fruit de cette simplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *Œdipe* il y a quelques jours, et dans l'endroit où Jocaste dit ces vers de la première scène du quatrième acte :

> ..... Ce roi, plus grand que sa fortune,
> Dédaignait, comme vous, une pompe importune, etc.

tout le spectacle se tourna vers lui, et battit des mains à plusieurs reprises. Cette simplicité, sire, est un bel exemple que l'empereur est venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui; et cet exemple lui a été donné par un autre roi, bien fait pour servir de modèle en tout à ses con-

frères. L'empereur a vu avec intérêt tout ce qui mérite d'être vu ici, et il a marqué partout beaucoup de raison et d'envie de s'instruire. Il fut vendredi dernier à l'Académie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéressans qui avaient été donnés depuis six mois par les académiciens. Parmi ces mémoires, il s'en trouva un sur ce que pensaient les anciens de la fureur du jeu. Il se tourna vers M. Turgot qui présidait l'assemblée, et lui dit : *Voilà un mémoire qui est assez de saison.* C'est qu'en effet la fureur du jeu est à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le roi donne à ce sujet.

Comme cette lettre, sire, est uniquement destinée à parler à votre majesté du voyage de l'empereur, je n'y mêlerai point Childebrand en lui parlant aujourd'hui de moi. Ma santé est toujours très-languissante, et jusqu'à présent la belle saison y fait peu de changement; il est vrai que cette belle saison est affreuse par les pluies continuelles qui tombent depuis six semaines.

Je finis en renouvelant à votre majesté tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre à ses pieds les sentimens d'admiration, de reconnaissance et de profond respect que je lui dois à tant de titres, et avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

Paris, 28 juillet 1777.

SIRE, je suis pénétré de reconnaissance de l'intérêt que votre majesté veut bien marquer pour ma santé, et de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois. Cette peine, sire, est d'autant plus grande que, dans l'impossibilité où je suis de rien mettre à la place de la douce satisfaction que je me promettais, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les seuls et tristes plaisirs qui me restaient. La saison est si pluvieuse et souvent si froide, que la promenade même m'est presque entièrement interdite, quoiqu'elle soit ma seule ressource, mes sociétés d'hiver étant toutes dispersées; je me trouve presque tous les jours seul avec moi-même, sentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, et le malheur de ne pouvoir le remplacer. Mais je sens que j'abuse des bontés dont votre majesté m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux parler de tout le plaisir que j'ai en apprenant par M. de Catt que la santé de votre majesté est dans le meilleur état, et que non-seulement elle résiste au

mouvement prodigieux que votre majesté se donne, mais qu'elle en est même affermie et fortifiée. M. le comte de Falkenstein, que nous n'avons plus depuis la fin de mai, s'est donné aussi de son côté bien du mouvement pour voir la France ; il profitera sans doute, pour son administration, du bien et du mal qu'il a vu presque partout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (et je n'en aurais pas besoin après votre majesté) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire sur l'impératrice-reine ; n'ayant jamais eu l'honneur d'approcher de cette princesse, que d'ailleurs je n'aurais pas pris la liberté de juger, il me semble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inspiré à ses enfans le goût de la simplicité et de l'affabilité qui rendent les princes si chers aux peuples. Je crois l'empereur en ce moment sur le chemin de ses États. Il a dû passer par Genève, et j'imagine qu'après avoir vu tant de choses, dont quelques-unes n'en valaient guère la peine, il aura désiré de voir aussi le patriarche de Ferney, à qui cette visite *impériale* donnerait plusieurs années de vie. Il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles, que je crois d'ailleurs assez bonnes; j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de la *Philosophie de la nature*, qui a été si cruellement et si platement persécuté par les pitoyables jansénistes qui se mêlent de juger au Châtelet de la vie et de la liberté des citoyens. Nos seigneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils ont eu peur du cri public; cependant, pour l'honneur de la magistrature, ils n'ont osé le renvoyer absous, et ils ont cru lui devoir une petite réprimande, qu'il méritait un peu à la vérité, pour n'avoir pas fait un meilleur livre. Votre majesté a très-bien jugé cette rapsodie, qui en vérité n'était pas digne du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver en France, pour retourner encore à Pétersbourg. J'irais plus loin, il est vrai, pour chercher la santé ; mais j'aurais beau courir, je craindrais qu'elle n'allât toujours plus vite que moi. Je suis pourtant un peu mieux en ce moment, grâce à la saison, toute mauvaise qu'elle est; mais c'est l'hiver que mon malheureux estomac m'attend pour me jouer ses tours. Il faut se préparer à le combattre, et en attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon ancien confrère, le chevalier de Jaucourt l'encyclopédiste. Il vit dans la plus grande retraite, et s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du Morery ; car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en plusieurs volumes *in-folio*. Les petits volumes de Racine et de La Fontaine ne contiennent pas tant de mots et plus de choses. Du

reste, chacun fait comme il l'entend pour s'amuser; mais il n'est pas aussi aisé d'amuser les autres. Encore le quaker Fréeport a-t-il raison dans l'*Ecossaise* de Voltaire, quand il dit qu'il est plus difficile de s'amuser que de s'enrichir; c'est bien pis quand on veut amuser ceux qui s'ennuient.

J'ai lu le discours de M. Pitt ou milord Chattam (qui aurait bien mieux fait de conserver son premier nom). Ce discours est en effet, comme le dit votre majesté, plein de vérités fâcheuses, mais que le gouvernement anglais n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réussira pas, et nous a donné le temps de mettre notre marine en état de résister à la sienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglais. Je désirerais bien de savoir, s'il n'y a point d'indiscrétion à faire de pareilles questions à votre majesté, ce qu'elle pense de cette guerre, de la conduite politique et militaire des Anglais, et des manœuvres de Wasinghton; je n'oserais pas lui demander son avis, si je n'étais bien sûr qu'en une phrase elle m'en dira plus que d'autres ne feraient en un volume. La netteté, la briéveté, la précision caractérisent tous ses jugemens politiques, militaires et littéraires, et l'avocat vénitien lui dirait comme à ses juges : *E sempre ben.* Mais il me semble que ce même avocat, s'il lisait cette longue lettre, me dirait à moi de me taire, et de respecter les momens précieux de votre majesté. Je finis donc en la priant d'agréer avec sa bonté ordinaire la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 22 septembre 1777.

Sire, en revenant de la campagne, où j'avais été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guère, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont votre majesté a daigné m'honorer, et le rêve très-philosophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement votre majesté du conseil qu'elle me donne avec Chaulieu, de *semer de fleurs* le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de blé, qui se passeraient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que votre majesté du peu d'empressement que le comte de Falkenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney, et je ne doute nullement que votre majesté n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderago, et les nouveaux avantages que les Anglais s'en promettent, je pense avec votre majesté (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces insulaires très-insolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, et j'avoue que je ne serais pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paraît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer, et s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plus tôt qu'ils pourront, et je souhaite, plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm à la suite du roi de Suède; je sais qu'il se propose d'aller à Berlin, et peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à votre majesté; c'est le seul bonheur que je lui envie, et dont je ne veux pas désespérer encore; c'est la seule idée flatteuse qui me reste, et que j'aime au moins à nourrir, si ma frêle machine ne me permet pas de la réaliser.

Je viens à présent, sire, à l'excellent rêve dont votre majesté m'a fait part. Que de gens, sire, et que de princes même tout éveillés, qui ne pensent pas comme votre majesté rêve! Hélas! pour le malheur de la pauvre espèce humaine, ce rêve ne l'est pas assez, et tout ce qui en est l'objet n'est que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les sottises humaines, et en voyant avec quel agrément elles y sont persiflées, *j'ai dit le vers* de la comédie,

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

Je prendrai à cette occasion la liberté de faire une représentation à votre majesté; elle a pour objet le progrès des lumières philosophiques, qui va si lentement malgré vos efforts et surtout votre exemple. Vous avez, sire, dans votre académie, une classe de philosophie spéculative, qui pourrait, étant dirigée par votre majesté, proposer pour sujets de ses prix des

questions très-intéressantes et très-utiles ; celle-ci, par exemple : *S'il peut être utile de tromper le peuple ?* Nous n'avons jamais osé à l'Académie Française proposer ce beau sujet, parce que les discours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raison, deux docteurs de Sorbonne pour censeurs, et qu'il n'est pas possible avec de pareilles gens d'écrire rien de raisonnable. Mais votre majesté n'a ni préjugés ni Sorbonne, et une question comme celle-là serait bien digne d'être proposée par elle à tous les philosophes de l'Europe, qui se feraient un plaisir de la traiter. De pareils sujets vaudraient mieux, ce me semble, que la plupart de ceux qui ont été proposés jusqu'ici par cette classe métaphysique. Le dernier surtout m'a paru bien étrange par son inintelligibilité, je n'ai vu personne qui ne pensât comme moi là-dessus, et je suis bien sûr que mon ami La Grange n'a pas été consulté ; il aurait certainement épargné à l'académie le désagrément de voir ses questions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, sire, de joindre à cette lettre un mémoire sur lequel je demande avec la plus grande instance à votre majesté de vouloir bien faire faire une réponse détaillée. L'objet est si intéressant, que je ne doute pas du succès de ma demande. La Société royale de médecine établie à Paris, et composée de ce qu'il y a dans la Faculté de meilleur et de plus instruit, connaissant les bontés dont votre majesté m'honore, s'est adressée à moi pour présenter ce mémoire à votre majesté, et pour en obtenir les éclaircissemens qu'elle demande. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu jusqu'au commencement d'août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaise saison, et je commence même à me sentir des approches du froid. Qu'il fasse de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la santé vraiment précieuse de votre majesté.

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

Paris, 27 novembre 1777.

Sire, M. Grimm, à son arrivée à Paris, m'a remis le paquet dont votre majesté l'avait chargé pour moi. J'ai lu avec avidité l'excellent écrit qu'il contenait, et je voulais en faire sur-le-champ mes très-humbles remercîmens à votre majesté ; mais j'ai pensé qu'ayant eu l'honneur de lui écrire il y a peu de

temps, ce serait l'importuner bien souvent de mes lettres, et qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes barbouillages : j'ai mieux aimé employer ce temps à lire, à relire, et à faire lire à ceux qui en sont dignes, un ouvrage si digne lui-même de votre majesté, si plein des plus excellens principes de gouvernement, écrit avec tant de raison, d'esprit et d'élégance, et dont votre majesté prouve combien les préceptes sont sages, par le soin et les succès avec lequel elle les pratique. Votre conduite, sire, et l'exemple que vous donnez aux autres souverains, sont encore supérieurs aux sages et utiles leçons qu'ils peuvent puiser dans vos écrits. Puissiez-vous donner encore long-temps l'exemple et le précepte.

J'ai eu le malheur de perdre il y a un mois madame Geoffrin, la seule véritable amie qui me restât; depuis la perte de l'amie avec laquelle je passais toutes mes soirées, j'allais, pour adoucir ma peine, passer les matinées avec madame Geoffrin, dont l'amitié était ma ressource. Je ne sais plus que faire à présent de mes soirées ni de mes matinées, et tout ce qui les occupe n'est que du remplissage. Je demande pardon à votre majesté de lui parler encore de moi, et je crains d'abuser de ses bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de proposer à votre majesté la question importante : *S'il peut être utile de tromper le peuple*, mon intention n'était pas précisément qu'elle ordonnât à son académie de traiter ce sujet, mais qu'elle le fît proposer par la classe métaphysique pour sujet du prix; ce qui ne sera possible que pour le sujet prochain, puisqu'il y en a déjà un de proposé, sur lequel malheureusement on ne peut revenir. Puisque votre majesté veut bien entrer avec moi dans quelque détail sur cette grande question, je penserais, sire, sauf votre meilleur avis, qu'il faut distinguer les erreurs transitoires et passagères des erreurs permanentes; il est hors de doute qu'on peut et qu'on doit peut-être se permettre de laisser au peuple une erreur passagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal; et votre majesté en apporte des exemples incontestables. Les erreurs permanentes feraient plus de difficultés, et je ne sais s'il ne doit pas y avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage à les entretenir. Mais cet objet demanderait de grandes discussions, et c'est pour cela que je désirerais de voir cette question proposée à tous les philosophes de l'Europe par le plus philosophe des souverains.

Votre majesté a bien raison de dire que le parlement anglais ne l'est guère, et que sa conduite est celle d'une troupe d'insensés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéres-

santes de la fin de la campagne, qui, heureusement pour les ennemis de l'Angleterre, et malheureusement pour l'humanité, ne sera pas vraisemblement la dernière. L'ouverture du parlement est un moment intéressant, et nous verrons si l'Angleterre consentira à achever de se ruiner pour achever de dévaster et de dépeupler ses colonies.

Le sieur Tassart, sculpteur, qui vient de m'écrire, me paraît plein de zèle pour le service de votre majesté, et de désir de mériter de plus en plus ses bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet honnête et habile artiste, qui mérite un sort heureux par ses talens et par son caractère.

J'ai une proposition à faire à votre majesté, qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses lettres, avec estime, de l'ouvrage intitulé : *la Philosophie de la nature*, dont l'auteur, M. Delisle, a été si indignement traité par les inquisiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à son égard : mais ce malheureux procès a détruit sa fortune; il aurait besoin, pour échapper au malheur qui le menace, de s'attacher à un protecteur philosophe, et il désirerait ardemment que votre majesté voulût bien être ce protecteur. C'est un homme de trente ans, d'une figure noble et distinguée, d'une grande douceur de caractère, d'une grande honnêteté de principes et de mœurs; qui a beaucoup de connaissances, comme son ouvrage le prouve; que votre majesté aimerait si je ne me trompe; qui aurait pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement; qui, par l'agrément et l'aménité de sa conversation, pourrait lui être de quelque ressource dans ses momens de relâche. Si votre majesté consentait à se l'attacher, et qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il ne les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fussent telles qu'il pût espérer un sort heureux pour le reste de ses jours. M. de Voltaire doit se joindre à moi pour faire à votre majesté la même demande, et nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre et le plus respectueux dévouement, etc.

Paris, 28 novembre 1777.

Sire, je dois à votre majesté de nouveaux remercîmens des ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponse aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, sire, un plus pressant intérêt m'occupe en ce moment,

et ne me permet pas de différer la réponse à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de votre majesté.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et que d'autres courent manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspirait la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à votre majesté, dont les bontés me sont si connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, si pleines de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus soulager ma douleur en faisant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produisit en eux, je n'exagère point, sire, la plus tendre vénération pour votre majesté, et quelques-uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien sûrs de produire dans tous ceux qui les liraient les mêmes sentimens dont ils étaient pénétrés eux-mêmes. Je leur refusai ces copies, et je donnai seulement à deux ou trois d'entre eux un extrait de ce qu'il y avait dans ces lettres de plus intéressant, de plus moral, de plus sensible, de plus propre enfin à faire chérir l'auguste auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal sans ma participation; et à vous dire le vrai, sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit sur tous ceux qui les ont lus. Si je suis coupable, c'est d'avoir donné à votre majesté, s'il est possible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ses yeux. L'intention doit au moins faire excuser l'action.

Quant à toutes les autres lettres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'assurer que je n'en ai donné de copie à qui que ce soit au monde, ni en entier ni par extrait; que je ne les ai même lues qu'à un très-petit nombre de sages, à qui tout ce qui vient de votre majesté est cher et précieux; je n'ai point ouï dire qu'il en coure à Paris des copies manuscrites, et s'il en courait, j'ose assurer, sire, que ce serait des copies factices et supposées.

Ce n'est pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que votre majesté m'avait, dit-on, adressées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces faussaires, et à la fin je m'en suis lassé, en priant ceux qui les liraient à l'avenir de les regarder comme des imposteurs.

Il se peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phrases tronquées et infidèles de ces lettres; c'est ce que j'ignore; mais votre majesté peut se rappeler qu'à l'occasion de quelques

phrases qu'on fit courir ainsi il y a quelques années, elle soupçonna qu'elles étaient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on sait, toutes les lettres aux postes. Elle me fit l'honneur de me le mander, et si le fait dont elle se plaint est vrai, il se pourrait qu'il eût la même cause.

Soyez donc persuadé, sire, que s'il a couru, par ma faute ou par mon zèle, quelques extraits des lettres de votre majesté, ce ne sont que des extraits qui ne peuvent blesser personne, et dont l'effet unique a été de faire chérir et respecter votre majesté par ceux qui ne connaissaient en elle que le roi, et qui ne connaissaient pas l'homme et le sage.

Platon n'avait garde de publier les lettres du tyran Denys; elles ne ressemblaient pas à celles du philosophe Frédéric. Aristote nous a transmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre; et cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ses victoires sur les Athéniens.

Telle est, sire, je vous le répète, l'exacte et pure vérité. Puisse-t-elle convaincre et toucher votre majesté, et me rendre ses bontés, que je ne mérite pas d'avoir perdues! Dans la triste situation où je suis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, et qui n'est point affaiblie, il ne me manquerait plus que ce malheur. Je n'aurais pas, sire, le courage d'y survivre; et vous n'aurez pas celui d'aggraver si profondément mes maux.

Je suis avec la plus grande désolation, et la vénération la plus tendre, etc.

Paris, 30 janvier 1778.

Sire, votre majesté persiste à me croire coupable malgré mon apologie. Je la supplie de me permettre encore quelques mots pour ma justification. Jamais, sire, non, jamais je n'ai souffert qu'on prît de copies dans les lettres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, que des réflexions si philosophiques par lesquelles elle a bien voulu chercher à soulager ma douleur après la perte que j'avais faite; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philosophe affligé, et le plus propre à augmenter, comme elles ont fait, le nombre des admirateurs de votre majesté; ce motif de ma part est si honnête, et le succès y a si généralement répondu, que malgré le mécontentement de votre majesté, il m'est impossible de m'en repentir; sans compter que je me suis borné à donner à un ou deux amis les copies dont il est question, et qu'assurément je ne les aurais pas données à l'imprimeur sans la permission de votre majesté. Sur toutes les autres choses, sire, que peuvent renfermer

vos lettres, j'ai été du plus grand scrupule, je n'ai permis à personne d'en copier une seule ligne, et je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de personnes, qu'en supprimant tout ce qui pouvait le moins du monde compromettre votre majesté. Voilà, sire, quelle a été ma conduite. Mais votre majesté sait que toutes les lettres, et à plus forte raison les siennes, sont ouvertes peut-être en dix endroits depuis Berlin jusqu'à Paris; elle s'en est même plainte dans plusieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, parce que les ouvreurs de lettres avaient en effet abusé de cette licence, et rapporté, même sans exactitude, ce que ces lettres contenaient. Ce n'est pas ma faute, sire, si cet exécrable abus existe dans presque toute l'Europe, et je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que ce soit de m'accuser à cet égard, et de prouver son accusation.

J'espère donc, sire, que votre majesté voudra bien me croire, et rendre plus de justice à mes sentimens, à mon honnêteté et à ma discrétion.

Je vous dois, sire, des remercîmens de la copie que votre majesté a bien voulu faire de quelques lignes du manuscrit de Froissart qui est à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, et telle qu'il le fallait pour les vues du nouvel éditeur.

Votre majesté a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite sur la mort de la pauvre madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle savait par elle-même que j'étais capable d'aimer. C'était la seule amie qui me restât après celle que j'avais perdue. Me voilà seul dans l'univers, et plus à plaindre que votre majesté ne peut croire; je n'ai pas besoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à votre majesté et de lui avoir déplu sans le mériter. Elle continuera, j'ose le croire, à me consoler par ses lettres, et ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le discours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'Académie Française en recevant le successeur de Gresset. Le public, sire, a accueilli ce discours avec la plus grande indulgence, et lorsque je l'ai prononcé, et depuis même qu'il est imprimé. Mais je ne serai, sire, pleinement satisfait de mon succès que dans le cas où votre majesté voudrait bien honorer cette bagatelle de son suffrage. J'ai tâché d'y caractériser, le mieux qu'il m'a été possible, les ouvrages et la personne de Gresset, et les poëtes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontens.

Je finis, sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proscrit comme moi, et pour un prince que je crois en ce

dans ce moment si remarquable, où vous jouez, sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenseur de l'Allemagne et de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Gustave Adolphe, à qui votre majesté succède, et dont elle effacera la gloire. La renommée, sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force et de dignité que votre majesté vient de publier sur la situation présente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit si digne de vous, mais nous désirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également votre majesté, et dans ce qu'elle fait, et dans ce qu'elle écrit.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens d'admiration et de reconnaissance que je conserverai jusqu'au tombeau, etc.

Paris, 29 juin 1778.

Sire, votre majesté ne sera sans doute ni étonnée ni offensée du silence que je garde depuis trois mois à son égard. J'ai cru devoir respecter en ce moment les occupations vraiment respectables qui sans doute remplissent tout le temps de votre majesté, qui lui font jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle si grand et si digne d'elle et pour le succès desquelles toute l'Europe, et en particulier toute la France, font les vœux les plus ardens et les plus sincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement bien intéressant pour elle, la mort de M. de Voltaire. Votre majesté aura su sans doute toutes les sottises qui ont été faites et dites à cette occasion, le refus que son curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eût déclaré par écrit qu'il mourait catholique, et que s'il avait *scandalisé* l'Église, il lui en demandait pardon; son enterrement fait à trente lieues de Paris, par une espèce d'escamotage, dans l'abbaye de son neveu; les reproches et les menaces qu'on a faits au malheureux moine, prieur de cette abbaye, qui s'est défendu par une lettre que ses supérieurs même ont jugée sans réplique; le refus qu'on fait à l'Académie Française de faire, suivant l'usage, un service pour lui; enfin la joie bête et ridicule de tous les fanatiques au sujet de cette mort. Toutes ces infamies nous déshonoreraient aux yeux de l'Europe et de la postérité, si l'Europe et la postérité pouvaient ignorer qu'elles ne sont point l'ouvrage de la *nation*, mais de la partie honteuse de la nation malheureusement accréditée.

Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance de toutes les

bontés que votre majesté a bien voulu témoigner à M. le vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureusement en profiter comme il l'aurait désiré. Sa femme est accouchée depuis son départ, et toute la famille a donné à l'enfant le nom de Frédéric, qui est, l'expression de sa reconnaissance, quoique votre majesté ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvelant à votre majesté l'expression de tous les sentimens que je lui dois, d'abuser de ces instans si précieux à sa gloire, au grand objet dont elle est occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe et de l'humanité. Quand elle sera un peu plus libre, j'aurai l'honneur de lui écrire plus au long, et de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration, et de la vénération tendre et profonde avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

Paris, 1er. juillet 1778.

SIRE, je n'ai reçu qu'hier 29 juin au soir, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire sur la perte vraiment irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avais eu l'honneur ce jour-là même d'écrire à votre majesté une lettre qui était partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlais à votre majesté de la mort de M. de Voltaire et des suites qu'elle a eues, mais en peu de mots, par respect pour les occupations si importantes, et si respectables à tous égards, qui remplissent les momens précieux de votre majesté, et qui fixent en ce moment sur elle plus que jamais les yeux et l'intérêt de l'Europe. Votre majesté par sa lettre me demande des détails sur la mort du grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus retenu, sire, par la crainte de faire perdre à votre majesté le temps dont elle fait un si digne usage, je ne perds pas un moment pour satisfaire à vos désirs; et comme je prévois que cette lettre sera longue, je la commence dès aujourd'hui 30 juin, quoiqu'elle ne puisse partir que par le courrier du 3 juillet prochain; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter sans délai les ordres de votre majesté.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'est passé, et en état de juger toutes les sottises qu'on a faites et qu'on a dites sur ce triste sujet, il est nécessaire, sire, que je reprenne les choses d'un peu plus haut. Au commencement de mars, M. de Voltaire, arrivé à Paris trois semaines auparavant, eut un crachement de sang considérable, accident qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie. Quelques jours avant sa maladie, il

m'avait demandé, dans une conversation de confiance, comment je lui conseillais de se conduire, si pendant son séjour il venait à tomber grièvement malade. Ma réponse fut celle que tout homme sage lui aurait faite à ma place, qu'il ferait bien de se conduire en cette circonstance comme tous les philosophes qui l'avaient précédé, entre autres comme Fontenelle et Montesquieu, qui avaient suivi l'usage,

Et reçu ce que vous savez
Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponse : *Je pense de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voierie, comme j'y ai vu jeter la pauvre Le Couvreur.* Il avait, je ne sais pourquoi, beaucoup d'aversion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette aversion, désirant qu'en cas de malheur tout se passât sans troubles et sans scandale. En conséquence, se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de sa maladie, il prit bravement son parti de faire ce dont nous étions convenus, et dans une visite que je lui fis le matin, comme il me parlait avec assez d'action, et que je le priais de se taire pour ne pas fatiguer sa poitrine : *Il faut bien que je parle bon gré malgré*, me dit-il en riant ; *est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il faut que je me confesse ? Voilà le moment de faire, comme disait Henri IV, le saut périlleux ; aussi je viens d'envoyer chercher l'abbé Gaultier, et je l'attends.* Cet abbé Gaultier, sire, est un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même et par bonté d'âme était venu se présenter à M. de Voltaire quelques jours avant sa maladie, et lui avait offert, en cas de besoin, ses services ecclésiastiques, que M. de Voltaire avait acceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré et plus raisonnable que trois ou quatre autres capelans, qui sans mission comme l'abbé Gaultier, et sans connaître plus que lui M. de Voltaire, étaient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer et les jugemens de Dieu, et que le vieux patriarche, par bonté d'âme, n'avait pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, et en sortit si content, qu'il voulait sur-le-champ aller chercher à la paroisse ce que nous appelons *le bon Dieu*, ce que le malade ne voulut pas, *par la raison*, dit-il, *que je crache le sang, et que je pourrais bien par malheur cracher autre chose.* Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profession de foi écrite toute entière de sa propre main, et par laquelle il déclare *qu'il veut mourir dans la religion catholique où il est né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ses fautes ;*

et ajoute, *que s'il a jamais scandalisé l'Église, il en demande pardon à Dieu et à elle.* Il avait ajouté ce dernier article à la réquisition du prêtre, et, disait-il, *pour avoir la paix.* Il donna cette profession de foi à l'abbé Gaultier en présence de sa famille et de ceux de ses amis qui étaient dans sa chambre ; deux d'entre eux signèrent comme témoins au bas de cette profession. Plusieurs de ses amis et de ses parens jugeaient avec raison qu'il avait porté trop loin la complaisance aux désirs de notre mère sainte-Église, qu'il devait se contenter de déclarer *verbalement* et en présence de témoins, qu'il mourait *catholique*, et qu'on ne pouvait rien exiger de plus, puisqu'il avait toujours désavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputait. Quoi qu'il en soit, sire, le curé de Saint-Sulpice, sur la paroisse duquel il était, homme de peu d'esprit, dévot et fanatique, vint le même jour voir le malade; il parut assez fâché de ce qu'on ne s'était pas adressé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avait à cœur cette conversion, qu'un aventurier venait lui souffler malhonnêtement; cependant il approuva la profession de foi qu'on lui présenta, et en donna même son attestation par écrit.

Voilà, sire, tout ce qui se passa pour lors; M. de Voltaire se trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, et assez bien pour venir dans la même journée à l'Académie et à la Comédie. Au moment où il arriva à l'Académie, il trouva plus de deux mille personnes dans la cour du Louvre, qui criaient en battant des mains : *Vive M. de Voltaire !* l'Académie alla en corps au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de présider à l'assemblée, le nomma directeur par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvait marquer à cette illustre confrère son attachement et sa vénération. Il nous enchanta tous par sa politesse, par les grâces de son esprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant et d'honnête. Il alla de là à la Comédie, suivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la salle, et pendant toute la représentation (on jouait sa tragédie d'*Irène*), est une chose sans exemple. Il faut, sire, l'avoir vu pour le croire, l'enthousiasme et l'ivresse étaient au dernier degré; les comédiens vinrent dans la loge où il était lui mettre une couronne de lauriers sur la tête, aux acclamations de toute la salle, qui criait: *bravo !* en battant des pieds et des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent sur le théâtre le buste de M. de Voltaire, qu'ils avaient couronné de même, et ce fut alors que les transports redoublèrent. C'est cette apothéose, sire, qui a surtout irrité les fanatiques. Un ex-jésuite, qui prêchait le carême à Versailles,

eut l'impudence de crier là-dessus au scandale en présence de toute la cour, mais toute la cour se moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, et de quelques imbéciles, qui ne sont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le sont ailleurs. Mais par malheur cette apothéose a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, et qui ont senti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudraient jamais de la part de la nation un hommage aussi flatteur, qui n'était rendu qu'au génie et à la personne. Je ne connais, sire, et tout Paris le disait en ce moment, je ne connais au monde qu'un seul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec M. de Voltaire l'enthousiasme et l'admiration publique, et cet homme, sire, je le laisse à deviner à votre majesté.

M. de Voltaire, qui continuait à jouir tous les jours, et au spectacle, et à l'Académie, et dans les rues même, de l'hommage de ses concitoyens, tomba enfin très-sérieusement malade à la fin d'avril, pour avoir pris dans un moment de travail plusieurs tasses de café qui augmentèrent la *strangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il était sujet; pour diminuer ses douleurs, il prit des calmans; mais il doubla et tripla tellement la dose, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyais pourtant en cet état; il me reconnaissait toujours, et me disait même quelques mots d'amitié, mais l'instant d'après il retombait dans son accablement; car il était presque toujours assoupi; il ne se réveillait que pour se plaindre, et pour dire qu'il était venu *mourir* à Paris. L'abbé Mignot son neveu, conseiller au grand conseil, alla trouver le curé de Saint-Sulpice, qui lui dit que puisque M. de Voltaire n'avait pas sa tête, il était inutile qu'il l'allât voir; mais qu'il lui déclarait que, si M. de Voltaire ne faisait pas une réparation publique et solennelle, et dans le plus grand détail, du scandale qu'il avait causé, il ne pouvait *en conscience* l'enterrer en terre sainte. Le neveu eut beau lui répondre que son oncle dans le moment où il jouissait de toute sa raison, avait fait une profession de foi, dont lui curé avait reconnu l'authenticité, qu'il avait toujours désavoué les ouvrages qu'on lui imputait, qu'il avait cependant poussé la docilité pour les ministres de l'Église jusqu'à déclarer que *s'il avait causé du scandale, il en demandait pardon;* le curé répondit que cela ne suffisait pas; que M. de Voltaire était notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, et qu'il ne pouvait, sans se compromettre avec le clergé et avec M. l'archevêque, lui accorder la sépulture ecclésiastique. L'abbé Mignot le menaça de s'adresser au parlement pour avoir justice, qu'il espérait d'obtenir

avec les pièces authentiques qu'il avait en main; le curé, qui se sentait appuyé, lui dit qu'il en était le maître; tous les amis de M. de Voltaire étaient d'avis que sa famille employât les voies juridiques; on disait hautement que les magistrats qui avaient tant fait administrer et enterrer de jansénistes, ne pourraient, en bonne justice, refuser la même grâce à M. de Voltaire, après la déclaration qu'il avait faite : malgré ces représentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas M. de Voltaire, à cause des épigrammes dont cette compagnie a souvent été l'objet dans ses ouvrages, aurait pu en cette occasion ne lui être pas favorable : le public ne pensait pas ainsi, et soutenait que le parlement aurait été forcé en cette circonstance par la voix publique, malgré toute la mauvaise volonté qu'il pouvait avoir; il y avait d'ailleurs un grand nombre de magistrats, surtout parmi les jeunes gens, et quelques uns même parmi les vieillards, qui paraissaient très-bien disposés. Malgré toutes ces représentations, la crainte des parens fut plus forte que la raison, et ils se sont tenus dans une inaction que le public a fort désapprouvée.

Le samedi 30 mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ses services, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci alla sur-le-champ chercher l'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice qui vinrent ensemble; le curé s'approcha du malade et lui prononça le mot de *Jésus-Christ;* à ce mot, M. de Voltaire, qui était toujours dans l'assoupissement, ouvrit les yeux et fit un geste de la main comme pour renvoyer le curé, en disant, *laissez-moi mourir en paix;* le curé, plus modéré en cette occasion et plus raisonnable qu'à lui n'appartenait, se tourna vers ceux qui étaient présens, et dit : *Vous voyez bien, messieurs, qu'il n'a pas sa tête;* il l'avait pourtant très-bien en ce moment, mais les assistans, comme vous croyez bien, sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan se retira ensuite, et dans les propos qu'il tint à la famille, il eut la maladresse de se déceler, et de prouver clairement que toute sa conduite était une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avait *très-mal fait* d'appeler l'abbé Gaultier, que cet homme avait *tout gâté,* qu'on aurait dû s'adresser à lui seul, curé du malade; qu'il l'aurait vu *en particulier et sans témoins,* et qu'il aurait *tout arrangé.* Il persista néanmoins à lui refuser la sépulture ecclésiastique, et donna seulement son consentement par écrit que M. de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profession de foi avait été donnée directement au curé, il se serait sûrement rendu plus facile; il aurait fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui

remportée sur le patriarche des incrédules; mais comme cette profession avait été donnée à un pauvre galopin de prêtre, l'archevêque et le curé ont mieux aimé dire que cette déclaration était une moquerie, que de laisser au galopin l'honneur de la victoire.

M. de Voltaire mourut le même jour à onze heures du soir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, et ayant marqué dans toute sa maladie, autant que son état le lui permettait, beaucoup de tranquillité d'âme, quoiqu'il parût regretter la vie. Je l'avais encore vu la veille de sa mort, et sur quelques mots d'amitié que je lui disais, il me répondit en me serrant la main, *vous êtes ma consolation*. Son état me fit tant de peine, et il avait tant de difficulté à s'exprimer, même par monosyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce spectacle; l'image de ce grand homme mourant m'affecta si profondément, et m'est restée si vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'était pour moi l'objet des plus tristes réflexions sur le néant de la vie et de la gloire, et sur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé vingt-quatre heures après sa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, et conduit par l'abbé Mignot et quelques autres parens, à l'abbaye de Scellières, à trente lieues de Paris, dont l'abbé Mignot est titulaire. Il y a été enterré le mardi 2 juin en très-grande cérémonie, et avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne savait rien de tout ce qui s'était passé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, sur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui présenta. Vingt-quatre heures après, le mercredi 3, le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes, dans le diocèse duquel l'abbaye de Scellières est située, et qui lui défendait de procéder à l'inhumation, si elle n'était pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme et très-respectueuse, dans laquelle il lui rendait raison de sa conduite, et se justifiait si bien, qu'on assure que ce prélat lui-même est convenu *qu'il n'y avait rien à répondre*. Il paraît que cet évêque, qui dans le fond est un bon homme, mais gouverné par une sœur dévote et fanatique, et poussé par l'archevêque de Paris, avait fait contre son gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, et avait pris ses mesures pour que la lettre arrivât après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçait de destituer, est accouru à Paris, a dit ses raisons, et on espère qu'il restera tranquille. On m'a assuré, ce qui pourrait bien être, que l'archevêque de Paris avait fait consulter un savant canoniste pour lui demander si Voltaire n'était pas dans le cas de l'exhumation, et que le canoniste avait répondu qu'on s'en gardât

bien, et que rien ne serait plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reste, sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, et même tous les évêques, approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi plusieurs prélats que je pourrais nommer à votre majesté, l'archevêque de Lyon, frère du Montazet qui a servi la dernière guerre dans les troupes autrichiennes, prélat qui ne craint pas d'être accusé de relâchement, puisqu'il est regardé comme janséniste, a dit hautement qu'il ne comprenait rien à la conduite du curé de Saint-Sulpice et de l'archevêque de Paris; que rien n'était plus contraire aux lois et à l'usage constant de l'Église; qu'on ne devait refuser la sépulture qu'à ceux qui étaient notoirement excommuniés, ou qui donnaient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que M. de Voltaire n'avait pas fait. Plusieurs curés de Paris pensent de même, et sûrement l'auraient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort sur leur paroisse. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont, entre autres, a dit publiquement qu'il l'aurait enterré dans son église entre Racine et Pascal, qui en effet y sont inhumés. Enfin toutes les personnes vraiment religieuses, c'est-à-dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, et un moyen de faire parler d'elles et de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatisme du curé et de l'archevêque.

Je ne parle point, sire, de tout le reste de la nation; je ne puis exprimer à votre majesté à quel point elle est indignée de tout ce qui se passe, et il serait bien injuste de la rendre responsable de toute cette infamie, qu'elle aurait empêchée et réprimée, si elle avait le pouvoir en main. Les ministres qui ont souffert cette abomination déshonorante pour la France, et qui ont laissé les prêtres faire en cette occasion ce qu'ils ont voulu, ne pensent pas au crédit et à la force qu'ils leur donnent en agissant ainsi, puisqu'ils se croiront désormais les maîtres de donner ou de refuser à leur gré la sépulture. L'Académie Française n'a pu encore obtenir de faire pour M. de Voltaire le service qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; et peut-être, malgré ses sollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus est un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reste, tous les gens de lettres lui rendent cette justice, que personne n'ose se présenter encore pour lui succéder; et il y a tout lieu de croire que l'élection ne se fera pas sitôt. Elle devrait ne se faire jamais, et mon avis, s'il était suivi, serait de laisser la place vacante.

Voilà, sire, le détail que votre majesté m'a fait l'honneur de

me demander. Quoique je n'aie fait qu'obéir à ses ordres, je crains pourtant d'avoir abusé de la permission qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur sur ce triste événement, et sur les suites révoltantes qu'il a eues et qu'il a encore. Votre majesté croira-t-elle qu'on a fait la défense la plus rigoureuse à tous les journalistes de dire un seul mot à l'honneur de M. de Voltaire? qu'il ne leur est pas permis même de prononcer son nom? qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ses pièces et que cette défense vient à peine d'être levée? j'en aurais là-dessus trop à dire, s'il n'était plus prudent de garder le silence. La lettre dont votre majesté vient de m'honorer était bien nécessaire à mon cœur, pour adoucir la douleur et l'indignation dans laquelle je suis plongé. Si j'avais vingt ans de moins, je quitterais sans regret un pays où le génie est traité avec tant d'indignité, de son vivant et après sa mort. Mais j'ai soixante ans, et je suis trop vieux pour déménager. Je me console au moins par l'intérêt que votre majesté veut bien prendre à la perte que la littérature, la philosophie, la France et l'Europe même viennent de faire; je ne laisserai, sire, ignorer cet intérêt à aucun de ceux qui sont faits pour le connaître et pour le sentir. M. de Voltaire en était digne, j'ose le dire, non-seulement par son rare génie, mais par son admiration pour votre majesté; vous étiez souvent, sire, l'objet de nos entretiens, il chérissait et honorait votre personne, et vous regardait comme la ressource et l'espérance de la vérité et de la raison. Il serait digne de vous, sire, de lui faire rendre dans votre capitale et dans votre académie les honneurs qu'on lui refuse dans sa patrie. C'est au plus grand roi de l'Europe, à celui qui est fait pour servir aux autres d'exemple et de modèle, c'est à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque acte solennel, qui console la philosophie, qui fasse rougir la France, et qui confonde le fanatisme. Vous avez, sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet; mais votre majesté vivra, elle jouira bientôt sans doute de quelques momens de repos, et je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, et de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'est plus.

Je termine cette lettre, sire, en offrant plus vivement que jamais à votre majesté tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la nation française fait en ce moment pour vous, pour votre conservation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour voir l'arbitre et le sauveur de l'Allemagne. Jamais votre majesté n'a été plus chère et plus respectable à l'Europe.

Ces sentimens, sire, sont plus que jamais gravés au fond de mon cœur, ainsi que la reconnaissance éternelle, l'admiration profonde, et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

3 juillet 1778.

P. S. J'ai été, sire, tellement occupé de M. de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à votre majesté, que j'ai presque oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la personne du respectable milord Maréchal, dont votre majesté honorait la vertu, et qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avait pour votre personne. On dit qu'il est mort avec la tranquillité la plus philosophique, et je n'en suis point surpris. Il m'honorait de son amitié, et j'en sentais tout le prix. Je perds tous les jours quelque ami, et on n'en refait plus à mon âge. Mais votre majesté vit, et sa vie me fait supporter la mienne.

J'oubliais de dire à votre majesté que M. de Voltaire, dans une des visites que lui fit son curé, lui fit donner 600 livres pour les pauvres de sa paroisse; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baise-mains*, et n'en a pas moins refusé de l'enterrer. On pourrait lui dire comme Chicaneau au portier de son juge, qui reçoit la bourse du plaideur et lui ferme la porte, *hé! rendez donc l'argent*. Mais l'Église est comme l'antre du lion de la fable, *tout y entre et rien n'en sort*.

J'oubliais encore, sire, de dire à votre majesté qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un sur la manière dont il se serait conduit, si M. de Voltaire était mort sur sa paroisse, avait répondu : *Je l'aurais fait enterrer solennellement, et je lui aurais fait faire une épitaphe, au bas de laquelle j'aurais mis sa profession de foi.* Voilà en effet, sire, ce qu'aurait fait un homme d'esprit, comme ce curé l'est sans doute. Cette épitaphe aurait été un trophée pour l'Église, et pour la postérité un monument de la rétractation réelle ou apparente des *erreurs* de M. de Voltaire. Il est inconcevable que le curé de Saint-Sulpice et l'archevêque n'aient pas pensé de la sorte, et n'aient pas vu tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette profession de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus et persiflés en la regardant comme dérisoire. Mais, dieu merci, les ennemis de la raison sont aussi bêtes que fanatiques; ils seraient trop à craindre, s'ils joignaient l'esprit au crédit qu'on a la sottise de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'esprit de persuader à la plupart des rois qu'ils sont le soutien de leur autorité, et ils ont profité avec adresse de la sottise de l'auteur

du *Système de la nature*, qui a bêtement avancé cette absurdité. Si ce mauvais philosophe avait lu l'*Histoire ecclésiastique*, il y aurait vu que les prêtres; bien loin d'être le soutien des rois, en ont été de tous temps les ennemis, qu'il n'a pas tenu à eux que la maison de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenait légitimement, et que s'ils disent aux rois que *leur puissance vient de Dieu*, ce n'est pas qu'ils veuillent se soumettre à cette puissance, c'est au contraire pour soumettre les rois à la leur, puisqu'ils prétendent représenter Dieu sur la terre.

Paris, 2 juillet 1778.

Second P. S. Je relis ma lettre, sire, et je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, et qui serait bien digne d'être placée dans l'épitaphe de Voltaire au lieu de sa profession de foi. Je m'aperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où votre majesté dit que *peut-être le vieux patriarche vivrait encore, s'il était retourné à Ferney*. Hélas, sire, je le crois comme vous et je suis persuadé que la vie fatigante et agitée qu'il a menée à Paris, a considérablement abrégé ses jours. J'étais fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle saison, et qu'il allât y jouir paisiblement des hommages qu'il avait reçus à Paris. Mais sa nièce, qui s'ennuyait à Ferney, l'en a détourné, et plusieurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournait jamais dans sa retraite, les prêtres n'obtinssent un ordre qui l'obligeât d'y rester. Ils avaient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y était venu sans permission; mais il a été bien vérifié qu'il n'avait jamais eu de défense d'y venir, et on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, sire, quand j'appris qu'il avait formé presque subitement le dessein de venir à Paris, et qu'il était déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la persécution et la mort. Je me suis trompé, à ma grande satisfaction, sur le premier article; et son apothéose si brillante et si solennelle m'avait consolé de son voyage; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les suites funestes et irréparables de ce voyage imprudent et précipité. Son médecin a dit que s'il était resté à Ferney, il aurait pu vivre encore dix années. En effet, le principe de la vie était si fort chez lui, que son agonie a été longue et douloureuse. Il avait encore à quatre-vingt-quatre ans tout le feu de sa jeunesse; et dans une de nos assemblées de l'Académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une

épître de Pope, M. de Voltaire nous étonna et nous enchanta tous par sa présence d'esprit et sa mémoire, se souvenant à chaque vers français du vers correspondant de Pope, qu'il n'avait peut-être pas lu depuis trente années. Quoique sa tragédie d'*Irène* ne vaille ni *Zaïre* ni *Mahomet*, elle est encore fort supérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que votre majesté l'a fait demander à la famille, qui sans doute se fera un plaisir et un devoir de procurer cette lecture à votre majesté. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles scènes, et un rôle de père qui est très-beau. Quand l'auteur est tombé malade, il allait la faire imprimer, et se proposait de la dédier à l'Académie.

Je demande encore une fois, sire, mille pardons à votre majesté d'avoir abusé, comme j'ai fait, de sa patience et de son temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume; elle ne le lira pas, si, comme je n'en doute point, elle a quelque chose de mieux à faire; elle jettera ce bavardage au feu, si, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le risque de l'ennuyer, que de ne pas lui donner cette faible preuve de mon zèle pour exécuter ses ordres, et du plaisir que je ressens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'est dans ces dispositions que je la supplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les sentimens de reconnaissance, d'admiration et de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

J'apprends, en fermant cette lettre, qu'un très-habile artiste vient de faire en terre une esquisse parfaitement ressemblante de celui que nous regrettons. Si votre majesté en voulait un marbre, je donnerais ses ordres à cet artiste.

Paris, 16 août 1778, anniversaire de la bataille de Lignitz.

SIRE, les deux lettres du 22 et du 23 juillet dont votre majesté m'a honoré, ne me sont parvenues qu'avant-hier, à trois semaines de date, et je ne perds pas un moment pour répondre aux questions que votre majesté me fait l'honneur de m'adresser sur le grand homme que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au maréchal de Richelieu le mot plaisant qu'on lui attribue, *ah! frère Caïn, tu m'as tué*. Je l'ai vu très-assidûment dans le cours de sa maladie; j'y ai trouvé plusieurs fois le maréchal, et je n'ai pas entendu ce mot.

Sa famille et tous ses amis n'en ont aucune connaissance. Il est vrai que le mot est plaisant, qu'il ressemble bien à ceux qu'il disait souvent, et que le maréchal ressemble encore mieux à frère Caïn; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyait, ce qui n'est pas vrai, que le patriarche s'était empoisonné avec de l'opium que lui avait donné le maréchal; il lui en avait bien donné en effet, mais la bouteille fut cassée par la faute des domestiques, sans qu'il en eût pris une goutte.

Il est très-sûr que quelques jours avant sa maladie, il prit beaucoup de café, pour travailler mieux à différentes choses qu'il voulait faire; les corrections de sa tragédie étaient du nombre; il s'alluma le sang, perdit le sommeil, souffrit beaucoup de sa strangurie, et pour se calmer, se bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, et qui vraisemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il est tombé malade, je sais qu'il travaillait sur les prophéties de Daniel; mais j'ignore où il en était. Je suis sûr aussi qu'à la réquisition de l'impératrice de Russie, il avait déjà commencé quelques pages de son histoire.

Sa famille s'est accommodée avec un libraire étranger pour ses manuscrits; mais comme ils sont encore sous le scellé à Ferney, on ne sait s'il y en a beaucoup; on en doute, car il faisait imprimer à mesure qu'il composait; il aimait à jouir, et ne mettait rien à fonds perdu.

L'impératrice de Russie vient d'acheter sa bibliothèque qui est d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, a des notes de sa main. Cette princesse se propose de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera construire exprès, et au milieu duquel elle fera construire un monument en son honneur.

Ce monument, sire, ne vaudra pas l'éloge que votre majesté doit faire de ce grand homme. Cet éloge rappellera un beau vers de Voltaire :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet éloge, sire, sera le signal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il servira de modèle; et les gens de lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'Académie Française ne pense point encore à lui choisir un successeur; elle y est trop embarrassée, elle tardera le plus qu'elle pourra, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le successeur de Voltaire sera reçu par un prêtre qui était directeur lorsque ce grand homme est mort. Ses confrères suppléeront de leur mieux à ce que ce capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils aient la

langue et les mains liées ? Nous voulons toujours lui faire un service, et nous n'espérons guère de l'obtenir, et chacun de nous peut dire, en parodiant un vers de l'opéra :

Ah ! j'attendrai long-temps, *la messe* est loin encore.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté qu'un très-habile artiste de ce pays-ci, nommé Houdon, déjà connu par plusieurs beaux ouvrages, a fait en terre, en attendant le marbre, un magnifique buste du patriarche, d'une ressemblance parfaite. Il serait digne d'être placé dans le cabinet de votre majesté, et donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits sur lui :

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Ce M. de Beaumont est le digne archevêque fanatique, que Paris a le bonheur d'avoir.

Le désir de répondre aux questions de votre majesté m'a empêché, sire, de lui parler en détail des vœux ardens que toute la France fait pour elle, de la gloire dont elle continue à se couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres souverains, et de toutes les qualités qu'elle a déployées depuis six mois, comme négociateur, comme guerrier et comme roi. Puissiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Césars d'aujourd'hui*.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 9 octobre 1778.

Sire, j'ai reçu avec la plus vive reconnaissance et pour la mémoire de mon illustre ami, et pour l'honneur des lettres, les expressions si douces et si consolantes des sentimens de votre majesté pour ce grand homme, et de son amour pour les talens et le génie. Je voudrais pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, et qui est si propre à encourager et à consoler ceux qui cherchent comme elle, quoique avec des talens bien inférieurs, à adoucir par la méditation et par l'étude les maux de la vie, les infirmités de la nature humaine, les traverses causées par la persécution et la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que votre majesté se propose d'ériger à la gloire de celui que nous pleurons. L'Académie Fran-

çaise vient de lui rendre des honneurs qu'elle n'avait encore rendus à personne. Sur la proposition que je lui en ai faite, et qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a proposé l'*Éloge de M. de Voltaire* pour le sujet du prix de poésie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour rendre ce prix plus considérable, j'ai prié l'Académie d'accepter une somme de 600 livres qui doublera le prix, et qui est pour moi le denier de la veuve, et j'ai de plus donné à l'Académie le buste très-beau et très-ressemblant de M. de Voltaire, le seul que nous ayons encore dans notre salle d'assemblée; ce buste à la vérité n'est qu'en terre, car je ne suis pas assez riche pour le donner en marbre; mais j'ai eu le plaisir de le voir exposé dans la salle d'assemblée à la séance publique du 25 août, et honoré des applaudissemens et des larmes de toute l'assemblée. Je lus à la même séance l'*Éloge de Crébillon*, où je trouvai plusieurs occasions de parler à son illustre vainqueur, en rendant d'ailleurs justice au vaincu. Le public me parut satisfait de tout ce qui s'était passé dans cette séance, et j'espère que le prix proposé aura l'approbation de votre majesté. Nous ne recevrons les pièces qu'au mois d'août de l'année prochaine, mais ces pièces, sire, ne vaudront pas votre prose.

Je fais des vœux pour la fin de cette campagne si fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour votre majesté; je fais plus de vœux encore pour voir finir cette guerre qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, et dont le motif la couvre de gloire. Puisse l'hiver prochain inspirer à vos ennemis des dispositions plus raisonnables et plus pacifiques!

M. de Catt remettra à votre majesté un *Eloge de La Motte* qu'on m'a demandé pour un journal, et qui contient, à ce que je crois, un jugement sain sur les ouvrages de cet auteur. Je serais très-flatté que ce petit morceau eût le suffrage de votre majesté.

Elle a dû recevoir, ou elle recevra bientôt un ouvrage très-savant de médecine, que l'auteur, M. Barthès, m'a prié de mettre aux pieds de votre majesté, et de lui demander le titre d'académicien de Berlin, dont il est digne par ses talens et par ses travaux.

M. de Rougemont est en peine, si votre majesté a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire, et désirerait que votre majesté voulût bien l'honorer d'un mot de réponse. C'est un homme fort honnête, fort attaché à votre majesté, et très-digne de ses bontés.

Je n'entretiendrai pas votre majesté de toutes les sottises qui se font, et qui se disent, et qui se lisent, ou ne se lisent pas,

dans le séjour que j'habite. Je lui apprendrai seulement qu'il y a des hommes assez vils, et par malheur pour eux en assez grand nombre, pour jeter les hauts cris sur le sujet de prix que l'Académie a proposé; que les curés de Paris ont voulu sur cela présenter requête au gouvernement, et que le gouvernement leur a imposé silence.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et le plus profond respect, etc.

Paris, 30 avril 1779.

Sire, M. le baron de Goltz a bien voulu se charger de faire parvenir à votre majesté le faible monument que je viens d'ériger à la mémoire du vertueux et respectable milord Maréchal. Je serais bien flatté que cet éloge pût obtenir le suffrage de votre majesté; j'ai tâché d'y peindre avec vérité le digne milord qui en était l'objet, et j'aurai du moins la satisfaction, si je n'ai pas réussi, d'avoir exprimé dans cet éloge les sentimens de respect et d'admiration dont je suis pénétré depuis si long-temps pour le héros philosophe qui honorait de son amitié ce véritable sage.

Je ne sais si votre majesté a reçu le volume de mes *Éloges académiques*, que j'ai adressé il y a trois mois à M. de Catt; je n'ai point eu de nouvelles de son arrivée, quoique je n'aie pas perdu un moment pour envoyer ce volume à votre majesté, aussitôt qu'il a paru. J'ai tâché, sire, dans ces éloges, de peindre et d'apprécier de mon mieux les talens des hommes dont j'avais à parler, et d'y mettre le plus de variété qu'il m'a été possible, relativement à leur génie et à leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorablement, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de votre majesté.

En lui envoyant l'*Éloge de milord Maréchal*, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où, attaqué d'un accès de fièvre, je pouvais à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique faible; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à votre majesté sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, et cependant elle ne paraît point encore finie; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, sire, toute l'obligation à votre majesté, qui se couvre en ce moment de

gloire plus que jamais. Quelle vie et quel règne, dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime! jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte; puisse ce cinquième acte durer encore bien des années! je l'espère, sire, autant que je le désire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres souverains, le bonheur de l'Allemagne, et enfin pour l'honneur de la philosophie et des lettres. Elles ont besoin plus que jamais d'avoir un chef et un protecteur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à espérer; mais vivez, sire, et vous leur suffirez.

Votre majesté a fait aux mânes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit discours que j'ai prononcé à l'Académie le jour de la réception de son successeur. Votre majesté verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, et qui ont été bien entendus par l'auditoire, le refus qu'on a fait à Voltaire et à Molière de les enterrer l'un et l'autre dans ce que nous appelons *terre sainte*, quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur, mais à la vérité d'assez mauvaise grâce.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté qu'un très-habile sculpteur de l'Académie, nommé Houdon, a fait un buste de Voltaire qui est d'une ressemblance et d'une exécution parfaite. Si votre majesté désirait de l'avoir, je la prie de me donner ses ordres sur cet objet, et je me ferais un devoir de les exécuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire l'assurance des sentimens vrais et profonds que j'ai voués pour toute ma vie à votre majesté, de la vive reconnaissance que je lui dois, de l'admiration dont je suis pénétré pour elle, et de la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

Paris, 2 juillet 1779.

Sire, lorsque j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à votre majesté, la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne était près de se conclure, et je crus dès ce moment pouvoir témoigner à votre majesté toute la joie que je ressentais d'un événement tout à la fois si heureux pour l'Europe, si précieux à ses peuples, et si honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveler aujourd'hui l'expression des mêmes sentimens, et d'une admiration que j'ai le bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de votre majesté. Cette admiration, sire, est aussi universelle que juste, et jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement

l'objet de la vénération publique, que ne l'est en ce moment votre majesté. La France est peut-être de toutes les nations celle qui en donnerait à votre majesté les témoignages les plus vifs, tant l'enthousiasme que vous y excitez est prodigieux et universel. On a dit, je ne sais pas pourquoi, que votre majesté viendrait faire un tour à Paris. Elle y recevrait, j'ose le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, et j'aurais le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triste monde, qui dans cette circonstance me paraîtrait à bien juste titre le meilleur des mondes possibles. Mais je crains bien, sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux espoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je suis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au désir que j'avais d'aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté tous les sentimens de respect et d'admiration dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle. La faiblesse de ma santé, qui devient plus grande de jour en jour, et qui ne me permet presque plus aucun travail d'esprit, et encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette satisfaction si chère à mon cœur. Je m'en console, sire, autant qu'il est possible, en m'entretenant, avec tout ce que je vois, de la gloire de votre majesté, en me rappelant sans cesse avec la plus vive reconnaissance les bontés dont elle m'honore depuis si long-temps, et surtout en apprenant que sa santé est meilleure que jamais, et promet encore long-temps à l'Europe l'exemple de sa vie, de sa gloire, de son génie et de ses vertus.

Je n'ose prier votre majesté d'interrompre quelques momens ses précieuses occupations pour jeter les yeux sur le volume d'éloges académiques que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, si elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus sincères de la reconnaissance et de la vénération que je lui dois. Je ne sais par quelle fatalité elle a reçu ce volume si tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impression; il est resté contre mon espérance trois mois entiers à Berlin, et n'a été remis à votre majesté qu'au moment de son arrivée. C'est trop tard pour ce que je lui dois, mais c'est peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, et pour le jugement qu'elle portera de cette rapsodie, si elle daigne un moment s'en occuper.

Votre majesté sait peut-être que l'Académie Française a proposé l'éloge de Voltaire pour le sujet du prix de poésie, et que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occasion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire et juger les pièces du concours; puissent-elles être dignes du sujet! Il ne nous resterait plus, sire, qu'un éloge à

proposer après celui-là; je le laisse à deviner à votre majesté, et je voudrais bien que les circonstances nous permissent d'offrir à nos poëtes un si beau sujet d'exercer leurs talens.

Votre majesté me fait l'honneur de me parler du buste de Voltaire. Ce buste, sire, est très-ressemblant, fait par un sculpteur très-habile, et digne d'orner le cabinet de votre majesté, et même la salle de son académie. Si votre majesté a quelques ordres à me donner à ce sujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaisir.

Nous ne sommes pas, sire, aussi heureux que votre majesté, de jouir des douceurs de la paix; nous nous contentons de la désirer et de l'attendre. Puisse-t-elle bientôt se rendre à nos vœux.

Je finis en demandant pardon à votre majesté de l'avoir ennuyée si long-temps de mon verbiage, en lui renouvelant tous les vœux que je fais pour son bonheur, pour sa gloire et pour sa conservation, et en mettant à ses pieds tous les sentimens d'admiration, de reconnaissance et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier jour de ma vie, etc.

Paris, 19 septembre 1779.

Sire, j'arrive de la campagne, où j'ai été passer environ trois semaines pour me reposer d'un travail un peu forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'avaient obligé de faire; et je n'ai rien de plus pressé en arrivant que de répondre à la lettre pleine de bonté dont votre majesté m'a honoré, et dont je lui rends les plus humbles et les plus tendres actions de grâce. Je suis en même temps, sire, et assez bon Français, et assez sincèrement attaché à votre majesté, pour voir avec le plus grand plaisir les sentimens où elle est par rapport à notre ministère, et l'union qui paraît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'alliance de la France avec votre majesté était l'état naturel de l'une et de l'autre puissance, qu'elle n'avait été pendant quelque temps interrompue, que par la haine d'une femme qui voulait se venger du juste mépris de votre majesté pour elle, et par l'ambition d'un prêtre bel esprit qui voulait être cardinal; et je vois avec grande joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane :

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les Français, sire, ne peuvent pas être vos ennemis, comme vous ne voulez pas être le leur. Indépendamment des intérêts

politiques, l'admiration et le respect dont toute la nation est pénétrée pour votre majesté est à un degré inexprimable, et on ne tarit point, sire, sur les éloges qui sont dus à la conduite si ferme, si noble, si courageuse que votre majesté vient de tenir dans l'affaire importante qui agitait l'Allemagne. J'en ai déjà tant parlé à votre majesté, que je crains en me répétant de paraître adulateur; mais, sire, on n'a point d'adulation à se reprocher quand on est l'écho de la voix publique; et jamais elle n'a été si unanime et si énergique qu'elle l'est en ce moment sur votre majesté. Quelle satisfaction n'aurais-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces sentimens, si ma frêle machine m'avait permis de m'exposer aux fatigues d'un long et pénible voyage? Jamais, sire, je n'ai éprouvé un plus grand désir d'aller me mettre aux pieds de votre majesté; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'espérance de la voir et de l'entendre, et si dans l'état de faiblesse où je suis, je trouvais quelque moment lucide, j'en profiterais à l'instant pour satisfaire mon cœur.

Nous venons, sire, de donner à l'Académie Française le prix que nous avions proposé pour l'éloge de Voltaire, et que j'avais augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illustre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix est pleine de très-belles choses; l'auteur n'a pas voulu se nommer, et il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*accessit*, et qui a beaucoup de mérite aussi. On croit que cet anonyme est M. de La Harpe.

L'Académie Française possède, sire, le buste de Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'est moi qui le lui ai donné; mais comme je ne suis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terre cuite. Votre majesté l'aura en marbre quand elle le voudra; le buste est de mille écus; elle pourra si elle veut, me donner ses ordres à ce sujet, ils seront promptement exécutés. Elle pourrait même en faire faire deux, un pour elle, et un pour l'académie de Berlin, qui recevrait sûrement ce buste avec tous les sentimens dus au donateur et à l'original. J'oubliais de dire à votre majesté que ce buste est de deux manières; toutes deux très-ressemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'est pas si pittoresque, mais en même temps aide à la ressemblance parfaite; et c'est de cette dernière manière que je l'ai donné à l'Académie.

Vous n'avez que trop raison, sire, sur la décadence où tout est tombé, et sur le grand vide que laisse la mort de Voltaire; mais tel est le sort des choses humaines. Quand même notre

littérature se remonterait, je doute qu'elle puisse de long-temps produire un homme aussi rare, et qui réunisse tant de talens à un si haut degré. Tant que Frédéric vivra, l'Europe pourra se consoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, sire, jouissez long-temps de votre gloire, de l'admiration de l'Europe, et de la bénédiction de l'Allemagne.

Je suis avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaissance, etc.

Paris, 19 novembre 1779.

Sire, j'ai été pendant quelques semaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de votre majesté. Pourquoi n'oserais-je pas lui avouer ce sentiment, dont le principe au moins ne saurait lui déplaire, puisqu'il n'est dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je savais par M. le baron de Goltz que votre majesté se portait bien, et je m'affligeais de son long silence. Ce n'est pas, sire, que je ne sache très-bien que votre majesté a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapsodies que je lui envoie; mais vos bontés, sire, si accumulées sur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expression, et je ne puis plus me passer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes consolantes signées Frédéric. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant, il y a quelques jours, la charmante lettre de votre majesté en date du 7 octobre. Elle ne m'est arrivée qu'à plus de cinq semaines de date, parce que le paquet auquel elle était jointe n'a pas sans doute été expédié par la poste ordinaire. Je vous dois, sire, les plus vives actions de grâces, et de cette lettre, et de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choses qu'il contient, que par la main respectable et chère qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas perdu un moment, sire, pour lire et relire les deux excellens ouvrages que ce paquet renfermait. Rien n'est à la fois plus piquant, plus philosophique et plus gai, que le *Commentaire théologique et apostolique sur la sacrée prophétie de Barbe-Bleue*. Quand votre majesté aurait passée sa vie à lire dom Calmet, et les absurdes scoliastes, elle ne pourrait tourner plus finement et plus utilement pour la raison tant de sottises en ridicule. Je suis vraiment affligé que cette excellente plaisanterie philosophique ne soit pas plus répandue à Paris, pour couvrir nos illuminés et nos fanatiques de toute l'ignominie dont ils sont dignes. Je me promets bien au moins de la communiquer à tous nos sages, et à ceux même qui ne le sont pas. Votre majesté devrait bien, par charité *chrétienne*,

et surtout *apostolique*, en envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle a fait si bien parler. L'adresse de ce savant et éloquent prélat n'est plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné, dont on l'a fait archevêque, pour le récompenser de ses belles écritures en faveur de ***. Le *Commentaire sur Barbe-Bleue* devrait lui valoir l'archevêché de Paris, si par la grâce de Dieu le siége était vacant. Mais nous avons bien l'air de conserver encore long-temps Christophe de Beaumont, pour la gloire divine et l'édification de l'Église.

Je ne finirais point, sire, sur le plaisir que m'a fait cette excellente plaisanterie, si je n'avais encore à parler à votre majesté du second ouvrage que j'ai reçu en même temps, de ses excellentes lettres sur l'*amour de la patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas moins d'éloges que le commentaire, mais des éloges d'une espèce bien différente. C'est un traité de morale patriotique, plein de sensibilité, d'éloquence, et d'une raison profonde, tel que Cicéron l'aurait pu faire. On ne peut rien dire sur cette intéressante matière de plus touchant à la fois et de plus solide. Ce livre serait digne d'être mis entre les mains de la jeunesse, pour servir de base à une excellente éducation morale, et je ne saurais trop inviter votre majesté à faire entrer cette lecture parmi les livres destinés à instruire les jeunes étudians de ses États, dans toutes les provinces et dans tous les ordres. Rien ne me paraît plus propre à faire de ces jeunes gens des citoyens zélés et vertueux. Voilà le vrai *catéchisme* qu'on devrait leur enseigner.

Je suis pourtant affligé, sire, et j'ose espérer que votre majesté me permettra de lui ouvrir mon cœur à ce sujet, que dans un livre où elle recommande l'amour si juste et si naturel de la patrie, elle paraisse avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédistes*. Je ne me rappelle point, sire, qu'en aucun endroit de ce vaste dictionnaire, on ait eu en même temps la sottise et l'audace de combattre l'amour de la patrie; il est bien sûr au moins que je ne l'aurais pas souffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il se peut que quelque prétendu *philosophe* (car bien des faquins usurpent aujourd'hi ce nom) ait imprimé, dans une brochure ignorée, des sottises absurdes contre le patriotisme; mais croyez, sire, que tous les philosophes vraiment dignes de ce nom désavoueraient cette brochure, s'ils la connaissaient, ou plutôt se rendraient assez de justice pour ne daigner pas même se justifier d'une imputation si injuste. Je ne saurais trop, sire, le répéter à votre majesté, ce ne sont point les philosophes, ce sont les prêtres qui sont les vrais ennemis de la patrie, des lois, du bon ordre, et de l'autorité légiti-

me. Je ne serais pas embarrassé de le démontrer si j'avais trente ans de moins; mais j'en ai soixante-deux, et il faut finir en paix, si je puis, le peu de jours qui me restent à vivre. Je voudrais surtout, sire, ne point finir ces tristes jours sans aller encore une fois mettre aux pieds de votre majesté le tendre et respectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma santé s'affaiblisse de jour en jour, quoique ma tête ne soit presque plus capable de rien, quoique je dorme et digère assez mal, je ne puis renoncer tout-à-fait à la douce espérance d'entendre encore votre majesté, comme ces dévots qui se flattent d'entrer un jour en Paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, et j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveler à votre majesté les expressions les plus vives de tous les sentimens d'admiration, de reconnaissance, et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

Paris, 7 décembre 1779.

SIRE, je commence, comme je le dois, cette lettre et la réponse que je dois à votre majesté, par l'objet qui m'intéresse le plus vivement, par les vœux ardens que je fais pour elle, pour sa gloire, pour son bonheur, pour sa conservation et pour une santé si précieuse à ses peuples, à l'Europe dont elle assure le repos, et, si j'ose me nommer, à moi qui lui suis depuis plus de trente ans si respectueusement et si tendrement attaché. Votre majesté achève actuellement la quarantième année du plus beau règne dont l'histoire fasse mention. Puissiez-vous, sire, en régner quarante autres encore! puissiez-vous entendre long-temps les bénédictions dont l'Allemagne comble votre majesté, et les expressions si vives de l'admiration que vous inspirez à toute l'Europe! J'avais appris déjà par les nouvelles publiques l'accès de goutte que votre majesté a souffert, et je voudrais que les mêmes eussent appris à l'Europe et à ses rois ce que j'ai su par M. le baron de Grimm, que votre majesté ne pouvant écrire de la main droite, avait pris le parti d'écrire de la main gauche, afin que ses affaires n'en souffrissent pas. Quelle respectable activité, sire, et qu'elle est digne d'admiration, quand elle a, comme la vôtre, le bien de ses sujets pour unique objet! M. de La Haye de Launay, qui est ici, et qui vient quelquefois chez moi à des heures où j'y rassemble une société choisie d'admirateurs de votre majesté, nous a tous enchantés par le récit qu'il nous a fait des actes de bienfaisance, de justice, de providence, si je l'ose dire, qui

remplissent tous les jours de votre vie. Votre majesté croit que sa goutte à la main droite a été une punition divine du très-plaisant et très-philosophique *Commentaire sur la Barbe-Bleue*, que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la liberté, sire, de recommander les prêtres, les théologiens et toutes les sottises qu'ils débitent à la main gauche de votre majesté, quand sa main droite sera hors d'état de les foudroyer. Ils sont d'autant plus faits pour être battus par un roi philosophe, qu'ils deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils refusent actuellement à l'Académie Française la satisfaction de rendre à la mémoire du grand Voltaire les honneurs funèbres; et le gouvernement, qui les hait et qui les méprise, paraît appuyer, j'ignore par quelle raison, ce trait de fanatisme. Heureusement les mânes de ce grand homme ont été honorés bien dignement par l'éloquent et touchant éloge que votre majesté en a fait, et qui vaut mieux que tous les services funèbres, quand même notre S. Père le pape serait célébrant. Je prends la liberté d'inviter de nouveau votre majesté à faire l'acquisition du buste de marbre de cet homme si rare, et je ne puis me dispenser de lui dire combien j'ai été touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, en remettant cette dépense à l'année prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale, sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté; ils ont fait des vœux, ainsi que moi, pour que les autres souverains imitassent cet exemple, en mettant dans leur dépense un ordre et une attention si nécessaires au bien de leurs sujets.

Vous avez, sire, très-éloquemment et très-solidement réfuté, dans votre excellent ouvrage sur l'amour de la patrie, les assertions abominables que vous assurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le détestable *Système de la Nature*. Mais croyez, sire, que ni ce *système*, ni aucun de ces mauvais livres, n'est l'ouvrage d'un véritable philosophe, ni même d'aucun écrivain digne de ce nom. Il est fâcheux pour les honnêtes gens qui ont travaillé à l'*Encyclopédie*, qu'on mette sur leur compte toutes les inepties qui paraissent, et qu'on donne le nom d'*encyclopédistes* aux ennemis de la patrie. Hélas! sire, si je n'avais pas aimé la mienne, je serais depuis longtemps auprès de votre majesté! j'aime encore cette patrie, quoiqu'on m'y accable d'outrages, auxquels je suis à la vérité peu sensible, mais que le gouvernement, j'ignore par quel sublime motif, non-seulement permet, mais encourage et récompense. C'est là le prix qu'il me donne des sacrifices que j'ai faits à mon pays, et de quarante-cinq années de travail, sans que j'aie mérité jamais aucun reproche comme citoyen, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite. Les bontés dont votre majesté me comble

me dédommagent de cette injustice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés? mais si je ne renonce pas à ce projet, je n'ose absolument le former, tant ma santé est faible, variable et chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle, et je profiterai, s'il m'est possible, du premier moment qu'elle pourra me laisser, pour aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté tous les sentimens dont mon cœur est depuis si long-temps rempli.

M. de Catt veut bien, sire, mettre sous les yeux de votre majesté le mémoire d'un pauvre curé qui se dit persécuté par un évêque fanatique, et qui implore les bontés et la protection de votre majesté. Je lui ai promis que votre majesté lui ferait justice, s'il la méritait, et je la prie de vouloir bien me faire passer sa réponse par M. de Catt.

Je suis et serai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaissance, etc.

Paris, 29 février 1780.

Sire, les deux lettres que j'ai reçues de votre majesté à peu de jours l'une de l'autre, et qui ont été assez long-temps en route (car je ne les ai eues qu'à trois semaines de date), sont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avaient mis des propos hasardés et indiscrets sur la santé de votre majesté. M. le baron de Goltz m'avait, il est vrai, fort rassuré, en me certifiant le peu de fondement de ces mauvaises nouvelles. Mais, sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; et j'avais besoin que votre majesté m'assurât elle-même de son état, non-seulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail sur un sujet qui m'intéresse si vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une, par son extrême gaieté, et l'autre, par sa philosophie pleine à la fois de sensibilité et de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conservez, sire, long-temps encore cette santé si précieuse à tant d'hommes, et si redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devraient être immortels, et c'est un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les six exemplaires que votre majesté a bien voulu m'envoyer du très-plaisant et très-philosophique *Commentaire sur la Barbe-Bleue*, et je les ai donnés à des hommes dignes de recevoir ce présent et d'en sentir le prix, admirateurs, ainsi que moi, de votre majesté, et qui, sans la connaître autrement que par la renommée, lui sont presque aussi dévoués que je le suis. J'ai relu, sire, il y a

peu de jours, cet excellent *Commentaire*, et j'ai été étonné qu'une idée tout à la fois si heureuse et si naturelle pour se moquer de tout ce que le sot peuple encense, ne fût encore venue à personne : car il est bien évident que tous les commentaires sur Isaïe, Ézéchiel et Baruch, ne sont pas plus clairs que le vôtre, et sont beaucoup moins plaisans. Oh! que si la presse était un peu plus libre en France, j'aurais fait un bon article de ce *Commentaire* pour l'un de nos journaux, quoiqu'à vous dire le vrai, sire, il y a bien peu de journaux qui soient dignes d'un tel morceau, par toute les sottises qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connaître cet ouvrage aux Welches, je le ferai connaître du moins à tous ceux qui sont dignes de le lire, et dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que votre majesté donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les superstitions humaines. Votre majesté a bien raison d'être indignée du traitement que ces superstitions ont valu en France à la mémoire de Voltaire; j'oserais vous proposer, sire, une petite réparation qui mortifierait un peu les fanatiques; ce serait de lui faire faire dans l'église catholique de Berlin le service funèbre que nos prélats welches lui ont refusé. On vient encore d'insulter sa mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au parlement de Rouen par un conseiller au parlement de Paris. Nos parlemens, sire, sont plus plats et plus ignorans que la Sorbonne, et c'est assurément beaucoup dire.

M. de Launay, qui compte partir incessamment pour aller rendre compte à votre majesté de tout ce qu'il a vu de bon et de mauvais dans ce pays, est venu plusieurs fois à des assemblées où je réunis trois fois par semaine les gens de lettres et les gens du monde les plus instruits; et il pourra dire à votre majesté qu'il n'y a pas une seule de ces conversations où chacun n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les sentimens d'admiration et de respect dont il est pénétré pour vous. Vous venez, sire, de nourrir encore des sentimens si justes par les belles ordonnances que vous avez rendues en dernier lieu pour l'administration de la justice, et que les plus sages législateurs auraient enviées à votre majesté. Que feriez-vous, sire, de tant de juges français bien convaincus, non pas seulement d'avoir vexé, comme ceux de Custrin, un malheureux paysan, mais d'avoir fait périr des innocens dans les supplices? Aussi me revient-il que quelques uns de nos cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuse* (car ils n'osent pas se servir d'un autre mot) la punition que votre majesté a faite de ces magistrats prévaricateurs. Leur censure est un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit, M. de Rulhière,

qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre ans de faire sa cour à votre majesté, et qui est auteur d'une relation très-curieuse et très-bien écrite de la catastrophe de Pierre III, s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire de la révolution de Pologne et du partage de ce pays. Comme il a surtout à cœur de dire la vérité, et par conséquent d'exprimer dans cet ouvrage les justes sentimens d'admiration dont il est pénétré pour votre majesté, il m'a prié, sire, de vous demander s'il n'y aurait point d'indiscrétion à témoigner à votre majesté le désir qu'il aurait qu'elle voulût bien lui procurer sur cet important événement des mémoires dont il sentirait tout le prix, et dont il ferait le plus intéressant usage, en se soumettant d'ailleurs aux conditions que votre majesté pourrait exiger. Il attend, sire, avec la plus grande impatience, ce que votre majesté voudra bien me répondre à ce sujet.

Je suis avec les sentimens profonds et tendres, de respect, d'admiration et de reconnaissance que je vous ai voués depuis près de quarante ans, etc.

Paris, 14 avril 1781.

Sire, je ne puis répéter trop souvent et avec trop de plaisir à votre majesté, que ses lettres sont la meilleure réponse à ceux qui voudraient croire les bruits qu'on a répandus sur sa santé. Celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 26 mars, est de la gaieté la plus piquante et la plus vraie; ses conversations avec le docteur de Sorbonne dont elle a appris la théologie, mériteraient bien d'être lues à la sacrée faculté; je suis seulement étonné que votre majesté, qui a dans la tête de si grandes et de si excellentes choses, et en si grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billevesées sorbonniques. J'espère qu'elles nous vaudront quelque nouveau commentaire sur *Cendrillon* ou sur la *Belle au bois dormant*.

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la sainte Inquisition, comme il ne peut manquer de l'être, je ne puis trop conjurer votre majesté de faire rendre aux mânes de Voltaire, dans l'église catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obstinent à lui refuser. Je sais que par tout pays la sequelle sacerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'était pas; mais je sais aussi que par tout pays la sequelle sacerdotale est faite pour obéir à des princes tels que vous, surtout quand ils ne demanderont qu'une chose juste et conforme à tout ce que les docteurs appellent canon de l'Église. Il suffira, pour mettre là-dessus leur conscience en re-

pos, que votre majesté leur mette sous les yeux les papiers que je joins à cette lettre; ils sont signés et certifiés vrais de deux neveux de M. de Voltaire, dont l'un, qui est M. l'abbé Mignot, est conseiller au grand-conseil, et l'autre, qui est M. d'Hornoy, est conseiller au parlement, et l'un et l'autre très-considérés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholiques verront dans la première pièce, n° 1, le détail de tout ce qui s'est passé dans la dernière maladie de ce grand homme, et la preuve de l'injustice qu'on a commise, d'après les règles reçues, en lui refusant la sépulture à Paris, et un service funèbre. J'ose me flatter que si votre majesté, qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raisonnable de lire et d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puisse être, que les prêtres de l'Église romaine ne peuvent refuser ce service. Votre majesté comblerait de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de Voltaire, tous les amis et admirateurs de ce grand homme, et j'en serais pénétré en particulier de la plus vive reconnaissance. Je dois ajouter que les neveux de M. de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prient instamment votre majesté de ne point souffrir qu'on les rende publiques; ils ne veulent que mettre votre majesté en état de prouver aux catholiques allemands qu'ils peuvent, sans blesser *leur conscience*, prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages et de belles actions. J'attends, sire, et ils attendent comme moi avec impatience, ce que votre majesté voudra bien ordonner à ce sujet. J'attends aussi ses ordres au sujet du buste de marbre très-ressemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'acquisition cette année. C'est un très-bel ouvrage dont le prix n'est que de 3,000 livres de France, et que le sculpteur se chargerait de faire parvenir sûrement à Potsdam.

M. de Rulhière, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de votre majesté qui le regarde, en est pénétré de reconnaissance, et fera usage dans son histoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes qui lui ont paru bien précieuses et bien essentielles.

Un sénéchal de Corlay en Basse-Bretagne vient de m'adresser des vers pour votre majesté, qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poëte est Georgelin; c'est un homme de robe, qui loue votre majesté d'avoir appris leur devoir à des magistrats. Ainsi son hommage n'est pas suspect.

> Comme il sait en son camp enchaîner la victoire,
> Il fait chérir la paix, même jusqu'au barreau.

Je ne parle point à votre majesté de l'état de ma frêle machine. M. de Catt pourra, si elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je

me console en sachant que votre majesté se porte bien, et en me flattant de la précéder aux sombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puissé-je, sire, y voir votre majesté le plus tard possible, et puisse la destinée qui préside aux jours des grands hommes, prolonger encore long-temps les vôtres!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 8 juin 1780.

Sire, j'écris à M. de Catt le malheureux et ennuyeux détail de ma situation physique et morale; il en rendra compte à votre majesté, et ne lui exprimera pas aussi vivement que je le sens ma profonde douleur de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois et que je lui ai voués jusqu'à la mort. Quoique mes peines de corps et d'esprit ne soient pas aussi grandes que celles que votre majesté a tant de fois essuyées, et auxquelles elle a résisté avec un courage et une patience si héroïques, j'aurais pourtant besoin, sire, avec ma faible et frêle machine, d'une partie au moins de ce courage, étant accablé de tristesse de ne pouvoir en ce moment faire un voyage que je désire en ce moment plus que jamais, et qui serait plus que jamais nécessaire à mon âme abattue et flétrie. Il faut avec douleur se soumettre à sa destinée, et ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des mondes possibles. Pourquoi faut-il que je sois privé, par une indisposition douloureuse et dangereuse, de la douce consolation d'aller porter à votre majesté, non-seulement ma tendre vénération, ma reconnaissance profonde, et mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement et le respect que toute la France a pour elle, et dont je voudrais qu'elle pût être témoin? Ces sentimens, sire, augmenteront encore, si l'on apprend ici que votre majesté ait fait rendre les honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont si indignement refusés. Il est bien étrange que notre gouvernement ait souffert cette infamie, et qu'on laisse à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il est en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus illustré la nation. Je me flatte, d'après l'espérance que votre majesté a bien voulu m'en donner, que le 30 mai, dernier jour anniversaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'existe plus), son service solennel aura été célébré d'une manière digne du héros et du philosophe qui en aura donné l'ordre et fait les frais. Nous avons ici actuellement une assemblée du clergé, à qui M. Necker, notre Sully et notre Colbert, se prépare à de-

mander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner; je m'imagine qu'elle sera bien irritée du service de Voltaire, et je me flatte que c'est l'intention de votre majesté. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier son orgueil et son fanatisme.

Nous sommes ici dans l'attente la plus impatiente du succès de cette troisième campagne, surtout en Amérique. L'insolence et la piraterie anglaise révoltent toutes les nations de l'Europe. La déclaration que vient de faire l'impératrice de Russie a satisfait tous les Français, et tous les Français sont persuadés que votre majesté a eu bonne part à cette démarche noble et ferme de la Russie. On voit avec plaisir que ces insolens Anglais, qui ne respectent rien, respectent pourtant jusqu'ici le pavillon de votre majesté; mais on n'est point surpris qu'ils vous distinguent et vous redoutent. Votre majesté a fait depuis quarante ans de règne tout ce qu'il faut pour se faire respecter de ses amis et de ses ennemis. Toute la France voit avec plaisir que l'ancien système d'alliance et d'union reprend le dessus, que nous nous sommes rapprochés de l'allié naturel, et surtout de l'allié puissant et respectable que nous avions en vous; et dans cette confiance on n'est guère effrayé de l'entrevue que l'empereur et l'impératrice de Russie ont dû avoir à Mohilow. On se flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a si grand besoin de repos, et que l'Europe sera encore redevable à votre majesté de ce nouveau bienfait.

Votre majesté aura, comme je l'espère, le buste de Voltaire vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre. Il serait déjà commencé, sans un embarras où est le sculpteur, et où je suis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuierai point votre majesté de ce détail; M. de Catt lui en rendra compte, et me fera parvenir ses ordres. Dès qu'ils seront arrivés, le sculpteur travaillera sans relâche. J'ose répondre d'avance à votre majesté qu'elle sera très-satisfaite, et du travail, et de la ressemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme si illustre et si précieux aux lettres et à la raison. Elle sera magnifiquement imprimée, prodigieusement enrichie, et, comme votre majesté le pense bien, imprimée en pays étranger, grâce aux clameurs des fanatiques français, le fléau perpétuel de toute lumière et de tout bien. On assure d'ailleurs que cette édition sera faite avec soin, et revue par des hommes de mérite, à qui la mémoire et les ouvrages de Voltaire sont chers. Elle devrait être, sire, imprimée chez vous, et sous les auspices de votre

majesté, pour réunir dans le frontispice les deux noms les plus illustres de notre siècle.

Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect, etc.

Paris, 24 juillet 1780.

SIRE, quelque désolé que je sois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de votre majesté tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il est possible, l'affliction profonde que j'en ressens. Le détail plein de bonté où votre majesté veut bien entrer sur mon état, excite en moi la plus vive et la plus juste reconnaissance. Elle me propose le remède anglais, que je prendrais bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, si je croyais que ce remède pût me convenir; mais outre qu'il est, dit-on, fort contraire à l'estomac, et que l'estomac, dans ma frêle machine, ne vaut guère mieux que la vessie, il me paraît aujourd'hui bien assuré, d'après des consultations que j'ai faites, que mon mal n'est point la pierre; que c'est un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon sang, et surtout à celle de la saison, qui diminue quand le temps se refroidit, qui même pendant l'hiver est presque nul, qui augmente quand le temps se réchauffe, et surtout quand mes reins sont réchauffés, et dont le vrai remède sont les bains, les alimens rafraîchissans, le repos, et la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à cela, à mon grand regret, la privation presque entière de travail, et j'en suis d'autant plus affligé, que n'ayant plus ici aucun objet de liaison, d'intérêt et de société, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre ans, le travail et l'étude sont à peu près la seule ressource dont je puis user. Aussi je commence pour mon malheur à connaître l'ennui, que j'avais ignoré jusqu'à ce moment; et cette situation, jointe à plusieurs sujets de désagrément que j'éprouve dans ma triste patrie, me ferait désirer plus que jamais le mouvement et la distraction dont je suis forcé de me priver, grâce à mes reins. Si j'ai jamais désiré, sire, d'aller passer quelques momens auprès de vous, c'est assurément aujourd'hui, sans les malheureuses raisons qui m'en empêchent; et comme aucun motif d'affection ni de plaisir ne me retient ici, votre majesté peut être bien sûre que je ne lui ferais pas un grand sacrifice en me privant pour quelques mois de l'eau bourbeuse de la Seine, de nos tristes promenades et de nos très-médiocres spectacles. Mais puisqu'Esculape et la destinée ne le veulent pas, il faut me

soumettre à mon triste sort. Si ma tendre vénération pour votre majesté en est très-affligée, mon amour-propre s'en console peut-être un peu, par la crainte que j'aurais de paraître à votre majesté fort au-dessous de ce qu'elle m'a vu il y a dix-sept ans, quoiqu'à dire vrai, je ne sois pas tombé de bien haut; mais je me sens déchu, et tout prêt à décheoir encore.

J'ennuie trop long-temps votre majesté de ce détail, et j'aime mieux lui parler du plaisir que m'a fait le service de Voltaire : tous les gens qui aiment et qui révèrent ici sa mémoire, c'est-à-dire, tout Paris, à l'exception peut-être de l'assemblée du clergé, ont été enchantés du détail qu'on leur a fait de cette pieuse et auguste cérémonie. Nous sommes bien sûrs à présent que Voltaire a pour le moins un pied en Paradis. Il ne manquerait plus, sire, aux honneurs de toute espèce que votre majesté lui a fait rendre, que de lui élever dans l'église de Berlin un monument où il serait représenté se prosternant devant le Père éternel, et foulant aux pieds le fanatisme. L'épigramme serait excellente, et le sculpteur Tassart pourrait exécuter cette idée sous les yeux et d'après les vues de votre majesté. On travaille actuellement au buste de ce grand homme à la française, tel que votre majesté le désire, et j'espère qu'il sera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une pièce de vers qu'un poëte flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet illustre écrivain, m'a prié de faire parvenir à votre majesté. C'est un hommage que ce poëte a cru devoir faire à votre majesté de ses regrets sur la perte d'un grand homme qu'elle a honoré de ses bontés de son vivant, et de ses éloges après sa mort.

M. de Catt remettra à votre majesté un nouveau mémoire et des certificats authentiques en faveur du pauvre curé de Neuchâtel, persécuté par son évêque fanatique. Votre majesté voudra bien se faire rendre compte de ce détail, et faire obtenir justice à ce pauvre diable de prêtre, qui l'attend et la lui demande depuis long-temps.

Puisse le destin qui afflige mes jours, prolonger à mes dépens ceux de votre majesté, et lui donner pour long-temps encore la santé, la gloire et le repos ! Hélas ! notre pauvre France aurait bien besoin du dernier, après cette misérable et plate guerre, qui n'a pas l'air de finir sitôt.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 15 septembre 1780.

SIRE, l'intérêt que votre majesté veut bien prendre à ma triste situation, physique et morale, me pénètre jusqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis si long-temps, sont exprimées avec tant de sensibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, sire, qu'un regret et qu'une crainte, c'est de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes et importantes affaires qui vous occupent. Une seule chose peut excuser mon indiscrétion, c'est que les bontés de votre majesté sont à présent ma seule consolation et ma seule ressource. Elle veut bien me proposer son exemple à suivre; elle m'exhorte à imiter sa gaieté et sa philosophie, malgré la vieillesse qui affaiblit ses organes, et les chagrins qu'elle éprouve sur le trône. Je sais, sire, qu'aucune classe de l'espèce humaine n'est exempte de souffrir; mais je sais aussi qu'il est des êtres privilégiés, tels que votre majesté, à qui la nature et la destinée offrent des dédommagemens refusés aux autres hommes. Je ne suis, sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui souffre à la fois, et de ses reins, et de son estomac, et du dépérissement de ses facultés corporelles et intellectuelles, et de l'impossibilité où il se trouve de charmer ses ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma consolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand et le plus vrai philosophe de ce siècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la justice, ni enfin l'exemple des souverains et des gens de lettres. Avec ces adoucissemens, sire, on peut supporter la vie, qui pour un être tel que moi, est tantôt douloureuse, tantôt insipide, et jamais agréable.

Mais je m'aperçois, sire, et je m'en aperçois bien tard, que je n'ai presque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avais déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à votre majesté, et je passe à un objet qui l'intéresse davantage, et moi aussi, à ce grand homme dont votre majesté a si éloquemment et si dignement honoré la mémoire. Vous pensez, sire, que la forme de l'église de Berlin ne se prêterait guère au monument que j'ai eu l'honneur de vous proposer. Permettez-moi de vous faire observer que cette église est construite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom) Notre-Dame de la Rotonde; or Raphaël est enterré dans cette église, et on lui a érigé un monument dont votre majesté pour-

rait aisément se faire donner la forme et les dimensions. Elle pourrait alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature française, et ce serait, ce me semble, pour cette église une beauté de plus, et pour votre majesté, protectrice du génie, même après sa mort, un nouveau monument de grandeur et de gloire.

En attendant, sire, ce monument si précieux pour les lettres et pour la philosophie, dont j'ose encore ne pas désespérer, on travaille sérieusement et sans délai au buste de marbre, tel que votre majesté l'a ordonné, coiffé à la française, et de la plus parfaite ressemblance. Je ne sais si votre majesté destine ce buste à son cabinet ou à l'académie. Si elle en veut un second, je la prie de vouloir bien me donner sur cela ses ordres. Elle pourrait au reste se contenter de l'original, pour l'avoir dans son cabinet, comme il m'a paru que c'était d'abord son intention, et faire faire ensuite à Berlin par son sculpteur Tassart une copie bien exacte de ce buste pour l'Académie. Quoi qu'il en soit, dès que l'ouvrage sera fini (et je compte qu'il le sera bientôt), j'aurai l'honneur d'en donner avis à votre majesté, et de prendre les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma santé, à laquelle votre majesté veut bien prendre assez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, est en ce moment meilleure, depuis la cessation des chaleurs affreuses et opiniâtres que nous avons essuyées pendant un mois : mais elle est en général si incertaine et si chancelante, que je ne puis et n'ose plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter et à languir dans un malheureux pays, où les lettres sont plus avilies, plus opprimées et plus persécutées que jamais, où les prêtres sont méprisés et puissans, où le génie est outragé de son vivant et après sa mort, où en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurais, sire, de consolation et de plaisir même à verser dans le sein de votre majesté toutes mes peines, et tout le détail des maux qu'on fait souffrir en France à la raison et à la justice ! je la supplie du moins de vouloir bien me conserver toujours ces mêmes bontés qui ont fait si long-temps ma gloire et mon bonheur, et qui font aujourd'hui mon seul dédommagement et ma seule ressource.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 3 novembre 1780.

Sire, il y a aujourd'hui, 3 novembre, vingt années, jour pour jour, que votre majesté se couvrait de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils se flattaient déjà d'avoir remportée. Votre majesté a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur et le vengeur de l'Allemagne, d'être dans ses propres États le réformateur de la justice, et dans l'Europe le modèle des guerriers et des rois. Qu'il y a de distance, sire, comme le dit Térence, entre un homme et un autre! et que je le sens bien tristement pour moi, quand je me rapproche de votre majesté, car je n'ose dire quand je m'y compare! Le peu de force que j'avais encore il y a vingt ans dans mes facultés corporelles, intellectuelles et morales, s'est presque entièrement évanoui; il ne me reste d'énergie que dans le sentiment profond qui m'attache à votre majesté, tandis qu'elle conserve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue si respectable à l'Europe depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a même conservé sa gaieté, comme je le vois avec enchantement par la dernière lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire; elle rit, et avec raison, des sottises des hommes dont je ferais bien de rire aussi, et dont je rirais comme elle, si je digérais et si je dormais mieux. Le travail et le plaisir que j'y éprouvais, me soutenaient jadis, et me tenaient lieu de tout; aujourd'hui qu'une heure d'application me fatigue, je n'ai plus cette ressource, et la tristesse s'empare de moi. Je ne souffre pas à la vérité, du moins vivement, d'esprit ni de corps; mais je suis dans cette langueur d'âme et d'organes qui rend insensible à tout. C'est que la nature m'a fait naître faible, tandis qu'elle a donné à votre majesté des fibres proportionnées à la vigueur et à l'étendue de son génie.

Le sculpteur du buste de Voltaire, chez qui je vais souvent pour le presser, me promet d'avoir fini incessamment ce buste dont j'espère que votre majesté sera parfaitement satisfaite. Il faut donc renoncer, puisque votre majesté le juge plus à propos, à voir sa statue dans l'église de Berlin, foulant aux pieds la superstition et le fanatisme. J'avoue, sire, que j'ai regret à ce monument, surtout quand je pense qu'il eût été érigé par ordre de votre majesté, et qu'il eût retracé aux siècles futurs les honneurs rendus par Auguste à Virgile. Croiriez-vous, sire, qu'on refuse ici à sa famille de lui faire un mausolée très-modeste dans la petite église obscure de province où il est enterré? On dit même que les prêtres l'ont secrètement exhumé pour le jeter à

la voirie. Il n'y a pas grand mal à cela, ni pour lui, ni pour ceux qui s'intéressent à sa mémoire ; mais il serait étrange que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres quoiqu'il les craigne, consentît à cette indignité, et je ne saurais le croire.

Ces prêtres, sire, que votre majesté méprise, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puissans protecteurs, et sont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raison et des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par son objet ne saurait paraître au jour, s'il n'est permis par les prêtres ou par leurs suppôts ; car la bassesse et la faim leur en font trouver parmi les gens de lettres. Cette inquisition enchaîne et glace tous les esprits ; les injures qu'on vomit dans les chaires contre la raison et contre ses défenseurs, injures qui sont appuyées par des magistrats imbéciles ou fanatiques, achèvent d'avilir et de décourager ce qu'il y a de plus éclairé et de plus estimable dans la nation. Je ne parle pas de ce malheur pour mon propre intérêt ; je suis plutôt spectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croisés, bien résolu de ne plus rien imprimer, si j'imprime jamais, que dans un pays où la vérité puisse s'exprimer librement, sans offenser ni le roi, ni l'administration, ni les mœurs, ni l'honneur de personne. Mais je vois tant de gens de lettres souffrir de cette persécution et de cette inquisition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines ; à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au sort d'une ancienne maîtresse qu'il a tendrement aimée. Heureux, sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion, mépriser en sûreté les fripons et les sots, instruire leurs semblables sans avoir le fanatisme à craindre, et les obliger, même quand ils ne le voudraient pas, à être tolérans, modérés et raisonnables ! puissiez-vous, sire, donner long-temps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois et de pareils exemples !

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 15 décembre 1780, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

Sire, chaque lettre dont votre majesté m'honore, réveille en moi les sentimens de reconnaissance, de vénération et de tendresse dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle ; mais quelque profonds, sire, que ces sentimens soient en moi, ce ne sont pas ceux dont je suis en ce moment le plus occupé. Un sentiment qui m'est plus cher encore, s'il est possible, parce qu'il est plus personnel à votre majesté, pénètre et remplit mon âme

depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'impératrice-reine. Cette nouvelle, sire, si intéressante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la suivre, me paraît dans les circonstances actuelles bien plus intéressante encore. On sait, on croit du moins que cette princesse aimait la paix, au moins sur la fin de ses jours, et que c'est à ce sentiment paisible, appuyé par les armes de votre majesté, que l'Europe a dû la paix de Teschen. On craint que ce sentiment, si louable et si désirable dans un prince, ne soit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne, et que l'Europe ne soit bientôt replongée dans une nouvelle guerre. Si ce malheur arrivait, il serait impossible que votre majesté ne reprît pas les armes, et je crains que de nouvelles fatigues et de nouveaux travaux ne nuisent à sa précieuse conservation. Je ne suis point, sire, inquiet pour votre gloire; mais je le suis infiniment pour votre repos et pour votre santé. Vous n'avez plus besoin de renommée, et que pourrait-elle ajouter à ce qu'elle dit de vous depuis quarante années? mais vous avez besoin de mener une vie douce et tranquille, et de jouir encore long-temps de l'amour de vos peuples, de l'admiration de l'Europe, et de l'hommage de tous ceux qui pensent. L'humble et obscure philosophie n'a pas la témérité, sire, d'entrer dans le conseil des princes, et de sonder leurs secrets; mais il lui est permis de trembler pour la vie de ceux qu'elle aime et qu'elle révère. Je demande pardon à votre majesté de cet épanchement de mon cœur, qui semblerait vouloir pénétrer les secrets, les mystères de la politique; mais je n'ai pu refuser cet épanchement à l'état de mon âme; et votre majesté ne peut me savoir mauvais gré d'être aussi occupé d'elle que je le suis. L'Europe, sire, a dans ce moment les yeux sur vous; elle vous regarde comme son dieu tutélaire; elle vous crie : *faites durer cette paix que vous m'avez si glorieusement rendue.* La France partage ces sentimens; que deviendrait-elle, si à la guerre de mer où elle est engagée, une guerre de terre se joignait encore?

Quelque peine, sire, que j'aie à me taire sur ce sujet, je n'en ai que trop fatigué votre majesté. Je passerai donc à des choses moins importantes, mais aussi moins inquiétantes pour moi. Le buste de Voltaire, tel que votre majesté le désirait, est terminé; l'artiste y a mis le plus grand soin. Il sera emballé cette semaine avec toutes les précautions possibles, et arrivera sain et sauf à votre majesté.

Vous tendez, sire, un piége à mon amour-propre, mais dans lequel il ne donnera pas. Vous comparez la préface de l'*Encyclopédie* à tout ce que vous avez fait de grand et de mémorable

dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'aient servi que de délassement pour vous. Oh! que je suis bien loin de tant de succès, et bien peu digne de tant de gloire! qu'il y a même de différence entre nos machines physiques, quoique la vôtre, sire, soit de quatre ans plus âgée que la mienne, et qu'elle ait essuyé des fatigues et des secousses auxquelles mon frêle individu n'aurait pas résisté dès les premières attaques! je succomberais à la cent millième partie de ce que votre majesté fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête; et moi, chétif écrivailleur, une page de mauvaise prose ou quelques lignes de géométrie me font sentir combien je suis déchu du peu que j'étais, quoiqu'assurément je ne sois pas tombé de bien haut. L'essentiel pour être le moins mal qu'il est possible, est de se soumettre à sa destinée, d'écouter et de ménager la nature, d'opposer le régime à ses écarts, et le repos à sa faiblesse; enfin de traîner le moins douloureusement qu'il est possible le reste de la carrière qu'elle me destine. C'est ce que je tâche de faire bien ou mal.

Votre majesté recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, sire, sera la quarante-unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'histoire, tant d'exemples aux souverains, tant de leçons aux généraux et aux politiques, et tant d'admiration aux sages. Puisse-t-il prolonger encore long-temps sa brillante durée! puissé-je, quand l'Élysée ou le Tartare m'appelleront, laisser encore votre majesté sur la terre! puissé-je enfin, tant qu'il me restera un souffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre et profonde vénération avec laquelle je serai jusqu'au dernier soupir, etc.!

Paris, 9 février 1781.

SIRE, je viens de recevoir l'excellent ouvrage sur la littérature allemande que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, et dont elle me parle dans sa lettre du 6 janvier; j'ai envoyé sans délai à M. Grimm, suivant les ordres de votre majesté, l'exemplaire qui était destiné pour lui. Quant à moi, je n'ai pas perdu un moment pour lire, et même pour relire cette nouvelle production littéraire et philosophique de votre majesté. J'y ai trouvé, sire, les principes les plus sains de littérature; et partout un fonds de raison et de bon goût, tel qu'on devait l'attendre d'un écrivain philosophe, nourri de la lecture des bons modèles, et digne de l'être lui-même. Je ne suis point assez au fait de la

littérature allemande pour juger par moi-même si les reproches que lui fait votre majesté sont aussi bien fondés qu'ils le paraissent; mais je m'en rapporte sans peine au jugement éclairé de votre majesté sur cet objet inconnu pour moi. La manière si juste et si vraie dont elle apprécie nos littérateurs français me persuade qu'elle apprécie avec la même justice et justesse les littérateurs de son pays; et les vues qu'elle propose pour remédier au défaut dont elle se plaint, me paraissent les plus saines et les plus utiles qu'il est possible. On dit pourquoi les Allemands se plaignent d'avoir été jugés avec trop de rigueur; cela me paraît assez naturel, mais ne prouve pas encore qu'ils aient raison. Je n'ai trouvé, sire, dans tout cet excellent ouvrage, qu'un seul endroit qui peut donner une légère prise à la critique; encore serait-elle, à certains égards, très-mal fondée. Votre majesté dit à la page 36 : « Nous prendrons des Latins le *Manuel d'Epictète* et les *Pensées de Marc-Aurèle.* » Sans doute elle n'a voulu parler que de ces deux ouvrages traduits, et qui ont d'ailleurs été écrits dans Rome, ce qui les fait en quelque manière appartenir aux Latins; car votre majesté n'ignore pas d'ailleurs que les originaux de ces deux ouvrages sont en grec. Il serait bon qu'à une seconde édition votre majesté s'expliquât d'une manière plus précise sur cet objet, pour éviter toute équivoque et ôter aux journalistes allemands tout prétexte de dire là-dessus, à leur ordinaire, quelques lourdes sottises.

En voilà assez, sire, sur les Allemands, malgré l'honneur qu'ils ont de vous avoir pour compatriote et pour souverain. Je me hâte de parler à votre majesté d'un autre objet, non moins digne d'éloges peut-être que son excellent ouvrage; c'est l'éloquence, le bon goût, la noblesse de l'éloge qu'elle fait de l'impératrice-reine, dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lue à tout ce que je connais, et tout ce que je connais l'a admirée comme moi. Tous s'écrient qu'on ne peut faire de cette princesse une plus belle oraison funèbre, qu'on devrait mettre ce peu de mots sur sa tombe : « Ci-gît Marie Thérèse, » impératrice-reine de Hongrie et de Bohême. Le grand Frédéric, » son contemporain, a dit d'elle : *Elle a fait honneur au trône et* » *à son sexe; je lui ai fait la guerre, et je n'ai jamais été son* » *ennemi.* » Nous avons eu le 25 janvier dernier à l'Académie Française une séance publique pour la réception de deux nouveaux académiciens. M. l'abbé Delille, qui les recevait, et qui a dit un mot dans son discours sur l'impératrice-reine, a ajouté qu'il ne pouvait la louer avec plus d'éloquence que votre majesté; il a rapporté vos paroles, et toute la salle a retenti d'applaudissemens. J'ai eu plus d'une fois occasion, dans les lectures que

j'ai faites à cette compagnie assemblée, d'exprimer mes sentimens pour votre majesté, de parler de sa gloire et de ses ouvrages, et le public a toujours fait *chorus;* car ce public, sire, a pour vous la vénération que vous mérites comme guerrier et comme roi, et l'admiration que vous mérites encore comme écrivain et comme philosophe.

On me mande, sire, qu'il y a actuellement à Berlin un jeune savant, nommé M. Mayer, qui vient de publier en allemand une excellente *Histoire de la Suisse,* que cette histoire a été traduite en français, qu'elle est pleine de philosophie et de vérités courageuses, que l'auteur est en état d'écrire en français, qu'il désirerait se fixer dans les États de votre majesté, et que l'académie ferait en lui une excellente acquisition, si votre majesté jugeait à propos de l'y attacher, en le fixant d'abord par une modique pension de 400 écus, dont il se contenterait jusqu'à ce qu'il eût mérité par son travail d'obtenir une plus forte récompense. Votre majesté pourrait prendre des informations au sujet de cet homme de lettres; et comme je m'intéresse au bien de son académie, je prends la liberté de demander à votre majesté ses bontés pour M. Mayer, en cas qu'après les informations elle le juge digne de les obtenir.

Il ne me reste d'espace, sire, que pour renouveler à votre majesté les vœux ardens que je ne cesse de faire pour son bonheur, pour l'accroissement de sa gloire, si cet accroissement est possible, pour sa santé, son repos et sa conservation. On m'écrit que votre majesté se porte mieux que jamais, et je réponds avec cet ancien : *Les dieux sont donc quelquefois justes !*

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

Paris, 30 mars 1781.

SIRE, la dernière lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire m'a laissé des inquiétudes pour vous, sur le présent et sur l'avenir. Quelqu'un qui avait eu l'honneur de voir assez long-temps votre majesté, m'avait écrit qu'il ne l'avait jamais trouvée si bien portante. Je me suis empressé de l'en féliciter, et dans le temps que je me réjouissais avec tous mes amis de cette bonne nouvelle, votre majesté en était au troisième accès violent de goutte, dont elle a été attaquée cet hiver. Quoiqu'elle ait la bonté de m'apprendre qu'elle en est à présent délivrée, je crains, sire, une nouvelle rechute, ce long et maudit hiver n'étant pas encore fini, à beaucoup près, surtout à cinq degrés plus nord que Paris, où nous nous chauffons encore. Plus je suis

profondément touché de l'état de votre majesté, plus je suis tendrement reconnaissant de la bonté avec laquelle elle veut bien me parler à ce sujet, en m'assurant que cette maudite goutte ne me privera pas de ses lettres. Elles me sont, sire, plus nécessaires que jamais; elles font toute ma consolation et raniment l'insipidité de ma vie, devenue presque nulle par l'état de ma santé, qui m'interdit presque absolument tout travail, si je veux conserver le peu qui m'en reste.

Mais j'aime bien mieux parler à votre majesté d'elle que de moi; et après lui avoir fait mon compliment dans ma dernière lettre sur l'éloge si éloquent et si court qu'elle m'a écrit de l'impératrice-reine, je prendrai la liberté de la féliciter dans cette lettre sur un autre objet, sur l'excellente réponse qu'elle vient de faire à la requête des ministres luthériens de Berlin, au sujet des innovations du catéchisme et des cantiques. Si d'un côté l'importance que ces prêtres mettaient à l'objet de leur requête est amusante par le ridicule, la réponse de votre majesté est dictée par la sagesse même, armée de la plus fine et de la meilleure plaisanterie. « Mon intention est que chacun de mes sujets puisse *s'arranger* » dans son culte comme il jugera à propos, et que tous sans » exception soient les maîtres *de chanter et de croire* ce qu'ils » voudront, et comme ils voudront. » Ah! sire, que Voltaire aurait ri, s'il avait lu cette charmante réponse! quel usage excellent il en aurait fait dans le premier pamphlet qu'il eût imprimé, soit en vers, soit en prose! que ces expressions, *s'arranger dans son culte, chanter et croire ce qu'ils voudront*, sont heureuses et de bon goût! qu'elles sont dignes de servir de modèles aux souverains, que les théologiens veulent mêler dans leurs querelles, et qui pour l'ordinaire s'y mêlent avec une facilité si avilissante pour eux et si funeste à leurs peuples! J'ose assurer votre majesté que ces mots si précieux à la raison ont fait ici autant de fortune que son bel éloge de l'impératrice-reine, et qu'ils sont en ce moment répétés avec de grands éclats de rire par tous ceux qui pensent, et qui, à l'exemple de votre majesté, méprisent toutes les superstitions humaines et toutes les billevesées théologiques. Puisse la destinée et la goutte vous permettre, sire, de donner encore long-temps un pareil exemple aux rois, qui pour la plupart en ont si grand besoin, une si douce consolation à la raison et au bon sens, et une si efficace marque de mépris à l'absurde et atroce fanatisme!

Tout ce que votre majesté me fait l'honneur de me mander sur l'état actuel de la littérature allemande, est plein de goût et de lumières. Je souhaite et j'espère que les réformes proposées et ordonnées par votre majesté auront un succès digne du

héros philosophe et réformateur qui les a prescrites. Nos universités de France, et celle de Paris en particulier, auraient grand besoin d'un législateur tel que vous; car on y est encore bien encroûté de préjugés en tous genres, bien ignorant et bien fanatique.

Je m'en rapporte entièrement à votre majesté sur le jugement qu'elle a porté de ce M. Mayer dont j'avais eu l'honneur de lui parler. On m'en avait écrit des merveilles et je les avais crues assez facilement pour demander à votre majesté si elle connaissait cet homme de lettres. Me voilà maintenant bien instruit de ce qu'il vaut, et parfaitement tranquille sur le parti que votre majesté voudra prendre à cet égard. Je crois volontiers que les littérateurs allemands sont encore bien malades de cette indisposition que votre majesté appelle si plaisamment une *diarrhée de paroles*. Il leur suffirait d'entendre, ou plutôt d'écouter plus souvent et plus attentivement votre majesté, pour apprendre d'elle à ne dire que ce qu'il faut, et comme il le faut.

Ce précepte si sage, sire, m'avertit de finir moi-même tout mon bavardage philosophique et littéraire; je le termine mieux qu'il n'a commencé, en renouvelant à votre majesté l'hommage des sentimens profonds de reconnaissance, de vénération et de tendresse avec lesquels je serai jusqu'au tombeau, etc.

Paris, 11 mai 1781, anniversaire de la bataille de Fontenoi, dix ans avant le traité de Versailles.

SIRE, votre majesté prétend, dans la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, que *nous faisons chaque jour des pertes*, elle et moi, et que *nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, assurés de le suivre dans peu;* cela n'est que trop vrai de mon frêle individu. Mais permettez-moi, sire, pour ce qui vous regarde, de n'être pas là-dessus de l'avis de votre majesté. Je crois au contraire, à en juger par ses lettres, qu'elle se fortifie et rajeunit tous les jours, tant ces lettres sont pleines de gaieté et d'excellente plaisanterie. Tout ce que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire sur la querelle des ministres, est du meilleur ton et du meilleur goût, digne de la cause soumise par eux à la décision de votre majesté, et digne de la sagesse d'un grand roi. Hélas! sire (et c'est la réflexion de tous ceux à qui j'ai lu cet endroit de votre lettre), pourquoi les autres souverains n'ont-ils pas eu, et n'ont-ils pas encore le même dédain que vous pour ces billevesées? combien ils auraient épargné de sang et de malheurs à la sotte et déplorable espèce humaine!

Voilà un évêque d'Amiens, fanatique, successeur de celui qui a demandé le supplice du chevalier de La Barre; voilà, dis-je, cet évêque d'Amiens, nommé Machault, fils de l'ancien contrôleur-général des finances, qui vient de donner un mandement forcené contre l'édition qu'on prépare des œuvres de Voltaire. Si on savait en France imposer silence à ces sonneurs de tocsin, ils n'auraient ni partisans, ni imitateurs. Peut-être à la fin sentira-t-on la nécessité de les réprimer, pour l'honneur de la raison et le repos public. Dieu veuille qu'on y suive votre exemple!

Il me semble que l'empereur d'aujourd'hui traite un peu lestement les prêtres, les moines et le pape. Il faut espérer que cette première hostilité impériale aura des suites plus sérieuses. Ainsi soit-il!

Je suis avec la plus tendre et la plus profonde vénération, etc.

Paris, 29 juin 1781.

Sire, je crois votre majesté revenue maintenant de toutes ses courses militaires, et sédentaire dans sa retraite philosophique. Je m'empresse donc d'avoir l'honneur de répondre à sa dernière et charmante lettre, malgré l'impression qui me reste encore de deux ou trois accès de fièvre, qui m'ont laissé de la faiblesse, mais qui peut-être m'auront fait quelque bien d'ailleurs, en me délivrant, comme disent les médecins, de quelque matière *peccante et morbifique*. Les excellentes leçons que votre majesté veut bien me donner sur l'*hypocondrie* ou *hypocondrerie*, plus élégamment appelée *vapeurs*, me font craindre, pour l'honneur de ma raison, que votre majesté ne me croie attaqué de cette maladie; je la puis assurer qu'il n'en est rien, et que je vois d'un œil assez froid et philosophique le dépérissement de mes facultés corporelles et intellectuelles. Comme ce dépérissement est une suite de mon âge de soixante-quatre ans, de longs travaux dont ma pauvre tête est fatiguée, car toutes les têtes, sire, et surtout la mienne, ne sont pas de la même trempe que la vôtre, je me console en pensant que tel est le sort de la condition humaine, et que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde sans souffrir beaucoup d'esprit ni de corps, est encore une des créatures humaines les mieux partagées par la divine Providence.

Je n'ai pas le bonheur, sire, de connaître, même de vue, ce prince de Salm dont votre majesté me fait l'honneur de me parler; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontrer cette élégante espèce; mais des personnes qui connaissent ce prince, m'en ont parlé exactement sur le même ton que votre

majesté. Les sentimens qu'il lui a inspirés sont exactement les mêmes dont il est honoré à Paris par le peu de gens raisonnables avec lesquels il se rencontre quelquefois. Ce sont, sire, ces messieurs-là qui laissent aux étrangers une idée si favorable de la nation française, qui pour son bonheur ne leur ressemble pas toute entière; car je ne connais point de pays où il y ait à la fois dans le même peuple deux nations plus différentes et plus évidemment distinguées, qui n'ont entre elles rien de commun, comme ces rivières qui depuis leur confluent jusqu'à une très-grande distance coulent l'une auprès de l'autre sans se mêler. Ce sujet, sire, fournirait beaucoup, mais tout cela ne serait bon à dire qu'à l'oreille de votre majesté, et malheureusement j'en suis trop loin. Je puis seulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que d'un côté les bons citoyens et les gens sages ne désirent que la fin d'une guerre jusqu'à présent très-ruineuse sans beaucoup d'avantages, et que de l'autre tous nos agréables ne sont occupés que de la prompte réédification de l'Opéra qui vient de brûler de fond en comble. Votre majesté s'amuserait fort aussi de tous les propos contradictoires qu'elle entendrait dans nos sociétés, sur la retraite récente de M. Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus passer par le canal des honnêtes commis qui lisent les lettres aux postes, et à qui Dieu conserve les yeux, dont ils font un si digne et si noble usage!

Le César Joseph, comme votre majesté l'appelle, est actuellement, dit-on, incognito à Versailles, ou doit y arriver incessamment sans se montrer à Paris. On raisonne ou bavarde beaucoup sur l'objet de son voyage: si c'est, comme on dit, pour négocier la paix, Dieu veuille l'exaucer et l'entendre! Il me semble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince malmène un peu et le S. Père et sa livrée, tant monastique que séculière; il va même, dit-on, jusqu'à accorder aux juifs la liberté de conscience et l'état de citoyen, ce que les augustes empereurs ses ancêtres auraient regardé comme le plus grand des crimes. C'est à vous, sire, que l'humanité et la philosophie doivent rendre grâces de tout ce que les souverains font et feront encore pour favoriser la tolérance et réprimer la superstition; car c'est votre majesté qui leur a donné la première ce grand exemple, si beau et si facile à imiter, et qu'ils ont néanmoins encore imité si peu. Prions le roi des rois, comme dit la sainte Ecriture, que leurs majestés s'instruisent et s'éclairent!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 30 juillet 1781.

SIRE, je commencerai cette lettre par présenter à votre majesté un nouvel hommage qu'on lui rend, tout en faisant l'éloge de Marie-Thérèse. C'est l'ouvrage d'un jeune écolier de quatorze ans, de grande espérance, qui croit devoir, tout jeune qu'il est, joindre sa voix à celle de l'Europe, et qui à la page 6 de cette pièce, parle de votre majesté en assez beaux vers, comme l'Europe en pense. Si votre majesté daignait me charger d'un petit mot pour ce jeune homme, *il frapperait*, comme Horace, *les cieux de sa tête*, orgueilleuse d'avoir obtenu le suffrage d'un si grand roi, et moi, je dirais à votre majesté avec le psalmiste David : *Vous avez reçu la louange de la bouche même des enfans.*

J'ai reçu, sire, à peu de distance l'une de l'autre, deux lettres de votre majesté, qui sont deux chefs-d'œuvre de philosophie pratique. Ceux qui liraient ces deux belles lettres sans voir la signature, les croiraient d'Epictète, et ne se douteraient pas qu'elles sont d'un roi, qui, après avoir rempli l'univers de son nom, voit avec tant de supériorité et de lumières tout le néant des grandeurs et des vanités humaines. Ces deux lettres, sire, prouvent combien j'ai dit vrai dans ces deux vers que j'ai mis, avec d'autres, au bas de l'estampe de votre majesté,

Modeste sur un trône orné par la victoire,
Il sut apprécier et mériter la gloire.

Je ne sais par quelle voie le César Joseph veut aller à cette gloire, si vaine et si recherchée; mais je crois qu'il ira plus sûrement en s'emparant des biens du clergé, qu'en s'emparant de la Bavière. Votre majesté a bien raison; la guerre, parmi tous les fléaux qu'elle amène, produira à la longue ce bien si désirable; les princes feront payer leurs dettes aux prêtres et aux moines. La France, qui *écrit* sur tout cela de si belles choses, et qui en *fait* si peu, sera, je crois, la dernière à faire justice; car il y a encore trop de prêtres à Versailles; mais elle la fera pourtant enfin, ne fût-ce que par la honte de rester toute seule à ne pas faire ce qui est raisonnable. Cette engeance sacerdotale, dont votre majesté fait tout le cas qu'elle mérite, et qui, à la honte de la France, y conserve encore tant de crédit, a quelquefois de plaisantes aventures. On me contait ces jours derniers qu'un évêque fanatique voulait, il y a huit à dix ans, refuser ce que nous appelons le *bon Dieu* à un pauvre diable de janséniste fanatique qui se mourait; comme l'évêque appréhendait que le curé de la paroisse, malgré sa défense, ne communiât

le janséniste, il envoya un de ses grands-vicaires *consommer* (c'est-à-dire manger) toutes les hosties qui étaient dans le tabernacle, afin qu'il n'en restât pas une pour le pauvre malade. Le grand-vicaire obéit, et n'en laissa pas une; mais comme le ciboire en était tout plein, le bon prêtre en eut une effroyable indigestion. Il envoya chercher le médecin, qui lui annonça un très-grand danger, auquel il n'y avait de ressource que l'émétique. Le grand-vicaire s'y refusa constamment, disant qu'il ne voulait point vomir, au grand étonnement du médecin, qui ne pouvait comprendre la raison que lui en donnait le prêtre, que *sa conscience ne le lui permettait pas*. Enfin le prêtre en mourut, martyr de son obéissance. Voilà, sire, un bon conte que vous croirez si cela vous amuse. Votre majesté devrait bien le rimer, et le dédier à son ami Cristophe ou Cristophle de Beaumont. L'orateur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'oraison funèbre, ne se soucie point du tout que votre majesté le confonde avec ce digne et savant prélat. Cet orateur s'appelle Boismont, et non pas Beaumont, et n'a de prêtre que ce qu'il en faut pour être *apte et idoine* à posséder des bénéfices.

L'empereur devait arriver le 28, non à Paris, mais à Versailles; si j'avais l'honneur de le rencontrer, ce qui ne sera pas, car je ne vais pas plus à Versailles qu'à Bruxelles, je prendrais la liberté de lui recommander, au nom de votre majesté, le coffre-fort sacerdotal et monacal, et je me flatte que votre majesté ne m'en désavouerait pas. Le beau sermon qu'elle fait faire à Calvin, dans la dernière lettre dont elle m'a honoré, vaut mieux que toutes les déclamations de Bourdaloue; j'y répondrais, si je l'osais, par un autre sermon, qui sans doute ne le vaudrait pas, mais qui pourrait trop scandaliser la curiosité des maîtres de poste, depuis Paris jusqu'à Berlin, et je me souviens que l'Évangile a dit : *Malheur à celui par qui le scandale arrive*, de quoi je veux, comme dit Rabelais, me garder *curieusement*. Ce que j'aime encore mieux, sire, de cet excellent sermon, c'est qu'il me prouve que votre majesté est très-gaie, et par conséquent très-bien portante. Elle n'a pas besoin d'assurer qu'elle n'a pas de *vapeurs*, on le voit bien à cette charmante et excellente lettre. Il est temps, sire, de finir la mienne, qui n'est pas digne de la vôtre.

Je suis avec la plus tendre et la plus profonde vénération, etc.

30 juillet, dix heures.

P. S. J'apprends au départ de la poste que l'empereur est arrivé hier à Paris. Il a fait quelques courses dans la ville, et

de là il est allé à cinq heures du soir à Versailles, où on lui prépare, opéras, comédies, ballets, parades, etc. etc., dont je crois qu'il ne se soucie guère. On dit que tout ce plaisir ou cet ennui durera peu, et qu'il repartira vendredi pour Vienne. On ajoute qu'il ne verra que la famille royale, M. de Maurepas et M. de Vergennes. Si c'était pour négocier la paix, il viendrait ici faire une bonne œuvre, car nous en avons grand besoin, à la façon dont nous faisons la guerre. Heureusement nos ennemis ne la font pas mieux que nous. Je me souviens toujours du mot de Fontenelle, qui disait: *On ne parle en temps de guerre que de l'équilibre de puissance en Europe; il y a un autre équilibre aussi efficace pour le moins, et aussi propre à conserver chaque puissance; c'est l'équilibre de sottises.*

Oserais-je faire une supplication à votre majesté, qui la rendrait chère et respectable à toute notre jeunesse étudiante, comme elle l'est à tout ce qui a fini ou n'a point fait ses études? Le jeune écolier de quatorze ans, qui l'a loué en beaux vers latins, est, à ce qu'on vient de m'assurer, dans la plus extrême indigence; il ignore absolument, ainsi que ceux qui prennent intérêt à lui, ce que j'ai l'honneur d'écrire en ce moment à votre majesté, qui par conséquent est bien à son aise pour refuser net ma petite requête; mais j'ose croire, sire, qu'un don très-léger, fait à ce jeune homme par votre majesté, pour l'encourager dans ses études, serait digne du grand roi qui honore et protége les lettres d'un bout de l'Europe à l'autre, qui les encourage dans toutes les classes et dans tous les âges, et qui est béni, célébré, adoré par elles dans toutes les classes et dans tous les âges.

Mille et mille pardons, sire, de tout ce bavardage. Heureusement pour votre majesté, la poste m'avertit et m'oblige de le finir.

Paris, 10 septembre 1781.

Sire, votre majesté me paraît stupéfaite, et presque si scandalisée de mon érudition hébraïque, davidique et prophétique, que je suis presque tenté d'en être honteux et d'en demander pardon au roi philosophe. Mais, sire, ce roi philosophe me pardonnera d'avoir tant de sottises dans la tête, quand il saura que j'ai eu le malheur d'être élevé par des dévots, qui me faisaient réciter force psaumes, que Dieu m'a doué d'une mémoire qui n'a pu les expulser de ma tête depuis cinquante ans, et que je me console au moins par l'usage que j'en ait fait à la louange de votre majesté.

J'ai reçu la gratification que votre majesté a bien voulu accorder à ce jeune homme. Je n'ai pu encore lui faire savoir les bontés dont votre majesté l'honore, parce que les colléges sont actuellement en vacances pour un mois, et que le jeune homme est allé, je ne sais où, passer ses vacances dans sa pauvre et obscure famille, qui habite à cent lieues de Paris dans je ne sais quel village; mais j'ai remis cette gratification au professeur du jeune homme, qui la lui remettra à son retour. Toute l'Université, sire, est instruite par moi de ce que vient de faire votre majesté, pour aider et encourager ce pauvre jeune homme dans ses études; elle en est pénétrée de reconnaissance, et je suis sûr que les louanges de votre majesté vont être chantées dans tous nos colléges, en latin, en grec, peut-être en hébreu, et en français même, quoique le français soit la langue que nos pédans savent le moins.

Votre majesté a bien raison contre Salomon, qui prétend qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil*. Je serais bien de moitié avec votre majesté pour lui donner un démenti; et sans sortir même de cette année, je trouverais plus d'une chose nouvelle, dont le monarque au sept cents concubines n'avait point d'idée. Mais j'imite votre majesté, et je me tais. Je désirerais pourtant de savoir ce qu'elle pense sur la lettre que le César Joseph II vient, dit-on, d'écrire au très-saint père Pie VI, pour lui demander *en toute humilité* de fixer *une bonne fois pour toutes* les limites *des deux puissances*, à cette fin *qu'il n'en soit plus parlé*. C'est, comme on dit, *chat aux jambes* que sa majesté impériale jette à sa sainteté. Je suis en peine pour cette dernière; car ce Joseph me paraît ne pas y aller de main morte, et ne pas entendre raillerie.

Grâce à Dieu, votre majesté n'a pas besoin de proposer à un vieux prêtre de pareils cas de conscience. Le Parnasse, comme elle le dit fort bien, est son saint-siége et sa Sorbonne tout à la fois, et Horace, Virgile, Voltaire, ses casuistes. Puisse le ciel lui conserver long-temps cette gaieté précieuse, si nécessaire à sa conservation, et par conséquent au bonheur de l'Europe! en lisant les lettres qu'elle me fait l'honneur de m'écrire, je deviens presque gai moi-même, quoiqu'en tout autre temps je n'en aie guère d'envie. Mais il suffit, sire, à ma consolation que votre majesté se porte bien, qu'elle jouisse encore long-temps de sa gloire, et qu'elle veuille bien me conserver ses bontés.

Un homme de lettres de ma connaissance, instruit, honnête, et sans fortune, désirerait, sire, de s'attacher à votre majesté, soit dans son académie, soit dans toute autre fonction. Il ne demanderait pas des appointemens considérables, et pourrait

être utile par la variété de ses connaissances. Cet homme de lettres, sire, se nomme Dubois. Il eut l'honneur en 1778, étant à Berlin, de faire présenter à votre majesté, par l'imprimeur de la cour, Decker, un ouvrage estimable de sa composition, intitulé : *Essai sur l'histoire littéraire de Pologne*, et votre majesté lui fit l'honneur de lui répondre avec bonté. Il a séjourné six ans à Varsovie, où il a occupé une chaire d'histoire et de droit public que sa santé l'a obligé de quitter. Il est instruit en littérature française, en antiquités militaires, en physique et en histoire naturelle ; il sait l'allemand, l'italien et le polonais ; il a envoyé à l'académie de Berlin différentes observations insérées dans ses mémoires ; il fait actuellement imprimer à Paris la traduction d'un ouvrage de M. Achard sur les pierres précieuses ; il est lié avec plusieurs membres de l'académie ; la mort de M. Francheville, la retraite de M. Béguelin, pourraient faciliter son entrée dans cette compagnie, où il ne serait pas déplacé, à moins que votre majesté n'aimât mieux l'employer ou dans son cabinet, ou dans sa chancellerie, ou comme secrétaire de légation. Je le crois également propre à tous ces objets par la variété des connaissances qu'il a acquises. Si les services de cet homme de lettres, sire, peuvent convenir à votre majesté, il attend à ce sujet ses ordres et ses intentions.

Je suis avec la reconnaissance et la vénération la plus tendre, votre, etc.

Paris, 26 octobre 1781.

Sire, je commence par mettre aux pieds de votre majesté la reconnaissance du jeune étudiant qu'elle a bien voulu honorer de ses bontés. Vous trouverez, sire, l'expression de cette reconnaissance dans la lettre que ce jeune homme a eu l'honneur d'écrire à votre majesté, et qu'il m'a remise il y a deux jours au retour de ses vacances. Sa pauvre famille, ses maîtres, l'Université de Paris dont il est l'élève, partagent, sire, tous les sentimens dont ce jeune homme est pénétré pour les bontés de votre majesté, et répètent avec lui après Horace le souhait qu'il fait, que votre majesté aille le plus tard qu'il sera possible rejoindre dans l'Olympe les Augustes et les autres princes protecteurs des lettres, et qu'elle borne long-temps son bonheur à être appelé *père* encore plus que *prince*.

Je félicite d'avance la philosophie, conjointement et de concert avec votre majesté, des beaux jours qu'elle verra luire, peut-être quand je ne serai plus, mais dont je ne désespère pas

cependant que votre majesté et moi ne voyons au moins l'aurore, tant il me semble que le César fouette rudement les chevaux ou les ânes qui tirent la voiture pontificale, dont la charpente mal assemblée menace de se briser bientôt. On dit que le saint-siége commence à être inquiet, et à voir que l'affaire est sérieuse. Encore une fois, sire, c'est à votre majesté, toute hérétique qu'elle est, que l'Allemagne et les autres peuples auront cette obligation, par le bel exemple qu'elle a donné aux princes, catholiques et autres, de la tolérance à la fois, et du mépris pour toutes les superstitions humaines. Ce qui vaut encore mieux, sire, et pour l'Allemagne et pour l'Europe, c'est la gaieté si philosophique et si charmante avec laquelle votre majesté pense, écrit et parle; parce que cette gaieté annonce en elle un principe de vie encore très-animé, et que tout ce qui pense en ce bas monde, j'oserais presque dire tout ce qui respire, au moins en Europe, a besoin de votre conservation. Pour moi, dont la frêle et chétive existence n'est malheureusement nécessaire à personne, j'imite autant que je puis l'exemple si bon à suivre de votre majesté, de rire de toutes les sottises, grandes et petites, qui se disent et qui se font dans ce bas monde, et j'éprouve que ma santé s'en trouve mieux.

Je connais assez M. Dubois, et depuis assez long-temps, pour assurer votre majesté que c'est un homme de lettres instruit, versé dans l'histoire ancienne et moderne, qui a des connaissances du droit public, et qui a vu différentes parties de l'Europe. J'ai tout lieu de croire aussi que c'est un homme de bonnes mœurs et de bonne conduite, dont votre majesté aurait sujet d'être satisfaite dans les différens emplois dont elle pourrait le charger. Il a professé à Varsovie l'histoire et le droit public, et n'a quitté cette place que par des raisons de santé, et avec les attestations les plus avantageuses et les plus authentiques, que j'ai vues et lues, de sa capacité et de sa bonne conduite. MM. Bitaubé et Thiébault, qui le connaissent tous deux, ainsi que l'imprimeur Decker, et plusieurs autres personnes, pourront rendre témoignage de lui à votre majesté, si elle juge à propos de les interroger à ce sujet. M. Bernoulli fait de lui une longue et honorable mention dans le volume de ses voyages où il parle de la Pologne. Si d'après ces différens renseignemens votre majesté croit pouvoir employer M. Dubois, je la prie de me donner ses ordres à ce sujet pour son voyage.

Votre majesté est sans doute déjà informée que notre reine est accouchée d'un prince le 22 de ce mois.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

Paris, 14 décembre 1781.

SIRE, une indisposition assez douloureuse, qui m'a fait craindre un commencement de néphrétique, ou *néfrétique*, et qui n'est cessée que d'hier, m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur d'écrire à votre majesté, et ce n'est pas le moindre mal que cette indisposition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par répondre à la dernière des deux lettres dont votre majesté m'a honoré, à peu de distance l'une de l'autre. Quelque accoutumé que je sois, sire, aux bontés infinies et de toute espèce dont votre majesté me comble depuis trente années, elles me pénètrent toujours d'une nouvelle reconnaissance; et je suis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle vient de m'en donner, en admettant M. Selis dans l'illustre académie que votre majesté protége avec tant d'éclat et de succès. Quoique votre majesté ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu en cette occasion avoir égard à ma recommandation en faveur de M. Selis, j'ose assurer votre majesté qu'il est digne de cette faveur par ses ouvrages (comme votre majesté peut s'en assurer elle-même), par ses talens pour l'éducation de la jeunesse confiée à ses soins, et par les principes sains de littérature et de morale qu'il lui enseigne. Il m'a chargé de mettre aux pieds de votre majesté les justes sentimens dont il est pénétré pour elle, qu'il inspire à ses élèves, et qu'elle trouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à votre majesté. Il se propose de faire honneur à son choix, en envoyant à l'académie quelques dissertations sur des objets intéressans de littérature, et en tâchant de les rendre dignes d'être insérées dans les mémoires de cette savante compagnie. Votre majesté ne peut imaginer la reconnaissance et l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'université de Paris, par les bontés dont elle a honoré le maître et le disciple. Ainsi les études, comme les sciences et les lettres, lui seront redevables de leurs progrès, en France comme dans ses propres États.

Votre majesté s'exprime avec la philosophie la plus vraie, et en même temps la plus aimable, sur les louanges que le jeune écolier lui a données. Mais cette philosophie, sire, si digne d'un grand homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philosophie elle-même de dire, l'*enfant dit vrai*, et d'applaudir à la justice qu'il rend à votre majesté.

Je pense bien comme elle que ce n'est pas l'amour de la philosophie qui fait faire au César Joseph tant d'entreprises contre les moines, les prêtres et la cour de Rome; je crois que

ces entreprises couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pas à éclore bientôt, et malgré ma néphrétique, et mon âge de soixante-quatre ans, je ne désespère pas de voir un jour l'empereur vraiment *roi des Romains*, et le successeur de S. Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Malheureusement, sire, pour le progrès de la raison, les prêtres conservent encore ailleurs que dans les États autrichiens, un crédit bien nuisible aux lumières. Votre majesté croira-t-elle que l'archevêque de Paris (qui par parenthèse se meurt en ce moment d'hydropisie) a *demandé* et *obtenu* que dans les pièces de théâtre nouvelles, le mot de *prêtres* ne fût pas prononcé; car la conscience de ces gens-là les persuade qu'on parle d'eux quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils ressemblent à ce valet de comédie, ivre, qui entendant prononcer le mot de *maraud*, dit naïvement : *Maraud! voilà quelqu'un qui me connaît*. On vient de retrancher dans une pièce nouvelle, dont la scène est au quatorzième siècle, du temps de l'empereur Louis de Bavière et de Jean XXII, ce vers :

Le sacerdoce altier lutte contre l'Empire,

quoiqu'il n'exprime qu'un fait malheureusement trop vrai dans ces siècles déplorables; ainsi, quoique notre jeune, sage et vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connaisse tout le mal que cette engeance peut faire, on abuse indignement de son autorité pour cacher au peuple, s'il est possible, que les prêtres ont été long-temps les plus grands ennemis des rois, et qu'ils le sont même encore. Car, quand ils disent que l'autorité royale vient de Dieu, c'est parce qu'ils croient représenter l'Être suprême, et par-là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle sera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Espagne on vient de brûler il y a six mois une malheureuse femme pour *hérésie* de *quiétisme*. Quelle horreur et quelle imbécillité tout à la fois! aussi l'Espagne croupit-elle dans la plus méprisable ignorance. Les succès de cette nation devant Gibraltar en sont la triste preuve.

J'ai lu à M. Dubois la réponse que votre majesté m'a fait l'honneur de m'adresser à son sujet. Il en est pénétré de reconnaissance; mais quoiqu'il sente bien que votre majesté ne peut lui promettre de l'employer sans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la crainte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à votre majesté, et la situation où le mettrait ce malheur ne lui permet pas de faire les frais du voyage dans cette incertitude; et il sent très-bien d'un autre côté que votre majesté ne

peut faire elle-même ces frais sans savoir s'il pourra lui être utile. Ainsi il renonce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'était un moment flatté.

Je serai, sire, cette année comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération, etc.

Paris, 1er. mars 1782.

Sire, depuis la dernière lettre dont votre majesté m'a honoré, j'ai eu des inquiétudes, bien ou mal fondées, mais toujours très-grandes pour moi, sur sa santé. On m'écrivait d'Allemagne qu'elle n'était pas bonne, que du moins elle avait souffert quelques altérations pendant le rude hiver qu'on dit avoir régné dans le Nord. Heureusement M. le baron de Goltz a dissipé ces alarmes, et m'a assuré que votre majesté était aussi bien qu'on pût le désirer. Je n'ai donc plus qu'à vous témoigner, sire, toute ma satisfaction et toute ma joie. Cette consolation me dédommage des contradictions que ma pauvre machine éprouve, et qui commencent même à me faire croire qu'il faudra peut-être bientôt songer à faire mon paquet; mais, sire, ma santé et ma vie même ne sont rien pour moi, tant que je n'aurai point à craindre pour la vôtre.

Vos bienfaits, sire, pour le jeune étudiant que j'avais pris la liberté de recommander à votre bienfaisance, ont augmenté l'émulation et l'ardeur que montrait déjà ce jeune homme intéressant; il n'a point quitté depuis cinq mois les premières places de sa classe, et fera tous ses efforts pour se montrer digne des bontés que votre majesté a bien voulu avoir pour ses talens naissans.

Ce que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire au sujet de la querelle du *César* avec le *très-S. Père*, est plein de raison, d'humanité et de justice. Il est sûr que ce pauvre prêtre, qui dessèche les marais Pontins, n'est pas coupable des sottises de Grégoire VII, d'Innocent IV, et de tant d'autres de ses prédécesseurs. Mais la justice *souveraine* a fait payer au genre humain le péché d'un seul, et la justice *impériale* fera payer à un seul le péché de plusieurs. Nous avons vu ici les capucinales représentations du prêtre électeur de Trèves, et les réponses très-militaires du César. Je ne sais si je me trompe, sire; mais je crois que le César n'en restera pas là, et que tous ces préliminaires ne sont, comme l'on dit, que pour *peloter en attendant partie*. Malheureusement pour S. Pierre la partie ne sera pas égale entre les joueurs. Il me semble que tous les évêques des États du César, soit politique, soit satisfaction de ne plus dépendre

de Rome, sont très-soumis aux volontés impériales. Ils le seraient de même partout, si les souverains savaient dire *je veux* à cette troupe récalcitrante quand on la prie, mais très-docile quand on lui commande. Le S. Père se consolera de ses désastres *germaniques* avec la soumission *italienne*, la fidélité *espagnole*, et la catholicité *française*; car nous ne cesserons pas sitôt d'avoir l'honneur d'être très-*catholiques*, non plus que les Italiens d'être très-*soumis*, et les Espagnols d'être très-*fidèles*.

Voilà pourtant, sire, ces Espagnols qui, malgré leur inquisition, viennent de prendre Port-Mahon. Ils sont, ce me semble, plus heureux que sages et les Anglais un peu plus ineptes qu'ils n'étaient du temps de Marlborough et de milord Chatam. On commence à croire que ces pauvres Espagnols, malgré leurs sottises multipliées *au camp de Saint-Roch*, finiront aussi par prendre Gibraltar, qui, à la vérité, montre un peu plus les dents que Port-Mahon n'a fait. *Ce camp de Saint-Roch* n'en fait pas plus, ce me semble, que la *neutralité armée*, dont nous attendons toujours, et jusqu'à présent assez en vain, les efforts sérieux pour réprimer l'insolence anglaise. Elle ferait bien mieux encore, si elle pouvait déterminer les Anglais à la paix, dont ils ont besoin ainsi que nous. Mais je crains, sire, que cette paix ne soit pas aussi prochaine qu'elle est désirable.

Nos politiques des Tuileries, qui savent rarement ce qu'ils disent, parlent d'une menace d'invasion dans les États du vénérable sultan, de la part de deux de nos voisins. Il serait plaisant que le César voulût à la fois chasser le pape et le Grand-Turc; cela m'est fort indifférent, si le repos de votre majesté n'en souffre pas : car je ne lui souhaite plus que le repos. Et qu'a-t-elle besoin de gloire?

Cette planète ou comète qu'on voit au ciel depuis long-temps annonce peut-être de grands événemens politiques. Malheureusement il n'est point du tout certain qu'elle soit comète; auquel cas, comme le sait très-bien votre majesté, elle n'aurait pas l'honneur d'annoncer de la pluie ou du beau temps. Elle est *véhémentement* soupçonnée d'être une pauvre planète, que sa petitesse et sa distance avaient tenue jusqu'ici dans l'obscurité; mais il faudra du temps encore pour que les astronomes puissent lui *donner un état*, *et faire*, comme on dit, *sa maison*.

En attendant, sire, conservez-vous, daignez me continuer vos bontés, et recevoir l'hommage du profond respect avec lequel je serai jusqu'au tombeau, etc.

Paris, 3 mars 1782.

SIRE, j'ai reçu, presque en même temps, deux lettres dont votre majesté m'a honoré, à peu de jours l'une de l'autre, en réponse à deux lettres que j'avais eu aussi l'honneur de lui écrire. Je vois par la première des deux réponses que votre majesté a daigné me faire, qu'elle a été attaquée cet hiver, comme presque tous les précédens, de cette maudite goutte, qui en la faisant souffrir comme Épictète, ne l'empêche pas d'être gaie comme Démocrite, sans qu'elle ait pourtant la morgue stoïcienne et absurde de ne pas regarder la goutte comme un mal. Je lisais ces jours passés la morale d'Épictète, plus grande que nature, exagérée et faite pour l'homme imaginaire, et je dis de tout ce bel étalage, si peu à l'usage de notre faible nature, ce que le bon La Fontaine, tout converti qu'il était par le vicaire de sa paroisse, disait des épîtres de S. Paul à son confesseur : *Votre S. Paul n'est pas mon homme.*

La philosophie de votre majesté est plus vraie, parce qu'elle est plus assortie à la nature humaine, et plus digne d'un véritable sage, qui voit les maux et les biens tels qu'ils sont; qui jouit de ceux-ci et souffre ceux-là sans se louer et sans murmurer de sa destinée. Je profite, le mieux qu'il m'est possible, des leçons et surtout de l'exemple de votre majesté; et quand ma vessie me fait souvenir qu'*elle n'est pas une lanterne*, comme dit le proverbe, je relis les lettres du roi philosophe, et cette lecture me soulage et me console.

Voilà donc le S. Père à Vienne, communiant le César qui le persifle, et qui le renverra comme il est venu. Il n'aura eu d'autre satisfaction que de faire baiser sa mule aux capucins et aux belles dames, et de donner force bénédictions à la canaille. Je voudrais que Grégoire VII et l'empereur Henri IV pussent être témoins de ce spectacle et du progrès que la raison a fait depuis sept cents ans. Le temps est un peu long, il est vrai, mais enfin la raison a cheminé comme l'aiguille d'une montre; sans avoir fait de grands pas, elle a toujours avancé, et la voilà en beau chemin. Gare la suite de ces événemens pour la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Je ne sais si le successeur de S. Pierre s'appelle dans son voyage l'*abbé du midi;* mais il semble que dans ce beau voyage il a été chercher, comme on dit, *midi à quatorze heures.*

Votre majesté n'est pas exactement informée sur le compte de l'abbé Raynal. Il a été décrété, il est vrai, par nosseigneurs du parlement, plus ignorans que la Sorbonne, et plus intolérans

que les capucins. Mais devançant cet arrêt foudroyant, l'abbé Raynal s'est mis à couvert et hors de France; ainsi il n'est ni au Châtelet, ni à la Bastille, mais en sûreté à Bruxelles ou ailleurs, car on dit qu'il voyage en ce moment en Allemagne; qu'il a été même très-accueilli d'un vénérable prélat, l'électeur de Mayence; j'imagine qu'il n'oubliera pas dans ce voyage de voir le monarque philosophe qui vaut mieux à voir que tous les électeurs, et même tous les Césars, et je ne doute pas que votre majesté ne le console des persécutions que le fanatisme lui a fait éprouver.

L'état de notre nouvelle planète ou comète est encore indécis, et *sa maison* est difficile à lui faire; on commence à croire pourtant qu'elle restera planète, deux fois plus éloignée du soleil que Saturne, et faisant sa révolution en quatre-vingt-deux ans. Le temps nous éclairera davantage; mais voilà, pour le présent, tout ce que je puis en apprendre à votre majesté.

Que dit-elle de la prise de Mahon, enlevé presque sans coup férir par un général médiocre et par les Espagnols? Il était écrit que cette place ne serait prise que par de pauvres généraux, Richelieu le premier et Crillon le second; ce Crillon est le père de celui que votre majesté vit il y a quelques années à Berlin avec le prince de Salm. On dit qu'il va être chargé du siége de Gibraltar, qui pourra être de plus dure digestion. Mais enfin il faut espérer en la Providence, surtout en voyant les sottises multipliées des Anglais sur terre, sur mer et dans le ministère. Puissent ces sottises bien répétées les forcer à la paix! car, pour nous, nous ne demandons pas mieux que de la faire.

Votre majesté m'a rendu justice en me croyant très-innocent de l'ennui que lui a causé le mauvais livre de physique qu'on s'est avisé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, mais en l'avertissant bien que ce livre n'était pas fait pour être lu par elle, et que c'était seulement un hommage de l'Université de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philosophe, et de reconnaissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ses élèves.

Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect, etc.

Paris, 21 juin 1782.

SIRE, ce que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire sur la philosophie exaltée et exagérée des stoïciens, est sans comparaison plus à mon usage que cette philosophie gigantesque et ima-

ginaire. Je ne conviendrai jamais avec ces messieurs, non plus que votre majesté, que la douleur *ne soit point un mal;* et ma triste vessie ne me dit que trop souvent plusieurs fois par jour qu'ils en ont *menti*. Je dirais volontiers, comme le roi Alphonse disait du monde, que si Dieu m'eût appelé à son conseil quand il fabriqua la vessie humaine, je lui aurais donné de bons avis. Je ne suis pourtant pas plus mal de la mienne que je ne l'étais il y a deux mois; mais je crains toujours, et avec raison, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté, je me dis, pour me tranquilliser, ce vers de Racine :

Je ne veux point prévoir les malheurs de si loin.

En voilà trop sur cet ennuyeux objet, dont je n'ai parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle votre majesté s'y intéresse. Vivez, sire, portez-vous bien, n'ayez point de douleur, et qu'il arrive de moi ce qu'il plaira à la destinée et à la nature. Je serai content, ou du moins consolé.

Le S. Père me paraît avoir fait, comme on dit, *bonne mine à mauvais jeu*. Il a donné beaucoup de louanges à la *piété* de sa majesté impériale; il lui a donné la communion le jeudi-saint, à ce que disent les gazettes : grand bien leur fassent à tous deux! reste à savoir ce que deviendront les moines supprimés. Quelques lettres d'Allemagne, et surtout de Flandre, paraissent donner des doutes sur l'entier accomplissement de son projet *impérial* et *anti-monastique*. On prétend que depuis son entrevue avec le pape, la destruction des couvens supprimés traîne en longueur. Ce serait tant pis pour lui : il vaudrait mieux n'avoir rien fait du tout, que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, sire, ce qui m'intéresserait beaucoup davantage, ce serait que nous eussions en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas! comme le dit très-bien votre majesté, nous n'en ferons rien ; et tout en méprisant les prêtres et les moines, nous leur ferons l'honneur de les craindre et de les épargner. Nous avons écrit là-dessus, et depuis long-temps, les plus belles choses du monde; mais nous écrivons et nous ne faisons pas. Les autres font et n'écrivent point. Nous sommes sur ce point comme pour la guerre et pour la musique, nous barbouillons des livres, et nous nous en tenons là. A propos de guerre, que pense votre majesté de notre déconfiture aux Antilles? cette affaire du 12 avril est, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'ignorance et de la bravoure française. Dieu nous donne la paix dont nous avons si grand besoin, ainsi que nos ennemis, qui de leur côté n'ont guère moins fait de sottises que nous! Cette paix serait peut-être bientôt faite, s'il ne plaisait pas au grand protecteur de l'inquisition de s'opiniâtrer à ce beau

siége de Gibraltar, où la nation espagnole et son roi acquièrent depuis quatre ans une gloire si brillante.

Votre majesté me paraît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il est trop sûr de son fait dans tout ce qu'il avance, et soutiendrait presque à chaque souverain et à chaque État de l'Europe, qu'il sait mieux que lui-même ses forces et ses revenus. Mais, d'ailleurs, son ouvrage est utile et lui a valu chez les étrangers, et dans sa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la persécution excitée contre lui par les fanatiques. On me mande qu'il est enchanté de votre majesté, et je n'ai pas de peine à le croire. Je sais par expérience qu'elle renvoie avec cette disposition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois M. le comte et madame la comtesse du Nord. Ils sont partis il y a deux jours pour Brest, et paraissent fort contens de leur séjour à Paris, et de l'accueil que tous les États se sont empressés de leur faire. Ils ont de leur côté très-bien réussi par la politesse dont ils ont été pour tout le monde. M. le comte du Nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'eusse pris la liberté de me présenter chez lui. Il m'a dit les choses les plus honnêtes sur le désir qu'on avait eu de *me posséder* à Pétersbourg, ce sont les termes dont il s'est servi, et sur les regrets qu'il avait eus en particulier de ne *m'y point voir*. Je suis très-touché de ses regrets, mais je ne me repens point du tout, et peut-être moins que jamais, de n'avoir pas accepté ce qu'on m'offrait, et je n'oublîrai de ma vie la conversation, très-intéressante pour moi, que j'eus à ce sujet avec votre majesté à Clèves en 1763.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, l'hommage le plus sincère de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

P. S. J'ignore si votre majesté a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du collége Louis-le-Grand et de l'Université de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond respect et de leur vive reconnaissance.

Paris, 9 août 1782.

Sire, je viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la reine douairière de Suède, sœur de votre majesté. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort sensible, et je supplie votre majesté d'être persuadée de toute la part que je prends à sa juste douleur. Cette respectable princesse m'avait même anciennement honoré de ses bontés, en me faisant mem-

bre d'une académie qu'elle avait rassemblée dans son palais, et que les troubles de ce malheureux royaume ont empêché de subsister. Ainsi, par reconnaissance pour sa mémoire, par mon attachement, sire, pour votre auguste maison, et surtout par mon tendre et respectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher votre majesté, je dois à la perte de la reine de Suède les justes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement sincère de mon cœur, je dois, sire, une réponse détaillée à l'excellente lettre philosophique dont votre majesté m'a honoré sur les maux que j'endure. Que de vérités et de sagesse dans tout ce qu'elle dit sur cette philosophie des stoïciens, plus grande que nature, et si peu propre, avec ses grands mots et ses principes exagérés, à soulager ceux qui souffrent! Heureusement je commence à avoir moins besoin de cette étrange pharmacopée. Mes douleurs sont beaucoup moindres et presque cessées entièrement, grâce à la *maladie du nord*, qui en me valant un gros rhume et un violent rhumatisme, a transporté sur ma poitrine et sur mes membres ce que je souffrais à la vessie. Dieu veuille que ce ne soit pas une simple trève, et qu'après la fin de mon rhume, l'ennemi ne vienne reprendre son premier camp, où je le trouvais si mal placé!

C'est entretenir trop long-temps votre majesté de mes misères; j'aime bien mieux lui dire que sa bonne santé me console de la faiblesse de la mienne; que cette bonne santé, comme l'assurent tous ceux qui vous voient, sire, vous promet et promet à l'Europe encore plusieurs années d'une vie qui ne sera jamais trop longue pour le bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'honneur et le soutien de la philosophie, et surtout pour moi, le dernier des philosophes, mais le premier et le plus zélé de vos admirateurs.

Cette philosophie, sire, a plus besoin que jamais de protecteurs et de modèles tels que vous. On la joue actuellement d'une manière aussi plate qu'indécente, sur le théâtre français; et cette sottise, qui n'avilit que ses auteurs, a l'honneur d'avoir des protecteurs importans, qui soupçonnent au fond de leur âme le profond mépris que la philosophie a pour eux, quoiqu'elle ne s'en vante pas. Mais à force d'esprit ils s'en doutent, et essayent pour s'en venger des moyens aussi dignes d'eux par leur nature que par leur succès.

Votre majesté a bien raison sur le parti qu'a pris le César Joseph d'épargner les mendians, ces vampires de l'État et du peuple. Il fallait détruire également, et les fainéans opulens, et les fainéans qui mendient. Nous ignorons en France, où nous ne

nous intéressons qu'aux spectacles de la Foire, quels sont les progrès de la *suppression impériale*, ordonnée contre l'engeance monastique. On a répandu que des évêques et des moines avaient formé contre l'Empereur une conspiration qui avait été découverte à temps. Je crois néanmoins que toute cette engeance est bien moins à craindre qu'elle ne le paraît, pour un prince qui a trois cent mille hommes et une volonté ferme; qu'on fait à l'Église bien de l'honneur de la craindre, et qu'elle ne peut jamais faire de mal qu'à ceux qui ont la faiblesse de la redouter. Je suis bien sûr que si votre majesté la mettait à la raison pour quelque sottise qu'elle voudrait faire, elle pourrait se promener sans armes au milieu d'une procession, et sans avoir rien à redouter. La procession de la Ligue n'aurait pas eu beau jeu sous un autre monarque que Henri III, et sous un prince tel que Frédéric.

On nous a dit que l'abbé Raynal avait été sérieusement malade. Je souhaite qu'il vive assez pour finir son utile ouvrage sur la révocation de l'édit de Nantes. Hélas! sire, votre majesté a bien raison, cet ouvrage viendra trop tard pour le bonheur de la France; mais peut-être au moins servira-t-il d'instruction et d'exemple aux malheureux princes qui, dans la suite des siècles, voudraient hasarder de pareilles sottises. Peut-être nous éclairera-t-il sur l'absurdité actuelle de nos lois au sujet des protestans, que l'amour de la patrie fait rester encore en France, avec la crainte de voir leurs malheureux enfans déclarés illégitimes et privés du droit de citoyen. Quelle honte pour notre siècle qu'il faille croire à la *transsubstantiation* (voilà un terrible mot à prononcer et à écrire), pour avoir le droit de recueillir l'héritage de ses pères!

Nos princes sont allés à Gibraltar. J'aimerais mieux, pour les Espagnols et pour nous, y voir votre majesté; je serais plus sûr du succès de ce siége, qui aura duré, si même il réussit, presque aussi long-temps que celui de Troie, quoique les Espagnols ne soient pas Grecs. On assure que le 28 de ce mois neuf cent quatre-vingt-dix bouches à feu tâcheront d'écraser ce rocher : Dieu le veuille, et surtout Dieu accorde bientôt la paix à ceux qui en ont si grand besoin, et qui savent si peu faire la guerre!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 11 octobre 1782.

SIRE, votre majesté a bien raison de dire que le mauvais tonneau de Jupiter, celui qui verse les maux sur les hommes, est plus grand et plus plein que celui qui verse les biens. Ma triste vessie ne me le fait que trop sentir, car j'en ai bien souffert de-

puis un mois, au point de craindre une inflammation. Je me suis mis entre les mains du plus habile médecin de ce pays-ci, et dans ce moment la nature ou lui me soulage : Dieu sait jusqu'où cela durera. Mais c'est trop entretenir votre majesté de ce que je souffre; j'aime bien mieux lui dire, ou plutôt lui répéter tout ce que je sens pour elle depuis près de quarante années que j'ai commencé à éprouver ses bontés. Les lettres dont elle veut bien m'honorer en sont un nouveau témoignage, qui m'est d'autant plus précieux, que dans l'état où je suis, je ne puis plus espérer d'aller moi-même lui en porter l'hommage. Au moins, sire, ces lettres me consolent des maux que je sens, et me dédommagent en partie du bien dont je suis privé, d'entendre de la bouche même de votre majesté ce qu'elle a la bonté de m'écrire. J'ose dire que votre siècle, qui vous appelle depuis si long-temps le roi philosophe, et avec tant de justice, ne sait pas autant que moi à quel point vous l'êtes. Il n'a pas, comme moi, l'avantage de lire dans vos lettres la morale si vraie, si saine, si utile dont elles sont remplies, cette morale à la portée de l'homme, et non pas gigantesque et exagérée comme celle des stoïciens et d'Epictète; cette morale qui vous a rendu plus grand encore dans les revers que dans les succès, cette morale enfin dont vous êtes à la fois pour moi la leçon et l'exemple.

J'ai prié, sire, M. le marquis d'Eterno, qui vient de partir pour résider en qualité de ministre de France auprès de votre majesté, de mettre à ses pieds, s'il en trouvait l'occasion, tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, et ma douleur de ne pouvoir aller moi-même les lui exprimer. M. le marquis d'Eterno est un homme sage, honnête, vertueux et instruit; j'ai lieu de croire que votre majesté en sera contente. Puisse-t-il continuer à entretenir la bonne intelligence qui a été si long-temps entre la France et votre majesté, qu'une femme et un prestolet avaient détruite, et qui paraît être revenue, ou à peu près, dans son état naturel! Hélas! sire, vous jouissez de la paix et de toute votre gloire, et notre pauvre France n'a en ce moment ni l'une ni l'autre. Que pense votre majesté de la belle équipée que nous venons de faire devant Gibraltar, de ces *batteries flottantes* qui menaçaient de tout abîmer, et qui se flattaient que *les boulets rouges* ne les *brûleraient pas?* Jamais, peut-être, il n'y a eu un plus triste exemple de la jactance et de la légèreté française; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette équipée recule peut-être la paix, si nécessaire et à nous et à nos ennemis. On ne désespère pourtant pas qu'elle ne se fasse cet hiver, attendu l'impuissance où sont les deux nations de continuer à s'égorger, parce qu'on ne s'égorge qu'à prix

d'argent, et que ce *nerf de la guerre* manque à tous ceux qui la font aujourd'hui.

On dit que l'abbé Raynal s'établit dans les États de votre majesté; il a besoin, pour écrire son *Histoire de la révocation de l'édit de Nantes*, de l'écrire dans un pays où il soit à l'abri des fanatiques. Mais, par malheur, comme l'observait très-bien votre majesté dans une de ses dernières lettres, ce livre ne fera que montrer en France toute la grandeur du mal qu'elle s'est fait à elle-même par cette révocation; il est trop tard pour le réparer. Nous ne pensons pas même à en empêcher les suites, en permettant au moins le mariage aux protestans. Nous serons les derniers à faire ce que nous avons écrit, et ce que les autres nations exécutent. Dieu veuille enfin nous éclairer!

En attendant, nos grands seigneurs font ici des banqueroutes scandaleuses et incroyables. M. le prince de Rohan Guémené, grand chambellan du roi, et mari de la gouvernante des enfans de France, en fait une de vingt millions au moins. Il met à l'aumône des milliers de citoyens qui ont placé sur lui leur fortune. L'indignation et le cri public contre cette abominable action sont extrêmes, et le coupable n'est point puni. Toute la France crie qu'il le serait dans les États de votre majesté, et il le serait même chez nous, si notre roi n'écoutait que les principes de justice et de vertu qui sont au fond de son âme, et ne cédait pas aux prières des Rohans, qui sacrifient le public à leur vanité.

Tout cela, sire, ne sera pour moi qu'un mal léger, tant que j'aurai le bonheur de conserver votre majesté. Je la supplie de prendre de nouvelles précautions à l'approche de l'hiver, pour prévenir les attaques de goutte dont elle est ordinairement tourmentée dans cette saison, et pour se conserver à ses peuples, à l'Europe, à l'humanité, à la philosophie, aux lettres et à moi, qui ai si grand besoin qu'elle vive.

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

Paris, 13 décembre 1782.

Sire, j'ai prié M. le baron de Goltz de faire à votre majesté mes très-humbles excuses, si je n'avais pas l'honneur de répondre plus tôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 octobre dernier. Ces excuses, sire, ne sont, malheureusement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement souffert de ma maudite vessie durant une assez grande partie du mois de novembre; je ne ferai point à votre majesté l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me suffira de lui dire qu'elles sont fort di-

minnées, et que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveler à votre majesté l'hommage de ma respectueuse reconnaissance et de tous les autres sentimens que je lui dois à tant de titres, et que je lui ai voués depuis si long-temps. Les réflexions de votre majesté sur toutes les misères auxquelles la nature humaine est sujette, et sur le contraste de ces misères avec notre pitoyable et ridicule vanité, sont bien dignes d'un roi philosophe, qui plane d'en haut sur toutes les sottises de notre espèce, et mériteraient d'être signées *Marc-Aurèle Frédéric*. Je plains pourtant votre majesté si elle commence, comme elle prétend, à perdre la mémoire; il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre aussi; mais la mémoire est plus indispensable à un prince qu'à un pauvre individu obscur et isolé. Puisse la nature, sire, vous la conserver, et pour vous, et pour tant d'êtres à qui vous êtes nécessaire, et puisse-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrais pouvoir vous épargner moi-même, fût-ce aux dépens de ma vessie!

Je suis ravi que votre majesté ait jugé M. le marquis d'Eterno tel que j'avais eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle se confirmera dans ce jugement, à mesure qu'elle le connaîtra davantage, et qu'elle le trouvera comme il est, sage, instruit, honnête et modeste.

J'ignore à qui est la faute du mauvais succès de nos batteries flottantes; j'ignore aussi par quelle fatalité cinquante vaisseaux, tant français qu'espagnols, en ont laissé passer et repasser, sans coup férir, trente-quatre anglais deux ou trois fois à leur barbe; mais je sais que ce maudit siége de Gibraltar, si ridiculement entrepris, et plus ridiculement prolongé, a été la principale cause de nos malheurs et de nos sottises, a prolongé la guerre de deux ou trois ans, et retardé d'autant la paix avantageuse que nous aurions pu faire. Enfin, grâce à Dieu, et selon même toute apparence, on nous fait espérer cette paix, on la dit même arrêtée et conclue. Que le destin en soit loué, pourvu que la grande Catherine et le César Joseph ne suscitent pas une nouvelle guerre par l'invasion de la Turquie! Puisse surtout, sire, cet aveugle destin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, et funeste à votre santé et à votre repos! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de votre majesté au clergé catholique de Silésie, le *Te Deum* que l'Église romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, et l'émigration d'une volée de religieuses autrichiennes qui sont venues vous demander un asile. Assurément, quand votre majesté a

recommandé la tolérance aux souverains, on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, surtout et plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'Église romaine n'en sera pas moins persécutrice et intolérante quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de présenter une requête au roi contre les souscripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire ; cette requête est bien adressée, car le roi est un des souscripteurs. On ne sait si l'on doit rire, ou être indigné de cette plate sottise.

L'ouvrage de l'abbé Raynal, fût-il aussi bon qu'il peut l'être, sur la révocation de l'édit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvrerait pas, quand elle le voudrait, tout ce qu'elle a perdu par cette absurde et funeste révocation; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas de nouvelles sottises en ce genre, si l'occasion se présente d'en faire quelques-unes ; car corrige-t-on les hommes, et surtout les nations, avec des livres ?

Je crois bien, sire, qu'on fait chez vous des banqueroutes comme ailleurs; mais on n'en fait pas d'aussi monstrueuses, d'aussi atroces, d'aussi impudentes, d'aussi scandaleuses que celle du prince, qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais **-***. Je le répète, sire, toute la France crie qu'il aurait été puni chez vous exemplairement; il ne l'est ici que par la perte de ses places, qu'il était impossible de lui laisser. Mille familles peut-être sont à l'aumône par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de quarante millions, tant en France qu'en pays étranger ; elles crient en vain, le crédit du ** et des siens est plus fort que leurs cris.

Nous allons, sire, entrer dans une nouvelle année, qui est la quarante-troisième de votre glorieux règne, et la trente-septième des bontés dont votre majesté m'honore. Puissent vos sujets, sire, conserver encore quarante années un pareil monarque, et puissent vos bontés me consoler encore, non pas quarante ans, mais jusqu'à la fin de ma vie! Puissiez-vous jouir encore long-temps de la gloire que vous avez acquise, et du repos que vous avez si bien acheté !

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

P. S. Un homme de lettres estimable, M. de Villars, me prie de présenter à votre majesté cette lettre, et le prospectus d'un journal qu'il se propose d'imprimer, sire, dans vos États à Neufchâtel ; il demande la protection de votre majesté, et tâchera de s'en rendre digne.

Paris, 16 février 1783.

Sire, ma santé n'est, depuis plus de trois mois, qu'une alternative continuelle de souffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, et de quelques jours de repos. Je profite, sire, avec ardeur, d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de votre majesté les sentimens que je lui dois à tant de titres, et surtout pour lui témoigner ma vive reconnaissance des lettres si consolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, et le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur d'une part, et de l'autre l'affaissement et l'abattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de votre majesté, à sa conservation et aux bonnes nouvelles que M. le baron de Goltz me donne de sa santé. Puissé-je enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix avec ma vessie, comme nous venons de la faire avec l'Angleterre, qui en avait, je crois, autant de besoin que nous pour le moins! Nous voilà donc en paix, jusqu'à ce que quelque sottise politique, de quelque part qu'elle vienne, ramène la discorde. Les Espagnols doivent être bien heureux de recouvrer Mahon et les deux Florides, après la manière ridicule et plate dont ils se sont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les empêche pas de donner la loi partout, jusque sur notre Théâtre-Français, où l'ambassadeur d'Espagne empêche dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour sujet *la mort de don Carlos*. Vous n'auriez pas cru, sire, qu'il dût un jour être défendu de peindre sur le théâtre de France, le plus cruel et le plus abominable ennemi des Français, l'exécrable Philippe II; mais cette persécution qu'éprouvent les lettres, est la suite de l'horrible inquisition à laquelle on les a soumises. Par bonheur ou par malheur pour moi, ma vessie, qui est aujourd'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont pas jusqu'à moi, quoique j'aie dans mes porte-feuilles bien des rapsodies à donner, quand il plaira à Dieu de me faire pisser sans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de la Turquie. Puissent ces troubles, sire, ne pas venir jusqu'à nous! Puissent-ils aussi, ce qui est malheureusement plus difficile encore, ne pas vous intéresser assez pour troubler la paix dont vous jouissez avec tant de gloire!

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paraîtra, à ce qu'on assure, dans le courant de cette

année, s'il plaît à nos argus fanatiques de la laisser entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien votre majesté, fera gagner aux Allemands et aux Hollandais l'argent que la France perdra de gaieté de cœur. C'est son affaire, et bien peu la mienne.

Votre majesté a bien raison sur la plate astuce des prêtres, qui en criant et en faisant semblant de croire que les princes sont sur la terre les images de la Divinité, veulent persuader aux souverains imbéciles que l'Église est la sauve-garde de leur trône et de leur couronne. Hélas ! ils ne crient aux oreilles des rois *que la royauté vient de Dieu*, qu'afin de se soumettre plus habilement et plus facilement les rois mêmes ; leur petit syllogisme ou sophisme sera bientôt fait. *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puissance de Dieu ; il pourra donc vous l'ôter quand il lui plaira ; or c'est nous, ministres du Dieu vivant, qui annonçons sur la terre ses volontés. C'est donc de nous que votre pouvoir dépend.* Tel a été le raisonnement des Grégoire VII et des Innocent IX ; et tel sera toujours l'argument de la cohorte sacerdotale, quand les rois et les sots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démence et sottise de l'auteur du *Système de la nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils sont, les véritables, les seuls, les plus redoutables ennemis des princes, les représente au contraire comme les appuis et les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philosophie n'a dit une absurdité plus bête, ni une fausseté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occasions menteuse et absurde. Si je l'avais osé, j'aurais réfuté par écrit, avec toute la force dont je suis capable, cette bêtise si préjudiciable aux rois et aux philosophes. Mais les prêtres auraient trouvé moyen de faire supprimer mes réflexions, tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, et toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'*Euripide*, faite par un membre de l'académie de Berlin ; cet ouvrage me paraît estimable ; on m'a dit que votre majesté en pensait de même, et je me félicite d'être de son avis.

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

Paris, 28 avril 1783.

SIRE, je suis presque honteux d'entretenir sans cesse votre majesté de mon malheureux état, et il y a long-temps que j'aurais gardé le silence sur ce triste objet, si l'intérêt que votre

bonté veut bien y prendre, ne me faisait un devoir de l'en instruire. Je veux au moins abréger ce détail, en me bornant à dire à votre majesté que cet état est toujours à peu près le même; douleurs périodiques et vives, relâchement ensuite, quoique toujours avec souffrance, très-peu de sommeil en tout temps, abattement et faiblesse presque continuelle. Les lettres seules dont votre majesté veut bien m'honorer me procurent quelque consolation; et j'ai reçu avec la plus tendre reconnaissance le nouvel adoucissement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux en chargeant M. le chevalier de Gosseins, secrétaire d'ambassade de France, de venir à son arrivée à Paris savoir de mes nouvelles, et en instruire votre majesté. Il s'est acquitté, sire, avec zèle et avec empressement de cette commission, si flatteuse et si douce pour moi; il a même eu la bonté de venir plusieurs fois, et j'ai eu de mon côté le plaisir si cher à mon cœur, de lui parler beaucoup plus de votre majesté que de moi. J'ai vu avec la plus douce et la plus tendre satisfaction tous les sentimens de respect, d'admiration et de reconnaissance dont M. le chevalier de Gosseins est pénétré pour votre majesté; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaisir tout ce qu'elle fait pour le bien de ses peuples, et j'en ai vu encore l'intéressant détail dans un mémoire lu dernièrement par M. de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la société d'amis qui se rassemble auprès de ma souffrante personne, et je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince si précieux à ses sujets, et si digne de servir en tout de modèle aux autres monarques.

La philosophie si consolante et si douce dont votre majesté veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, est encore, sire, un soulagement pour moi. Mais cette philosophie n'a guère d'armes et de ressource contre les maux physiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite; Dieu veuille qu'elle dure long-temps! car, outre que la guerre est un grand mal, ni nous, ni nos ennemis ne savons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans le Nord et en Turquie. L'Europe n'a pas besoin de ce nouveau fléau, et je désire bien vivement qu'il épargne votre majesté, à qui il ne faut plus que du repos et la jouissance paisible de toute sa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire qui se fait à Kehl; elle sera magnifique, et de plusieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paraîtra, dit-on, dans une année au plus tard, et peut-être plus tôt. Je sais aussi qu'il paraît une *Histoire de la Bastille* de Linguet, qui ne sait

que mentir impudemment, et qui par conséquent pourrai encore ne pas dire vrai, même lorsqu'il a beau jeu pour que ce qui est. Je connais l'ouvrage *sur les lettres de cachet ;* il serait meilleur, si l'auteur, qui n'est pas Linguet, y avait moins prodigué les lieux communs et les déclamations.

Le César Joseph continue, ce me semble, à traiter rigoureusement la cohorte sacerdotale. Il est bien sûr que cet exemple ne sera pas suivi en France, où les prêtres, quoique haïs et méprisés par le gouvernement, conservent cependant un grand crédit, parce qu'on a la simplicité de les craindre, comme s'ils pouvaient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. Votre majesté a bien raison ; l'erreur et la sottise sont faites pour l'espèce humaine, et il faut se résoudre à l'y laisser croupir, puisqu'elle veut et qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudraient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à votre majesté que j'ai lu avec le même plaisir qu'elle la traduction d'*Euripide*, de M. Prevôt, qui est un homme de beaucoup de mérite, et plein de connaissances en plusieurs genres. Je ne connais point la traduction de l'*Histoire Auguste*, de M. Moulines, et j'écris à Berlin pour me la procurer, car cette histoire est très-intéressante.

Comme il est aujourd'hui aussi décidé qu'il le peut être en médecine que mon mal n'est point la pierre, je ne puis ni ne dois faire usage des remèdes qui se prétendent propres à cette maladie. La mienne est très-difficile à définir, et plus encore à guérir. Il y faudrait des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement et spasme. Les docteurs y perdent leur latin, et moi l'espérance.

Je suis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre, etc.

SUPPLÉMENT
A LA CORRESPONDANCE
PARTICULIÈRE.

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, 1er. mars 1744.

Monsieur, serez-vous donc toujours l'adulateur du vice? suivez plutôt la fougue de votre imagination impétueuse. Comment votre plume a-t-elle pu s'abaisser à louer un magistrat [1] qui s'est rendu coupable de plus de crimes qu'il n'a prononcé d'arrêts? Vous ignoriez sans doute ses expéditions sanglantes à Mérindol et Cabrières contre les Vaudois. S'il vous souvenait qu'à peine entré dans cette dernière ville, il fit conduire dans un pré les soixante hommes qui la défendaient et les fit tous égorger par ses soldats; que les femmes qui cherchèrent alors une asile dans les églises furent violées jusque sur les marches de l'autel, et que celles dont l'âge et la laideur étaient un frein contre la licence, furent renfermées et brûlées dans une grange pleine de paille; s'il vous souvenait que vingt-deux autres villages partagèrent le sort de Cabrières, et que cette horrible persécution coûta la vie au moins à quatre mille personnes, et que l'élite de la jeunesse vaudoise, au nombre de sept cents, fut réservée à l'opprobre le plus honteux [2], vous abandonneriez bientôt votre langage cynique et révoltant, pour vous élever contre les emportemens de la plus criminelle des persécutions. Adieu, monsieur, ma plume va vous paraître un peu hardie; mais je ne puis fermer la bouche à la vérité.

D'Alembert.

[1] Le baron d'Oppède, président au parlement d'Aix sous Louis XII, ennemi juré des Vaudois, et qui avait porté dans toutes leurs habitations la terreur et la mort. Cet homme cruel brûlait les maisons de ces malheureux, violait leurs filles et leurs femmes, et renouvelait au sein de la paix toutes les horreurs de la guerre.

[2] Elle fut réservée aux galères.

AU ROI DE PRUSSE.

SIRE, votre bienfaisance éclairée procure sans cesse aux lettres par ses largesses ce qu'elle voudrait leur procurer par ses travaux. Je pleure tous les jours ; les soins du gouvernement vous ravissent les plus doux loisirs. Votre majesté prouverait aux hommes que les lettres les rendent plus sociables : leur charme fut ignoré des Attila, des Gengis, de cette foule de barbares qui, plus destructeurs que le conquérant macédonien, n'ont pas été comme lui fondateur et réparateur : loin de leur imputer les maux qu'Alexandre, Charlemagne et leurs semblables ont faits à la terre, il est à croire que par les heureuses distractions et les tempéramens salutaires qu'elles donnèrent à l'insatiable ambition, ou plutôt à l'avide fureur de ces conquérans, elles ont préservé l'humanité de bien des malheurs qu'ils auraient pu ajouter à tant d'autres qu'ils avaient déjà causés.... Héros fatigué de vos triomphes et accablé de votre gloire, revenez à des loisirs si doux. Est-il un délassement plus noble et plus agréable que celui qui est offert par l'étude ? Les Trajan, les Marc-Aurèle, les Titus en ont toujours fait leurs plus chères délices.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

A Mme. DE SAINT-AND**,

RELIGIEUSE DE MONT-FLEURI.

MADAME, on vous a imposé des devoirs austères, lorsque vous avez embrassé la vie monastique ; mais cette même austérité n'est-elle pas rachetée par la paix et la tranquillité de l'âme dont vous pouvez jouir plus aisément que dans le monde ? Un jeune époux presse dans ses bras avec confiance et sans alarmes une épouse adorée ; il est au comble de la félicité..... O malheur ! il l'obtient, il la perd en un jour, et sa mort laisse dans son cœur déchiré des regrets éternels. Tendre mère, qui contemples aujourd'hui dans une douce extase le fruit de tes longues douleurs, demain peut-être tu le verras passer du berceau dans la tombe. Voyez ce père affaibli par les ans suivre tristement sa jeune fille, le seul plaisir de ses yeux, le seul appui de sa vieillesse, à ce tombeau qu'il implore en vain pour lui-même... Hélas ! madame, ceux qui nous consolent de la vie en font aussi les peines !

Je suis avec le plus profond respect, etc.

AU PÈRE REY,

JÉSUITE, AUMÔNIER DES PRISONNIERS DE GRENOBLE.

Mon révérend père, que je suis touché des soins généreux que vous donnez à ces victimes infortunées! Quelle douce jouissance pour une âme aussi noble, aussi sensible que la vôtre, dont les qualités précieuses demeurent trop long-temps cachées sous le voile de la modestie! pardonnez si j'ose en révéler le secret : lorsque l'éloge est une justice, il ne blesse ni celui qui le donne, ni celui à qui on l'adresse. Vous seriez bien aimable s'il vous prenait fantaisie de venir passer quelques jours à Bouquéron. Je tâcherais de ravir à votre âme ces étaux de cadavres défigurés que nous voyons toujours à nos portes, et dont se rit le scélérat fataliste. Adieu, mon révérend père.

Je suis bien sincèrement, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'Alembert.

A Mlle. DE DOL***,

PENSIONNAIRE DU COUVENT DE MONT-FLEURI.

Mademoiselle, lorsqu'on vous parle d'amour vous plaisantez sans cesse, et avec ce Dieu vous voulez qu'on badine. Petite friponne! m'avoir tendu les piéges les plus adroits; m'ouvrir les portes de votre jardin délicieux, et les fermer aussitôt pour me laisser l'horreur de la nuit la plus cruelle! Grand Dieu! que de gens en vous faisant des protestations d'une amitié désintéressée vous prennent pour une imbécile, et n'ont d'autre but que de vous voler votre affection, et le fruit qu'ils s'en promettent..... Ah! l'honnête homme est perdu, s'il juge toujours les autres par son cœur! L'amitié n'est qu'un nom! la haine seule est sincère!

A Mme. DE P***,

PRIEURE DU COUVENT DE MONT-FLEURI.

Madame, qu'il est digne d'envie le séjour que votre monastère présente à une âme bien née! Loin du tumulte des cours, tous vos jours sont filés de soie! Que vous êtes heureuse! Cette pas-

sion qui fait tous les malheurs de la vie, l'amour, vous avez su le bannir de votre cœur; mon âme qu'il obsède n'est plus aujourd'hui qu'un mélange hideux de ténèbres, de précipices, de tempêtes, de ruines, de tombeaux et de fantômes effrayans. Quelquefois, madame, lorsque j'éprouve ce délire effréné, à peine suis-je en état de rendre ce que je sens. Tantôt enivré de mon bonheur, et tantôt transporté de rage ou plongé dans un désespoir stupide, je ne connais de cette passion terrible que les mouvemens dont je suis agité, et ne vois dans l'objet que j'aime que les agrémens qui alimentent sans cesse le feu qui me dévore..... Madame, celui qui n'a jamais senti l'amour, n'a jamais senti de peines.

Je suis avec le plus profond respect votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

A LA MÊME.

MADAME, dans quelle ivresse inexprimable vous venez de plonger mon âme! avec quel transport je presserai dans mes bras cette amante chérie! Rien n'éteindra jamais les feux que je respire et la douce amitié que je lui réserve. Rien ne sera comparable à un état qui offre à la fois les plaisirs des sens, ceux de la raison, et rassemble tous les agrémens de la vie. Je vous dirai toute ma vie, madame, ce que le divin Pline répétait sans cesse à la tante de son épouse: « *Nous vous remercions, moi, de ce* » *qu'elle est ma femme, elle de ce que je suis son mari, tous* » *deux, de ce que vous avez uni deux personnes faites l'une* » *pour l'autre*[1]. »

Je suis avec le plus profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

Au château de Bouquéron, ce 1er. avril 1732.

AU PREMIER INQUISITEUR DE MADRID[2].

MON RÉVÉREND PÈRE, les fureurs des plus noires persécutions sont donc maintenant de votre caractère? Je n'aurais jamais cru qu'un agneau devînt un jour un tigre altéré de sang. Mi-

[1] M. d'Alembert n'eut pas le bonheur de contracter cet hymen. Il devait épouser Mademoiselle de P.** le 20 avril 1732. Une mort subite l'enleva à ses parens et à l'amant le plus tendre, la veille de son mariage.

[2] Dom Rovila ou Robilard, échappé du sein d'une famille honnête de Grenoble pour aller remplir en Espagne le plus affreux des ministères.

nistre infâme! c'est le seul nom que vous méritez! Que la France ne vous revoie jamais dans son sein! Exercez, exercez sans remords vos lâches cruautés; elles ne peuvent être que l'apanage d'une âme aussi perfide que la vôtre. Si votre colère est moins destructive encore, c'est que votre pouvoir n'est point aussi étendu que celui du prince fanatique sous lequel vous vivez; c'est qu'elle ne peut point se donner carrière et se déployer comme la sienne dans l'enceinte de sa puissance. Rendez hommage à la vérité: combien de fois votre colère ronge-t-elle dans la journée les barrières qui l'enferment et la captivent?... Mais combien de fois aussi elle se déchire et se dévore elle-même! Lâche ministre! ministre infâme! je ne saurais trop le répéter: marchez, marchez entre le mépris et l'horreur: les coups que vous portez retourneront sur vous et vous frapperont avec plus de violence encore.

AU MÊME.

Mon révérend père, quel moment désastreux pour vous! le Créateur, lassé de votre résistance, retire enfin sa main, et vous livre à vous-même. Malheureux! brisez vos liens; un crime mène à un autre crime: cessez, cessez de vous livrer à une cruelle démence, et de vous applaudir de la liberté que vous accorde un fanatique. Insensé! vous ne sentez pas le danger de cette fatale indépendance! Fuyez, fuyez cette funeste cour. Dites-vous à vous-même: où est donc cette sensibilité, cette tendresse de mon jeune cœur? Hélas! elle m'abandonne aujourd'hui. Grand Dieu! frappe, brise ce cœur dur; prends pitié de moi; sauve-moi de ma fureur: si je suis coupable, tu sais pardonner: n'as-tu pas toujours pour moi les entrailles d'un père? ne suis-je pas ton fils? ne suis-je pas l'ouvrage de tes mains? Ne le dédaigne pas; ne le détruis pas: la vengeance t'est pénible .... mais plutôt fais pleuvoir autour de moi les traits de ta vengeance. Combien de crimes j'ai voulu! combien de fois j'ai étouffé ton souvenir dans mon cœur! combien de fois j'ai foulé sous mes pieds ta loi sacrée! Grand Dieu! tu le sais..... et je vis encore! Tu l'as vu, et tu es resté paisible; ton bras impatient s'étendait pour me frapper, et tu l'as retenu! Lance aujourd'hui sur l'être le plus vil et le plus méprisable toutes tes foudres vengeresses.

D'Alembert.

A Mme. DE TRI***.

Madame, que votre modestie tient de vertus dans l'ombre! tant il est vrai de dire que la gloire des femmes est de faire peu parler d'elles! Bien différentes des hommes, qui jouent à visage découvert tous les rôles que les passions leur distribuent sur le grand théâtre du monde, elles ne paraissent sur la scène que lorsque des circonstances particulières les y amènent, et alors on les voit briller et remplir les plus grands rôles avec autant de dignité que les hommes les plus renommés. Et quel est en effet le genre de mérite, madame, par lequel les femmes ne se soient pas distinguées? Les belles-lettres réclament comme leur ornement un grand nombre d'entre elles, dont elles ont consacré le nom à l'immortalité. La première couronne académique n'a-t-elle pas été décernée à mademoiselle Scudéry? N'avons-nous pas vu briller dès le neuvième siècle une Dodane, duchesse de Septimanie? Les noms de Gournay, Desroches, Barbier, Le Marchand, Saintonge, Daunoy, La Suze, de Murat, La Sablière, Lambert, Villedieu, Dacier, Deshoulières, Sévigné, etc., peuvent bien figurer avec les plus illustres des nôtres. Il n'est qu'un méchant qui puisse dire que les femmes ont dégénéré. Les plus hautes places n'ont-elles pas été remplies par les femmes? On a vu la comtesse de Guébriant s'acquitter d'une ambassade extraordinaire avec toute la grandeur qu'exige un tel caractère. Les plus grandes affaires même ne sont point au-dessus de certaines femmes; les Pulchérie, les Sophie, les Athénaïs, les Amalasonte, les Irène, les Marguerite Valdemar, les Blanche de Castille, et nombre d'autres princesses ont possédé la science du gouvernement au plus haut degré; et Catherine de Foix, femme de Jean d'Albret, roi de Navarre, sentait bien sa supériorité, lorsqu'elle disait à son mari dépossédé par Ferdinand: « Dom Jean, si nous étions nés, vous Catherine, et moi Jean, » nous n'aurions jamais perdu la Navarre. » Parmi les éloges que vous recevez tous les jours, madame, il n'en est point de plus pur et de plus sincère que le mien; et je le dirai toute ma vie, votre vertu aime autant à se cacher que nos vices aiment à paraître.

Je suis avec le plus profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'Alembert.

Bouquéron, ce 18 juin 1743.

A LA MÊME.

Madame, vous outrez les caractères. On ne voit qu'un très-petit nombre de femmes se dépouiller d'une modestie qui semble née avec elles : ce n'est même que par des chutes répétées que quelques-unes viennent à bout de détruire en elles ce précieux instinct. Celles-là, madame, ne méritent plus d'être comptées parmi le sexe ; elles en ont abjuré toutes les vertus, et disputent d'impudence avec les plus effrontés du nôtre.

Je suis avec le plus profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'Alembert.

Bouquéron, ce 24 juin 1743.

A Mme. La Marquise DE CHATEL***.

Madame, le premier mouvement que nous sentons pour une personne vertueuse, fait que nous lui souhaitons du bien ; mais son impression n'est pas encore assez forte pour nous faire partager ses maux ; et il faut presque toujours deux passions pour nous convaincre d'un tendre amour, la joie de voir l'objet aimé, et la douleur de ne le voir plus. Mais l'amitié d'un jeune fat, faux bel esprit, est aussi faible que le roseau ; il ne peut estimer personne, parce qu'il croit devoir à son propre mérite tout l'encens de son esprit : c'est la cruelle alternative dans laquelle je me trouve aujourd'hui. M. le marquis d'A** m'accorde la sienne ; mais il m'en fait trop sentir le prix. Il est toujours prêt à abuser du mauvais état de ma fortune et des connaissances littéraires qu'il me voit acquérir. Cette persuasion ne produit en lui que de secrètes jalousies et d'inutiles confusions. Toutes les preuves d'amitié qu'il me donne ne tendent qu'à trouver dans ma tendresse la dupe de sa vanité. Madame, il est bien malheureux d'être forcé d'invoquer une âme étroite et pusillanime. Oui, désormais quand je demanderai un ami, je veux un homme dont la vie me devienne si chère, que je sois toujours prêt d'exposer la mienne pour la conserver généreusement ; je veux un homme dont l'exil me banisse aussi bien que lui, qui puisse disposer de moi comme d'un bien qui lui est propre, qui fasse avec moi communauté de fortune aussi bien que de sentiment, et qui croie m'obliger extrêmement lorsqu'il me fera partager les disgrâces de sa faute ou de son malheur :

à ces titres seuls je veux un ami, ou je préfère mener la vie du plus simple anachorète.

Je suis avec le plus profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

Bouquéron, ce 3 juillet 1743.

AU MARQUIS DE P***.

MONSIEUR, votre parallèle de l'amour et de l'amitié est frappant : vous voudrez bien qu'à mon tour je fasse quelques réflexions que je désirerais être aussi justes que les vôtres. . . . . .

. . . . . .

Monsieur, l'amour étant fondé sur le désir de sa propre joie, et l'amitié n'ayant pour objet que le plaisir de ce qu'on aime, l'on voit aux amans et aux amis dans les vicissitudes de la fortune des ménagemens bien opposés. L'amant qui veut forcer le cœur de sa maîtresse à expliquer ses sentimens ou à les peindre sur son visage, lui donne avis de tous ses malheurs, et par la part qu'il lui voit prendre dans ses disgrâces, il croit reconnaître aisément qu'elle en a pris dans son amour. Ainsi l'épanchement qu'il lui en fait, réfléchit toujours sur lui-même, et cela se peut bien moins appeler confidence que l'art de découvrir un secret ; il cache au contraire avec soin toute la prospérité de ses affaires, de peur qu'on ne donne à son bonheur ce qu'il veut devoir à son mérite ; et quand la personne qu'il aimerait ne serait pas intéressée, la crainte qu'il aurait de prendre le change dans les passions de son cœur, corromprait toute la douceur des avances, et fortifierait beaucoup plus ses soupçons que les faveurs les plus honnêtes et les plus désintéressées ne pourraient charmer son amour. La conduite d'un vrai ami doit être toute différente; il doit avec empressement communiquer à son ami tous les sujets qu'il a de joie, et trouver beaucoup plus de plaisir dans le partage qu'il en fera, que dans la réserve qu'il en aurait faite s'il avait manqué de liaison. Lorsqu'au contraire il est maltraité des caprices de la fortune, il doit ménager un épanchement qui ferait beaucoup plus d'impression sur le cœur d'un fidèle ami, que le malheur le plus cruel n'en eût pu faire sur le sien.

Je suis avec le plus profond respect, monsieur, votre très-humble et très obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

ENVOI AU ROI DE PRUSSE.

Sire, toutes les passions rendent injuste, même le zèle pour la justice quand il est inexorable. La clémence, cette mère des vertus, quand elle n'est pas innée dans un monarque, doit toujours être au moins une politique dont il faut qu'il se serve pour gagner l'affection des peuples. . . . . .

. . . . . .

A force de vouloir tout découvrir et tout punir, on convertit les simples soupçons en preuve, et l'on se met en danger de punir l'innocent. Aussi votre majesté se contente-t-elle de ce qui est évident et ne va jamais au-delà. Le désir de déterrer les crimes et de donner des preuves de sévérité, forme des préjugés et ne convient point à un prince équitable et humain qui ne se porte au châtiment qu'à regret, et qui souhaiterait de n'y être jamais forcé : c'est pour cette raison qu'on ne vous voit point affecter d'employer toute votre autorité, où celle des lois suffit.

ENVOI A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Madame, quelles délices m'offre le gouvernement français ! l'intégrité de ses juges tire toute sa force et sa vigueur du zèle de la justice : sans ce zèle un juge pourra bien faire son devoir, mais il le fera mollement : il voit l'iniquité sans en être ému ; il dit ce qu'il faut, mais sans lui donner le poids et la force que mérite la vérité ; mais lorsqu'il a du zèle et de l'ardeur pour la justice, il est attentif à tout ce qui peut la faire connaître ; il emploie tout ce qui peut la défendre ; il s'afflige amèrement quand elle est abandonnée. Du zèle résulte la fermeté ; car le zèle est un amour ardent, et l'amour a du courage à proportion de son ardeur. Il affermit le cœur où il domine, contre les sollicitations, les insinuations, les espérances, les craintes, les menaces, les dangers, les dernières extrémités : il résiste au torrent et au mauvais exemple ; il ne s'occupe point des inconvéniens, mais de son obligation ; il est respectueux, mais invincible. Tels sont les caractères admirables qui ont frappé d'étonnement l'Europe dans les dernières disgrâces des parlemens de la France : en périssant, ils se sont couverts d'une gloire immortelle, qui passera sans altération à la postérité la plus reculée. . . . . .

. . . . . .

Ames faibles et pusillanimes ! le moindre intérêt découvre le fond de votre cœur, les moindres périls vous alarment, l'amour de la justice disparaît de vos cœurs, parce qu'il est étouffé par un autre amour plus dominant, celui de votre intérêt personnel ! et il en sera toujours ainsi, jusqu'à ce que le cœur n'obéisse qu'à un seul maître, et que l'amour-propre soit pleinement soumis à celui de la justice. . . . . .

Ecoutez la voix de ce monarque auguste. Si vous aviez à braver les menaces et les craintes d'un despote, vous devriez détourner les coups redoublés d'un tonnerre foudroyant : mais sa justice, sa bonté et sa clémence furent toujours son apanage. . . . . Étouffez pour jamais tout intérêt personnel. Sans ces heureuses dispositions, les services que vous rendrez à l'état seront peu importans et auront tous le caractère des actions les plus lâches, et l'empreinte du mépris le plus souverain pour les lois.

ENVOI A GUSTAVE, ROI DE SUÈDE.

Sire, de quel sentiment de respect et d'admiration je fus saisi quand j'entendis votre majesté prononcer cet arrêt plein de justice et d'équité :

« Magistrats, pour qui ma bonté sera toujours sans réserve, » c'est une fidélité à toute épreuve que j'exige de vous ; vous ne » devez écouter que votre devoir, et ne connaître aussi que votre » maître ; vous ne recevrez jamais rien ni d'un étranger, ni » même d'aucun prince qui n'a pas la conduite de l'État ; vous » serez essentiellement ennemis de toutes les factions et de tous » les partis qui se forment contre le gouvernement ; vous ne » serez éblouis par aucun prétexte du bien public ; vous ne serez » tentés par aucune espérance de réforme ; aucune disgrâce ne » sera capable d'affaiblir votre inviolable attachement pour moi. » Le devoir et la conscience vous en font un principe, et non » l'intérêt, et dans des temps difficiles, vous serez prêts à tout » quitter, à tout sacrifier, à tout perdre pour un prince qui » vous aurait peu ménagés, et qui n'aurait pas rendu justice à » votre mérite. C'est là la fidélité inviolable que j'exige de vous. »

En effet, sire, cet amour unique de la justice se manifeste par l'amour du bien public, qui est la grande qualité d'un magistrat, et qui est fondé sur le désintéressement ; car dès qu'on tient à quelque intérêt particulier, on est incapable de soutenir comme il faut l'intérêt public ; et l'on mesure de telle sorte tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait, qu'on pense plus à soi qu'au

bien commun. On ne doit rien attendre de grand ni de généreux d'un homme de ce caractère. Il a toujours quelque secrète vue dont il est le centre et la fin : l'État n'est que le prétexte, et le peuple n'est que le voile qui cache ses desseins.

ENVOI SUBLIME A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Madame, il est un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entière doit aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asile à ses détracteurs, après l'avoir si cruellement et si vainement persécuté. L'Empire romain y trouva les ressources qu'il n'avait plus dans ses forces; ses missions lui valaient mieux que des victoires; il envoyait des évêques réparer les fautes de ses généraux, et triomphait par ses prêtres quand ses soldats étaient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, et mille autres, reconnurent enfin l'autorité de l'Empire après l'avoir subjugué, et reçurent du moins en apparence, avec la loi de l'évangile, celle du prince qui la leur faisait annoncer.....

.....

Quelques prétendus esprits forts disent que le christianisme est gênant : c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande. Il est nuisible, ajoutent-ils : c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société ; ses devoirs excluent ceux du citoyen : c'est le calomnier manifestement, puisque le premier de ses préceptes est de remplir les obligations de son état. Il favorise le despotisme et l'autorité arbitraire des princes : c'est méconnaître son esprit, puisqu'il déclare dans les termes les plus énergiques, que les souverains seront jugés au tribunal de Dieu plus sévèrement que les autres hommes, et qu'ils paieront avec usure l'impunité dont ils ont joui sur la terre. La foi qu'exige encore le christianisme, contredit et humilie la raison : c'est insulter à l'expérience et à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug qui soutient cette raison toujours vacillante et toujours inquiète quand elle est abandonnée à elle-même. Que deviendrait donc le monde, madame ? Que deviendraient ceux qui l'habitent, si par la douceur de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la religion n'adoucissait dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, et plus encore

aux gens de bien ? C'est surtout dans l'inégalité des conditions, dans la disproportion des fortunes, dans l'inexacte distribution des honneurs et des récompenses, que cette religion fait connaître la douceur de son empire et la sagesse de ses lois, qui tempèrent et réparent, autant qu'il est possible, les adversités humaines. Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général et sur les particuliers des afflictions, des peines, des travaux, des oppressions, des injustices ; quel homme pourrait se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature, sans une lumière qui lui apprend à supporter les amertumes de son sort, sans un contre-poids qui réprimât les soulèvemens d'une sensibilité trop souvent juste, sans une loi de soumission qui lui fit accepter, par des vues surhumaines, tout ce qui peut blesser son esprit et révolter son cœur ? Le mal du chrétien n'est, aux yeux de sa foi, qu'un mal passager, et toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un serment pour son humeur, un motif d'injustice et d'iniquité. Par la religion seule les maux cessent d'être ce qu'ils sont ; par elle seule, souffrir est un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de sa conscience et de ses devoirs; par elle seule, l'homme élevé au dessus de lui-même, se dérobe en quelque sorte aux mauvais traitemens, à la persécution, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bonheur et de paix au dessus de tous les revers.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

CORRESPONDANCE.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE. p. 3
A M. de Condorcet sur Mme. Geoffrin. *ibid.*
Au même, sur la même personne. 9
A M. Laus de Boissy. 13
Au président Hénault. *ibid.*
Au marquis d'Argenson. 14
A Frédéric II, roi de Prusse. 15, 16
Au marquis d'Argens. 17, 21, 22
A Mme. du Deffant. 23—42
Au comte de Fuentes, sur la mort de son fils. 42
A Mlle. Vigée. 44
CORRESPONDANCE AVEC VOLTAIRE. 46—247
CORRESPONDANCE AVEC LE ROI DE PRUSSE. 249—467
SUPPLÉMENT A LA CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE. 468
A M. de Voltaire. *ibid.*
Au roi de Prusse. 469
A Mme. de Saint-And**, religieuse de Montfleuri. *ibid.*
Au père Rey, jésuite, aumônier des prisonniers de Grenoble. 470
A Mlle de Dol***, pensionnaire du couvent de Montfleuri. *ibid.*
A Mme. de P***, prieure du couvent de Montfleuri. *ibid.* 471
Au premier inquisiteur de Madrid. 471, 472
A Mme. de Tri***. 473, 474
A Mme. la marquise de Chatel***. 474
Au marquis de P***. 475
Envoi au roi de Prusse. 476
Envoi à l'impératrice de Russie. *ibid.*
Envoi à Gustave, roi de Suède. 477
Envoi sublime à l'impératrice de Russie. 478

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Libraries
3 6105 014 173 186

844.5
A361b
v. 5

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Stanford, California

11 88

MAR 3 1 1986

PRINTED IN U.S.A.